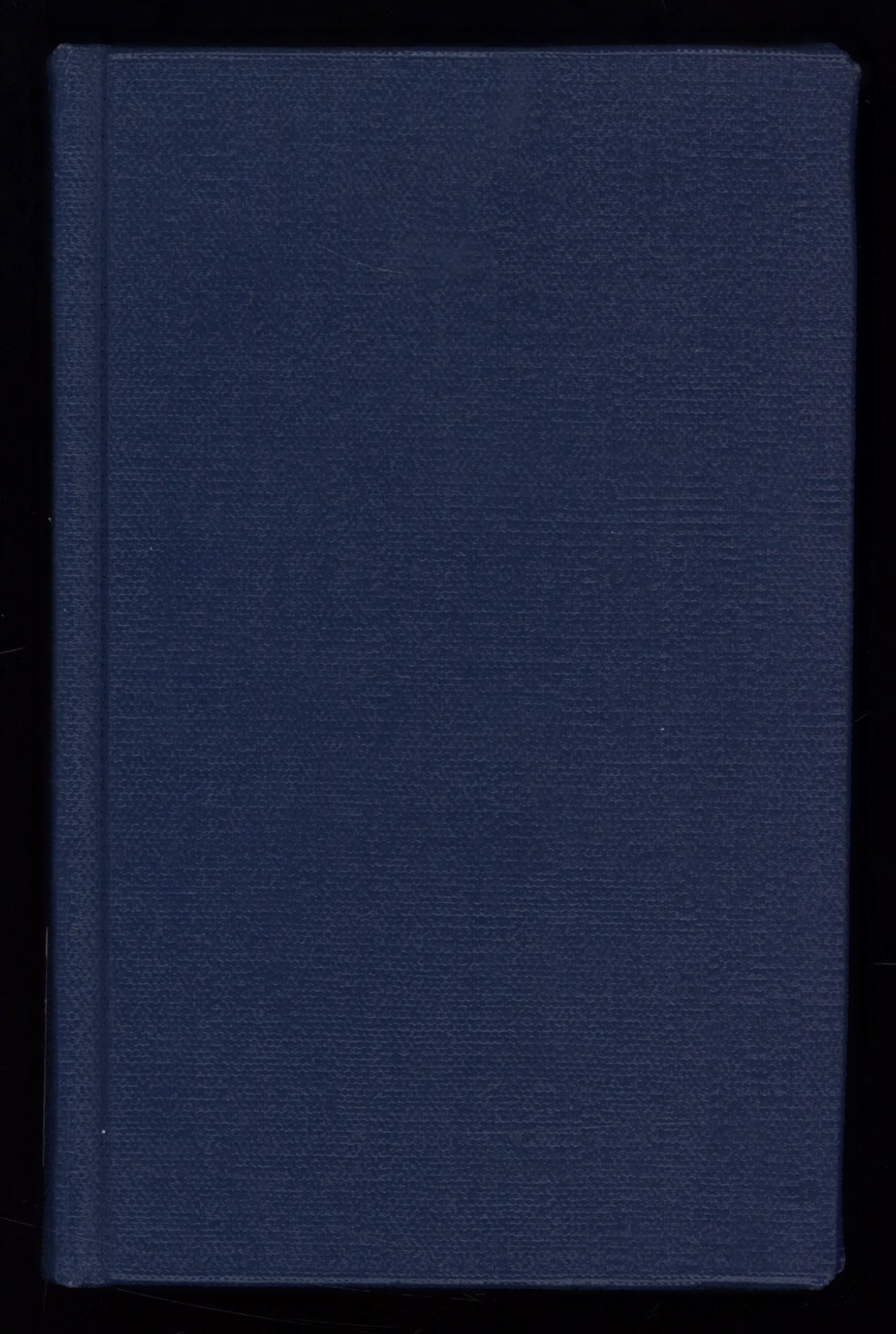




Varia.

PAUL EUDEL

L'HOTEL DROUOT

ET LA CURIOSITÉ

EN 1882

2me ANNÉE

AVEC UNE PRÉFACE

Par M. ARMAND SILVESTRE

DEUXIÈME MILLE

PARIS

G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS

13, RUE DE GRENELLE, 13

1883

L'HOTEL DROUOT

ET LA CURIOSITÉ

EN 1882

IL A ÉTÉ TIRÉ

Cinquante exemplaires numérotés sur papier de Hollande

AVEC UN PORTRAIT DE L'AUTEUR.

Prix : 7 francs.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).

PAUL EUDEL

L'HOTEL DROUOT

ET LA CURIOSITÉ

EN 1882

DEUXIÈME ANNÉE

AVEC UNE PRÉFACE

PAR

M. ARMAND SILVESTRE

DEUXIÈME MILLE

PARIS

G. CHARPENTIER ET C[IE], ÉDITEURS

13, RUE DE GRENELLE, 13.

1885

A M. LE BARON JEROME PICHON

Laissez-moi, mon cher maître et ami, inscrire votre nom sur la première page de ce volume.

C'est en admirant un jour les belles choses dont vous avez su vous entourer, grâce à des recherches incessamment poursuivies, que j'ai senti naître en moi le goût de la curiosité.

Depuis, chaque fois que je me suis trouvé en votre compagnie, vous n'avez cessé, avec une inépuisable obligeance, de me procurer des matériaux pour mes écrits et de me guider dans mes études sur ce dix-huitième siècle que vous possédez si bien. — Je ne vous ai jamais quitté sans savoir quelque chose de plus.

Vos amis et les miens, connaissant ma haute et profonde estime pour vous, m'appellent souvent votre élève. C'est un titre que je suis fier de revendiquer. Bien qu'il ne me donne ni votre esprit éclairé ni votre goût délicat, je pense qu'il peut m'autoriser à vous dédier ce livre imparfait; aussi je vous prie de vouloir bien en accepter l'hommage, en continuant à me garder une amitié qui m'est précieuse

PAUL EUDEL.

PRÉFACE

C'est dans les chroniques que s'écrit la véritable histoire d'un temps, et c'est à elles qu'il faut recourir encore pour nous défendre des mensonges ingénieux de la légende. Pour les chroniques, d'ailleurs, comme pour les valets de chambre, il n'est guère de grands hommes ; mais la vie n'est pas un Panthéon, et mieux vaut voir nos grands-pères comme sont nos contemporains que de nous croire issus de demi-dieux. Ces retours à la réalité ne sont pas pour flatter notre imagination, mais ils sont une œuvre de justice. Tout chroniqueur sincère et consciencieux fait donc une œuvre utile et mérite la reconnaissance des gens de bien.

Je dis cela pour l'auteur de ce livre, lequel n'est que le second volume d'une collection qui sera, un jour, précieuse entre toutes. Car, dans cette série, l'amateur de curiosités puisera des documents qu'il ne saurait trouver nulle part ailleurs, et les trouvera dans une forme contrastant singulièrement avec la sécheresse des catalogues. La première condition pour intéresser

à ce point, sur de tels sujets, c'est incontestablement une compétence inattaquable. Les rares élus à qui M. Paul Eudel a fait les honneurs de sa collection personnelle savent quelle est la sûreté de son goût et le sérieux de ses connaissances. Celui-là n'est pas un amateur vulgaire qui a su réunir plusieurs tableaux de grand prix parmi lesquels un des plus admirables portraits de Rigaud, celui du chirurgien La Peyronnie, et des objets rares, comme son clavecin merveilleusement décoré par Claude Gillot, un pur chef-d'œuvre. Des plats d'Avisseau, des morceaux d'orfèvrerie uniques, des faïences d'une authenticité absolue (*rara avis* aujourd'hui); on trouve de tout dans le catalogue de ce véritable connaisseur, tout, plus une collection d'argenterie qui n'eut de rivale autrefois que celle du baron Pichon. Un tel amour de la curiosité, une piété si fervente du bibelot, sont les meilleures garanties que puisse donner un auteur entreprenant une suite de volumes, une façon de calendriers artistiques comme celle dont je suis chargé de présenter au public la portion relative à l'année 1882. L'écrivain plein d'humour et de fantaisie auquel on la doit n'est pas seulement un chercheur, mais aussi un philosophe; un bibelotmane, mais un penseur : il ne regarde pas seulement, il juge. Or, les choses, comme les hommes, ont leur histoire, en ce siècle surtout, où tout est à tous, par l'instabilité croissante des fortunes.

Naître, vivre et mourir dans la même maison!

dit un vers exquis de Sainte-Beuve. Ce rêve est d'un

autre âge. Où sont-elles les maisons qu'une même famille emplit depuis longtemps de ses douleurs et de ses joies, où la même lignée bégaye dans les mêmes berceaux pour aller ensuite recevoir l'eau bénite des passants sous la même porte? Où sont-elles les reliques qu'on se transmettait pieusement par héritage? Où ces meubles qu'habitait la religion du souvenir? Nous avons changé tout cela. Je ne sais pas si nous avons mis le cœur à droite et crois plutôt que nous ne l'avons plus mis nulle part dans la poitrine humaine. Le fait est que cette billevesée charmante du respect s'attachant aux débris du foyer n'est plus de notre temps. Tout objet ayant une valeur artistique doit donc passer à l'Hôtel des ventes, non pas une fois, mais bien des fois. C'est comme une Bourse à laquelle il va se faire coter. Rien de plus curieux que les variations de son cours. Je pourrais citer l'histoire d'un *Saint Michel terrassant le Démon*, attribué à Raphaël, qui passa par les prix les plus monstrueusement divers.

Il résulte, de là, qu'à un point de vue plus élevé c'est l'histoire du goût public qui s'écrit à l'hôtel Drouot. Prenez, à vingt ans de distance, — à dix même, — car ce goût est instable entre tous; prenez, dis-je, les tableaux du même artiste, et vous vous ferez une idée, à ses enchères, de l'instabilité des renommées. Comparez un peu ce qu'ont valu les Tassaërt à ce qu'ils valent aujourd'hui. Par contre, allez vous offrir pour rien un Lapito qui s'est jadis vendu très cher. Il y a bien là affaire de mode dans une certaine mesure, mais il y a aussi œuvre de justice. La mort a du bon, surtout pour

les immortels. Je sais quelques membres de l'Institut qui auraient bien à souffrir s'ils vivaient assez pour voir vendre leurs toiles dans quelques années seulement. Le jour où le nommé Paillet transforma en boutique de brocanteur l'admirable hôtel que le sieur Claude de Bullion avait édifié dans la rue Plâtrière et fait décorer par Simon Vouet, Blanchard et Sarrasin, il porta un rude coup à l'amour-propre posthume des artistes; car ce fut là que l'Hôtel des ventes eut son berceau.

On sait quelle place cette institution a prise dans la vie parisienne. Je dois avouer cependant que je l'ignorai longtemps, ayant la flânerie plus portée aux choses de nature qu'à celles de l'ingéniosité humaine. Comme bien d'autres, ce fut l'amour qui me la révéla. Par une belle après-midi de printemps (ce n'est pas hier, hélas! puisqu'il y avait encore des printemps en ce temps-là), j'avais suivi, depuis la rue Pigale, une admirable créature dont la démarche était positivement d'une déesse, grande, avec un juvénile bondissement de formes, coiffée d'une épaisse chevelure noire, et dont les yeux baissés avaient je ne sais quoi de délicieusement virginal. J'aurais été ainsi jusqu'au bout du monde, ce rendez-vous que Des Grieux donna à tous les amoureux fervents. Mais cette remarquable personne s'engouffra entre les battants de velours de l'Hôtel Drouot, et, comme je m'y étais précipité sur sa trace, je la vis monter au premier, aller droit à une salle et s'y comporter absolument comme chez elle, un des hommes de service lui ayant apporté une chaise au premier rang des acheteurs groupés autour d'une table crasseuse, quelque

chose comme une avant-scène de première à cet étrange spectacle. Elle tira de dessous sa pelisse un sac de cuir et, entourée d'odieux brocanteurs aux faces patibulaires qui lui parlaient avec une familiarité dont j'étais révolté, elle commença à suivre, avec une flamme étrange dans les yeux, une vente de bibelots, tendant ses belles mains nues vers chaque objet mis aux enchères, le retournant dans tous les sens, faisant des moues dédaigneuses, se faisant mettre à part, avec beaucoup d'autorité, ce qu'elle avait choisi.

J'avoue que Rébecca inclinant sur son épaule la cruche qui désaltéra Éliézer était plus poétiquement occupée que cette belle fille d'Israël marchandant des tessons et des argenteries démodées. Je n'en demeurai pas moins fidèle à ma première impression ; je revins le lendemain et les jours suivants. J'osai même un jour lui demander la permission de porter un immense pot à tabac en Delft dont elle était embarrassée jusqu'à sa voiture.

Elle profita de l'occasion pour me vendre quelques drogues que je payai ce qu'elle voulut. Si l'amour est aveugle à l'ordinaire, c'est bien pis quand il veut faire le connaisseur de curiosités. Quand nous nous fâchâmes, je fus bien deux ans sans vouloir revoir le seuil maudit où mon cœur s'en était allé, pêle-mêle avec les faïences ébréchées. Puis les expositions de tableaux m'y ramenèrent, et maintenant c'est avec une indifférence magnifique que je le franchis.

Donc, dans ce nouveau volume de M. Paul Eudel, vous trouverez tout ce qui s'est fait d'intéressant, à l'Hôtel,

par cette année de krach qui dispersa tant de rapides fortunes. Voici d'abord la vente Paul de Saint-Victor laquelle ne se rattache d'ailleurs nullement à ce grand événement financier. L'auteur fait, à ce sujet, cette réflexion philosophique « qu'ils vivent surtout par le cerveau, ces écrivains brillants, bien plus que par les yeux, et ne cherchent pas à s'entourer de choses inutiles pour provoquer l'enthousiasme de leur imagination souvent surexcitée. » Il s'en fallait cependant de beaucoup que le remarquable auteur d'*Hommes et dieux* professât le mépris de ces terrestres biens au même point que le grand poète des *Émaux et camées*. Ce fut ma plus grande surprise, quand j'entrai, pour la première fois, chez Théophile Gautier, de voir combien son salon modeste était pauvre de trésors artistiques : quelques tableaux seulement et bien peu ayant une sérieuse valeur.

Des esquisses et des dessins de camarades, voilà tout. Il y avait plus de vingt ans cependant que Gautier exerçait le métier de critique d'art avec un éclat incontesté et que sa légendaire indulgence distribuait à tous des encouragements dont sa haute valeur littéraire faisait le prix. Mais il paraît que la reconnaissance des artistes a besoin d'être sollicitée, ou, du moins, nos mœurs ont bien changé; car je sais de superbes collections ayant payé une prose notablement inférieure à celle de Gautier. C'est que, chez ce grand homme qu'ont connu vraiment ceux-là seuls qui l'ont approché, le désintéressement égalait le génie. Rien de plus curieux d'ailleurs que ses goûts intimes en peinture; car il n'était pas aussi tolérant qu'on se l'imagine et, dans sa bienveil-

lance universelle, entrait une certaine dose de dédain pour tout ce qu'il n'aimait pas. Ce fougueux coloriste de la plume adorait la ligne, bien plus que la couleur, et si son admirable aptitude à saisir les beautés de toutes choses lui a permis de parler avec justice de Delacroix, Ingres n'en eut pas moins, au fond, toutes ses secrètes sympathies. Au reste, ceux qui ont pu voir de la peinture de Théophile Gautier savent qu'Amaury Duval était un foudre de couleur, un impressionniste et un audacieux auprès de lui.

Je demande pardon pour le souvenir donné au maître que j'ai adoré, à celui que Baudelaire avait si excellemment nommé « le poète impeccable, » et je reviens au volume pour lequel on m'a fait l'honneur de me demander quelques lignes d'introduction dont il avait si peu besoin. Parmi ces tableaux, dont je parlais plus haut et qui auront, un jour, une histoire, dont M. Paul Eudel signale le passage à l'Hôtel cette année, je vais citer *l'Été* et *l'Hiver* de Millet. L'auteur me semble un peu sévère pour le second de ces tableaux dont le charme est bien pénétrant cependant. Il rappelle, à ce propos, le nom d'Hamon avec une pointe d'ironie. Certes, la distance est grande entre Millet et Hamon ; mais si un seul des deux fut un grand peintre, tous deux furent des poètes et méritent un brin du vert laurier. Deux autres toiles encore dont le passage doit être mentionné, comme celui de ces étoiles dont le périodique retour est toujours un événement : c'est *le Matin* et *le Soir* de Corot.

Quelques Courbet aussi méritent la même mention. Elle est d'autant plus utile que les faux Courbet enva-

hissent de plus en plus le marché. C'est au point, qu'à l'exposition même de l'œuvre du peintre d'Ornans, organisée par M. Haro au palais de l'École des beaux-arts, plusieurs tableaux ont pu être sérieusement discutés au point de vue de l'authenticité. L'état civil de ceux dont la naissance est irréprochable doit donc servir un jour à en savoir le nombre exact.

L'auteur, à ce propos, rappelle, dans une forme sans prétentions et vraiment bien spirituelle, quelques-uns des jugements de Courbet sur ses contemporains et quelques-unes des anecdotes dont il fut le héros. Il me pardonnera, j'en suis convaincu, d'en ajouter une aux siennes, une que je tiens de bonne source et qui n'est pas des moins curieuses.

C'était au lendemain du 4 septembre, et la République avait été proclamée la veille. Courbet s'en vint frapper à la porte de son ami Olivier Métra, à une heure matinale qui n'avait pas l'habitude de voir debout l'auteur de la valse des *Roses*. C'est donc avec la mauvaise humeur d'un homme qu'on réveille en sursaut que celui-ci lui dit : « Entrez ! » Courbet, singulièrement solennel, s'assit sur le pied de son lit et commença, à fort peu près, le discours suivant : « L'ancienne *Marseillaise* a fait son temps. C'est beau, mais rococo en diable, et puis les vers ne conviennent plus du tout aux événements contemporains. Morale : il faut une *Marseillaise* neuve à notre nouvelle République, et je viens sans façon te la demander.

— Pardon ! mais, répondit Métra en se frottant les yeux comme un homme qui n'est pas bien sûr de com-

prendre, je ne crois pas être l'homme qu'il faut pour faire un chant guerrier.

— Je te dis que tu feras ça comme un ange.

— Mais je n'ai pas de paroles pour faire une *Marseillaise.*

— C'est ce qui te trompe, car je t'en apporte.

— De qui?

— De moi, parbleu!

— Tu es donc poète?

— Plus poète que peintre. C'est ce qu'on n'a jamais compris.

— Voyons tes paroles, dit Métra avec résignation

— Les voici :

Eh pan! pan! pan! on entend le tambour!
Eh tu! tu! tu! on entend le clairon;
Eh pan! pan! pan! les enfants de la France.
Eh tu! tu! tu! vont mourir pour la Patrie!

— Ça me paraît très beau, dit Métra, mais je voudrais connaître le second couplet.

— Le second couplet? répondit Courbet en haussant les épaules.

— Mais oui!

— Il n'y a pas de second couplet, et il ne doit pas y en avoir.

— Pourquoi pas?

— Parce que c'est une marche. Eh bien, qu'est-ce qu'une marche? C'est un chant que disent des gens qui passent en rang, tandis que ceux qui les écoutent ne bougent pas. Par conséquent, ce ne sont jamais les

mêmes personnes qui entendent les paroles. Donc, il n'y a aucun besoin de les changer, et rien n'est plus inutile que de faire plusieurs couplets.

Métra, de qui je tiens cette histoire, avoue qu'il demeura abasourdi par la subtilité de ce raisonnement, tandis que Courbet, renonçant à le convaincre, et plein de mépris pour son inintelligence, sortait avec dignité et l'air impatient de Diogène cherchant un homme. Il faut lui entendre aussi raconter une autre aventure de Courbet qui, souffrant d'une infirmité peu galante et extrêmement gênante pour s'asseoir, eut l'idée lumineuse de passer une journée dans la forêt de Saint-Germain à consulter les gens qu'il rencontrait sur son cas, « parce que, disait-il, les médecins n'entendent rien à ces sortes de choses, tandis que les paysans ont des simples avec lesquels ils les guérissent en un clin d'œil. » Les blanchisseurs, les maraîchers et les rôdeurs à qui il s'adressa, le reçurent tous de la belle façon, et il rentra le soir dans Paris, disant avec désespoir : « Les paysans aujourd'hui n'en savent pas plus que les médecins ! »

Les autographes ont inspiré plusieurs pages pleines d'humour à M. Paul Eudel. C'est encore un coin de l'histoire que nous effleurons là. Très intéressants, les autographes pour ceux qui croient que le caractère d'un homme se lit en même temps que son écriture, aux signes qu'a tracés sa main. Mais pour les autres aussi, c'est une inépuisable mine de curiosité. Les plus amusants que je connaisse sont ceux que Charles Maurice avait réunis dans son histoire anecdotique du théâtre.

Parlez-moi de cet homme-là pour donner aux choses un tour plein de poésie. Dans la correspondance de Mlle Mars, par exemple, avec lui, il n'est question que de la nécessité où elle était de manger des pruneaux à tous les repas. Toutes ses salutations se confondent en demandes de pruneaux.

Beaucoup plus intéressante, au fond, la magnifique phrase de George Sand citée dans le livre, à propos d'une des ventes Charavay. Charmante aussi, cette strophe de *Mila* par Rochefort, que je ne connaissais pas comme poète. Mais qu'ils sont impitoyables, ces collectionneurs de toutes choses! J'apprends dans le livre de M. Paul Eudel, que Vallès, l'auteur du *Bachelier*, le grand contempteur de l'éducation universitaire, fut tout simplement déshonoré, le long de ses études, par une infinité de prix. Prix de discours français! Prix de discours latin! Prix de vers latins! *Proh pudor!* Eh bien, je m'en serais douté. Il faut connaître à fond la langue classique pour protester avec éclat contre elle. En revanche, j'aurais aisément deviné que M. Jules Verne n'avait pas été distingué comme styliste, par ses professeurs. Je crois que la postérité sera absolument de leur avis, si toutefois elle se donne la peine d'en avoir un sur cette même question.

Beaucoup de souvenirs de Gambetta dans ce volume, souvenirs qui empruntent un intérêt tout particulier d'actualité et d'émotion à la fin quasi-tragique, par sa rapidité, du grand tribun. Faut-il s'étonner que Gambetta n'ait eu, en rhétorique, que le troisième accessit de discours français, ce qui, au lycée de Cahors

n'était pas vraisemblablement fort glorieux? Pas le moins du monde. L'éloquence n'est pas faite pour être couchée sur le papier, comme dit une expression vulgaire, et le style qui convient aux choses dites n'est pas celui que les choses écrites réclament.

Il y a deux bêtises qu'on nous enseigne au cours de nos humanités. La première, c'est que, pour que des vers soient bons, il faut qu'ils puissent être mis aisément en prose. C'est tout le contraire qui est vrai et on a toujours tort de dire en vers une chose qui pourrait être exprimée aussi complètement en langage ordinaire. « Le vers, » dit excellemment George Sand, est une musique qui nous élève dans une sphère supérieure et, dans cette sphère-là, les idées et les sentiments se sentent délivrés du contrôle de la froide raison et des entraves de la vraisemblance. C'est un monde entre ciel et terre *où l'on dit précisément ce qui ne peut pas se dire en prose*. Un tel privilège est dû à la beauté d'une forme qui n'est pas accessible au vulgaire, ou du moins à l'état de vulgarité douce qui est le fonds des trois quarts de la vie pratique. » Voilà la vérité sur cette première ineptie dont on dote notre jugement.

L'autre, c'est « qu'on doit écrire comme on parle. » Eh bien ! ce serait du joli ! On nous cite Mme de Sévigné. Essayez donc de parler une de ses lettres. Vous serez amené à des fantaisies d'intonations qui donneraient une maladie de nerfs au plus paisible animal, à l'hippopotame si vous voulez. J'irai plus loin; il y a une grammaire pour ce qui est dit et une autre pour ce qui est écrit, et telle faute de français est un mot de

génie dans un discours. Elles ne sont pas rares dans les discours de Gambetta que nous a conservés l'impression et son professeur de rhétorique avait raison de ne pas les admirer. Cette question des fautes de français est sans cesse ramenée par celle des autographes. Rien ne m'amuse plus que de voir les délicats du lexique citer avec complaisance celles qu'ont commises de grands écrivains. Là encore il serait nécessaire de s'entendre. Une expression dont un écrivain, considéré justement comme un maître, a fait usage, me paraît avoir revêtu, par cela seul, un certain caractère d'autorité. Elle mérite, à mon avis, d'être acceptée dans la langue et d'y avoir droit de cité par le seul fait qu'elle y a été introduite par quelqu'un qui y fait loi.

Une autre page très amusante de ce livre est celle où sont recueillis des vers d'album. C'est que l'hôtel Drouot en voit passer quelquefois de ces recueils de poèmes improvisés où les belles rimes sont rares. Les amateurs n'ont pas coutume de se les disputer. Pour moi, Nadar a victorieusement résolu la question de l'album et dit le dernier mot dans l'histoire de ce mode de torture, en écrivant invariablement au-dessous des derniers vers tracés sur la page qui lui était tendue, ce distique que Ponsard lui-même eût trouvé insuffisamment harmonieux :

Quand on fait si bien les vers,
On devrait toujours en fair—e.

Je vous prie de croire qu'ils ont été goûtés par les maîtresses de maison et qu'on ne lui en a jamais de-

mandé une seconde édition. A propos du collectionneur de toutes choses, M. Paul Eudel parle des maniaques de la peine de mort. Connaît-il la délicieuse correspondance échangée entre M. Roch et un brillant compositeur d'opérettes à qui M. de Paris prodiguait les meilleures places aux exécutions? Le brillant compositeur, ayant une première aux Bouffes, y convia son ami, « parce que, lui disait-il, vous m'avez obligeamment invité à toutes les vôtres. » M. Roch répondit avec infiniment de dignité: « Pardonnez-moi, cher monsieur, de ne pouvoir accepter votre si aimable invitation; mais, par goût, je vais peu dans le monde. Je préfère le *tête-à-tête.* » On peut être un bon exécuteur et avoir cependant le mot pour rire, comme vous le voyez. A rapprocher du cri de douleur poussé par un pauvre diable dont la littérature consistait à donner, dans un journal, le récit des exécutions et qui touchait 25 francs pour cela. Le maréchal de Mac-Mahon gracie d'un coup deux coupables dont il attendait impatiemment le châtiment. « Voilà une infamie, s'écria-t-il, que je ne pardonnerai jamais au septennat! » La clémence de M. Grévy devait lui porter des coups bien plus répétés encore.

Mais, que me voilà loin du livre que j'avais mission de présenter au lecteur! Est-ce ma faute, à moi, si, par la fantaisie exquise dont il est plein, il éveille dans mon esprit un monde d'impressions et de souvenirs, et n'est-ce pas en proclamer le charme que de suivre les mille chemins qu'il ouvre devant vous en y faisant l'école buissonnière? Je vous ai dit que l'auteur était, non pas seulement un curieux, mais un penseur, et la

preuve, c'est qu'il fait penser. A toutes ces pages, un mot, une idée jetée en l'air vous distraient des documents qui y sont enregistrés cependant avec une conscience de bénédictin, et vous ramène à la vie dont l'Hôtel des ventes consigne les liquidations et dresse les procès-verbaux. Il me reste à m'excuser d'avoir si longtemps retardé le plaisir que tous prendront à les lire. Et c'est ce que je fais avec d'autant plus de joie que moi-même je les veux feuilleter encore avant de donner à ce volume une place d'honneur dans mon humble bibliothèque.

Armand SILVESTRE.

3 février 1883.

L'HOTEL DROUOT

ET LA CURIOSITÉ EN 1882

I

Avertissement. — Les instruments de musique anciens. — Les collectionneurs anglais. — M. Adam et M. Villemotte. — Le *Jupiter* de M. de Janzé. — Le *Messie* de M. Alard. — Les Joueurs de la communauté des ménestriers de Paris. — L'Exposition du Trocadéro en 1878. — La guiterne du baron Davillier. — La vente *Luigi Arrigoni*. — Pour rien les Stradivarius! — Un violon d'enfant de Guarnerius del Gesù. — Un nouveau violon de faïence. — Les Ruckers d'Anvers. — Un clavecin d'Andrea Ruckers. — Peintures de Claude Gillot. — Pascal Taskin. — Les clavecinistes du XVIIe et du XVIIIe siècle. — Le piano et le clavecin.

Paris, 5 janvier.

Ce livre est une suite. La première partie, l'*Hôtel Drouot*, a paru en 1881. Nous avons changé ce titre cette année afin de pouvoir, à l'occasion, nous mouvoir dans un cadre plus large, et sortir des salles de ventes pour aller visiter les collections particulières, rendre

compte des expositions rétrospectives ou faire des études artistiques sur des sujets variés.

Mais notre but n'est nullement changé et nous ne cesserons d'observer surtout le mouvement quotidien de l'Hôtel Drouot, de suivre attentivement les ventes, de raconter toutes leurs péripéties, et de relever les prix intéressants ainsi que les pérégrinations multipliées des principaux objets.

Tel a été le projet de cette publication à l'origine : elle ne sera pas détournée de son but. Avant tout, nous voulons écrire une suite au *Trésor de la curiosité* de notre très regretté maître et ami Charles Blanc. La curiosité n'est plus une mode; c'est un besoin. Il faut désormais créer un *Stud-book* qui offre les renseignements les plus complets. Tous nos efforts tendront à prendre cette place.

La tâche n'en est pas moins difficile et souvent ingrate lorsqu'il faut dépouiller tous les catalogues, assister à des expositions préliminaires très nombreuses, même à des ventes multipliées et recueillir une énorme quantité de prix. Mais le premier ouvrage de notre entreprise ayant été favorablement accueilli du public, nous tenons à notre tour notre promesse et nous publions un second volume en adressant à la presse de Paris et de la province, pour les encouragements qu'elle nous a donnés, les remerciements les plus vifs et les plus sincères.

Nous n'osons cependant avoir la prétention d'écrire au gré de tous. Certains de nos lecteurs désireraient être conduits plus fréquemment dans les coulisses de la curiosité. On voudrait une critique plus acerbe. Il y a bien quelque chose à dire, nous le reconnaissons, sur la sincérité qui préside à certaines ventes, dont le vulgaire ne voit que la façade; mais ce serait une mission difficile que de révéler ce qui se passe quel-

quefois derrière la toile. Malgré l'indépendance absolue de notre situation, nous ne pourrions toucher à cette question délicate sans faire jeter les hauts cris aux patients. Aussi avons-nous pris le parti le plus sage de ne pas parler le plus souvent de ces opérations trop habilement présentées qui, pour les initiés, ne sont que de véritables mystifications.

Qu'on nous pardonne cet avertissement nécessaire. Nous commencerons tout de suite maintenant l'histoire des faits et gestes de Dame Curiosité, en l'an de grâce mil huit cent quatre-vingt-deux.

Les ventes d'instruments de musique anciens sont peu fréquentes à l'hôtel Drouot.

Cela tient-il à la rareté des objets ou à la rareté des amateurs en France?

A l'une et à l'autre cause.

Les beaux instruments ne se rencontrent presque plus. Les amateurs belges et anglais achètent tout ce qui paraît. Et, pour n'en citer que deux : M. Villemotte, d'Anvers, possède dans sa collection le quatuor de Stradivarius : les deux violons, la basse et l'alto ; M. Adam, de Londres, a su patiemment réunir les plus remarquables échantillons de cette admirable lutherie italienne dont la facture irréprochable, surtout à Crémone, n'a pu être, non seulement dépassée, mais même encore atteinte de nos jours. Malgré la direction intelligente du savant M. Chouquet, notre musée du Conservatoire, installé le 20 novembre 1864, après l'achat de la collection Clapisson, dispose d'un budget trop exigu ; il peut cependant seul rivaliser avec les collections étrangères par le nombre et la rareté de certaines pièces dont nous parlerons un jour prochain.

Il y a bien cependant quelques belles pièces à Paris,

mais peu ou pas de séries. Tous les instrumentistes connaissent la quinte unique d'Ant. Stradivarius, possédée par M. de Janzé, ainsi que son violon, de la meilleure époque du maître, que tous appellent avec respect le *Jupiter*, sans se douter, peut-être, que ce violon représente simplement le souvenir d'un cheval favori du brasseur anglais, son précédent propriétaire. — Le violoniste Alard est l'heureux possesseur du *Messie*, un instrument d'une conservation irréprochable, qu'il tient de son beau-père Vuillaume, et je me suis laissé dire qu'il était ainsi nommé à cause de sa venue, longtemps annoncée à Paris, par un nommé Tarisio, un chercheur de Milan, qui mourut sans avoir pu réaliser son projet. De Stradivarius, nous connaissons encore un violon au comte Molitor, la magnifique pochette du Musée du Conservatoire et deux basses remarquables : l'une à M. Franchomme, professeur de violoncelle au Conservatoire, et l'autre cédée par M. J. Gallay à M. Loys, le violoncelliste très connu. M. Leduc possède un violon, fort beau spécimen de Jos.-Ant. Guarnerius, et M. le prince de Chimay une réunion très intéressante de violons de ce Maggini qui a rendu célèbre l'école de Brescia.

La section rétrospective du Trocadéro, à l'Exposition universelle de 1878, a démontré du reste notre pauvreté en ces vieux instruments dont se servaient, pour charmer nos pères, dans le bon vieux temps, les *Joueurs de la communauté des ménestriers de Paris*, le luth, le théorbe des solos, la musette, la vielle, la viole, la basse de viole et plus tard le cor aux sons harmonieux. Seuls, les luthiers, les artistes et les érudits se souviennent encore de quelques rares échantillons des instruments à archet exposés dans les vitrines par MM. Tolbecque, de Waziers, d'Egville, Bonjour,

Benazet et Eugène Lecomte; — du cistre de M. Willems, vrai bijou de ciselure ; — de l'admirable guiterne en bois de noyer, appartenant au baron Charles Davillier, vrai spécimen de l'art français au XVIe siècle, reproduisant avec variantes le *Parnasse, Apollon et les Muses*, composition de Luca Penni, gravée par René Boyvin et Étienne Delaune — et du clavecin gigantesque de M. le comte de Sartiges, fabriqué en Italie au XVIIe siècle, composé de nymphes et de tritons en bois sculpté et doré, qui rappelaient dans leur ensemble la décoration de la fontaine de la place Navone, à Rome.

Vers le milieu du mois de décembre de l'année dernière, un certain Luigi Arrigoni, de Milan, très connu des bibliophiles et des curieux qui voyagent, arriva à Paris avec une collection d'instruments de musique, formée par lui et qu'il destinait, — n'ayant pu la vendre en bloc dans son pays, — aux enchères de l'Hôtel des ventes.

Le malheureux avait peut-être entrevu dans ses rêves les amateurs se disputant ses trésors. Il ne se doutait guère qu'il avait, sans le savoir, réuni, à grand'peine, une collection de bric-à-brac, n'en déplaise à M. Gandouin, l'expert des domaines nationaux, qu'il avait chargé de rédiger son catalogue.

Quelle amère désillusion ! certains amateurs, qui font des choix serrés, firent à peine une apparition à l'exposition et à la vente. Quant aux Anglais, ils ne jugèrent pas à propos de passer le détroit, et bien leur en prit : il n'y avait rien ou presque rien pour eux, comme vous allez pouvoir en juger :

Pour les violons : un *Andrea Guarnerius*, 1655, 24 francs ; un autre, de *Francesco Ruggero*, 46 francs ; un *Nicolas Amati*, 40 francs ; un *Antonio Stradiva-*

rius, fait à Crémone en 1680. Rien n'y manquait — en apparence, — ni le beau vernis rouge foncé traditionnel, ni l'étiquette avec la marque de fabrique A. S., ni même et surtout la recommandation de l'expert : résultat, 15 francs ; un *Pandolfi*, Venetia, 1719, 12 francs ; un *Thomas Balestrieri*, Mantoue, 1779, instrument parfait, disait le catalogue, 60 francs.

Proh pudor! Une mandoline de *Michel Angelo Bergonzi*, *figlio di Carlo*, *fece in Cremona*, anno 1756, 40 francs ; une mandore de *Giuseppe Presbler all'insigna del sole*, 1778, 50 francs ; une guitare de *Martin Grieser*, avec un écho très prolongé (*sic*), 75 francs. Ce n'était certainement pas celle de Louis XIV, qui avait un goût préféré pour cet instrument de sérénade.

Les harpes, une débâcle ! — Une harpe française du temps de Louis XVI, de Lambert, et signée comme un tableau, sur le décor ; *Pollet*, *rue de Chartres*, 340. Peintures en vernis Martin ; paysages, fleurs et ornements, 48 francs ; une autre, de *Georges Blaicher*, à sept pédales, 70 francs ; une troisième, marquée à feu, de *Louvet*, *à Paris*, 45 francs.

Les épinettes, un désastre ! — L'une, d'*Abel Adam Taurini*, 1693, avec sa boîte recouverte de cuir doré : 25 francs. Les autres, à table, du XVI[e] siècle, avec leurs cordes métalliques du temps : 5 francs, 8 francs, 12 francs ! — Enfin ! une épinette ornée de sculptures et se fermant par un masque de lion portant en gros caractères peints en or : *Fernandi de Rosis Mediolanensis*, 1593 : 135 francs.

Pour rien, les psalterions, ces vénérables patriarches qui ont donné naissance à toute la famille des instruments à cordes métalliques ! — Un très curieux de forme, à cent treize cordes métalliques : 65 francs ; — un autre, à quatre-vingt-deux cordes, la table ornée de rosaces gothiques sculptées et dorées : 86 francs.

Puis toute la série des instruments exotiques ou étrangers. La Chine représentée par un *You Kinn* — instrument dont les cordes se pincent avec un pictre de bois : 21 francs ; — un *Samm Jinn*, à trois cordes : deux morceaux de peau de boa, collés sur des cercles en bois : 32 francs. Le Japon, par une *Biva* faite dans un seule morceau de bois, ayant la forme d'un luth : 19 francs. Un *Taki-Koto*, ce curieux instrument dont joue l'aristocratie du pays en se passant au doigt de petits dés agrémentés, à l'extrémité, d'une sorte d'ongle d'ivoire : 25 francs. L'Inde, par un *Ravanastron*, en bois de sycomore, avec sa table d'harmonie formée par un morceau de peau de serpent : 6 francs.

Pas plus heureux, M. Luigi Arrigoni dans sa série des instruments à vent :

Un *orgue* de Neustadt de 1680 : 100 francs ; — un *orgue positif* du siècle dernier à 4 registres et 180 voix : 100 francs ; — une *serinette* des Vosges du XVIII[e] siècle, à huit airs : 250 francs ; — une *cornemuse calabraise* : 115 francs ; — une autre *bergamasque* : 15 francs ; — un *cor d'harmonie* à neuf tons de *Charles Kretzchmann*, à Strasbourg : 10 francs ; — un *oliphant* en corne de rhinocéros, avec une belle patine brunâtre : 35 francs ; — une *trompette en verre blanc de Venise* de 0m50 de longueur : 10 francs. Le Conservatoire en possède une sonore et juste ; — une *flûte traversière* en ivoire à 4 parties, montée en argent : 42 francs (*chi lo sa*, c'était peut-être celle de l'habile virtuose Blavet, si célèbre au XVIII[e] siècle) ; — un *clairon* avec ornements en ivoire de *Rorarino* de Vienne : 25 francs ; — les musettes expulsées jadis des orchestres par les hautbois : de 2 à 10 francs ; les clarinettes : 5 à 15 francs ; — un orgue de l'empire céleste, dit *cheng*, en laque doré : 35 francs, instrument ingénieux dont l'anche libre a certainement donné l'idée de l'orgue

expressif; — une flûte chinoise, dite *ty*, en bambou sculpté : 11 francs.

Les instruments à percussion n'étaient ni nombreux ni choisis. — Une *clochette* en bronze, ayant une Vénus ciselée comme poignée : 28 francs ; — un *tintinnabulum* romain : 10 francs ; — un *tam-tam* chinois : 28 francs ; — un *tambour de basque* arabe du XVIIe siècle : 40 fr. ; — des castagnettes en ébène, nacrées et fleurdelisées : 49 francs.

Mais tout n'était pas absolument à condamner dans cette collection italienne ; pendez-vous, amateurs expérimentés ! il s'est fait, à cette vente, une trouvaille par un habile luthier qui a un coup d'œil d'aigle : le numéro 25 ! une œuvre authentique de *Joseph Antoine Guarnerius*, de Crémone, connu sous le nom de *del Gesù*, à cause de la manière dont il a toujours signé. C'est un ravissant petit violon d'enfant revêtu d'un vernis merveilleux, très complet dans toutes ses parties. Il a passé inaperçu pour tous, excepté pour M. Chanot-Chardon, qui l'a fait acheter 105 francs par l'un de ses élèves, M. Pingrié, sans qu'aucun de ses concurrents en ait soupçonné l'intérêt et la véritable valeur, soit à l'exposition, soit à la vente. Ce petit joyau porte sur le manche un écusson indiquant une fabrication spéciale sur commande. Il est aussi rare dans son genre que le *Messie* de M. Alard. Sur son étiquette se lit la date de 1735 et la marque bien connue IHS. Il vaut facilement 1,000 francs ; c'est vous dire combien l'acquéreur redoutait de voir une contre-partie surgir lors de la vente. Elle ne s'est pas présentée, heureusement pour lui.

Pour finir, signalons encore quelques bonnes choses :

Un violon en faïence, décor polychrome, difficile à définir comme provenance : Delft, Saxe ou Rouen ? 270 francs. Le musée de Sèvres aurait dû se pourvoir de cette pièce curieuse. Comment M. Champfleury, son

directeur, qui a écrit le charmant ouvrage intitulé : le *Violon de faïence*, a-t-il laissé échapper cette rare occasion ?

Un *rebecca* (ou plutôt *rebec*) descendant du *rebad* des Orientaux, instrument qui servait au temps jadis à accompagner le chant des ménestrels, guitare au long manche, en ébène et en ivoire, d'un parfait état de conservation pour son âge : 130 francs.

Quelques belles violes d'amour; charmant instrument, que la viole ressuscitée par M. Leudet, qui s'en servait, premier violon de l'Opéra, pour accompagner la romance du premier acte des *Huguenots :*

Plus blanche que la blanche hermine.

L'une portant la tête d'un amour sculpté sur le manche et l'étiquette : *Joannes Guidantus fecit Bononiæ, anno* 1715 : 24 francs; une autre étiquetée *Ferdinandus Galiano filius Nicolai fecit, Neap.* 1775 : 140 francs ; une troisième signée : *Joannes Jauck me fecit Gracij,* 1735 : 150 francs.

Une *mandoline* à dos nacré, à filets d'ébène et avec de charmantes clefs d'ivoire : 106 francs ; une *mandore* de Vienne, 1749, bien intacte dans sa boîte faite par *Johann Georg* : 100 francs ; une autre très jolie pièce italienne de commencement du XVIII[e] siècle : 195 francs. Ces mandores se jouaient avec une plume.

Puis de délicieuses petites *pochettes* rappelant les entrechats et les pirouettes des anciens maîtres à danser, l'une de *Mathys Hofmans*, d'Anvers, 52 francs ; une autre à lames d'ivoire de *Cosmo Battista Realli in Parma*, 1667, 80 francs ; et surtout (oh ! surtout, car je l'ai bien regrettée, *meâ culpâ !*) une charmante pochette marquetée d'ivoire, manche sculpté, habillée d'un magnifique vernis rouge foncé, faite à Bologne en 1698, et vendue seulement 165 francs.

Les peintres avaient, eux aussi, à trouver quelques beaux spécimens dans ces *luths* et ces *archiluths* qui évoquent les souvenirs des toiles de Giorgione et de Véronèse, et plus tard des soirées de Ninon de Lenclos, où ces instruments étaient les préférés de l'époque. Un *archiluth*, de *Jachomo Tiesembrucker*, très bien conservé, à 16 cordes, au manche marqueté d'ivoire, d'ébène et de nacre, 480 francs; un autre analogue, 400 francs.

Un *cistre*, vrai bijou de sculpture, pouvant servir de modèle dans un atelier, 250 francs.

Rien ne valait, à coup sûr, dans cette collection aujourd'hui dispersée, le clavecin que j'ai vu dernièrement chez l'un de mes plus proches parents, et qui est bien le plus remarquable instrument de toute cette génération de Ruckers, qui révélèrent au monde entier l'art de fabriquer les harpes et les épinettes. Ce n'étaient pas de petits compagnons, ces maîtres d'Anvers, mais des artistes, de véritables artistes, faisant partie chez eux de la corporation des peintres et des sculpteurs. De 1579 à 1667, ils produisirent les meilleurs clavecins par la beauté de la forme et la pureté du son. On les considérait comme des objets précieux. Hændel et bien d'autres les léguèrent, par une clause spéciale, dans leur testament, à leurs meilleurs amis.

Malheureusement, ils étaient trop beaux pour vivre longtemps, ces instruments merveilleux! Combien ont disparu! Les iconoclastes qui nous ont précédés les ont presque tous détruits pour avoir les délicieuses peintures de Boucher ou de Leprince, d'Adrien Brauwer ou de Van der Meulen, qui décoraient leur enveloppe! — Que de panneaux encadrés, admirés dans les galeries importantes, qui ne sont que des morceaux de ces clavecins charmants!

Celui dont je veux vous parler est sorti des mains du frère cadet de Hans Ruckers, André Ruckers, né le 30 août 1579 et mort vers le milieu du XVIIe siècle, à une date qui n'est pas connue.

Il est oblong, de forme pentagonale et, bien qu'âgé bientôt de près de deux siècles et demi, à part le support disparu et remplacé par des pieds cannelés du temps de Louis XVI, il a su, mieux que ne pourront sans doute le faire nos pianos modernes, résister aux effets désastreux du temps et de la mode.

C'est un produit charmant sorti de la collaboration de la musique et de la peinture. L'une a travaillé à cette œuvre en Flandre, l'autre l'a achevée en France. La boîte, en effet, d'abord garnie d'un papier décoratif, a dû, lorsqu'on l'a crue bien sèche, être décorée, vingt ou trente ans peut-être après son arrivée chez nous, de peintures ravissantes, aussi fines que celles des plus beaux carrosses ou de la plus remarquable chaise à porteurs de ce temps de la grâce et de l'élégance.

Sur le dessus se détachent, sur un fond d'or, un menuet, des fruits et des oiseaux, d'une tonalité chaude et vigoureuse. Les peintures qui se trouvent dessous le couvercle sont des sujets mythologiques, véritables tableaux qui pourraient bien être de Nicolas Poussin.

Sur l'un des morceaux, une scène de bacchantes qui, joyeuses et animées, dansent au son du tambour de basque. Sur l'autre, un petit coin de l'Olympe, sans doute, avec un groupe de musiciennes : l'une joue de la mandore, l'autre du violon, celle-ci du luth, celle-là de la flûte de Pan; d'autres râclent de la viole de jambe, pincent de l'archiluth ou soufflent dans une musette. Attirée par les sons mélodieux de cet orchestre mythologique, une divinité casquée, Minerve peut-être, tenant une lance à la main, se dirige vers les nymphes, tandis

que, dans le lointain, Pégase, grâce à ses ailes, s'envole vers des régions inconnues.

Claude Gillot, né en 1673, mort en 1722, le maître de Watteau, le rival de Bérain, a mis les plus charmantes choses de son talent délicieux d'ornemaniste sur les côtés extérieurs : arabesques, guirlandes de fleurs, concert de singes, chiens savants, jeux et danses d'adorables petits amours roses et joufflus.

La table d'harmonie, un bois de sapin, mince comme une carte à jouer, est couverte de bouquets de fleurs peints avec une grâce extraordinaire. Elle est traversée par des cordes en métal extrêmement fines, attachées à des épingles à tisser. Presque au centre, incrustée dans le bois et s'ouvrant comme une ouïe, une rosace en plomb dorée, qui était la marque de fabrique d'André Ruckers : un ange du concert céleste jouant de l'archiluth comme dans la *Sainte Cécile* de Raphaël. Au-dessus se lit, dans un cartouche blanc, la date en noir de 1646.

Le mécanisme des plus simples s'explique tout de suite. Les cordes, mises en vibration par des languettes de bois dites *sautereaux*, armées d'un morceau de plume ou de buffle, sont soulevées par les touches du clavier. Les languettes ploient en venant s'appuyer sur les cordes et les font résonner en s'échappant. Les touches naturelles en ébène et les dièses en ivoire, contrairement à la facture actuelle des pianos, fonctionnent avec le jeu le plus léger et la réponse la plus spontanée.

Le clavecin d'André Ruckers offre la ressource de deux claviers superposés, celui du dessus mouvant et d'une étendue de cinq octaves dont on peut jouer simultanément avec l'autre. Aussi, grâce à cette disposition, l'octave s'obtient sur chaque note par un simple mouvement de la main de l'exécutant. De nos jours, les plus célèbres facteurs ont à peine réussi pour les pianos, à

force d'essais coûteux et de recherches persévérantes, à faire *octavier* le piano moderne. L'âme de Ruckers, si elle hante quelquefois son chef-d'œuvre, doit être fière des difficultés vaincues par lui et si difficiles à vaincre aujourd'hui par les autres.

Il a quelques-unes des combinaisons des orgues et de la harpe. — En pressant un ressort, on joue *pizzicato* sur le clavecin supérieur. On peut aussi velouter le son ou varier les nuances à l'aide de cinq pédales ou mieux de boulons que presse le genou de l'exécutant pour obtenir, par l'écartement ou le rapprochement des cordes, des sonorités différentes comme dans l'harmonium. Les voix célestes et les voix angéliques n'ont rien de nouveau.

Sur sa façade, il porte, en gros caractères agrémentés de rouge et de noir :

ANDRÉAS RUCKERS ME FECIT ANTVERPIÆ

Primitivement, il allait du *fa grave* au *mi aigu ;* mais, sous Louis XVI, on fit réparer et agrandir les clavecins. Pascal Taskin, un Liégeois très en vogue de 1775 à 1790, fut chargé d'y toucher comme à tant d'autres trouvés trop petits à cette époque et de le mettre de *fa* à *fa*. Heureusement, c'était un homme habile et il fit cette adjonction d'une note avec une délicatesse inouïe, mais il en profita pour faire marquer au feu la trace de cette opération sur la table d'harmonie :

reFAIT PAR PASCAL TASKIN EN 1780,

avec un tout petit *re* assez dissimulé pour passer inaperçu et faire croire que l'instrument tout entier a été construit par le luthier français. — De nos jours, les armuriers usent du même procédé en mettant un F sur le canon de leurs fusils, ce qui veut dire tout simple-

ment *fourni par*, mais peut s'interpréter *fabriqué par*. — Dans l'intérieur de la caisse se trouve collée une étiquette ainsi conçue :

PASCAL TASKIN
FACTEUR DE CLAVECINS
GARDE DES INSTRUMENTS DE MUSIQUE DU ROY
ET SUCCESSEUR DE M. BLANCHET.
RUE DE LA VERRERIE, VIS-A-VIS SAINT-MERRY, A PARIS.

Ce clavecin n'a pas de légende arrivée jusqu'à nous. Il appartenait au chanteur Hermann Léon et fut acheté chez un marchand nommé Basset, par le baron Jérôme Pichon, président de la Société des bibliophiles français. Il orna pendant plus de quinze ans son salon dans l'ancien hôtel de Lauzun, qu'il habite au quai d'Anjou. Quelle fut sa destinée? S'il pouvait parler et raconter ses mémoires, que de révélations piquantes il nous ferait sans doute. Il nous redirait les paroles d'amour murmurées par les duchesses pendant que, la tête penchée, elles faisaient, tout en rêvant, flotter leurs blanches mains sur son clavier d'ébène. L'histoire d'un clavecin ! Quel charmant livre on pourrait faire sous ce titre !

Le premier claveciniste de Louis XIV, André, sieur de Chambonnières, quittant la vieille *virginale* et l'antique *épinette*, a peut-être, à la cour du grand roi, enchanté doucement son parterre de princesses royales, avec ses sons mélodieux ?

Le Florentin Jean-Baptiste Lulli, le chef des *Petits violons du roy*, s'est-il servi de l'œuvre d'André Ruckers pour trouver, dans quelques salons du temps, l'inspiration des ballets qu'il composait alors pour les grands de l'époque?

Fr. Couperin, le professeur célèbre du XVIIIe siècle, dont le talent n'a jamais été dépassé par ses deux

frères Louis et Charles, a-t-il fait résonner, grâce à lui, sous ses doigts, dans les petits appartements de Versailles, les gracieuses bluettes de ses compositions?

Du Moustiers, le maître de chapelle du prince de Clermont, qui improvisait sans s'arrêter toute une journée; Schobert, attaché à la maison du prince de Conti; Simon, le maître de clavecin des enfants de France, ont-ils accompli, sur ses touches délicates, des prodiges de talent?

Nul ne le saura jamais!

La restauration de ce vénérable chef-d'œuvre vient d'être faite. Un véritable artiste, un Italien de Paris, M. Tomasini, s'en est chargé. Il a accompli sa tâche avec succès. Il n'y avait du reste que quelques sautereaux à remplacer et à accorder l'instrument; car, d'après sa structure, il est aisé de voir qu'il avait dû, dans le principe, être bien au-dessous du diapason actuel.

Une audition a été donnée devant un public d'élite par un jeune artiste de grand talent, Gabriel Pierné. Au premier abord, l'oreille a été désagréablement impressionnée, sous l'influence de l'égratignement de la corde par la plume du sautereau; mais la limpidité argentine et délicate du son rendait si purement la mélodie que, le premier moment passé, cette musique nouvelle a charmé et séduit tous les *dilettanti* présents, qui ont successivement applaudi le charmant menuet de Boccherini, une sonate de Mozart, une symphonie d'Haydn, une gavotte de Lulli et quelques morceaux choisis dans les opéras de ce maître bien à nous et si peu connu, notre gloire française, Philippe Rameau.

Et comme conclusion, vous allez sourire, ô sceptiques

mes amis, que je rencontre tous les jours, vous ne croyez pas, je le sais, au XVIII[e] siècle ; vous voulez que tous les progrès soient du XIX[e] siècle. Lui seul est grand et Gambetta est son prophète. Le clavecin, direz-vous dédaigneusement, n'est qu'une épinette agrandie ; mais le piano n'est aussi, sachez-le, qu'un clavecin perfectionné par le marteau. L'invention du piano ne nous appartient pas, ô mes contemporains ; elle date de 1717, époque à laquelle Schrœter construisit un clavecin dont le mécanisme permettait de jouer *piano* et *forte* à la volonté de l'exécutant. Dès 1760, Silbermann, en Allemagne, et Zumpe, en Angleterre, multiplièrent la création nouvelle. Le premier des Érard (Sébastien) naquit en 1752, et le premier des Pleyel (Ignace), en 1757. Les pianos sur lesquels Auber a composé le *Maçon*, Boieldieu la *Dame Blanche*, Meyerbeer lui-même, les *Huguenots*, étaient sortis des fabriques des meilleurs facteurs du siècle dernier.

Le clavecin et le piano ont vécu longtemps côte à côte, au siècle dernier, en bonne intelligence. Vous avez préféré au clavecin fin, mais métallique, un fils ingrat, le piano moelleux, mais sourd. Avez-vous eu raison? Ne vous prononcez pas sans aller entendre les deux instruments dans un tournoi musical qui aura lieu prochainement et souvenez-vous que Mozart a écrit toutes ses sonates pour le clavecin.

II

Les amateurs et les loups-cerviers. — Le bric-à-brac de Paul de Saint-Victor. — Ses admirateurs, Hugo et Lamartine. — La *Maja*, de Goya. — Les primitifs et les maîtres français. — Le *spirituel* Francesco Guardi. — Le noctambulisme.

Paris, 25 janvier.

On a beaucoup médit des collectionneurs, mais je crois qu'ils ont été encore trop ménagés.

Au moment où apparaît une lézarde à l'édifice financier, où l'on craint que la crevasse n'augmente et que la maison ne s'écroule tout entière, vous croyez peut-être que l'hôtel Drouot reste plongé dans une tristesse noire? — Vous connaissez bien peu les amateurs. Ce sont des gens impitoyables. Ils ne vivent que de décès ou de ruines. Ils sont féroces comme des loups affamés par un temps de neige...

.... *Quærentes quem devorent.*

Dans les coulisses du bric-à-brac dont je suis chargé de dévoiler les mystères, il ne règne aucune sympathie pour les joueurs malheureux, et, si l'on parle beaucoup de la débâcle de la Bourse, ce n'est en résumé que pour se féliciter du regain qu'elle va certainement donner à la saison de 1882. « Il y aura de grosses différences à » payer à la liquidation et il faudra faire de l'argent. » Nous aurons de belles affiches avec des surprises » incomparables. Que de beaux objets séquestrés de-

» puis longtemps vont être relancés dans la circulation !
» Tant mieux pour nous qui avons su, grâce à notre
» passion favorite, échapper à la terrible fièvre du jeu.
» Tant pis pour les éclopés de l'*Union générale.* »

Voilà ce que disaient autour de moi, dimanche, les vieux habitués de l'endroit, dans les couloirs de cette Bourse de la curiosité qui vit cependant des fantaisies du luxe et où la vie active ne semblait nullement suspendue. Une foule plus nombreuse que jamais s'entassait dans les salles d'exposition, se dirigeant cependant de préférence vers la collection de ce radieux prosateur qui s'appelait Paul de Saint-Victor et qui fut un grand écrivain dont chaque page était un tableau de maître.

Le catalogue d'une main, le crayon de l'autre pour noter rapidement sur les marges blanches les impressions fugitives du premier coup d'œil, je me mis à visiter très en détail tout ce qui était exposé pour l'étudier, morceau par morceau, en faire l'objet d'une chronique très détaillée.

Déception amère ! presque dès le début, je me vois forcé de renoncer à ma tâche ! Cela n'enlève certainement rien à son grand talent souple et varié, mais le célèbre critique d'art, l'étincelant feuilletonniste du *Moniteur* n'était en résumé qu'un fort médiocre collectionneur. A quoi bon, en effet, s'attarder dans les descriptions des cheminées japonaises, des poteries de Satzuma, des cabinets en laque aventurine, des commodes Louis XV en bois de placage, des étagères en bois de fer, des meubles anciens composés de pièces et de morceaux, des bahuts flamands dans le genre de ceux que tiennent les grands magasins du Louvre, dans le rayon des meubles belges.

C'est là le défilé ordinaire du mobilier cent fois décrit qui appartient à *Monsieur tout le monde*, et qui n'exige aucune science spéciale, aucune étude, aucune aptitude

artistique. Il peut être aisément formé dans une journée de flânerie, en parcourant les magasins qui présentent leurs étalages cosmopolites dans la rue de La Fayette et dans la rue de Châteaudun.

Nous nous attendions certainement tous à tout autre chose, mais il paraît qu'il en est souvent ainsi de ces admirables stylistes. — La vente de Théophile Gautier fut également l'objet d'une profonde désillusion de la part des amateurs

.... par l'odeur alléchés.

Ils vivent surtout par le cerveau, ces écrivains brillants, bien plus que par les yeux, et ils ne cherchent pas à s'entourer de choses inutiles pour provoquer l'enthousiasme de leur imagination souvent surexcitée.

Les tableaux seuls à cette exhibition pouvaient arrêter un instant les curieux et provoquer quelques critiques sur le goût du grand critique, surtout en ce qui concerne les attributions respectées ou sanctionnées par l'expert.

Le Goya, représentant une jeune femme étendue sur un lit de repos, revêtue d'un costume espagnol, n'est bien certainement que la copie de ce grand tableau du musée de Madrid, qui représente, dit-on, la duchesse d'Albe, bien connue sous le nom de la *Maja vêtue*, et qui a pour pendant la *Maja nue*. Deux tableaux d'une élégance exquise et d'une couleur charmante.

Le Clouet si vanté, portrait d'un réformateur grave comme un apôtre et coiffé de sa barrette, auquel on avait donné la place d'honneur au milieu du panneau du fond de la toile, nous paraît en trop mauvais état pour être acquis par le Louvre, comme on en a exprimé le désir. Ce petit panneau fendu a été mal réparé. Nous savons bien qu'il vient du cabinet Gaignières, ce célèbre

amateur du XVIIe siècle qui vendit sa collection au roi, mais ce n'est pas là un échantillon assez beau pour le mettre dans nos collections publiques. — Comme il est loin de valoir celui de la galerie Demidoff, vendu à San-Donato en 1879 et qui a été acheté par un amateur belge ! Laissons-le tranquillement suivre le cours de sa destinée.

Paul de Saint-Victor avait acheté presque tous ses tableaux dans ses nombreuses pérégrinations en Italie, en Hollande et en Allemagne. Se défiait-il de l'entraînement qu'il avait subi dans ses voyages ? Etait-ce pour cela que peu de profanes avaient franchi le seuil de son sanctuaire ? — Nous serions tenté de le croire aujourd'hui.

C'était à coup sûr une collection formée sans grands frais et par un homme tellement applaudi, dans ses articles sur les beaux-arts, qu'il devait avoir une trop grande confiance en lui. Comment ne pas être grisé, du reste, sur son propre compte lorsque Victor Hugo lui disait : « On écrirait un livre rien que pour vous faire écrire une page », et lorsque Lamartine, dont il avait été le secrétaire, s'écriait dans un élan enthousiaste : « Il serait capable d'éblouir le soleil s'il le regardait en face, » ou bien : « Quand je veux lire du Saint-Victor, je mets des lunettes bleues. »

Voyez-vous tous ces écrivains lui disant : Vous êtes un prodige ! Vous êtes un génie ! Nous eussions tous succombé, n'est-ce pas ? nous nous serions crus infaillibles dans nos jugements et nous aurions acheté, pleins de confiance, les tableaux qui nous auraient séduits à première vue, quitte à le regretter plus tard.

Mais je ne veux pas continuer à critiquer. J'ai fait mes réserves. Je tiens à payer maintenant un juste

tribut d'admiration à certaines toiles que j'ai été heureux de trouver dans ces derniers souvenirs de l'écrivain de race, de l'illustre *lundiste* qui a fait *Hommes et Dieux*, ces études artistiques, *Barbares et Bandits*, cette haine sincère et profonde contre la Prusse, les *Deux masques*, remplis des magnifiques fusées de ce Ruggieri littéraire.

Disons d'abord que Paul de Saint-Victor avait un goût tout particulier pour les primitifs du XIVe et du XVe siècle, et que sa galerie renfermait quelques bons spécimens de plusieurs de ces écoles : Un très curieux portrait d'homme du Vénitien Gentile Bellini ; une peinture religieuse sur fond d'or du Florentin Botticelli, dit Sancho ; un intéressant tableau de l'Allemand Lucas Sunder dit Cranach ; un panneau avec la Vierge et l'enfant Jésus, attribué à Ghirlandajo ; *l'Annonce aux bergers*, d'Andrea Mantegna ; une composition allégorique de Spinelli et beaucoup d'inconnus de ces époques reculées dont le nom de tous les maîtres n'est certainement pas arrivé jusqu'à nous.

Les maîtres français séduisaient tout particulièrement Paul de Saint-Victor. Il avait un ardent amour de la patrie et de tout ce qui s'y rattachait ; aussi trouvons-nous parmi ses tableaux bien des pages appartenant à cette école charmante du XVIIIe siècle, et parmi elles un Fragonard délicieux, répétition du tableau de la collection Lacaze : une jeune femme nue couchée sur un lit et tourmentée par un Amour mutin qui lui enlève ses derniers voiles ; — un Carle Van Loo, portrait de jeune fille blonde et poudrée, avec une rose dans les cheveux, les épaules nues entourées d'une écharpe en soie gorge de pigeon ; — un paysage d'Hubert Robert intitulé *le Pont de Bois*, d'une tonalité délicieuse ; — une nature morte de Siméon Chardin, d'une vérité extraordinaire :

prunes de monsieur, melons, pommes d'api, éparses sur une console de marbre au milieu de verres de Venise qui luisent de reflets papillotants, à côté d'un bocal de cerises vers lequel on est tenté d'avancer la main. — Tout cela est *vivant*, comme disent les amateurs.

L'école vénitienne est représentée par un ravissant petit tableau de Francesco Guardi, de l'exécution la plus pure et la plus *spirituelle*, suivant le mot aujourd'hui consacré. Il ne s'agit pas là d'une de ses vues de Venise qu'on rencontre sans cesse, mais d'un paysage animé par ces petits personnages faits avec rien qu'une tache blanche dont il avait le secret. C'est là sans doute une trouvaille heureuse dans cette cité des doges que le collaborateur de l'*Artiste* affectionnait, où il venait souvent faire de longs séjours, ce qui avait fait dire de lui qu'il était « un Vénitien allant quelquefois à Paris. »

Peu de modernes parmi ces tableaux. Les peintres n'ont pas gâté ce critique par des présents d'Artaxercès. Dans cette vieille maison de la rue Furstenberg où il demeurait et qu'avait habitée Delacroix se trouvait seulement *Une vue de Douarnenez* par Jules Breton ; une *Jeune paysanne*, aquarelle d'Eugène Louis ; *Henr III à la procession*, que Lalauze a reproduit à l'eau-forte, ce qui rappelle cette phrase du livre : *Homme et Dieux :*

« Le dimanche, 5 avril, le roi fut à la procession, portant le cierge allumé ; » dit Lestoile dans ses *Mémoires*.

Quand j'aurai parlé d'une sibylle de cet étrange Gustave Moreau et d'une esquisse de l'âge d'or de Puvis de Chavanne, où des nymphes se cambrent dans les bras vigoureux des faunes, je crois qu'il ne restera plus rien à citer des œuvres de nos contemporains devant figurer à cette vente. Ma tâche sera achevée, car je ne compte pas parler des japonaiseries ni de la chinoiserie,

albums ou brûle-parfums, chimères, poissons, tirelires émaillées, ni des groupes plus ou moins authentiques en porcelainei de Saxe ?

Mais n'est-ce pas l'occasion, en terminant cette chronique, de dire quelques mots sur celui qui avait forme cette galerie, au moment où elle va affronter le jugement dernier des enchères?

Je n'ai eu l'occasion de me rencontrer avec Paul de Saint-Victor qu'une seule fois dans ma vie, il y a quelques années. Nous dînions ensemble chez l'un de nos amis, Émile Récipon, qui habite, dans les Champs-Élysées, l'ancien hôtel d'Audiffret-Pasquier. Je me souvenais de ce que Victor Hugo avait dit : « Combinez la science d'un mage assyrien avec la courtoisie d'un chevalier français, vous aurez Saint-Victor, » et je m'étais fait de lui une idée bien différente de celle dont j'ai gardé depuis le souvenir.

Il me parut froid et hautain. Il desserra à peine les dents pendant toute la durée du dîner, ne se déridant pas, restant raide, solennel, compassé, cherchant à se taire plutôt qu'à parler et fixant de temps à autre sur les convives ses gros yeux comme des lentilles. Le soir, il n'eut, à l'heure du cigare, quelques mots aimables que pour M. Francis Charme, des *Débats*, qui lui fut présenté. De très bonne heure, fuyant la musique, avec une politesse glaciale, il salua la maîtresse de la maison et lui dit, pour s'excuser de se retirer si tôt, qu'il n'était pas *noctambule*. J'ai retenu le mot. C'est à peu près tout ce que je lui ai entendu dire dans cette soirée.

Je n'oublirai jamais cependant son profil bourbonien, ses moustaches régence et son air d'émigré qui passe, évoquant les grands passés disparus.

III

Les grands curieux depuis Laurent de Médicis. — Le tableau devenu une *marchandise.* — La duchesse de Bojano. — Les faux Géricault. — L'*Été* et l'*Hiver,* de J.-F. Millet. — Une nature morte de Saint-Jean. — Le bonhomme Pitoin. — Prudentes réserves d'un expert. — Les deux Thiénon.

Paris, 2 février.

Les curieux datent de loin. Sans remonter au déluge, ni aux lettres de Pline, ni aux épitres de Cicéron qui parlent des collectionneurs de l'époque, on peut en citer un grand nombre dans des temps déjà éloignés, mais un peu plus rapprochés de nous.

Le roi Clovis brisant de sa francisque la tête du Saxon qui avait brisé lui-même un vase précieux et lui disant : Souviens-toi du vase de Soissons, fut, dans notre histoire de France, l'un des premiers antiquaires. Il défendait les chefs-d'œuvre contre la brutalité des barbares de l'époque.

Sous l'influence de Laurent de Médicis, dit le Magnifique, Florence devint le centre du mouvement de la Renaissance. Protecteur éclairé des arts, il forma une collection superbe de dessins des artistes qui l'entouraient : Luca Signorelli, Dom. Ghirlandajo et Michel-Ange, et des maîtres peintres, architectes et sculpteurs qui avaient vécu à la cour de son grand-père, Cosme de Médicis : Brunelleschi, Donatello, Michelozzo, Masaccio et Lippi.

Jules Romain, le meilleur élève de Raphaël, avait le goût des médailles.

Vasari, dans son excellent ouvrage, la *Vie des peintres*, parle du choix qu'il avait fait, avec une prédilection toute particulière, de dessins provenant des grands maîtres avec lesquels il s'était trouvé en relations.

Rubens avait rassemblé dans son palais d'Anvers des médailles, des camées, des peintures, des vases antiques et des pierres gravées.

Le cardinal Léopold de Toscane renfermait dans de grands portefeuilles, couverts d'ornements dorés, plusieurs milliers de dessins dont quelques-uns dataient de l'époque de Cimabue et de Giotto.

En Angleterre, lord Arundel, dont le portrait fut fait par Rubens et par Van Dyck, acheta le premier des tableaux et des statues pour orner le jardin et les galeries de son palais. C'était un grand collectionneur, celui-là, car il voulut faire transporter à Londres l'obélisque qui depuis a fait l'ornement de la place Navone à Rome.

Le duc de Buckingham, de célèbre mémoire, l'homme le plus élégant de son temps, eut une collection qui fut, selon les mémoires de l'époque, dispersée en 1648.

Le roi d'Angleterre, Charles Ier, acheta 80,000 livres la galerie du duc de Mantoue. Il avait des bijoux, des vases d'or, des tableaux et une bibliothèque. A sa déchéance, toutes ces merveilles furent vendues par ordre du Parlement 2,625,000 francs, somme considérable pour l'époque.

En France, le cardinal Mazarin avait réuni dans son hôtel des choses splendides, par les soins de Jaback, qui fut chargé de le représenter à la vente du malheureux roi dont je viens de parler.

Louis XIV était un curieux. Il aimait les artistes. Sa collection a formé celle du Louvre.

Puis vient ensuite cette époque des catalogues, si bien

étudiée par Charles Blanc dans son *Trésor de la curiosité:*

La comtesse de Verrue, la maîtresse du duc de Savoie, cette Maintenon du roi de Sardaigne, qui dépensait cent mille francs par an pour sa curiosité.

Crozat, qui avait dix-neuf mille dessins, études, académies, pensées primitives, dessins arrêtés, cartons de fresques ou de tapisseries, vendus à sa mort seulement 136,401 livres.

Le chevalier de La Roque, qui possédait 300 tableaux vendus par Gersaint.

Mariette, dont le cabinet a été catalogué par le graveur Basan et qui atteignit 283,726 livres 11 sols, les dessins compris pour 123,491 livres. Un paysage de Watteau se vendait alors 176 livres.

M. de Julienne, l'ami de Watteau, dont Remy a écrit la biographie dans la préface de son catalogue et qui possédait le *Bon Samaritain*, de Rembrandt, vendu 1,551 livres.

Randon de Boisset, ce riche fermier général lié avec Greuze, et que Boucher accompagna dans un voyage en Flandre pour l'aider dans ses acquisitions, dont la collection fut vendue 1,356,975 livres, gouaches, bijoux, estampes, médailles, anciens laques, meubles, porcelaines, pendules de goût, et parmi ses tableaux: les *Pèlerins d'Emmaüs*, de Rembrandt, acquis pour la somme de 10,500 livres.

Que de souvenirs ils évoquent dans notre esprit, ces hommes d'Etat, ces maîtresses royales, ces financiers d'esprit, ces grands seigneurs qui s'honoraient du titre de curieux. Ils étaient jaloux de leurs trésors artistiques. Ils étaient fiers des galeries qu'ils avaient formées, bravant les fatigues et les dangers des voyages. Il leur semblait qu'ils participaient aux rayons de gloire

qui tombaient sur les artistes illustres avec lesquels ils vivaient. Aussi gardaient-ils précieusement les belles choses qu'ils possédaient. Tous leurs loisirs se passaient dans leur cabinet; c'était là le centre de leurs plaisirs les plus délicats, et ils ne songeaient guère à la spéculation qui paraît préoccuper autant que l'art les nombreux collectionneurs d'aujourd'hui.

Telles étaient les réflexions que je faisais l'autre jour au milieu du tohu-bohu de ces salles de l'hôtel Drouot, renouvelant sans cesse leurs expositions, pendant ce mois de janvier si fécond en adjudications. On fait d'excellentes affaires avec la passion apparente des belles choses. On achète maintenant des tableaux pour les montrer avec un certain orgueil, afin de prouver que si on est riche on n'en est pas moins un homme de goût. Collections formées autour des tables de l'hôtel Drouot, qu'on vend lorsque la satiété est arrivée et qu'on recommence quelque temps après. Aussi est-ce un défilé de catalogues plus commerciaux que littéraires et, malgré l'abondance de l'offre, les prix se maintiennent grâce à la quantité et à la variété des demandes.

L'objet d'art enlevé, rendu, repris à l'hôtel Drouot, est devenu une valeur de spéculation qui a sa cote moins officielle que celle de la Bourse, mais parfaitement connue des amateurs.

Déjà les bric-à-brac, lorsqu'ils viennent examiner la vente d'un homme de goût, ne trouvent autre chose à en dire en sortant de l'exposition : *c'est de la bonne marchandise.* O profanation ! l'objet d'art, autrefois si respecté, est devenu une véritable denrée. L'argot commercial est employé pour définir les belles statues et les beaux tableaux. Bientôt lorsqu'ils seront irréprochables, on les vendra sous la simple désignation de *qualité loyale et marchande*, comme font les cour-

tiers de commerce dans leurs contrats pour les sucres ou pour les cafés !

Ainsi va le monde, et le mois de janvier a vu tant de ventes encore que mon compte rendu passerait bien vite à l'état de volume divisé en chapitres si je voulais m'arrêter à toutes. Il me faut forcément abréger et résumer mes souvenirs en quelques lignes.

Sous l'initiale du duc de B..., la duchesse de Bojano a fait une vente très importante. Cette collection avait été formée avec les galeries les plus célèbres. Elle renfermait quelques-unes des plus heureuses rencontres faites dans le temps par ceux qui ont porté ou qui portent un nom connu dans les arts : marquis de Hastings, comte de Schönbron, comte de Trapani, chevalier de Lissingen, Anguiot, Camille Marcille, Fould et Laurent Richard. Il est facile, du reste, d'en juger par quelques-unes des toiles principales que M. Haro a présentées au public.

Van Blarenberg. — La *Prise de la ville de Gênes*, charmant tableau d'un joli ton bleu. Vendu 495 francs.

François Boucher. — Trois tableaux : La *Toilette de Vénus*, toile en mauvais état, provenant de la vente Anguiot, 650 francs. — Le *Printemps* et son pendant, 940 francs. — L'*Automne*, 890 francs.

Antonio Canale, dit Canaletto. — Le *Grand Canal à Venise*, vue prise en face de l'église brillante et pittoresque Gli Salizi, à l'amorce du Grand Canal. Admirablement bien rendues, les eaux blanchâtres du Canalazzo.

Courbet. — Cinq bons tableaux de lui : La *Source du Lison*, près de Nans-sous-Sainte-Anne, datée de 1863, vendue 3,530 francs. — Le *Ruisseau de Maubouc*, à Ornans, 1,500 francs. — L'*Hiver* à Mézières, effet de neige, tableau poussé très loin, d'une impression vraie,

daté de 1872, acheté 5,380 francs, bien que l'expert n'ait demandé que 3,000 francs. — Les *Bords du Lac Léman*, près de Clarens, 1,920 francs. — Le *Torrent*, vue prise évidemment dans les Alpes, pendant du précédent, 1,900 francs.

Decamps. — Le *Chenil*. Le catalogue décrit fort bien ce tableau :

« Au premier plan et devant une mangeoire vide est » assis, en pleine lumière, un basset blanc, tacheté » noir et feu; près de lui, un autre basset brun se dé» tache sur un mur recrépi. Dans le fond du chenil, » plusieurs autres chiens se tiennent couchés. »

Jamais les chiens, pour rendre leur physionomie, n'ont eu un maître aussi habile.

En 1878, ce tableau faisait partie de la vente Laurent Richard. Cette année, il est passé, pour 5,550 fr., entre les mains du très avisé M. Brame. C'est un bon tableau.

Diaz. — Une *Clairière* dans la forêt de Fontainebleau. Auprès d'une petite mare et sous un ciel d'orage se détache un groupe de gros hêtres. L'expert avait demandé 5,000 francs de ce tableau, qui monte rapidement à 7,500 francs. Là, deux acquéreurs luttent pied à pied, par enchères de vingt francs, malgré les sollicitations pressantes de Me Escribe d'avoir à accentuer davantage leurs enchères. La victoire est remportée par celui qui met 8,190 francs.

Dietrich. — Un *Vieillard* assis dans un fauteuil, collection de Morny, 625 francs.

Fyt. — Une très belle *Étude de chiens*, 250 francs.

Gegerfelt. — Les *Patineurs*, tableau très fin, fait en 1874, acheté 1,000 francs par M. Vannier, associé de la riche maison Pommery de Reims.

Géricault. — Trois études vigoureusement peintes de *Chevaux percherons*, brossés dans l'écurie de lord

Seymour, 2,150 francs. On a vendu ensuite d'autres études très bien faites, mais qui n'étaient que des copies, d'après la déclaration de M. Montfort, l'un des rares élèves du peintre vivant encore. Cependant l'une de ces reproductions, un *Cheval de charrette dételé,* mangeant son avoine, venait de Couvreur, qui passait pour s'y connaître, et qui se trompait quelquefois, paraît-il, comme les plus forts.

Van Goyen. — Trois tableaux de lui. Le premier, daté de 1632, intact, excellent, d'un ton doré, d'une couleur chaude et transparente, d'une exécution ferme. Il venait de la vente Lissingen, où il portait le nº 18, et il avait été gravé par W. Unger. Le maître a voulu représenter dans ce tableau les eaux troubles et agitées de la *Meuse à Dordrecht*. Des bateaux s'éloignent à l'horizon, d'autres, au premier plan, jettent leurs filets, tandis que, sur la gauche, des pêcheurs abordent le rivage et déchargent leurs paniers remplis de poissons. — Vendu 4,250 francs.

Le second, d'un ton un peu trop bistré, le moins bien des trois, reproduisait une *Ville de la Hollande*, entourée d'un mur d'enceinte, flanquée de tourelles. Signé du monogramme et daté de 1649. Nº 20 du catalogue Lissingen, 1,950 francs.

Le troisième, signé également, avait déjà paru en 1878 à la vente Laurent Richard sous le nº 96 du catalogue. — L'*Hiver en Hollande*. Des patineurs glissent avec art sur la glace, tandis que d'autres se promènent en traîneaux. Dans un coin, une tour en ruine et, dans le fond, quelques moulins et les clochers d'une ville qui se profilent à l'horizon. Pas cher ! 1,070 francs.

Francesco Guardi. — De ce maître si éclatant et si spirituel une importante composition, la *Fête du Bucentaure*, où tout Venise est groupé dessus et autour du pont de Rialto pour voir la course des gondoles,

vendu 6,000 francs. — Deux jolies petites études représentant, l'une la *Douane*, 1,500 francs, et l'autre l'*Eglise de Santa-Maria-della-Salute*, sur le Grand Canal, 11,310 francs.

WILLEM KALF. — *Un intérieur rustique*, avec des cuviers, des baquets, des tonneaux, un coq, des ustensiles de ménage et deux paysans assis qui se chauffent. Comment ce tableau avait-il été attribué à Zorg dans la vente Lissingen, alors qu'il est signé de Kalf, à droite, en toutes lettres? 950 francs.

NICOLAS DE LARGILLIÈRE. — Arrangé comme il savait le faire, un beau portrait de dame de qualité, en robe brochée d'or et d'argent, un manteau fourré gorge de pigeon, et retenu au corsage par des ferrets ornés de perles, vendu 1,800 fr. — Un autre portrait de femme indiqué au catalogue de l'Exposition retrospective de 1878, au Trocadéro, comme représentant Marie-Louise-Elisabeth d'Orléans, fille aînée de Philippe d'Orléans, régent de France, celle qu'on appelait *Mademoiselle* avant son mariage avec le duc de Berry. La duchesse est vue à mi-corps, les cheveux poudrés, ornés de perles et de fleurs, sur un corsage décolleté de satin blanc brodé. Robe couverte d'ornements et drapée d'un splendide manteau de velours rouge, 1,880 francs.

WILLELM MIERIS. — *Danaé*, à la poitrine jeune et chaste et à qui la grâce sert en partie de vêtements, est couchée sur un lit et regarde dans une vision attrayante apparaître Jupiter. Tandis que tombe la pluie d'or du séducteur, un jeune amour écarte peu à à peu les derniers voiles qui enveloppent la belle. 605 francs.

J.-F. MILLET. — *L'Été*, tableau de décoration d'une forme cintrée. C'est l'époque de la moisson. La blonde Cérès, couronnée d'épis, une faucille à la main et le regard inspiré, est debout, appuyée sur une vanne. A côté

d'elle quelques attributs : une corbeille de pain et des gerbes de blé. Dans le fond, des moissonneurs. Les uns travaillent, les autres dorment. Voilà le tableau. A coup sûr, c'est une femme des champs qui a posé. Ses chairs sont rouges, les attaches peu délicates et les seins ont à leur extrémité de grosses fraises écrasées et violettes qui accusent une maternité beaucoup trop répétée. L'ensemble est rouge. Avouons-le : ce n'est pas beau.

L'Hiver. L'Amour, par un temps de bise et de neige, demande l'hospitalité. Le poète a inspiré le peintre :

J'étais couché mollement,
Et, contre mon ordinaire,
Je dormais tranquillement,
Quand un enfant s'en vint faire
A ma porte quelque bruit.
Il pleuvait fort cette nuit :
Le vent, le froid et l'orage
Contre l'enfant faisaient rage.
Ouvrez, dit-il, je suis nu.
Et moi, charitable et bonne,
J'ouvre au pauvre morfondu,
Et m'enquiers comme il se nomme.
Je vous le dirai tantôt,
Repartit-il ; car il faut
Qu'auparavant je m'essuie.

Ainsi s'exprime La Fontaine dans une imitation d'Anacréon. Voici comment Millet a traduit cette partie du poème charmant :

Une vestale accompagnée d'un augure portant sur la tête une couronne de chêne ouvre la porte à un petit amour qui grelotte de froid. Son carquois presque vide laisse tomber les deux dernières flèches. Il fait pitié. Il est transi. Il est vert.

L'aspect général du tableau est d'un ton terne et gris sans doute voulu pour imiter l'effet que produit la neige

en tombant. On dirait de la peinture à fresque. Cette toile m'a semblé meilleure que son pendant, mais j'avoue sincèrement que tout en admirant le talent de Millet, j'aime autant Hamon dans ses allégories pompéiennes.

Le public n'a pas été entièrement de mon avis, car ces deux tableaux, *l'Eté* et *l'Hiver* ont été adjugés à à 45,000 francs, et M. Lafontaine, l'ex-sociétaire de la Comédie-Française, très passionné, paraît-il, pour les Millet, les a poussés jusqu'à quarante mille francs.

MONSIAU. — Une toile assez jolie représentant, dit-on, *Louis XVII et le prince de Condé jouant avec un petit chien*, 395 francs.

NOCRET.— Une charmante et mignonne petite princesse représentée debout dans une robe brodée qui la tient raide et dans laquelle elle disparaît. On dirait qu'elle joue à la grande dame avec son éventail de coquette entre les doigts, 1,220 francs.

ADRIEN VAN OSTADE. — Œuvre de jeunesse datée de 1632, les *Chanteurs*. Toujours un peu bossus les personnages de Van Ostade. Un paysan allume sa pipe à un tison, une petite fille mange dans une écuelle énorme, tandis que deux villageois chantent accompagnés par un musicien qui souffle de toutes ses forces dans sa cornemuse. Rien de plus prosaïque que le sujet de ce tableau qui venait de la collection Marcille et qui a été adjugé 2,010 francs.

HENRI REGNAULT. — Une étude : *Négresse*, à la chemise entr'ouverte, vêtue d'un jupon rouge et drapée d'un châle jeté par le peintre sans doute. Elle tient des oranges sur ses épaules. — Alliance harmonieuse et puissante du blanc, du noir, du jaune et du rouge, 1,200 francs.

SAINT-JEAN. — Nature morte d'une profonde coloration ; des fleurs : dahlias et roses ; du gibier : des fai-

sans et un lapin; des fruits: un melon et des raisins. — Daté de 1854 et vendu le prix de ses œuvres principales, 8,550 francs.

J. Robie, 1847. — Sur une table couverte d'une étoffe se détachent un verre gothique, un bol de Chine à demi renversé, duquel s'échappent des oranges et des raisins noirs, 2,020 francs.

Salomon Ruysdael. — Un *Paysage* avec toutes les qualités ordinaires du maître. Sujet connu : des barques de pêcheurs sillonnent la rivière. Les unes la descendent, les autres la remontent. Un groupe de pêcheurs traînent un filet près de la rive où s'abreuvent des bestiaux. Dans le lointain brumeux apparaît le clocher d'un village. Signé et daté de 1645. Venant de la vente de Lissingen. Vendu 4,750 francs.

Dadid Teniers le jeune. — *Le Cabaret.* La nature humaine est peinte telle qu'elle est. Tous ces rustres sont vrais. On boit. Les uns sont assis sur un toit de chaume, les autres fument assis sur un banc de bois en souriant et en oubliant les soucis de la vie. Un villageois se dirige vers les buveurs, un broc à la main, tandis que la cabaretière se tient sur la porte, prête à servir de la bière aux clients. C'est l'histoire pittoresque des Flandres que Teniers a fait voyager ainsi dans toute l'Europe, 4,600 francs.

Troyon. — *Le Bac*, vue prise à Bonnières sur les bords de la Seine. Venant de sa vente, 2,020 francs.

Adrien Van de Velde. — *Le Pâturage.* Ils broutent tous: vache, chèvre, moutons et chevaux, 1,050 francs.

Mme Vigée-Lebrun. — *Portrait d'une merveilleuse*, en costume Directoire. C'est loin de son portrait de la galerie degli Uffizi. Aussi 100 francs.

François de Troy. — Portrait exposé en 1878 au Trocadéro, nº 205, où il était attribué à Hippolyte Regnault. Le *Grand Dauphin*, cuirasse, habit de brocart.

En sautoir le grand cordon bleu de l'ordre de Saint-Louis ; au cou, un large ruban rouge, 1,100 francs.

Et, pour la clôture, un pastel bleuté de Rosalba, *Jeune fille jouant avec un chat*, 60 francs. — Une aquarelle inachevée de Meissonier : *Charles V et Agnès Sorel* sortant d'une chapelle, 330 francs. — F. Millet. Deux pastels chauds et vigoureux, démontrant une fois de plus toute la souplesse de son talent. La *Déclaration* et le *Baiser* sur la bouche, 1,500 francs.

En somme, une belle vente qui, par son chiffre surtout, pourra prendre place dans les annales de la curiosité.

Qui ne connaît, dans le quartier du faubourg Poissonnière, le bonhomme Pitoin, ce type légendaire de l'ancien maître du roulage ? Il a voulu, lui aussi, avoir sa petite vente et tâter des enchères avant de se retirer des affaires.

Le catalogue portait en tête les réserves formelles du peintre Horsin-Déon qui l'avait rédigé :

Tableaux anciens et modernes attribués aux maîtres suivants :

Voilà un expert qui, tout en ne se compromettant pas, compromet singulièrement la vente dont il est chargé. Quelques bonnes choses cependant dans cette petite collection, formée des nombreux cadeaux que M. Pitoin recevait des artistes dont il était très aimé.

Le *Serment du jeu de paume*, fait d'après les études et les compositions de David, gardées par son élève Rioult.

Deux charmantes gouaches, de Desprez, très bien conservées.

Une nature morte de Drolling et des ruines d'Hubert-Robert.

Vers le milieu du mois dernier, M. Claude Thiénon père et Louis Thiénon ont présenté au public une série d'études peintes et d'aquarelles reproduisant des vues prises un peu partout, en France, en Angleterre, en Ecosse, en Allemagne, en Hollande, en Hongrie, en Italie, en Espagne, voire au Maroc ! Bien oubliés ces Thiénon ! Personne ne pouvant me renseigner à leur endroit, je me suis mis à feuilleter le livret du Salon, et c'est avec un véritable plaisir que j'ai reconnu qu'il s'agissait d'un de nos doyens. Louis Thiénon eut, en effet, une médaille de 3e classe, en 1836, comme graveur en taille-douce et, plus tard, comme peintre, une médaille de 2e classe en 1846.

Trop grises, toutes ces aquarelles. On ne veut plus de cette manière-là maintenant.

Cette vente a-t-elle réussi ? J'en doute.

IV

Succès de la vente de Saint-Victor. — Le moyen de ne pas vieillir. — Vente de B***. — Esquisses de Delacroix. — Tableaux vendus par les experts George, Petit, Feral et Durand-Ruel. — Galerie Van de Kerkhove. — *Roses princesses* et *Dames aux camélias*. — Le dessus du panier de la collection Timbal. — Le sarcophage de Sati.

Paris, 5 fevrier.

La vente de Paul de Saint-Victor, faite le 23 et le 24 janvier, a mieux réussi que nous ne le pensions. Elle s'est faite devant un concours empressé d'anciens amis fidèles au dernier rendez-vous, parmi lesquels Emmanuel Arago, Auguste Vacquerie et Arsène Houssaye. L'ancien directeur de la Comédie-Française, avait écrit pour le catalogue une préface aussi spirituelle que savante.

Le tableau de Clouet a été adjugé 10,900 francs; non au Louvre, bien que M. Paul Mantz fût présent, mais à M. Michel. — La *Rêverie* de Jules Breton, 6,000 francs. — La *Petite Bergère* de Wenix, conquise par M. H. Péreire, 4,000 francs. — Un *Seigneur et sa femme*, par Lucas Cranach, payé 3,800 francs par M. Baur. — *Henri III à la procession*, d'Eugène Lami, poussé vaillamment jusqu'à 3,500 francs par M. Baptiste Guilhiermoz. — *Fruits et cristaux* de Chardin, 2,500 francs. — Le *Concert*, de Dirck Hals, un des rares

tableaux absolument intacts, 2,600 francs, à M. Charles Pillet.

Puis ensuite : Une *Entrée de village,* par Breughel de Velours, achetée 1,120 francs. — *Portrait de jeune femme* de la cour de Henri IV, par Porbus le jeune, 1,020 francs. — *Jeune femme*, par Van Loo, 1,200 francs. — Le *Portrait de grande dame*, par Gérard Spronck, 1,020 francs. — L'*Adoration des Mages*, ecole vénitienne, 1,205 francs. — *Portrait de femme*, par Reynolds, 740 francs. — L'esquisse de Puvis de Chavannes, 650 francs. — Par Holbein, *Portrait d'homme*, 500 francs. — Animaux au repos dans un paysage, de W. Romeyn, 860 francs. — La *Sibylle*, de G. Moreau, 2,050 francs. — Le *Billet*, agréable esquisse de Fragonard, 380 francs, au marquis de Charlet. — Le *Pont*, de Guardi, 3,050 francs, à M. Fichel, qui a pris, à 2,880 francs, la *Prédication*, de Hubert-Robert, datée de 1782. Enfin une pochade de Goya, un *Saint personnage recevant la communion,* a été achetée 580 francs par le peintre Bonnat.

Neuf petits bustes-appliques en cire peinte, représentant de grands personages de la cour de Naples et de Bavière au XVII siècle, adjugés en bloc à 1,400 fr.

Vingt-deux miniatures ovales sur vélin, personnages en robe du XVIIIe siècle, 390 francs.

Un groupe en bois sculpté, enfant assis sur le dos d'un éléphant, enrichi d'incrustations, 500 francs.

Un bas-relief en terre cuite, de Clodion, 410 francs.

Une pendule du temps de Louis XIV (trop refaite), à deux colonnes détachées, en marqueterie d'écaille, 720 francs.

Un petit cabaret en bois noir du temps de Louis XIII, 540 francs.

Terminons par les albums de la Chine et du Japon, qui sont montés à des prix assez élevés, variant de

100 à 600 francs. — Un seul avec une reliure en bois de fer, contenant quatorze dessins, a valu 640 francs.

La vente a produit en totalité 105,032 francs.

Les livres du bibliophile doivent être vendus en mars : environ 1,500 volumes triés sur le volet, en grande partie éditions illustrées du siècle dernier. On a mis aux enchères, rue des Bons-Enfants, quatre mille volumes de la littérature courante dans un état de conservation qui témoignait du respect profond dont leurs feuillets avaient été entourés par le couteau à papier. Quelques-uns cependant ont fait sensation à cause de leurs dédicaces. Mme Adam, en adressant *Grecque* au célèbre critique, avait ajouté : *Bien émue, bien anxieuse*, et Monselet avait mis sur la couverture des *Galanteries du* XVIIIe *siècle : C'est en partie pour vous que j'ai écrit ce livre*. Mais, quant aux autres, la plupart ont été livrés incoupés au public, tels qu'ils étaient arrivés chez Paul de Saint-Victor. Décidément, on ne lit plus à notre époque, on parcourt. Ce n'est pas ainsi que procédait Sainte-Beuve.

« Je lis tout, disait-il, c'est le moyen de ne pas vieillir. »

Dans la vente de M. B..., faite le 23 janvier par les soins des experts George et Georges Petit, il se trouvait une réunion d'excellentes choses : tableaux, aquarelles, dessins, pastels, marbres et terres cuites que les amateurs et les marchands se sont très chaudement disputés.

Deux Guardi, provenant de la collection Boisfremont et représentant des environs de Venise, vendus 1,600 francs.

Une réduction signée de *la Mal'aria* d'Hébert : 3,400 francs.

Une esquisse de Géricault : l'*Incendie d'un camp arabe*, que M. Walferdin avait possédée, 500 francs.

Une étude faite par Ingres à Rome en 1811, pour son tableau de *Jupiter et Thétis*, 560 francs.

Boilly, un dessin rehaussé, très curieux : le *Salon de 1812*, celui où fut exposé le grand tableau du sacre de Napoléon Ier, 1,625 francs.

Des *Moutons* de ce grand peintre, Rosa Bonheur, 1,065 francs.

Deux vigoureux dessins gouachés à l'encre de Chine et au bleu de Prusse, par Gustave Doré : la *Paix* et son pendant, la *Guerre*, 750 francs.

De Ziem : La *Vue de l'église de Santa-Maria-della-Salute*, à la belle coupole construite par Longhena, élève de Palladio, vendu 950 francs.

Un *Crépuscule dans la forêt de Fontainebleau*, cette forêt que Th. Rousseau a si bien étudiée sous ses aspects multiples et qui provenait de sa vente, 1,005 francs.

De Louis David, le portrait inachevé et vigoureusement peint de *Rabaut-Saint-Etienne*, étude pour son tableau du *Serment du Jeu de Paume*.

Puis des études bien précieuses, car seules elles rappellent quelques-unes des œuvres d'Eugène Delacroix, disparues dans le terrible incendie de l'Hôtel de ville, en 1871. Qui ne se souvient de ce merveilleux Salon de la Paix, appelé le salon de Delacroix, où les peintures de cet artiste formaient un vaste ensemble décoratif composé d'un grand plafond circulaire, de huit caissons allongés consacrés aux Dieux et aux Déesses de l'Olympe et de onze tympans demi-circulaires que remplissaient des épisodes de la vie d'Hercule. Comme elles étaient harmonieuses ces peintures, calculées pour une impression d'ensemble ! et quelle perte ! Dans cette vente B... ont reparu les esquisses du plafond : la *Terre éplorée* obtenant le retour de la Paix, et de deux tympans : Le *Repos d'Hercule* et *Minerve présentant à Junon Hercule enfant*. Ces trois morceaux précieux ont été

adjugés par Me Bossy, 2,815 francs. On dit que cet achat a été fait pour le compte de la Ville de Paris. Un bon point à son adresse alors.

Une aquarelle de Jules Dupré : *Paysage* inspiré par la description d'un roman de Walter Scott, provenant de la vente Marmontel, 5,200 francs.

Un splendide dessin du nommé Guillaume-Sulpice Chevallier, dit *Gavarni*, ayant figuré également à la vente Marmontel. La scène se passe au foyer de l'ancien bal de l'Opéra. Un débardeur s'adresse à un chicard gigantesque muni d'un piton hyacinthesque : « Je te dis que c'est mon nez que t'as. » Ces pochades ont certainement vieilli par le costume, mais elles sont toujours de fraîche date par l'esprit, vendu 770 francs.

Enfin, toute une suite de bustes et de statues de Clesinger dans cet admirable marbre de Carrare que le maître choisit avec le plus grand soin :

Sapho, 710 francs ;

Hercule enfant étouffant un serpent (1868), 460 francs ;

La *Tête du Christ rendant le dernier soupir*, provenant de sa vente en 1868, 700 francs.

Quelques jours après le 27 janvier, une nouvelle et importante vente sans nom d'auteur (association de marchands sans doute), avec un catalogue bien fait par l'expert Charles George, et, ce qui ne gâte rien, illustré d'eaux-fortes, en partie publiées déjà dans des livrets célèbres et recherchés.

Presque tous ces tableaux, de vieilles connaissances que j'ai revues avec plaisir, comme on retrouve des amis après une longue absence.

Au centre de la salle, un grand tableau de près de deux mètres, de l'école flamande du XVe siècle, représentant une composition simple et touchante : le *Cal-*

vaire, de Van der Weyden, 1400 à 1464. Les maîtres de cette époque préludent à la véritable renaissance des arts. Ce ne sont plus des primitifs, mais pas encore les maîtres de cette admirable époque du XVIe siècle. Ils aiment toujours à dessiner des attitudes naïves, à enluminer les femmes de robes dorées, à revêtir les guerriers de cuirasses argentées, à faire des ciels tendus d'or ou des lointains en camaïeu bleu. Malheureusement, ce tableau, d'une excessive fraîcheur de ton, malgré de nombreuses restaurations, était en partie gâté par un affreux cadre noir aux agrafes de cuivre du plus mauvais goût. Il n'en a pas moins été vendu 20,100 francs.

Provenant de la collection du comte Carlo Castelbarco, de Milan, un *Portrait*, par Antoine Moor, 1525 à 1581. La dame, coiffée du béguin de linon et d'une cornette rouge brodée d'or, se tient debout vêtue d'une robe noire recouverte d'un surtout avec bouffants aux épaules. Le cou est entouré d'une fraise plissée et les poignets de manchettes tuyautées suivant la mode du temps. Le modèle, bien que d'une pâleur maladive, a une telle distinction que je suis revenu à plusieurs reprises, séduit et charmé, admirer ce portrait simple et vrai. Vendu 1,950 francs.

Govert Camphuysen. — *Une halte de chasse*, gravée par E. Champollion, dont j'ai longuement parlé l'année dernière à l'occasion de la vente Roxard de La Salle. Je n'y reviendrai pas. Vendu 6,100 francs.

Van Blarenberghe. — *Divertissement à la campagne.* On rit, on boit, on danse au son du violon sous les tonnelles d'une guinguette assise au bord d'une rivière où se trouve une barque abritée par une tente disposée en berceau. Comme toujours, ce Swift de la peinture, s'inspirant du royaume de Lilliput, a parsemé la scène d'une multitude de petits personnages en cos-

tume Louis XV, d'un fini précieux et d'une exécution parfaite. Vendu 3,000 francs.

JEAN LE DUCQ. — *Un Tripot.* Le jeu est fini. Soldats et courtisanes se reposent. On cause, on boit, on fume et l'on se caresse. Çà et là, sur une table, des plats et des brocs d'étain; sur un banc, pêle-mêle, des feutres et des manteaux. Bon tableau de ce Flamand, qui vécut de 1636 à 1696, et dont la tonalité, toujours un peu grise, ne manque pas de charme. Malheureusement, dans ce tableau, de larges espaces repeints. Vendu 1,920 francs.

JEAN VAN KESSEL (1626-1678). — *Le Corps de garde des singes*, charmante réplique au célèbre tableau de David Teniers le Jeune, qui faisait partie de la galerie du comte Perregaux, réalisée après sa mort, en 1842. Il fut acheté à cette époque 3,000 francs. Un malheureux chat vient d'être arrêté comme espion; il est conduit devant le chef de poste, un singe en pompons rouges, la canne à la main. Le coupable subit, à la lueur d'une torche, un examen minutieux. Il attend tristement sa sentence, tandis qu'indifférents à son sort des soldats continuent leur partie de trictrac. Vendu 1,320 francs.

LAJOUE. — *Vue d'un parc* dans lequel causent deux personnages du temps de Watteau; provenant de la collection du baron de Beurnonville, 1,000 francs.

Venant de la même collection : NICOLAS LANCRET. — La *Poupée mécanique.* Sur le perron d'un château, deux Savoyards montrent un automate à deux grandes dames en toilette Pompadour. Composition en grisaille sur un encadrement rocaille en camaïeu bleu, 900 fr.

HOLBEIN. — Portrait présumé d'*Ulrich Zwingle.* Est-ce bien un Holbein? Vendu 2,050 francs.

VAN OSTADE. — *Le Colin-Maillard*, d'une grande finesse de coloris. Dans un intérieur primitif, la partie est gaie et animée. Le patient, le bonnet enfoncé sur le

nez, marche à tâtons, subit les plaisanteries des joueurs et reçoit quelques horions sur le dos, tandis que des bonnes gens, dont le dos est fait comme un accent circonflexe, sont groupés autour d'une table sur laquelle un ménétrier de village, au feutre enguirlandé de feuilles de vigne, joue de la cornemuse pour égayer la partie. Vendu 2,300 francs.

Jakob Van Ruysdael. — *Paysage* plein de poésie. Au sommet d'une colline boisée, un petit village et la poivrière d'un vieux château qui émergent de la verdure; au premier plan, un chemin creux que gravit un paysan précédé d'un chien. Ce tableau du maître de Harlem, signé du monogramme, gravé par G. Grieux et provenant de la collection Nieuwenhuys, a été vendu 6,000 francs. — Un *Sentier sous la forêt*, signé et daté de 1651 : une clairière et un homme qui se repose sur le tronc d'un arbre renversé. Vendu 1,520 francs.

Salomon Van Ruysdael (1610-1670). — Le *Combat*, daté de 1658. C'est un combat corps à corps. Quel mouvement dans cette mêlée furieuse! Des fantassins et des cavaliers se rencontrent sur un pont d'une seule arche; déjà plus d'un a roulé dans la rivière; d'autres, renversés sur le parapet, vont subir le même sort. Vendu 2,000 francs.

David Teniers, le fils. — *Tabagie*. Des buveurs, assis sur des escabeaux, causent; les uns fument, les autres bourrent leur pipe. C'est bien flamand, ce tableau qui, signé en toutes lettres, avait ses papiers comme les grandes familles leur arbre généalogique; il provenait des collections de lord Mulgrave, du général Philipps de Londres et de M. Dufraine de Cambrai.

Tiepolo. — *Bacchanale*. Ce hardi décorateur du xviiie siècle a peint d'un coloris clair et brillant des bacchantes et des faunes qui dansent en se tenant par la main, 1,360 francs.

Jean Steen (1636-1689). — La *Prédication de saint Jean*. Ce tableau faisait pendant à une autre composition représentant *Moïse frappant le rocher*. Les deux figuraient dans les collections Rotham et du prince Robiano. Le *Moïse* fit aussi partie de la célèbre vente des vingt-trois tableaux du comte Demidoff, en 1868; vendu 1,800 francs. — Les *Deux buveurs*, 1,220 fr. — Le *Vieillard amoureux*, vieux paillard couché qui attire à lui par le bas de son jupon une gaillarde un peu débraillée déjà et qui se tient en riant debout sur son lit; 2,100 francs.

Le 27 janvier, nouvelle vente par Féral. Tableaux anciens et modernes. Parmi eux, deux panneaux de salle à manger, par Jacques Crivelli : *Canards surpris dans les marais par des oiseaux de proie*, 900 francs.

Une fine peinture de Louis de Marne, *Halte de chasse*, 260 francs.

Une brillante esquisse, vivement exécutée, par Honoré Fragonard, 1,805 francs.

Le *Concert*, de Platzer, 1,150 francs. — *Une artiste à son chevalet*, 1,510 francs.

Eugène Fichel. — *L'Amateur de médailles*, 280 fr.

Alfred de Dreux. — *Chasse au renard*, 525 fr. — *Chevaux à la promenade*, 355 francs.

La Belgique, elle aussi, vient vendre des tableaux chez nous. C'est le marché. La galerie de feu J. Van de Kerkhove, en son vivant ancien conseiller communal de Bruges, a été présentée aux enchères par MM. Berthelier et Arthur Bloche. Ne nous plaignons pas : ce sont des G. Courbet, des Decamps, des Lévy, des Salvator Rosa qui rentrent au logis. Félicitons-nous toujours du retour des enfants prodigues. Nous pouvons bien accepter à ce

compte qu'il nous reste deux Van de Kerkhove assez mauvais qui faisaient partie de la collection.

Dans une vente de Durand Ruel, faite le 2 février, signalons un très curieux tableau de F.-B. Michetti, qui a figuré à l'Exposition universelle. C'est une idylle intitulée : *Printemps et amour*. Un ciel bleu, une mer bleue, réunion confuse de jeunes femmes se détachant en rose sur une prairie verte; toutes ont le torse nu; les unes prient ou dorment, les autres dansent, d'autres jouent du tambour de basque. Cela est d'un effet indéfinissable ; de loin, on dirait une scène japonaise ; de près, un Fortuny, moins le talent, et, ce qui met le comble à l'originalité, l'artiste a lui-même sculpté sur bois son cadre, autour duquel il a fait courir une rampe où des serpents s'enroulent, des colombes se becquètent et des crabes s'accrochent.

Dans la menue vente : *les Sonneurs*, qui valurent une médaille à Ulmann, et une *Merveilleuse* de Jules Goupil, coiffée d'un curieux bonnet de police très haut, agrémenté d'un gros nœud bleu. — De Jules Hereau, ce malheureux qui s'est suicidé, un paysage triste comme son auteur, mais d'un sentiment vrai; et, d'Antigna, une pâle accouchée, entourée de sa mère et de son mari, tandis que, sous un nuage entr'ouvert, apparaît l'ange de la maternité qui apporte avec lui un enfant.

Les ventes de Mme Marie Blanc continuent. Il y en a aura ainsi dix jusqu'au 15 mars et nous ne sommes qu'à la quatrième. Les mines de Golconde ont dû décidément être dévalisées pour cette princesse de Monaco. La moindre vacation s'élève à plus de cent mille francs dans quelques heures. C'est une profusion de bagues, de bracelets, de châtelaines et de colliers

garnis de pierres précieuses étincelantes comme la lumière électrique. Lorsqu'on expose des bijoux, la salle a, comme le dit spirituellement une chroniqueuse de beaucoup de talent, l'aspect d'une serre chaude. « Il s'y épanouit des fleurs de tous les mondes, depuis les roses princesses jusqu'aux dames aux camélias.»

Avant-hier, 3 février, ils étaient quatre experts et commissaires-priseurs à vendre une partie de l'ameublement de cette reine de la roulette et du trente et quarante qui entassait, sans besoin et sans goût, tout ce qu'on venait lui offrir. Elle convertissait ainsi ses rentes en émaux modernes, en ivoires sculptés à Dieppe, en vieux Sèvres neuf, en Chine craquelé, en meubles de palissandre ou de bois de rose. — Il est évident que, dans cet entassement de collections faites avec de l'argent, il se glisse de temps à autre quelques beaux bronzes de Barbedienne ou quelques bonnes pièces d'argenterie de Fannières et de Froment Meurice. Mais la plupart du temps *quel toc!* comme disent les marchands. Il n'y a rien dans tout cela pour les amateurs. — Fuyons.

De prochains jours de combat se préparent, sans compter ceux que la chute de l'*Union générale* nous amèneront fatalement. — Sa majesté Bibelot a encore quelques beaux jours de règne.

Une belle réunion de faïences françaises : Rouen, Nevers et Moustiers, choisies par Michel Pascal, le sculpteur, sera prochainement dispersée.

Vente de M. Pascal, cet ingénieur, administrateur d'une société française, qui fut, l'année dernière, tué si malheureusement par une poutre qui se détacha des échafaudages du *Printemps*, au moment où il passait dans son coupé. Il paraît, si j'en crois certaines indiscrétions, que cette collection comprend d'adorables petites pendules du XVI[e] siècle et un choix varié de

deux cent cinquante flambeaux des époques les plus reculées. Il y en aura pour tous les goûts.

M. Maurice Tourneux, un érudit de première force, prépare le catalogue Benjamin Fillon. Quand le moment sera venu, nous pourrons donner des détails inédits sur ce Vendéen savant qui fut notre ami.

Déception amère pour quelques-uns, satisfaction très grande pour beaucoup. Le Ministre des Arts vient d'acquérir, pour 207,000 francs, une partie très importante des collections formées par un curieux, le prince Timbal, plus connu des amateurs de haute curiosité que des artistes. — Le Louvre a pris, comme base, les estimations de Charles Mannheim. Il ne pouvait mieux s'adresser. — Le choix a été bien fait : l'État a jeté son dévolu sur une centaine de pièces seulement, parmi lesquelles de très beaux ivoires du XV[e] et du XVI[e] siècle, un très remarquable dessin de Raphaël, un beau *Fra Angelico* et quelques autres bons tableaux, le tout pour la somme totale de deux cent vingt mille francs.

Pauvre Timbal! découragé, effrayé par les événements, il avait vendu en 1871 sa collection à l'amiable, et à peine le marché était-il conclu, qu'il sollicitait à mains jointes l'acquéreur de lui rendre ses trésors; mais ce dernier ne voulut rien entendre et garda son excellente acquisition, comme c'était son droit.

On continue à faire passer de tout à l'hôtel Drouot, des rossignols, des crocodiles empaillés. Mercredi 15 février, Paul Chevallier doit faire une vente nouvelle. Il s'agit de deux cents mètres d'estampages sur gros papier, reproduisant en relief des Égyptiens avec des têtes cornues. C'est là le travail colossal d'un Champollion quelconque, habile à déchiffrer les hiéroglyphes, qui a relevé ainsi toutes les gravures en creux du sarcophage de Seti, découvert par Belzoni à Babel-

Molouk, dans la haute Égypte. L'exposition paraît laisser le public assez froid, malgré les séductions du catalogue.

Je doute du succès, si le Louvre n'intervient pas, et il pourrait choisir mieux.

V

Estampes et dessins. — Le procédé. — L'abbé de Marolles. — Les pièces de cent florins payées vingt-sept mille francs. — Opinion d'un octogénaire : les gravures consolent la vieillesse. — Les marchands d'estampes en gros. — La maison Jean. — Les experts Vignères et Clément. — Les portefeuilles d'Émile Galichon. Ventes faites et ventes à faire. — Les caricaturistes : Daumier, Granville et Henri Monnier.

Paris, 10 février.

Pourquoi ne consacrerais-je pas entièrement un chapitre de ce livre à parler des dessins et des estampes de jadis et aussi des catalogues de quelques-unes des dernières et prochaines ventes ?

Sans vouloir en aucune façon amoindrir le mérite des collaborateurs de la *Vie moderne*, Jeanniot, H. Scott, Brun, Mars, Adolphe Giraldon, Adrien Marie, Desmoulin et toute cette pléiade d'artistes de talent groupés autour de leur aimable directeur Georges Charpentier, ni discuter les avantages réels du *procédé* à l'aide duquel on reproduit leurs œuvres, ils ne m'en voudront pas, j'en suis sûr, d'avoir, en ma qualité reconnue de *curieux*, une prédilection particulière pour la gravure sur bois, au burin ou à l'eau-forte, et la plus vive admiration pour les maîtres du temps passé, Rembrandt Van Ryn, le Shakspeare de la Hollande, Marc-Antoine Raimondi, le plus grand historien de Raphaël,

et ce merveilleux ouvrier qui maniait le burin comme le pinceau et qui s'appelait Albert Dürer.

Je tiens néanmoins, du reste, personnellement en sincère estime les nouveaux moyens de vulgarisation heureusement trouvés depuis quelques années. Le procédé Gillot rend, avec une rapidité étonnante et une exactitude mathémathique, le travail lui-même de l'artiste sans avoir rien à interpréter. Il permet surtout ces publications hebdomadaires qui retracent instantanément les principaux événements du jour. Nous devons tous nous féliciter des progrès accomplis de ce côté et souhaiter qu'ils se perfectionnent encore : je désire le déclarer hautement tout d'abord. Ce point acquis et ces réserves faites, j'entre immédiatement en matière.

La Bruyère a été quelque peu dur pour les amateurs d'estampes dans le passage où il parle du chagrin qu'éprouve *Damocède,* en étalant ses trésors, d'avoir tout Callot, hormis une seule gravure qui n'est pas de ses bons ouvrages, au contraire un des moindres, mais dont l'absence le plonge dans une telle affliction qu'il va prendre la résolution de renoncer aux estampes pour le reste de ses jours.

C'était M. de Marolles que raillait ainsi l'auteur des *Caractères*, ce bon abbé de Villeloin, qui passa quarante années de sa vie à rechercher, à classer, à nettoyer, à coller et à réunir les plus belles gravures des meilleurs maîtres anciens et modernes, dans les 264 volumes aux tranches dorées, qui forment aujourd'hui, au palais Mazarin, dans la galerie construite par Mansart, le fonds le plus précieux de notre département des estampes à la Bibliothèque nationale.

Cet excellent abbé avait mis lui-même en ordre ses cent vingt-cinq mille gravures et il avait fait précéder

son catalogue d'une préface, publiée en 1666, où il raconte naïvement ses recherches et la folie qu'il fit un jour de *s'en donner* pour mille louis d'or! Car c'était le beau temps alors; on pouvait réunir les cent quatre pièces en taille-douce d'Albert Dürer pour cent pistoles. A la vente Crozat, les dessins de Raphaël se donnaient pour huit livres et douze dessins de Jules Romain étaient grassement payés la forte de somme de dix livres tournois.

Aujourd'hui, ces feuilles de papier noircies par l'encre et jaunies par le temps valent souvent plus, pour une même surface, que nos billets de banque les plus élevés. N'avons-nous pas vu le célèbre amateur, M. Dutuit de Rouen, payer 27,000 francs la pièce de cent florins de Rambrandt, *Jésus guérissant les malades*, qui ne se vendait dans le temps que le prix indiqué par son nom. Je sais bien qu'elle avait été achetée précédemment, par M. Palmer, 1,180 livres sterling, à cause de sa rareté excessive et qu'on pouvait suivre son itinéraire à travers les siècles, depuis le moment où elle avait été cédée, par le maître, à Zoomer, jusqu'à nos jours. J'ajouterai même qu'on ne connaît que huit exemplaires de cette épreuve, à grandes marges, tirée sur du papier du Japon avec les contre-tailles sur le cou de l'âne et que cet état n'a pas été décrit par Bartsch ; mais, vous en conviendrez, le prix s'éloigne un peu des 4,964 florins que produisit, en totalité, à la mort de Rembrandt, sa collection considérable d'estampes et de tableaux, et des 2,449 livres que deux cent cinquante eaux-fortes atteignirent seulement, à la vente de M. de Jullienne, au siècle dernier.

Ces grands artistes hollandais n'étaient pas gâtés par le succès comme cette légion de remarquables aquafortistes formés par ce pauvre Alfred Cadart, les Charles

Jacque, les Gaucherel, les Bracquemond, les Flameng, et les de Rochebrune. A la vente du bourgmestre Van Hubs, de La Haye, en 1735, on vendait deux cent vingt-cinq pièces de Lucas de Leyden trois louis ; deux cent douze de Berghem, 41 florins ; quatre cent trente-huit d'Adrien Van de Velde, 40 florins, et trois cent quatre-vingts pièces de Rembrandt au prix, alors excessif peut-être, d'un florin la pièce, ce qui aujourd'hui produirait aisément plus d'un million.

Une collection d'estampes et de dessins fait certainement moins parler d'elle qu'une collection de tableaux. On ne peut pas l'étaler pompeusement chez soi comme une réclame.

Il faut la classer dans des portefeuilles ; aussi ne séduira-t-elle jamais ces amateurs de fraîche date auxquels il ne manque que la patente et qui n'ont d'autre idée, en collectionnant, que de battre monnaie, au moment opportun, avec leurs acquisitions.

Rien n'est aussi propre cependant à nous éclairer sur les productions de l'art. C'est une jouissance réservée spécialement aux érudits, à ceux qui ont le véritable goût de l'art délicat ; elle ne s'adresse pas à la foule qui traverse, inconsciente, avec rapidité, cette enfilade de salles cloisonnées du Louvre où se trouvent les dessins des maîtres. — Dans les tableaux, la couleur guide et séduit. On apprend vite à s'y connaître ; avec un peu d'argot artistique, on s'en tire. Pour les gravures, il est nécessaire de savoir à peu près tous les états ; pour les dessins, il faut les examiner avec soin, et le plus souvent deviner le nom de l'auteur, car rarement il a signé un travail intime qui n'était toujours qu'une première pensée.

Mais aussi, ces esquisses, elles sont de tout âge, de tout état et de toute faculté. Comme elles permettent

d'étudier les maîtres dans leurs tâtonnements, dans leurs recherches de la composition ! Ces gravures reproduisant tous les ouvrages de nos plus grands peintres et sculpteurs, n'est-ce pas le vrai et le seul moyen qui permette de juger de toute une école, comme un panorama embrasse d'un seul coup d'œil une scène d'une très grande étendue ? Ces estampes, elles représentent les choses absentes comme si elles étaient devant nos yeux ; elles nous rapprochent les pays les plus éloignés et nous les rendent aussi familiers que le nôtre ; elles sont, du reste, l'histoire de l'humanité tout entière. Comme disait l'abbé de Marolles, elles touchent à tout, aux mathématiques et à la musique, nous initient à la sculpture et à l'orfèvrerie, enseignent l'astronomie, l'astrologie et la broderie, gardent le souvenir des pièces de théâtre, des ballets et des tapisseries, nous rappellent les usages, les modes et les costumes; burinent à jamais dans l'histoire les sacres, les guerres, les triomphes et les cavalcades; reproduisent les portraits des grands personnages et les charmants visages des beautés de l'époque. — Ne serait-ce même que cela, ce serait déjà suffisant, et je ne serai pas le seul de mon avis.

Et quel plaisir de roi, lorsqu'on peut mettre dans ses portefeuilles, même quand ils sont déjà gonflés de pièces précieuses, un nouvel état inconnu, une épreuve d'essai ou de remarque, une planche où il manque quelques tailles et contre-tailles. Ah ! celui-là ne saura jamais comprendre les amateurs, qui n'a jamais ressenti le suprême bonheur que donne la trouvaille d'une chose inédite et la douce saveur que l'on éprouve, surtout à la montrer à ceux qui vivent en concurrence, mais aussi en communauté d'idées avec nous.

« Feu M. de Blois, dit Gersaint dans une de ses préfaces, mort à 80 ans, ancien et grand curieux, ne se

lassait pas de parler des fruits que l'on recueillait dans un âge avancé et des agréments de la qualité d'amateur d'estampes.

» Il se louait tous les jours des peines et des soins qu'il avait pris pour former un cabinet qui lui était d'un si grand secours : « la vieillesse, disait-il, a
» souvent de certains défauts, compagnons incommodes
» à soi et aux autres; elle est ordinairement mêlée d'in-
» firmités qui font que nous sommes alors abandonnés
» d'un chacun; notre indolence et notre indifférence nous
» empêchent d'aller chercher ailleurs à nous délasser.
» Alors, plus de société; tout fuit, et nous restons
» seuls et vis-à-vis de nous-mêmes. Quels avantages,
» s'écriait-il, ne tirai-je pas des ressources que me
» fournit mon cabinet? L'ancienne possession de mes
» curiosités artistiques m'a acquis le titre de connais-
» seur : un curieux novice vient me consulter et pren-
» dre de moi des leçons et des connaissances; un autre,
» inquiet d'un nouvel achat qu'il vient de faire, veut
» jouter contre moi sur la beauté d'une épreuve; celui-
» ci vient pour s'éclaircir de la certitude d'un morceau
» dont il doute; celui-là veut m'annoncer une pièce
» qu'il croit me manquer; les marchands me font jour-
» nellement leur cour et m'apportent des nouveautés
» qui m'amusent. Je me trouve toujours ainsi occupé.
» Si par hasard je suis seul et mélancolique, j'appelle à
» mon secours un portefeuille dont la variété des sujets
» et la beauté du travail dissipent totalement mon en-
» nui. »

Ce qui était vrai en 1744 ne l'est-il pas encore aujourd'hui? Je fais appel à tous les amateurs

A côté des grandes collections que possèdent en Angleterre M. Malcolm, et en France le baron E. de Rothschild et M. Dutuit de Rouen qui, en 1869, à l'Union Cen-

trale, exposa ses richesses, il existe une foule d'autres collections moins importantes, m is non moins intéressantes, et dont il est impossible de arler. — Elles s'approvisionnent partout où se tient le commerce des estampes, qui, lui aussi, suivant le mouvement de la population, est descendu de la rue Saint-Jacques au quai Voltaire, et vient maintenant peu à peu du quai Voltaire du côté des boulevards. Au XVII[e] siècle, les marchands célèbres étaient nombreux. On pouvait voir Florent Le Comte, *proche la fontaine Saint-Benoit*, *Au Chiffre Royal;* Audran, *Aux Deux Piliers d'Or;* Mariette, *rue Saint-Jacques*, *Aux Colonnes d'Hercule*, avec cette devise : *Ex recto decus*. François Basan demeurait rue et hôtel Serpente. Il y a quarante ans, la maison Jean, aussi vieille que celle de l'*Encre de la Petite Vertu,* qui date de 1606, voyait venir chez elle, rue Saint-Jean-de-Beauvais, 10, tous les amateurs pour fouiller dans son vieux fonds d'imagerie, remontant à Louis XIII.

Chaque année ont lieu, à l'hôtel Drouot, de nombreuses ventes dirigées presque exclusivement par M. Vignères et par M. Clément. Ce dernier n'a jamais voulu prendre le titre d'expert et tient à conserver seulement sa qualité de marchand d'estampes de la Bibliothèque nationale, sans doute parce qu'elle ne donne pas de brevet. Il est l'un des doyens de la curiosité. On pourrait l'appeler le maréchal de Saxe de la gravure, comme le duc de Choiseul disait de Basan, le graveur-expert, rédacteur de nombreux catalogues, en le présentant à ses amis. Il exerce le commerce depuis 1843, et, depuis 1859, succédant à M. Defer, il n'a cessé de faire des ventes et de donner des estimations. S'il voulait raconter ses mémoires, il pourrait certainement indiquer des choses précieuses à la génération actuelle; mais, à l'encontre

des vieillards ordinairement bavards, il est assez difficile de le faire sortir de la discrétion professionnelle dont il s'entoure, à tort ou à raison, et de profiter de son expérience acquise.

Cependant la vente de M. Émile Galichon, ancien directeur de la *Gazette des beaux-arts,* commencée le 10 mai 1875 et qui dura cinq jours, sous le ministère de Me Delbergue-Cormont, fait encore tressaillir d'aise M. Clément lorsqu'on évoque ce souvenir devant lui. Cinq cents numéros produisirent cinq cent mille francs! C'est là que se vendirent des pièces exceptionnelles à des prix invraisemblables. — Un splendide dessin de Michel-Ange, la *Chute de Phaéthon*, signalé par Mariette, atteignit 5,000 francs. Une esquisse du même pour le *Jugement dernier*, qui avait appartenu à Thomas Lawrence, le peintre anglais, 5,000 francs. — Un beau dessin à la plume et à la sépia, de Van Dyck, première pensée du *Couronnement d'épines*, valut 4,400 francs. — De Léonard de Vinci, la première idée de l'*Adoration des Mages*, exécutée de la main gauche, comme l'indiquaient les hachures toutes de gauche à droite, se vendit 12,900 francs, et, du même, une étude à la pierre noire, à l'encre de Chine et au lavis pour le tableau de la *Sainte Anne* du Louvre, 13,000 francs. — De Rembrandt, le portrait du célèbre anabaptiste Corneille-Nicolas Ansloo, dessin à la plume, lavé au bistre, avec quelques retouches à la gouache et au crayon rouge, 7,300 francs. — Un dessin à la plume avec lavis d'encre de Chine, le *Couronnement de la Vierge,* de Raphaël, 5,000 francs.

Et, parmi les prix élevés obtenus pour les gravures à cette vente Galichon : — de Marc-Antoine Raimondi, le *Chanteur*, gravé par lui, acheté 7,005 francs par M. Dutuit; la *Vierge au palmier*, d'après Raphaël, 3,500 francs, et le *Jugement de Pâris*, du même, avec

les traces très apparentes de la pierre ponce sur les terrains, 6,705 francs. Deux épreuves de Rembrandt, de la pièce de cent florins, l'une avec 4 centimètres de marge, 9,600 francs; l'autre ayant appartenu à Reynolds, 4,700 francs. — *Adam et Ève*, d'Albert Dürer, papier à la tête de bœuf, avec une petite marge, collection Saint-Aubin, 2,990 francs. Une épreuve de la plus belle conservation de *Marie-Madeleine se livrant aux plaisirs du monde,* de Lucas de Leyde, 8,500 francs.

L'année dernière, à la vente Mulbacher, les deux pièces de Saint-Aubin, *le Bal* et *le Concert,* furent disputées jusqu'à 12,000 francs; l'année précédente, l'eau-forte seule du *Concert,* à la vente Wasset, avait été adjugée à 6,000 francs.

Comment, après avoir raconté ces hauts faits, entretenir ses lecteurs des modestes ventes qui ont eu lieu la semaine dernière et de celles qui se préparent. Je ne puis cependant clore ce chapitre déjà long, sans traiter un peu l'actualité. Je tâcherai d'être bref cependant.

La collection G..., vendue du 31 janvier au 2 février, comprenait 728 numéros. Elle a produit 24,000 francs. — Je vais donner rapidement d'abord le relevé des dessins qui ont le plus attiré l'attention : Une mine de plomb, de Watteau : *Jeune femme en costume Louis XV*, 250 francs. Deux vues de la Bastille en 1788, provenant de la collection Walferdin, 305 francs. Taunay, *Vue des Halles au dix-huitième siècle,* 300 francs. Une aquarelle de Borel, le *Terrorisme proclamant l'Être suprême et l'Immortalité de l'âme*, 200 francs. Un pastel de Latour, portrait du chirurgien Desault, 285 francs. Un dessin au lavis et à l'encre de Chine, de Lejeune, *Louis XVI à l'Assemblée nationale*, le 14 septembre 1791, 320 francs.

Les gravures politiques ont surtout intéressé les ache-

teurs. Le vent souffle en ce moment du côté de la Révolution dans la curiosité. — Bovi : Une pièce en couleur: *Le chirurgien Brunier* visite la jambe malade de Mme Royale à la tour du Temple, le 24 juin 1793, 240 fr. — Gautier Dagoty : *Louis XV*. entouré de sa suite, du dauphin recevant d'Autriche le portrait de Marie-Antoinette, et de Mme du Barry en grand costume de cour, 239 francs. — F. Janinet : *Marie-Antoinette*, en buste, 465 francs. — Dagoty : *La comtesse du Barry* assise devant sa toilette et prenant une tasse de chocolat que lui présente le nègre Zamore, 300 francs. Une pièce ovale en couleur : *Vue du Temple* avec Louis XVI, Marie-Antoinette et Madame dessinant, 205 francs. — R. Sayer: *La reine conduite au supplice*, et *Le roi*, *debout sur la guillotine*, essayant de prononcer son adresse au peuple, deux pièces, 400 francs. Une épreuve à l'état d'eau-forte de la *Vue des travaux du Champ-de-Mars* pour la fête de la Fédération, 360 francs. D'après Monnet, quatorze estampes gravées par Helman et représentant les principales journées de la Révolution, 330 francs, et enfin les cinq volumes de ce journal si rare et si spirituel, la *Caricature*, de Ch. Philippon, de 1830 à 1835, 625 francs.

Du lundi 20 au 25 février, vente d'une importante collection de dessins, figures et culs-de-lampe, de cette école française de vignettistes, si bien nôtre par l'esprit, la grâce et le talent, charmante époque qui commence à 1720, et où tout rit, se courtise et s'amuse. Jamais, convenons-en, les hommes n'ont été plus galants, les femmes plus belles et plus séduisantes. Tout s'y prêtait peut-être aussi, tout y contribuait : la poudre, les paniers, les ajustements, les coiffures, les meubles et les appartements. La place me manque pour parler longuement de cette collection qui comprend tous ces

grands maîtres et tous ces petits maîtres recherchés et choyés dans tous les salons: Watteau, qui reproduit les arlequins et les colombines; Van Loo, les déesses de la cour; Boucher, les pastorales à la mode; Fragonard, les chatoyantes voluptés de l'époque; Greuze, les candeurs adorables de la jeune fille.

Nul n'a jamais égalé et n'égalera peut-être la délicatesse du burin d'Eisen, la fécondité de Moreau, la variété de Freudenberg, l'élégance de Marillier, la grâce de Monnet, la finesse des culs-de-lampe de Choffart et de tous ces dessinateurs charmants éclos dans ce siècle de l'amour, gravant leurs propres compositions ou se faisant interpréter par de Launay, de Ghendt, Longueil et Massard.

Il y a dans cette vente, du reste, une suite de quarante dessins, en tête de pages pour l'illustration des *Contes* de La Fontaine et des *Petits Conteurs* de l'édition Cazin, qui est une véritable merveille. Ces dessins, de la plus grande finesse, exécutés à la mine de plomb, sont renfermés précieusement dans un volume. Nos compliments à l'avance à l'acquéreur de cette rareté de haut goût.

Le 13 février, on vendra quelques œuvres des caricaturistes : toute une série d'aquarelles de H. Daumier, publiées par le *Charivari*, et faites avec cet esprit endiablé et cette verve spirituelle que vous savez.

De J.-J. Granville, à la même vente, faite par Me Maurice Delestre, une centaine de dessins à la plume, avec lavis de bistre, de sépia ou d'encre de Chine, quelques-uns reproduits par le journal la *Caricature*, d'autres provenant de sa vente, d'autres enfin pourvus de légendes et ayant servi pour les *Métamorphoses du jour* ou les *Animaux peints par eux-mêmes*. Railleries mordantes contre les joueurs, les artistes, l'exposition, les théâtres, les députés, Louis-Philippe, la politique, les journaux,

les mœurs du temps, les modes de 1828, la meilleure des Républiques, les amateurs de tableaux et le duc d'Orléans en quête d'une femme. Rien n'y manque, pas même la caricature de l'auteur, qui s'est représenté sortant d'une boîte, comme ces diables qu'on donne aux enfants pour les amuser.

Enfin, cinquante-huit aquarelles de ce maître rieur, Henri Monnier, études de mœurs comme il savait les faire : *castigare ridendo;* la nourrice, Bobino, le cancan, la gastronomie, les tailleurs, le bal de Mabille, le pantalon trop collant, le directeur de spectacle, le Salon de 1840, sans oublier le type immortel de M. Prudhomme, qui restera bien longtemps encore la satire la plus mordante contre les parvenus et les enrichis de toutes les époques — même de la nôtre.

VI

Le calorifère Drouot. — Préceptes à l'usage des débutants. — Soixante-quatre paysages de César de Cock. — Les affiches roses de Mme Marie Blanc. — Meubles anciens et bronzes nouveaux. — La vente de la veuve.

Paris, 15 février.

Le roi Soleil a fait cette fois une forte concurrence au roi Bibelot. Les indifférents qui viennent en pèlerinage, chaque dimanche, se réchauffer à l'hôtel, sans y rien comprendre, ont préféré au calorifère Drouot le classique promenoir d'asphalte des Champs-Élysées. Ils ont dirigé, cette fois, leurs pas de ce côté. Aussi peut-on voir tout à son aise ! Les salles sont presque vides ; il n'est pas nécessaire, comme d'habitude, de faire queue devant certaines pièces que leur forme ou leur importance recommandent à l'attention. Malheureusement, c'est un fait exprès, les expositions sont peu intéressantes. Elles n'exhibent rien de nature à piquer la curiosité des fidèles qui ont la ferveur de l'art.

Pour me dédommager, je me suis laissé entraîner à une longue causerie avec M. de F..., un érudit très distingué, et M. de S..., un amateur plus fort qu'un expert. Nous avons discuté une question psychologique très délicate :

Les Collectionneurs qui débutent.

Les malheureux ! tous commencent de la même fa-

çon. Ils achètent du médiocre à profusion. Ils veulent posséder. La quantité les séduit. Ils entassent. C'est une loi fatale.

L'encombrement arrive, la satiété ensuite, la fatigue après. Ils prennent en dégoût ce qui les avait d'abord charmés. A force de regarder leurs objets, ils en découvrent les défauts. La comparaison avec les belles choses des autres collections achève leur éducation. Leur goût s'épure peu à peu. Ils désirent alors se débarrasser à l'amiable de leurs premières folies ; mais les marchands ne reprennent pas ce qui a cessé de plaire. D'un autre côté, les amateurs qui ont vanté leurs bibelots n'en veulent à aucun prix. Il faut en prendre son parti et en finir par une grande résolution : appeler un expert, faire dresser le catalogue de ses bévues et vendre à l'hôtel, avec cinquante pour cent de perte, tous ses mauvais achats.

Cela s'appelle *faire son petit nettoyage*. Ce jour-là, on sort de la corporation des apprentis pour entrer dans l'illustre compagnie des véritables amateurs. Mais l'éducation n'est pas complète, il faut encore se défier de bien des entraînements ! Il serait presque utile de rédiger, à l'instar de l'Église, des commandements spéciaux. Le temps me manquant pour les mettre en vers, j'en donnerai quelques-uns à la hâte en prose et je travaillerai la matière plus tard à tête reposée.

Ne jamais acheter dans les grands ventes publiques d'objets au-dessous de mille francs. Ils sont toujours trop chers, parce que la modicité de leur prix les met à la portée de beaucoup de bourses. Il y a trop de concurrents. Vous ne ferez jamais ainsi une bonne affaire.

Savoir attendre ! Passez une année sans rien acheter. Formez-vous une réserve. Vous emploierez bien mieux votre argent qu'en le gaspillant au jour le jour.

Au lieu de cinquante objets, avec la même somme

n'en prenez que cinq. Si vous n'en achetez qu'un, il est probable qu'il ne vous donnera pas de déception et vous serez un homme fort.

Ne cherchez pas les trouvailles ; elles ne se rencontrent plus. Payez les objets leur valeur.

Souvenez-vous que vous trouverez toujours à céder le beau et qu'il est souvent difficile de se débarrasser du médiocre.

Ne donnez jamais de commission ; défiez-vous de tous, même de vos voisins dans les ventes ; faites vos affaires vous-même.

Notez, aux expositions, sur votre catalogue, les objets qui vous plaisent. Faites un nouveau triage en rentrant chez vous. Éliminez, ne gardez qu'une seule chose, fixez-vous une valeur et n'en sortez pas à l'adjudication. Rien de dangereux comme l'entraînement des enchères par faiblesse ou par amour-propre.

Méditez profondément tout ce que je viens de vous signaler. C'est le résultat de l'expérience acquise à la suite de nombreuses écoles. Soyez convaincu que j'ai, comme bien d'autres, largement payé mon écot. Je voudrais éviter à mes lecteurs qui collectionnent les dangers des premiers pas.

Vous ne sauriez vous figurer quel mauvais effet produisent soixante-quatre paysages couvrant, serrés les uns contre les autres, les murs d'une salle d'exposition, même quand ils sont signés du peintre belge César de Cock. Cela produit un éblouissement vert, un écœurement de bois reverdis, qui tue tout enthousiasme

C'est l'effet que j'ai ressenti en entrant dans la salle n° 5 où l'expert, M. George, avait rangé en bataille, pour le combat du lendemain, les études que M. Tual devait adjuger. Présentée ainsi, une vente ne saurait réussir. Trop de hêtres, trop de bouleaux, trop de peupliers,

trop de mares sous bois, de chemins creux, de sentiers ombreux, de bruyères et de prairies verdoyantes. On ne voit plus rien : Clamart, Compiègne, Sèvres, Meudon et Fontainebleau finissent par vous paraître profondément ennuyeux. Il semble qu'il n'y a plus qu'une seule et même *impression*, fastidieusement répétée soixante fois de suite.

Figurez-vous un pianiste qui jouerait un quart d'heure de suite la même note. Vous arriveriez vite à un agacement nerveux et vous vous sauveriez en protestant.

C'est ce que j'ai fait.

Et cependant César de Cock est un peintre de talent, médaillé en 1867 et en 1869. J'ajouterai même que j'aime beaucoup sa manière.

A quoi tiennent les choses (1) !

Le même effet pour les affiches roses de Mme Marie Blanc. Voyons, n'est-ce pas bientôt fini, monsieur Bloche ? Voulez-vous donc accaparer les murs de l'hôtel pendant toute la saison ? Vous avez donc obtenu sur la façade une concession à perpétuité ? Terminez, de grâce, cette interminable succession ! Mais non, nous en avons ainsi pour jusqu'à la fin de la saison. Il reste encore des roses, des rubis, des saphirs, des perles, des broches, des colliers, des bagues, des rivières, des bracelets, des aigrettes, des turquoises, des œils-de-chat, des pendants de cou, des pendants d'oreilles, des diadèmes en brillants et des diamants sur papier

... à payer un palais.

Je ne signalerai pas la vente ; mais j'ai remarqué, dans

(1) Voici les prix de quelques-uns de ses tableaux :
Dessous de bois, 220 fr. — Une Vanne à Gasny, 435 fr. — Dans le bois de Sèvres, 455 fr. — Etude à Sèvres, 260 fr. — Bord de rivière, 415 fr. — Bois de Meudon, 320 fr. — Rue de Vannes. 340 fr. — Pont-l'Evêque, 395 fr. — Sèvres, 325 fr., etc.

une exposition, un beau cartonnier Louis XV, en bois de rose, orné de bronzes, surmonté d'une pendule dorée et imitant fort bien l'ancien, mais, en résumé, tout ce qu'il y a de plus moderne. Sur le cadran de la pendule, deux bandes de papier collées adroitement cachaient le nom de l'horloger. Pauvre vendeur naïf ! N'était-ce pas là, au contraire, appeler l'attention sur ce défaut de la cuirasse. — Un horloger du Palais-Royal, trop connu pour passer pour ancien — comme le meuble et qu'on cherche à dissimuler ainsi !

Trop d'habileté ! On présente aujourd'hui continuellement des meubles anciens très authentiques, je le reconnais, mais garnis de bronzes de fabrication récente. Ils sont souvent si bien ciselés qu'on peut aisément s'y tromper.

Or je tiens à m'élever de toutes mes forces contre la rédaction des catalogues qui, signalant l'époque du meuble, n'indiquent pas celle des bronzes.

Il y a là tromperie sur la qualité de la marchandise vendue. — Certainement beaucoup achèteront le meuble pour ce qu'il est réellement ; mais si un marchand naïf y est pris, il faudra bien, coûte que coûte, qu'il fasse endosser sa bévue à un amateur inexpérimenté.

Je sais qu'il est difficile de reconnaître les bronzes aujourd'hui ; mais si nous avons des experts, assistant aux ventes, il faut bien qu'ils offrent des garanties au public qui les paye ; autrement, ils usurpent un titre qu'ils ne méritent pas. — Cela m'amène à dire que je reviendrai quelque jour sur ce rôle considérable des experts. Je les voudrais réunis, tous, en une corporation qui n'admettrait dans son sein, qu'après un examen sérieux, des gens donnant des preuves certaines de capacité.

Il y a bien des tristesses dans cet hôtel Drouot. Ce grand cimetière contient souvent plus de misères que de richesses.

Samedi a eu lieu un petit drame intime et émouvant dans l'une des salles obscures de l'hôtel, celle du bas, rarement ouverte, sous la cage de l'escalier. Une veuve, jeune encore, couverte de vêtements de deuil, faisant vendre les dernières épaves du plus pauvre des mobiliers.

Les larmes aux yeux, elle suivait les enchères misérables de ces meubles, qui lui rappelaient sans doute tous les bonheurs de sa vie. Ils s'en allaient par morceaux, ces souvenirs, entre les mains rapaces de la brocante. Le commissaire-priseur avait hâte d'expédier cette triste besogne. On allait vite, — j'étais là et je regardais, le cœur serré, cette scène déchirante, — la commode payée par mois pour se mettre en ménage, la petite glace qui ornait la cheminée, la pendule dorée qui avait sonné les heures de bonheur. Les amoureux s'étaient sans doute longuement privés pour réunir l'argent nécessaire à tout cela. Quand vint le tour des vêtements qu'avait portés celui qu'elle avait aimé, la pauvre jeune femme fondit en larmes. C'était navrant.

Un silence se fit, l'enchère s'arrêta ; mais, quelques minutes après, la vente suspendue reprenait son cours. On apporta sur la table un petit fauteuil recouvert de tapisserie faite à la main qui fut adjugé vingt-cinq francs.

J'entendis alors derrière moi une grosse voix d'Auvergnat qui disait :

« Allons, ne pleurez plus, ma petite mère. J'ai racheté ça pour vous ! »

VII

La vente au bordereau. Collection Moreau Chaslon. — Natures mortes de Vollon. — Le *Soir* et le *Matin* de Corot. — Incident Jacques Lipmann. — Alexandre Dumas vendant quelques tableaux. — J.-F. Millet, Delacroix, Gervex, Humbert, Fortuny, Jongkind. — Mauvais résultat!

*Paris, 25 févrie*r.

Des tableaux, encore des tableaux, toujours des tableaux! Les ventes sévissent avec intensité : C'est une crise qui éclate, une épidémie qui se prépare. Les peintres n'ont qu'à se mettre en grève s'ils veulent maintenir leurs prix. Vente hier, vente aujourd'hui, vente demain, — et toujours des tableaux! Les catalogues s'accumulent, les expositions se multiplient. En prêtant une oreille attentive dans les couloirs de l'hôtel Drouot, on entendrait retentir les coups de marteau des commissaires priseurs frappant en cadence sur leurs bureaux comme des forgerons sur l'enclume.

Mais tout cela est-il vendu? Le marteau du commissaire priseur frappe-t-il officiellement comme le balancier de la monnaie? Je vous le dis en vérité, collectionneurs, mes frères, toute adjudication n'est pas parole d'Évangile. La curiosité a ses secrets profonds comme ceux de la politique. S'il y a toujours un vendeur, soyez-en bien persuadés, il n'y a pas toujours un acheteur.

Le principal peut-être, pour beaucoup de gens, c'est

que le tableau soit coté à un prix élevé, constaté dans un procès-verbal d'adjudication publique. Peu importe les frais que cela entraîne. On plante ainsi des jalons pour l'avenir. Ils servent ensuite, à plus d'un vendeur, de base pour entraîner à l'achat la troupe docile des amateurs. Le bordereau est exhibé. On cède le tableau, longtemps après, au prix payé, quel sacrifice !... — et le tour est joué.

Bien entendu, ce qui précède s'applique à toutes ces ventes sans nom d'auteur, impossibles à suivre tous les jours et dont on nous poursuit depuis deux mois, sans trêve ni merci, et n'a aucune application pour la collection dont je vais parler et qui a été vendue avec un grand succès, le lundi 6 février, par MM. Féral et Paul Chevallier.

M. Moreau-Chaslon est un homme de goût. Il sait que

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Aussi aime-t-il toutes les écoles et toutes les époques sans parti pris. Il comprend Tassaert et il estime Courbet. Il apprécie les mœurs villageoises avec De Marne, il aime la campagne avec Corot. Il courtise les femmes lorsqu'elles ont les élégances de Lagrenée, les grâces exquises que leur prête Jacquet, ou les modelés séduisants de la chair, par Jules Lefèvre. Il sait le mérite d'Hubert-Robert pour reproduire sur de grands panneaux décoratifs les ruines et les temples, les fontaines et les ombrages des grands parcs. Il adore dans l'art tout ce qui est bien. Aussi rien de banal dans tout ce qui a été vendu, bien qu'il reste encore dans cette collection une série unique de tableaux d'Alfred de Dreux.

Regardez ces Vollon éclatants et lumineux, chatoyants, fulgurants à ne pas oser les fixer trop long-

temps. Quelle prodigieuse puissance de coloris! Quelle facilité dans l'exécution! C'est brossé en pleine pâte : on peut compter les coups de pinceau qui sont venus sur la toile aussi rapides que la pensée. Voyez cette *Aiguière* en pleine lumière, d'une coloration ardente! Comme il brille, le vermeil; comme ils reluisent, les mascarons! Comme ils étincellent et chatoient, les bas-reliefs! Et ce bouquet d'œillets rouges, plus vrai que nature, et ces pamplemousses dorées par le soleil du Midi, qu'on voudrait goûter comme les raisins d'Apelle! Ce *Panier de violettes*, posé sur une table, représente ces fleurs modestes dans tout l'éclat de leur fraîcheur. Il semble qu'elles viennent de quitter leur buisson; on s'approcherait volontiers pour en respirer le parfum. Et ce *Plat d'huîtres*, est-il assez appétissant? Le couvert est mis, le citron tout prêt, le vin de Graves aussi. Allongeons la main et commençons à déguster. Et ces *Fruits*, raisins blancs et noirs, pommes du Canada, poires avec tout leur velouté, dans un plat du Japon. Est-ce beau cela? Convenons-en, on n'est pas plus raisins, on n'est pas plus poires, on n'est pas plus pommes. Vollon est le Théophile Gautier de la peinture.

Voici maintenant Mme Lemaire, cette artiste qui fait les roses plus belles que les roses. On a dit d'elle aussi, avec juste raison, que ses aquarelles sentaient les fleurs et les faisaient sentir. N'est-ce pas vrai pour ces deux aquarelles d'une incomparable fraîcheur de coloris : un *Panier de pensées* et un *Panier de roses?*

Il a dû faire envie à bien des gens, le beau Philippe Rousseau de cette collection, signé en l'année 1853 : Une pigeonne qui donne la pâture à ses petits qui sont là, l'entourant, ouvrant leur bec rose. C'est bien vivant, et, ce qui ne gâte rien, un titre spirituel à cette œuvre : la *Mère de famille.*

Deux beaux Corot, l'un de la première manière, fait

pendant un voyage à Rome, en 1839 : le *Coucher de soleil.* C'est de lui que le maître, avec un véritable accent de franchise, disait : « Ce tableau est d'un bel aspect; je le revois avec plaisir comme un vieil ami. »

Nous cédons, pour le décrire, là parole à Théophile Gautier. Notre mauvaise prose ne vaudrait pas les beaux vers qu'il a su lui inspirer.

Mais voici que le soir du haut des monts descend;
L'ombre devient plus gaie et va s'élargissant:
Le ciel vert a des tons de citron et d'orange,
Le couchant s'amincit et va plier sa frange,
La cigale se tait et l'on n'entend de bruit
Que le soupir de l'eau qui se divise et fuit.
Sur le monde assoupi, les heures taciturnes
Tordent leurs cheveux bruns, mouillés de pleurs nocturnes;
A peine reste-t-il assez de jour pour voir,
Corot, ton nom modeste écrit dans un coin noir.

L'autre tableau, le *Matin*, de la dernière manière du maître, n'est pas moins beau avec son ciel d'un bleu argenté, ses légers nuages que le soleil éclaire à peine, ses chaumières noyées dans la brume du matin et ses grands arbres qui se reflètent dans une mare encadrée de rochers abrupts et sauvages.

Ajoutez à cela des *Moutons*, de Chaigneau, de bonnes études de Courbet, une *Vue de Paris,* de Jongkind, et un charmant petit tableautin de Francesco Vinea, fin comme un Meissonier, la réduction du premier tableau de J. Lefèvre, *Une femme nue et couchée sur un divan*, que possédait Alex. Dumas, et vous ne vous étonnerez pas plus que nous de voir cette vente *vraie* avoir un grand succès et produire 181,885 francs (1).

(1) Il nous paraît utile, pour aider plus tard les recherches, de donner les prix des principales toiles de la galerie de M. Moreau-Chaslon.

N° 1. BARON. — *Le Décaméron*, 1,050 fr. — N° 2. *Le roman et le miroir*, 1,200 fr.

La collection A. D..., comme le disait l'affiche signée Georges Petit et Paul Chevallier, n'a donné que de bien maigres résultats.

N° 8. CHAIGNEAU. — *Moutons au repos*, 1,550 fr. — N° 9. *Rochers sous bois. Forêt de Fontainebleau*, 800 fr. — N° 10. *Le carrefour de l'Épine, près Barbizon*, 2,000 fr.

N° 12. COROT. — *Le Matin*. 6,000 fr. — N° 13. *Coucher de soleil, sur le lac d'Albano*, 10,000 fr. — N° 14. *Le sentier*, 5,700 fr. — N° 15. *Les laveuses*, 1,750 fr. — N° 16. *Soleil couchant*, 850 fr. — N° 17. *Paysage coupé par un cours d'eau*, 805 fr. — N° 18. *Bûcherons. — Sous bois*, 250 fr.

N° 19. CORTAZZO. — *Concert sous Louis XV*, 800 fr.

N° 20. COURBET. — *Cheval de chasse sellé et bouledogue en forêt*, 4,500 fr. — N° 21. *Les amants dans la campagne*, 2,100 fr. — N° 22. *Pommiers chargés de fruits*, 1,400 fr. — N° 23. *Une source*, 1,480 fr. — N° 24. *Intérieur de forêt*, 2,200 fr. — N° 25. *Arbres et rochers avec mare au premier plan*, 1,200 fr. — N° 26. *Rochers*, étude, 500 fr.

N° 29. DE COCK (César). — *Cours d'eau sous bois*, 730 fr.

N° 31. DEJONGHE. — *Amour maternel*, 1,620 fr. — N° 32. *Le déjeuner de la poupée*, 1,400 fr.

N° 33. DIAZ. — *Les petits voleurs de fruits*, 2,750 fr. — N° 34. *Vue prise dans un parc*, 1,320 fr.

N° 35. DUPRAY. — *Pompier après l'incendie de l'Opéra*, 510 fr.

N° 36. GEGERFELDT. — *Un quai à Venise*, 400 fr.

N° 37. GUDIN. — *Les Échelles*, 1,000 fr. — N° 39. *Vue du port de Nantes*, 260 fr.

N° 40. CH. JACQUE. — *Moutons au pâturage*, 4,300 fr.

N° 41. JACQUET. — *Une soubrette sous Louis XV*, 4,100 fr. — N° 42. *Jeune fille, en buste*, 1,900 fr. — N° 43. *Tête de jeune fille*, 1,500 fr.

N° 44. JONGKIND. — *Vue de Paris*, le quai des Célestins, le pont Sainte-Marie, à gauche l'hôtel Lambert, 1,600 fr.

N° 45. LOBRICHON. — *Le volontaire d'un an*, 1,500 fr.

N° 47. LEFEBVRE I. — *Jeune femme nue couchée sur un divan en velours grenat*, 5,000 fr.

N° 50. MURATON (Mme). — *Pêches et raisins*, 750 fr.

N° 54. PÉCRUS. — *Jeune femme en toilette de bal*, 350 fr.

N° 63. ROUSSEAU (Ph.). — *Chatte et petits*, 3,200 fr. — N° 64. *La Mère de famille*, 3,600 fr. — N° 66. *Un homard sur un plat*, 2,500 fr.

N° 67. ROYBET. — *Je veux être soldat*, 800 fr. — N° 68. *Cavalier moyen âge*. Etude pour un de ses tableaux, 235 fr.

N° 70. SERRES (Antony). — *Le retour inattendu*, 520 fr.

N° 71. TASSAERT. — *Intérieur rustique*, 1,400 fr.

N° 74. VEYRASSAT. — *Le Bac*, 3,050 fr. — N° 75. *Une auberge*, près de Honfleur, 4,020 fr. — N° 76. *Pêcheurs de crevettes aux Roches-Noires*, près de Trouville, 1,020 fr. — N° 77. *La cour d'une ferme*, 780 fr. — N° 78. *Intérieur d'une ferme*, 360 fr.

N° 79. VINEA (Francesco). — *Le cellier*, 2,600 fr.

N° 80. VOLLON. — *Fruits*, 7,600 fr. — 81. *L'aiguière de vermeil*, 8,100 fr. — N° 82. *Le panier de violettes*, 6,120 fr. — N° 83. *Le plat d'huîtres*, 2,000 fr.

Le catalogue, moins explicite encore, ne portait que la quatrième lettre de l'alphabet ; mais ce n'est aujourd'hui un mystère pour personne, et nous pouvons le dé-

N° 84. *Le pavillon de Flore et le pont Royal*, 3,200 fr.
N° 85. VUILLEFROY. — *Animaux dans un paysage*, 540 fr.
N° 86. WEISZ (Ad.). — *Une jeune Alsacienne, armée d'un fusil, écoute à une porte ; près d'elle son chien*, 1,930 fr.
N° 87. YVON (Ad.). — *Tête de Zouave*, 115 fr.
N° 89. BOILLY. — *En voyage*, 2,500 fr.
N° 90. BOUCHER. — *L'attente*, 3,500 fr.
N° 91. CARESME. — *Nymphes et satyres dans un paysage*, 480 fr.
N° 92. CASANOVA. — *Le siège d'une ville*, 1,000 fr.
N° 93. DE MARNE. — *Bergers et animaux dans un paysage*, 2,500 fr. — N° 94. *Le jour du marché*, 2,620 fr. — N° 96. *Le maréchal ferrant*, 1,780 fr.
N° 97. GREUZE. — *La douleur*, 1,500 fr.
N° 100. LAGRENÉE. — *Jeune femme étendue sur un lit de repos*, 300 fr.
N° 101. PIAZETTA. — *Le petit marchand de journaux*, et 101 (*bis*). *Enfant dansant avec un chien*, 500 fr.
N° 102. ROBERT (Hubert). — *Monument et fontaine*, 3,900 fr. — N° 103. *Intérieur d'un temple en ruine, à Rome*, 1,950 fr. — N° 104. *Le petit canal à Trianon*, 7,100 fr. — N° 105-105 (*bis*). *Parc avec rochers reliés par un pont de bois ; Parc avec monument et porte cintrée, ombragée par de grands arbres*, 1,520 fr. — N° 106. *Pont monumental avec grand escalier et nombreux personnages*, 1,020 fr. — N° 107. *Monument de Jacques Delille*, 105 fr. — N° 107 (*bis*). *Grotte aux environs de Rome*, 160 fr.
N° 109. JACQUET (Gustave). — *Jeune fille couchée*, 900 fr.
N° 110. BEAUMONT (Ed.). — *Jeune musicienne*, dessiné à la plume, 330 fr.
N° 111. BELLANGÉ (Hte). — *Retour du marché*, aquarelle, 240 fr.
N° 112. BONHEUR (Rosa). — *Vache et bouvier*, dessin à la mine de plomb, 410 fr.
N° 113. BROWN (J.-L.) — *Chevaux et soldat au repos*, effet de clair de lune, aquarelle gouachée, 160 fr.
N° 116. LAMI (Eug.). — *Cavalier*, aquarelle signée et datée 1879, 140 fr.
N° 117. Mme MAD. LEMAIRE. — *Une jeune musicienne*, aquarelle signée en toutes lettres, 670 fr. — N° 118. *Fruits et fleurs*, aquarelle, 1,300 fr. — N° 119. *Roses de différentes couleurs dans un panier*, aquarelle signée, 900 fr. — N° 120. *Un panier de pensées*, aquarelle, 450 fr. — N° 121. *La jeune servante*, gravé dans les menus, édité par la maison Goupil, dessin à la plume, signé et daté 1880, 425 fr.
N° 125. MAURICE POIRSON. — *Promenade en mer*, aquarelle signée, 380 fr.
N° 126. PHILIPPE ROUSSEAU. — *Chien d'arrêt rapportant un lièvre*, aquarelle du tableau qui a figuré au Salon 1880, signée, 280 fr. — N° 129. *Bull-terriers couplés*, aquarelle signée, 390 fr.
N° 130. C. TROYON. — *Vache dans un paysage*, très belle étude au pastel, signé du monogramme, 1020 fr.
N° 131. AD. WEISZ. — *Petite Alsacienne mangeant des cerises*, aquarelle signée, 490 fr.

voiler à nos lecteurs, qu'il s'agissait d'une partie de la galerie de l'auteur du *Demi-Monde*, qui, fatigué sans doute de se voir en vedette sur les affiches de théâtre, n'a pas recherché par ce moyen la réclame de son nom pour mieux réaliser. M. Alexandre Dumas s'est borné à rentrer dans les rangs des amateurs qui vendent avec la plus grande réserve.

Et cependant, par suite d'une coïncidence qui certes n'avait pas été cherchée, à l'heure où M. Lipmann, le fils du banquier et le mari de Mlle Colette Dumas, brisait avec colère, au lieu de l'acheter, dans le petit salon de la rue de Sèze, l'aquarelle de M. Jacquet qui représentait son beau-père en marchand juif vêtu d'un caftan vert, M. Paul Chevallier adjugeait les tableaux de M. Alexandre Dumas aux plus offrants et derniers enchérisseurs.

Il n'entre pas dans mes attributions de donner mon opinion sur ce regrettable conflit et de m'étendre sur un incident fâcheux qui a pris une trop large place dans la presse quotidienne ; des deux côtés, paraît-il, on s'est découvert beaucoup plus d'amis qu'on n'en croyait avoir ; mais, à coup sûr, la vente, qui a très mal réussi, s'est faite dans un mauvais moment, à un double point de vue.

Les tableaux offerts aux amateurs provenaient presque tous de notre école contemporaine. Quelques-uns avaient figuré aux derniers salons, d'autres aux expositions des Mirlitons. Ce n'était pas, en somme, un choix extraordinaire ; mais il n'en restait pas moins un grand nombre de très bonnes choses dont nous allons parler très brièvement, car il est impossible de passer tout en revue et de mettre devant chaque toile un point d'admiration ou d'interrogation. — *Quod placet :* telle est notre devise.

Les paysagistes assez nombreux se recrutaient parmi

ceux qui, adoptant la note nouvelle, savent observer avec art toute la série des effets lumineux et ceux qui ont, les premiers, protesté contre le genre ennuyeux que préféraient les bourgeois de 1830.

Deux tableaux d'abord de cet enamouré de la nature, de ce Corot qui avait fait un tableau dès qu'il touchait à une toile. Les *Ruines*, œuvre brillante, argentée, avec l'effet papillotant de sa dernière manière et ces petites taches blanchâtres semblables à de petits papiers tombés à point nommé sur la toile, vendu 1,050 francs. Les *Chèvres*, d'une poésie douce et pénétrante, 1,100 francs, et un dessin au crayon noir, 160 francs seulement.

La Clairière d'Harpignies, où les ombres se découpaient un peu trop : 1,000 francs. Le *Bord de l'eau*, paysage aimable et attrayant, pour rien : 210 francs !

Trois Daubigny, le *Château Gaillard* : 500 francs. Un *paysage* avec un joli ciel : 1,280 francs, et le *Clair de lune*, exprimant avec une poésie sincère la paix silencieuse de la nuit. La lune, large et pâle, éclaire d'une mélancolie profonde la nature endormie. Pendez-vous, amateurs absents, ce beau, ce splendide tableau, un merveilleux Daubigny, a été littéralement donné à 10,000 francs.

Le Paul Potter des moutons, Charles Jacques, a certainement obtenu plus de succès. Ses moutons restent très demandés : *En forêt*, on les paye 3,400 francs ; *En plaine*, 3,100 francs. Le premier tableau portait derrière sa toile : *peint pour M. Alex. Dumas fils : Ch. Jacque*. On nous disait à la vente que le maître qui produit avec une facilité extraordinaire et qui va former un groupe spécial de peintres animaliers, possède si bien son mouton qu'il ne le peint plus sur nature. Il se borne à des modèles en bois renfermés dans une boîte de bergeries d'enfant, qui lui servent, pour ses tableaux, à distribuer les places de chacune de ses brebis.

Jongkind, deviné l'un des premiers par Alex. Dumas fils, qui l'a prôné à l'époque où il était un épouvantail. — Un *Rayon de soleil* trouant les nuages après la pluie : vendu 1,730 francs.

Une aquarelle de Brissot de Warville, *la Rentrée des moutons,* vendue 370 francs. Depuis longtemps je suis ce peintre dans les expositions. C'est un artiste travailleur et consciencieux. Il ne manque pas un salon. Il fait bien, mais il n'est jamais récompensé. — Cet oubli du jury devra bientôt cesser. Il tient à des causes que je ne m'explique pas.

Sous le nom de M. Chintreuil, il était impossible de trouver autre chose qu'une idylle d'une poésie gracieuse : *Un effet de soleil couchant*. Bien rendue, cette lutte du jour et de la nuit, cette indécision du crépuscule. Adjugé, ce tableau, 540 francs seulement. Il valait certainement mieux que cela.

Des vaches de Troyon — *Au repos*, 530 francs, — *Au pâturage*, 400 francs. — *Dans la prairie,* 410 francs. Allez en chercher d'autres à ce prix-là maintenant.

De César de Cock, un *Dessous de bois*, 400 francs, et *Une Forêt*, des arbres gris sur un fond vert, 390 francs.

De Lansyer, ce Vendéen de Paris : une mare, des terrains et un ciel très pur, 150 francs. De Lapostollet, une *Vue de Dieppe*, 310 francs. De Pelouse, un paysage, 410 francs. De Tael, les *Bouleaux*, 180 francs et l'*Étang*, d'une grande mélancolie, 200 francs. Ce n'est pas le quart de la valeur de ces paysages.

Dans la section des natures mortes, un tableau de Philippe Rousseau, *la Bouillabaisse*, 1,650 francs. Vollon avait des *Pamplemousses* appétissantes dans un grand plat du Japon digne des plus belles collections, 3,000 francs. Un *Intérieur de boucherie* peint avec talent,

mais nature vraiment morte, d'un réalisme trop sanglant. — Peu d'amateurs pour cette toile difficile à caser, même dans une salle à manger. — Aussi 1,050 francs, pas plus.

La *Nana* de Gervex, nue, à sa toilette, devant sa psyché, « dans son adorable jeunesse de blonde grasse avec ses souplesses de couleuvre, » comme l'a décrite Zola, admirant la blancheur rose et nacrée de sa peau, tandis que, sur un tapis rouge qui sert de repoussoir, roulent à ses pieds les flots blancs de ses jupons de mousseline. Seulement 590 francs!

Sous ce titre : *Étoiles filantes*, J.-F. Millet avait peint sur un horizon gris une vision de fantômes; jeunes filles moissonnées avant l'âge, enveloppées d'un suaire et couchées dans un cercueil, une étoile scintillante au front. Des spectres, les entraînant

à la danse fatale,
Au chœur aérien dans l'ombre voltigeant.

Aussi laissent-elles après elles une trace lumineuse de leur passage. Tableau saisissant d'effet. — Pas d'acheteur au-dessus de 450 francs !

M. Humbert était représenté par une *Mauresque* nonchalante, enveloppée de voiles légers et diaphanes, couchée sur des carreaux entassés et attendant, pour lui plaire, son seigneur et maître. Remarquons en passant que le modèle qui pose pour cet artiste n'a guère le type oriental — 330 francs.

Touchés aussi par la baisse, les Corot qui montaient jusqu'ici toujours. Ces trois allégories, qui, dans les autres ventes, auraient provoqué un combat acharné, ont été adjugées à bas prix. La *Musique*, à coup sûr celle de Wagner, car le type n'était pas poétique, 530 francs. La *Lecture*, figure largement traitée, impression juste,

1,250 francs, et enfin la *Rêverie*, la meilleure des trois, 2,450 francs.

A coup sûr, Fortuny avait aussi sa place dans cette galerie. Un *Guitariste* en habit de marquis, tournant le dos au public et grattant de cet instrument de sérénade exilé aujourd'hui en Espagne, aquarelle étincelante de couleur, 160 francs! La *Méditation*, une belle qui rêve à l'amour qui vient et à l'amour qui s'en va, 300 francs. — Une *Porte de Mosquée,* avec un gigantesque escalier, étude paraissant faite pour chercher des tons, 310 francs. — Puis, en dernier lieu, de l'aimable artiste, une *Sentinelle arabe*, de cette tonalité fine et gaie qui fait reconnaître les Fortuny dans toutes les expositions d'un bout de la salle à l'autre, 3,900 francs.

Delacroix lui-même, ce Victor Hugo de la peinture, a subi les effets de la froideur du public. L'esquisse de son tableau du Musée de Rouen : le *Triomphe de Trajan*, 1,620 francs. Courbet n'a pas été plus heureux : Une *baigneuse* dans un paysage, excellente étude de nu, de la première manière, signée à droite : *A mon ami Murger*, n'a obtenu que 900 francs.

Les caricaturistes si recherchés d'ordinaire ne se sont pas non plus vendus à leur valeur. — Un excellent Daumier : le *Malade entre les deux médecins*, inspiré par la fable de La Fontaine, dessiné à la plume, 115 francs. Les *Huissiers* de Durandeau, choisis parmi les meilleurs types de la corporation, ont dû être retirés faute d'enchères. Les *Saltimbanques*, composition pleine de mouvement, reproduisant une parade avec des types incroyables de hussards, de Robert Macaire et de femmes colosses criant à s'époumoner : « Entrez, entrez, messieurs, on ne paye qu'en sortant! » 650 francs.

Pas chers, les tableaux du XVIIIe siècle : Le *Repos d'un faune*, entouré de nymphes et de danseuses, de Le-

moyne, 860 francs. — La *Belle cachette* de Schall : Effrayée, une jeune fille surprise toute nue — pourquoi ? — se cache derrière un rideau. — Eisen, l'*Amour médecin* un clystère à la main, très faible, 270 francs.

Enfin un Fragonard un peu vicieux ; *Scène galante*, disait le catalogue, provenant de la vente Henri Didier. Une belle, presque déshabillée, très vivement attaquée par un galant pressé qui lui enlève ses derniers voiles et paraît bien près d'arriver à ce moment de l'*Iliade* où Jupiter va si loin que le bon Homère appelle à son secours un nuage. — Ces tableaux ont leur public. Ils réussissent toujours. Vendu 1,400 francs.

En somme très mauvais résultat ! 60,450 francs. Cette vente n'a pas joui d'une très grande faveur auprès du public.

Croyez-nous. Ne vendez pas de tableaux en ce moment. Craignez de saturer le public et de diminuer son enthousiasme. Byron disait dans l'une de ses lettres à M. Murray :

« Je déteste la peinture. De tous les arts, c'est le » plus artificiel et le moins naturel, celui qui en impose » le plus à la bêtise humaine. Je n'ai jamais vu de ta- » bleau qui approchât d'une lieue ma conception ou mon » attente ; mais j'ai vu plusieurs montagnes, j'ai vu des » mers, des fleuves, des sites et deux ou trois femmes » qui ont été au delà. »

Nous n'en sommes pas encore là ; mais on produit trop. Une réaction dans le goût du public est à redouter. Nous le disions, en commençant : — *Trop de tableaux !*

VIII

Louis Fould le collectionneur et Édouard Fould le sportsman. — Le mobilier du château de Béguin. — Les tableaux, les faïences et les tapisseries. — Décrochez-moi ça.

Paris, 2 mars.

La salle nº 1 retentit en ce moment des enchères de la vente Edouard Fould. Ce grand partisan du sport et des chevaux n'était pas un collectionneur. S'il avait quelques objets rares et de haut goût, ils venaient presque tous de son père Louis Fould, un amateur zélé, de mémoire célèbre et dont il faut tout d'abord dire quelques mots.

Pendant l'été de 1860, MM. Pillet et Roussel commencèrent cette vente de Louis Fould qui dura près de quinze jours. Bibliophiles et curieux en parlent encore et recherchent le catalogue, un volume in-folio, édité avec un grand luxe typographique et considéré à juste titre comme le testament de cet antiquaire d'élite. Il y avait là trois mille numéros. Parmi les objets antiques, une réunion nombreuse et intéressante de verres coloriés, de statuettes égyptiennes et de vases en onyx. Parmi ceux de la Renaissance, toute une série des œuvres les plus précieuses de cet art national, l'émaillerie de Limoges. On parle encore d'une belle pendule de Boule provenant du château de Condé et qui avait son histoire. Vendue en 1858 quelques milliers de

francs, à l'amiable, à des marchands, adjugée entre eux, à la revision, au prix de 9,000 francs, elle avait été revendue à M. Louis Fould 10,000 francs, ce qui était une somme considérable pour l'époque. Elle fut rachetée ensuite 10,000 francs à sa vente par M. Seillières.

Rempli d'excellentes intentions, mais sans études préalables pour déterminer un bon choix, son fils, Édouard Fould, aimait cependant à s'entourer de belles choses. Il recherchait les meubles et les tapisseries, mais seulement au point de vue de leur effet décoratif. Son château de Béguin était situé sur les limites du département de la Nièvre, au milieu de cet Allier, la patrie du peintre Harpignies qui, en 1872, par de nombreuses aquarelles avait représenté son parc et la vue pittoresque des environs. Il avait groupé là des faïences, des bronzes de Barye, du beau Chine de service et quelques bons tableaux — des *chats* d'Eugène Lambert; une *Joueuse de vielle*, d'Heilbuth; *Jonas sortant du ventre de la baleine*, de Decamps; le *Portrait d'Ingres enfant*, par David ; un *Duel sous la Régence*, de John Lewis. Il possédait aussi une brillante composition de Philippe Rousseau, *Chardin et ses modèles*, où le portrait du maître, en lunettes, la tête serrée par un foulard, se trouve entouré de ses accessoires de prédilection, jetés pêle-mêle sur une table et dans un beau désordre, effet de son art : un gobelet, une musette, des faïences, des fruits, une flûte, un bassin de cuivre jaune et une fontaine de cuivre rouge. Rousseau, qui affectionne tout particulièrement le singe auquel il trouve plus d'esprit qu'à l'homme, n'a pas oublié d'en mettre un fin, spirituel et agile, qui grimpe le long d'une colonne en regardant le public d'un air narquois.

Naturellement, chez un sportman tel que M. Édouard Fould, on devait trouver des prix de courses de chevaux. Citons un grand vase en argent aux anses formées par des cariatides de femme, couvert de mascarons, d'amours et de couronnes de lauriers. Recipon *sculpsit*. Odiot *fecit*. Souvenir des succès de Gladiateur en 1877 (Le catalogue indiquait Mondaine).

Voici quatre beaux flambeaux de Louis Lehendrick, élève de Thomas Germain, avec de délicieuses guirlandes de roses très finement ciselées, au sommet du panache. Ils portent de la maison commune, l'A de 1764 ou le B de 1765 et la branche de chêne, la contremarque des fermiers de l'époque. Ces charmants spécimens de l'orfèvrerie rocaille avaient été malheureusement un peu gâtés par la gravure d'un hibou dans un cartouche, rappelant l'une des pièces qui se trouvent dans les armoiries du propriétaire.

Çà et là quelques souvenirs de famille pour conserver la tradition de M. Louis Fould; des intailles antiques sur sardoine ou sur cornaline, des scarabées d'or, des amulettes égyptiennes, quelques miniatures, de petits dessins de Boissieu ou de Panini, des vases grecs en terre de Nola ou de la Basilicate, objets d'étude multipliés pour les savants en *us* dont l'espèce devient rare et qui, peu fortunés, ne se risquent pas dans des acquisitions coûteuses.

A quelle cheminée devaient donc servir ces deux grands landiers du XVIe siècle, à la belle patine florentine, formés chacun par un Terme barbu dont le corps se transformait en gaine reposant sur une base à volutes? Garniture complète, du reste : un trident, une pelle, un tisonnier et des pincettes dont les dimensions imprévues semblent rappeler l'histoire des temps mythologiques.

Ils ornaient sans doute les hautes murailles et les

grands dressoirs du château de Béguin, ces plats de Rouen, aux bords festonnés, les uns bleus au décor rayonnant, les autres polychromes à la corne, d'autres à l'œillet ou au cornet tronqué, ces bannettes allongées revêtues d'ornements bleus et rouille, ces belles faïences de Nevers aux capricieuses fantaisies peintes avec du manganèse, couvertes de sujets champêtres ou d'attributs de style chinois, ces élégants moustiers en camaïeu vert, ornés de grotesques empruntés aux planches de Gillot ou d'arabesques découpées en appareils gymnastiques par Bérain.

Parmi les ivoires, une figurine d'une délicatesse inouïe de travail et d'une grande puissance de sentiment, *Jésus s'élevant dans les cieux*, provenait de la collection Louis Fould.

Très remarquable, cette grande et curieuse tapisserie de l'histoire de Don Quichotte qui ornait les murs de l'escalier de Béguin. La scène est piquante. C'est le moment où le chevalier de la Triste Figure, victime de la malicieuse maritorne, reste suspendu par un bras à la fenêtre de l'hôtellerie au moment de l'arrivée des quatre cavaliers.

Elles étaient l'honneur du grand salon du château, ces six belles portières en tapisserie de Beauvais, tissées sous Louis XVI, à l'époque champêtre de Trianon, où l'on ne voyait de tous côtés que rubans bleus, musettes et paniers de fleurs enguirlandés de roses et de lauriers.

Nous faisions d'amères réflexions à cette exposition du mobilier de M. Fould. Toutes ces choses à leur place étaient charmantes. Ces portières brodées au point de Hongrie, doublées de lampas, ces étoffes chinoises en soie bleu de ciel tissée de fleurs, ces tapis de table d'un joli ton crème, ces grandes tentures en toile carrée portugaise perdaient tout leur caractère, toute leur donnée large et artistique. Elles pendaient tristement

le long des murs de la salle, attendant l'heure où le commissaire priseur dira aux commissionnaires : — « Décrochez-moi ça. » — Elles ne me disaient plus rien, ces chatoyantes étoffes. Nous les comparions tristement aux robes de bal un peu fanées, pendues comme des loques dans le cabinet de toilette d'une jolie femme.

IX

Les ventes dont on ne parle pas. — M. du Cluzel, d'Oloron. Les dentelles de Mme Blanc. — Réseaux légers, fils de la Vierge. — La chanson des fuseaux. — Les barbes de vieux point d'Angleterre. — Les millions implorant la pitié. — Quelques prix de la vente Édouard Fould.

Paris, 5 *mars.*

Je reçois trois catalogues de tableaux. Je ne nommerai pas ces ventes. Elles n'émanent pas de probités commerciales reconnues et sont, par conséquent, de la nature de celles dont je ne parle jamais. Sur le livret, on ne voit que de *belles* et *riches collections.* Rien que des mots magiques, éblouissants, délicieux!... *transparence — ton chaud — main habile — couleur dorée — finesse exceptionnelle — remarquable qualité — gracieuse composition — force et richesse du coloris — étonnante morbidesse des chairs.*

Ces experts me font rire. Ils ont la prétention de ne vendre que des tableaux authentiques, alors que les originaux sont connus dans les musées de l'Europe. Ils comptent sur l'ignorance du public. Un peu plus, ils affirmeraient que ce sont seulement des copies plus ou moins précieuses qui se trouvent dans les galeries publiques.

Tout cela pour aboutir à retirer, à des prix misérables, devant quelques flaneurs regardant la vente comme

s'ils étaient pétrifiés, les toiles des grands maîtres pompeusement annoncées, et devant lesquelles des amateurs ont bien souvent noté en marge, lors de l'exposition : *croute infecte — mauvaise copie — détestable conservation.*

Il n'en est pas de même de la vente de M. du Cluzel qui a eu lieu les lundi 27 et mardi 28 février, par le ministère de Me Mulon. M. du Cluzel faisait partie de ces fervents amis des arts, comme on en voyait à l'époque où l'on ne cherchait pas, en achetant un objet, la valeur qu'il pourrait prendre dans l'avenir.

Éloigné du centre, il s'était d'abord contenté des épaves échouées par suite de nos luttes politiques dans les mains des habitants d'Oloron-Sainte-Marie ; puis le goût des voyages lui était venu. Il avait visité tous les musées d'Europe. A chaque fois, il rentrait chez lui avec un précieux butin, gravures de Raphaël, Morghen, de Volpato, d'Hogarth, de Wille ; dessins, de Sébastien del Piombo, aquarelles d'Hubert-Robert, tableaux de Giotto, de Bronzino, de Michel-Ange des Batailles.

Un très beau triptyque d'une couleur agréable et claire de Jean Bellegambe, de Douai (1470-1532), mériterait seul de ne pas laisser passer cette collection sans en dire un mot. Sur le volet de droite, sainte Catherine, sortant d'un palais, suivie de ses femmes, reçoit avec humilité un flambeau des mains de la Foi ; au centre, se détachant sur un ciel nuageux, Jésus sur la croix, émerge d'une vasque ornée d'arabesques qui recueille son sang qui coule. L'Espérance et la Charité, pour prendre de nouvelles forces, se trempent dans ce bassin. Sur le volet de gauche, saint Jean l'Evangéliste appelle les fidèles à la purification en se baignant dans le sang du Christ. Ces trois pages, peintes avec le soin précieux qui distingue les maîtres de l'époque,

a donné lieu à une intéressante brochure de M. Dutilleul, de Douai.

Les ventes de Mme Blanc continuent avec des entr'actes d'une quinzaine. Les baronnes de la finance et les princesses par droit de naissance ou de conquête les suivent assidûment. — Marie-Antoinette n'avait certainement pas autant de bijoux. Mme Campan parle, comme d'une folie faite par Louis XVI, de l'achat d'une parure de rubis et de diamants et de deux bracelets payés deux cent mille francs, et d'une paire de girandoles achetée, en 1774, 360,000 francs, dont la reine se parait souvent. Mme Blanc, elle, en avait pour des millions — seulement elle ne les portait jamais.

La cinquième vente, qui a eu lieu le mardi, était consacrée aux dentelles. L'aimable M. Bloche a opéré cette fois devant un public de belles demi-mondaines dont le cœur, depuis le krack, est à prendre désormais à des prix plus doux. Il y avait bien aussi quelques *précieuses*. La plupart des marchandes à la toilette étaient là également. Quant aux vieux habitués de l'hôtel, ils ont suivi ce spectacle avec intérêt. Ils comptaient les points.

La dentelle est la poésie de la femme. Elle vit avec elle, accompagne les battements de son cœur ou cache tout ce que nous voudrions voir. Elle a toujours, lorsqu'on la touche, un *odore della femina* qui nous grise. La dentelle donne des ailes à la toilette, soit qu'elle coure autour du poignet, qu'elle bouillonne sur le corsage, qu'elle ruche autour du cou ou qu'elle voltige sur les traînes majestueuses. L'avez-vous vue sortir des doigts habiles et rompus des dentellières dessinant des fougères arborescentes, les fines étoiles de la neige ou les rayonnantes aiguilles du pin, tandis que

les fuseaux sautillent, babillent, se heurtent, se querellent.

Inspirées par quelques fées, elles étaient bien belles les dentelles de Mme Blanc. Fragiles toiles d'araignée brodées d'un fil de la Vierge, elles ont survécu à toutes les belles qui les portaient : favorites triomphantes ou marquises du bel esprit, qui depuis longtemps, dorment de leur dernier sommeil.

La plupart de ces réseaux légers avaient reçu leurs lettres de noblesse à Chantilly, à Cluny et à Alençon.

L'ancien point de Venise à l'aiguille a eu tous les succès possibles. — Un volant d'une finesse remarquable, de 23 centimètres de haut sur 4 mètres de long a été adjugé 8,050 francs. Avait-il servi à rehausser la beauté hautaine de 'une de ces belles patriciennes des palais Foscari et Contarini ? — Un autre volant, représentant des fleurs au milieu des rinceaux de feuillages, haut de 15 centimètres et long de 3m,50, 2,250 francs. — Un troisième, avec des reliefs merveilleux, 3,060 fr. — Un quatrième, point à la rose de 30 centimètres de haut, 5,580 francs. — Celui-ci, à enroulement de feuillages en relief sur un fond de réseaux, 3,660 francs. — Celui-là, avec un semis de fleurs de 50 centimètres de haut sur 2m,70, 2,620 francs. Enfin le dernier, à fleurs et à grandes palmes de 60 centimètres de haut sur 3 mètres seulement, 5,005 francs.

Sans doute ces deux volants et cette garniture de corsage d'un merveilleux travail, payés 11,600 francs, avaient été portés par quelque dogaresse apparaissant dans toute sa splendeur à son balcon sur le Grand Canal, le jour de la fête du Bucentaure.

Venaient ensuite les dentelles en vieux points d'Angleterre, qui avaient peut-être couvert les épaules frissonnantes des princesses aux fêtes de la cour de la

reine Anne, un volant en ancienne guipure de 65 centimètres de haut, payé 1,000 francs, et une robe à fond de feuilles de palmier avec quilles de roses et de feuillages, bordure et traîne à rinceaux, très disputée jusqu'à 1,460 francs.

Une garniture de robe en dentelle d'Alençon, précieux souvenir de notre fabrication française, a été poussée jusqu'à 3,500 francs.

Un joli total encore! 160,000 francs.

Mes charmantes lectrices me demanderont peut-être les noms des *acquéreuses*. Point ne le sais ; mais je puis leur dire qu'au temps passé la reine Élisabeth avait bien mille robes garnies de dentelles et qu'il avait fallu plus de 600 mètres de dentelles pour garnir les fraises de nuit de Charles Ier.

Cette semaine, on va vendre les deux cent cinquante éventails de cette millionnaire fantasque, une collection à rendre jaloux les Espagnoles de toutes les Espagnes. Quelques-uns sont des merveilles, les autres des trouvailles. Viendront ensuite les ivoires, les bronzes, les dentelles d'été, Malines, Valenciennes, dentelles-torchons, filets de Venise, après des crêpes de Chine, des cachemires de l'Inde, des soieries de Lyon, des meubles, du plaqué, — en un mot tout un petit coin des magasins du Louvre, dont elle avait sans doute fait l'emplette — lassée de choisir et pour aller plus vite, — en bloc, d'un geste, sans rien voir, en étendant la main : « Tout ceci est pour moi. — Envoyez-le rue de » Rivoli avec la facture acquittée. On me paye toujours » comptant. Je fais de même. »

Il faut bien s'occuper de quelque chose.

Mme Marie Blanc achetait pour faire pardonner ses millions.

Très brillant résultat, la vente Édouard Fould, 315,610 francs. — Foule compacte, du reste, à toutes les vacations. Les nombreux amis du sympathique sportsman étaient tous là pendant les cinq jours; il leur semblait, en assistant à sa vente, qu'ils venaient lui donner un dernier adieu. Le baron Finot, M. Lupin, le marquis de Gontaut, MM. de Pourtalès, de Salignac-Fénelon, Pozzo di Borgo, le comte de Baillon, M. de Montgermont, Maurice Ephrussi, ont figuré parmi les acquéreurs.

M. Stettiner, le marchand de curiosités de la rue de la Chaussée-d'Antin, a eu les honneurs de la séance. C'est à lui que les chenets en bronze du XVIe siècle ont été adjugés pour la somme de 22,000 francs.

Plus loin, nous allons donner quelques prix et nous voudrions pouvoir y joindre le nom de tous les acquéreurs; mais, comme nous le dit souvent l'un de nos aimables confrères, M. Auguste Dalligny, beaucoup d'amateurs ne surenchérissent pas par eux-mêmes; le plus souvent, ils s'en remettent de ce soin à MM. Mannheim, Petit et Féral, ou tout autre expert en qui ils ont confiance, et qui souvent aussi les ont guidés de leurs conseils avant la vente. — Publier les noms mentionnés sur les procès-verbaux, bien que nous soyons à même de les connaître, ne dirait pas le plus souvent où vont se classer la plupart des objets d'art. — Rappelons donc, tout en le regrettant, le mystère dont quelques collectionneurs aiment à s'entourer. — Ils se trompent dans leur tactique. Tout se sait un jour ou l'autre.

Voici le résumé des principales adjudications :

TABLEAUX ET AQUARELLES

Chaplin, les *Bulles de savon*, 1,650 francs. — David, *Portrait de Ingres enfant*, 6,000 francs. — Alfred de Dreux, cheval de course près d'une barrière, 3,200 francs. — Harpignies, le *Château de Béguin*, octobre 1872, aquarelle, 600 francs. — Heilbuth, *Petite joueuse de vielle*, 700 francs. — Aildebrant, *Barques de pêche en mer*, 5,100 francs. — Charles Jacque, *Poulailler*, 1,160 francs. — Eug. Lambert, *Chiens et chats*, 2,600 francs. — Madeleine Lemaire, *Fleurs et fruits*, 1,350 francs. — Ph. Rousseau, *Chardin et ses modèles*, 6,300 francs. — Troyon, *Sur la falaise*, 720 francs. — Horace Vernet, *Portrait* de lui-même, daté de 1823, Rome, 500 francs. — Greuze, *Jeune paysan*, 4,300 francs. — Honde Kocter, *Poules et paons*, 1,600 francs.

OBJETS D'ART

NUMÉROS DU CATALOGUE

79. Médaillon de mariage en or émaillé, portant une inscription allemande et la date 1647, et sur chacune de ses faces deux écussons armoriés, à M. Stettiner, 1,880 fr.

80. Tabatière oblongue montée à cage, en or ciselé. — Deux dessins de de Boissieu (collection Louis Fould), à M. Guenot, 4,700 fr.

81. Tabatière carrée, en émail de Saxe, décorée de sujets dans le goût de Watteau, à M. Guenot, 600 fr.

25. Le grand vase en argent, sculpté par Recipon, prix de course, 3,950 fr.

126. Les quatre flambeaux de Lehendrick, à M. Ollivier, qui possède une belle collection de montres, 6,500 fr.

NUMÉROS DU CATALOGUE

127 et 137. Surtout de table en argent, sortant des ateliers d'Odiot, à Mme Grandjean, 12,100 fr.

180. Bas-relief d'après Donatello, Saint Jean-Baptiste enfant (collection Fould), au baron Schickler, 2,400 fr.

196. Statuette de jeune fille, marbre fait en 1865 par E. Marcelin, 510 fr.

197. Ivoire, Bacchanale d'enfants (collection Louis Fould), 800 fr.

210. Plat hispano-mauresque à reflets métalliques (collection Louis Fould), 1,200 fr.

222. Bannette en faïence de Rouen, décor bleu et rouille, écusson en camaïeu, 460 fr.

227. Deux grands plats ronds en faïence bleue de Rouen avec un écusson au centre, 1,750 fr.

229. Un grand plat en faïence de Nevers avec sujets champêtres au fond, 300 fr.

231. Grand plat rond en Nevers, décoré de fleurs et d'oiseaux, 250 fr.

259. Deux jardinières en porcelaine du Japon, décorées de fleurs sur fond bleu, à M. Ephrussi, 2,120 fr.

320. Vingt-six assiettes en ancienne porcelaine de Chine, décorées en émaux de la famille rose à fleurs, 810 fr.

358. Écuelle en pâte tendre de Sèvres, époque Louis XV, 1,420 fr.

377. Buste d'Empereur romain, en bronze, et 378, buste de Caracalla, à M. Wetterhan, 1,500 fr.

379. Buste de Trajan, la tête en bronze vert, la chlamyde en bronze doré, 1,820 fr.

381. Deux groupes en bronze : Le combat d'Hercule et d'un Centaure, Hercule domptant le taureau de l'île de Crète, patine brune, à M. Stettiner, 2,500 fr.

457. Cartel Louis XVI, enrichi de festons de lauriers et de branches de chêne, surmonté d'un buste d'empereur romain, à M. Olida, 2,580 fr.

458. Deux candélabres Louis XVI, formés par deux figures

NUMÉROS DU CATALOGUE

de femmes, en bronze vert, supportant un cornet d'où s'échappent trois branches porte-lumière en bronze doré, à M. de Montgermont, 5,700 fr.

464. Pendule Louis XVI : l'Aurore, 1,080 fr.

465. Pendule de la même époque : la Pleureuse, 1,820 fr.

466. Pendule Louis XV : Lion rampant, 3,100 fr.

476. Pendule Louis XVI, avec une figure de Diane assise, à M. Schickler, 800 fr.

479. Deux bras, composés chacun d'une cariatide d'enfant tenant une branche porte-lumière, à M. Guenot, 1,460 fr.

480. Grand meuble à deux corps, en noyer sculpté, du temps de Louis XIII, 7,120 fr.

483. Petit chiffonnier Louis XIV, en marqueterie de bois de placage à filet, 1,200 fr.

535. Meubles Louis XV, en bois sculpté recouvert de tapisserie de Beauvais, Fables de La Fontaine : un canapé et dix fauteuils, 13,100 fr.

547. Tapisserie de la suite de l'histoire de Don Quichotte, 10,000 fr.

548 à 550. Cinq portières en tapisseries de Beauvais, époque Louis XVI, décorées de lauriers, de corbeilles, de roses et de vases de fleurs, 9,900 fr.

552. Tapis indien, brodé d'or et de soies de couleur, 4,200 fr.

X

Le culte des livres. — Les grands disparus et les contemporains. — La douane anglaise respecte les livres. — Le *duc d'Aumale*, le *baron Pichon*, *M. Dutuit*, le Rouennais, *M. Ruggieri*, l'artificier, feu *L. Pottier*, les experts : *Labitte*, *Porquet*, et *Durel*. — Les livres et la mode. — La recherche des romantiques. — Les *majores* et les *minores*. — Ventes Peigné-Delacour, Sinety, Van den Broeck, Guay Pellion, Lucien, Clément et Lesorre.

Paris, *8 mars*.

« Le *krack* n'a pas touché les bibliophiles, me disait l'autre jour l'un des grands libraires de Paris; les beaux livres sont plus que jamais recherchés et les recettes se font aussi bien que précédemment. »

Les bibliophiles, en effet, flânent du côté du quai Voltaire ou dans les rues adjacentes. Ils vont aussi dans le passage des Panoramas, et, s'ils s'aventurent rue Vivienne, c'est pour aller à la Bibliothèque et non pour s'arrêter place de la Bourse. Ils trouvent, dans leur douce et chère passion, toutes les émotions du jeu sans en craindre les terribles effets. Ils ont, à tout âge, les satisfactions de l'amour sans en ressentir toutes les amertumes. Ils éprouvent les âpres plaisirs de la chasse sans avoir à en subir les fatigues et les dangers. Leurs amis ne changent jamais. Ce sont des gens sages. Je les aime, et comme je suis un peu des leurs, je vais leur consacrer ce chapitre.

Colbert, le comte d'Hoym, le duc de La Vallière, de

Gaignat, nous ont légué d'impérissables catalogues qui provoquent notre envie et forcent notre estime. Ils ne sont plus aussi, ces Brunet, ces Gabriel Peignot, ces Yemenitz, ces Pixérécourt, ces de La Bedoyère, ces Armand Bertin qui, par leurs ventes récentes, nous ont fait juger les objets de leur culte et de leurs études. Mais, dans ce livre, je ne parlerai que de ceux qui vivent encore, et qui tiennent le premier rang parmi les érudits et les délicats.

A tout seigneur, tout honneur. Le duc d'Aumale possède bien certainement le plus beau musée bibliographique du monde entier. Il a des trésors que la Bibliothèque nationale lui envie, malgré ses richesses. Pendez-vous, amateurs du charmant XVIIIe siècle ! C'est à Chantilly que se trouvent les *Chansons de Laborde*, premier valet de chambre du roi, gouverneur du Louvre — exemplaire unique ! tiré sur peau de vélin, relié, avec les dessins de Moreau, de Lebouteux et de Le Barbier, acheté en 1865, 7,050 francs, à la vente Radziwill. C'est aussi le duc d'Aumale qui est devenu propriétaire de cette admirable bibliothèque d'Armand Cigongne, achetée sous l'empire, pendant son exil à Twickenham. Jules Janin a raconté qu'à leur arrivée en Angleterre, les caisses ne furent point souillées par les mains profanes des gabelous. — « Entrez librement, dit le directeur de la douane de Londres, c'est l'usage en Angleterre de saluer les belles choses au passage. »

Il faut placer ensuite le maître des maîtres, le baron Jérôme Pichon, l'auteur du *Ménagier de Paris*, le président de la Société des bibliophiles français, qui vient de publier un travail très remarquable sur le comte d'Hoym. Malgré une vente importante, la bibliothèque du quai d'Anjou renferme encore des richesses sans pareilles et les documents les plus précieux sur le siècle passé. Le baron Pichon possède dans la chambre où

couchait Lauzun, une certaine armoire en ébène qui contient de véritables trésors. Elle est là, près de son lit. Bien souvent il m'a dit : — « Je veux mourir en jetant un dernier regard vers mes livres bien-aimés. »

M. Dutuit, le Rouennais, à qui est arrivée cette étrange aventure : Il avait porté et laissé au Cabinet des estampes des eaux-fortes de Rembrandt dont il doutait. On devait les comparer avec les originaux. Par la force de l'habitude, un employé, dans un excès de zèle, sans se douter de rien, apposa dessus le timbre administratif. Savez-vous ce qu'il advint ? Lorsque M. Dutuit réclama son bien, il fut impossible de reconnaître les pièces fausses des épreuves vraies !

M. Bocher, le sénateur, a les exemplaires les plus beaux des livres du XVIII[e] siècle. Tous reliés en maroquin ! Il n'en veut pas d'autres. Tâchez, vous qui me lisez, de vous procurer un exemplaire de son livre sur les dentelles, reproduction étourdissante qui va paraître et dont quelques volumes, tirés sur du papier arraché aux gardes des anciens ouvrages, tromperaient les Vénitiens du temps, s'ils revenaient ici-bas.

M. Ruggieri, l'artificier, a réuni des planches, des albums, des dessins, des in-folio sur les fêtes populaires, nautiques ou autres des temps passés, — puis, M. La Roche-Lacarelle et M. le comte de Lignerolles, les plus rares éditions de nos classiques. M. Guyot de Villeneuve et M. Quentin Bauchard ont toutes les impossibilités possibles à trouver ; M. le comte de Mosbourg, les plus belles choses du siècle présent ; sans compter les millionnaires qui étaient en train de tout accaparer : Louis Rœderer, de Reims, et le baron James de Rothschild, disparus prématurément et dont la famille conserve les bibliothèques comme des mausolées élevés à leur mémoire.

Disons maintenant quelques mots de ces libraires qui

ont vécu ou vivent encore côte à côte de tous ces érudits, sans oublier M. L. Pottier, mort le 9 février de l'année dernière et qui, au physique, ressemblait à Sainte-Beuve, l'un de ses meilleurs clients. Au moral, « c'était le type du grand bibliophile, de l'éminent bibliographe et de l'honnête libraire. » Élève de J. Techener et de Crozet, successeur de Nozeran, au bout de cinquante ans d'un travail opiniâtre, il était arrivé à la fortune par la grande route de la probité et du savoir. C'était un chercheur persévérant qui savait, avec précision, dresser la notice raisonnée d'une bibliothèque.

Ses catalogues passent pour des modèles. Ils sont encore aujourd'hui le catéchisme des bibliophiles. Aussi eut-il l'insigne honneur d'être choisi comme expert pour faire les ventes de Louis-Philippe, les 8 mars et 6 décembre 1852; de Sauvageot, le 3 décembre 1860; du comte de La Bedoyère, le 3 février 1862; du prince Radziwill, le 22 janvier et le 19 février 1866; du baron Pichon, le 19 avril 1869; de Huillard, le 14 février 1870; de Sainte-Beuve, le 21 mars 1870. Brunet le chargea, par un testament, de présider à sa vente.

Frappé dans ses plus chères espérances par la perte de son fils, il se retira des affaires en 1872; mais il dut, pour satisfaire à des engagements pris, rédiger les notices de la bibliothèque de J. Taschereau, administrateur général de la Bibliothèque nationale, composée d'ouvrages tourangeaux qui se vendirent 120,000 francs, — de celle de Lebœuf de Montgermont, 27 mars 1876, 575,000 fr. et de celle de Rob. E. Turner, 12 mars 1878, qui comprenait un grand nombre de maroquins et qui atteignit 320,000 francs.

Son ami, M. Labitte, dut faire ses dernières ventes sur les catalogues qu'il avait préparés. Celui-là est aujourd'hui le Ch. Mannheim des curiosités bibliographiques. Depuis 1863, succédant à son père, Henri

Labitte, il fait des ventes. Il est habile et obligeant. Il a une grande activité. Je le vois sans cesse à l'hôtel Drouot, sur la petite table réservée pour l'expert, au bas de la tribune du commissaire-priseur, coter le prix des livres qu'adjuge Me Maurice Delestre, son fidèle acolyte, depuis la retraite de M. Delbergue-Cormont.

Je n'additionnerai pas le nombre incalculable d'exemplaires, in-folio gigantesques ou in-32 minuscules, qu'il a vendus. Ce serait une tâche ingrate et difficile; mais je crois bien ne rien exagérer en disant qu'il lui est bien passé dans les mains pour une dizaine de millions de francs de bouquins, à l'hôtel Drouot ou à la rue des Bons-Enfants. Ce sont de belles campagnes! La vente de l'académicien de Sacy, bibliothèque austère comme l'homme, des bibles, des ouvrages de philosophie ou de théologie; — De Marescot, amateur très passionné des classiques bien habillés, 85,000 francs; — Scheffer, où se trouvaient un *Télémaque*, dans une reliure à l'oiseau de Derome, qui valut 15,000 francs, et un Métastase in-4°, avec les 35 figures des vignettistes les plus célèbres, qui fut payé 12,000 fr. Cette bibliothèque fit 150,000 francs. — Martineau des Chesnets, 60,000 fr. Elle contenait le *Télémaque*, avec les eaux fortes, payé 3,000, et un exemplaire des *Métamorphoses d'Ovide*, traduction de l'abbé de Banier, avec les gravures avant la lettre, adjugé aussi 3,000 fr. — Renard, 180,000 fr. — De Ganay qui, avec 255 numéros, arrive à 355,000 fr. — Jules Janin, 80,000 francs. Bibliophile enragé, qui courait les fabriques, lui-même, afin de choisir les papiers sur lesquels il faisait tirer un exemplaire unique des livres modernes en souscription.

Depuis le commencement de l'année, M. Labitte, et un nouveau venu, M. Durel, se sont partagé la besogne, en attendant que M. Porquet arrive sur le lieu ordinaire

du combat avec la bibliothèque de M. Gosseford, de Londres, qu'il vendra pour le compte du libraire Toovey ; ce qui pourrait bien être, avec les Maioli, les Groliers qu'elle renferme, le grand événement de la saison, comme le furent, en 1880, les deux ventes de M. de Behague, qui produisirent la modeste somme de 675,000 fr. M. Porquet, expert, ne se dérange pas pour peu. *Ego nominor Porquet.* Il n'aime à frapper que les grands coups.

Suivons maintenant l'ordre chronologique des ventes dirigées par M. Labitte :

D'abord, du 12 au 14 janvier, petite vente anonyme dans laquelle les *Chansons populaires de France* reliées en maroquin citron, avec leurs couvertures, valent 505 francs.

Le 30 janvier, vente Peigné-Delacour, essentiellement archéologique. Trop de science ! Passons et allons droit au résultat : 23,000 francs.

Du 6 au 24 février, deuxième vente Sinety, 20,000 fr. Livres lus et fatigués. Ouvrages sur la Provence. N'en disons pas davantage et faisons comme le rédacteur de la préface du catalogue, qui trouve le moyen d'alléger considérablement sa tâche, en laissant au lecteur le soin de découvrir dans le catalogue les raretés qu'il pourrait par hasard renfermer.

Dans le cabinet D. (Van den Broeck), se trouvait le célèbre Voltaire de Beuchot, en grand papier vélin, enrichi de plus de *onze mille huit cents* pièces. 72 volumes en 89 ! Véritable monument élevé à la mémoire de Voltaire, comme les Pyramides aux Ptolémées d'Égypte. — M. Victor de Saint-Maurice s'était imposé cette tâche. Il avait fallu toute une existence de bibliophile pour faire ce travail colossal : œuvre de patience et de persévérance, s'il en fut jamais. Rien n'y manquait : plans,

vues, sites, paysages, gravures. Les portraits seuls étaient au nombre de cinq cent trente et formaient un seul volume. Des titres anciens avaient été imprimés exprès. — Acheté 5,900 francs par M. Roblin, le marchand d'estampes du quai Voltaire, sans doute pour casser les reins à tous ces gros billots et les détailler ensuite pièce par pièce dans sa clientèle.

Les livres ont leurs fluctuations comme la mode. Ils en subissent tous les caprices. *Habent sua fata libelli.* Rien n'est changeant comme leur destinée. Au commencement du siècle, vers 1810, apparaissent avec l'école de David, les amis de Didot qui recueillent tous les classiques. En 1830 éclate la hausse des incunables; on sauva de la destruction tout ce qui pouvait rester des romans de chevalerie. En 1840, époque de la splendeur de Victor Hugo et de Lamartine, le vent souffle du côté de la poésie. On s'arrache Clément Marot et Ronsard, Mellin de Saint-Gelais et Bonaventure Desperriers. De 1850 à 1860 paraît une génération nouvelle qui se tourne avec passion vers ces petits in-douze sortis des presses elzéviriennes, charmants petits volumes, spécimens parfaits de l'art typographique, vendus dans le temps un florin, souvent même beaucoup moins, on les recherche dans tous les coins, même dans les boîtes des quais où ils dormaient oubliés. Voici 1860, et une autre épidémie se propage. C'est l'époque du XVIIIe siècle. L'impératrice donne la note, et le concert commence. Tout est à la Marie-Antoinette. Plus de ces grandes bibliothèques, remplies d'in-folio. Elles tiennent trop de place! Le Trianon n'était pas jadis si encombré. Il ne faut plus sur les tablettes qu'une cinquantaine de volumes charmants, reliés avec un goût exquis, racontant les galanteries de ce siècle de l'amour.

Le vrai bibliophile montre avec orgueil cinquante

volumes, pas plus, tous ses livres ; — mais ils valent cinquante mille francs.

Où irons-nous? Depuis quelques années, sans attendre que le siècle soit révolu, les éditions originales des romantiques de 1830 et des publications illustrées de Béranger, de Grandville et de Daumier font fureur lorsqu'elles sont brochées, intactes, avec leur couverture souvent illustrée. Si le livre n'a jamais été lu, s'il n'a pas été coupé, s'il a conservé sa virginité contre les brutalités du couteau à papier, alors il est sans prix. Dernièrement, une édition princeps des *Orientales* a valu jusqu'à deux mille francs en vente publique!

La *Société des Amis des livres* a largement accentué ce mouvement. Les *Minores*, comme on les appelle, par opposition à leurs aînés les *Majores*, de la Société des *Bibliophiles français*, ont pour président M. Eugène Paillet, conseiller à la cour, fils du célèbre avocat. Ils comptent parmi leurs membres : M. Tual, le commissaire-priseur; M. Brivois, dont la bibliographie de l'œuvre de Béranger n'a pas peu contribué à l'élan actuel, et M[me] Adam, Juliette Lamber, l'auteur de *Grecque* et la fondatrice de la *Nouvelle Revue*.

Ils sont une cinquantaine. Leur intention est d'éditer, à nombre restreint, dans l'époque romantique, tout ce qui leur paraîtra intéressant. Ils ont commencé leur tâche. M. Eugène Paillet a été chargé de diriger l'impression de la *Chronique de Charles IX*, par Prosper Mérimée, avec 31 dessins pleins d'esprit et de mouvement, d'Édouard Morin, imprimée en 1876, chez Chamerot. Ce charmant bouquin a valu déjà 650 francs, dans une vente. Le second ouvrage, surveillé par M. Cherrier : *Scènes de la vie de Bohème*, de Murger, avec douze eaux-fortes très gracieuses et très fines d'Adolphe Richard, imprimé à 118 exemplaires, par Jouaust, a obtenu 250 francs, et le troisième, *Fortunio*, de Théophile Gau-

tier, composé par les soins de M. Billard, chez Motteroz, avec des eaux-fortes de Milius, vient de se vendre, à l'hôtel Drouot, 285 francs.

M. Lucien Clément, l'un des fondateurs bien connu de cette société, a voulu, l'un des premiers, interroger le public sur le goût des livres du XVIIIe siècle. Il a fait vendre, par Adolphe Labitte, une collection à peu près complète des romantiques, qui a produit 27,000 francs. C'est une passion nouvelle. Il n'y a plus à le nier.

Victor Hugo. *Notre-Dame de Paris*, la première édition, avec les bois de Tony Johannot : 311 fr., acheté par le libraire Rouquette.

Cet ouvrage humoristique : *Scènes de la vie privée des animaux*, paru en 1842, chez Hetzel, sous la direction de cet homme d'esprit, Stahl. Premier tirage, avec le prospectus de la publication et une notice sur J.-J. Grandville, par Ch. Blanc : 710 francs.

Les œuvres de Béranger, publiées par Perrotin, en 1834, avec le supplément et les figures sur chine : 635 francs. — Les figures de Lemud, sur chine, avant la lettre : 800 francs.

Les *Chants et chansons populaires de la France*, 1843, reliés sur brochure et non rognés, ont été vendus 640 francs. — Les *Français peints par eux-mêmes*, de Curmer, 1840, ont été disputés jusqu'à 480 francs.

Monsieur, *Madame et Bébé*, ces charmants articles de Gustave Droz, parus dans la *Vie Parisienne* et réunis en un volume, chez Havard, en 1876, avec des illustrations d'Ed. Morin, un des rares exemplaires sur chine, 200 francs. — Que vaudra donc un jour la collection de la *Vie Moderne* avec ses illustrations de premier ordre !

Les *Français peints par eux-mêmes*, de Curmer, 1840. Un exemplaire hors ligne, rarissime, le seul

connu en cet état. Songez donc ! Les neuf premiers volumes brochés avec le *Prisme*, le précieux coloris des planches et les couvertures, sans taches dans leurs illustrations dorées, ont été disputés jusqu'à 480 francs.

La *Peau de chagrin*, de Balzac, qui se vendait ordinairement 60 à 80 francs : 180 francs.

Le Théâtre et la troupe de Molière, publié par Scheuring, de Lyon, 1864-1870, avec les charmantes vignettes de Hillemacher, exemplaire tiré sur chine, et, en outre, une petite plaquette in-8°, la *Cérémonie du malade imaginaire*, signée : Fred. Hillemacher *editionnavit et bonhommavit*, Lugduni, Perrin, 1870. — 1,600 francs, à MM. Morgand et Fatou.

Fouillez tous dans les rayons de votre bibliothèque, et surtout dans les greniers de vos vieux parents de province, et retirez-en ces petits volumes publiés de 1840 à 1843, sous le titre de *Physiologie*, — la *Lorette*, rehaussée des dessins de Gavarni ; le *Bourgeois*, par Henri Monnier; la *Parisienne*, par T. Delord, le *Bas-bleu*, par Frédéric Soulié ; *Créanciers et débiteurs*, illustré par Janet Lange ; *Robert Macaire*, par Daumier ; l'*Homme marié*, de Paul de Kock ; les *Étudiants*, avec les dessins de Trimolet ; *Foyers et coulisses*, par Jacques Arago, charmants livres édités par Charpentier, Aubert, de La Chapelle et beaucoup d'autres. Il y a ainsi une centaine d'opuscules charmants de verve et d'esprit. Cette histoire complète des mœurs du temps, groupée par M. Lucien Clément, a valu 345 francs.

Les 27 et 28 février, même recherche et même entrain dans la vente de M. Lesorre, arbitre du tribunal de commerce, dirigée par M. Durel. Cette bibliothèque, faite avec les seules ressources du XIXe siècle, appartenait aussi à l'un des fondateurs de la Société des Amis des livres. Succès complet.

780 francs ! les *Contes Rémois*, édition de 1858, parue chez Michel Lévy, la première illustrée par Meissonier, papier de Hollande et figures sur chine.

230 francs ! l'édition originale de la *Dame aux Camélias*, d'Alexandre Dumas fils, parue en 1848. 2 volumes in-8° brochés avec leurs couvertures.

199 francs ! la première édition de *Madame Bovary*, Michel Lévy, 1857, en grand papier.

Et toute la série des éditions originales de Victor Hugo, cartonnées, mais non rognées : *Odes et poésies diverses*, 1822, chez Pélicier, 240 francs. — *Han d'Islande*, 1823, chez Person, 230 francs. — *Odes et Ballades*, 1826, 200 francs. — *Bug Jargal*, par l'auteur d'*Han d'Islande*, 30 francs. — *Cromwell*, chez Dupont, 50 francs. — Les *Orientales*, 1829, 210 francs. — *Hernani*, 1830, 64 francs. — *Notre-Dame de Paris*, chez Gosselin, 800 francs. Le même, chez Renduel, 1836, 195 francs. — Les *Feuilles d'automne*, 1832, 205 fr. — Le *Roi s'amuse*, 1832, 125 francs. — *Lucrèce Borgia*, 1833, 205 francs.

Et nunc erudimini. Cherchez et vous trouverez, bibliophiles en grain et en herbe !

Du 6 au 12 février, vente de M. P. G.-P., le banquier Gui Pellion, associé de la maison Bouvier frères et qui n'achetait que depuis quelques années. Le catalogue renfermait toute une série de bois très curieux, reproduction exacte de la première page de tous nos classiques :

La série complète des douze pièces de Racine a été vendue 6,120 francs, bien que *les Plaideurs* et plusieurs autres pièces fussent rognés. Racine changeait souvent d'éditeur. Très curieuses, ces éditions princeps ! Elles se vendaient tantôt chez *Gabriel Quinet, au Palais, dans la grande salle des Prisonniers ;* tantôt

chez Théodore Girard, du côté de la *cour des Aydes, à l'Ennui* (singulière enseigne de librairie!); ou chez *Claude Barbin, au Palais, sur le second perron de la Sainte-Chapelle.*

Les pièces originales de Molière, reliées par Trautz, étaient au nombre de quinze ou vingt. Deux ont été enlevées de 1,000 à 1,200 francs, malgré leur assez mauvais état de conservation. Le *Tartuffe, imprimé aux dépens de l'auteur chez Jean Ribov, au Palais, vis-à-vis de la porte de l'église de la Sainte-Chapelle, à l'image de Saint-Louis*, a été payé 2,205 francs. Il valait dix sols à l'époque!

Toujours en honneur le XVIIIe siècle! 3,880 francs les chansons de Laborde reliées en maroquin, achetées par MM. Morgand et Fatou. — 3,000 francs les *Fables* de Dorat, en 2 volumes, en grand papier et vêtues de vieux maroquin rouge : car si l'habit ne fait pas le moine, il donne une grande valeur aux livres.

En tout, 115,000 francs.

Allons, les bibliomanes ne sont pas encore en grève! Si l'on présentait sur table des livres comme ceux de Didot, il se trouverait certainement des acquéreurs pour payer, comme en 1878, les *Chroniques de Normandie*, 51,000 francs et, en 1879, le *Missel de Charles VI*, 76,000 francs (1). — Deux beaux coups de marteau!

Ce sont, du reste, les deux plus belles adjudications connues de mémoire de commissaire-priseur. On en parle encore dans les couloirs de l'hôtel Drouot.

(1) Ce dernier manuscrit, acheté par MM. Morgand et Fatou, a, depuis, été revendu deux fois. Il appartient actuellement au comte de Zoustain.

XI

Monsieur Béranger. —*Pour les pauvres, s'il vous plaît.* — Le chevalier Albert de Kniff. — Les maîtres de la peinture faisant des recettes dans les foires. — Le Primatice de la collection Thibaud. — Gustave Collin. — Le fonds de commerce de Léon Escudier.

Paris, 20 mars.

Il est d'assez mauvais goût de parler de soi, mais je ne puis résister à la tentation de présenter au public la lettre curieuse que le facteur a déposée ce matin chez mon concierge. Je n'y change pas un iota pour lui garder toute sa couleur.

A Monsieur Paul Eudel, érudit collectionneur.

Faubourg de Saint-Jean-du-Var,
(Toulon-sur-Mer).

15 mars 1882,
Route Nationale, 119.

Monsieur,

Puisque Monsieur Paul Eudel est un grand amateur (*flatteur!*), je sais un tableau de *Pastelle* (sic) de 1824, peinture fine, un vrai chef-d'œuvre de musée, estimée 50,000 francs : le *Rêve de Sixte-Quint*. Une colonnade à droite. Temple grec. Paysage d'un finit (sic) et d'une poésie.

Je vous attends.

J'ai l'honneur, monsieur, de vous présenter mes respects.

Monsieur Béranger, menuisier,
Maison Timon.

Je livre cette adresse à mes lecteurs. Avis aux chercheurs moins incrédules que moi qui voudraient prendre ma place et faire le voyage des Alpes-Maritimes, mais je leur garantis une belle mystification. Je n'en sais rien, mais j'en suis sûr. Monsieur Béranger devrait se contenter de faire chanter son rabot. Ce n'est pas son rôle de se mêler des beaux-arts; qu'il apprenne avant l'orthographe.

Ils sont aujourd'hui comme cela des milliers en France qui se figurent avoir rencontré des trésors. Ils lisent les ventes dans le *Petit Journal*. Les grands prix dont on parle les grisent. Ils en voient partout.

Pour les pauvres, s'il vous plaît. C'est ainsi que la vente de la comtesse de Ribains a été annoncée, au profit des déshérités de la fortune, à Tours et à Paris. Elle a eu lieu le lundi 20 février.

C'était surtout une réunion de bijoux. Toute une ribambelle de tabatières, de boîtes surmontées des L entrelacés du Roi (430 francs), de bonbonnières avec le portrait du dauphin Louis XVII (450 francs) et des drageoirs de formes contournées qui servaient aux belles ennuyées du temps (400 francs).

La série des montres aurait pu rendre jaloux M. Ollivier qui en avait une si belle collection exposée au Trocadéro en 1878. C'était un défilé charmant de toutes les époques, délicieux souvenirs qui avaient indiqué les heures des siècles passés depuis le grand Roi jusqu'à l'infortuné Louis XVI. Je vois encore passer de mains en mains une adorable petite montre formant le chaton d'une bague, une autre en cailloux d'Egypte, une autre à répétition et revêtue d'émail gris, une autre encore ayant la forme d'une cassolette. Celle-ci était dans un panier décoré de fleurs et enrichi de marcassite duquel s'échappait un bouquet de fleurs en pierres précieuses.

Celle-là portait sur sa cuvette un charmant portrait de femme, souvenir d'un amoureux sans doute. Cette grosse montre de voyage, à sonnerie, en argent ciselé et découpé à jour, était sans doute placée dans la poche profonde des lourds carrosses de la Régence, pour tromper, la nuit, les heures d'ennui avant l'arrivée au dernier relai de poste. Cette dernière enfin, en or émaillé, bleu clair, avec un aigle finement ciselé sur le couvercle, vendue 600 francs, datait probablement de la déclaration de l'Indépendance de l'Amérique. Toutes, produits exquis des fabriques de Paris et de Genève.

Voilà un testament bien pensé. C'est bien de collectionner ainsi. Quelle douce jouissance de redire en rangeant chaque acquisition dans ses vitrines : « Tout cela sera pour les malheureux qui manquent de pain. » Ils ont été bien traités, du reste, car la vente a produit 36,484 francs. Peut-être les marchands qui étaient là ont-ils voulu aider à la réussite de cette généreuse idée. Décidément, ils ne sont pas aussi juifs que cela. Mettons en tous cas, dans l'incertitude, cette bonne action à leur actif.

Vingt-neuf tableaux du chevalier Albert de Kniff ont été présentés au public par l'expert Georges Petit. Ce peintre belge, ami de M. Stevens, a du talent. Il veut se soustraire à la tyrannie des marchands. C'est un bon paysagiste et un excellent animalier pour ceux qui le connaissent. Voici son état civil au livret du Salon : Médaille de troisième classe en 1857. Rappel en 1859 et 1861. Décoré en 1861.

Cette vente a réussi. Quelques toiles ont obtenu un bon prix. — Les *Prairies de Lagrange* : 1,500 francs. — Le *Village de Charlepont* : 1,450 francs. — L'*Embouchure de la Meuse*, 1,460 francs. — Le *Troupeau de Mortefontaine*, 510 francs. — *Bœuf*, étude, 920 fr.

— Le tableau payé le plus cher a été un joli paysage : *La Bruyère en fleurs*, 2,400 francs.

Les vingt-neuf toiles : 21,655 francs.

Les Barnums, voyant que Tom-Pouce, Milie-Christine, le géant Andréa avaient fini par lasser la curiosité du public, ont changé leur manière. Ils exhibent maintenant les tableaux des grands maîtres. C'est ainsi que, l'année dernière, deux tableaux du peintre viennois, le grand Makart, l'auteur de l'*Entrée de Charles-Quint à Anvers*, payés 100,000 francs, ont fait leur tour du monde en 60 jours. Les camelots fréquentent maintenant les couloirs de l'hôtel Drouot, cherchant des toiles à sensation. Nous les voyons assister aux grandes ventes. Bientôt, dans toutes les kermesses de l'Europe, entre la femme torpille et le phoque qui dit papa, on exhibera une œuvre du peintre le plus en vogue, avec une belle réclame peinturlurée par un rapin de cinquième ordre.

Voyez d'ici, à la fête de Saint-Cloud, ce grand écriteau qui attire tous les regards :

LE JUGEMENT DERNIER

PAR

M. BAUDRY

Médaille d'honneur du Salon de 1881.

PRIX : 1 franc.

On peut payer deux fois, à l'entrée et à la sortie, si l'on est satisfait.

La peinture *travaillera* ainsi devant le public des deux hémisphères.

Puis, lorsque après de longues tournées, l'œuvre sera

quelque peu endommagée par les intempéries du plein air, l'impresario rentrera à Paris pour la dernière représentation. Il exposera et vendra le tableau dans la salle numéro 8 de l'hôtel Drouot, devant le Tout Paris des Beaux-Arts, afin d'en tirer une dernière recette.

Deux beaux tableaux ont figuré dans la vente de William Thibaud, en son temps, secrétaire du roi Joseph, chargé par lui de la liquidation de la galerie du cardinal Fesch. Déjà une vente Thibaud avait eu lieu de son vivant, en 1868. Sa fille, Mme Hughes de Saint-Albin, a fait passer à l'hôtel, le 22 mars, ce qui restait de ses collections.

Un Murillo : *Saint Diego d'Alcala*, reconnu authentique par M. Madresso, directeur du musée de Madrid.

Une agréable composition du Primatice : *L'Abondance*, sous les traits d'une belle et blonde jeune fille entre les quatre Éléments figurés par des Amours, enguirlandés de fruits, de fleurs, de poissons, d'oiseaux et de coquillages. Détail curieux, sur le devant du tableau : un jeune enfant tient un caméléon sur son doigt, symbole de l'inconstance des éléments.

M. Gustave Collin est un peintre qui expose chaque année. On trouve son nom au livret du Salon, mais il n'a pas encore obtenu de récompense. De temps à autre, il aborde hardiment l'Hôtel des ventes. Ils sont comme cela quelques-uns vendant pour leur compte, préférant, à l'intermédiaire coûteux des marchands en renom, le public difficile des amateurs.

Cette fois, il a pris Me Tual comme commissaire-priseur et M. Detrimont comme expert, et il a exhibé trente-cinq tableaux. Il affectionne les petites toiles de 33 sur 40, qu'il couvre, avec des effets puissants et de robustes empâtements, de scènes moitié françaises et

moitié basques, toujours prises dans les Pyrénées ou le Guipuzcoa : le port de Passages, Fontarabie, la route de Gavarnie, Saint-Jean-de-Luz fournissent les sujets de ses tableaux.

Cette vente a eu au moins un succès d'estime. Elle a produit 18,000 francs. Les *Vieux chênes de Belchneia*, à Urrugne, premiers jours d'automne, ont valu 1,200 fr. *L'Auberge de Chapelles*, 1,050 francs. Une *Rue du quartier Saint-Jean, à Pasages,* 1,700 francs. *Le Départ pour la pêche*, 710 francs.

La mort a frappé à coups redoublés, l'année dernière. La musique a perdu l'un de ses meilleurs appuis, Léon Escudier, son serviteur fidèle. Il a fallu liquider les planches, les exemplaires et la propriété des nombreux ouvrages qu'il avait édités.

Ce n'est pas un commissaire-priseur qui a opéré. La vente s'est faite, cette fois, par-devant Me Cherrier, notaire, en son étude, rue Jean-Jacques-Rousseau. On a procédé par l'extinction des feux sur des estimations fixées par le tribunal. Presque tous les éditeurs s'y étaient rendus ou s'étaient fait représenter. Quelques artistes et plusieurs compositeurs figuraient parmi les assistants.

La justice se trompe quelquefois; car elle avait décidé que le tout devait se vendre 530,000 francs; aussi, beaucoup de partitions ayant laissé brûler les trois bougies sans atteindre la mise à prix, ont dû être remises aux enchères à la suite d'un nouvel arrêté.

Voyons les deux vacations.

A la première, quelques-unes des œuvres de l'immortel Verdi ont obtenu des prix très élevés. Consignons-les, c'est de l'histoire.

M. Léon Grus a acheté la partition de *Rigoletto*. Estimée 54,000 fr., elle est montée à 62,000 fr., frais compris.

La *Traviata*, — que de gloire dans ce simple mot! — a été acquise pour 72,000 francs par M. Benoît.

MM. Heugel père et fils, ces Parisiens sortis de Nantes, ont acheté pour *Le Ménestrel* le *Ballo in Maschera* et *Le roi l'a dit*, le charmant ouvrage de Léo Delibes, représenté en 1874 à l'Opéra-Comique.

M. Henry Lemoine a fait l'acquisition de *Maître Pathelin*, de François Bazin.

Bonsoir, Monsieur Pantalon, est échu à M. Gregh, ainsi que la partition de *Turlupin*.

Bataclan, de Jacques Offenbach, est devenu la propriété de M. Bathlot.

MM. Choudens et fils ont payé environ 40,000 francs un lot de partitions de Verdi comprenant *Attila*, *Giovanna d'Arco*, *Aroldo*, *I due Foscari*, *Luisa Miller*, *Macbeth*, *J. Masnadieri*, *Alzira*, la *Battaglia de Legnano*, *El Finto Stanislas*, *Stifelio*.

L'œuvre si charmante des frères Ricci, *Crispino e la Comare*, appartient maintenant à un grand amateur de musique et compositeur lui-même, M. Marcellus Muller.

Le *Trovatore*, qui avait le plus contribué à la fortune d'Escudier, n'a pas figuré dans cette adjudication, la propriété de cette œuvre ayant été cédée, il y a quelques années, pour cent mille francs, à l'éditeur Benoît.

Cette première séance s'est élevée à 216,000 francs. Après la vente, M. O' Kelly a racheté, au prix de 60,000 francs, un lot comprenant plusieurs morceaux d'Émile Prudent, toutes les compositions de Gottschalk, ainsi que toutes les chansonnettes du répertoire du spirituel artiste et collectionneur, mon ami Berthelier.

L'autre mardi, on a repris et terminé la vente des ouvrages qui n'avaient pas été adjugés. Les prix avaient été beaucoup baissés. Quelques-uns des lots, disputés avec une sorte d'acharnement, ont monté assez haut.

Il est bon de garder la trace des principales adjudications. Le journal *la Musique Populaire* nous aidera dans cette tâche.

La partition d'*Aïda*, de Verdi, qui avait échoué la première fois à 90,000 francs, réduite à 54,000 francs, après une lutte très vive, est devenue, pour 100,000 fr., la propriété d'Alphonse Leduc.

MM. Heugel et fils ont acquis, pour 40,000 francs, les quatre partitions d'Ambroise Thomas : le *Caïd*, la *Tonelli*, le *Songe d'une nuit d'été*, *Raymond ou le Secret de la reine*. — A la première vacation, il ne s'était présenté personne à 37,000 francs.

M. Henri Lemoine a acheté *Ernani*, de Verdi, 14,500 francs. La messe du *Requiem*, du même maître, retirée à 5,500 francs le premier jour, est arrivée jusqu'à 6,000 francs, et la méthode de contrebasse de Bottesini à 4,200 francs.

Don Carlos et *Simon Boccanegra*, de Verdi, ont été poussés par un avoué de Paris, M. Dubost, qui surenchérissait, disait-on, pour le compte de la maison Ricordi de Milan. Ces deux lots lui sont restés, le premier pour 9,800 francs, et le second pour 3,100 francs.

M. Vianesi, qui, assure-t-on, a le désir d'ouvrir un théâtre italien à Paris l'hiver prochain, a fait l'acquisition de la partition *I Lombardi* (Jérusalem), au prix de 7,000 francs.

La partition des *Vêpres siciliennes* est allée entre les mains de l'éditeur Kybourtz, au prix de 6,100 francs.

M. Bathlot s'est fait adjuger *le Premier jour de bonheur*, d'Auber, écrit pour Capoul, à 6,700 francs, et *Une folie à Rome*, des frères Ricci, pour 3,200 francs.

M. Lumière, autrefois avoué à Caen, agissant au nom d'une Société qui se propose de prendre une grande maison de commerce de musique, a payé 3,400 francs le *Dom Sébastien de Portugal*, de Donizetti.

Au nombre des partitions les moins favorisées, il faut citer : *Gustave III*, d'Auber, payé 950 francs seulement, par MM. Heugel et fils. — *Rêves d'amour*, le dernier ouvrage d'Auber, et *Pierre de Médicis*, adjugés à M. Bathlot, n'ont valu que 700 et 650 francs.

Par un singulier retour des choses d'ici-bas, *Gibby, la cornemuse*, de Clapisson, et *Castibelza*, le premier opéra d'Aimé Maillard, deux ouvrages qui ont fait courir tout Paris dans le temps, ont été obtenus par M. O' Kelly pour la modique somme de 390 francs.

Le total de cette seconde vente a dépassé 210,000 fr. Un jour venant, on vendra aussi les partitions de MM. Massenet et Saint-Saëns qui nous charment tant. Quel sort l'avenir leur réserve-t-il ? Nul ne le sait.

XII

Le monde de la galanterie. — La *petite Caro.* — La *vieille garde.* — Le *trône de l'amour.* — Diamants et perles fines. — Jean-François Gigoux. — Erwein de Steinbach contemplant son œuvre dans la cathédrale de Strasbourg. — Portraits d'Erasme et de Hieronymus. — *Étudiez les dessins des maîtres.*

Paris, 24 mars.

Une vente de demi-mondaine! Cela manquait jusqu'ici cette année! En voici deux d'un coup : Mlle M..., artiste dramatique, et Mlle Caroline Letessier.

Il ne faut pas soulever le loup de velours qui masque le charmant visage de la première. Il aurait été cependant bien facile sans doute de rendre indiscret Me Paul Gérard, le commissaire-priseur, ou M. Henri Devynck, l'expert; mais le contenu du catalogue à couverture rose n'étant pas de nature à provoquer la curiosité, nous avons respecté l'incognito demandé.

Caroline Letessier doit avoir maintenant bien près du demi-siècle. Elle a eu son heure de célébrité, comme tant d'autres, mortes ou oubliées : Esther Guimont et Anna Deslions, que son aréopage avait surnommée Phryné, Cora Pearl, qui s'est rangée, Gabrielle Elluini, qui portait si bien le maillot et qui fait de la finance, Alice Regnault qui convole, Judith Baron qui se consacre à des œuvres pies, Duverger qui joue à la Bourse, Aimée qui cherche à oublier le volage Capoul en faisant de la peinture avec Mlle Abbema, Caroline

Bader qui tenait naguère un bureau de tabac près de l'hôtel des ventes, la comtesse de Lazenay qui ne cueille plus le persil que dans un potager d'Asnières, — toutes se sont éclipsées de la scène du monde où elles faisaient tant de tapage, disparaissant habilement à l'heure où les empâtements du blanc gras ne dissimulent plus les rides, où les mèches grises voltigent sous les frisures de la perruque rousse, où il faut songer, peut-être, à ouvrir les loges après se les être fait si longtemps ouvrir.

Vers 1865, la *petite Caro*, comme on l'appelait familièrement dans le monde où l'on s'amuse, quitta Paris, en emportant avec elle un dictionnaire de la langue verte. Elle arriva à Saint-Pétersbourg où le nouvel argot parisien eut un succès fou dans la société russe, si raide et si compassée.

Mais il lui fallait les succès de la scène. Ses débuts au théâtre Michel ne furent pas heureux. Elle échoua complètement. Comme elle plaisait beaucoup à la jeunesse la plus aristocratique du pays, elle resta dans le pays pendant cinq ou six ans avec son amie, Blanche d'Antigny. On écrira peut-être un jour les mémoires de la cour de Russie à cette époque, et ses amours avec un très haut personnage qui fit quelques folies pour elle et même plus.

Je m'arrête là ; car je n'ai pas l'intention d'écrire la biographie de Mlle Caroline Letessier, ce qui ne manquerait pas d'être d'une exécution délicate et difficile en plus d'un endroit.

M. Arthur Bloche est si aimable, qu'il a su conquérir peu à peu toute la clientèle des belles petites, après fortune faite. C'est lui qui a dirigé cette vente, boulevard Malesherbes, 146, dans ce ravissant hôtel, bien connu de la haute gomme, où, pour la première fois peut-être, on pouvait entrer sans payer.

Risquons avec les belles mondaines un regard indiscret dans ce paradis défendu.

Parlons d'abord de la chambre à coucher, ce champ de bataille ou plutôt de défaites où succombent toujours si facilement ces belles impures. Il y a toujours là un beau lit — le trône de l'amour ! Celui de Caroline Letessier, placé au milieu de la pièce, était ravissant. Recouvert de soie noire, surmonté d'un baldaquin orné de fleurs et d'oiseaux en haut relief étalant une couverture en satin rouge aux arabesques brodées d'or, d'argent et de soie multicolore ; — il invitait certainement au péché.

A côté d'un divan de peluche rouge brodé au point de Hongrie, quatre chaises ottomanes en velours vert — pour le seigneur du jour ; sur la cheminée, une glace encadrée de satin crème, et, pour dissimuler l'entrée de cette charmante retraite ou pour étouffer les roucoulades amoureuses, une épaisse portière en satin vert brodé d'or.

Rien ne manquait dans cette chambre : on y trouvait encore pour les âmes dévotes, toujours prêtes au repentir, un prie-Dieu et un tableau de sainteté : la copie de la *Sainte famille* de Raphaël du palais Pitti.

Plus grand peut-être encore était le mystérieux cabinet de toilette avec une chaise longue rappelant le divan du *Carquois épuisé*. Devant la grande psyché ornée de mousseline, on pouvait revoir, par la pensée, la maîtresse du lieu en peignoir de dentelle, réparant avec soin le désordre de sa toilette. Sur une encoignure, des boîtes à poudre, une cuvette en argent massif, ciselée par Touron. — Rien de trop beau pour l'usage !

La salle de bain renfermait une baignoire en bois sculpté et tout ce qu'il faut pour écrire : un bourdaloue en vieux sèvres, décoré de fleurs. Sur la cheminée,

une statuette en argent, *le Premier mystère*, d'Épinay ; au-dessus, une glace encadrée de bois de rose, inclinée vers la baignoire et pouvant révéler tous les mystères de la chaste Suzanne.

Naturellement, le jour de la vente, la haute gomme est là accompagnée de tout le persil des demi-mondaines haut payées.

Me Escribe préside.

On vend d'abord les tableaux :

Le Verre de limonade, de Gérard Terbourg, 6,100 francs. *Le Pacage*, de Charles Jacque, 3,600 francs. Toujours en faveur, ce peintre. — *Un Chat*, de Van Ostade, 3,370 francs.

Vient ensuite le tour des bijoux :

Que de cadeaux ! Dix bracelets ! vingt bagues ! trente broches, et le reste à l'avenant.

Une paire de boucles d'oreilles avec trois brillants anciens, jetant des feux merveilleux, 31,000 francs.

Une rivière de brillants, 13,700 francs.

Un bracelet de perles, 7,000 francs.

Un peigne en écaille blonde constellé de diamants, 6,000 francs.

Un collier de perles orné d'un saphir cabochon pour fermoir, 6,000 francs.

Un autre avec pendentifs de diamants, 14,000 francs.

Une broche en forme de cosse de pois vert, parée de brillants, et, pour figurer les graines, de jolies perles grises, 7,000 francs.

Puis arrivent les meubles *meublants*, comme disent les clercs de notaire dans leurs inventaires.

La baignoire en bois sculpté, 1,200 francs.

Le service de toilette, le lavabo, tout neuf, en argent guilloché, encore tout parfumé des ablutions à l'eau de Lubin, 6,000 francs.

Une crédence du XVIe siècle, aux panneaux reprodui-

sant les principaux épisodes de la guerre des dieux (pas celle de Parny), 3,400 francs.

Deux vases en serpentine côtelée du temps de Louis XVI, 4,500 francs.

Une vitrine à deux battants avec des sculptures, attributs de musique, coquilles et feuillages faits à l'époque de Louis XVI, 6,000 francs.

Les garnitures du lit, la courtepointe et les rideaux, 5,700 francs.

Les portières en satin vert brodées d'entrelais et de rameaux, 1,100 francs.

Et on a aussi vendu tout l'arsenal nécessaire aux séductions, depuis les déshabillés galants jusqu'aux robes de bal et de ville, aux costumes de voyages, aux chapeaux fringants et aux fourrures destinées à couvrir les épaules frissonnantes à la sortie de l'Opéra ; — tout ! mylord et coupés de Binder, pour les rendez-vous et pour les promenades au bois, dorsay à huit ressorts, garni de satin noir afin de mieux faire ressortir de loin l'éclat des toilettes claires.

Et maintenant, de tout cela il ne reste plus qu'un procès-verbal sur papier timbré et un total ; ci : 300,000 francs.

Sic transit gloria mundi.

JEAN-FRANÇOIS GIGOUX, né à Besançon en 1806. — Méd. de 3e classe en 1833 ; 1re classe en 1835 ; décoré en 1842 ; méd. de 1re classe en 1848. H. C.

C'est ainsi que le livret du salon donne le signalement artistique de ce peintre, le maître de Français et de Baron et l'un des favoris, dans son temps, du cénacle romantique, l'auteur célèbre de la *Cléopâtre essayant des poisons* et le spirituel dessinateur des illustrations du *G il Blas*.

Encore vert malgré ses quinze lustres bien sonnés, il ne cesse de travailler avec énergie. Il tient à exposer chaque année. Sa vie a, du reste, été une lutte perpétuelle avec des hauts et des bas.

En 1835, il obtenait une récompense avec son tableau aujourd'hui au musée de sa ville natale : *la Mort de Léonard de Vinci*, bien connu par la lithographie de Mouilleron.

Deux ans plus tard, la toile d'*Antoine et Cléopâtre essayant des poisons* était refusée. Elle ne fut admise qu'au salon de 1838.

Bien que chevalier de la Légion d'honneur en 1842, il eut encore un tableau repoussé par le jury de 1847. — L'année suivante, il obtenait une médaille de première classe pour son beau dessin de *Charlotte Corday*.

Le vieux peintre, ami de Delacroix, de Pradier et de David d'Angers, était un collectionneur passionné et sévère dans ses choix. Il a voulu, avant de mourir, faire sanctionner par la voix des enchères ses qualités de connaisseur approfondi.

Il a fait vendre par Féral et par Maurice Delestre, du lundi 20 au jeudi 23 mars, un millier de beaux dessins anciens et modernes qu'il a passé un demi-siècle à recueillir et dans lesquels il a eu le bon goût de ne pas mettre les siens, qui n'y eussent cependant pas été déplacés, car ils sont peut-être plus estimés encore que ses tableaux. C'est bien, pour un artiste, de remplir ainsi son catalogue, non de ses œuvres, mais de celles des autres.

Il y a dix ans déjà, Jean Gigoux avait tenté les enchères. Quelques-uns de ses dessins étaient passés en vente et, sur le nombre, deux Moreau et un Frendenberg achetés par M. Maherault pour 600 à 700 francs, furent revendus 30,000 francs à la vente de ce dernier.

Collection toujours faite par un esprit délicat, celle des dessins, et comme le dit en forts bons termes, M. Henri Jouin, dans la préface du catalogue :

« L'œuvre peinte est de main d'homme. Le dessin » demeure jeune. Point de craquelure, point de tons » poussés. Avec lui, vous pouvez connaître le fond de » la pensée du maître jusqu'aux pulsations de son génie. » L'artiste se livre sans détour. »

Puis il ajoute très spirituellement :

« Les visiteurs de la cathédrale de Strasbourg se sou- » viennent peut-être d'avoir vu, à une tribune à droite » de la nef, près du chœur, une figure d'homme accoudé » sur une balustrade, contemplant les voûtes du Muns- » ter. C'est la statue d'Erwin de Steinbach, l'architecte » de la cathédrale. C'est l'artiste qui s'est recueilli » devant son œuvre. Sa présence est une louange. Vir- » gile avait exigé d'Auguste que ses chants inachevés » fussent détruits. Erwin de Steinbach a voulu se sur- » vivre dans l'ouvrage de ses mains et le ciseau de sa » fille, qui était sculpteur, l'a représenté silencieux et » pensif.

» Il écoute chanter la pierre.

» La collection qui va passer en vente est une œuvre » de longue haleine, et l'architecte de cette œuvre est » le témoin joyeux de son éclat. »

Le catalogue, très bien fait du reste, sera conservé dans toutes les bibliothèques. Il comprend trente planches tirées en couleur, sorties de l'atelier de M. Ad. Braun et, sur la couverture, Jean Gigoux a placé une charmante vignette de sa main qui reproduit, en trophée, les accessoires de son art. Il aurait pu mettre en exergue : « Tout ce que les grands hommes mettent au jour doit être conservé par ceux qui leur succèdent. »

Voyons maintenant les adjudications :

Cinq beaux dessins d'Albert Dürer, comme peu de collections en possèdent.

Un *apôtre* admirablement drapé, signé du monogramme [D] et daté de 1508, si beau que M. Charles Ephrussi, dans son intéressant ouvrage : *Albert Dürer et ses dessins*, s'est empressé de le reproduire; vendu 7,100 francs.

Le *Portrait de maître Hiéronymus*, d'une gravité ascétique : les cheveux en désordre, les yeux hagards, le corps d'une maigreur d'anachorète. Beau dessin où on peut voir la route peu à peu suivie par Albert Dürer pour arriver à représenter son modèle.

Cette première pensée du personnage pour la *Fête du Rosaire*, datée de 1506, a valu 7,600 francs.

Le *Portrait d'Érasme* coiffé d'un bonnet carré. Le penseur a la figure calme et la bouche animée d'un sourire un peu sceptique. Crayon noir d'un grand attrait. Daté de 1520, 12,000 francs.

Une gouache d'un maître inconnu. Le premier plan est resté inachevé. On y voit une ville aux tourelles en poivrière, juchée sur le sommet de rochers escarpés. C'est là le fond qu'aimaient beaucoup pour leurs tableaux les artistes de l'époque, 5,600 francs.

La *Vierge*, un voile sur la tête, un manteau sur les épaules. Provenant de la vente Andrewsi, 3,600 francs.

Splendide, ce dessin à la plume et à l'encre de Chine de Canaletti. Un petit coin de Venise avec un pont sans eau, ce qui est rare dans cette ville. Exécutée avec la précision architecturale que le maître met à ses tableaux, cette œuvre portait l'inscription suivante :

Io Zuane da Canal la fato di mia Invencione l'anno 1766 in etta de anni 68 Senzza ochiali in Venezia (1).

(1) Moi, Jean du Canal, j'ai fait ce dessin de mon invention l'an 1766, à l'âge de 68 ans, sans lunettes, à Venise.

Vendu 2,000 francs.

Une belle étude de Léonard de Vinci, à la sanguine : *Tête d'Ange*, aux cheveux bouclés, étude pour l'une des figures de la *Vierge aux rochers*, du musée du Louvre. On y sent le feu de la composition, 1,650 francs.

De Rembrandt, qui avait peut-être plus de plaisir à dessiner qu'à peindre :

Un *Portrait d'homme* provenant de la collection Arosarena. Acheté 4,000 francs. Vendu seulement 2,120 francs.

Une *Femme endormie* venant du baron Denon, dessin au bistre, 3,700 francs.

Étude à la sépia, de personnages pour le tableau des *Syndics de la halle aux draps*, 500 francs.

Mais, si nous voulions tout citer, nous irions trop loin. Nous ne pouvons cependant passer sous silence :

Rubens : *Tête de jeune femme*, les cheveux frisés ornés de pierreries. Très beau dessin à la pierre noire, 1,950 francs. Une *Tête de Christ* mourant, d'une grande puissance de sentiment, 1,700 francs.

L'école française était représentée largement dans ce musée Gigoux.

Trois Clouet dont l'un, très fin, au crayon noir, coloré dans les chairs, *Portrait de l'archidiacre de Josas*, chanoine de Notre-Dame de Paris, s'est vendu 1,000 francs, et l'autre, *Portrait d'enfant*, venant de la collection Desperret, le même prix.

Un paysage au bistre, fait en collaboration par ces deux maîtres si gracieux, Fragonard et Greuze, provenant de la collection Walferdin : *l'Allée ombreuse;* de vieux arbres dont les branches touffues se réunissent en berceau, grand parc avec des statues, des femmes et des enfants au premier plan, 2,030 francs.

Une aquarelle pleine d'énergie de Th. Géricault, *la Charge;* un lieutenant de cuirassiers, à cheval, l'épée

à la main, se retourne vers son escadron et commande la charge, 1,380 francs.

Sépia de Ingres, signée et datée 1844, *L'Ange Raphaël*, debout, les ailes déployées, les bras élevés, les mains jointes, implore le ciel. Au bas, cette mention écrite de la main du maître :

L'archange porte vers Dieu les prières des hommes.

Vendu, 1,750 francs.

Gravé dans le Livre de Vérité, un dessin à la plume et au bistre de Claude Lorrain : *Paysage* avec des animaux sous la garde d'un berger debout auprès d'une femme assise : 1,060 francs.

Une charmante *Tête d'enfant* aux cheveux blonds et frisés. Sanguine de Greuze, 270 francs.

Le portrait présumé d'un duc de Lorraine par Dumoustier, 850 francs.

Et maintenant faisons l'addition : 113,500 francs.

Ce résultat doit satisfaire M. Jean Gigoux. Tous les peintres devraient, comme lui, aimer les dessins, en posséder et les étudier souvent. Rubens en agissait ainsi et son exemple est bon à suivre.

XIII

Benjamin Fillon. — Sa demeure à Fontenay-le-Comte. — Sa découverte des faïences d'Oiron. — Les bijoux mérovingiens. — La bague de la reine Berthilde. — Autographes, portraits et cachets. — Une vierge en ivoire, du XIIIe siècle. — Estampes révolutionnaires. — Jean-Jacques Rousseau se prémunissant contre la collection.

Paris, 25 mars.

C'est une grave erreur de croire que la province ne sait pas et ne peut pas savoir. « Le milieu lui manque, » disait un jour Eugène Piot qui soutenait cette thèse devant moi. — Benjamin Fillon, cet exilé volontaire de Paris, nous a prouvé tout le contraire. Il a eu soin de se tenir toujours en dehors du mouvement fiévreux qui nous enveloppe. Il a su, en s'isolant ainsi, conserver toute sa vie le calme qui pousse à l'étude et le temps qui permet de travailler. De loin en loin, il lui suffisait de se retremper quelques semaines parmi nous ; mais il ne venait pas à Paris, comme le provincial vulgaire, promener ses étonnements et vider son porte-monnaie. Son but était d'apporter à la Société ses travaux longuement mûris. De tous côtés, chez ses amis, dans les musées et dans les bibliothèques, il faisait une ample provision de documents et de renseignements. Rentré chez lui, dans cette Vendée qu'il affectionnait et dont chaque sentier et chaque pli de terrain évoquaient dans son esprit un souvenir, Fillon groupait, dans le silence

de la retraite, les matériaux qu'il avait rapidement amassés et il édifiait alors, à l'aide de sa profonde érudition, ces ouvrages, désormais impérissables monuments pour l'histoire artistique de notre pays.

Qui donc oserait le nier ? Sa vie était bien comprise. C'était un homme très fort que ce Vendéen. Rien n'était fait par lui à la légère. Il connaissait si bien les artistes du XVIe siècle, époque vers laquelle se tournaient toutes ses préférences, qu'il semblait avoir vécu parmi eux. Ce robuste travailleur, sans cesse en quête de recherches, aimait aussi à promener sa lanterne de savant du côté des ténèbres du passé, pour découvrir la provenance des sphinx de la curiosité. Chez lui, une découverte en amenait une autre. « C'est ainsi, dit Champfleury que, grâce à des documents accumulés en étudiant les poteries poitevines, il réussit à faire changer la désignation des *faïences Henri II*, pour la remplacer par celles des *faïences d'Oiron*, nom jusque-là bien inconnu d'une modeste bourgade de 800 habitants. »

Il savait aussi faire des fouilles. Personne même ne s'entendait mieux que lui pour pratiquer d'une manière sûre, dans des endroits étudiés de longue main, et il répétait souvent que la terre est une bibliothèque inexplorée qu'il faut consulter sans cesse, parce qu'elle recèle encore les documents les plus utiles pour reconstituer peu à peu l'histoire de notre pauvre planète. Le récit de tout ce qu'il a retiré de précieux du lit de la Vendée, au gué de Velluire, sa découverte du tombeau et des instruments de travail d'une femme artiste gallo-romaine ont fait l'objet de publications qui sont entre les mains de tous les archéologues.

Je l'ai particulièrement connu. Il habitait alors Fontenay-le-Comte, dans cette maison qui lui venait, par sa femme, des Poey-d'Avant. Ces numismates, auteurs de

chants écrits dans le patois vendéen, avaient inspiré à Fillon, dès l'enfance, un sentiment très grand des belles choses. Je la vois d'ici, cette demeure, dans une des rues tortueuses de cette petite ville intelligente. Elle ne ressemblait guère à un palais, mais à la maison d'un bon bourgeois du XVe siècle, avec sa porte basse et cintrée, ses fenêtres étroitement percées, et sa façade crépie à la chaux. Seulement, à peine entré, quel changement ! Les murs étaient tapissés de tous côtés de dessins précieux ; les grands bahuts du salon recélaient des richesses inestimables en émaux, en faïences italiennes et en porcelaines de Chine, et le cabinet de travail, où l'on arrivait par un grand escalier de bois, renfermait les manuscrits, les estampes et les livres les plus curieux.

Il travaillait, à ce moment, en collaboration avec son vieil et fidèle ami, Dugast-Matiffeux, de Montaigu, et l'aqua-fortiste Octave de Rochebrune, à cette publication restée malheureusement inachevée : *Poitou et Vendée.* A l'une de mes visites, il me fit voir sur sa table les épreuves de cette remarquable étude sur la faïence et la porcelaine : l'*Art de terre chez les Poitevins*, pour laquelle il venait de choisir cette épigraphe empruntée de Bernard Palissy. — *Si je voulois mettre par escrit toutes les utilitéz de l'art de terre, je n'aurois jamais fait.*

Fillon avait à cette époque la passion des autographes et celle des bijoux anciens. Sa série des anneaux mérovingiens était déjà admirable. C'était un écrin royal. Je m'en souviens comme d'hier ; il me disait en me le montrant : « Voyez-vous, l'orfèvrerie est le premier des arts. Les bijoux sont vieux comme le monde. Ève, chassée du paradis terrestre encore plus belle après le péché, dut se choisir sans doute une agrafe pour draper sa tunique avec goût. Depuis, les joyaux

ont toujours été les auxiliaires les plus puissants de la coquetterie naturelle de ses filles. On en trouve partout, dans les tombeaux de Thèbes, la ville aux cent portes, dans les dolmens des Gaulois, au Pérou dans les sarcophages des descendantes des Incas. Tenez, voici la bague de la reine Berthilde, la femme de Dagobert Ier, un chaton circulaire appliqué sur un simple anneau d'or avec une légende gravée en creux : BERTEIDIS, et un monogramme composé des lettres REGINA. Celle-ci est la bague d'un évêque mérovingien, une pièce très rare, formée d'un anneau d'or plat, avec une améthyste ovale. Cette autre provient du monétaire Abbon. Ce bracelet gaulois en or massif, dont les deux extrémités s'enroulent huit fois l'une sur l'autre, de façon à former deux ressorts, a dû appartenir à quelque Velléda de l'époque. »

L'examen de ses autographes ne fut pas moins intéressant. Cette collection, commencée en 1839, avait une valeur exceptionnelle. C'était la plus importante peut-être de l'Europe — de vraies reliques historiques et littéraires ! Elle touchait à tout et à tous. Savants, peintres, musiciens, inventeurs, grands capitaines, rénovateurs de lettres et penseurs répandant des idées nouvelles. Fillon ne se bornait pas aux illustrations nationales : — « Je suis de ceux, m'écrivait-il un jour, qui regardent les grands hommes comme appartenant au genre humain tout entier. »

Il avait voulu donner à sa collection un attrait tout particulier en recherchant les pièces pourvues de leur cachet. Ces empreintes révèlent souvent, en effet, par leurs devises ou par leurs emblèmes, les aspirations intimes de ceux qui en font usage. C'est ainsi que son cabinet renfermait les curieux cachets du Titien, de Bossuet, de Linné, de Schiller, d'Olivier Cromwell et de Mme Roland. Il avait tenu également à joindre un portrait aux autographes, mais il voulait une image

vraie et le portrait commun était repoussé, même s'il s'agissait d'une belle gravure et d'un premier état. — « Il me faut la reproduction fidèle des traits de l'homme, » disait-il.

Fillon plaçait aussi dans ses dossiers d'autographes, lorsqu'il le pouvait, un dessin original, si c'était un artiste, un document spécial, s'il s'agissait d'un écrivain. Ainsi, il avait mis à côté d'une lettre de Michel-Ange, un dessin de Saint-Pierre de Rome de 1545 ; — avec une lettre du Titien à Charles-Quint, lui annonçant que le portrait de feu Isabelle de Portugal est terminé, un dessin du temps, d'après ce portrait ; — avec Claude Lorrain, son *Bouvier ;* — avec Jacques Callot, ses *Supplices ;* — avec Nicolas Poussin, le frontispice composé par lui pour une édition d'Horace ; — avec Louis David, une étude au crayon noir pour le *Brutus*, accompagnant la missive où il était question de ce tableau ; — avec Prudhon, la *République Française protégeant le génie des Arts*, dessin de l'en-tête des *Brevets d'Invention ;* — avec Ingres, la gravure de la *Stratonice*, sujet de la lettre.

Les autographes le passionnaient beaucoup. Il dut s'en séparer dans la crainte de leur donner peut-être trop de sa vie. Ces visites à Fillon m'ont laissé des souvenirs vers lesquels je me reporte souvent. Je sortais de chez lui sachant toujours quelque chose de plus.

Fillon luttait depuis très longtemps contre un terrible cancer à l'estomac. Râblé, très brun, de taille moyenne, les traits accusés, la voix bien timbrée et un peu narquoise ; bâti à « chaux et à sable, » descendant de cette forte race des Vendéens du Bocage, il paraissait devoir vivre cent ans. — Il est mort l'année dernière, le 23 mai 1881, à l'âge de soixante-deux ans, dans son hospitalière demeure de Lacourt de Saint-Cyr-en-Tal-

mondais. Il avait légué ce qui lui appartenait à sa belle-sœur, Mlle Gabrielle Fillon ; mais il laissait une situation obérée. La succession ne fut acceptée que sous bénéfice d'inventaire et son fidèle compagnon d'étude et de travail, Dugast-Matiffeux, dut procéder à la vente à l'amiable.

Un groupe de grands seigneurs et de marchands auxquels on pourrait presque donner une raison sociale : la *Béraudière et Cie*, après avoir tourné autour de l'héritage, acheta le tout pour une somme de cent soixante mille francs.

C'était une spéculation. Déjà nous en avons dévoilé le dessous. Les associés ont-ils fait une bonne affaire ? Ils n'ont pas épargné la réclame. La collection a été soumise à Londres à l'examen des amateurs anglais. On va maintenant disperser à l'hôtel Drouot, pour le compte des acquéreurs, ce musée resplendissant de tous les trésors des siècles passés. Le catalogue a été dressé par les soins des experts les plus autorisés : MM. E. Féral, Ch. Mannheim, Rollin et Feuardent, Danlos et Delisle. M. Maurice Tourneux, un écrivain de talent, a été chargé de rédiger la préface des richesses de celui « en qui il voyait un maître et qui lui permettait de l'appeler son ami. » Me Paul Chevallier tiendra le marteau.

Les collections ont dans leur ensemble une physionomie comme l'homme. Celle de Fillon montre surtout qu'il aimait le grand art. Aussi n'avait-il que de beaux spécimens. Dans ces belles médailles italiennes du XVe et du XVIe siècle qui avaient servi de débuts à ses études, il ne possédait que des pièces hors ligne. La qualité l'emporte sur le nombre. Il avait deux types admirables de Pisanello : *Léonce d'Este*, seigneur de Ferrare (1441-1450) et *Sigismond Pandolphe Malatesta*, seigneur de Rimini (1432-1468). De même pour la Renaissance fran-

çaise, rien que de magnifiques exemplaires : *Philippe le Beau* et *Marguerite de Valois*, *Louis XII* et *Anne de Bretagne*, médaille frappée à Lyon lors de leur passage. Le roi est représenté couvert d'un mortier, orné d'une couronne de lis ; sa femme coiffée d'un voile supportant une couronne royale.

Splendide surtout la médaille que Charles VII fit frapper après l'expulsion des Anglais du territoire, où il paraît, à cheval, armé de pied en cap, coiffé d'une armure fermée, et vêtu, lui et son coursier, du blason de France. On ne connaît que deux exemplaires en or de cette pièce : celui-là, donné par Louis XIV à la famille de Cotte, et sorti des vitrines de Thomas de Londres pour passer dans celles de Fillon, et l'autre, actuellement conservé au cabinet de France.

Parmi les objets de haute curiosité, il faut citer :

Un bronze antique, un acteur romain, type trapu, camard et narquois, qui semble révéler un ancêtre de Sancho Pança.

Une anse de vase en bronze, sans platine, incrustée d'argent, des premiers temps de l'empire, que son propriétaire a décrite ainsi dans la *Gazette des beaux-arts* :

« La Gaule dans l'attitude de la douleur, tandis que ses fils se préparent à défendre leurs dernières places fortes. Derrière elle, deux guerriers, le corps couvert des braies nationales, semblent déjà vaincus. Un autre, chargé d'armes et de boucliers, s'apprête à la retraite. »

Pièce rarissime, comme toutes celles où figurent les scènes de la conquête des Gaules.

Un poignard gaulois, peut-être le plus beau qui existe. La lame est damasquinée, ornée de graphites et entourée de plusieurs rainures s'amincissant vers le tranchant.

Une vierge processionnelle en ivoire, de l'abbaye d'Ourscamp, près de Noyon, sculptée sous le règne de

Philippe-Auguste, provenant de la collection de Georges Combrouse — la perle de la vente !

Un plat de Bernard Palissy, bien connu sous le nom de *Génies de la Paix*, au revers jaspé de bleu, de brun et de vert, aux figures exécutées en relief.

Quelques bonnes monnaies : un æluis d'or, un écu à la croisette de François Ier, un Franc à pied de Charles V, un sou d'or de Théodobert, un autre de Louis le Débonnaire, un jeton de Marie Stuart, le pied-fort du teston de Charles IX et celui du quart d'écû de Sully, tous deux à fleur de coin.

Fillon était un austère républicain. Sa série de portraits renferme quelques-uns de ses types préférés Le buste en terre cuite de Maximilien-Marie-Isidore de Robespierre, tête nue, cheveux rejetés en arrière, jabot plissé et frac du temps. — Le buste en bronze de Honoré-Gabriel-Riquetti Mirabeau et celui de Voltaire, par Cyfflé, en terre de Lunéville, sur un socle orné de festons de lauriers. — Les bustes en biscuit de Napoléon Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, tête nue, cheveux plats, col de chemise rabattu, cravate haute, montre, habit brodé. — De Lazare Hoche, général en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse, en costume de général, avec le catogan et le cou enfoncé dans la cravate.

La collection contient, en outre, de nombreuses estampes sur la Révolution, qui ont dû troubler plus d'une fois le sommeil de MM. de Liesville ou de Victorien Sardou et qui iront, nous l'espérons, au musée Carnavalet. L'art brutal de la première Révolution avec son patriotisme féroce avait un attrait tout particulier, de rareté sans doute, pour M. Fillon. — Dans sa collection d'estampes de nombreuses pièces sont de cette époque :

Le *Portrait de Louis XVI* reposant sur un socle avec

la légende : *Louis le Faux.* A gauche, le Père Duchesne ; à droite, Jean Bart, avec cette inscription : *Tout homme qui ne tient pas sa parole, foutre, c'est un jean-foutre.* Louis XVI venait alors d'être arrêté à Varennes.

Louis XVI, coiffé du bonnet, jouant au piquet avec un homme du peuple et cette inscription : *J'ai écarté les cœurs. Il a les piques et je suis capet.*

Les *Animaux rares* ou la *Translation de la Ménagerie au Temple*, le 20 août 1792. Marie-Antoinette est représentée sous la forme d'une louve. Louis XVI sous celle d'un dindon et la famille royale sous celle de louveteaux.

Une pièce colorée gravée à l'eau-forte : *La Grande Armée du ci-devant prince de Condé.* Ce dernier, dans son boudoir au château de Worms, passe en revue l'armée formidable qui lui a été envoyée de Strasbourg par la diligence : ce sont des soldats de plomb que Mlle de Condé tire d'une caisse et que le duc d'Enghien range en bataille.

N'oublions pas une série de portraits, presque tous exposés au Palais du Trocadéro, en 1878 : *René de Cumont*, par Dumoustier, *Antoine Cornelissen*, par Van Dyck ; de *Tulou*, le célèbre flûtiste, par Isabey ; de *Gilbert de Montauban*, par Ingres, et celui de *Louis XI* sculpté sur pierre de touche en 1464, par Laurana, pour servir de modèle au médaillon de bronze du même prince, mais de moindre dimension, qu'on possède de sa main, et un fort beau dessin à la sanguine : *la Mort de Sénèque*, par Eustache Lesueur, qui a passé des mains du prince de Conti dans celles de Jean-Jacques Rousseau et que le philosophe offrit au comte d'Antraigues, le mari de la Saint-Huberty, en lui disant : *Ce dessin pourrait me donner envie d'en posséder d'autres, ce qui augmenterait mes besoins.*

Et pour finir, à noter une chose curieuse, un dessin religieux à la plume et à la sépia, par Boucher : *Dieu le Père recevant dans ses bras son fils mort*. Ce n'est pas l'ordinaire du peintre des amoureuses pastorales du XVIIIe siècle dont Fillon a dit quelque part : il *désosse ses donzelles pour qu'elles soient d'un ragoût superfin.*

XIV

Les chercheurs de curiosités historiques. — La dent de Newton. — Le couteau de Ravaillac, gardé par le duc de la Force. — *La vente de M. Z.* au Palace-Theatre. — *Le couplet de la pâte tendre.* — *La papillonne du bric-à-brac.*— Langage des mobiliers.— Tout à l'amour.

Paris, 26 mars.

La collection a ses maniaques, j'allais dire ses grotesques.

A ceux-là, un objet d'art ne dit rien par lui-même. Un beau livre les laisse froids ; ils regardent le plus beau tableau avec indifférence ; mais l'objet dont se servait un grand homme les met tout de suite en émoi.

Bien qu'il soit à peu près prouvé que Diogène dut boire dans le creux de sa main, si on faisait passer en vente son écuelle, on ne sait vraiment quel prix elle pourrait atteindre.

L'acteur tragique Œsopus, un Grec venu à Rome pour exercer sa profession, se servait d'un plat en faïence qui lui avait coûté cent mille sesterces, environ 21,000 francs. Manger dans le plat d'Œsopus séduirait bien des gens. Il se vendrait dix fois plus aujourd'hui.

Le fauteuil en ivoire sur lequel Gustave Wasa reposait son illustre mappemonde a été adjugé, en 1825, la faible somme de 125,000 francs, au chambellan suédois, M. Schinckel.

La clochette d'argent de la collection Walpoole, avec laquelle le pape Clément VII avait coutume de maudire les chenilles, ainsi que le font les évêques du Canada excommuniant les tourterelles à cause de leurs dégâts dans les plantations, a trouvé preneur pour 6,500 fr. Il faut dire qu'elle passait pour avoir été ciselée par Benvenuto Cellini.

Une dent de Newton a été achetée, en 1816, pour la somme de 17,000 francs, par lord Schwaterbury, qui en fit le chaton de sa bague.

Les Anglais ont surtout ces fantaisies. Dans leurs ventes, il y a toujours le chapitre des *curiosités historiques*.

M. Alex. Lenoir raconte qu'un insulaire de la Grande-Bretagne offrit jusqu'à 100,000 francs d'une dent d'Héloïse, lorsqu'on transporta les restes de l'amante d'Abeilard au musée des Petits-Augustins.

Il s'est trouvé, à la vente Strawberry-Hill, un amateur pour réclamer à six livres sterling le fourreau en écaille dans lequel le célèbre amiral Tromp renfermait ses pipes lorsqu'il était en mer.

A la même vente, on s'est disputé jusqu'à 75 francs une boucle de cheveux de Marie Tudor, coupée sur sa tête à l'ouverture de sa tombe, en 1784.

La bassinoire de Charles Ier, qui servait probablement pour le lit de ses maîtresses, avec une inscription : « *Sers Dieu et vis à jamais* », a été enlevée à la pointe des livres sterling.

Dès 1836, un inconnu, au dire de Gabriel Peignot, achetait 500 francs la canne de Voltaire qui, stérile jusque-là, n'a cessé depuis de donner les preuves d'une fécondité devenue proverbiale.

Il en sera de même probablement de la canne de Balzac, que possède le bibliophile Jacob — *alias* Paul Lacroix. Précieux bijou incrusté d'or et de pierres

précieuses, cerclé en argent bruni, exécuté d'après les dessins de Laurent Jan et représentant trois têtes de singes — Balzac, Girardin et Lautour-Mézeray. Le romancier ne voulut jamais s'en dessaisir. Il la gardait toujours, comme un sceptre, dans tous les salons.

Un corset de satin bleu porté par une Espagnole célèbre, Lola Montès, et dont le busc creux contenait un poignard qui n'a sans doute jamais servi, a valu 600 francs.

Un artiste capillaire, très admirateur de Béranger, avait exécuté son portrait et lui en avait fait cadeau.

Le chansonnier était tout en cheveux : cheveux noirs pour la longue redingote, cheveux gris pour le pantalon clair, cheveux blonds pour la tête, cheveux blancs pour les cheveux et cheveux rouges pour le fauteuil en acajou. C'était horrible ! On a vendu cette merveille 1,000 francs.

Que de démarches on a faites pour obtenir du duc de Caumont de La Force le couteau de Ravaillac que le maréchal son ancêtre, qui était avec Henri IV dans la voiture, retira de la blessure et qu'il garda, ainsi que la gaine et les deux stylets qui l'accompagnaient. On vivrait rien qu'avec le revenu des sommes offertes pour posséder cet objet.

La veste de Rousseau a été payée 960 francs. — Jean-Jacques ne dépensait certainement pas le quart de cette somme par an pour s'habiller.

Une vieille perruque de Kant s'est vendue après sa mort plus de 200 francs.

Les gants de Jacques Ier d'Angleterre, 70 francs.

Le chapeau que Napoléon Ier portait à la bataille d'Eylau a été adjugé à Paris, le 23 novembre 1835, à la vente du baron Gros, moyennant 1,920 francs, au doc-

teur de la Croix (1). La mise à prix était de 500 francs, et trente-deux compétiteurs se disputaient la précieuse relique. — Le chapeau du cardinal Wolsey a eu presque autant de succès à Londres, en 1842. Il a été chèrement enlevé à 625 francs.

A la vente de madame de Failly, l'éperon d'honneur en argent ciselé que portait Henri IV à son entrée dans Paris a été adjugé pour 14,000 francs. — A celle de Rachel, la brochure d'*Adrienne Lecouvreur* qui lui avait servi à l'étude de son rôle et qui contenait deux observations de sa main, a été poussée jusqu'à 1,250 fr.

Cet engouement a certainement diminué. Cependant si Me Paul Chevallier vendait le cachet du proconsul Carrier, qui pratiqua les terribles noyades de Nantes, et que possède votre serviteur, il y aurait encore de nombreux amateurs.

Dans cinquante ans, la palette de Léon Bonnat, le crâne de Victor Hugo, la baignoire légendaire de M. Gambetta, le carnet de courses de Henri Rochefort, le lorgnon d'Emile de Girardin, les souliers de satin blanc de Mme Edmond Adam, l'ébauchoir de Sarah Bernhardt, la queue de billard dont se sert M. Grévy, la plume avec laquelle M. Thiers a signé sa démission de président, soulèveraient toutes les ardeurs d'une convoitise acharnée si on les présentait aux enchères.

(1) Voici le texte exact, la notice rédigée par Charles Paillet, expert pour cette vente qui eut lieu dans l'atelier de Gros, rue du Four-Saint-Germain, no 14 :

« Un chapeau à trois cornes, doublé de soie grise, garni d'une ganse » et d'un bouton de soie noire et d'une petite cocarde tricolore.

» Ce chapeau est celui que portait Napoléon à la bataille d'Eylau. Il » fut remis bientôt après à M. Gros, chargé de reproduire ce grand fait » d'armes.

» Nous croyons devoir rappeler ici que jamais M. Gros ne permit a » personne de se couvrir avec ce chapeau.

» La partie de la doublure qui touchait le front paraît avoir été baignée » de sueur. La bataille se livrait le 9 février 1807. »

Vouloir posséder des objets ayant appartenu à des hommes célèbres restera toujours une passion de collectionneur. A ce titre, elle doit trouver place dans cette histoire de la curiosité que nous racontons au jour le jour.

La vente de M. Z... se passe non rue Drouot, mais rue Blanche, au Palace-Theatre. — C'est une pantomime.

La mise en scène est accompagnée de musique, ce qui nous manque généralement à l'Hôtel Drouot, et nous votons pour cette innovation, qui permettrait au crieur de varier un peu la monotonie de ses intonations. Je suis sûr que M. Clément Lippacher, organiste de Saint-Eugène, l'auteur du ballet en question, se chargerait de la chose. Ce serait certainement plus gai que le mode actuel.

Nous aurions l'hymne au bibelot, la cantate du vieux Rouen, la symphonie des porcelaines, le couplet de la pâte tendre, le nocturne des tapisseries, la romance de l'argenterie, la complainte du vieux bahut, le grand air des diamants, le trémolo de l'adjudication et le chœur des acheteurs sur un motif connu :

Si vous croyez que je vais dire
Ce que je veux,
Je ne saurais pour un empire
Trahir mes vœux.

En attendant que ce projet se réalise, il faut se contenter de la vente de M. Z..., féconde en surprises.

Des curieuses en jupon court assistent à la vente d'une collection de bibelots. Sous le marteau d'ivoire du commissaire-priseur s'ouvrent les potiches pour en laisser sortir des Japonaises. Les personnages des ta-

bleaux s'animent. De la vieille horloge du xve siècle s'échappent *Six heures* en costume bleu de nuit et *Six heures* en costume rose aurore. Un charmant *Balancier* se détache, ainsi qu'un *Timbre* suffisamment rebondi. Ce sont de délicieuses ballerines ! Les vieilles crédences laissent fuir une multitude de petits amours. Une statue qui représente Galatée s'anime tout à coup, descend de son piédestal et envoie des baisers de tous les côtés.

Les amateurs, vieux et laids comme Faust au premier acte, se transforment en brillants paladins. Et tout ce monde nouveau, s'échappant de sa coque, va, vient, joue, rit, s'amuse et danse la *papillonne* du bric-à-brac.

C'est un vrai rêve de collectionneur soucieux, assoupi un instant, songeant à sa jeunesse envolée au milieu des ruines du passé, dans son cabinet d'antiquaire.

Les mobiliers ont leur langage comme les fleurs. Celui d'Isabelle de V*** (un nom de guerre), vendu l'autre jour, me paraît très significatif.

Il procède d'une idée fixe. Je ne l'indiquerai pas ; vous la devinerez aisément.

D'abord l'ameublement banal ; non pas celui du vieux neuf retapé qui s'achète rue de La Fayette ou rue Lafitte, mais celui que l'on peut, sans avoir rien dans la tête, mais beaucoup d'argent dans la poche, commander sur une carte postale, en se levant le matin, aux magasins du *Bon-Marché*, et qui, mis en place dans la journée du lendemain, peut être réglé le soir même.

Dans le mobilier qui nous occupe, les accessoires seuls ont quelque piquant. On croirait entrer rue Duphot n° ?, où vous n'êtes jamais entré, ni moi non plus. C'est typique comme *lugubricité*, aurait dit Nestor Roqueplan.

Dans l'antichambre en cuir rouge, un coffre avec *Loth et ses filles* sculptés en relief.

La salle à manger, noyer ciré à filets noirs, ornée de l'*Innocence*, buste en marbre de Lanzirotti, puis d'un dessin de Lagrenée : les *Joies du Paradis terrestre* et d'une lithographie de Decoenne : *Elle n'a jamais servi.*

Le petit salon, imitation de vieille tapisserie, garni de *tabourets à pieds de biche* et d'un grand tableau : *Brune ou blonde.*— Sous verre : *Les Trois Callipyges* ou *la Comparaison* de Challe, *Ça Ira* et *Ça a été* de Boilly.

Dans le grand salon, en lampas broché, des sièges significatifs : *bergères* basses sur lesquelles les bergers pourront se laisser tomber ; *ottomanes* pour l'Ottoman qui se présentera ; *causeuses* pour ceux qui, ayant fini de rire, voudront causer. — Un buste de nymphe par Michelis.

Deux gravures : l'*Enlèvement d'Europe* et l'*Enlèvement des Sabines*, dans le fumoir, tendu de rouge avec draperies noires sur lesquelles se détache une tête de cerf montée sur bois.

Non de Protais, mais d'un autre, *Avant l'attaque* et *Après l'attaque*, deux tableaux dans le boudoir en satin noir. Sur la cheminée, une coupe en bronze avec la *Toilette de Vénus* comme bas-relief.

Voici la première chambre à coucher avec deux lits en palissandre ciré ; ne me demandez pas leur histoire. La gravure de la *Chaste Suzanne*, d'après Rubens, et celle de la *Chemise enlevée* d'après Fragonard. Comme pendule, le groupe des Trois Grâces ; de chaque côté, des candélabres formés par des nymphes.

Seconde chambre à coucher, en bambou. La *Cruche cassée*, statuette de Carlier ; la gravure du *Carquois épuisé*. Près du lit en bois sculpté, un *Singe grimaçant* en bois, pour s'habituer au laid.

En ton noir, pour faire ressortir la blancheur de la

peau, le cabinet de toilette. Une lithographie : le *Bain;* une gravure, les *Rêves de la fortune*, — et un coffre-fort. Parbleu!

Ce mobilier très authentique d'une Gourdan quelconque a été détaillé ces jours derniers à l'Hôtel.

XV

Un fragment de l'éloge de His de La Salle. — Un triumvirat de spéculateurs. — Achat en bloc et revente au détail. — Les quatre vacations de la vente Benjamin Fillon.

Paris, 28 mars.

« Messieurs,

» Le goût des arts, qui était jadis le privilège d'un petit nombre, est devenu maintenant l'apanage de tous. N'a-t-il pas perdu en profondeur ce qu'il a gagné en superficie? N'a-t-il pas souffert surtout dans sa dignité, dans sa moralité? Il faut bien le dire : les collectionneurs d'aujourd'hui, à part de très rares exceptions, ne sont plus de vrais amateurs. Ils achètent pour revendre, bien moins séduits par l'amour du beau que par l'appât du gain, cachant le spéculateur sous les dehors du désintéressement et de l'horreur du monde, sorte de marchands déguisés, qui comptent parmi leurs aïeux, non plus les Mariette ou les Crozat, mais M. Jourdain en personne: « Comme il se connais-
» sait fort bien en étoffe, il en allait choisir de tous les
» côtés, les faisait apporter chez lui, et en donnait à
» ses amis pour de l'argent. » (Molière, *le Bourgeois gentilhomme*, acte IV, scène 5.)

Ce qui précède est le début de l'éloge de M. His de La Salle, prononcé par M. Anatole Gruyer, dans la séance

publique annuelle des cinq Académies, le 25 octobre 1881.

C'est une note un peu grave, mais, dans la circonstance, cela présente un tel caractère de vraie actualité, que nous n'avons pu résister à la tentation d'en faire comme l'en-tête de notre article sur la vente Benjamin Fillon. Sans compter que, pour la vente dont il s'agit, il y a eu encore les circonstances aggravantes d'une publicité effrénée d'annonces, de réclames, à rendre jaloux les directeurs du *Louvre* et du *Bon-Marché*. On achète maintenant une collection en bloc pour la revendre en détail, comme une partie de linge ou un stock de soieries. On opère sur l'art comme sur les denrées coloniales. On s'associe pour une affaire de tableaux, de médailles, comme pour une affaire sur les spiritueux ou les grains.

Je sais bien qu'il y a malheureusement des précédents et que le prince Soltykoff avait opéré ainsi dans la collection Debruge-Dumesnil, M. Seillière pour celle du même prince Soltykoff, M. Basilewski pour celle de Leroy-Ladurie. Mais il y avait dans ces trois cas des circonstances atténuantes. Le prince Soltykoff, après avoir fait comprendre dans la dernière vacation les plus beaux objets de cette merveilleuse collection, avait interrompu la vente le dernier jour et ne les avait point livrés aux enchères ; M. Seillière avait carrément retiré de la vente les grands portraits en émail de Léonard Limousin, et puis ces messieurs avaient agi seuls et n'avaient point constitué de syndicat avec un marchand. Il n'y avait pas d'association. Les triumvirs de la vente Fillon me diront à cela qu'ils sont bien libres de faire ce qui leur plaît. Mais je suis libre aussi d'avoir mon opinion, et je crois que le public l'a partagée et que cette énorme dépense de réclames et d'annonces n'a pas été sans l'agacer un peu.

Je me serais gardé de faire cette critique avant que la vente eût été terminée ; car j'aurais beaucoup regretté que mes réflexions, si peu autorisées qu'elles soient, eussent pu avoir la plus légère influence contraire aux intérêts des vendeurs, très honorables et très estimés. — Ce sont des généralités que j'exprime et nullement des personnalités.

Quoi qu'il en soit, les annonces et le catalogue très bien rédigés, surtout pour la partie des médailles et des bronzes antiques, avaient attiré des amateurs de tous les pays.

L'Allemagne était représentée par M. Hess, le célèbre numismate de Francfort, et par M. Bourgeois, de Cologne.

L'Angleterre, par M. Thibaudeau, venu avec de bonnes commissions, qu'il n'a pu exécuter toutes. Il y avait aussi plusieurs marchands de province, et la vente s'est ouverte au milieu d'un concours empressé d'amateurs parisiens, dont beaucoup n'ont pas pu réaliser leurs désirs ; car, dans ces occasions solennelles, les prix de certains objets déroutent les prévisions, et ceux pratiqués dans le commerce pour les objets similaires ou presque identiques n'ont plus, ces jours-là, aucune signification.

Exemple : on citait comme excessive une offre de 4,000 fr. faite à l'amiable avant la vente pour la médaille de *Sigismondus Pandolfus Malatesta*, très bel exemplaire certainement, mais dont la patine un peu noirâtre pouvait laisser à désirer. Aux enchères, elle atteint le prix de 7,850 fr. sans les frais, et ce n'est pas un prince de la finance ou un amateur millionnaire qui s'en rend acquéreur, mais un simple marchand de Francfort, M. Hess, luttant contre M. Dreyfus, qui est obligé de baisser pavillon et de s'en aller les mains vides.

Mais assez de digressions comme cela ; nous croyons que le compte rendu des diverses vacations sera plus intéressant pour le lecteur que toutes nos réflexions, et nous allons lui donner les détails les plus exacts qu'il nous sera possible sur la dispersion de cette collection qui marquera dans l'histoire de la curiosité.

La première vacation était consacrée aux antiquités grecques et romaines, aux bijoux gaulois, gallo-romains, mérovingiens, aux monnaies grecques, romaines, gauloises et françaises.

Le nº 9. Anse de vase en bronze, que M. Fillon attribuait aux premiers temps de l'empire et dont le sujet offrait un grand intérêt historique. Il a été acquis par M. Fauré-Lepage au prix de 4,890. Il aurait certainement été poussé plus loin, si le bronze n'avait pas été dépourvu de patine.

Nº 1. Statuette d'un acteur, bronze d'une grande finesse, monté sur une base antique aussi, mais, comme l'anse en bronze, n'ayant pas de patine ; aussi est-il resté à 3,975 fr. — Charvet avait vendu 1,000 francs cette pièce dans le temps.

Nº 11. Miroir en bronze gréco-italien, sur lequel est figuré le châtiment du géant Amycos par Castor et Pollux. Comme sur tous les miroirs italiens, dit M. O. Rayet, l'exécution est un peu lâchée, mais la composition est belle et le dessin de grand style. L'intérêt qu'il présente est d'exprimer la transition de l'art grec à l'art romain, et la patine était superbe. Nous en connaissons l'heureux acquéreur au prix de 5,700 fr. : M. le baron Roger.

Nº 31. Bague en or de la reine Berthilde, une des cinq femmes que Dagobert Ier avait successivement épousées : devait venir prendre place dans la belle et intéressante collection de notre ami le baron Jérôme

Pichon. Cela n'a pas manqué ; elle y sera en bonne et illustre compagnie, près de la bague du monétaire Abbon et une autre encore qui passe de la collection Fillon dans celle du sympathique président de la Société des bibliophiles. Cette bague est d'un travail moins orné que certaines bagues mérovingiennes. Mais le grand intérêt historique qu'elle présente est une heureuse compensation.

N° 69. Phalère en azurine, représentant un jeune enfant vu à mi-corps : 8,200 fr., au baron Roger.

N° 10. Un poignard gaulois ressemblant beaucoup à une langue de bœuf, du xve siècle, a été adjugé à 1,405 fr.

Bref, le total de cette vacation s'est élevé à 56,091 fr.

La seconde vacation avait attiré plus de monde que la première, malgré le joyeux soleil de printemps. Les ventes d'objets antiques s'adressent à beaucoup moins de personnes que celles des objets du moyen âge et de la Renaissance ; il était facile de voir que la bataille serait chaude et qu'il faudrait, comme on dit, *avoir de l'estomac* pour remporter la victoire. Parmi les assistants, MM. Armand Dreyfus, Gavet, Odiot, Antiq. du Boulay, opérant pour le musée de Rouen, Charvet, Hofmann, Bourgeois, Guenot, Stein, Boy, revenu d'Italie pour la vente ; de Liesville, représentant le musée Carnavalet ; Léonce Leroux, chargé de commissions pour Hyrvoix, de Nantes, le vieil ami de Benjamin Fillon, MM. Basilewski et Spitzer faisant une courte apparition. — Tous attirés comme des papillons autour d'une bougie.

Les pièces de résistance étaient les deux médailles en or et en argent, frappées sous le règne de Charles VII, à l'occasion de l'expulsion des Anglais. Vendues, la première, en or, 4,520 fr. et la seconde, en argent, 4,000.

Après venait le médaillon de *Sigismond-Pandolphe*

de Malatesta, le plus beau Pisan de la vente, dont nous avons donné plus haut le prix et le nom de l'acquéreur. Cette médaille n'est pas rare et on en trouve des exemplaires dans toutes les collections. L'exemplaire était certainement très beau ; mais, selon nous, il ne justifie pas un pareil entraînement.

Un prix excessif encore a été celui de la plaquette représentant le roi *Louis XIV* d'après la cire de Benoist. Elle était finement ciselée, très bien conservée, mais 1,500 francs pour une plaquette qui se vend de 3 à 500 francs dans un état excellent ! Les Anglais ne se refusent plus rien, car c'est M. Thibaudeau de Londres qui l'a achetée.

Philibert II, dit le Beau, duc de Savoie. Bustes en regard de Philibert et de Marguerite sa femme. — Très belle pièce dorée, 2,200 fr.

Citons encore un magnifique exemplaire de la médaille au beau revers de *Mahomet II*, qui a atteint le prix de 2,950 fr.

Ces prix sont certainement très élevés ; mais ils prouvent que l'on apprécie chaque jour davantage le grand art et que ses initiés deviennent plus nombreux. Les grands artistes du xve et du xvie siècle avaient été vraiment trop et trop longtemps dédaignés. La plus belle médaille d'un artiste de génie n'atteint pas encore le prix d'une commode ou d'une paire de flambeaux du xviiie siècle. Il est vrai que tout le monde peut comprendre une girandole ou un chenet, et que cela est bien plus utile qu'une plaquette de bronze, si artistique qu'elle soit.

Total de la vacation, environ 61,000 fr.

La troisième vacation comprenait les sculptures en ivoire, les émaux de Limoges, les faïences italiennes, les porcelaines de Chine etc., etc., vacation panachée

pour tous les goûts et toutes les bourses. Aussi, assistance nombreuse, amateurs de toutes les séries et marchands de toutes les catégories. Nous ne donnons plus les noms ; ce serait nous répéter fastidieusement. On vend un certain nombre de petites porcelaines de Chine sans valeur, pour commencer la vente. Le public est assez froid et ne s'anime un peu que devant un très beau plat de porcelaine chinoise, de grande dimension, adjugé à M. Bourgeois, de Cologne, au prix de 3,000 fr. C'est le prix le plus élevé qu'ait atteint un plat de cette porcelaine.

Le *clou* de la vacation était la Vierge en ivoire du XIII[e] siècle, provenant de l'abbaye d'Ourscamps, près de Noyon ; on parlait de 15,000, de 20,000 fr., peut-être plus. Enfin, M. Mannheim la met sur table et demande 15,000 fr. Silence, on commence à 8,000. Elle est poussée par Bourgeois, de Cologne, pour Spitzer peut-être, et achetée par Malinet pour M. Dutuit, un amateur bien connu pour ne pas fixer de limite à ses *desiderata.*

Le célèbre amateur rouennais l'a obtenue pour 13,000 francs et c'est peut-être une bonne fortune ; elle eût été digne certainement du musée de Cluny, sans cette affreuse tête de l'enfant Jésus ressemblant à un vieillard, qui restera longtemps présente à notre souvenir.

La plaque d'émail, représentant le Christ en croix, était très fatiguée et très restaurée, nonobstant la gravure et cette légende fantaisiste de *Guy de Monfaucon contemplant le Christ en croix;* elle n'a été poussée qu'à 1,800 francs. Cet émail était attribué à Monvaerni, dont la signature est excessivement rare.

Nous lui préférons de beaucoup le tableau d'autel, de forme rectangulaire, sous le n° 254, représentant le Christ en croix entre deux guerriers. Les figures sont

gravées et dorées, et le Christ, vêtu d'une jupe, a la tête rapportée en relief.

Cette pièce intéressante du XIIIe siècle et d'une conservation irréprochable a été adjugée à 3,050 fr.

Une plaque cintrée à sap artie supérieure, attribuée à Nardon Penicaud, était d'un faire excellent et d'un beau coloris, et quoique M. Mannheim l'ait annoncée restaurée, elle a été jusqu'à 2,850 fr.

Les faïences italiennes n'offraient pas grand intérêt et n'ont pas atteint des prix à citer. Mentionnons seulement un petit plat de Perse, à fond gros bleu, vendu au prix énorme de 1,380 fr., et un plat de Palissy, le plat aux génies de la paix, bon exemplaire que l'on rencontre souvent, 1,000 fr. à M. Desmottes. Nous n'avons pas vu figurer le plat si intéressant, quoique incomplet, que M. Fillon avait exposé au Trocadéro, représentant une scène de combat, plat unique et portant au revers, en croix, deux BB, que M. Brongniart, nous n'avons jamais su pourquoi, dit être la marque de Bernard Palissy. Nous avons rencontré quelquefois cette marque, mais nous croyons que si c'était le signe du célèbre potier, il l'eût reproduite sur beaucoup plus de pièces.

En somme, cette vacation, sur laquelle on comptait beaucoup, n'a pas, croyons-nous, réalisé les espérances des vendeurs et n'a produit que 52,894 fr.

Les estampes de la collection Fillon ne devaient pas tenter beaucoup les amateurs si difficiles maintenant pour les états et les marges. — Aussi, ne citerons-nous que les portraits en pied des trois frères Coligny, rare et curieuse estampe, de Marc Duval, adjugée à M. Danlos, à 1,520 fr. ; de Raïmondi, la *Lucrèce*, 1,100 fr. ; la *Cassolette à parfums de François I*^{er}, 1,500 fr. — Les Rembrandt étaient de piètre qualité, et le plus cher de

tous, dit l'estampe aux cent florins, n'a pas atteint 700 fr. Quatrième vacation, jeudi 23 mars, 14,079 fr.

Nous voici arrivés à la fin de notre tâche, nomenclature aride et sans intérêt; mais la place ne suffirait pas, si nous nous laissions aller à des appréciations ou à des commentaires. Disons seulement que quelques dessins ont obtenu des prix très élevés.

Le portrait d'*Antoine Cornelissen*, beau dessin à la pierre d'Italie, par Van Dyck, 4,050 fr.

Un dessin aux trois crayons par Lagneau ou Lanneau, dont l'orthographe du nom n'est pas encore bien fixée, portrait de *Jean-Pierre Acarie*, membre du conseil des Seize pendant la Ligue, a été acheté par M. Brame, pour 1,860 fr.

Le nº 593, portrait de *Philippe de Mornay*, seigneur du Plessis-Marly, part pour l'Angleterre dans la malle de M. Thibaudeau, adjugé à 1,950 fr.

Un seul des portraits attribués à Clouet a pu s'élever à 810 fr. Les grands dessins de Greuze ont eu encore moins de succès.

Dans les tableaux, les honneurs ont été pour un petit tableau de l'école des Allemands du XVIe siècle, *Jeune fille tenant un œillet*, que leur compatriote, M. Bourgeois, de Cologne, a poussé très loin, par excès de patriotisme, et qui, croyons-nous, lui est resté au prix de 3,900 fr.

Un portrait attribué au Ghirlandajo, à 1,600 fr.

Bref, cette dernière vacation, mélangée de petits et de gros prix, est arrivée au chiffre de 30,000 fr. et le total de la vente doit être dans les environs de 215,000 fr. Si le bénéfice qui en résulte ne donne pas de quoi acheter un hôtel, nous croyons néanmoins que les acheteurs-vendeurs doivent s'estimer très heureux du résultat.

XVI

Haute antiquité des autographes. — La recherche chez les épiciers et dans les débits de tabacs. — Mon album et les vers de Henri Tessier. — Les maniaques de la curiosité. — Le dahlia bleu du collectionneur. — *Cherchons la femme.* — L'homme *ni ange, ni bête.* — Le poinçon d'Étienne Charavay. — Une vacation de quarante mille francs. — Un trio d'amateurs : les pasteurs *Dide* et *Coquerel,* et M. *Walferdin.* — Vente Cottenet. — Don Diego Velasquez. — Corot invité à mieux dessiner. — Théodore Rousseau *écrivant* un paysage. — Meissonier doutant de lui. — Gambetta et Brantôme. — Variations du peintre David sur la corde politique.

Paris, 1er avril.

L'art de formuler sa pensée par l'écriture date de loin. J'en conclus qu'aux époques les plus reculées des collections d'autographes furent formées par les philosophes du temps, désireux de constater les faiblesses et les contradictions de l'esprit humain dans ses actes et dans ses paroles.

Mon intention, en abordant cette étude, n'est pas cependant d'en rechercher la preuve en remontant bien haut dans l'histoire. Je ne m'arrêterai pas à ce que Pline le Jeune dit de la collection de son oncle que voulait acheter Largius Licinius pour la somme de quatre cent mille sesterces. Les collectionneurs de l'*ancienne Rome*, de M. Ed. Bonnaffé, fourniront sur ce sujet

à mes lecteurs tous les renseignements qu'ils pourraient désirer. Je les engage à lire ce livre.

Bien que La Bruyère ait spirituellement raillé les amateurs de médailles, d'estampes et de tableaux, il a, par oubli sans doute, épargné les curieux d'autographes qui existaient de son temps. Malgré la crainte bien légitime d'aller à la Bastille réfléchir sur les dangers de dévoiler les secrets de l'État, plusieurs écrivains nous ont conservé des billets racontant, avec détails, les bonnes fortunes du roi, ou témoignant des faiblesses de certaines grandes dames, surprises en déshabillé trop galant.

Mon *de Lescure* sous le bras, je hâterai le pas vers des temps plus rapprochés des nôtres pour arriver tout de suite au commencement de ce siècle. Les temps troublés de la Révolution n'étaient pas éloignés encore. Le pillage des couvents, des archives, des dépôts publics et la vente des châteaux des émigrés avaient dispersé de tous les côtés une grande partie des documents de notre histoire. C'était la bonne époque des heureuses découvertes. Les bons coins restaient inexplorés. On avait les autographes pour rien.

L'ardeur des chercheurs, toujours récompensés de leurs peines, était grande. Ils fouillaient tous les jours, comme on cherche à Cayenne les gisements aurifères, dans les boutiques des épiciers de la rue Saint-Denis et dans les caves des chiffonniers de la rue Mouffetard. Les lettres de Mazarin servaient à envelopper la chandelle, et les épîtres de Boileau à faire des cornets de tabac. Les vieilles chartes se retrouvaient autour des gargousses dans les arsenaux.

C'est alors que, chez un charcutier d'Auteuil, on découvrit les plans, les devis et les mémoires du palais de Versailles et des châteaux de Marly et de Saint-Germain. M. Feuillet de Conches, l'auteur bien connu des

Causeries d'un curieux, rencontrait de son côté, chez un fruitier de la rue Montaigne, les lettres de Marie-Antoinette à Mme de Polignac, jadis jetées, au pillage de Versailles, par les fenêtres des écuries du roi.

Il fallut bientôt abandonner ces moyens d'approvisionnement. Ils devenaient insuffisants, et les ventes commencèrent le soir, dans cette vieille salle obscure de la maison Sylvestre. L'une des premières en date, la vente Courtois, eut lieu en 1820. C'était l'âge d'or. On vendit quarante lettres de Voltaire à Mlle Quinault la somme énorme de 460 francs. Ce fut un événement. Heureux temps ! elles vaudraient aujourd'hui dix fois plus.

Mais on ne gâtait pas les prix à cette époque. On payait une lettre de Saint-Vincent de Paul, 35 francs ; une lettre de Louis XIV, 44 francs ; des lettres de Bossuet de quatre à seize pages, 20 et 30 francs ; une lettre d'amour de Mme de Tencin au maréchal de Richelieu, 11 francs ; une épître de quatre pages de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, 45 francs. On avait quatre pages de l'écriture de Mme de Pompadour pour 15 fr., et le maréchal de Saxe ne valait que 12 francs.

L'Angleterre, plus riche que nous, faisait déjà mieux les choses. En 1818, les lettres confidentielles et autographes écrites à Napoléon Ier par tous les souverains de l'Europe qui s'inclinèrent devant lui, se payaient 30,000 livres sterling. Il faut dire qu'on voulait à tout prix empêcher leur publication. Elles contenaient des humiliations piquantes. Le colosse était tombé ! — En 1825, le livre de prières que lisait Charles Ier, conduit à l'échafaud, valait cent guinées, et sir Burnlett, le gendre de Walter Scott, se payait, pour 500 livres sterling, la coûteuse et banale fantaisie de posséder les deux plumes qui avaient servi, le 27 mars 1801, à signer le traité d'Amiens.

Les amateurs de ce temps-là s'appelaient Charles Nodier ; le vicomte Morel de Vindé ; Joseph Tastu, le célèbre imprimeur ; Guilbert de Pixérécourt, le romancier ; l'antiquaire Alexandre Lenoir ; le baron (le grand maître !) de Tremont, qui avait 6,000 pièces ; Lemontey, l'ingénieux et subtil auteur de l'histoire de la Régence ; Renouard, l'historien des Alde et de Manuce ; Anguis, l'homme de lettres qui, dit malicieusement Feuillet de Conches, s'adjugeait et vendait par inadvertance les autographes qu'on lui portait ; Théophile Tarbé, de Sens, un sanglier entouré de splendides collections et qui, d'après de Lescure, tout hérissé, en défendait les approches.

Jusqu'en 1830, il n'y eut que 28 ventes ; de 1830 à 1860, deux cents. La progression se modifia vite, comme on le voit. Aujourd'hui, ventes, collections et collectionneurs abondent. C'est une épidémie nouvelle qui s'est déclarée avec une intensité extraordinaire. *Autographicorum morbus*. Reconnaissons-le, posséder est la plus vive des passions. Cela s'appelle, suivant le cas de l'affection, avarice ou amour. Chacun veut avoir sa galerie où posent, sans s'en douter, comme chez Mme Tussaud, à Londres, et bientôt comme au musée Grévin, à Paris, toutes les célébrités de l'époque. Il y a certainement un charme extraordinaire à recueillir un feuillet de papier, émanation de l'esprit et de la main de l'écrivain où il a mis, sans défiance, ses haines et ses flatteries, ses colères et ses caresses, ses sentiments et ses espérances, tout le drame mouvant de la vie humaine.

Quel est celui d'entre nous qui n'a pas possédé un album ? On commence toujours les autographes par là.

Dans ma jeunesse, on voyait des albums avec leurs

cartonnages dorés traîner sur la table de tous les salons.

La maîtresse de la maison nous l'offrait en nous priant d'y inscrire une pensée. Cette prière était pour beaucoup un ordre.

Roqueplan avait, lui, en pareil cas, une réponse invariable.

— Je n'ai pas de monnaie sur moi.

Louis Bouilhet était de plus facile composition; il écrivit un jour, pour répondre aux sollicitations d'une charmante dame :

Quoi! vous voulez que, le premier,
Au seuil blanc de ce beau cahier
Je me pavane et me prélasse,

Juste à l'endroit prétentieux
Où doivent tomber tous les yeux
Sitôt qu'on entre dans la place?

Ma foi ! sans chercher d'arguments,
Je m'exécute bravement!
Les gens en riront, mais qu'importe?

Mes vers, mis de cette façon,
Peuvent servir de paillasson :
« *Essuyez vos pieds à la porte!* »

Comme les autres, j'ai eu mon album. Je le confesse, je suis allé jusque-là et au delà, et je me souviens des vers charmants que mon vieil ami Henri Tessier, le romancier, inscrivit un jour sur le mien, il y a déjà longtemps, — le 25 octobre 1859.

Il est de mode, de bon ton,
De posséder des autographes.
Les albums sont les épigraphes
De toute honorable maison,
M'assure-t-on.

A cette manie orgueilleuse
Vous sacrifiez, vous aussi!
Et par ma plume paresseuse
Voulez que ce blanc feuillet-ci
Soit tout noirci.

Tant pis pour vous : *J'anathémise*
Les collections, leurs abus.
Gros orgueil collé sur sottise;
Tout album est un omnibus,
Et rien de plus.

Pourquoi donc mettre en étalage
Grands noms et lettres au porteur,
Mon album, moi, n'a qu'une page
Qui, chaque jour, croît en longueur
Pour mon bonheur.

Tous ceux que j'aime y trouvent place,
Et ce simple mémorandum
Les reproduit comme une glace.
Car, dans mon cœur, rien ne s'efface;
C'est mon album.

Les collectionneurs sont de familles diverses. Ils pourraient se subdiviser en espèces, genres et variétés, comme Linné a classé les coquilles. Les uns, un peu grotesques, ne veulent que des lettres émanant des personnages de leur caste ou de leur profession; les autres, aussi un peu maniaques, n'admettent d'épîtres que celles des heureux d'ici-bas portant le nom de *Jean*. Celui-ci n'aime que les grands criminels roués, pendus ou raccourcis. Il en a presque toute la série, depuis Cartouche et Mandrin jusqu'à Abadie. Les lacunes le laissent bien malheureux. Il se plaint amèrement de M. Grévy. Depuis son arrivée au pouvoir, il gracie trop. L'exécution de la semaine dernière, à Versailles, l'a fortement réjoui. Il lui a fallu tout de suite une lettre du parricide Pierre Lantz. Il l'a déjà. Celui-là n'adore que les raretés. Il vous

montre avec orgueil un exemplaire unique, le manuscrit de la Constitution de 1793, un volume in-18, relié en *peau humaine*. Cet autre, recherche les pétitions ridicules. Il a, pour cela, établi des intelligences dans tous les ministères. Si on le laissait faire, il dévaliserait les archives du Sénat. Un fantasque a réuni cinq volumes reliés en maroquin La Vallière, contenant des impressions curieuses, sauvées de ce cabinet dont parle Alceste, où la lecture n'est d'ordinaire qu'une distraction secondaire.

Pour tous, *La Bruyère* est le *rara avis; Du Guesclin*, le merle blanc, et Molière, le dahlia bleu. Tous les collectionneurs recherchent ces autographes; mais, jusqu'ici, ils n'ont trouvé que des signatures du moraliste, du grand capitaine ou du maître des classiques. Un autographe du diable est certainement moins rare. Le *Dictionnaire infernal*, de Collin de Plancy, publié en 1825, chez Mongie l'aîné, en contient un fac-simile.

Mais ce sont surtout les lettres d'amour qui ont le plus grand nombre d'amateurs. Lovelace et Phryné sont de toutes les époques. La chair sera toujours éternellement fragile, même chez les esprits forts. Tant que le monde vivra, il y aura des poulets galants qui finiront par un *Surtout, brûlez cette lettre*. Raison de plus pour les garder. Billets doux troqués volontiers plus tard pour des billets de banque. Quel bonheur, du reste, de pouvoir posséder la preuve indiscutable des faiblesses cachées des plus austères philosophes et de montrer, débarrassées des prestiges du rang et du costume, les fautes de certaines grandes dames de l'histoire. C'est un plaisir de roi! Voyez cet amateur: ce qu'il sort d'abord de ses cartons avec un sourire, c'est un mot d'Agnès Sorel à Charles V, signé: *Votre bonne amie;* une épître de la duchesse d'Etampes, qui trahissait si effrontément son royal amant, François Ier; une lettre

de ce vert-galant qui s'appelait Henri IV ; les tendresses qu'échangèrent la Du Barry et lord Seymour, Mme Roland et Buzot; les aveux passionnés de Mme du Châtelet à Voltaire ; les déclarations croustillantes du comte d'Artois, ce libertin de qualité, à la spirituelle Mlle Contat l'aînée, du Théâtre-Français ; et les lettres trempées de larmes de toutes les conquêtes de ce blasé de Richelieu : Mlle de Valois, Mlle de Charolais, les maréchales de Villars et d'Estrées et Mme de La Popelinière, qui signait ainsi +++, indiquant par là le nombre de baisers qu'elle envoyait à son volage adorateur.

Mais la série n'est pas complète, s'il n'y a pas dans la collection quelque chose de ce Lauzun qui ravagea tant de cœurs, à commencer par celui de la grande Mademoiselle, et qui laissa cette mystérieuse cassette dont parle dans ses lettres Mme de Sévigné. — « On y a trouvé, » dit-elle, des épîtres en quantité et des portraits sans » nombre, des cheveux, grands et petits, avec des éti- » quettes pour éviter la confusion — à l'une, *grison* » d'une telle ; à l'autre, *mousson* de la mère ; à l'autre, » *blondin près d'un bon lieu*, et ainsi mille gen- » tillesses. »

Et tous y passent, les plus graves et les moins sérieux, à Paris et en province. Les premiers sauvent peut-être les autres du ridicule. Ils portent de grands noms dans la littérature et de la science. Ils s'appellent Ph. Burty, Ch. Monselet, Arsène Houssaye, P. Lacroix, G. Guiffrey, le baron Charles Davillier, Ch. Yriarte, Victorien Sardou, Dugast-Matiffeux, le baron de Wismes, le libraire Pottier, le baron Pichon et le duc d'Aumale.

Avoir des livres, la belle affaire ! Il est facile d'en remplir toute sa maison de la cave au grenier. Il suffit d'avoir de l'argent, de la patience et un bon libraire. Mais posséder des autographes choisis, c'est une autre affaire.

Aussi, depuis la mort de M. Dubrunfaut, les belles collections ne sont pas nombreuses. On en compte deux seulement : celle du prince d'Orange, héritier présomptif de la couronne de Hollande, et celle de M. Alfred Morrison, de Londres. La première, faite par un travailleur qui n'aime pas, comme son frère, les plaisirs faciles. Malade, souffreteux, il vit retiré et travaille. Il a su réunir des documents précieux qui éclairent d'un jour nouveau un fait historique peu connu, et des correspondances inédites qui font connaître le caractère et les secrètes espérances de bien des hommes politiques. C'est lui qui a su acheter 5,000 francs les 22 dépêches du prince de Metternich, et 9,800 francs les 16 lettres du comte de Nesselrode. Heureux ceux qui ont pu feuilleter les recueils d'autographes de M. Morrison. C'est une intéressante leçon sur l'ingratitude des hommes et les vanités d'ici-bas ! une piquante comédie où l'homme apparaît dans sa véritable expression : *ni ange ni bête.* Le grotesque y coudoie le terrible. La collection abonde en raretés de premier ordre. Songez donc ! M. Thibaudeau, de Londres, a, pour son compte, des ordres au mieux sur chaque catalogue. Aussi n'hésite-t-il pas à payer 1,000 francs la lettre de Michel-Ange, et 2,500 le Raphaël de la collection Fillon. La collection Chambry contenait une lettre introuvable de Corneille. Il l'a eue.

Je l'ai déjà dit ailleurs. Ce commerce n'a que deux représentants à Paris, Eugène Charavay, et son cousin, Étienne Charavay, dont j'approuve fort la nouvelle devise en exergue sur ses catalogues : *Honneur s'élève à grand labeur.*

Ce sont des marchands sérieux et patentés. Ils ont les réserves et les prudences voulues et ils ne ressemblent guère à ces cyniques que je ne nommerai pas, qui,

trafiquant des papiers secrets tombés entre leurs mains, s'en servent pour faire, auprès des familles soucieuses de leur honneur, du chantage à haute pression.

Il est utile de s'adresser aux Charavay pour éviter d'être la victime des mystificateurs. La contrefaçon se développe de plus en plus, au fur et à mesure que le prix des autographes s'élève. L'encre de la Petite-Vertu a cessé d'être honnête. Elle se prête sans vergogne à cette prostitution. Les fac-similés défient les yeux les mieux exercés. Ce sont des reproductions admirables et effrayantes, des calques habiles, sur du papier végétal, collés sur du papier du temps. Comment n'en serait-il pas ainsi, alors que les plus habiles caissiers de la Banque de France reçoivent à leur guichet des billets imités. Les faussaires pensent à tout. Ils font appel à la science. L'industrie leur sert de complice. On les avait démasqués plusieurs fois, par l'examen du papier. Le filigrane était souvent de beaucoup postérieur à la lettre. Ils avaient écrit des lettres de 1720 sur du papier préparé au chlore, employé seulement depuis 1814. Vite, ils ont fait appel aux fabricants. Ils ont commandé pour eux du vieux papier dont ils avaient retrouvé le secret, et ils ont écrit avec des plumes d'oie et de l'encre préalablement roussie.

« Ah ! le bon billet qu'a La Châtre, » disait Ninon ; mais les collectionneurs ne sont plus de ce temps-là. Ils sont devenus sceptiques. C'est une qualité précieuse pour eux. Ils ne veulent plus se nourrir d'illusions et tomber dans le panneau, et lorsqu'ils doutent, ils apportent leurs documents, rue de Furstenberg, à Étienne Charavay, ancien élève de l'École des chartes, dont les certificats d'authenticité équivalent aux poinçons de la Monnaie sur un métal précieux. Ils se défient tous, surtout, des écritures royales ; car ils savent qu'il faut y regarder de bien près, même pour les écritures royales.

Rose, l'un des quatre secrétaires particuliers de Louis XIV, avait la plume. « Avoir la plume, dit Saint-
» Simon, c'est être faussaire public et faire charge de
» ce qui coûterait la vie à un autre. Cet exercice con-
» siste à imiter si exactement l'écriture du Roy qu'elle
» ne peut se distinguer de celle que la plume contrefait
» et d'écrire en cette sorte toutes les lettres que le Roy
» doit ou veut écrire de sa main et toutefois n'en pas
» prendre la peine. Il n'était pas possible de faire parler
» un grand Roy avec plus de dignité que faisait Rose,
» ni plus convenablement à chacun, ni sur chaque ma-
» tière que les lettres qu'il écrivait ainsi et que le Roy
» signait toutes de sa main ; et, pour le caractère, il
» était si semblable à celui du Roy, qu'il ne s'y trou-
» vait pas la moindre différence. Il était extrêmement
» secret et le Roy s'y fiait entièrement. »

La chronique du temps rapporte que Mlle d'Aumale était également le secrétaire de la main de Mme de Maintenon. — Avis aux lecteurs.

Voyons maintenant les ventes importantes depuis le commencement de l'année. Arrivons au présent et relevons les cours de cette Bourse d'autographes qui se passera, en grande partie, désormais, à l'hôtel Drouot.

Éclatant succès tout d'abord! Étienne Charavay, le 30 janvier, a vendu, dans deux heures de vacation, pour 40,000 francs de papiers, ce qui fait assez cher la livre. C'est la seconde fois seulement que, de mémoire d'autographile, un pareil succès a été atteint.

Deux documents de la plus grande importance, achetés par M. Thibaudeau, pour le compte de M. Alfred Morrison, ont atteint de très grands prix.

Le *testament de Voltaire*, daté du 10 juillet 1769. Il institue sa nièce, Mme Denis, sa légataire universelle, fait différents legs à Mlle Florian, à l'abbé Mignot, à son

secrétaire Wagnière, aux pauvres de Ferney et à la famille Sirven. Il finit en disant :

Je ne dois que le courant. Toutes mes affaires sont en règle.

L'arrivée de cette pièce *sur table* était un événement. La lutte a été chaude. — 5,000 francs !

Le manuscrit original de la procédure faite à Paris, pour la *Canonisation de saint Vincent de Paul*, du 24 septembre 1731 au 24 avril 1734, — 1,100 pages in-folio. Rien n'y manquait, pas même les attestations des témoins au sujet des miracles. Antoine de Jussieu, un médecin, certifie qu'un de ses malades a été guéri par la grâce divine. Passons. Les concurrents étaient pleins d'ardeur ; mais, à 5,000 francs, prix peu accessible à toutes les bourses, M. Morrison est resté maître du champ de bataille.

Toujours pour le même, un dossier relatif au procès et à l'exécution de Louis XVI. Parmi les quatorze pièces dont il se composait se trouvaient :

Une lettre d'*Anaxagoras Chaumette*, procureur de la Commune, aux sections, pour inviter au calme pendant le jugement de *Louis le Dernier*.

L'original de l'arrêté de la Commune invitant les citoyens à illuminer pendant le procès de Louis Capet et de sa famille.

Un arrêté du Conseil général décidant que, pour prévenir des troubles pendant lesquels on essayerait de *soustraire à la puissance de la loi un grand coupable*, les théâtres devront être fermés le 14 janvier 1793.

Les originaux des *Arrêtés de la Commune et du département de Paris*, signés Coulombeau, le 20 janvier 1793, concernant les mesures de sûreté à prendre pour le jour de l'exécution :

Fermeture des barrières. Ordre à tous les citoyens de prendre les armes à sept heures du matin ; aux comités de section, de rester

en permanence. Tous les citoyens doivent veiller à ce que les enne mis de la liberté et de l'égalité ne puissent rien tenter.

Les sections sont invitées à rester en permanence, à ne permettre à qui que ce soit, même aux femmes, de circuler dans les rues.

Vendu 2,000 francs.

Henri IV, on le sait, avait les goûts amoureux quelque peu changeants. Il désespérait ses maîtresses par son inconstance, comme le témoigne cette lettre de reproche à lui adressée par *Catherine-Henriette d'Entragues*, duchesse de Verneuil, qui exhale ainsi ses plaintes :

Je suis bien malheureuse de vous avoir, parmy tant d'autres, estimé digne de mon affection et que vous ne sachyès pas m'obliger à la vous conserver ny l'estimer assés pour ne craindre point que je puisse jamais faire rien d'indigne de ce que je suis. Quand j'oroys autant de solicyteurs du contrayre qui s'an trouve dans la sale du palais, vous devés estre assurè que l'amour de moy mesme qui est plus fort que tous les autres me fera longtemps conserver la reson, et sy je l'ay perdu pour vous se ne doit pas estre unne coulpe que vous me deviez reprocher, sy se n'est que vous me velyés obliger à rechercher les moyens de la retreuver. L'ingratitude et l'infidélité en sont d'assés fors pour chasser toutes les inclinaysons tant fortes puisse-t-il estre, prinsipalement envers moi quy les hays.

Adjugée 520 francs, par Me Maurice Delestre, à M. Morrison, cet amateur bien avisé. Au même encore, pour 1,020 francs, quarante lettres du *Grand Frédéric* au baron de Horst, ministre d'État ; — pour 600 francs, une lettre de compliments de *Bianca Capello*, cette grande-duchesse de Toscane, l'une des femmes les plus célèbres du XVIe siècle, écrite le 19 août à don Ferrante de Torres; — pour 155 francs, une lettre d'*Orsini*; — et pour 500 francs un autographe de *lady Stanhope*, la nièce de Pitt, bien connue par son existence aventureuse en Orient, où elle vécut longtemps en souveraine. — Enfin, toujours pour la même collection, et à 1,000 fr., l'une des plus belles lettres de *Voltaire*, écrivant, le 23

février 1722, à J.-B. Rousseau, pour lui soumettre le plan de la *Henriade* et solliciter ses conseils.

Paris, 23 février 1722.

Mon estime pour vous et le besoin que j'ai des conseils d'un homme seul capable d'en donner de bons en poésie, m'ont déterminé à vous envoier un plan que je viens de faire à la hâte de mon ouvrage. Vous y trouverez, je croi, les règles du poëme épique observées. Le poëme commence au siège de Paris et finit à sa prise. Les prédictions faittes à Henri quatre dans le premier chant s'accomplissent dans tous les autres. L'histoire n'y est point altérée dans les faits principaux ; les fictions y sont touttes allégoriques ; nos passions, nos vertus et nos vices y sont personnifiés ; le héros n'a des faiblesses que pour faire valoir davantage ses vertus. Je regrette que ma fortune ne me permette pas d'aller vous rendre visite à Vienne. Je vous assure que je partirois de bon cœur pous voir deux hommes aussi extraordinaires chacun dans son genre que monsieur le prince Eugène et vous. Je me ferois un véritable plaisir de quitter Paris pour vous réciter mon poëme devant luy aux heures de son loisir.

J'espère que vous reviendrez en France. Du moins, si on ne peut espérer de vous revoir à Paris, vous êtes bien sûr que j'irai chercher à Bruxelles, le véritable antidote contre le poison des Lamotte et des Fontenelle.

Je vous supplie, monsieur, de compter toute votre vie sur moy, comme sur le plus zélé de vos admirateurs.

O vicissitude des hommes et triste retour des choses d'ici-bas ! — Peu de temps après, Voltaire rompait avec Rousseau et devenait son ennemi acharné.

Encore acquise pour le même cabinet, à 500 francs, une lettre de *Louis Poellnitz*, cet aventurier, auteur de la *Scène galante*, dont le roi de Prusse aimait tant les saillies. Il écrit à la margrave de Bayreuth et malmène un peu Voltaire, ce railleur qui n'aimait pas à être raillé, et qui, avec tant d'esprit, possédait au suprême degré celui de courtisan. C'était l'époque sans doute où, fatigué de blanchir le linge sale (corriger les

vers) de Frédéric, il se brouilla avec lui et quitta sa cour.

Le roi de poètes, dit Poellnitz, est en procès avec le juif Hirsch. Il est hué de tout le monde. Il veut mettre la Croix du Mérite et la clef de chambellan aux pieds du roi et se remettre à faire des vers. Il est très mal du scorbut et vient de perdre deux dents devant, ce qui n'embellit pas son masque.

Le prince d'Orange, par l'intermédiaire ordinaire qui opère pour lui, s'est rendu acquéreur de trois lettres de *Frédéric de Gentz*, d'un très grand intérêt pour l'histoire de la campagne d'Austerlitz, à 3,050 francs ; — de trente-quatre lettres de la *duchesse de Civrac*, dame d'honneur des filles de Louis XV, contenant des détails piquants sur les mœurs de la cour et sur le vol des diamants de la dauphine, commis par Mme de Boisgeroux.

Le duc d'Aumale, de son côté, a fait acheter deux lettres autographes, signées *Dem*, du général Dumouriez à M. de Broval, secrétaire du fils de Philippe-Égalité, dans lesquelles il souhaite la prochaine arrivée du duc d'Orléans en Espagne et l'heureux succès de la campagne entreprise contre les Français.

Les généraux anglais, dit-il, sont ignorants, présomptueux et impérieux. Je ne peux ni faire, ni écrire, ni dire davantage sur ce qui reste à faire pour défendre la liberté espagnole. J'ai fait plus que Philoctète. Je n'ai pas attendu qu'on vînt demander les flèches d'Hercule. Je les ai envoyées d'avance; mais personne n'a voulu essayer de les tirer.

Pour le fils de Louis-Philippe, cette lettre était à retirer de la circulation. Coût : 205 francs.

Dans cette très remarquable collection, on trouvait encore :

Quatre lettres du *duc de Valmy*, adressées, en l'an III, à sa maîtresse, la citoyenne Lamotte : 350 francs.

La minute autographe d'une lettre de *Louis XIV* à Philippe V : 1,000 francs.

Une lettre de Mme *de Maintenon* au maréchal de Bellefonds. Très montée en valeur, Mme de Maintenon : 1,300 francs.

Un manuscrit autographe de *Ney*. Plan de bataille du dimanche 15 vendémiaire an XIII : 600 francs.

L'ordre d'exécution du général Armand-Louis de Gontaut, duc de Biron, signé de *Fouquier-Tinville,* acheté par M. Lecoq, auteur estimé en train d'écrire une histoire de la Révolution.

Citons encore :

Une signature de *Guillaume* : 45 francs.

Deux lettres de *Victor Hugo* : 20 et 31 francs.

Un petit mot d'*Alfred de Musset* : 61 francs.

Un billet d'*Auguste Comte* : 41 francs. Ce qui prouve qu'il y a encore des adeptes du positivisme.

Il se forme évidemment des collections sur la période de la Commune. Cette néfaste épopée a déjà ses collectionneurs.

Raoul Rigault. Original de sa démission de délégué à la Sûreté générale : 55 francs.

Rossel. Ordre pour l'organisation du régiment de marche que le citoyen Eudes est autorisé à former : 32 francs.

Delescluze. Suppression de l'uniforme et des galons dans l'intendance, afin d'éviter une assimilation aux grades militaires : 45 francs.

Le portrait-carte de *Ferré*, avec une dédicace signée : 23 francs.

Une pièce de vers de *Louise Michel*, *prisonnière de 1871:*

SOUVENIR AU CITOYEN TH. FERRÉ

Nous reviendrons, foule sans nombre,
Nous viendrons par tous les chemins,
Spectres vengeurs sortant de l'ombre,
Nous viendrons nous serrant les mains,
Les uns, dans les sombres suaires,
Et les autres encore sanglants,
Les trous des balles dans leurs flancs,
Pâles sous nos rouges bannières.

Cette poésie, exempte de fiel, d'un calme et d'une douceur angélique, a valu le prix le plus élevé des autographes de la Commune : 55 francs. Décidément, Louise Michel et Raoul Rigault se partagent les faveurs du public.

Le 14 mars, dispersion des collections groupées du pasteur Dide, directeur de la *Revue de la Révolution française* ; du pasteur Coquerel, et de M. Walferdin.

Nous nous bornerons à signaler les adjudications suivantes. Les prix indiquent le goût et les préoccupations du public.

La Société du protestantisme français a fait acheter qnelques pièces curieuses : *Channing*, 50 francs, et *Boissy d'Anglas*, 105 francs.

Le prince d'Orange, un dossier de premier ordre sur *Humboldt*: 1,000 francs, et une très curieuse correspondance de *Sismondi* : 1,000 francs aussi. C'est également lui qui a pris les lettres du *chevalier de Balleroy*, maréchal de camp des armées de Louis XV et de Louis XVI.

M. Morrison s'est rendu acquéreur, pour 150 francs, d'une première lettre de *Washington* à Thomas Paine ; pour 300 francs, d'une lettre de *Jean de Witt*, et, pour la même somme, de trois lettres de *Pigalle*, dont l'une

très curieuse, sur le monument du maréchal de Saxe.

Bories, l'un des quatre sergents de La Rochelle, qui eut son heure de célébrité : 35 francs.

L'écriture de *Henri Regnault*, plus rare dans le commerce que ses aquarelles : 80 francs.

Sully-Prudhomme, le nouvel académicien, une actualité en hausse : 30 francs. *Bossuet*, un peu oublié, en baisse : 190 francs.

Chateaubriand et *Buffon*, complètement démodés, oscillent entre 6 et 10 francs, tandis que le général Cluseret monte à 25 francs.

M. *de Lesseps* ne se vend que 21 francs. Il montera au double après le percement de l'isthme de Panama.

Paul-Louis Courier, le pamphlétaire, est au même prix que Mlle Croizette : 10 francs.

Suzanne Brohan a été cotée un peu cher : 50 francs. Sa sœur Madeleine est descendue à 21 francs. Mystère !

Les lignes de *Courbet* ne valent pas un coup de pinceau : c'est 15 francs, autant que Delacroix, du reste.

On atteint les hauts prix avec *Priestley* : 310 francs ; *Drouineau* : 100 francs ; *Fouquier-Tinville* à sa femme : 240 francs ; Mme *Geoffrin* à Cramer : 300 fr.

Les hommes de la Révolution : l'abbé *Fouchet*, l'abbé *Grégoire*, *Vadier*, *Mirabeau*, Mme *Tallien*, valent encore un louis, comme *Gambetta* et comme *Octave Feuillet*.

M. *Jules Simon* est à 10 francs, pas plus. Ce n'est pas cher.

En somme, beaucoup d'entrain à cette vente, mais résultat passable seulement.

Feu M. Cottenet, dont on vient de vendre les collections, aimait passionnément les lettres et les arts. Il était l'un des membres fondateurs de la Société de l'*Histoire de l'art français*. En 1849 et en 1850, sous le pseudonyme de *Cernay*, il avait écrit des comptes

rendus du Salon. C'est avec Édouard Dentu, devenu l'un de nos meilleurs éditeurs, qu'il avait commencé sa collection, alors qu'ils étaient ensemble au lycée Louis-le-Grand. Les deux amis, en sortant de classe, montaient chez le père Charavay, qui habitait alors place Saint-André-des-Arts, et s'amusaient à fouiller dans les cartons. Tous deux restèrent fidèles à cette passion de jeunesse. Plus tard, secrétaire général de la Chambre de commerce, M. Cottenet se délassait des fatigues de ses fonctions arides en recueillant avec passion les lettres des artistes français et étrangers. Saluez ! Il avait trouvé un autographe splendide, une lettre écrite et signée de Velasquez — *Diego Rodriguez de Silva !* — la seule connue ! Elle avait été achetée par lui, en 1857, à la vente du comte Esterhazy, au prix infime de 225 francs. Elle a été vendue 2,350 francs. Fillon, qui avait de tout, ne possédait rien du grand peintre espagnol.

C'était là un de ses chagrins.

Après une carrière courte, mais bien remplie, M. Cottenet, le 13 mars 1881, à cinquante-trois ans, dans la force de l'âge, mourut d'une cruelle et terrible maladie de cœur. Sa vente a duré trois jours, du 30 mars au 1er avril.

Grâce à l'obligeante complaisance de mon ami Étienne Charavay, j'ai pu prendre copie, dans les dossiers de M. Cottenet, de quelques lettres du plus haut intérêt. Je crois que la meilleure manière de laisser trace de cette vente, dans ce livre, c'est de les reproduire *in extenso* avec leurs fautes d'ortographe si elles en contiennent. Ce que je vais faire.

D'abord une lettre curieuse de notre très regretté Corot. Il l'écrivit en 1828, de Rome, où il étudiait la peinture. Il était alors âgé de trente-deux ans. Depuis six années seulement il peignait. Longtemps ses pa-

rents, honnêtes drapiers, sans obtenir de succès, avaient voulu contrarier sa vocation artistique.

Corot est donc à Rome. Il n'est certainement pas encore l'un de nos meilleurs paysagistes. Il fait ses premiers pas dans la carrière et il dit :

Rome, ce 27 mars 1828.

Mon cher Monsieur Duverney, j'ai été bien long à répondre à votre aimable lettre de septembre dernier. Elle m'a fait grand plaisir. Vous avez donc trouvé que j'ai fait des progrès ; cela doit m'encourager : aussi je vais bien m'appliquer à chercher encor dans ma dernière campagne. L'on a bien raison de dire que plus on avance, plus on trouve de difficultés. Il y a certaines parties de la peinture, comme je voudrais les traiter, qui me paraissent inattaquables. C'est au point que je n'ose pas aborder les tableaux que j'avais ébauchés au commencement de l'hiver. Le temps a été continuellement beau et je préférais sortir. Je ne pouvais pas tenir à l'atelier. J'ai le projet de quitter l'Italie au mois de septembre prochain, de revenir à Paris et là, après vous avoir embrassés tous, m'en occuper sérieusement. Vous concevrez mon bonheur, alors au milieu de mes parents et amis, livré à l'étude de mes tableaux, n'étant plus distrait par le beau ciel et les beaux sites ; j'y serai tout entier, et après mon travail j'aurai en perspective une soirée agréable pour me délasser et me raffraîchir pour le lendemain. Il y a douze ans je rêvais à ce bonheur ; j'y touche : que la fortune ne vienne pas me l'enlever.

J'ai le projet d'aller au mois de mai passer quelque temps à Naples. De là je reviendrai aux environs de Rome où je m'efforcerai encore de chercher la force et la grâce de la nature. Je me trouverai bien heureux si je puis en rapporter quelques études d'une exécution plus satisfaisante. Je tâcherai d'en faire peu et de meilleures.

Dans ce moment-ci à Rome, je fais des études dehors, je fais des costumes peints et dessinés, et puis quelques compositions, pendant que je suis encore dans le pays. Si l'on savait bien à quel point je suis rempli de mon affaire, peut-être me pardonnerait-on mes négligences. Lorsqu'à Paris vous verrez tout ce que j'ai fait, vous m'en direz des bonnes nouvelles, persuadé que vous êtes que je n'ai pas de facilité à exécuter.

Un de mes camarades vient de recevoir un petit journal du Salon. M. Corot : 221, 222, d'une bonne couleur, effet piquant,

transparence ; nous l'invitons à mieux dessiner et varier les formes de ses arbres. D'après tout cela, je n'ai pas trop à me plaindre pour ce Salon-ci. Maintenant, ce n'est pas le tout; il ne faut pas rester là; je suis coupable si je n'avance pas. Adressez mille choses amicales à Mme Duverney. Je souhaite que la mère et l'enfant se portent bien, à toute votre famille. Lorsque vous verrez mon père et ma mère, embrassez-les bien pour moi, M. et Mme Semejou.

Si le hasard vous favorisait de voir ces dames, rue du Bac, dites-leur que si on m'en veut, on a bien tort; je suis toujours le même bon garçon, mais un peu fou.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

Votre ami,

Camille Corot.

Monsieur Théodore Duverney, rue Neuve des Petits-Champs, au coin de celle Sainte-Anne, Paris.

Vendue 52 francs.

Théodore Rousseau, substituant la plume au pinceau, écrivant un paysage au lieu de le peindre, c'est assez rare, n'est-ce pas? On lui avait sans doute demandé cet autographe. — Jugez-en. Voici ce petit morceau d'une grande fraîcheur de coloris.

De la fenêtre de mon atelier, à la campagne, j'aperçois sur une légère élévation de terrain le coin d'un petit bois de chênes. Il est pauvret, rabougri et rocheux, mais relevé à point dans son humilité par la projection majestueuse de trois beaux peupliers qui sont les monuments de la plaine.

De loin il n'y a qu'eux, mais en s'approchant, on reconnait que ce lieu est consacré par une touchante union. Il ne faudrait pas dire du mal du petit bois devant ces trois gaillards-là. Il ne faudrait pas non plus s'enhardir à trop de familiarité avec les peupliers sous peine de voir les ronces prendre leur parti.

Th. Rousseau.

Acheté 60 francs.

Les grands maîtres ont leurs hésitations. *Meissonier* a douté de lui une fois au moins dans sa vie,

comme le prouve la lettre suivante adressée probablement au général Fleury.

Mon général,

Je n'ai pu faire aussi bien que je le souhaitais le portrait qu'a bien voulu me demander Sa Majesté et craignant de lui faire voir une chose qui ne serait pas tout-à-fait ce qu'elle attend de moi, j'hésite à le lui présenter.

C'est bien cruel pour moi, après tant d'années de travail et d'efforts, au moment où je croyais pouvoir compter sur ce que j'ai appris, d'avouer que je me trouve impuissant à saisir, aussi bien que je l'aurais voulu, la première chose que m'a demandé Sa Majesté. Je voudrais bien, si cela était possible, pouvoir moi-même m'en excuser auprès d'elle et la prier de me permettre de tenter une seconde épreuve. Pouvez-vous, cher général, vous qui avez été si bon pour moi, me l'obtenir? Ma reconnaissance et mon dévouement en seront augmentés.

Veuillez agréer l'expression de mes sentiments les plus distingués.

E. Meissonier.

23 mars, 1864, Poissy.

Adjugée à 21 francs. — Pas chère l'écriture, quand le crayon ou le pinceau valent tant !

Henri Rochefort a peut-être oublié *Mila.* Je puis lui citer la première strophe de ce poème de jeunesse.

Vous ne connaissez pas les filles de Cayenne,
Avec leurs madras bleus, leurs corsages d'indienne
Et leurs pendants d'oreille aux perles de Java.
Astres d'un autre ciel, fleurs d'un autre hémisphère,
Enfants gâtés, passant, sous leur chaude atmosphère,
Leur jeunesse à dormir, leur vie à ne rien faire,
Entre l'amour qui vient et l'amour qui s'en va.

35 francs le poème avec une pièce de vers en plus par-dessus le marché.

Gambetta a 25 ans. Il est avocat stagiaire. Il discute ainsi avec l'un de ses amis les chances d'un acquitte-

tement d'une aimable recluse de Saint-Lazare qui me paraît avoir habité quelque temps la rue de Suresne.

le 2 (!) décembre 1863.

Mon cher héliographe,

Je suis allé voir ta protégée à Saint-Lazare. Son affaire, d'après ses explications mêmes, me paraît très grave; il y a répétition dans le délit d'excitation à la débauche de filles mineures.

Il sera bien difficile de la retirer des filets des magistrats; ce sont mailles serrées et drues qui gardent tout, surtout les *carpes*. Mais, par amour de toi, je ferai l'impossible, et je la disputerai à ces vautours en prurit de la moralité, jusqu'à épuisement.

Je voudrais seulement qu'elle eût confiance en moi, c'est une des conditions d'énergie de ma nature; c'est peut-être bizarre, mais qui rendra raison de la bizarrerie des hommes et du caprice des avocats?

Aie donc la complaisance de voir (ici des mots effacés) et envoie ça à mon cabinet, rue Bonaparte, 45. Tous les jours, avant onze heures du matin.

Que les temps de Brantôme sont loin de nous; voilà qu'on se met à poursuivre les dames galantes. La vergogne envahit la langue, la mode et jusqu'au parquet.

Où allons-nous?

La *Vertumanie* nous tuera.

Ton fidèle quand même.

Léon Gambetta.

45, rue Bonaparte.

Vendue 41 francs, — un franc cinquante la ligne, voilà le cours. — Les romanciers en renom sont payés à un taux plus élevé dans les journaux quotidiens.

Le peintre *Louis David* fut un véritable caméléon politique. Il tournait à tous les vents, comme ces girouettes placées au sommet de nos édifices publics. Suivons-le dans quelques-unes de ses étapes. C'est assez curieux.

Premier peintre du roi, il est royaliste : Il écrit au marquis ***

Rome, 16 février 1785.

Je viens d'exécuter pour le Roi mon tableau des Horaces.

Vendue 40 francs.

27 brumaire an III, période républicaine.

Il est prêt à renier Danton. Nous sommes après thermidor, ce n'est plus l'époque exaltée où l'humanité n'avait pas fait un pas depuis la mort de Socrate. De sa prison du Luxembourg, il demande aux membres de la Convention sa mise en liberté provisoire.

Je n'ai jamais formé de vœux que pour le triomphe de la liberté. Je ne me suis attaché aux hommes qu'à cause de l'ardeur que je leur ai supposée pour cette belle cause à laquelle je me suis dévoué tout entier. Si j'ai été trompé par eux, mon erreur est excusable, puisque ce fut une erreur de l'opinion publique.

180 francs.

8 messidor an VIII. Il suit le courant des idées nouvelles et se rapproche du pouvoir.

Je peins en ce moment le portrait de madame Récamier.

26 francs.

22 frimaire an XIII. Il est avantageux pour ses intérêts de devenir bonapartiste ; il le devient ! Il peint un Napoléon beau de génie et une Joséphine rayonnante d'amour et de jeunesse :

A M. l'Intendant général de la Maison de l'Empereur.

Je viens de terminer l'esquisse peinte de la composition du portrait de sa majesté, destiné au tribunal de la ville de Gènes. Je vais me mettre sur-le-champ à l'exécution sur toile. Je vous envoie le

dessin de la bordure qui doit être ornée. Je ne perds pas de temps. J'ai deux tableaux en activité, d'abord celui du couronnement, de 30 pieds de long sur 19 de large, ensuite le portrait de Sa Majesté, puis de plus un troisième représentant l'entrée de l'Empereur à l'Hotel-de-Ville.

100 francs.

14 juin 1806. Le farouche conventionnel change de style. Il devient clérical. Il renie Robespierre, qu'il embrassait si affectueusement le 8 thermidor, en lui disant : « Si tu bois la ciguë, je la boirai avec toi. »

M. l'Intendant général de la Maison de l'Empereur,

Où dois-je déposer les trois portraits du pape ?

20 francs.

14 avril 1810. De plus en plus courtisan.

Après avoir juré jadis une haine éternelle aux distinctions, il prépare sa nomination de commandeur de la Légion d'honneur. Il écrit au même :

Nommé premier peintre de l'Empereur, je demande à être présenté à mon souverain comme officier de sa maison.

40 francs.

21 novembre 1819. Il retrouve un peu le sentiment perdu de sa dignité. Il avait raison, car la Restauration ne voulut jamais ni de David vivant ni de David mort. S'adressant à M. Lechevalier, il lui dit :

Expulsé de France, comme régicide, je ne veux faire aucune démarche pour rentrer en France.

32 francs.

David d'Angers, le sculpteur qui n'avait rien de commun avec son homonyme, l'ami de Saint-Just, de Col-

lot-d'Herbois et de Marat, écrivit, en 1842, de curieuses lettres au sujet du monument de Gutenberg à Strasbourg. Il voulait tout d'abord mettre sur le piédestal la figure de Bossuet à côté de celle de Luther. Idée bizarre, mais il se décida enfin à supprimer ces deux figures,

puisqu'elles seraient une cause certaine de désordre et de manifestations hostiles.

Il est certain que Bossuet et Luther se seraient regardés avec étonnement.

Vendue 35 francs.

Il serait facile encore d'extraire bien des lettres intéressantes de la galerie des peintres et des célébrités diverses laissées par M. Cottenet ; mais cela nous entraînerait trop loin.

Bornons-nous à dire que cette vente, dont on parlera longtemps, a produit 17,503 francs.

Ne quittons pas l'hôtel des ventes sans mentionner la somme totale de 27,500 francs donnée par la vente des tableaux de M. Plassan. On s'est disputé surtout la *Joie de la famille*, 3,000 francs ; le *Lever*, 1,270 francs, et la *Sortie du bain*, 950 francs.

XVII

La *Pucelle* travestie. — Le Père Duchesne de Tournay. — Olympie. — La tante de Florian. — Le diable dans le corps de Rousseau. — Gentil propos de Mme de Fontaine. — Épitaphe de Mme Du Châtelet. — Interrogatoire d'*Arois*. — L'encens de Mme de Pompadour. — Collection Pochet-Deroche. — Une vente sans expert : *tous ayant refusé*. — Un commissaire-priseur malgré lui. — Le Waterloo de M. Broles. — Cinq Raphaël pour cinq cents francs. — Une tapisserie d'après Van Dyck.

Paris, 6 avril.

Il faut vivre en riant et mourir en riant, a écrit quelque part cet immortel railleur qui s'appelait Voltaire.

Le précepte a du bon, lorsqu'on peut le suivre; mais tout le monde n'arrive pas à la force de caractère nécessaire pour le mettre en pratique.

Seul, peut-être, le curé de Meudon, de joviale humeur, qui traitait ses malades par la gaieté et ne connut jamais dans sa vie la mélancolie, eut le courage de son opinion. Avant de mourir, il dictait son testament en ces termes :

« Je n'ai rien de vaillant. Je dois beaucoup et je donne le reste aux pauvres. »

Puis, réunissant toutes ses forces et « s'esclaffant de rire » une dernière fois, il jeta comme adieu ces paroles à ceux qui l'entouraient :

« Je m'en vais querir un grand peut-être. Tirez le » rideau, la farce est jouée. »

Mais Voltaire, lui, a ri jaune plus d'une fois, et je viens d'en avoir encore tout récemment la preuve dans un dossier volumineux qui le concernait et qui faisait partie d'une vente d'Eugène Charavay, faite le 28 mars dernier.

Ce sont surtout des lettres écrites de Ferney, de Berlin, de Sans-Souci et de Colmar, de 1751 à 1778, à son fidèle ami le marquis de Thibouville, la plupart signées de lui, les autres dictées à son secrétaire Wagnière, et parafées du petit V bien connu des amateurs d'autographes.

Voltaire est aux Délices. Son désespoir est profond. On fait passer de mains en mains des copies de la *Pucelle*.

21 mai 1755.

Ma pauvre Pucelle devient une p... infâme à qui l'on fait dire des grossièretez insupportables. On y mêle encore de la satire, on glisse pour la commodité de la rime des vers scandaleux contre les personnes à qui je suis le plus attaché. Cette persécution d'une espèce si nouvelle que j'essuie dans ma retraite m'accable d'une douleur contre laquelle je n'ay point de ressources.

Trois mois plus tard, Voltaire exhale de nouvelles plaintes aussi amères que les précédentes :

Les Délices, 3 août 1755.

La *Pucelle* court partout accompagnée de toutes les bêtises, de toutes les horreurs que de sots méchants ont pu imaginer. Vos Français sont trop mauvais.

Voici une lettre qui a tous les emportements de la colère du Père Duchesne. Elle est datée de Ferney, 20 mai 1760. Il s'agit de la guerre que lui font ses rivaux au sujet d'*Oreste* et de Mlle Clairon.

Elle ressemble, pour lui, à celle des rats et des grenouilles de la fable :

Jansénistes, Molinistes, Convulsionnaires, Jean-Jacques voulant qu'on mange du gland, Palissot, monté sur Jean-Jacques, maître Joli de Fleuri braillant des absurditez, que ces gens f.... viennent donc dans la terre de Ferney, je les mettray au pilori. J'ai conservé mes fonctions de gentilhomme ordinaire du Roy, et pardieu, l'on ne sait pas qu'il a des bontés pour moi. Je suis très bien avec Mme de P. (Pompadour) et M. le duc de Ch. (Choiseul). Je ne crains rien et je me f.., de... et de... et je leur donnerai sur les oreilles à l'occasion.

Cette lettre devait être brûlée, suivant les recommandations de l'écrivain ; or, ce sont toujours celles-là qu'on garde de préférence.

Le 23 novembre 1761, il écrivit de Ferney, toujours à M. de Thibouville, pour lui donner quelques détails sur la tragédie d'*Olympie :*

Le rôle d'Olympie ne convient pas à Mlle Clairon. J'ai écrit cette pièce en six jours, et il n'y a rien d'étonnant si je la modifie plus tard.

Olympie sera jouée à Ferney avant d'être jouée à Paris. Mme Denis joue Statira supérieurement. Nous avons une assez bonne Olympie, un bon Cassandre, un bon Hierofante, un bon Antigone. Mlle Corneille dit les vers comme son oncle les faisait. Elle est née actrice comique et tragique, c'est un naturel étonnant. Dieu nous la devait.

Florian était par alliance le neveu de Voltaire. Il avait épousé sa nièce. Ils étaient en correspondance suivie ; mais c'était Wagnière qui, le plus souvent, tenait la plume. Voltaire mettait simplement son initiale au bas de ce qu'il avait dicté. Voici une lettre assez croustillante du patriarche de Ferney. Il avait alors 81 ans :

22 janvier 1775.

Le vieux malade de Ferney remercie bien sensiblement M. de Florian. Il l'embrasse de tout son cœur. Il lui écrit sur ce petit pa-

pier imperceptible pour épargner à un jeune officier, très médiocrement paié, un port de lettre considérable.

M. de Florian a eu bien des tantes, mais il n'en a pas eu de plus aimable que celle d'aujourd'hui. Il verra, quand il sera à Ferney, une sœur de la nouvelle tante âgée d'environ seize ans et qui serait très digne de commettre un inceste avec M. de Florian, si elle n'était retenue par son extrême pudeur. Il est vrai que cette pudibonde demoiselle va rarement à la messe parce qu'elle s'y ennuie et qu'elle n'entend pas encore le latin ; mais vous la corrigerez et vous pourrez bien abandonner pour elle Mlle Dupuits qui vous aimait si tendrement et si violemment. Le nez de Mlle Dupuits ne se reforme pas encore, mais ses doigts acquièrent une souplesse merveilleuse au clavecin, et si elle ne se sert pas incessamment de ses doigts pour lui gratter où il lui démange, il faudra qu'elle soit plus pudibonde que la sœur de votre nouvelle tante.

Voilà tout ce que je puis vous mander de votre famille dont j'ai l'honneur d'estre un peu par ricochet. Je vous donne ma bénédiction *in quantum possum et in quantum indiges.*

Signé : V.

Continuons à puiser dans ce précieux dossier.

Le 28 février 1764, dans une lettre à Saurin, Voltaire donne son opinion sur Shakspeare. A son avis, Thomson, s'il avait été moins déclamateur, aurait réformé le théâtre anglais que Shakspeare a fait naître et a gâté. Il ajoute :

Mais ce Gilles Shakespeare avec toute sa barbarie et son ridicule a, comme Lopez de Vega, des traits si naïfs et si vrais et un fracas d'action si imposant que tous les raisonnements de Pierre Corneille sont à la glace en comparaison du tragique de ce Gilles. On court encore à ses pièces et on s'y plaît en les trouvant absurdes.

Persécuté par les dévots, Voltaire, esprit plus faible qu'il ne voulait le laisser paraître, tour à tour athée et déiste, sceptique et croyant, se préoccupait de ce qui se passerait après lui. Il redoutait beaucoup que l'on ne jetât son corps à la voiric après sa mort. Il avait peur de ceux qu'il avait tant raillés !...

Ferney, 5 avril 1769.

J'ai été sur le point de mourir. J'ai rempli, à mon dixième accès de fièvre, tous les devoirs d'un officier de la chambre d'un roi très chrétien et d'un citoyen qui doit mourir dans la religion de sa patrie. J'ai pris acte formel de ces deux points devant notaire et j'enverrai l'acte à notre cher secrétaire de l'Académie Française, pour le déposer dans les archives de l'Académie afin que la prêtraille ne s'avise pas après ma mort de manquer de respect au corps dont j'ai l'honneur d'être.

Le 9 juin 1767, il s'adresse à son ami Saurin et fait allusion aux tracasseries génevoises. A ce sujet, il ne manque pas de faire une longue tirade contre Rousseau. La fin de la lettre est un peu raide; mais, par ce temps de naturalisme, nous pouvons tout citer. C'est, du reste, de l'histoire.

Le diable est à Neufchâtel comme il est à Genève, mais il es principalement dans le corps de Jean-Jacques qui s'est brouillé en Angleterre avec tout le canton où il demeurait. Il s'en est enfui, au plus vite, après avoir laissé sur sa table une lettre dans laquelle il chantait pouille à ses hôtes et à ses voisins.

M. de Chabanon fait une tragédie, encore y a-t-il bien de la peine. Pour moi, je suis hors de combat. Je me console en formant des jeunes gens. Mme de Fontaine Martel disait que, quand on avait le malheur de ne pouvoir plus être *catin* il fallait être *maquerelle*.

Sur ce je vous embrasse le plus cordialement et le plus sensiblement du monde.

Le 26 octobre 1749, il envoie à M. d'Aiguebère, conseiller au parlement de Toulouse, une missive pour lui faire part de la perte de la marquise du Châtelet, « qui vient de mourir de la manière la plus funeste en le laissant seul au monde ».

Elle a laissé, dit-il, des monuments qui forceront l'envie et la frivolité maligne de notre nation à reconnaître en elle ce génie supé-

rieur, que l'on confondait avec le goût des pompons, des diamants et du cavagnole.

On sait que Mme du Châtelet, trouvant son amant trop platonique, se laissa prendre d'assaut par le dragon Saint-Lambert, préférant :

A l'amour qu'on écrit celui qu'on n'écrit pas.

Voltaire, on le voit, ne tint pas rigueur à son ingrate maîtresse; il fit même l'épitaphe suivante, du dernier galant, retrouvée dans ses poésies mêlées :

L'Univers a perdu la sublime Émilie!
Elle aima les plaisirs, les arts, la vérité.
Les dieux en lui donnant leur âme et leur génie
N'avaient gardé pour eux que l'immortalité !

A ce dossier très rare était joint l'interrogatoire subi lors de son arrestation en 1717, au sujet des vers qu'on lui attribuait contre le Régent et la duchesse de Berry. Il déclare qu'on ne trouvera aucune pièce contre lui en ce qui concerne ses ouvrages, car il ne s'est fié qu'à ses véritables amis. Le rapport du juge, qui l'appelle *Arois*, s'achève ainsi :

Je luy demandays s'il n'avait rien dans ses papiers quy pu le convaincre; il me répondit que non; que heureusement pour luy l'exempt ne s'étoit point saisy de la culotte où il y avoit des vers et des chansons; qu'il étoit monté au lieu (*sic*) ou il avait jetté les dit vers et chanssons.

Pas maladroit, M. Arrouet!

Et, pour finir cette nomenclature, je livre aux biographes futurs la lettre suivante de la marquise de Pompadour, scellée d'un cachet à ses armes. Elle a encore trait à Voltaire,

Cette lettre, bien que très incorrecte de style, manque un peu trop de fautes d'orthographe. Puis Antoinette

Poisson n'a pas signé. Aussi je doutais de son authenticité, mais Eugène Charavay m'ayant affirmé qu'elle était tout entière de la main de la marquise, recopiée peut-être seulement par elle, je m'incline et je la cite tout entière.

A Monsieur,
Monsieur de Voltaire, historiografe de France, rue Traversière à Paris.

Vous me connaissez assès monsieur pour devoir estre persuadé du plaisir que j'auray à vous en faire. j'approuve fort le dessein que vous avez de détruire par une histoire vraye les infâmes mensonges du journal dont vous me parlez. S'il vous est possible de me l'envoyer, je vous en seray fort obligé. Vous ferez apparamment demander votre permission par M. de Maurepas. Je crois qu'elle ne souffrira pas de difficulté. Sy cela était avertissés moy je vous prie.

Adieu, monsieur, soyez bien convaincu que personne ne fait plus de cas du mérite et n'estime plus les grands hommes que moy, par conséquent Voltaire.

Fontainebleau, ce dimanche au soir.

Cette correspondance, qui contenait cent cinquante lettres, s'est vendue 2,875 francs.

Il ne passe pas souvent dans les ventes des documents aussi intéressants. Il s'écoulera sans doute du temps avant que pareille bonne fortune se présente pour les érudits et pour les biographes de Voltaire.

Bientôt aura lieu la vente Pochet-Deroche. Le libraire Antonin Chossonnery a vendu déjà, le 20 mars et jours suivants, les brochures de l'époque révolutionnaire.

Cette collection contient un recueil très important : les papiers de *François-Noël Babeuf*, dit *Gracchus*, comprenant plus de six cents lettres ou minutes du farouche républicain, des manuscrits inédits et des lettres à sa femme, Victoire Lenglet.

Trente-quatre lettres de *Rouget de Lisle :* Conseils ou reproches à Bonaparte. Explication de son vote contre le consulat à vie. Vingt-huit pièces de vers et manuscrits précieux. L'Aurore d'un beau jour, — Othello, Marguerite d'Anjou, — Fierval, — Les Mœurs du XIIIe siècle, — L'isle inhabitée.

Nous ne connaissons guère de Rouget de Lisle que sa *Marseillaise.* — Avis aux biographes. Ils pourraient profiter de ces documents, au moment où on va lui dresser une statue.

Citons encore un exemplaire des *Recherches physiques sur l'électricité*, rempli de notes et changements de la main de l'auteur : *Jean-Paul Marat!*

Une vente sans expert! Cela est rare et mérite d'être raconté. M. X... (lisez M. Brolles, ancien avoué, 23, rue du Cherche-Midi) avait une collection de tableaux. — « Vous possédez des merveilles, » lui disait-on. Vous réaliserez une fortune lorsque vous consentirez à vous en séparer. »

Cette tentation le prit un beau jour. Il courut chez un commissaire-priseur très en vogue, le priant de venir examiner ses toiles de grands maîtres.

Exact au rendez-vous, le commissaire,

.... par l'odeur alléché,

après un rapide coup d'œil, lui déclara qu'il ne croyait pas pouvoir se charger de cette vente sans le concours d'un expert sérieux.

Un autre lui répondit qu'il n'y avait pas de salle de libre avant la fin de la saison. Près d'un troisième, il ne fut pas plus heureux.

Mais M. X... est tenace. Il prit le Bottin, parcourut toute la liste des commissaires-priseurs, et, en dernier lieu, il arriva chez M. Berthelin, qui connaissant l'af-

faire, comme ses confrères, refusa poliment, mais nettement.

M. X... ne se tint pas pour battu. Il s'adressa alors au parquet et demanda que l'on désignât d'office, suivant la loi, quelqu'un pour sa vente, et que ce fût M. Berthelin.

Le procureur de la République rendit une ordonnance conforme aux désirs du demandeur, avec cette prescription toutefois qu'il serait fait aux Affiches et au Catalogue la mention suivante :

Sans aucune garantie de la part du commissaire-priseur, quant à l'origine des œuvres mises en vente et à la vérité des attributions portées dans le catalogue, lesquelles ne peuvent engager que la seule responsabilité du vendeur. Cette mention devra être reproduite sous forme d'avis à la mise en vente de chaque artiste.

Vous croyez peut-être que cela a dû faire réfléchir M. X... Pas du tout. Le catalogue a été imprimé avec les réserves voulues, chez Claye, distribué à nombre d'exemplaires, et la vente annoncée pour le jeudi 6 avril, à la salle n° 3.

Par le ministère de Me E. Berthelin, commissaire-priseur, commis d'office à cet effet.

M. X... était triomphant. Il avait vaincu toutes les résistances. — 500 affiches placardées de tous côtés sollicitèrent immédiatement les grands amateurs :

18 TABLEAUX ANCIENS

DEUX BUSTES EN MARBRE

ET

UNE STATUE EN BRONZE

Visibles avant leur exposition à l'Hôtel des Ventes,

Rue du Cherche-Midi, n° 23.

Rien que des chefs-d'œuvre, — d'après le vendeur. Trente tableaux décorés de noms splendides. Le petit catalogue fut distribué à tous les raffinés qui purent lire :

Dans l'école espagnole : un Murillo, *Saint François d'Assise.*

Dans l'école flamande :

Un Van Dyck, *Antiope et Jupiter*, avec cette légende sublime : *Unique ! La gravure seule existe à la Bibliothèque Nationale.*

Trois Rubens, dont l'un, *Une Sainte Famille, est sans contredit le tableau où le maître s'est le plus caractérisé. Il y a du Raphaël dans cette œuvre, ce qui fait supposer que Rubens l'a faite à son retour d'Italie.*

Van Mieris. — *Joseph et la femme de Putiphar.*

Un Paul Potter. — *Jeune taureau.* Le catalogue annonçait timidement : *On lit le nom de Potter, sans qu'il soit possible de reconnaître avant celui de Paulus.*

Dans l'école italienne :

Quatre Corrège : *Léda et le cygne. — Une Sainte en prière*, avec cette précieuse remarque : *Le seul peintre qui ait su donner aux yeux baissés une expression aussi pénétrante que s'ils étaient levés vers le ciel. — Un Christ signé Lieto, nom dont se servait quelquefois Antonio Allegri. — Io et Jupiter : sujet qui lui plaisait tout particulièrement.*

Un Michel-Ange — *Saint Jérôme* (Inclinons-nous !). *Il est des plus authentiques, car il porte le monogramme de Michel-Ange : M-A-C-I entrelacés, que l'artiste a placé sur un tronc d'arbre qui n'est là que dans l'unique intention* (sic) *d'y apposer son chiffre.*

Un Sébastien del Piombo. — *Saint Pierre, portrait tout à fait remarquable.*

Un Raphael. — (Prosternons-nous !) *La Sainte Vierge et l'Enfant Jésus, signé R. S. V. Æ. XXX, ce qui*

révèle que Raphaël avait trente ans et qu'il était dans toute la force de son talent.

N'oublions pas Le Pérugin et Andrea Verrochio, et non plus une statue antique en bronze, *Méléagre*, pour laquelle l'auteur du livret — il en convient humblement — a dû s'arrêter devant les difficultés de l'attribution. Il s'est contenté de cette modeste désignation : *Inconnu* qui allait si bien avec tout le reste.

Vous devez bien aisément vous figurer l'épilogue de cette histoire.

Le grand jour arrive, le 6 avril. La scène se passe dans la salle n° 3, avec les Raphaël, les Murillo, les Paul Potter comme décor.

Me Berthelin, sa commission d'office entre les mains, est à son bureau.

M. X..., calme et impassible, occupe la place de l'expert. Les experts sont trop forts; impossible de rien acheter ni de rien vendre quand ils sont là. Aussi il opère lui-même sans expert, — tous les experts ayant refusé. La bourse des amateurs sera-t-elle assez garnie pour payer les chefs-d'œuvre qu'il va vendre? Cela seul le préoccupe.

Autour de lui, une foule compacte, un peu railleuse, attirée par la nouveauté du fait.

Quelle fête pour les habitués!

Les grands maîtres, apportés par les commissionnaires, défilent sur la mise à prix de vingt mille francs. La première enchère est à dix francs, et s'arrête là. Impossible de trouver dans la salle un amateur de cent écus. Les tableaux rentrent piteusement un à un dans le magasin.

A chaque fois, Me Berthelin rappelle au public que :

« L'exposition mettant les acquéreurs à même de se
» rendre compte de l'état et de la nature des tableaux,

» il ne sera admis aucune réclamation une fois l'adju-
» dication prononcée. »

M. X. tient bon. Il reste imperturbable.

Mais, au huitième tableau, des protestations éclatent de tous les côtés à la fois. On fait un tapage infernal. Il faut en finir, à cause des apostrophes de la foule. Le Paris sceptique refusant décidément de se laisser convaincre, Me Berthelin prend le parti de lever la séance.

Moralité : quatre mille francs de frais.

On en parlera longtemps, et ce catalogue prendra place parmi les plus curieux de l'époque. Gardez-le, si vous l'avez, c'est une rareté qui en vaut bien une autre.

Vous le voyez, l'hôtel Drouot est une galerie d'originaux où il y a quelquefois de bons portraits à décrocher. Mais il n'est pas impossible qu'on entende reparler de ces tableaux avant peu. Cet échec, nous en sommes convaincu, n'a troublé en aucune sorte la foi robuste du propriétaire.

Cela nous rappelle la mystification des cinq faux Raphaël, vendus, en 1863, cent francs en moyenne, par l'abbé Nicolle et par mademoiselle Elisa, sa sœur, vente qui a été si spirituellement racontée dans *Le Cabinet de l'Amateur*.

Vu, au milieu de nombreuses étoffes, une tapisserie fort belle, — un vrai tableau que Van Eyck aurait pu signer : *le Baptême du Christ par saint Jean* (1).

Les belles tapisseries de cette époque sont rares. Celle-là, bien conservée de couleurs, était hors ligne, avec ses rehauts tissés d'or et d'argent. La navette avait égalé le pinceau. Dans un paysage traversé d'un cours d'eau, le Christ nu, dans l'eau jusqu'à mi-jambes, reçoit le baptême de saint Jean. A côté de lui, un ange ;

(1) Vendu par Charles Mannheim, 13,000 francs.

autour, des personnages graves, aux gestes sobres, revêtus de riches costumes de la fin du XVe siècle; au sommet, dans les nuages, la vision du Père Éternel entouré d'une auréole lumineuse et rayonnante; au-dessous, le Saint-Esprit, symbolisé par la colombe; ajoutez une singulière harmonie dans les teintes, et, ce qui ne gâte rien, un délicieux encadrement de fleurs et d'oiseaux se mélangeant ensemble dans un motif harmonieux.

XVIII

Le bibliophile Saint-Victor, tour à tour gourmand et gourmet de livres. — Vadé et Rétif : honny soit qui bien en pense. — Paul Lacroix malmené par Saint-Victor. — La clémence de la reine Christine. — Éditions originales. — Les envois des auteurs contemporains. — Son *ex libris.*

Paris, 10 avril.

Ego nominor Porquet! Une vente du libraire Porquet, ce n'est pas rien! surtout lorsqu'il s'agit des livres du regretté Paul de Saint-Victor.

Cette bibliothèque comptait plus de douze mille volumes, livres d'étude pour la plupart, ne méritant pas un catalogue descriptif où chaque article doit avoir une valeur capable de supporter les frais très élevés d'une vente publique.

Aussi, avec un tact parfait, on a fait deux parts de ces livres. La plus grosse a été vendue par lots à la rue des Bons-Enfants, il y a quelques mois. La seconde le sera en détail du 11 au 15 avril par le ministère, — pacifique et immuable celui-là, — de Paul Chevallier.

Dévoré par un vif désir de s'instruire, Saint-Victor acheta d'abord les livres en gourmand; mais il reconnut bien vite qu'en toutes choses l'excès est un vice. Bourré d'érudition, son goût s'épura. La qualité vint remplacer la quantité, et il passa dans la catégorie des gourmets, sans cependant admettre l'exclusivisme de certains délicats qui, poussant les choses à l'extrême,

ne veulent que des exemplaires haut cotés à la Bourse littéraire.

Cependant, le vulgaire lui faisait horreur. D'après Paul Lacroix, le langage des halles répugnait à ce lettré auquel Vadé était odieux. Il ne voulait pas de ce « Catéchisme poissard » arrangé pour distraire dans les heures de désœuvrement les belles ennuyées de Versailles. Soutenir le contraire était une hérésie formidable ; cela le faisait bondir.

Rétif de La Bretonne, souvent plus naturaliste que Zola, passait à ses yeux pour un pornographe sans valeur, écrivant le français comme un ruminant des Castilles. Il n'accordait le bénéfice des circonstances atténuantes au *Paysan perverti* qu'à cause des gracieuses illustrations de Binet.

Son ami, le bibliophile Jacob, cet esprit si distingué qui a écrit la préface de son catalogue, nous révèle qu'il était traité par lui « comme un fantaisiste capricieux, sans passion en fait d'art et de littérature, » parce qu'il prétendait aimer sans parti pris tout ce qui était curieux.

« Il en est des livres comme des hommes, lui disait-
» il. Beaucoup me sont indifférents et j'en sais bon
» nombre tout à fait haïssables. »

« Pourquoi, lui confiait-il aussi, un jour, ne voit-on
» plus de classiques grecs et latins dans les biblio-
» thèques? On peut donc avoir fait ses études et se
» passer ensuite d'un Homère et d'un Virgile? On ne
» sait pas écrire en français, si on a oublié la langue
» d'Horace et de Cicéron. »

Aussi avait-il toutes les éditions *Variorum* des grands écrivains de l'antiquité, et, comme il était très instruit, il lisait sans cesse dans leur langue, apprise par lui au début de sa vie, au collège de Rome, les grands poètes italiens : le Dante, Pétrarque, l'Arioste.

Cependant, il y a dans cette bibliothèque peu de livres annotés. Cela surprend, et, comme don César s'adressant à don Salluste, on peut dire :

Pour un homme d'esprit, vraiment vous m'étonnez.

Le véritable bibliophile aime, sur ses auteurs favoris, à transcrire ses impressions immédiates. Racine couvrait de notes latines les marges des principaux poètes de l'antiquité. Christine de Suède avait aussi cette habitude. On possède à Rome un Quinte-Curce sur lequel elle juge la conduite d'Alexandre. Ici : — « Il a mal raisonné dans cette circonstance. Là : — J'aurais fait, moi, tout le contraire. Plus loin : — J'aurais usé de clémence. » (Comme pour Monaldeschi peut-être, qu'elle fit périr impitoyablement à Fontainebleau.)

Charles Nodier, qui annotait sans cesse, voulut même en faire une spéculation. Il imagina d'acheter des livres et d'y mettre à la hâte des notes pour les besoins de la cause. La vente fut loin d'avoir les résultats qu'il s'était promis.

Revenons au comte Paul de Saint-Victor — car il était comte. Comme Jules Janin, il aimait passionnément les impressions de luxe, les éditions originales, les tirages sur papier de Chine, du Japon, de Hollande ou de Wathman bleuté, les jolis volumes à eaux-fortes, les épreuves d'artiste non mis dans le commerce ; mais il avait peu de raretés des siècles passés, presque pas de ces livres splendidement habillés avec ces peaux de maroquin venues, sous Louis XIV, comme tribut de guerre, des Etats barbaresques.

Cette bibliothèque contient surtout les beaux livres tirés à petit nombre et parus depuis 1850. On y rencontre toutes les charmantes réimpressions de Jouaust, d'Hetzel et de Quantin. Avec quelle satisfaction, sans doute, en rédigeant ce catalogue, le libraire Porquet

a-t-il écrit, maintes et maintes fois, au bas de chaque description, cette mention honorable pour le numéro :

« Un des vingt-cinq exemplaires tirés sur chine. »

Du reste, de tous côtés, on le pourvoyait largement. Éditeurs et auteurs lui envoyaient à l'envi le dessus du panier. Chacun adressait au feuilletoniste son livre, avec prière d'en parler. Aussi, il n'y a pas à en douter, toutes les apostilles sont vraies et beaucoup sont curieuses. Elles ne sont pas comme celles illustrant les livres de certains amateurs inutiles à nommer et qui, oubliés par les auteurs dans leurs envois, ont composé eux-mêmes les dédicaces d'ouvrages achetés par eux chez les libraires.

Paul Mantz lui a envoyé : *Hans Holbein,* publié par A. Quantin, 1879; *François Boucher*, *Lemoine* et *Natoire*, 1880, avec des épreuves en double état : avant la lettre sur japon et avec la lettre sur papier blanc.

Philippe Burty : *Les lettres d'Eugène Delacroix*, sur hollande. Quantin, 1878.

Alfred Sensier : *Études sur Georges Michel*, avec seize eaux-fortes. (Lemerre, 1873.) — *L'œuvre de J.-F. Millet*, sur hollande. (A. Quantin, 1881.)

Charles Baudelaire : *Les fleurs du mal,* en grand papier (Poulet-Malassis, 1857), et leur réimpression en 1861. — *Les Paradis artificiels*, 1860.

Sully-Prudhomme : *Poésies*, 1872-1879.

Arsène Houssaye : *Les cent et un sonnets.* (Jules Maury et Cie.)

Paul Arène : *Les Contes de Noël.* (Charpentier, 1880.)

Léon Cladel : *Les Va-nu-pieds.* (Lesclide, 1874.)

Alphonse Daudet: *Lettres de mon moulin.* (Lemerre, 1879.)

Ch. Cousin : *Voyage dans un grenier*. (Morgand et Fatou, 1878.)

J. Barbey d'Aurevilly : *Du dandysme et de G. Brummel*, avec cette mention : *A mon spirituel et éblouissant ami, Paul de Saint-Victor*.

Edouard Fournier, ses curieux livres : *Le Théâtre avant la Renaissance* (1450-1550). — *Le Théâtre français au* XVIe *et* XVIIIe *siècle*.

Jules Claretie : *Molière, sa vie et ses œuvres ;* paru chez Lemerre en 1873.

Sainte-Beuve : *Port-Royal*. (Hachette, 1860.)

Lamartine : *Les Confidences*. (Perrotin, 1849.)

J.-M. de Hérédia : sa traduction de *La Véridique, histoire de la conquête de la nouvelle Espagne*. (Lemerre, 1877.)

Maxime Lalanne : *Traité de gravure à l'eau-forte*. Cadart, 1866.)

Charles Ephrussi : *Les Bains-de-femmes d'Albert Durer*. (Jouaust, 1881.)

Prosper Mérimée rétablit pour lui, au crayon, les noms supprimés dans H. B. (Henri Beyle) sans lieu, ni date.

Edmond et Jules de Goncourt, ses amis fidèles, n'ont jamais oublié de mettre un mot à son adresse sur leurs meilleurs ouvrages : *L'Art au dix-huitième siècle*. — *Une voiture de masques*. (Dentu, 1856.) — *Sœur Philomène*. (Bourdillat, 1861.) — *Renée Mauperin*. (Charpentier, 1864.) — *Germinie Lacerteux*. (Lemerre, 1876.) — *Gavarni*. (Plon, 1873.) — *Les Maîtresses de Louis XIV*. (Didot, 1860.) Souvent même ils lui dédient leurs livres comme : *La Femme au* XVIIIe *siècle*.

Gustave Flaubert, tous ses livres : *Madame Bovary ;* 1857. — *Salammbô ;* 1863. — *Histoire d'un jeune homme*. (Lévy, 1870.) — *La tentation de saint Antoine*. (Charpentier, 1874.)

L'éditeur Jouaust a recommandé également ses publications par les envois du *Théâtre complet* de Beaumarchais. — *Les quatre livres de François Rabelais ; Manon-Lescaut;* 1867. — *Candide* de Voltaire; 1867. — *Les Lettres persanes;* 1879.

J. Claye en a agi de même pour *Eugène Delacroix*, 1865, et Ludovic Baschet a fait tirer trois exemplaires à part, avec double collection d'eaux-fortes de son *Salon illustré de 1879* et il en a offert un *A Monsieur le Comte Paul de Saint-Victor.*

Au xxe siècle, l'*ex-libris* de Paul de Saint-Victor, deux masques grecs adossés l'un à l'autre, emblème de ses préférences littéraires et artistiques, fera rechercher ces volumes comme ceux qui portent sur leur couverture les armes du comte d'Hoymes, du duc de La Vallière et de la comtesse de Verrue.

Soyez-en convaincus, ces livres, dont l'encre est à peine sèche pour quelques-uns, resteront (1).

(1) Cette vente a produit 38,040 francs. Voici quelques-unes des enchères les plus intéressantes :

Œuvres complètes de Dorat, contenant les *Baisers* avec les figures d'Eisen, 18 vol. in-8°, 245 fr. — *Catalogue* des objets d'art et tableaux du palais de San-Donato, 2 vol., 78 fr. — *Les gemmes et joyaux de la couronne*, par H. Barbet de Jouy, 1865. 1 vol. in-f°, 315 fr. — *La céramique japonaise*, par Andsley et L. Bowes, 1 vol. in-f°, 210 fr. — *Oraison funèbre du grand Condé*, par J.-B. Bossuet, 1879, exempl. sur papier du Japon, « imprimé pour M. P. de Saint-Victor », 112 fr. — *Choix de chansons*, mises en musiques par M. de La Borde, orné d'estampes par J.-M. Moreau, 1773, 4 tomes en 2 vol. grand in-8°, 1,060 fr. — *F. Petrarcha con l'esposione d'Alexandro Villutelo di novo ristampato con le figure di triomphi.* 1547, in-4°, figures sur bois, 212 fr. — *Les Contemporaines*, par Restif de La Bretonne, 1781-85, 42 vol. in-12. 205 fr. — *Madame Bovary*, par Gustave Flaubert, 1857, exemplaire en grand papier, 250 fr. — *Salammbô*, par Gustave Flaubert, 1862, édition originale sur papier de Hollande avec envoi autographe, 126 fr. — *Les Contes drolatiques*, par H. de Balzac, avec 425 dessins par Gustave Doré, exemplaire très rare, sur papier de Chine, du premier tirage, 1,525 fr. — *Les Contes du temps passé*, par Ch. Perrault, 1843, édition Curmer, 365 fr. — *Fables* choisies de La Fontaine, 1755-59, 4 vol. in-f°, figure d'Oudry, veau écaille, 275 fr. — *Fables* de La Fontaine, avec les dessins de Gustave Doré, 102 fr. — *Contes et nouvelles* en vers, par M. de La Fontaine, édition des Fermiers généraux, 705 fr. —*Histoire des*

peintres de toutes les écoles, par Ch. Blanc, 13 vol. in-4°, demi-rel. maroq. rouge, 320 fr. — *L'Art au dix-huitième siècle*, par Edouard et Jules de Goncourt, 345 fr. — *François Boucher*, par Paul Mantz, 100 fr. — *Musée du Louvre*, par le comte de Clarac, 1841-1853, 6 vol., 170 fr. — *Les chefs-d'œuvre d'art au Luxembourg*, sous la direction de M. E. Montrosier, exemplaire sur papier du Japon, 120 fr. — *Le livre d'heures d'Anne de Bretagne*, 620 fr. — La collection de la *Gazette des Beaux-Arts*, 1859-1881, 600 fr. — *La Caricature*, 500 fr. — *Les caprices*, de Goya, 89 fr. — *La Tauromachie*, du même, 100 fr.

XIX

Le *Mathusalem* des animaliers : Eugène Verboeckoven. — Printemps en zinc. Été en fer blanc. — Le prix courant des moutons de Verboeckoven. — Un fabricant de tableaux à la douzaine. — M. Dubrunfaut, l'auteur de la *Longévité humaine*, payant son tribut prématurément. — Une belle vente d'autographes en perspective.

Paris, 20 avril.

Je viens d'ouvrir une charmante notice renfermant une gracieuse invitation pour visiter l'exposition particulière du peintre Eugène Verboeckoven, enlevé l'année dernière à ses nombreux amis. Sur la couverture rose, un dessin représente des moutons endormis, tandis que d'autres, bien sages, paissent auprès d'un buisson, à côté de poules qui picorent. Dans l'intérieur du livret se trouve une nomenclature des œuvres, au nombre de deux cent cinquante, devant passer en vente le 22 avril prochain. Contrairement à ses habitudes, Georges Petit n'a point écrit de préface pour la circonstance, et cependant il y avait beaucoup à dire du vieil animalier mort debout, dans son atelier, une palette à la main, au mois de février de l'année dernière.

Ces animaliers — puisque ce barbarisme est consacré par l'usage — forment un groupe puissant aujourd'hui. Il faut compter avec eux, depuis que, sur l'invitation pressante de Jules Claretie dans l'une de ses chroniques du *Temps*, ils ont formé une société. Comme les aquarellistes, ils auront aussi leur Exposition annuelle dans

le local ordinaire de leurs réunions, rue du Faubourg-Saint-Honoré. Ce sera une véritable foire agréable à contempler avec la variété des goûts de chacun. Charles Jacque, le président, aime les moutons; Vuillefroy, les vaches; Schenck, les oies; Veyrassat, les chevaux; Jadin, les chiens; John Lewis Brown, les chevaux; Eugène Lambert, les chats spirituels; Brissot de Warville, les brebis et peut-être aussi les bergères. Ils nous feront certainement regarder les bêtes dans leurs tableaux, beaucoup plus peut-être que nous ne le faisons tous les jours dans la nature.

Verboeckoven était certainement le Mathusalem du paysage avec des animaux. Depuis des années il peignait, non des pastorales du bon vieux temps avec les bergers à houlettes de Florian, mais des paysages vrais; on n'y voyait point Estelle et Némorin; il n'y avait rien qui rappelât Boucher. Bien que très en retard sur ses contemporains, il appartenait cependant à l'école moderne.

Le plus souvent, les arbres se découpaient avec leurs feuillages persillés sur un ciel aux taches sombres, grosses de giboulées, tandis qu'insouciante de la pluie qui se préparait, la prairie conservait son aspect vert lustré par la lumière éclatante du soleil, juin en bas, mars en haut.

Printemps en zinc! été en fer blanc! dit Victor Champier dans son *Année artistique*, à qui nous empruntons ces détails, avez-vous souvent refleuri, si c'est là refleurir, sous les petits crins aigus de sa brosse auprès de laquelle le chiendent eût paru tendre! Verboeckoven recommença ainsi éternellement la même chose, ne se lassant pas plus qu'il ne lassait ses collectionneurs. C'est qu'il était une mécanique exacte, pieuse, accomplissant comme un mouvement d'horlogerie une besogne connue.

Il ne laissera certainement pas la réputation de Bra-cassat pour les taureaux, de Courbet pour les cerfs, ni celle de Troyon pour les vaches. Il sera encore moins à la hauteur de Paul Potter. Travaillant avec une extrême facilité, il produisait beaucoup sans peine, avec patience et avec calme, le sang toujours à la même température. Il aurait pu commencer un tableau par n'importe quel bout, comme Henri Pille, et l'achever sans se tromper. Malgré tout, ce n'était pas le premier venu parmi les artistes belges. Il y avait dans ses tableaux un charme qui ne saurait se définir, ce qu'on a appelé le *je ne sais quoi.*

C'est un tort d'avoir dit qu'il ne peignait jamais que des moutons aux laines frisottées et qu'il n'avait dans la tête qu'un idéal sentimental, une sorte de petit agneau pascal au blanc immaculé. Naïf et sincère, il avait pour le broutement de la brebis et le bêlement du mouton une affection toute particulière; mais, comme il est facile de le reconnaître en parcourant le catalogue de ses tableaux, de ses études et de ses dessins, cet ami de Stevens avait encore parmi ses ouailles bien-aimées, comme dans ces petits livres de lecture destinés aux petits enfants, toutes ces bonnes bêtes utiles aux peintres, les vaches qui mugissent, les ânes qui braient, les chevaux qui hennissent, les chevreuils qui pleurent, les porcs qui grognent, les dindons qui gloussent, les chats qui miaulent, les chiens qui aboient, les coqs qui chantent, les pigeons qui roucoulent, les pies qui jacassent et les veaux qui tettent.

Finissons par deux anecdotes sur lui, racontées croyons-nous, par M. Camille Lemonnier dans l'excellente *Revue des Beaux-Arts* de M. Champier, *en France et à l'étranger*, au chapitre de la nécrologie belge :

Ce peintre médiocre était un très honnête homme en affaires : il avait pour chaque chose des tarifs dont il

ne se départait jamais, et ses toiles se vendaient à tant la tête de bétail.

Un jour, un Américain pénètre dans son atelier et s'extasie sur un tableau fraîchement terminé.

— Combien ?...

— Douze cents.

— Ce tableau m'appartient, monsieur Verboeckoven, je le prends.

Le peintre lisse du bout de son pinceau sa plus belle signature ; mais, au moment d'emporter le panneau, l'amateur se ravise :

— Je pars pour Paris et vous le prendrai en repassant. Veuillez me le garder.

— A votre aise.

Ainsi dit. Ainsi fait. Au bout de quinze jours l'Américain repassa et trouva sur le chevalet un petit panneau en tous points pareil à celui qu'il avait acheté.

— Charmant ! Voyons, cédez-le-moi ; ce sera un pendant au mien.

— Prenez-le... Mais je vous préviens que c'est 1,300.

— Cependant, l'autre...

— Sans doute, mais ici *il y a un agneau de plus.*

L'Américain résistait ; le peintre de son côté tenait bon. A la fin il eut pourtant un beau mouvement.

— Allons... Prenez.

Ce disant, il empoigne un chiffon, le plonge dans l'essence et d'un coup efface le petit agneau qu'il y avait en plus.

L'Américain en eut pour son argent et emporta les deux tableautins.

Verboeckoven a laissé un œuvre considérable — par la quantité.

Un de ses marchands, pressé de demandes, s'en vint le trouver un vendredi.

— Il me faut trois tableaux pour lundi... Vous savez, la vache et les deux moutons... Puis-je y compter ?

— Impossible, cher ami...

— Comment, impossible ? Mais vous me faites perdre une belle affaire.

— Je le regrette, mais impossible !

— Voyons, voyons... Trois tableaux ne sont pas la mer à boire... pour vous surtout.

— Eh bien, tenez, je suis bon enfant... Revenez mercredi, vous en aurez six.

Tout le talent de Verboeckoven était là.

Encore une belle vente d'autographes en perspective ! Celle de M. Dubrunfaut, ce savant modeste, ce chimiste distingué auquel l'industrie des sucres et des alcools est redevable de précieuses découvertes.

Né à Lille, en 1797, d'une santé robuste et d'une vive intelligence, M. Dubrunfaut est mort l'année dernière, asphyxié, pendant une nuit, par les émanations délétères échappées d'un poêle de chambre. Il allait commencer la publication d'un traité sur la *Longévité humaine*, dans lequel il devait expliquer les causes de sa verte vieillesse.

Sa collection, commencée seulement en 1857, se compose d'environ cinquante mille pièces. C'était la plus belle connue. Les cabinets Boilly, Rothery, Sencier et Chambry lui avaient fourni le dessus du panier. Elle comprend une centaine de lettres de Voltaire ; une correspondance inédite de J.-B. Rousseau, achetée à la vente Solar ; une série presque complète des conventionnels ; les manuscrits de Mirabeau, provenant de la vente Lucas de Montigny ; les lettres de Boileau adressées à Brossette.

Les raretés de premier ordre abondent dans ces car-

tons. Citons seulement : une signature de La Bruyère et trois de Molière.

Cette vente sera un grand événement.

XX

Le cabinet Baylé. — La *Clairon* sur le retour. — L'ennui couchant seul avec Mme Denis. — Chagrin d'amour de Mme de La Popelinière. — Opinion de Mirabeau sur les capucins. — Les épigrammes de Piron. — Les livres de la marquise de Simiane. — La céramique italienne. — Les majoliques du comte Maffei. — Maestro Georgio Andreoli. — Les *burgraves* du xve siècle. — Le graveur Léopold Flameng voulant assister vivant à sa vente.

Paris, 23 avril.

Il y a toujours des choses intéressantes à glaner dans ces collections d'autographes. Avec les pièces curieuses qui passent en vente chaque année, on ferait un livre des plus curieux.

Le *cabinet* de M. Baylé, suivant le terme consacré, qui sera dispersé prochainement, a, lui aussi, quelques documents précieux.

Bien certainement il ne s'y trouve pas la table des logarithmes, autographe de Tycho-Brahé, qui est à Prague; ni le sermon écrit de la main de Calvin, que possède Genève; non plus le plan de l'île d'Elbe tracé par la main de l'empereur, trouvé par M. Dubrunfaut, et encore moins la requête de l'abbé Edgeworth demandant les différents objets du culte nécessaires pour dire la dernière messe de Louis XVI, qui était jadis encadrée dans le cabinet de Gabriel Charavay ; mais, pour ne pas avoir ces raretés, la collection Baylé n'en est pas moins de premier ordre.

Voyons ce qui se trouve dans ce musée rétrospectif, en tournant rapidement les feuillets du catalogue, dressé par Étienne Charavay.

Voici tout d'abord la radieuse Frétillon, la célèbre *Clairon*, de son vrai nom Claire-Josèphe-Hippolyte Legris de Latude.

La charmante actrice, si petite qu'on aurait pu dire d'elle que Dieu l'avait créée ainsi pour la mieux faire, cette charmante miniature au minois chiffonné, qui fit oublier Adrienne Lecouvreur, est sur le retour. Elle a soixante-cinq ans. Elle est déjà loin de ses succès à la cour du margrave d'Anspach où elle jouait le rôle d'Aspasie. On est en pleine Terreur, elle vient de rentrer à Paris. Avec l'âge, la misère est arrivée, terrible, implacable. Personne ne se souvient plus d'elle, autrefois si adulée, si fêtée. Elle écrit à son ami, le citoyen Dupoirier, le 3 frimaire :

Vous aimés les lettres, et moi aussi ; elles ont fait ma consolation. Nous aiderons réciproquement nos mémoires et vous m'aiderés à débrouiller beaucoup de choses que je trouve quelquefois au dessus de ma chétive conception. Vous n'avès pas de fortune, et moi je suis bien pauvre, ô bien pauvre!... Je vois à peine, j'entends mal, je n'ai plus de dents, les rides sillonnent mon visage, une peau d'écorchée couvre à peine ma faible structure. En me venant voir vous imiterés ces anciens héros qui descendaient aux enfers pour communiquer avec les âmes ; vous ne trouverés ni de Cerbère ni d'Euménides ; la sensibilité vous recevra, elle est toujours ma fidèle compagne (1).

Mme Denis exhale des plaintes peut-être intéressées. Il n'est pas, en effet, bien prouvé que Voltaire n'ait pas été plus qu'un oncle pour elle. Pas embéguinée dans sa vertu, du reste, cette nièce qui se plaignait que l'*ennui*

(1) Vendue 220 francs.

seul couchât avec elle. C'est de Lindau, 10 mai 1738, qu'elle adresse son épître à Tiriot.

Il est question de la liaison de Voltaire avec Mme du Châtelet.

Je suis désespérée. Je le croi perdu pour tous ses amits. Il est lié de façon qu'il me parois presqu'impossible qu'il puisse briser ses chaînes. Ils sont dans une solitude efraiante pour l'umanité. Cirey est à quatre lieux de toute habitation, dans un paÿs où l'on ne voit que des montagnes et des terres incultes, abandonnées de tous leurs amits et n'aiant presque jamais personne de Paris. Voilà la vie que maine le plus grand génie de notre ciècle... (1).

Bien tendre, Mme de La Popelinière, avec le maréchal de Richelieu. — Cela pourrait presque se chanter comme la romance de Martini :

Plaisir d'amour ne dure qu'un moment,
Chagrin d'amour dure toute la vie.

Je vous aime, mon cœur, à la folie. Il n'y a rien que je n'entreprisse pour vous le prouver et en méritter autant de vous ; mais c'est une balance, à ce qu'il me semble, qui n'est jamais esgalle, et je crois que plus mon costé se charge, plus le vostre s'allège. L'inquiétude est une propriété de l'amour, mais ce que je sens pour vous est plus que de l'amour. J'ay eschauffé ma teste à vous faire pitié... Il y a des moments où je souhaitterois et consentirois de vous voir un instant, de vous serrer dans mes bras et de mourir... (2).

Mirabeau est au donjon de Vincennes. Il a vingt-six ans. Il subit sa captivité qui dura quarante-deux mois.

C'est l'époque où, pour occuper ses loisirs, il traduit Tibulle et Boccace, écrit le *Libertin de qualité* et la *Bible érotique* aussi envoie-t-il à Sophie de Ruffey des lettres pleines de passion, toujours à peu près les mêmes peut-être ; mais l'amour a cela de particulier

(1) Vendue 126 francs.
(2) Vendue 105 francs.

qu'on peut dire longtemps la même chose sans s'épuiser et se lasser jamais, et même sans lasser les autres, quand il a l'éloquence qui lui est propre.

C'est par l'intermédiaire de Boucher, le secrétaire du lieutenant de police Lenoir, qu'il fait passer ses lettres. Souvent même, c'est à lui qu'il écrit. Le 9 juillet 1779, il lui trace les lignes suivantes :

Eh non, mon frère, je ne suis point jaloux quoiqu'après tout je pourrois vous dire la vérité sans crainte, puisque je l'ai, ma petite Sophie, et que tous les anges de l'enfer unis à tous les diables ne me l'ôteroient pas... Comment, mon cher, vous avez été amoureux et vous avez pensé être capucin! Certes, votre vie est plus romanesque que votre physionomie de Caton ne le porte, mais j'aime tout-à-fait que vous regrettiez cet état odieux et puant... (1).

Le président de l'Académie de Caen venait d'envoyer à *Piron* un pâté, en guise de jeton de présence. Avec sa verve gauloise, le poète le remercie, et il ajoute, parlant d'un auteur qui l'agaçait :

Je suis ravy de m'apercevoir que mon épigramme sur lui vous ait plû. Elle est douce et mesurée. S'il n'est pas plus sage qu'il l'a été, je ne répond pas de l'être de longtemps autant que je le suis là. Les mains me démangent. Un lévrier n'est pas plus âpre sur les pinces du cerf. J'ay le nez haut; il y a fait monter la moutarde, et avant de finir, il me reste encor des milliers d'épigrammes à éternuer... (2).

Et parmi ces épigrammes, sans doute, celle qu'il décocha contre l'Académie et qui est classique :

Ci-gît Piron qui ne fut rien,
Pas même académicien.

Piron était prudent. Il composait par avance des épi-

(1) Vendue 152 francs.
(2) Vendue 21 francs.

grammes pour répondre même à celles qu'on pourrait faire sur lui après sa mort.

C'était lui qui disait à Jean-Baptiste Rousseau, se mettant à genoux dans la campagne, au moment où sonnait l'*Angélus :*

« Cela est inutile, monsieur Rousseau, Dieu seul nous voit. »

Voulez-vous savoir ce qu'était la bibliothèque d'une grande dame, au XVIIIe siècle? Allez à la vente Baylé. Vous y trouverez le catalogue des livres du cabinet de Mme de Simiane (Pauline de Grignan), dressé le 17 novembre 1735 (1).

Il y a là un nombre plus considérable de livres légers que d'ouvrages de philosophie. Le XVIIIe siècle était plus sceptique que le nôtre. Ce fut l'époque du vrai naturalisme.

Les faïences italiennes, depuis quelques années, envahissent les cabinets des curieux. Tous veulent posséder quelques-uns de ces grands plats acceptant si bien un décor qui défie le temps. Aujourd'hui, chez les délicats, enthousiastes de la Renaissance, on les voit, comme jadis, servir d'ornements sur les dressoirs et briller au milieu de l'argenterie et des verres émaillés. Mais quand il s'agit de pièces de choix, classées par provenance avec le nom de leur auteur, elles reposent précieusement sur un lit de velours rouge, dans les vitrines des amateurs.

C'est qu'elle est bien belle, cette époque des débuts de la céramique italienne, surgissant utile d'abord, luxueuse ensuite, au moment du réveil artistique. Comme la peinture, elle prend place dans l'histoire, à

(1) Vendu 10 francs.

cette période féconde où l'esprit, surexcité par l'état général, s'ouvrait à des aspirations nouvelles.

Alphonse d'Este, duc de Ferrare, qui occupait ses loisirs à faire lui-même des meubles en marqueterie, après avoir perdu son argenterie dans un jour de détresse, fit venir des potiers à sa cour, pour la remplacer par des vases de terre.

Les plus grands artistes ne crurent pas déroger, en couvrant l'émail des plats des plus riches couleurs de leur palette. Raphael, lui-même, ne dédaigna pas de donner des modèles de vases et de dessiner des motifs d'ornementation.

Le célèbre peintre et modeleur *Maestro Georgio Andreoli*, extraordinaire par la vigueur et la richesse de son coloris, vint de Pavie, où il était né, importer son art à la cour du duc d'Urbin. A Gubbio, il découvrit le premier les lustres métalliques italiens. Choyé, fêté par les grands d'alors qui voulurent le compter parmi leurs égaux, il fut anobli en 1498.

Laurent le Magnifique, recevant des vases de Rimini envoyés par Sigismond Malatesta, conçut immédiatement le vif désir d'avoir aussi, lui, une fabrique à sa marque, et ce protecteur éclairé des arts l'installa à sa villa de Caffagiolo.

Un moment, dans toute l'Italie, on produisait des faïences. Partout, on pétrissait la terre et on l'enluminait : à Forli, à Pise, à Venise, à Trévise, à Faenza et à Deruta. Castel-Durante, la plus ancienne officine du duché d'Urbin, occupait le premier rang. Gubbio et Urbino devinrent ses colonies, et les trois fabriques, arrivées vite à un développement considérable, reçurent les encouragements des princes de la maison de Feltre et de Rovere.

Voilà pourquoi, vendredi 21 et samedi 22 avril, on s'est arraché, à coups de billets de mille francs, les

belles faïences italiennes réunies d'abord, *nous a-t-on dit*, par un diplomate italien auprès du gouvernement espagnol, le comte Maffei, achetées ensuite en bloc par un intelligent spéculateur, et revendues, à l'hôtel, par les soins de Charles Mannheim.

Rien d'extraordinaire, cependant, dans ces peintures. Il n'y avait pas le *Pan! pan! pan!* qui vous frappe, dit Coquelin cadet dans l'un de ses monologues sur le Salon. Mais aucune d'elles n'*était truquée*, comme cela arrive souvent, par des réparations habiles. Elles étaient dans leur fleur d'innocence, ce qui est toujours inappréciable pour les acheteurs sans cesse en défiance. On pouvait y aller de confiance.

Le nombre des amateurs de ces faïences, nous l'avons dit en commençant, a considérablement augmenté, comme les prix, qui doublent chaque année. Dissimulant leurs envies, ces burgraves du xve siècle semblaient réunis, le jour de la vente, en un congrès, sous la présidence de Me Paul Chevallier, le plus occupé des commissaires-priseurs. Il faut saluer ces maîtres collectionneurs, car leur passion favorite a sauvé de la destruction bien des souvenirs précieux. Ils étaient presque tous là, à l'exposition ou à la vente : Paul Meurice, Cahen d'Anvers, Bligny, Stern le financier, Gustave Delafontaine, Kann, de Viefville, Mme Chaumont, Ernest Valpinçon, Basilewski, le possesseur des plus rares pièces; le baron Adolphe de Rothschild, l'ancien banquier napolitain; Gavet, l'habile arrangeur des plus belles vitrines du Trocadéro en 1878; le baron de Beurnonville, qui, après avoir vendu ce qu'il adorait, se met à adorer ce qu'il a vendu; Millbauck, un amateur anglais; Myers de Londres — John Bull partout! toujours prêt à capturer honnêtement les belles choses, par la simple vertu des livres sterling. Si tous les musées d'Europe étaient détruits, pour reconstituer l'histoire de l'art, il n'y aurait

qu'à puiser dans les collections particulières de l'Angleterre. En vérité, je vous le dis, ils ont tout, ces Anglais !

La vente s'ouvrait d'abord par une suite intéressante de soixante plats en faïence du xve et du xvie siècle, faits en Espagne, sur le littoral de la Méditerranée ou à Majorque, sous la domination des Arabes. Parmi ces hispano-arabes, les uns à reflets métalliques, les autres à émaux polychromes, brillaient :

Un grand plat rond, à reflets rouges rehaussés de bleu. Au centre, une rosace. Au marli, des lignes en ogive. Au pourtour, une zone d'inscriptions : 1,440 fr.

Deux vases ovoïdes, à reflets rouges, lierres et feuillages : 620 francs.

Un plat du xve siècle, à compartiments émaillés de nuances variées représentant un lion sur fond blanc : 720 francs.

De la *fabrique de Gubbio*, qui commença à travailler dès 1480 :

Une coupe ronde, à reflets bleu nacré. Comme sujet allégorique : le Temps, représenté par deux vieillards, au milieu d'un paysage harmonieux d'une lumineuse tonalité : 2,020 francs.

De la *fabrique d'Urbino*, qui aimait tant les bleus et les jaunes :

Un plat rond, de 47 centimètres, par *Orazio Fontana*, mort en 1560, après avoir travaillé pendant vingt ans et produit des merveilles : *l'Enlèvement d'Hélène*, avec l'indication du sujet au revers : 4,700 francs.

Cuppa amatoria représentant Diane et ses compagnes surprises au bain par Actéon.

Une coupe ronde, par *Fra Xantho, da Rovigo,* encore un illustre céramiste ! Sujets : le Mariage mystique de sainte Catherine et le Martyre de saint Sébastien : 1,550 francs.

Un plat rond, avec une mêlée de guerriers et de cavaliers combattant les uns contre les autres, daté de 1543 et attribué à Orazio Fontana : 3,700 francs.

La *fabrique de Pesaro* nous offrait de beaux spécimens à devises galantes, ou sentencieuses sur les uns ; sur les autres, de beaux décors avec ces reflets métalliques, dont les premiers essais furent tentés en 1567.

Plat à reflets mordorés et bleu nacré. Au fond, Méléagre chassant, un arc à la main et un carquois sur l'épaule. Très belle pièce : 4,250 francs.

Plat à reflets bleu nacré, composé d'une rosace formée par des rinceaux et des feuillages. Splendide ! 4,760 francs.

Autre plat, aussi à reflets bleu nacré, portant un portrait d'homme avec le nom de Saturno Porte. Au marli, imbrications, palmettes et ornements : 2,980 francs.

Plat à décor polychrome, avec émaux verts et violets aux reflets irisés comme l'arc-en-ciel. Au centre, un serpent dévorant un personnage. Au marli, des dents et des fleurettes : 1,505 francs.

De la *fabrique de Deruta*, si facile à distinguer par la pureté de ses lignes et par ses reflets nacrés :

Un plat rond, à reflets métalliques et mordorés. Au centre, la lettre A entourée de feuillages. Acheté, 950 fr. par M. Malinet, un marchand d'un très bon goût qui, maître de lui, sait attendre, dans une vente, l'heure du défilé des belles pièces.

De la *fabrique de Caffagiolo* où un seul artiste travailla de longues années pour les Médicis et fit des œuvres excellentes et variées:

Un plat rond, à double couronne de lauriers en couleur avec le décor *bianco sopra bianco*. Au centre, un emblème décoré en bleu sur blanc. Au revers, ornements bleus : 1,430 francs.

De la *fabrique de Faenza*, l'une des plus anciennes,

toujours remarquable par la fraîcheur du coloris et par l'ingénuité de ses compositions :

Un grand vase ovoïde décoré à sa partie inférieure de cubes émaillés en jaune, vert et violet. La partie supérieure de la panse représente des animaux fantastiques et des ornements en grisaille sur fond jaune d'or. Le bandeau porte, dans un cartouche, la date de MDVII. Acheté 950 francs, par M. Champfleury, pour le musée céramique de Sèvres.

De nombreux cornets, des vases, des pots de pharmacie de la *fabrique de Castel-Durante*, la plus ancienne du duché d'Urbin ; des plats, des brocs, des tasses trembleuses, des plaques ovales ou rectangulaires, de la *fabrique de Castelli*, ont passé sur table, pour clore cette vente où, pour la première fois depuis que Charles Mannheim expertise, un plat d'un très grand prix a été brisé par l'un des plus vieux employés de l'Hôtel. Les faïences défient le temps mieux que les peintures, mais elles craignent plus qu'elles les mains maladroites.

Léopold Flameng, cédant sans doute à la tentation générale et voulant, comme Charles-Quint, assister vivant à ses funérailles, a fait, le 14 avril, lui vivant, la vente de sa galerie de tableaux.

Avant d'en parler ne serait-ce pas le cas de dire tout d'abord quelques mots de cet artiste consciencieux, aujourd'hui l'un des premiers parmi les graveurs?

Léopold Flameng a été, avec Charles Blanc, à l'atelier de Calamatta, l'un de ses meilleurs élèves. C'est un buriniste très fort. Il manque un peu de couleur, comme tous les graveurs de l'école moderne, mais il possède une grande habileté et une rare souplesse de main. Il a beaucoup produit déjà, bien qu'il n'ait pas encore le demi-siècle. Ses interprétations ont une variété extraordinaire et il a pu aborder tous les genres avec talent : dé-

licat avec Ingres dans *la Source*, moitié burin et moitié eau-forte; impersonnel avec Rembrandt dans sa *Pièce aux cent florins;* primitif avec Manet; vigoureux avec Delacroix, impressionniste avec Masaccio, charmeur avec Memling, personne ne sait comme lui adapter, avec souplesse, son talent à tous les genres.

Ce qui ne gâte rien, il est aussi un collectionneur d'élite, sachant choisir de bonnes choses, comme il est facile d'en juger.

Allons tout de suite aux œuvres importantes :

La Vieille gouvernante de Bonnington, par lui-même, gravée dans la *Gazette des Beaux-Arts* et bien rendue avec son grand livre ouvert, ses bésicles à la main, sa cornette blanche et sa robe ouverte sur un fichu de toile. Œuvre souple, facile, d'une merveilleuse intensité de couleur; *inouïe d'inouïsme*, a-t-on écrit quelque part. Vendue, 4,950 fr.

Tête d'Ange du Corrège, très curieuse peinture à l'essence sur canevas. Étude pour les fresques de Parme.

Superbe, le portrait de *Barnave*, fait par Jacques-Louis David, en 1793, très peu de temps avant la mort du modèle. Le conventionnel est en buste, cheveux poudrés, habit gris, les bras croisés sur la poitrine, dans l'attitude résolue de l'orateur, sûr de lui, qu'on attaque et qui va se défendre : 2,100 fr.

Renaud dans les jardins d'Armide, de Fragonard. Armide apparaît aux regards charmés du héros, guidé par les Grâces dans les charmilles des jardins enchantés. Tableau avec toutes les séduisantes qualités de l'inimitable Frago, la verve impétueuse de la brosse, le charme exquis de l'effet, la grâce et la souplesse de la forme. Acheté, du reste, 9,100 fr., par un véritable connaisseur, le baron de Beurnonville.

La Réunion galante, de Nicolas Lancret, de la collec-

tion de lady Stuart. Une jeune femme vêtue de satin blanc, nonchalamment couchée sur un tertre, écoute les doux propos d'un amoureux dissimulé derrière elle dans la verdure, tandis que d'autres couples devisent joyeusement sur l'herbe et qu'un joueur de musette égaye la pastorale de ses accords harmonieux. A M. Bourgeois de Francfort, pour 6,000 fr.

Très léger, le tableau du *Roman dangereux*, de Lawrence, bien connu par la gravure. Dans un coquet boudoir, étendue sur un canapé, la liseuse, quelque peu pâmée, a laissé choir un volume qui paraît avoir troublé ses sens. Le catalogue décrit ainsi la situation : une enivrante rêverie... Nous le voulons bien, mais ce n'est pas tout à fait cela. Également à M. Bourgeois, pour 3,000 fr.

Signé en toutes lettres, un tableau de *Fleurs*, par Abraham Mignon, splendide bouquet de roses, tulipes, anémones, dahlias, volubilis, fuchsias, tournesols. A M. Dumas, 4,900 fr.

La Chasse au sanglier d'Oudry ; un vieux solitaire, au débouché d'un bois, assailli par une meute : 720 fr.

Venant de la collection Cottreau, un *Intérieur hollandais*, d'Adrien Van Ostade. Bon tableau de ce maître réaliste : une jeune mère, faisant marcher son marmot, et comme toujours, un buveur, une vieille femme et un fumeur philosophe assis sur un banc : 4,800 fr., au baron de Beurnonville.

Les Moissonneurs, de Teniers le jeune, arrêtés sur une route, au retour des champs. Dans le lointain, les maisonnettes d'un village et la flèche élancée du clocher de l'église : 4,500 fraucs.

Un Portrait, d'Antoine Vestier, représentant une jeune femme en déshabillé, les cheveux défaits tombant sur ses épaules, couverte d'un mantelet à manches

larges bordées de guipures, vêtue d'un corsage à nœuds rayés de rose et d'une jupe de satin bleu. Charmante ainsi; elle est assise dans un fauteuil, accoudée du bras gauche sur une table de toilette, ornée de dentelles et garnie de fleurs, de flacons et de boîtes en laque : 1,020 fr.

Sa Majesté le public a fait, en somme, un fort bon accueil à cette collection, qui a réalisé un total de 70,073 fr.

Voilà qui doit attiédir les regrets du vendeur !

XXI

Les victimes du krack : la cantatrice Marie Heilbronn, le vicomte de La Panouse. — Les dessous de la vie élégante. — Somptueux mobilier à vendre! — Les visiteurs et les *petits boudinés.* — La galerie des Fêtes. — Le diamant *séducteur* transformé en *sauveur.* — Tente arabe. — L'antichambre du mari. — *Vrai chic* et *faux chic.* — *N'engraissons pas!* — Trop de draperies!

Paris, 24 avril.

Devant la grille d'une maison Renaissance à deux étages, rue de Monceau, 32, dans ce quartier tranquille qui entoure le parc, stationnent de chaque côté de la rue deux files de splendides équipages.

A voir ce mouvement, les larbins insolents et les cochers orgueilleux causant sans doute entre eux de leurs maîtres qu'ils éreintent, tandis que leurs chevaux piaffent d'impatience, on dirait le jour de réception d'une grande dame.

Mais, triste retour des choses d'ici-bas! ce n'est pas une fête qui se prépare, c'est une ruine qui s'achève. Il s'agit d'un désastre définitif provoqué par le krack. La Bourse, ce Minotaure hideux, a dévoré une nouvelle victime. Marie Heilbronn est ruinée! on va vendre, avec tout ce qu'il renferme, le nid capitonné de satin où la charmante cantatrice ne chantait plus que pour quelques intimes.

Sur la façade de la maison, à côté des M et des H entrelacés dans un cartouche portant la date heureuse

de 1869, on a collé de grands placards jaunes sur lesquels la foule accourue peut lire en gros caractères :

SOMPTUEUX

MOBILIER ARTISTIQUE

SUPERBES TAPISSERIES ET TENTURES

MEUBLES DE STYLE

GARNISSANT L'HOTEL

De Madame la VICOMTESSE de L....

DIAMANTS & BIJOUX

VIOLON DE STRADIVARIUS

Objets d'art. — Étoffes. — Tableaux. Vins fins.

VENTE POUR CAUSE DE DÉPART

32, Rue de MONCEAU, 32

Les mercredi 26, *jeudi* 27, *vendredi* 28 *et samedi* 29 *avril* 1882, *à deux heures.*

Me **P. CHEVALLIER**, successeur de M^e CH. PILLET
Comm.-priseur, 10, rue Grange-Batelière,

assisté de

M. Ch. MANNHEIM, expert, 7, rue Saint-Georges
MM. GAND et BERNARDEL, 21, rue Croix-des-Petis-Champs,

et avec le concours de

M. E. VANDERHEYM, joaillier, 44, rue Taitbout.

EXPOSITIONS :

PARTICULIÈRE	PUBLIQUE
Les dimanche 23 et lundi 24 avril.	Le mardi 25 avril de 1 heure à 5 heures.

La débâcle est profonde.

Le vicomte de La Panouse, en homme de goût, a aimé

avec passion Marie Heilbronn. En l'épousant en 1878, il en a fait une grande dame, comme le baron Vigier de Sophie Cruvelli; le baron de Reuss, de l'écuyère Clotilde Loysset; le comte de Lesignano de Mme Stoltz; dom Fernando, frère du roi de Portugal, de Fanny Essler, la danseuse. Ce n'est pas une chose nouvelle dans l'histoire du théâtre, ce dénouement du cinquième acte de la comédie joué tous les soirs, un gentilhomme qui pose sur la tête d'une comédienne, en se mariant avec elle, une couronne de comtesse.

Il y eut d'abord des jours dorés. Quelques mois nous séparent à peine encore des soirées éblouissantes de la villa Amélie, à Trouville. Je les ai vus là tous les deux, fêtés, entourés, comme les heureux d'ici-bas!

Mais le train était trop grand. Il dépassait les ressources. Le mari, comme bien d'autres, a roulé sur la pente savonnée de la Bourse. Albert Wolff, dans un spirituel article, a retracé les tristes étapes de cette catastrophe. C'est l'éternelle fièvre aiguë qui fait chaque année tant de morts et de blessés :

« Tout naturellement, en plaçant son argent en re-
» ports, on frise un peu la spéculation, platoniquement
» d'abord; c'est ainsi que débutent les plus grandes
» passions quelquefois; puis on flirte avec les primes,
» histoire de se distraire; on expose peu et on encaisse
» dix ou douze mille francs par liquidation. C'est char-
» mant! Mettons seulement dix mille par mois, cela
» fait un chiffre respectable au bout de l'année. Et
» puis, cela jette le désœuvré dans un courant de préoc-
» cupations qui remplissent sa journée de midi à trois
» heures, entre le déjeuner et le bois; on se paye un
» meuble de prix, une tapisserie rare, ou un objet d'art
» qu'on ne pouvait pas avoir avec son seul revenu. Des
» primes, on passe à une petite opération ferme, puis
» on devient plus audacieux; ce n'est plus le hasard

» qu'on tente : on fait des affaires, pense-t-on, et à coup
» sûr. On est heureux, c'est vrai, mais le bonheur ne
» vient qu'à ceux qui le méritent : on s'élève une petite
» chapelle où l'on s'adore. Faire rendre à la Bourse
» cent cinquante mille francs par an, c'est déjà quel-
» que chose. Mais si on avait le capital de ces cent
» cinquante mille francs, cela vaudrait mieux, n'est-il
» pas vrai ? on a d'ailleurs des renseignements certains,
» ce n'est pas bien difficile ! »

Ce jour-là tout est perdu. C'est le commencement de la fin.

Et voilà comment, après quatre années, le rêve charmant du mari s'est écroulé, sans que la femme soit pour rien dans le désastre.

Marie Heilbronn rentre au théâtre. Elle va faire une tournée en Amérique. Le vicomte de La Panouse doit partir comme pionnier pour les mines de diamants du Cap. Tous deux vont reprendre la lutte. L'artiste retourne à l'art et le marin habitué aux chaos des tempêtes à la mer.

Que triste lendemain laisse cette catastrophe ! Avoir
« traversé, dit encore Albert Wolff, cette vie calme et
» retourner vers huit heures du soir dans une loge d'ac-
» trice, traverser un couloir sale, monter un escalier
» crasseux, se mettre du blanc et du rouge partout, et
» pour toute distraction entendre la voix de l'avertisseur
» qui crie : « On va commencer ! » Ce n'est pas rose...
» Sortir de cet hôtel, témoin de l'apothéose de la femme
» et retourner dans une loge de théâtre où le régisseur
» redira : « Madame Heilbronn, on a frappé les trois
» coups, » c'est une terrible chute pour la femme, sinon
» pour l'artiste. »

Il y a de quoi vraîment être, en y songeant, profondément ému.

Voir le mobilier d'une actrice célèbre! Il n'en faut pas tant pour remuer le tout-Paris. Il est accouru. Les gourmets de scandale, ceux qui furent des fêtes d'autrefois, les amateurs de bibelots qui veulent la légende mondaine, les petites camarades sans pitié, heureuses de la chute, les chercheurs de bonnes affaires, tout prêts à spéculer sur un désastre, enfin et surtout le ban et l'arrière-ban des gommeux, qu'on appelle aujourd'hui les petits *boudinés;* cette foule curieuse entre sort et bavarde.

Tandis qu'on envahit ses appartements, Marie Heilbronn s'est retirée non loin de là, 16, rue Christophe-Colomb, dans un petit pied-à-terre tout meublé, attendant la rentrée des dernières épaves de sa fortune

Pénétrons aussi, nous, chez elle. Aussi bien, la description pourra peut-être servir dans l'avenir à l'étude d'un intérieur mondain en l'an de krack 1882.

La vente est déjà préparée. Il y a une *entrée* et une *sortie* avec des écriteaux indicateurs.

Après avoir traversé un long couloir vitré, rempli de fleurs et de plantes rares, où beaucoup de gens se reconnaissent, se saluent, s'abordent et causent de cette catastrophe vraiment cruelle, rendant une liquidation inévitable, nous arrivons assez difficilement, à travers ce flot, à la *Galerie des fêtes*, tendue de tapisseries de Beauvais, encadrées de velours de Gênes bleu turquoise. Les pastorales qui en forment le sujet devaient offrir aux toilettes, aux danses et aux grâces des jeunes femmes un cadre ravissant.

Trois lustres hollandais, en cuivre doré, descendent du plafond. Autour des glaces, des cantonnières de peluche bleue festonnée d'anciennes broderies en or et en soie.

Elle devait être brillante, cette salle de concert, certains soirs où, les lumières étincelant, la reine du

lieu chantait *la Traviata* comme jadis aux Italiens. Applaudie et fêtée, une foule d'admirateurs venaient déposer leurs compliments et leurs hommages à ses pieds en l'appelant : « Vicomtesse ! »

Quel changement ! aujourd'hui, les meubles s'alignent le long des murs, exposés avec leurs numéros ; des cordes tendues en X sur les sièges empêchent de s'asseoir.

Partout les tapis sont enlevés et de longues bandes de toile grise, tendues sur les carpettes d'Orient, leur évitent la souillure des pieds des visiteurs.

Des étoffes de soie brodées, des habits et des gilets de marquis, des chasubles et des dalmatiques, des devants d'autel et des tapis de lutrin, rangés comme l'étalage du dimanche, sur le boulevard de la Madeleine, au magasin des *Trois-Quartiers*, occupent sur une la place de l'orchestre.

Dans des casiers, avec des numéros, un violon de 1727, signé d'Antoine Stradivarius, des archets de Tourte, un alto de Maggini. Triste ! Jadis ces instruments étaient toujours prêts pour les maîtres de l'art qui fréquentaient la maison.

Puis, dans d'autres vitrines, de l'argenterie anglaise, des bijoux de toute sorte, des éventails en vernis Martin, des miniatures, des boutons et des boucles de Strass, des jouets hollandais en argent, des flacons à sel, des montres anciennes — souvenirs rappelant, sans doute, bien des époques fortunées, mais ne pouvant, au point de vue de l'art, parler d'eux-mêmes, en aucune façon, à l'esprit. Nous ne sommes pas chez une de ces belles collectionneuses aimant passionnément ce cher et bienheureux bibelot du passé.

Plus loin, dans une armoire spéciale, l'écrin de la grande dame : les rivières, les colliers, les diadèmes, les boutons d'oreilles jettent des feux irisés. Autour de

ces brillants, grandes et petites dames, toutes fascinées, se bousculent pour voir de plus près.

« A quoi servent les diamants, a dit une femme d'esprit, sinon à tenter les voleurs ! » Quelle erreur ! Ils rendent, au contraire, les plus précieux services. Cassette d'épargne des femmes riches, ils les font belles aux soirs glorieux et, aux jours sombres, ils servent aux sacrifices et souvent sauvent l'honneur lorsque tout le reste est perdu.

Toutes les fantaisies du goût sont permises dans le *fumoir*. C'est la règle ; aussi est-il arrangé comme une tente de campement arabe, avec un vélum formé de trois grandes écharpes rayées en soie de couleur soutenues par des cordages, des trophées et de grands fauchards japonais. De tous côtés, des panoplies de yatagans, de kandjars, de casques circassiens et de rondaches persanes. A ne pas oublier : un grand divan très bas, chargé de coussins empilés, et, pour s'isoler au besoin davantage dans un kief délicieux, un paravent de soie japonaise.

On devait être bien dans ce petit coin du harem pour rêver, presque couché sur le divan, en fumant le tabac parfumé des cigarettes de l'Orient.

Voici une belle portière en broderie de soie de couleur sur fond de toile, travail des colonies portugaises. Soulevons-la. Nous nous trouvons dans la *salle à manger*, sur laquelle nous nous étendrons fort peu. Plongé dans une demi-obscurité, on voit mal le dressoir aux petits vitraux anglais, les plats japonais et les faïences de Delft accrochés aux murs, la tenture en cuir de Cordoue, le chanteur florentin de Paul Dubois, placé sur un bahut Henri II et le plafond à caissons inspiré du château de Blois et sur les poutrelles duquel se détache, parsemée de tous côtés, la lettre H dorée sur un fond bleu.

Nous sommes déjà dans le *Petit salon* tendu de satin havane broché. Une draperie de satin rose, à bouquets de fleurs et de feuillages, simule une seconde paire de rideaux et diminue encore l'éclat du jour.

Çà et là, des canapés et des fauteuils, des crapauds, des ganaches, des causeuses en S et des tabourets en X, recouverts d'une draperie de satin gris perle, égayés par des appliques de rinceaux et de broderies anciennes au plumetis.

Dans un coin, un tableau sans valeur sur un chevalet doré et drapé de peluche bleu tendre.

Voici des meubles du Tonquin en bois de fer incrusté de burgau, des cabinets en laque du Japon, des brûle-parfums en émail cloisonné, des figurines de saxe, un bonheur-du-jour en acajou, un petit bureau de dame en palissandre qui viennent compléter l'ameublement de cette pièce où manque le buste en marbre blanc de la vicomtesse de La Panouse, qu'une nymphe de bronze argenté, de Mathurin Moreau, a remplacé.

Dans le *grand salon,* une tenture cherchant un grand effet décoratif par un assemblage de pivoines rouges, vertes et bleues, se détachant sur un fond crème. Pour accompagner un aussi mauvais goût, des fauteuils en bois doré, gigantesques, de style Louis XIV, à volutes, mascarons, coquilles et feuilles d'acanthe, garnis du même velours de Gênes, éclatant partout comme un feu d'artifice en reflets multicolores. Sièges somptueux, mais inhospitaliers.

Ce n'est pas une chose aisée de se bien meubler. Il y a le vrai chic et le faux chic. Ici, on n'a pas tenu à honneur de formuler ses préférences. On a laissé faire le tapissier, qui a cherché la grosse facture. Il a voulu faire riche et cossu. C'est le défaut de bien des gens. Ils ont un architecte pour construire, un tapissier pour meubler. Au goût perfectionné par l'étude qu'ils devraient

avoir, ils laissent par indifférence se substituer celui d'autrui. Ils veulent tout remplacer par l'argent, qui ne donne cependant (heureusement) ni le savoir ni l'élégance. Et lorsqu'ils sont obligés de convenir qu'ils ont fait laid, qu'ils ont accumulé des choses banales, ils se figurent se dérober à la critique. en disant : « Ce n'est pas ma faute, c'est celle de mon tapissier. » Mais ils se trompent cruellement. Situation oblige, si l'on ne veut pas passer pour un vulgaire parvenu qui, ayant tout dans la poche et rien dans le cerveau, ne sait pas le premier mot de la vie élégante et artistique.

Ces réflexions faites, continuons notre promenade dans le grand salon en regardant deux petites vitrines en bois doré et un grand meuble en marqueterie de cuivre sur ébène, qui vient, dit-on, du duc de Morny. Au centre du principal panneau, se détache, en relief, une tête de Méduse, et en haut, un portrait de Louis XIV, en bronze doré. Le tout d'assez mauvais goût. C'est la caricature du Boule.

Dans un angle, un piano à queue, d'Érard, couvert de partitions, pour accompagner l'artiste, lorsque, sollicitée par ses amis qui lui rappelaient ses triomphes, elle se mettait à chanter, sans Capoul, les *Amants de Vérone*, du marquis de Livry, ou les petits rôles de Judic, ayant servi jadis à ses débuts et à ses premiers succès au théâtre des Variétés.

Gravissons l'*escalier* en bois qui monte au premier étage.

Il tourne autour d'une tenture bleue. Un jour douteux filtre à travers des vitraux multicolores. Une lanterne florentine tombe du plafond. Au sommet, un beau panneau décoratif, du temps de Louis XIV, à regarder et à décrire : près d'un palais, dans un parc à pièces d'eau, fontaines et parterres dans le goût de Le Nôtre, un jeune cavalier, en très riche costume, prend

congé d'une princesse accompagnée d'un page, d'un enfant, d'une servante et d'une esclave, tandis qu'un écuyer galope déjà au loin. Une très belle bordure de fruits et de fleurs enlacés de rubans entoure cette tapisserie.

Nous sommes sur le palier. Écartons maintenant ces deux portières anciennes, armoriées sur fond bleu clair qui marquent l'entrée du premier étage. La curiosité devient grande. Tout l'intérêt est là. Il s'agit de surprendre la vie intime de l'artiste.

D'abord, la *chambre de Monsieur*, comme disent les caméristes. Tenture jaune, soutachée de satin mauve ; plafond plissé en rayons de soleil ; meubles en poirier noirci.

Quelques tableaux — de Lepic : des bateaux de pêche échoués sur une grève ; — de Jadin : un molosse superbe montrant ses dents.

Ensuite un *boudoir*. On pourrait l'appeler le cabinet des porcelaines : lustres, pendules, guéridons, miroirs, tout est en saxe. C'est l'antichambre du mari. Cette petite pièce sépare, en effet, la chambre de Monsieur de la *chambre de Madame;* séparation toujours prudente. On évite ainsi trop de contact, la rencontre des insomnies et le frôlement des mauvaises humeurs. Les absents n'ont jamais tort, au contraire : le silence et la solitude provoquent le désir de se voir. Disons plus, s'il y a un peu de brouille dans le ménage, chacun, en se rencontrant, par hasard, dans le boudoir, peut faire ainsi, sans lâcheté, la moitié du chemin.

La *chambre à coucher*, ce doux chez soi où on accroche ses pensées, ses passions, ses manies, chez Marie Heilbronn, c'est le pays du rouge : pivoine, cardinal, géranium, rouge Titien, goutte de sang et Légion d'honneur. Sur les murs, du lampas à fleurs drapé de peluche cramoisie à reflets d'or. Même tenture audacieuse repro-

duite de tous les côtés, à la cheminée, aux glaces et aux portières. Trop de rouge et trop de tentures. Les fenêtres elles-mêmes disparaissent, ainsi que le jour, écrasés sous des lambrequins épais et lourds.

Un plafond de satin crème, orné au pourtour d'anciennes broderies et, au centre, d'un grand panneau de velours rouge, décoré de fleurs en soie et en argent, écrase les visiteurs de son luxe fastueux.

Au centre de la pièce, un lit rouge aussi, immense, difficile à enjamber, se dresse orgueilleux et superbe, avec un tapis portugais de satin blanc brodé d'une dentelle d'or. Il est, comme le reste, d'une richesse exagérée de draperies.

A ses pieds s'étale une peau d'ours blanc, douce et chaude aux pieds nus qui sortent, le matin, de la moiteur des draps. A côté, pour les heures de fatigue ou d'insomnie, une chaise longue, rouge comme le reste, parce que telle est la note dominante de cette chambre à coucher.

Çà et là, une profusion de bibelots tapageurs : jardinière, écran, guéridon, chevalet, vases, paravent, étagère et coussins. Rien d'intime et de reposant.

Les rideaux de vitrage, épais et lourds, tamisent la lumière. Ils sont brodés, avec les lettres M et H flanquées de deux génies jouant de la lyre, et entourées de la devise, écrite en caractères gothiques sur une banderole :

Ce que veult peult.

Soyons indiscret jusqu'au bout. Poussons la porte du sanctuaire où, nouvelles Vénus antiques, les plus adorables femmes laissent sans pudeur tomber leurs derniers voiles.

Très simple, la tenture de la salle de bain : En toile ornée de plantes aquatiques et de cigognes

.... au long bec emmanché d'un long cou.

Cela délasse un peu les yeux du papillottement des tons criards et violents de la chambre à coucher.

Sur la grande baignoire en marbre blanc, se retrouvent les initiales de la charmante *Virginie Heilbronn.*

A côté — détail piquant — pour se peser dans le simple appareil, un fauteuil en acajou, à l'instar de la bascule des Grands magasins du Louvre. Elle craignait donc bien de voir ses charmes s'alourdir, la séduisante Marguerite de *Faust !* Voilà de la coquetterie positive : les grâces contrôlées par des chiffres !

Le cabinet de toilette est arrangé à la russe et tout enveloppé de tentures grises, au milieu desquelles, le matin, la femme, dans son négligé de mousseline, devait ressortir blanche comme une perle.

Là, rien de saillant comme accessoires. Sur une armoire de sapin blanc du Nord, des types russes, peints sur paillon, rappellent un peu la décalcomanie. Appendues au mur, des aquarelles de pacotille, souvenirs de l'époque où la maîtresse de céans était en Russie, au théâtre Italien : vues de Moscou, de Saint-Pétersbourg et du grand canon du Kremlin qui apportent leur complément de couleur locale à ce très modeste buen-retiro.

Peu satisfait après cette visite, nous reprenons le chemin de la sortie en suivant les fils indicateurs des cordelières. Décidément, c'est une déception, faisons-nous remarquer à l'un de nos amis. Ce ne sont pas là les dessous de la vie élégante. Somptueux et artistique mobilier, disait l'affiche. Somptueux, c'est tout ! Artistique, pas du tout ! Trop de peluche brodée, trop de

fauteuils cramoisis, trop de soie et trop de satin ! Pas de note personnelle ! Toujours la main du tapissier à la mode promenant partout ses lourdes fantaisies. Qui nous rendra les ameublements exquis des petites maîtresses de Moreau le jeune ou de Frendenberg ?

XXII

Vente de Mme Honoré de Balzac. — *Sunt lacrymæ rerum.* — La bibliothèque de Balzac. — La langue française devenant millionnaire. — Le catalogue de l'expert Charles. — Un crédit de dix mille francs pour acheter les manuscrits de Balzac.

Paris, 28 avril.

Morte dans la misère, entourée d'impitoyables créanciers ! Morte comme avait vécu celui dont elle portait le grand nom, Mme Honoré de Balzac — Éveline, comtesse de Rzewuska ! — Morte d'une attaque de goutte, un papier timbré à la main ! Morte à 77 ans dans un hôtel en ruine ! Morte en ne laissant même pas de quoi se faire enterrer, après avoir possédé le château princier de Wierzchownia ! Morte complètement oubliée, elle que le grand romancier avait décrite ainsi, au frontispice de *Modeste Mignon* :

« Fille d'une terre esclave, ange par l'amour, démon par la fantaisie, enfant par la foi, vieillard par l'expérience, homme par le cerveau, femme par le cœur, géant par l'espérance, mère par la douleur, poète par le rêve, reine par la beauté. »

Elle avait joué un bien grand rôle, « cette femme incomparable, le diamant de la Pologne. » Seule, au milieu de toutes, elle avait réalisé, dans la vie de Balzac, cet idéal longtemps cherché, par son tempérament im-

pétueux et passionné, pour dompter son cœur tumultueux !

Longtemps avant, il avait préparé pour elle bien des romans. Elle fut sa force, son soutien moral, son espérance, sa Vittoria Colonna de Michel-Ange, son bienfaisant génie, dans la lutte acharnée qu'il livrait à la fortune.

Précieusement, elle avait gardé le souvenir du grand homme, après sa mort. Elle vivait au milieu de ses souvenirs, avec sa fille, la comtesse de Mniszech, retirée du monde comme elle, dans son hôtel de la rue de Balzac, bâti sur l'emplacement des terrasses de la Folie Beaujon.

C'était la maison mystérieuse, toujours hermétiquement close.

La gêne vint un jour et la catastrophe marcha avec rapidité. Les réclamations des créanciers se produisirent d'abord avec violence, à la suite de prodigalités insensées. Les assignations succédèrent ensuite aux assignations, les procès aux procès. Rien n'y manqua : jugements, condamnations, saisies et le reste.

L'hôtel fut vendu cinq cent mille francs à la baronne Salomon de Rothschild. Mme de Balzac obtint de rester quelque temps encore dans son ancienne demeure; mais le sursis expirait, elle allait en sortir pour habiter une chambre garnie avec sa fille, ruinée comme elle, lorsqu'elle mourut.

Il y avait trente-quatre ans que Balzac avait écrit à Mme de Surville, au moment de sa prochaine union :

« Elle est mieux que riche et noble, elle est spirituelle, instruite et belle. Elle est d'une exquise bonté, d'une douceur d'ange, d'une facilité d'existence extraordinaire. »

Un procès-verbal de commissaire-priseur a donc été

le dernier chapitre de ce roman. Mobilier et souvenirs ont été vendus. Le marteau impitoyable a accompli sa tâche. Tout a été dispersé à un prix dérisoire au milieu de l'indifférence générale.

Seul, le buste de l'immortel auteur de la *Comédie humaine*, sculpté par David d'Angers, qui se trouvait dans le grand salon, autour duquel se réunissaient les vieux amis de la maison, a valu quelque argent : 3,805 fr.

Mardi, 25 avril, c'était le tour de la bibliothèque de ce conteur plein de verve et d'imagination, de ce profond penseur qui traverse Beaumarchais et va jusqu'à Rabelais, a dit Victor Hugo dans une oraison funèbre.

Un public de libraires et de curieux et quelques amateurs fervents : Ludovic Halévy, Henri Houssaye, de Goncourt, le pasteur Dide, Étienne Charavay se pressaient dans la salle 6, réservée d'ordinaire aux ventes après décès, par autorité de justice.

La mise en scène est des plus simples : de longues tables semblables à de grands comptoirs de drapier séparent le public et forment la rampe du drame qui va se jouer.

Sur le fond lie de vin des murs se détachent, comme un treillage, des tringles de fer et de longues planches servant d'ordinaire à accrocher les tentures, les rideaux et les tapisseries des mobiliers, dernières épaves des décédés.

Sur la large tablette courant autour de la table, entassés, empilés les uns sur les autres, les livres grimpent en colonne presque jusqu'au plafond. Dans leur reliure du temps, tous ces volumes présentent leurs dos plats et rouges au public, car leur propriétaire paraît n'avoir guère aimé que cette couleur pour leur habillement ordinaire.

Dans le magasin à côté, la bibliothèque, grandes ar-

moires en pseudo-Boule, réunies ensemble avec une fausse porte et une ouverture pour la fenêtre — une vraie cabine de navire, où Balzac entrait par sa chambre à coucher, pour se séquestrer volontairement des mois entiers, dans l'isolement le plus complet, travaillant la tête couverte d'une calotte de velours, le cou dégarni, enveloppé de sa large robe de chambre blanche, taillée comme celle d'un moine et attachée par une cordelière de soie. Ceux qui l'avaient connu et qui assistaient à la vente pouvaient encore par la pensée aisément se le représenter, caché dans cette retraite, haletant entre un achèvement et une préparation, dormant à peine, bûchant douze heures par jour, forçat de la plume, écrivant ainsi cette grande épopée qu'il avait appelée Comédie et qu'il aurait dû nommer Histoire.

Cependant, Me Couturier est sur son estrade, assisté d'un clerc qui griffonne déjà le grimoire de son procès-verbal.

L'expert, M. Charles, un libraire, va, vient, donne des ordres à son aide, tandis que le commissionnaire, avec sa veste à parements rouges et sa figure d'Auvergnat, se prépare à passer un à un les volumes aux acheteurs.

Il est deux heures un quart ; on frappe le coup de marteau traditionnel. Il se fait un grand silence.

« Messieurs, nous commençons la vente. Nous vendrons les manuscrits à trois heures.

Les manuscrits de Balzac ! Quel monde d'idées ils soulèvent. La première pensée de ses curieuses observations sur la nature humaine. Précieuses reliques, elles méritaient certainement les honneurs d'un beau catalogue ! Mais non, au lieu d'une étude bien faite qui serait restée entre les mains de tous les amis des lettres,

une nomenclature sèche, incomplète, informe et si peu distribuée, que les acheteurs avaient été obligés d'aller la chercher eux-mêmes chez les vendeurs officiels.

Le temps a cependant fait grandir les lauriers de Balzac. Nous ne sommes plus à l'époque où on l'appelait le *Musée Dupuytren*, un *Molière médecin*, un *Saint-Simon peuple*, un *beau champignon d'hôpital*. Il est aujourd'hui le chef véritable de l'école réaliste. Ce dédain d'un libraire obscur nous a profondément attristé. C'est un détail navrant pour l'honneur des lettres au XIX[e] siècle.

Les manuscrits de Balzac ! On va vendre les témoignages indiscutables de la manière de ce travailleur, mort à la tâche, sous le poids de ses veillées laborieuses.

Le puissant penseur avait la prétention de faire l'aumône à cette gueuse fière qui s'appelle la langue française et de la rendre millionnaire, mais il n'avait pas la phrase prime-sautière. Il ajoutait, retranchait, modifiait sans cesse ses écrits, arrachant par lambeaux, comme le meilleur de lui-même, les idées de son imagination.

Les marges de ses épreuves ressemblaient à un feu d'artifice de corrections et d'additions. Sa copie était la terreur des typographes. Personne ne voulait composer ses manuscrits. On les distribuait dans les ateliers comme une corvée. Aucun ouvrier ne voulait faire plus d'une heure de Balzac. C'était légendaire.

Il n'y a presque plus personne dans la salle. En attendant trois heures, le défilé des livres commence.

Les 24 volumes de ses Œuvres complètes, publiées par Michel Lévy, 300 fr.

L'édition originale de 1832 des *Contes drolatiques*,

colligez es abbaies de Touraine, et mis en lumière par le sieur de Balzac (Ch. Gosselin, éditeur), — achetée 345 fr. par le libraire Rouquetle.

Un des rares exemplaires imprimé sur papier de Chine des mêmes *Contes*, écrits dans le temps pour avoir du pain et un habit, illustrés par Gustave Doré, — à M. Rouquette, 1,460 fr.

L'édition princeps sur papier de couleur de la *Physiologie du Mariage* ou *Méditations éclectiques sur le bonheur et le malheur conjugal*, éditée par Levasseur en 1830, — 350 fr.

On revient, il est trois heures :

L'expert fait apporter sur sa petite table les fameux manuscrits reliés, les uns in-4°, les autres in-8°, presque tous couverts d'une grave reliure de chagrin vert, comme c'était le goût en 1850.

La grande bataille commence.

Les estimations de M. Charles sont toutes largement dépassées.

Le manuscrit des deux premiers dizains des *Contes drolatiques* (1832-1834) est adjugé à 1,440 fr. à M. Piat, qui prend également, à 200 fr., un *Memento* pour lesdits *Contes*.

Vient ensuite :

Eugénie Grandet, le manuscrit avec cette dédicace :

Offert par l'auteur à Mme Hanska, en témoignage de son respectueux attachement. 1833, Genève. — H. de Balzac.

M. Charles demande 600 fr.

M. de Goncourt va jusqu'à 1,200 fr., hoche la tête et, désespéré, renonce à la lutte, puis revient à la charge, pousse jusqu'à 1,800 fr. et se retire de la mêlée à ce prix, tandis que le précieux manuscrit chemine vivement jusqu'à 2,000 fr. A la fin, c'est M. Étienne Chara-

vay, l'expert en autographes, qui est proclamé adjudicataire.

A partir de ce moment la lutte devient impossible Étienne Charavay, qui a peut-être des ordres illimités de la part d'un de ses clients ou d'un syndicat de libraires, couvre toutes les enchères, et force les con currents à lâcher pied les uns après les autres.

C'est à lui que sont remis successivement les bulletins verts des adjudications suivantes :

Pierrette, 1839. Le manuscrit seulement : 1,420 fr.

Histoire des Treize, avec cette dédicace :

> Offert à Mme Evelina de Hanska, née comtesse Rzewuska,
> de Balzac.

Vendue : 650 fr.

César Birotteau, 1837. Le manuscrit, les deuxièmes et les troisièmes épreuves. Sept volumes : 1,520 fr.

Le Lys dans la vallée. Le manuscrit, les premières, deuxièmes et troisièmes épreuves : 1,500 fr.

La Recherche de l'absolu, 1834. Le manuscrit seul : 860 fr.

Séraphita. Le manuscrit, les premières et les dernières épreuves : 720 fr.

Béatrix. Le manuscrit, les feuilles des premières corrections et les deuxièmes épreuves corrigées, huit volumes in-4° et in-8° : 1,620 fr.

Illusions perdues. Le manuscrit, premières et deuxièmes épreuves et la deuxième partie manuscrite : *le Grand homme de province à Paris*, 1835. En tout cinq vovolumes, 2,020 fr.

Ainsi donc, Étienne Charavay a presque tout acheté. Pour qui ? Nous ne le savons pas. Il avait un crédit ouvert de 10,000 fr. qu'il n'a pas même atteint.

La Bibliothèque nationale a manqué là une belle occasion qu'elle ne retrouvera pas.

Que dire maintenant du reste ? La vente a ressemblé ensuite à toutes les autres ventes de livres.

Elle a continué, monotone, ennuyeuse, sans incidents, presque sans intérêt. On a vendu les livres au tas, comme des pommes

XXIII

Alexis Febvre, un Parisien de Paris. — Son esprit, son humeur, sa passion, son caractère, ses ventes. — Le *père vingt pour cent*. — Une enchère de 18,000 francs sur un Meissonier. — La *Ronde champêtre*, de Lancret. — Les Lancret de 1782 et de 1797. — Les quatre Guardi. — L'admiration portant intérêt. — Un Volders rarissime. — Le chœur des débineurs. — Est-ce un vrai ou un faux Nattier? — Mme Geoffrin ou la marquise du Châtelet? — Un recueil d'Ana. — Le grand seigneur et le marchand. — *Savoir faire sa perte*. — L'ours et le pacha. — Les maîtres émailleurs de Limoges. — Les faïences italiennes. — Une lettre de Philippe Burty. — Esquisse d'Ingres. — Les parchemins d'Alexis Febvre.

Paris, 30 avril.

Les vieux s'en vont! Encore une vente qui a réveillé toutes les histoires de la curiosité depuis tantôt un demi-siècle: celle d'Alexis Febvre, né en 1810, mort le 5 décembre 1881, à Boulogne-sur-Seine.

Les Parisiens de Paris sont rares. Febvre en était un. Il avait voulu être acteur et il avait fini par être expert, tout en pratiquant le métier de doreur dans l'intervalle, ce qui ne se ressemble guère et ce qui ne l'avait pas empêché de tenter, sans succès, deux fois la fortune sous les espèces d'un parc à huîtres, à Grandcamp, et d'une forêt de chêne-liège en Algérie.

Après ces échappées, il revenait toujours à ses premières amours.

Gai, jovial, un peu lippu, le visage frais, la barbe

blanche, le crâne légèrement dégarni, les yeux fureteurs voilés par des verres de lunettes qu'il mettait sur son front pour examiner de près les tableaux, c'était l'un des types les plus curieux de la vieille école.

Au début, ayant un véritable instinct de l'art, il avait d'abord suppléé par l'intuition à l'insuffisance du savoir. Ensuite son instruction s'était faite d'elle-même par le temps, dans ce métier bien délicat d'expert qui exige, pour le bien pratiquer, du travail, de la capacité, de l'habitude et de la santé, afin de résister aux fatigues qu'il comporte. Avec cinq ou six termes puisés comme dans un magasin de phrases toutes faites, il y a des gens qui passent pour experts. Lui savait mieux que personne asseoir un jugement raisonné sur des considérants originaux et personnels.

Febvre a laissé, du reste, un renom de probité sévère qui est aujourd'hui le meilleur éloge qu'on puisse faire de lui. Il était foncièrement honnête, c'est ce qui l'avait rendu riche. La confiance ne se commande pas, elle s'impose, et comme sa compétence était reconnue, il n'avait pas besoin d'aller aux autres. On venait à lui.

« Un caractère bien fade est celui de n'en avoir aucun, » a dit La Bruyère. Ce n'était pas son cas. Quand les gens l'importunaient, ne songeant qu'à se dégager d'eux, il les expédiait en peu de paroles. On lui parlait encore qu'il avait disparu. On connaissait son humeur et on lui pardonnait sa brusquerie en raison de ses qualités précieuses.

Son esprit était vif, fin et délié; comme tous les railleurs, il n'aimait pas à être raillé. Il prenait vite la mouche et donnait alors de vigoureux coups de boutoir; cependant, s'il mordait, il avait la dent saine. C'était un bourru, mais un bourru bienfaisant. Son cœur était excellent, ses bonnes actions très nombreuses. On raconte de lui maints traits de générosité. Le nom-

bre de gens que Febvre a obligés reste considérable, a dit de lui notre sympathique confrère, M. Auguste Dalligny.

L'art était sa passion dominante. Son coup d'œil n'avait rien perdu en vieillissant. Les beaux tableaux le fascinaient ; il restait des heures entières dans les musées, en contemplation devant une belle œuvre, comme un chien en arrêt, sans souci des heures de repas et des rendez-vous donnés.

Vers 1854, Febvre débuta dans la carrière. Sa première vente se fit avec M. Genevoix, à la mort du baron de Mecklembourg. C'est lui qui présenta alors aux enchères le merveilleux paysage d'Hobbéma, les *Trois Moulins*, d'une touche corsée et nourrie, acheté 72,000 francs par le musée du Louvre, et le *Marché aux chevaux*, de Philippe Wouwermans qui, vendu 80,000 francs à la vente Hartford, ne fut adjugé que 7,200 francs.

Presque toujours choisi par M. Bonnefons de Lavialle, le prédécesseur de Ch. Pillet, le jeune expert, fit en 1855, avec ce dernier, la vente des œuvres de Camille Roqueplan, parmi lesquelles la *Promenade dans le parc*, vendue 5,100 francs, et la *Balançoire*, 7,100 francs. En 1856, il faisait adjuger un *Intérieur* d'Albert Cuyp, 14,100 francs, ce qui était un prix élevé pour l'époque. En 1857, Diaz le chargeait de sa vente. Alors le plus cher des tableaux du maître, l'*Amour désarmé*, n'obtenait que 4,700 fr. La même année, il dirigeait la vente Thibaudeau, ami de Charles Blanc, et secrétaire général du chemin de fer de Rouen, qui laissa des estampes remarquables; puis la vente Moret, où se trouvait un superbe Van Huysum, *Fleurs et fruits*, provenant de la galerie Fesch, vendu 8,000 francs, et un *Soleil couchant*, de Claude Lorrain, 8,600 francs.

Plus tard, il présenta au public les ivoires et les petits tableaux flamands de l'abbé Dufouleur ; les deux splendides Boucher : *le Lever* et *le Coucher du soleil*, du baron de Comailles, qui appartiennent aujourd'hui à sir Richard Wallace. Nous trouvons encore son nom associé à la vente Marcille, à celles de Théodore et de Philippe Rousseau, du baryton Baroilhet qui, d'après M. Paul Leroi, ne mettait jamais une dernière enchère sans que Me Bonnefons s'écriât : — « Adjugé au roi des rois, » et enfin à la vente du grand orateur Berryer, dont la bibliothèque, au lieu d'aller à la salle de la rue des Bons-Enfants, fut la première vendue à l'hôtel Drouot.

Il faisait, à côté de ces expertises, des affaires considérables ; son livre d'achat serait pour notre siècle aussi intéressant que celui de Lazare Duvaut pour le XVIIIe siècle. C'était le pourvoyeur attitré des galeries les plus célèbres. D'une activité prodigieuse, il était partout. Les intimes l'appelaient le *père vingt pour cent*, parce qu'il disait sans cesse que chaque affaire devait lui rapporter ce bénéfice.

Les anecdotes sur lui abondent. On ferait un volume, et des plus piquants, avec ses reparties. Déjà, on en a beaucoup reproduit. En voici trois inédites certainement, racontées par l'un de ses meilleurs amis

Il avait su se rendre indépendant avec les grands seigneurs. Il n'aurait jamais pu, du reste, faire la bouche en cœur et son échine avait la raideur d'une barre de fer. C'était quelqu'un.

— Que deviendriez-vous tous, lui disait un jour l'un des hauts barons de la finance, si notre famille n'achetait plus.

— Vous vous trompez, dit Febvre. Vous ne comptez pas autant que cela dans le commerce de la curiosité. Ses destinées ne sont pas entre vos mains. J'ai vendu depuis quelque temps pour 500,000 francs de tableaux

à un marchand de cuir, et pour 1,200,000 francs à un fabricant de chocolat.

Un autre jour, il se rendait à une vente importante, à l'étranger. A la gare il se rencontre avec l'un des plus riches collectionneurs de Paris.

— Voilà le grand Félix, lui dit-il, en lui tapant familièrement sur l'épaule. Nous allons nous rencontrer dans l'arène.

— Vous savez bien, lui répondit-il d'un ton sec, que la lutte est impossible avec moi. Je suis plus prompt que vous à me décider. Je ne vous laisserai jamais un tableau dont j'aurai envie. Je l'acheterai. Vous viendrez peut-être le reprendre le lendemain. Il aura pris une nouvelle valeur en passant dans mes mains. Voilà tout.

A la vente de Soury, le 19 mars 1881, beaucoup de tableaux venaient d'être vendus fort cher. Un Daubigny avait été adjugé 25,000 francs.

Febvre haussait les épaules. Il trouvait les prix exagérés et il n'achetait pas, mais son inaction lui pesait. Il lui tardait de jouer un rôle et de montrer qu'il était là.

On apporte un petit tableau de Meissonier : une *Compagnie de hallebardiers*.

Georges Petit demande 35,000 francs et l'on commence à 20,000.

Le Meissonier va, cahin-caha, jusqu'à 32,000 francs. Là il s'arrête un instant.

Febvre se lève, éclate tout d'un coup.

— 50,000 francs, dit-il.

Le marchand de tableaux Michel, son associé dans l'affaire, le regarde avec stupeur. C'était en somme un bordereau de 52,500 francs. Il n'était pas utile d'aller si vite.

Febvre voit cette hésitation, se penche vers lui.

— Vous êtes libre, je le garde.

— Allons, va pour 50,000 francs, dit Michel, avec un soupir, entraîné par cette ardeur communicative.

Le lendemain, Arthur Stévens faisait vendre 60,000 fr. le Meissonier à un amateur belge, avec faculté de le rendre, au bout d'un an, s'il avait cessé de plaire.

Avant l'expiration de ce délai, l'acquéreur retournait ce tableau. La caisse n'avait même pas été ouverte!

Mais il avait des chances inespérées, ce Febvre. Pendant sa maladie, son confrère Brame lui rachetait le tableau 72,000 francs et le revendait ensuite à un très grand prix séance tenante.

Il voulait une belle vente après sa mort. Comme tant d'autres s'occupent de leur mausolée sur leur testament, il avait réglé sur le sien toutes les questions qui s'y rattachaient, catalogue, préface et eaux-fortes. Il avait désigné à qui elle devait être confiée; pour les tableaux à M. Charles Georges et à M. Victor Leroy, commissaire-expert des musées royaux de Belgique, fils de son vieil ami Étienne Leroy. Les commissaires-priseurs étaient indiqués : MM. Henri Lechat et Paul Chevallier, le successeur de Charles Pillet, son vieil ami, avec lequel il avait livré plus d'une bataille.

Sa vente était donc préparée de longue main. Il achetait même dans cette intention des majoliques, des émaux et des ivoires de premier ordre qu'il ne montrait à personne et qui devaient être une révélation posthume de son goût et de son savoir.

Cette vente a été, en effet, un événement. On en parlera longtemps. Tous ceux qui aiment un peu les arts sont venus visiter ce musée qui a duré quarante-huit heures dans ces légendaires salles *huit et neuf* dont il faudra bien raconter quelque jour les mémoires.

PREMIÈRE VACATION

La célèbre salle 8 est à l'Hôtel ce que la cour d'assises est au Palais. C'est là que viennent les grandes causes.

A une heure et demie, la foule est déjà compacte. Les chaises retenues d'avance sont occupées par les personnes munies de cartes. La salle envahie par le vil public ; le *magasin*, où l'on est incontestablement plus mal que partout ailleurs, par les habitués. C'était jadis le côté aristocratique des amateurs, mais aujourd'hui les grands marchands y pénètrent et prennent les meilleures places. Leur argent, disent-ils, vaut bien celui des collectionneurs. L'égalité règne dans la loi. Elle doit régner devant l'enchère. Ce sont eux qui *font aller* les ventes.

Au bureau, état-major complet : deux commissaires-priseurs, Mes Henri Lechat et Paul Chevallier, prêts à se relayer en cas de fatigue ; puis deux scribes, l'un écrivant l'histoire de la vente au fur et à mesure que le procès-verbal avance, l'autre rédigeant les bulletins de la bataille distribués à l'acquéreur après chaque adjudication.

A une petite table à droite de l'estrade se tiennent les experts, semblables à des procureurs donnant leurs conclusions, M. Charles Georges et à ses côtés M. Victor Leroy de Bruxelles chargés de requérir contre la bourse du public.

Deux crieurs : l'un pour le public de la salle, l'autre, le célèbre Daire, pour les entassés du magasin. Les commissionnaires font l'office des huissiers à la cour.

Chaleur humaine atroce. Odeur *sui generis*.

A deux heures, la séance est ouverte.

Les prix demandés doivent être ceux payés par Febvre, soigneusement relevés sur son livre d'achat.

La vente est donc vraie, sincère, ce qui est rare. Les

héritiers ont formellement déclaré qu'ils ne rachèteraient rien et qu'aucun tableau ne serait *soutenu.*

C'est la journée des peintures anciennes.

« Nous commençons la vente, messieurs, » dit Me Lechat en se levant.

Un silence profond se fait dans l'auditoire.

La Place de Dam à Amsterdam, par Berkheyde, un beau tableau dont la moitié est éclairée, et l'autre moitié dans l'ombre, payé 9,000 francs; n'obtient que 4,905 francs.

Le Mangeur de moules, d'Albert Cuyp, de la collection Charles Hanbury Tracy, décrit dans le catalogue raisonné de Smith, se vend 250 francs de plus que le prix d'achat de Febvre : 5,000 francs.

Trois Van Dyck viennent ensuite :

L'un, *l'Adoration des bergers*, de la collection du baron de Beurnonville, belle esquisse, un peu rouge, peinte d'une main sûre, avec de legers frottis dans des tons transparents : 3,050 francs.

Une autre esquisse aussi délicate et argentine : *Portrait équestre d'un jeune prince*, tête nue, portant sur la poitrine une cuirasse et sur les épaules un manteau rouge flottant : 1,560 francs.

Une charmante grisaille, étude du tableau d'*Henriette d'Angleterre et de ses deux enfants*, bien connu par la gravure de Strange. L'expert articule le prix de 1,000 francs. Les enchères se multiplient tout de suite avec rapidité, se croisent en tous sens. Le marteau tombe à 1,450 francs pour ce charmant petit tableau.

La nature morte de Johannes Fyt, *Gibiers et fruits;* un chef-d'œuvre signé, intact — merveilleux le poil du lièvre, le velouté des fruits, le plumage des perdrix, payé 16,000 francs à la vente Mailand. Ce Fyt est l'objet d'une lutte acharnée. La victoire reste à M. Pereire à 22,000 francs.

Pas beaucoup d'entrain pour les Van Goyen ; l'un de 1655 : le *Zuyderzée*, d'une bonne coloration blonde, n'arrive qu'à 1,700 francs sur la mise à prix de 2,500 francs, l'autre de 1640, un *canal en Hollande* est laissé à 2,500 francs sur celle de 5,000 francs

Voici quatre tableaux plus beaux que des Canaletti, dus au pinceau lumineux du Vénitien Guardi. Febvre, fasciné par ce séducteur, les avait achetés 70,000 francs à M. Léopold Everard. Son livre de compte en fait foi.

Tous les deux de même dimension, 70 centimètres de haut sur 95 de large, ces toiles reproduisant et résumant la Reine de l'Adriatique sous ses aspects les plus séduisants, à des heures différentes de la journée, présentaient le plus vif intérêt.

— Messieurs, dit l'expert, nous vendons les Guardi. Nous les adjugerons les uns après les autres, puis nous les remettrons en vente, et s'il y a, alors, un acquéreur pour le tout, nous continuerons les enchères sur l'ensemble.

Le premier présenté par les commissionnaires, la *Piazza San-Marco*, merveilleux avec ses points blancs que le peintre place si spirituellement : 19,950 francs ;

Le second, la *Piazzetta*, où de nombreuses figures se meuvent avec une étonnante facilité de composition : 10,900 francs ;

Le troisième, incroyable de franchise et de vivacité de touche, *San Giorgio Maggiore :* 21,000 francs ;

Le dernier, *Santa Maria della Salute*, d'une saveur exquise avec ses gondoles pittoresques glissant sur les eaux du grand canal : 21,300 francs.

— Total 72,700 ! fait M. Georges. Quelqu'un met-il une enchère sur ce prix ?

Silence pendant quelques secondes.

Les quatre acquéreurs émus, anxieux d'abord, se

rassurent. Ne sentant pas de concurrents, ils triomphent.

Ils se forgent sans doute une douce félicité, lorsque tout d'un coup, du fond de la salle, un nouveau venu dans l'arène s'écrie d'une voix bien timbrée :

— 73,000 francs !

Sensation prolongée, comme à la chambre. Les quatre acheteurs sont évincés de la bataille à coups de billets de banque. Pas un seul d'entre eux n'ose soutenir la lutte à ce sommet élevé. C'est une vraie défaite.

Personne ne dit mot à 73,000 francs. Adjugé ! dit M. Lechat, mettant un terme à tant d'angoisses.

Et c'est ainsi que, remportant la victoire, M. Sedelmeyer, le grand marchand, car c'était lui, est devenu propriétaire d'un ensemble introuvable des meilleurs tableaux peut-être du grand peintre vénitien.

Que les temps sont changés ! En 1857, à la vente de sir Richard Wallace, deux Guardi d'une beauté rare n'eurent certainement pas ce succès. Le *Grand canal* fut vendu 4,100 francs. La *Douane* 2,600 francs. Nous avons marché depuis vingt-cinq ans ! Les œuvres de génie sont des valeurs aussi solides que la rente et de bons placements un peu plus sûrs que les actions de toutes ces banques de carton qui nous dévorent. Ce ne sont pas des capitaux qui dorment comme le prétendait Casimir Périer. Ce sommeil porte intérêts. L'admiration se charge de les payer au moment venu.

Continuons cette nomenclature. Il ne faut rien oublier :

Un beau *Portrait de femme*, par Frans Hals, arrive devant les acquéreurs. Peinture franche, robuste, énergique, naturelle — 6,000 ! dit l'expert 7,800 ! lui répond le public.

D'un effet puissant de perspective, d'une tonalité

exact, la *Maison de campagne hollandaise* d'Hobbéma, figures attribuées par M. Burger à Nicolaï de Helt-Stokade. Avec cela, ce qui ne gâte rien, un bel arbre généalogique :

Collections Lanjac. 1808.
Erard. 1832.
Tardieu. 1841.
De Morny, Piérard.
Pereire et John Wilson.

Prix demandé 30,000 francs ! Adjudication 19,100 fr. — quel écart ! Febvre n'était pas homme à se fourvoyer de la sorte. C'est le public sans nul doute qui se trompe.

Un *Portrait de femme*, brossé par Thomas Keyser, avec sa cornette blanche, sa large fraise et ce vêtement noir que le maître affectionne. Poussé jusqu'à 4,000 fr. lors de la vente Roxard de La Salle, ce tableau, par un revirement bizarre, ne trouve plus amateur qu'à 1,705 francs.

Un curieux triptyque bien placé dans un cadre gothique : *le Miracle de la messe*, précieux petit tableau d'une grande finesse, de Hans Memling, n'atteint que 4,100 francs.

Le Déjeuner frugal de Gabriel Metzu, scène vraie, mais peu poétique. — Dans une pauvre cabane, une vieille qui coupe une tranche de jambon, un chat qui nettoie un os, une marmite dans l'âtre, une lanterne suspendue à une solive, une ardoise sur laquelle est inscrit le nom de Metzu — 3,500 francs.

Voici l'une des meilleures toiles de Van der Neer — une perle ! *Le Crépuscule*, de la meilleure époque du maître ! L'ombre s'étend sur toute la campagne. Des lueurs rougeâtres éclairent les grands arbres du bord de l'eau et les façades en briques des maisons du village. Un rayon du couchant miroite sur la vitre comme une

flamme d'incendie. Au premier plan, sur le sol, des branches d'arbres et des troncs abattus.

— 10,000 francs, ! demande M. Georges.

On commence à 2,000. En trois bonds, les enchères sont à 8,000, passent rapidement à 9,000 et s'arrêtent à peu près au prix : indiqué 10,300 francs !

Bon tableau, *le Retour des champs* du même, mais ne valant pas le précédent. Sur la mise à prix de 8,000 francs, il ne va qu'à 6,000 francs.

Le Van Ostade, signé en toutes lettres, payé 12,000 francs à la collection Beurnonville, *le Repos sous la tonnelle*, est adjugé 1,900 francs à M. Kolbach, le directeur du musée de Francfort.

Une très belle esquisse, exécutée d'un seul jet, d'une tonalité blonde, d'un éclat extraordinaire, la première pensée de Rubens pour le tableau de la cathédrale de Gand, *la Conversion de saint Bavon*, acquis 5,000 fr. par Febvre, ne touche que le prix de 3,100 francs.

Déception plus grande encore pour *le Torrent* de Jacob van Ruisdael. C'est vainement que le prix de 16,000 francs est indiqué. L'auditoire paraît sourd. A 8,550 francs, Me Henri Lechat est forcé d'adjuger.

A la vente de San-Donato, cette page si bien observée, *les Noces de Cana*, de cet admirable Jan Steen, datée de 1676, avait été poussée jusqu'à 10,000 francs. Le public cette fois reste froid. A 3,000 francs, il s'arrête. Un amateur gai met bravement une enchère de 6 fr. ! puis cahin-caha, le prix de 4,355 francs finit par être décroché. Quelle perte ! Un autre Jan Steen, *la Fête des rois*, n'est pas plus royalement traité. Acheté 4,500 fr., vendu 2,600 francs.

De Terburg, le *Portrait d'une dame hollandaise*, en cornette noire, en robe de soie foncée aux manches de linon : 1,420 francs au lieu de 4,000 francs inscrits sur le registre de Febvre.

Échec aussi complet pour le Velasquez, le *Portrait de l'infante Marie-Thérèse*, venant de la collection Alfred Stevens. Trop nettoyé, du reste, ce tableau est devenu d'une coloration violente, des blancs trop crus, des roses trop vifs. Inscrit 5,000 francs, vendu 3,000 fr. seulement.

Un tableau très intéressant est ensuite présenté au public, *la Partie de musique :* une réunion élégante fait de la musique dans la cour dallée d'un vaste château à tourelles, entouré de fabriques construites en briques dans le goût du XVIe siècle. Un valet est occupé à rafraîchir du vin dans des seaux d'argent. Un enfant joue avec un chien. Sur le ciel se détache la flèche élancée de l'hôtel de ville.

Ce tableau est toute une histoire. Il figurait dans une collection anglaise sous le nom de Gonzalès Coques. Lorsqu'il passa en vente publique à Paris, personne ne songea à contester cette attribution. Febvre, toujours enthousiaste des bonnes choses, l'acheta 7,000 francs. Ce n'était pas un prix élevé ; mais l'œuvre était grande : $1^{m},62$ de haut sur $2^{m},30$, ce qui la rendait d'un placement difficile. Le tableau de chevalet est généralement plus recherché que la toile démesurée.

En l'examinant de près, il découvrit deux repeints habilement dissimulés. L'un dans le haut du tableau ; l'autre sur l'un des instruments de musique. Après les avoir enlevés avec soin, il aperçut sous le premier les armoiries de la famille réunie dans la cour d'honneur, et sur l'un des côtés de la contrebasse était écrit :

L. VOLDERS FECIT 1666.

C'était une œuvre rarissime de ce maître.

Depuis, l'un des rédacteurs les plus savants du *Courrier de l'Art* a retrouvé ce tableau dans un cu-

rieux *Catalogue d'une vente de tableaux authentiques de maîtres anciens faite à l'hôtel de Bullion les 28, 29 et 30 mars 1814, à six heures de relevée, dirigée par M. Delaroche*, sur lequel se trouve la mention suivante : *M. Lebrun, le fameux peintre expert et collectionneur, mari de Mme Vigée-Lebrun, a vérifié le manuscrit, la presque totalité des tableaux sous les yeux.*

Et plus loin ces curieuses indications :

« Après beaucoup de recherches, nous n'avons pu » rien découvrir sur Volders, quiparaît avoir réuni à la » force et au plus haut degré les talents des Téniers, » des Gonzalès Coques et des Van Dyck. Nous avons » seulement trouvé qu'il a dû naître à Bruxelles et que » sa famille compte encore quelques descendants dans » cette ville. Le peintre s'est représenté dans le fond du » tableau, venant prendre part à ce concert. On recon- » naît sa noble origine à la manière dont il est vêtu » (*sic*). Il est probable que son pays appartenait alors » aux Espagnols ; il se sera retiré en Espagne, où il » aura fait peu de tableaux. De là provient sans doute » l'ignorance où l'on est sur son compte dans son pays. » Nos plus habiles artistes et les plus grands connais- » seurs se sont tous accordés pour dire qu'ils n'avaient » jamais vu de tableau aussi capital dans ce genre et » aussi satisfaisant. En effet, il est impossible de porter » plus loin l'illusion en petit. La couleur, l'exécution, » la vérité y sont au-dessus de tout éloge. »

Une mention du catalogue indique, en outre, le prix de 3,000 francs obtenu pour ce tableau.

Revenons à la vente.

Cette belle toile faisait envie à la fois au musée de Francfort et à celui de Bruxelles. Leurs représentants le poussent vigoureusement jusqu'à 6,500 francs, mais s'arrêtent là, et le tableau est adjugé à un amateur an-

glais qui met tout d'un coup avec flegme, à la fin, une enchère de 5 francs. O bizarrerie des enchères !

6,505 francs ! La Belgique a manqué là une belle occasion de faire rentrer chez elle une œuvre unique et splendide de l'un de ses enfants les plus distingués.

Perte de 2,100 francs, sur *le Départ pour la chasse*, de Philippe Wouwermans, vendu seulement 5,900 francs.

Signé J. W., provenant de la collection Lévy et intitulé les *Terrains éboulés*, un agréable petit tableau fait en collaboration par Jan Wynants, de Harlem, et Adrien van de Velde, d'Amsterdam. Un troupeau de vaches et de moutons défilant dans un chemin creusé d'ornières. Febvre aimait beaucoup cette œuvre, qu'il avait payée 6,000 francs et qui a cessé de plaire au public au prix de 4,500 francs.

Toute une série de Guillemin à des prix variant depuis 300 jusqu'à 1,100 francs.

Une assez bonne marine d'Isabey : *la Rentrée des pêcheurs*, 2,055 francs.

Le Poulailler, de Charles Jacque, 600 francs.

Deux peintures décoratives d'un grand caractère, par Gustave Ricard : *Amphitrite*, 850 francs ; *Triton*, 900 francs.

Un tableautin de Théodore Rousseau, *les Chaumières*, un trésor ! 2,100 francs.

Deux Alfred Stevens : *la Lecture*, une jeune femme en peignoir de soie blanche : 7,000 francs ; *le Départ*, dans une salle d'attente une femme enveloppée d'un cachemire, 5,900 francs, au lieu de 9,000, prix coûtant. En baisse décidément les Stevens.

De la collection Arosa, *le Petit malade*, d'Octave Tassaert. Toujours recherchée, cette école mélancolique. Elle monte beaucoup. Au lieu de 2 000 francs la succession Febvre en retire 2,550.

Une belle *Vache blanche* tachée de roux, admirablement modelée par Troyon, 3,000 francs, prix indiqué; 1,800 francs, prix vendu.

Deux bons Willems : un surtout provenant de la collection Wilson (n° 195 du catalogue), *Bonne aventure.* Dans un intérieur Louis XIII, une bohémienne tire son horoscope à une belle fille blonde en robe de satin blanc, 8,700 francs; puis la *Coquetterie* : une Marguerite, comme il y en a toujours eu avant Faust, essayant dans un miroir l'effet d'un ruban dans sa coiffure, 2,550 francs.

La vacation produit 260,000 francs environ.

Les petits tyranneaux de la curiosité entre eux, tandis qu'ils descendent le grand escalier :

— Si Febvre revenait, quelle leçon pour lui! Il perd au moins 100,000 francs sur ses tableaux?..

— Parbleu! il n'y entendait rien.

DEUXIÈME VACATION

Me Henri Lechat se repose. C'est M. Henri Chevallier qui tient le bâton de l'adjudication.

Affluence nombreuse. On se case comme on peut sur les gradins, dans le fond du magasin, derrière la tribune des commissaires, autour de la table de l'expert. Tout est envahi.

Peu de dames; par conséquent, pas de toilettes. Cela ne ferait pas mal cependant, quelques fleurs dans cette température de serre chaude.

C'est encore M. Charles Georges qui présente les tableaux et qui indique les prix payés par Febvre.

Autour de moi le groupe des échineurs de la veille, hochant la tête d'un air capable à chaque toile : — « Ça » un Watteau, allons donc! Un Pater! jamais de la vie. Ce Lancret-là est archifaux.

— Dix mille francs! ce tableau qui en vaut à peine cinq mille. Allons, s'il se vend ce prix, il n'y a pas décidément de gogos que pour les émissions. »

Je vous fais grâce du reste.

A deux heures précises, on commence. L'exactitude est la politesse des commissaires-priseurs.

On présente d'abord la *Surprise*, un petit tableau attribué au maître aimable, Antoine Baudouin. Le retour inattendu d'un mari sans doute, c'est assez galant. Les amoureux se dérobent à la colère de l'Othello, derrière un rideau, mais une robe et un habit de velours oubliés sur un fauteuil sont restés là pour les trahir.

Le clan des éreinteurs : — « On ne nous fera jamais « avaler cela pour un Baudouin. »

Malgré cette prophétie, la petite toile atteint 2,500 fr., juste le prix demandé.

Arrive de suite la série des François Boucher : ils sont trois.

Les Lavandières de 1760, qui ornaient à San-Donato le cabinet du prince Paul Demidoff, peinture d'un ton un peu vert pomme : 4,500 francs.

La Musique, œuvre charmante de fraîcheur et de coloris, représentée par une jeune fille blonde, vêtue d'une tunique blanche, gracieusement couchée sur le dos d'un nuage. — Champfleury donnait ce tableau à Pillemans. — Adjugée 7,100 francs.

Enfin la *Toilette de Vénus*, gracieux tableau de 1742. Les employés de Mme Loisel aimeraient sans doute à trouver leurs aimables clientes dans ce costume primitif, surtout lorsqu'elles sont aussi bien faites que la jeune fille, assise sur un tertre, livrant aux nymphes qui l'entourent ses beaux cheveux dorés pour les orner de perles. Encore un tableau de la vente de San-Donato de 1870. — 30,000 francs! dit M. Georges.

Vendu 21,500 francs à M. Bourgeois.

Le *Sanglier* de Desportes fait 1,000 francs.

Le *Portrait de Mme de Pompadour,* en 1760, par Drouais le fils, 7,000 francs. Il avait été acheté 5,000 francs par Febvre.

L'*Effroi,* de Greuze, ne peut atteindre les 12,000 francs qu'il a coûtés. Il s'arrête à 9,500 francs. La *Tête d'enfant* un peu blaireautée, payée 2,400 francs, dépasse de 400 fr. le prix d'achat. Le *Portrait* où le maître s'est représenté, assis à une table, et qu'il peignit pour le commandeur Nicolas Demidoff, est adjugé, au contraire, à 4,300 francs sur la mise à prix de 6,500 francs.

Silence! Voici la *Ronde champêtre* de Lancret dont on a tant parlé. Ce tableau, d'une distinction et d'une grâce parfaites, est bien certainement l'une des meilleures pages du maître. On y retrouve tout le charme et tout l'esprit qui caractérisent sa manière.

Febvre avait tout d'abord possédé ce tableau qui était allé dans la collection du baron de Beurnonville au prix de 60,000 francs pour reparaître quelques temps après, en 1881, à cette vente célèbre, l'une des dernières victoires de Pillet.

On avait prédit au propriétaire qu'il aurait une cruelle déception sur cette toile.

Febvre assistait à la vente. Lorsqu'on offrit le tableau aux amateurs, il laissa d'abord se produire les enchères et, lorsqu'il vit qu'elles se ralentissaient et qu'on allait adjuger, il mit d'un seul coup vingt mille francs, reprenant ainsi cette toile au prix auquel il l'avait vendue.

Revenons au 17 avril 1882.

Bien curieuse, la physionomie de la salle. Beaucoup de gens étaient là, venus pour *la Ronde*; c'était le *clou* de la journée.

Lorsque M. Charles Georges fit signe au commission-

naire de l'apporter, tout le monde se pencha pour mieux voir.

— 60,000 ! demanda l'expert.

Il y a de suite marchand à 25,000, mais c'était pour rire.

Après quelques enchères, la lutte s'établit entre trois marchands et experts : M. Bourgeois de Francfort, MM. Michel et Brame de Paris.

— 40,000 ! dit le premier.

— 45,000 ! répond le second.

— 47,000 ! fait le dernier.

Après ce premier effort, une pause pour reprendre haleine. Cela devient palpitant comme un duel. Pendant ce temps, le Lancret tourne autour de la salle aux yeux émerveillés du public.

— 49,000 ! reprend M. Bourgeois avec effort.

— 50,000 ! ajoute M. Michel d'un air victorieux.

— Et un ! dit M. Brame presque à demi-voix.

Cette fois ses concurrents sont à bout d'arguments. La *Ronde champêtre* est à lui ! 51,000 ! — Cette adjudication n'avait pas duré deux minutes.

Le spirituel tableau du même maître, intitulé *l'Escarpolette*, qui vient ensuite, n'obtient que 9,100 francs.

Quelle augmentation on peut constater en se reportant en arrière ! A la vente de Mme Lancret, en 1782, « un Paysage où se voit une femme assise sur une » balançoire attachée à des arbres et guidée par un » homme, trois pieds sur quatre, » était adjugé 201 livres au sieur Martin, et plus tard, en 1797, à la vente Grimod de La Reynière, le père du spirituel gourmand, deux très bons tableaux de Lancret, *l'Escarpolette* et la *Danse champêtre*, toiles de treize pouces et demi sur dix, se vendaient 84 francs — pas plus.

La vente reprend son cours.

Un bon Demarne, *l'Abreuvoir :* 1,530 francs.

De Jean Nattier, le portrait de *Mme de Forcalquier* représentée assise, en robe de satin blanc, décolletée et à manches bouffantes. Un portrait de femme est la plus délicate des manifestations artistiques. Il y a des amateurs qui n'achètent que ces toiles.

Nous demandons 20,000 francs, fait M. Georges.

Du clan des débineurs en sourdine: « Il n'est pas plus de Nattier que de moi. »

Nonobstant, le tableau est adjugé 7,600 francs à M. Bourgeois.

Le portrait de *Gabrielle-Émilie Le Tonnelier de Breteuil*, *marquise du Châtelet,* donne lieu à un incident. Les experts se sont prononcés pour un Nattier.

Bien avant l'enchère, un expert qui se trouvait dans un coin de la salle faisait passer à ses voisins un article de journal contestant l'authenticité de ce Nattier, ce ne serait qu'une reproduction, faite en 1835, d'après l'original que possède le comte d'Étampes. De plus qui serait le portrait de Mme Geoffrin, son aïeule, d'après sa propre déclaration exprimée dans le livre de Chasseriau.

« Je suis née le 4 juin 1699, mariée le 14 juillet 1713,
» ma fille est née le 20 avril 1715, mariée le 16 fé-
» vrier 1733, veuve le 26 mars 1737. J'ai été peinte par
» Nattier en 1738 et ma fille en 1740. »

Lorsqu'on commence l'adjudication, l'ami du comte d'Étampes s'écrie à demi-voix :

« Ce portrait n'est pas un original ! les vendeurs ont
» été prévenus hier soir. »

Des protestations se font entendre. — A la porte l'interrupteur.

Le chœur des démolisseurs, au lieu de soutenir un confrère, reste cette fois impassible.

Le bruit augmente; on se dirait à la salle de la Redoute un soir de réunion politique.

Le gêneur indiscret, prié de garder pour lui ses éclaircissements un peu tardifs, se voit forcé de quitter la salle malgré ses protestations.

Après son départ, l'un des débineurs se décide à sortir de sa réserve. Il se penche vers son voisin et lui dit à demi-voix :

— Il ne fait jamais bon d'allumer le gaz quand les intéressés redoutent d'y voir clair.

Que croire cependant? Un acheteur raconte autour de lui que le premier propriétaire, fort connu sur le marché parisien qui lui a fait une réputation colossale de dénicheur vraiment heureux, demeure de l'autre côté de l'eau dans le passage Sainte-Marie et s'appelle M. Paul Recappé.

Où et quand avait-il découvert ce tableau ? On l'ignore. Un jour, il reçut la visite d'un amateur qui vit le Nattier. Il lui plut, et, après plusieurs visites, obtint qu'un expert fût mandé.

Ce dernier vint en effet, regarda de près, admira sans enthousiasme, loua sans épithète et finalement, sur les instances de Recappé qui est la loyauté faite homme trouva la toile agréable, mais d'une originalité contestable.

— Bref combien l'estimez-vous?...

— De 3,000 à 3,500 francs, dit-il après une certaine résistance.

L'amateur ne prit pas le tableau. Le lendemain, il était vendu 14,000 francs à Barre qui, du premier coup d'œil, se décida.

Mais l'amateur s'était ravisé. Il en avait décidément envie.

Il revint chez Recappé.

— Vous avez votre tableau ?

— Non, il est vendu, vous le trouverez rue de la Chaussée-d'Antin chez M. Barre.

Quand le noble amateur y arriva, Febvre avait déjà passé par là. Il avait pris le Nattier sans hésiter, séance tenante, suivant son habitude, à 18,000 francs,

Il était déjà à 22,000 francs.

L'amateur se retira profondément dépité, regrettant, mais un peu tard, ses hésitations.

Aujourd'hui, le tableau apparaît dans cette vente.

Qu'adviendra-t-il de tout cela? On parle déjà de papier timbré envoyé par M. d'Étampes.

Quoi qu'il en soit, le vrai ou faux Nattier, d'exécution molle et cotonneuse, a été adjugé 14,000 francs à M. Joseph Reinach (1).

Revenons à nos maîtres français. Il est impossible de les passer tous en revue ; mieux vaut, faute de place, se borner à s'arrêter longuement devant quelques-uns et surtout devant ces deux charmants Pater, ce peintre qui a si bien interprété les grâces féminines du XVIIIe siècle.

La *Fête galante,* plutôt la *Partie de colin maillard*, où l'on s'embrasse fort ; achetée 12,000 francs, vendue 21,000 francs !

Les *Plaisirs du bain*. Un essaim de jeunes filles mignardes entourent un bassin, les unes en peignoir, les autres à demi vêtues. D'autres, sur la berge, étalent leurs toilettes bouffantes, tandis que trois indiscrets, faufilés à travers les buissons du parc, se dérobent à tous les regards pour jouir à leur aise de cette scène qui peut rafraîchir les unes, mais doit quelque peu échauffer les autres. Payé 10,000, vendu 5,100 francs

Un Taunay, l'*Hymne à la patrie* : 1,705 francs.

Le *Portrait du peintre Trinquesse* — peu apprécié : 290 francs.

(1). Depuis l'acquéreur a demandé au tribunal la résiliation de son marché. Le procès suit son cours.

Un peu noir le Watteau : *l'Ile enchantée*, titre difficile à expliquer. On dirait plutôt le *Décameron* de Boccace, à voir toutes ces belles dames devisant étendues sur l'herbe, près d'un lac derrière lequel se déroule une chaîne de montagnes bleues. Galerie Wilson, n° 25 du catalogue. Acheté et vendu 20,000 francs.

Le *Lorgneur*, attribué au même maître, passe ensuite aux enchères.

L'aréopage des dénigreurs : — Attribué ! quel compromis ! il est du maître ou il n'en est pas.

Vendu, néanmoins, 1,000 francs.

Après un léger entr'acte, pendant lequel se vide légèrement la salle, commence la revue des tableaux modernes.

Beaucoup, craignant de se tromper peut-être, ne s'attachent qu'à ceux-là. Ils veulent être bien certains d'en avoir pour leur argent. Aussi Febvre, qui désirait n'oublier personne après lui, avait-il réuni pour eux : Le *Départ pour le Sabbat dans la vallée de Valpurgis* de Delacroix, 420 francs. — De Diaz, des *Fleurs :* 2,005 fr. une esquisse ; *Deux nymphes et l'amour*, pour rien : 1,600 francs, à l'heureux M. Bourgeois.

Le meilleur tableau d'Edmond Frère : la *Sortie de l'École,* salon de 1867, ribambelle de gamins qui dégringolent un escalier en criant, en se cognant et en se bousculant dans la neige. Acheté 14,000 francs, vendu seulement 7,300 francs. Bonne affaire pour l'acquéreur !

Deux vigoureux Géricault, à 200 francs pièce, et un troisième, une belle *esquisse de Lion,* à 800 francs.

Cette seconde vacation produit le chiffre rond de deux cent soixante mille francs.

L'association des débineurs réunis en se retirant :

— Eh bien, qu'en dites-vous ?

— C'est abominable.
— C'est déplorable.
— C'est pitoyable.
— C'est attristant.
— C'est dégoûtant.
— C'est révoltant.

TROISIÈME VACATION

Le public s'est modifié.

Cependant les fidèles de Febvre sont toujours là : son élève Bourgeois, son ex-associé Michel et son gendre l'habile marchand Warneck.

Amateurs et marchands sont confondus ensemble.

MM. Bligny, Miallet, Basilewski, Guenot, Desmottes, Pellissier, qui n'est pas l'un des descendants du général, mais un type très connu comme spectateur assidu de toutes les ventes, et le baron de Beurnonville, ce type de l'amateur passionné, obligé de vendre ses collections célèbres, de temps à autre, parce qu'il ne lui reste plus un centimètre de place pour se livrer au besoin impérieux pour lui d'acheter des choses nouvelles.

Le président des débineurs est là, à son poste. Le groupe ordinaire dont il est l'oracle l'entoure.

Un grand paravent très décoratif recouvert en cuir de Cordoue masque le fond de la salle. Sur une tablette, rangées en bataille, les munitions du combat qui se prépare.

C'est la journée des émaux et des faïences italiennes.

Me Henri Lechat est au bureau de la présidence. Mannheim à sa table. A côté de lui, Pillet, qui ne peut quitter son hôtel Drouot. Ch. Georges, perdu dans la foule, son catalogue à la main, s'apprête à pointer cette fois les prix comme un simple mortel.

En attendant, les anecdotes sur Febvre vont leur train. Elles abondent dans la bouche de tous ceux qui l'ont connu. C'est à qui en racontera. Comme elles ont leur place dans la chronique du bibelot de cette fin de siècle, nous en citerons quelques-unes que nous croyons complètement inédites.

Aussi bien cela est dans notre tâche d'annoter la vie curieuse des temps que nous traversons.

Un jour, un riche étranger, célèbre surtout par ses achats considérables, vient chez lui.

— Combien ce tableau, fait-il en désignant dédaigneusement un splendide Téniers du bout de sa canne.

— 35,000 francs, répond Febvre.

— 35,000! exclame le grand seigneur en frappant avec colère sur une table — mais c'est un vol de demander un prix pareil!

Febvre, pâle, frémissant, le regarde fixement et lui dit :

— Un vol! vous osez me parler ainsi! Qui êtes-vous donc, vous ? Vous êtes comte en Allemagne, prince en Autriche, très peu de chose chez vous et rien du tout ici, et lui indiquant la porte du doigt — « Sortez ou je ne réponds plus de moi. »

L'amateur comprit la leçon. C'était un homme d'esprit; il eut le bon goût de ne pas s'en fâcher. A quelque temps de là, en effet, il l'appelait en expertise pour un Van Ostade un peu suspect et jusqu'à sa mort il ne cessa d'avoir recours à ses lumières.

Excellent homme au fond, Febvre était sans rancune. Violent lui-même, il excusait les violences.

En 1878, il avait fait partie du *train des acheteurs* qui s'etait dirigé vers Florence. A la vente de San-Donato, *il signor illustrissimo Febvre*, comme l'appelaient dans leurs journaux les reporters italiens,

muni d'un gros sac, avait acquis avec deux amis le Paul Potter et l'Isaac Ostade, 57,000 lires. Mais il s'était laissé entraîner ensuite pour soutenir l'honneur du pavillon français jusqu'à dépasser la somme de 250,000 francs qu'il avait apportée. Comme il paraissait regretter d'être allé aussi loin et d'avoir tant de tableaux et d'objets d'art, l'un de ses collaborateurs lui offrit 1,000 francs de bénéfice sur sa part. Il accepta.

Huit jours après, les deux tableaux étaient revendus 100,000 francs.

Febvre était là quand on vint annoncer à ses ex-associés que l'affaire était définitivement conclue.

— Je ne suis qu'une fichue bête, dit-il, mais je suis bien enchanté, mes enfants, du bénéfice que vous faites. »

Et de leur réussite, il était plus ému encore que ses amis.

C'était un homme aux décisions promptes. En 1875, il gagna 550,000 francs dans une année. Le moment de son inventaire était venu. Ses tableaux modernes ne s'étaient pas vendus. Il prit la résolution de s'en débarrasser et, comme il ne s'attardait pas en chemin, sachant parfaitement se faire une amputation lorsqu'il le fallait, il bâcla le tout en deux jours, avec une perte de 235,000 francs. Après la conclusion de cet important marché il alla trouver tout joyeux un de ses amis.

— Quelle belle année ! dit-il, j'ai gagné 315,000 francs et j'ai tout soldé.

— Je ne tiens pas à vous vendre, répondit-il un jour à l'un des principaux financiers de l'époque, qui lui marchandait un tableau. Je n'ai que faire de votre argent. Je suis aussi à l'aise que vous, puisque j'ai plus qu'il ne

me faut pour vivre. Mes dépenses n'atteignent pas mes bénéfices. Sachez-le : on est riche de tout ce dont on n'a pas besoin et pauvre de tout ce que l'on désire. »

Lorsqu'il parlait de son parc à huîtres de Grancamp, où il avait englouti 500,000 francs, il disait, et sa face joviale s'éclairait d'un sourire : — « Vous ne payerez jamais la douzaine d'huîtres aussi cher qu'elle m'a coûté. »

Cependant Me Henri Lechat a frappé les trois coups.

Mannheim attaque d'abord les gros morceaux et commence par les émaux byzantins.

Une châsse en cuivre champlevé, brillant émail en couleurs des bords du Rhin, précieux travail du XIIIe siècle, est mis sur table à 6,000 francs.

L'objet oblong, avec une petite toiture, est charmant d'exécution avec ses arcatures plein cintre. Il circule de mains en mains. On procède par 1,000 francs.

M. Lechat adjuge le coffret à 8,100 francs à M. Bourgeois.

Une autre châsse, aussi en forme d'église, avec de belles rosaces en couleur, émaillée à fond bleu : l'entrée à Jérusalem d'un côté, le Christ bénissant les apôtres de l'autre. Travail français du XIIIe siècle. Adjugée 1,400 francs.

Une troisième, avec une crête en cuivre découpée à jour. Anges dorés en réserve sur les faces. Fond bleu rehaussé de rinceaux dorés, 1,500 francs.

Une belle crosse, faite à Limoges, au XIIIe siècle, en cuivre émaillé à écailles bleues. L'*Annonciation* à l'intérieur de la volute et la douille garnie de lézards rapportés en relief. Achetée pour Londres : 2,500 francs.

Quelle belle série d'émaux de Limoges, admirablement montés par ce véritable artiste en son genre

qu'on appelle André, qui sait tout et le reste, et que je présenterai quelque jour à mes lecteurs.

De *Nardon Penicaud*, une plaque fort belle, avec rehauts d'or et émaux en saillie, imitant les pierres précieuses. Sujet composé avec charme : *l'Annonciation*. La maîtresse pièce de la vente ! Mannheim demande 8,000 fr.; M. Bourgeois, bien avisé, l'achète sans hésiter 11,000 francs.

Attribué à *Nardon Penicaud*, un triptyque dont les ors trop éclatants ont été rechargés avec excès. Dans des arceaux surbaissés de style ogival, au centre : *l'Annonciation*, et sur chacun des volets un saint avec une banderole portant des inscriptions. A. M. Bligny, 7,100 francs.

Encore attribué à *Nardon Penicaud*, un autre triptyque : *la Mort de la Vierge*, peinture en émaux de couleur. Demande, 4,500 francs. Adjudication, 3,900.

De *Colin Nouailher* et non de Jean Ier, comme le dit le catalogue : une scène de l'*Enéide* en émaux de couleur, 2,500 francs.

Par *Martin Didier*, dit Pape, en deux morceaux, *la Mise au tombeau*, signée du monogramme de l'artiste. Belles plaques en grisaille avec les chairs teintées. L'estimation de Mannheim à 3,000 francs est largement dépassée. C'est rare cependant, il frappe presque toujours juste. Deux compétiteurs se disputent cette bonne pièce jusqu'à 6,000 francs, prix auquel elle est définitivement adjugée. — Du même auteur, une grisaille de 15 centimètres de haut : *la Nativité*, 800 francs.

Attribuées à *Pierre Penicaud*, six plaques en grisaille sur fond noir : *les Commandements de Dieu*, 3,000 fr.

Attribuée au grand *Limousin* qui signait : « esmailleur, painctre et varlet de chambre de François Ier, » une plaque en losange. Émaux de couleur sur fond

bleu. Portrait de femme avec l'inscription autour de sa tête :

JE SUIS TIBÉE

Et une banderole, dans un angle avec la devise :

MARESCIT. OCIS. VIRTUS

Vendue 700 francs. Cela valait bien mieux. Mannheim l'avait estimée 3,000 francs. Il était dans le vrai.

Attribué à *Pierre Raymond*, un coffret oblong, de 1547, garni de cinq plaques en grisaille. Sur le couvercle, des cavaliers chassant le lion, et en caractères dorés cette inscription :

PRENÈS EN GRÉ SE PETIT DON

Sur la face antérieure, des hommes armés de massues, attaquant des lions. Sur le côté postérieur, des personnages nus, prêts à combattre. — 6,200 francs.

Un coffret dans une monture en bois doré, orné de cinq plaques attribuées à *Jean Courtois*. Sujets mythologiques. Les divinités de la Fable traînées dans des chars de triomphe : Jupiter par deux paons, Diane par deux nymphes, Mercure par deux coqs, Apollon par deux chevaux ailés, Vénus par deux colombes conduites par l'Amour : 2,100 francs.

Jean Courtois. Cinq assiettes en grisaille, carnations teintées, sur fond noir. Les cinq mois de l'année : mai, juillet, août, septembre, octobre, d'après des dessins d'Étienne Deleaune. Au marli, fruits, mascarons et animaux fantastiques. Au revers, entrelacs et cariatides dans des cartouches et le sigle de l'artiste I. C. Prix indiqué, 8,000 francs. Vendue 12,600 francs.

Pierre Raymond. Une assiette en grisaille, datée de 1656. Au fond, scène de repas. Au marli, chimères

et ornements variés. Au revers, rinceaux et feuillages, buste couronné de lauriers dans un cartouche et deux médaillons avec les initiales P. R. 1,910 francs.

Six assiettes du XVI[e] siècle en grisaille sur fond bleu et rehauts d'or. Au fond, sujets tirés de la guerre, et au marli, rinceaux et ornements. 3,800 francs.

De *Kip*, deux plaques représentant une mêlée de guerriers et de cavaliers. 3,500 fr.

Attribuée à *Léonard Limousin*, une plaque ovale légèrement concave, grisaille sur fond bleu : *Psyché et l'Amour* (le catalogue dit Vénus), d'après les sujets de l'histoire de Psyché, par Raphaël. Il avait été acheté 1,500 francs par M. Febvre. A M. Leroux, 325 francs.

Deux plaques rectangulaires en émaux de couleur, de *Léonard Limousin*. Sur l'une, des nymphes nues, 620 fr. Sur l'autre, des chasseurs, 560 fr.

Un émail rond de *Pierre Raymond*, allégorie du mois de décembre : *la Saignée du porc*, 720 francs. Deux plaques carrées : *la Résurrection* et *le Chant de la Samaritaine*, 770 francs.

Douze émaux ovales, de couleur, sur paillon, attribués à *Pierre Raymond* : *les Douze mois de l'année*, d'après les dessins d'Étienne Deleaune, assemblés par une monture en cuivre et bien disposés sur un cadre de velours noir. — La main d'André a évidemment passé par là. — La mise à prix est largement dépassée. M[e] Lechat adjuge à 8,000 francs.

Une plaque ovale légèrement bombée, par *Pierre Raymond*, signée dans le bas, à droite : *le Mois de mai*, personnifié par la musique et bien indiqué par le signe des Gémeaux. 1,180 francs.

On passe ensuite aux faïences italiennes. C'est là le fruit des dernières recherches de Febvre. Après les maîtres émailleurs de Limoges, défilent sous le marteau

les maîtres des majoliques italiennes, Giorgio Andreoli de Gubbio et tous ces artistes inconnus qui ont laissé d'admirables chefs-d'œuvre sur les faïences de Pesaro, d'Urbino et de Castel-Durante.

Ce côté de la vente a son public spécial, ardent, convaincu. Ce n'est pas le moins intéressant.

Nous citerons quelques pièces seulement, pour laisser respirer nos lecteurs, au milieu de cette nomenclature de prix qui pourra servir de renseignements dans l'avenir, mais dont la lecture finirait par devenir fastidieuse dans le présent.

FABRIQUE DE GUBBIO

Un petit plat rond de 20 centimètres, pas plus, décor à reflets métalliques rouge rubis et bleu nacré, avec le sigle de Maestro Giorgio Andreoli et la date de 1528. Comme sujet, *l'Enfant prodigue gardant les pourceaux*, d'après Albert Durer. Vrai morceau de musée, faïence absolument belle, d'une authenticité indiscutable, vendue 4,710 francs. Elles sont rares, les œuvres de ce maître. La plus belle peut-être a été vendue, il y a 25 ans, le 30 avril 1857. C'était un plat rond de 30 centimètres, représentant *les Trois Grâces*, d'après Raphaël. Il était daté de 1525 et fut vendu 10,505 francs. Il en vaudrait le triple aujourd'hui.

Plat à reflets bleu nacré attribué au maestro Giorgio Andreoli. Au centre, un buste de femme, sur fond jaune mordoré. Au pourtour, banderole avec le nom de :

SILVIA BELLA

Au marli, dauphins, mascarons ailés et cornes d'abondance, se détachant en couleur sur fond bleu; comme importance, la seconde pièce de la collection. 4,560 fr.

Une coupe ronde étincelante de reflets bleu nacré. Épisode de l'histoire de saint Paul. Au revers

Chomme San Paulo batiso licorinti :

Vendue 1,300 francs.

FABRIQUE D'URBINO

Une belle coupe ronde reproduisant *le Jugement de Pâris* d'après Raphaël; datée de 1539, et portant la légende :

El giuditio di Parisso in botega di Maestro Guido durantino.

A M. Bourgeois, 3,850 fr.

Un grand plat rond : *Diane au bain* entourée de ses compagnes. Au marli, des génies ailés, des enfants casqués et des trophées d'armes. Sur le revers, *le Triomphe de Neptune*, armé d'un trident et debout sur deux dauphins. A M. Joyant, pour 2,120 francs.

FABRIQUE DE PESARO

Un plat rond à reflets bleu nacré, *Hercule combattant le lion de Némée*. Sur le marli, des imbrications et des ornements.

Mannheim le met sur table à 1,500 francs. Un petit incident se produit,

L'un des plus curieux types de l'Hôtel, qui prépare en ce moment une vente pour son compte, ne serait pas fâché de voir se produire une petite hausse sur les faïences italiennes. Aussi s'acharne-t-il immédiatement

sur cette pièce contre Bourgeois. Les enchères répondent aux enchères.

— *Ça faut pien teux mille vrancs*, dit-il en mettant 1,650 francs.

Là-dessus son adversaire s'arrête tout d'un coup et lui dit :

— Alors gardez-le à ce prix, vous aurez un plat de plus à vendre.

Et le public de rire.

FABRIQUE DE CASTEL-DURANTE

Un petit plat creux de ceux qu'on appelle *cuppa amatoria.* Le fond et le marli couverts de trophées d'armes en camaïeu brun sur fond bleu : 200 francs.

FABRIQUE HISPANO-MAURESQUE

Un plat à reflets mordorés, avec des feuillages gaufrés en relief au marli : 300 francs.

FAÏENCES DE PALISSY

Un petit plat à huit cavités séparées par des cornes d'abondance. Le pourtour : émail brun et vert; le centre : vert marbré; l'extérieur : jaspé. 400 francs.

En se retirant, le jury des débineurs déterminés ne manque pas de prononcer son verdict sur la vacation.

— Il n'y avait rien et on a tout payé hors de prix !

QUATRIÈME VACATION

De larges vides. La curiosité s'épuise au fur et à mesure que diminuent les numéros du catalogue.

Les amateurs ont presque tous disparu. Les marchands par devoir sont présents, beaucoup guettent une occasion; parmi eux deux Anglais bien connus, venus pour les sèvres.

Pendant que Mannheim prépare sa vacation, en rangeant les saxes, les montres et les bijoux, on fait circuler un journal qui reproduit une lettre très spirituelle de M. Philippe Burty, le nouvel inspecteur des Beaux-Arts, dans laquelle il raconte de Febvre une charmante anecdote :

« J'ai peu connu Febvre, n'étant qu'un amateur qui » loge plus de désirs dans sa cervelle que de louis dans » son gousset ; mais j'avais en grande estime cet » homme poli, au regard fin et sanglier pour les sots.

» J'étais un jour chez lui et, dans un angle, je vois » une très petite étude d'Ingres d'un caractère surpre- » nant : un homme à longue barbe grise se tenant la » tête à deux mains et au-dessus, avec un frottis, des » remparts d'Autun qui sont dans le Saint Symphorien, » enfin un pied nu d'une construction digne des maîtres » italiens les plus sincères.

» — Vous aimez donc Ingres, me dit-il avec ce regard » qui brûlait derrière ses lunettes.

» — Pas du tout dans ses tableaux, mais beaucoup » dans ses études.

» — Que vous me faites plaisir ! Voilà dix ans que » j'ai cela chez moi. Vous êtes le premier qui l'ayez » touché. Monsieur Burty, je vous en prie emportez-le. » C'est un cadeau personnel.

» Il fallut me défendre et tout ce que j'obtins, ce fut » de le payer ce que lui-même l'avait payé, 70 ou 80 fr., » je crois, dans une vente où personne n'avait fait » attention à ce morceau qui, tout réduit qu'il soit, donne » une forte idée du maître. »

Autre anecdote racontée par M. Auguste Dalligny du *Journal des Arts*.

« Une des dernières fois que je le vis, dans le courant
» de l'été dernier, il ouvrit devant moi la plus précieuse
» des vitrines et, me montrant d'un geste une trentaine
» d'objets :
» — Estimez-moi cela, me dit-il.
» — Il y en a bien pour cinquante ou soixante-mille
» francs, lui répondis-je un peu rapidement.
» — Je ne donnerai pas le tout pour cent mille ! Déci-
» dément, vous n'êtes pas fort en calcul, vous !
» — Que voulez-vous, mon cher, un journaliste :
» Nous autres nous rêvons de millions ; mais quand il
» s'agit d'additionner seulement vingt francs, nous
» nous trompons presque toujours ! »

Ce que Febvre venait de montrer, c'étaient ses chasses byzantines, monuments si précieux de l'art au XIIIe siècle ; c'était encore toute la série des émaux de Limoges, vendus la veille avec tant de succès.

On commence cette dernière journée par les bijoux :

Une boîte en or émaillé du temps de Louis XV, entourée de charmantes peintures signées Lesueur ; dessus, Vénus sur son char ; au fond un amour aiguise ses flèches ; au pourtour, un chien assis sur un coussin rouge ; puis, dans des médaillons, des fleurs, des attributs et des tourterelles se becquetant. 8,000 francs.

Une boîte ronde en vernis Martin : *la Leçon de flûte*, d'après Boucher. 600 francs.

Une boîte oblongue en écaille avec le portrait peint sur émail de la *Grande Mademoiselle*, par Petitot. 1,700 francs.

Une grande miniature sur ivoire : portrait de la prin-

cesse Charlotte, archiduchesse d'Autriche, cheveux retenus par des perles, robe violette traversée par une écharpe blanche.

Vient ensuite une ribambelle de montres en or, gravées, guillochées, émaillées, ciselées, à répétition, à portraits, quelques unes de forme bizarre, presque toutes françaises, de l'époque Louis XVI. — Une trentaine environ vendues de 50 à 200 francs. — Pas bien chères, mais pas bien belles non plus.

Arrivent les vieux saxes :

Bacchus sur un tonneau, 510 francs.

Deux figurines assises : Un joueur de musette et une joueuse de vielle, 305 francs.

Le Char d'Apollon traîné par trois chevaux en bronze doré, 2,020 francs.

Bergères et Bergers assis sous un arbre, en ancienne porcelaine de Kronenburg, 880 francs.

Puis le tour des sèvres, pâte tendre, attendus impatiemment par quelques-uns :

Époque Louis XV. — Une écuelle ronde, à plateau ovale : fond vert pomme rehaussé de dorure et décoré de fleurs en festons, 1,420 francs.

Époque Louis XVI. — Une tasse droite, décorée d'oiseaux et de feuillages, 325 francs.

Deux sucriers oblongs et à lobes avec plateaux à filet bleu au bord, rehaussés de dorures et de jetés de fleurs, 400 francs.

Un pied de jardinière découpé à jour, orné de médaillons renfermant des paysages sur fond vert, 600 francs.

Une écuelle, décor à œil de perdrix d'or sur fond bleu, avec des médaillons d'oiseaux et des couronnes de fleurs, 310 francs.

Et pour finir, les petits objets variés :

Hausse-col de la fin du XVI[e] siècle, en cuivre rouge

repoussé : *Combat de piétons et de cavaliers*, 1,300 fr.

Vêtements ayant appartenu à Napoléon Ier, vendus 300 francs sous le n° 32 du catalogue de San-Donato, — en baisse sérieuse! — 30 francs.

Un jeu de loto très curieux du temps de Louis XVI, 190 francs.

Deux coqs en émail cloisonné de Chine, 570 francs ! quel prix pour ces deux coqs, sans doute destinés à la reproduction !

La Folie et l'Amour, bas-relief en cire rose appliquée sur ardoise, époque Louis XVI, 260 francs.

Une grande bibliothèque de Boule assez médiocre, époque Louis XIV. 910 francs.

Un médaillier Louis XVI en marqueterie de bois, 1,020 francs.

Le reste serait trop insignifiant et trop long à énumérer. La corporation des débineurs ne nous le pardonnerait pas, et l'on ne saurait trop la ménager.

En somme, puisque tout doit se résumer par des chiffres en ces matières, indiquons le total de ces cinq grandes journées : 692,158 francs.

Les procès-verbaux signés de M. Henri Lechat et M. Paul Chevallier seront, pour la postérité, les parchemins d'Alexis Febvre, dans l'armorial de l'Hôtel des Ventes. C'est ce qu'il avait voulu

XXIV

La collection Michel Pascal. — *Tout en faïence!* — Les premiers amateurs. — Le vieil imagier. — La chasse aux vieux Rouen. — Les produits de Strasbourg, de Nevers, de Lille, des Islettes. — Les faïences populaires. — Principales adjudications.

Paris, 12 mai.

« *Le roi délibéra de se mettre en faïence*, » écrit quelque part Saint-Simon. Ce jour-là, la faïence fut, — comme la lumière le premier jour de la création. La cour s'empressa d'envoyer, avec dédain, aux creusets de la Monnaie, les chefs-d'œuvres de Ballin et de Pierre Germain. Un monde fragile, mais pittoresque, sortit des ateliers de Rouen et de Nevers. La faïence devint une vaisselle de luxe. Les grands seigneurs commandèrent des services à leurs armes. Bientôt la mode, exagérant comme toujours cet engouement nouveau, tout dut se faire en faïence : les poêles, les violons, les sucriers, les fontaines, les huiliers, les surtouts de table, les râpes à tabac, les cartels de montre, les lampes d'église et les pupitres à écrire.

Cela dura cent ans. Mais hélas, ici-bas, tout lasse, tout passe et tout casse, — surtout la faïence. — Au commencement de ce siècle, elle fut chassée par la terre de pipe et le bon marché de la porcelaine blanche. Après avoir régné en souveraine, elle cessa peu à peu d'être en usage. Bientôt même elle disparut entièrement de tous les intérieurs élégants.

Trente ans s'écoulèrent pendant lesquels on n'y songea guère. Mais les Sauvageot, les Pottier, les Davillier, les Leroux, les Du Boulay, veillaient. On n'en voulait plus : ils la recueillirent, ils la mirent en honneur dans leurs cabinets de collectionneurs. Heureux temps ! C'était l'âge d'or ! Il n'y avait pas encore de *Société du vieux Rouen* montée par actions.

On commença par sauver de la destruction les rustiques figulines de Bernard Palissy et de ses continuateurs. On rechercha les faïences d'Oiron, « ces originaux et ces sphynx de la curiosité, » et puis on passa aux faïences italiennes à reflets métalliques, et l'appétit venant, on aborda le XVIIe et le XVIIIe siècle, dont on recueillit tout ce que l'on put trouver.

L'élan était donné. L'école romantique vint accentuer encore cette fièvre. Victor Hugo lui-même sacrifia à cette passion. Il mit dans son cabinet de toilette un pichet représentant Bacchus, et il écrivit joyeusement sur le socle ces deux vers :

Je suis fort triste, quoique assis sur un tonneau,
D'être, de sac à vin, devenu pot à l'eau.

Il y a vingt ans, c'était une rage : on fouillait les greniers où dormaient oubliées les fontaines polychromes en compagnie des vieux portraits de famille, respectables, mais peu respectés des rats. On décrochait dans les fermes, du manteau de la cheminée, les saladiers de Rouen avec l'*Arbre de l'Amour* emprunté à l'imagerie populaire. On enlevait de tous les dressoirs à la campagne ces assiettes de Marseille aux fleurs trop rouges, aux feuillages trop verts. Le paysan se laissait faire. Il échangeait volontiers ses faïences séculaires pour du beau Creil ou du pur Montereau. A part lui, il disait sans doute : « En voilà un encore qui prend de la luzerne pour du blé. »

Cela devint enfin de la folie furieuse. On achetait tout : les plats à barbe, les épis de pignons, les moules à pâté de lièvre, les lions à crinière jaune condamnés à se regarder éternellement sans ennui, et jusqu'aux bourdalous intacts pour en faire des jardinières.

Elle est, du reste, charmante la collection de faïence ! Elle est décorative, elle plaît aux yeux, elle provoque d'heureuses trouvailles, elle donne des bonheurs sans amertume. C'est un roman avec des anecdotes piquantes. Chaque pièce a son histoire. Ceci a coûté cinq sols, cela servait à donner à manger aux poulets. Ce grand plat contenait des pommes chez un fruitier de la rue du Temple. Ce pot à boire était le broc à cidre d'un cabaret de village. Cette aiguière appartenait à une vieille dévote ; il fallut faire des bassesses pour l'obtenir. Évidemment, en racontant tout cela, le collectionneur ne narre pas ses recherches inutiles, ses démarches perdues et ses déceptions profondes. Il ne dit pas que bien souvent, dans ses pérégrinations lointaines, au lieu de rencontrer des faïences il a rapporté des courbatures. Mais fatigues et déboires sont bien vite oubliés par les fureteurs, comme le sont, pour la jeune mère regardant son nouveau-né, les terribles épreuves de la maternité.

Croyez-moi, rien de plus agréable aux yeux le soir, à la lumière d'un vieux lustre hollandais, que les couleurs variées de la salle à manger de l'un de mes amis, grand amateur de céramique et fort habile metteur en scène. Il a étudié ses effets avec le plus grand soin. Tout est réglé comme au théâtre. Jugez-en :

Ici, les grands plats de Rouen au décors rayonnant ressemblent à des soleils. Là, les faïences hispano-mauresques jettent autour d'elles leurs reflets irisés. Les belles plaques de Delft doré miroitent avec leurs merveilleux émaux bleus et rouges. Les assiettes de Moustiers avec leurs grotesques et leurs lambrequins de

Gillot, les nevers avec leurs Chinois peints au violet de manganèse, les bannettes à la corne et à l'œillet avec leur ton de brique pilée, constellent comme des étoiles les murs tendus d'andrinople, tandis que, grands et pâles, émergent de deux médaillons, en relief, des personnages au pourpoint jaune, étendant leurs bras pour soutenir des flambeaux. C'est féerique.

Je le sais, c'est accompagnée de la plus grande tristesse qu'elle a quitté le quai Bourbon où elle fut accrochée si longtemps, cette collection Michel Pascal qu'on a vendue la semaine dernière.

Elle avait d'abord été l'ornement et la gloire de cette grande galerie de l'hôtel Pimodan, que Charles Baudelaire habita et qui est aujourd'hui la bibliothèque du baron Jérôme Pichon. Dans cet entassement de sculptures au ton blême, elle jetait une note vive et gaie; elle étincelait de couleur au milieu des maquettes grises et des modèles ternes en plâtre; elle faisait de l'atelier un véritable musée céramique, cette belle moisson lentement amassée!

Que de fois elles avaient provoqué l'envie, ces faïences bien vraies, choisies dans le temps où les truqueurs n'essayaient pas de tromper les naïfs! Que de gens bricabraconnant étaient venus tourner autour! Les délégués des musées de Vienne et de Kensington avaient fait maintes fois des offres à leur propriétaire qui les avait repoussées; car il avait des tendresses humaines pour chacune de ses pièces. Un jour cependant il hésita, non pour lui, mais à cause des siens : on lui avait proposé cent mille francs du tout; mais il n'hésita pas longtemps.

« Me séparer de mes faïences, répondit-il, jamais! Plutôt mourir! je les quitterai, elles ne me quitteront pas. »

Il avait dit vrai, le collectionneur. la mort seule a pu

l'en séparer, et ces souvenirs sont tout l'héritage de la veuve et des enfants laissés sans fortune.

Michel Pascal, élève de David d'Angers, était un sculpteur de talent. Ce fut un laborieux artiste d'une modestie sincère, qui s'inspira surtout du passé et qui semblait avoir vécu à l'époque gothique, tant il l'interprétait bien. On l'aurait pris pour un *vieil imagier*. Il avait un sentiment profond des époques primitives. A côté de son métier, il aimait l'art pour l'art. Il se privait de toutes les satisfactions matérielles et savait dîner de rien pour acheter un bel objet qui le remplissait de joie.

Que de fois, au début, Pascal était revenu du fond de la Bourgogne, rapportant sur ses genoux un plat jusqu'à Paris, dans ces vieilles diligences cahotées que les chemins de fer ont remplacées. Infatigable, nous a dit l'un de ses amis, il trouvait après vingt ans le couvercle d'un sucrier, le dessus d'une soupière de Nevers, le complément d'un Sinceny. Le sculpteur sauvait, à Vézelay dont il restaurait la chapelle, toute une série merveilleuse de pots bleus de Nevers, livrés à des enfants sans pitié, qui en faisaient des charrettes ou des reposoirs. Un jour, on lui offrit en wagon 500 francs d'une écuelle à oreilles, dite *bouillon de la mariée*, qu'il venait de trouver pour trente-cinq sous et qu'il tenait dans les mains. Une autre fois, moins heureux, des « compagnons du devoir » en goguette lui brisèrent par mégarde, avec leurs grandes cannes, dans une gare, une merveilleuse bannette de Rouen, achetée quelques instants auparavant et depuis bien longtemps désirée. Il lui sembla à ce moment-là que l'on venait de lui arracher l'âme. Toute sa vie, Pascal parla de ce malheur.

Viollet-le-Duc, Jacquemart et d'autres ont décrit cette collection, qui a fait l'ornement de l'Exposition des Arts décoratifs et celle de l'Union centrale. Depuis

la vente Lefrançois de Rouen, faite il y a deux ans, d'aussi beaux *Rouen* n'avaient été offerts aux enchères. Toutes les époques et toutes les provenances étaient représentées par de merveilleux spécimens de décoration. Les plus beaux échantillons s'y trouvaient : Nevers avec ses modèles orientaux et son bleu lapis, Strasbourg avec ses bouquets carminés à feuillage vert, Lille avec ses rosaces bleues, Niederviller avec ses paysages camaïeux, Les Islettes avec leurs rouges intenses, Bayreuth avec ses insectes et ses oiseaux, Savone avec ses plantes à grandes feuilles et ses branchages fleuris, Pont-aux-Choux avec ses bouquets en relief, Rhodes avec ses beaux groupes de tulipes, de jacinthes et de roses, la Perse avec ses larges feuilles rouges, jaunes et bleues, Berne avec ses faïences en terre rouge, et bien d'autres fabriques, sans oublier les faïences à devise qu'aime tant Champfleury et qu'il a si bien étudiées. Il n'aurait pas manqué, l'auteur des *Faïences populaires,* de citer, s'il l'avait connue, une très amusante assiette portant l'inscription suivante :

Partout où règne le chagrin,
L'on ne me voy jamais paraître,
Partout où je scay du bon vin,
Ou gy suis, ou gy voudrais être.

Aussi tous les amateurs étaient-ils à cette vente, avec des catalogues annotés pendant l'exposition : MM. G. Lebreton, le conservateur du musée de Rouen ; Karl Daubigny, le peintre ; Louis Leroi, du *Charivari*, G. Lefrançois de Rouen, Maillet du Boulay, Doucet, Champfleury, qui représentait le Musée de Sèvres. Chacun d'entre eux a fait de nombreux achats.

Et maintenant, je dois ici m'arrêter. Mes aimables lecteurs feront bien de se procurer le catalogue de cette vente, très bien rédigé par M. Gasnault, des Arts

décoratifs. C'est un document précieux à conserver pour ceux qui aiment la céramique. Il faut y joindre les prix détaillés et ne pas oublier de mettre en regard — des cinq assiettes de Rouen, à décor rayonnant bleu, rehaussé de jaune d'ocre : *vendues* 2,125 fr., — de la bannette octogone aux deux cornes d'abondance : *payée* 1,000 francs, — des douze assiettes de Sceaux à bords lobés, dorées, décorées de gracieux bouquets et ornées d'une bordure de chicorées en carmin : *achetées* 2,018 francs, — et d'indiquer le total général de toutes les adjudications, s'élevant à 60,492 francs.

C'est trop peu pour d'aussi belles choses impossibles à retrouver. Voilà ma conclusion.

PRINCIPALES ADJUDICATIONS
DE LA COLLECTION MICHEL PASCAL

du lundi 1 *au vendredi* 5 *mai.*

NUMÉROS DU CATALOGUE

NEVERS A FOND GROS BLEU

1. Potiche turbinée, renflée à la base, décorée de fleurs, d'oiseaux et de palmettes en blanc et jaune de deux tons, 720 fr.
2. Gourde piriforme aplatie, à col cylindrique (un peu fêlée), même décor, 810 fr.
4. Petite potiche, à pied élargi, ornée de bouquets de tulipes et d'œillets blancs, 210 fr.
6. Bouteille à corps ovoïde sur piédouche décoré d'oiseaux, de branchages fleuris et de papillons blancs, 450 fr.
10. Coupe basse à bord évasé. Au centre, bouquets d'œillets et de marguerites, 570 fr.
13. Cuvette ovale élevée sur trois pieds. Au fond, un bouquet de tulipes et d'anémones en blanc et jaune, 300 fr.
14. Écuelle à oreilles, même décoration, 650 fr.

NUMEROS DU CATALOGUE

15. Deux petites caisses à fleurs avec quatre panneaux encadrés de filets saillants. Sur l'une des faces, un oiseau émaillé en blanc sur des branchages jaunes, 495 fr.

16. Jardinière de forme antique à trois tubulures, le corps percé de trous, décor de fleurs et d'oiseaux sur fond jaune, 305 fr.

NEVERS

19. Gourde piriforme avec deux attaches pour laisser passer les cordons. Bordures jaunes à ornements noirs; sur chaque face, des bouquets tracés en noir et teintés de vert et de jaune, 500 fr.

39. Plat décoré en bleu. Au centre, la sphère céleste portant sur le cercle extérieur la devise : *Moderata durant*. Autour, bordures de ruisseaux; sur le marli, des paysages, 300 fr.

FABRIQUE DE ROUEN

54. Sucrier à poudre avec son couvercle en dôme ajouré jouant sur un pas de vis. Fond bleu, empois à décor de bouquets polychromes de style persan, 415 fr.

59. Deux vases cylindriques à col s'évasant à l'ouverture; décor bleu à lambrequins, 500 fr.

60. Aiguière en forme de casque, ornée en relief, au déversoir, d'un masque barbu couronné; au culot, de godrons se détachant en bleu sur le fond. Décor à deux lambrequins bleus, 480 fr.

61. Autre aiguière plus petite, semblable, mais plus riche de décor, 685 fr.

93. Pichet à couvercle, décor polychrome de fleurs. Sur la face, un panier fleuri; sur les côtés, deux rosaces ajourées, 450 francs.

102. Sucrier à poudre, forme de balustre, couvercle en dôme ajouré; décor bleu, lambrequins et fleurons; marque au-dessous, une fleur de lis, 340 fr.

NUMÉROS
DU
CATALOGUE

121\. Grand plat décor rayonnant en bleu et jaune d'ocre ; au centre, une rosace à pendentifs et à guirlande, 705 fr.

136\. Grand plat à bords godronnés, bleu avec des rehauts noirs ; au centre, une rosace ; sur le marli, une bordure de lambrequins, 460 fr.

139\. Grand plat creux, polychrome, dit *au Chinois*. Quatre personnages dans un paysage ; bordure divisée en compartiments enclavant des fleurs et des fonds partiels gros bleu, quadrillés de vert et portant un chrysanthème armorial. Au revers, des branches fleuries. Acheté 810 francs par M. Doucet.

149\. Bannette polychrome, à pans coupés. Au centre, trois vases supportés par un cul-de-lampe à fond quadrillé ; bordure fond gris bleu avec réserve de fleurs et de fonds partiels quadrillés rouges. Acheté par M. Vignet, 520 fr.

151\. Bannette octogone bleue et rouge. Au centre, un panier fleuri et deux cornes d'abondance remplies de fleurs, bordure de rinceaux et de fleurons. Marque : G. O.; 1,000 fr.

Les assiettes ont eu un vrai succès :

160\. Cinq assiettes bleues rehaussées de jaune d'ocre, à décor rayonnant. Au centre, rosace à huit lobes, avec fleurons et draperies ; au milieu de cette rosace, six traits se prolongent jusque sur le marli décoré d'une bordure de lambrequins et de pendentifs fleuris, 2,125 fr.

161\. Assiette décorée en bleu avec rehauts de rouge, variante des précédentes, 580 fr.

162\. Deux assiettes bleues et rouges. Au centre, un cul-de-lampe à fond quadrillé supportant un panier fleuri ; sur le marli, lambrequins à fonds partiels quadrillés, guirlandes d'ornements et pendentifs, 520 fr.

163\. Assiette bleue et jaune d'ocre. Au centre, une petite rosace fleuronnée. Autour, riche bordure de lambre-

NUMÉROS DU CATALOGUE

quins alternativement pointillés et quadrillés, avec guirlandes et pendentifs, 800 fr.

166. Deux assiettes bleues et jaunes d'or. Au centre, un paysage chinois; autour, bordure de lambrequins à fonds quadrillés et fleurons formant pendentifs, 1,380 fr.

167. Deux assiettes. Au centre, une rosace. Bordure de lambrequins fond bleu avec rinceaux et fleurs rehaussés de jaune en réserve, 680 fr.

176. Assiette à décor polychrome. Au centre, un grand papillon; sur le marli, bordure quadrillée, coupée par quatre réserves contenant des paysages chinois. A M. Louis Leroi, du *Charivari*, 380 fr.

180. Assiette polychrome décorée d'un sujet mythologique, 510 fr.

FABRIQUE DE SCEAUX

211. Douze assiettes à bords lobés, dorées et ornées d'une bordure de chicorées en carmin. Au centre, des bouquets très gracieusement peints; en dessous, la marque S. P. (Sceaux Penthièvre) en carmin, 2,018 fr.

FABRIQUE DE MOUSTIERS

269. Plat long, à côtés droits, extrémités arrondies. Décor bleu dans le genre de Bérain : Jupiter et son aigle. Légère bordure de rinceaux, 330 fr.

FABRIQUE DE DELFT

338. Dessus de tronc ovale, bombé, à décor polychrome : paysage chinois sur fond émaillé noir, 880 fr.

350 Pot à eau côtelé, à couvercle jouant sur une charnière en étain; décor bleu, rouge et or, de style chinois, 420 fr.

XXV

La fièvre parisienne. — L'*extrait* de paresse. — La journée de l'amateur. — Les médailles d'Eugène Piot. — Succession Oppigez. — La tapisserie du tournoi. — Bronzes de la collection Timbal. — Un dessin de Raphaël : La *Mise au tombeau.* — Encore des autographes! — Mme de Genlis scandalisée des *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau. — Sa critique de *Paul et Virginie* à Bernardin de Saint-Pierre. — Le cœur des jeunes filles. — L'amour platonique. — Les tourterelles de Marie Stuart. — Tableaux modernes de M. Th. Leroy. — Pièces de cinq francs *à la mèche.*

Paris, 14 mai.

Comme les heures de solitude sont rares au milieu de cette vie mondaine de Paris! Qu'il est difficile de trouver un moment de calme pour pouvoir écrire et que Zola a raison de se renfermer à Medan pour travailler.

Réfléchissez-y : le matin, douze journaux à lire, si on veut se tenir au courant de tout; dix lettres à répondre, au moins, pour entretenir ses relations; invitations à refuser; dîners à accepter; rendez-vous à donner; amis à consoler; billets à demander; compliments à adresser à celui-ci sur son livre, à celui-là sur sa pièce. La dernière lettre est à peine cachetée qu'arrive l'heure impitoyable du déjeuner. Impossible de s'y soustraire. — Vous n'avez jusque-là pu rien entreprendre du travail arriéré.

Dans la journée, si vous restez chez vous, vous avez à subir les visites interminables des importuns qui

n'ont qu'un mot à vous dire et qui ne s'en vont plus. On a beau clore hermétiquement sa porte, vous ne pouvez la défendre d'une infiltration quelconque. Les fâcheux, traînant leur ennui dans leur redingote, arrivent toujours à forcer la consigne et à vous faire perdre un temps précieux.

Si vous sortez, vous avez d'abord les obligations de famille, les mariages et les enterrements (ce qui se ressemble quelquefois). Il faut ensuite aller au Salon, au bois ou aux panoramas. Que sais-je? Il y a une fête au Trocadéro, une réception à l'Académie, une exposition nouvelle aux Arts décoratifs, une vente importante à l'hôtel Drouot, une première au musée Grévin, et le reste.

Le soir, les dîners d'amis, la pièce nouvelle au théâtre, les réceptions hebdomadaires, la réunion du comité dont vous faites partie, s'emparent de vous comme d'un esclave, jusqu'au moment où, éreinté, fourbu, anéanti, brisé de fatigue, tombant de sommeil, l'heure bienheureuse du repos arrive enfin.

Pas le temps d'être malade, pas même celui de lire le roman tapageur dont tout le monde parle sans en avoir seulement coupé un seul feuillet. Pas moyen de distiller une bonne heure d'extrait de paresse. Il faut marcher toujours, sans trêve ni merci, comme le Juif errant, poussé par une force invisible dans cette existence fiévreuse de Paris.

Et cela est vrai pour tous : mondains, lettrés, banquiers, musiciens, journalistes parvenus, peintres en renom, sculpteurs au pinacle, diplomates en activité, généraux, députés, sénateurs, ministres en exercice ou en disponibilité.

Si vous croyez que, faisant exception, le métier d'amateur soit une sinécure, vous vous trompez.

M. Edmond Bonaffé, dans l'une de ses charmantes causeries, pétillantes d'humour et de verve, publiée par le *Courrier de l'Art*, a retracé sa besogne quotidienne. Jugez-en par son itinéraire détaillé de la semaine. C'est effrayant.

« *Lundi.* — 9 heures, rue de la Victoire, chez les » Italiens, pour voir une Vierge du xve-xvie. — Chiné » rue de Châteaudun et aux environs. — 3 heures, » séance hôtel des Ventes ; au retour, promenade en » plein air pour combattre les miasmes et les micro- » bes. — 5 à 7 heures, chez le baron Davillier, rue » Pigalle, et chez Basilewski, rue Blanche ; c'est leur » jour. — Le soir, rue Chaptal.

» *Mardi.* — Visite d'un Allemand et de deux Belges ; » entrevu une Circassienne, destinée à l'un des pachas » de la curiosité ; juré de ne rien dire. — 10 heures, » chez Rouquette, Fontaine et Morgaud, pour des livres. » — 11 heures, chez Beurdeley. — Sur le quai, fouillé » les boîtes et les portefeuilles. — 2 heures, hôtel » Drouot ; promenade antimiasmique comme la veille. » — Avenue d'Eylau, chez Bague, pour voir la *Stalle ;* » très reussis, les *trous* de vers. — 5 heures, rue de » Villejust, chez Spitzer; c'est son jour.

» *Mercredi.* — Vaugirard, chez Dournès ; apporté » l'épée à damasquiner. — 2 heures, chez Recappé. — » Chiné le long du boulevard Saint-Germain. — Lou- » vre, antiquités chaldéennes. — Bibliothèque, mé- » dailles. — Rollin et Feuardent. — 4 heures, chez » Foulc, impasse Conti ; c'est son jour. — Retour par » l'Hôtel des Ventes et par Miallet.

» *Jeudi.* — 7 heures. A la Douane, pour l'arrivée d'une » caisse. — Chez Desmottes, place des Vosges. — Chiné » rue Lappe et aux alentours. — Carnavalet. — Chez » le remonteur et le laveur d'estampes. — 2 heures,

» boulevard Malesherbes, chez Gustave Dreyfus, c'est » son jour. — 4 heures, hôtel Drouot, grande exposi- » tion ; toujours trop de microbes. — 5 heures, île » Saint-Louis, chez Mme Boiss.

» *Vendredi.* — 8 à 10 heures, filé un camion P.-L.-M. » chargé de deux caisses, venant de Pise; perdu la » piste place de l'Opéra. — 11 heures, chez Stein. — » 1 heure, Bibliothèque nationale, reliure et manus- » crits. — Louvre, galerie d'Apollon et salon carré. — » 3 heures, hôtel Drouot, séance agitée, promenade » énergique au retour. — 5 heures, avenue de Ma- » rigny, chez Odiot... c'est son jour.

» *Samedi.* — Chez Moïse ; attendu pendant une heure » dans la chambre à coucher que le baron soit parti; » assisté au déballage d'un colis... mystère et bois » sculpté! — Chez Danlos et Clément. — Rue du Cher- » che-Midi, chez Lacroix. — Rue Vavin, chez Baudouin, » pour refaire la couronne d'une Vierge en ivoire, com- » pléter la tête, les deux bras, la robe, les pieds et » restaurer le reste. — Musée de Cluny. — 4 heures, » quai Voltaire, chez Victor Gay ; de là, quai d'Anjou, » chez le baron Pichon ; c'est leur jour. — Dîné à 8 heu- » res sans avoir déjeuné.

» *Dimanche*, jour de repos. – Visites générales, » boulevard du Palais, quai Saint-Augustin, rue de » Tournon, rue de Poitiers, rue Saint-Fiacre, rue de » Laval, rue de Bruxelles, boulevard Haussmann, » Champs-Élysées, villa Saïd et rue de la Faisanderie, » chez B..., c'est son jour. — 7 heures, Brébant, dîner » mensuel des amateurs.

» Comment resister à un pareil régime. Il y a un livre » à faire, dit en terminant le spirituel écrivain : *l'Hy- » giène du collectionneur. Conseils aux gens du monde » qui s'occupent de la curiosité.* J'y penserai. »

Voilà pourquoi, tracassé de tous les côtés, assailli par des obligations de toutes sortes, je suis aussi en retard ce mois-ci avec mes lecteurs pour les ventes dont j'ai entrepris d'écrire l'histoire quotidienne. Il va falloir maintenant faire une revue rapide pour combler cet arriéré.

Eugène Piot, le fondateur du *Cabinet de l'amateur*, a vendu dernièrement en bloc ses médailles italiennes à un marchand de Francfort, M. Hesse, qui les a fait passer en vente publique à Londres. Elles avaient été sur le point d'entrer au British Museum, ce qui eût été un très grand honneur pour elles et une bonne fortune pour le musée anglais.

La France a perdu là, en tout cas, une belle collection. Nous en sommes désolés. Les Anglais sont assez riches en objets d'art. Ils n'ont pas besoin de s'enrichir encore.

Les beaux médaillons de Pisano : *Francesco Sforza, Alphonse d'Aragon*, surnommé *le Magnanime; Jean VIII, empereur de Constantinople ;* le *Malatesta* de Matteo Pasti ; le *Mahomet II* de Bertoldo de Florence, dont les belles épreuves sont si rares, quelques petites médailles allemandes, véritables bijoux par la finesse de leur exécution, ont été vendus à de grands prix chez les *auctioneers* Christie, Manson et Woods.

Les productions des grands médaillistes italiens du xve siècle sont fort goûtées chez nos voisins. Elles ne sont pas près de repasser le détroit.

Payer, du reste, un beau Vittorio Pisano, le premier en date parmi les peintres de portraits, quatre à cinq mille francs, le même prix que l'Elzevir : le *Pâtissier françois* ou la gravure de la *Vache qui pisse* de Berghem, premier état, sera toujours, selon nous, une preuve de goût.

En somme, le spéculateur prussien n'a pas fait une mauvaise affaire. Il a vendu au détail 205,530 francs ce qui ne lui coûtait que 150,000 francs.

Il lui reste le bénéfice qu'il avait recherché dans cette affaire.

2 *mai.* — *Succession Oppigez*, en son vivant peintre expert.

Vendus 1,000 francs, par Me Paul Gérard, douze cents dessins de Cham. Toujours fécond et spirituel, le caricaturiste, si bien nommé le Paul de Kock du crayon. — La plupart étaient inédits. Ils roulaient presque tous sur le bourgeois, le militaire et la bonne d'enfant, avec de très curieuses légendes, mordantes, incisives, pleines de sel ou lestement troussées, comme savait les écrire le vicomte Amédée de Noé.

11 *mai.* — Voici une curieuse tapisserie gothique, large de cinq mètres, haute de près de quatre : les *Préparatifs d'un tournoi au* XVe *siècle.* Ces pièces sont rares. Celle-ci mérite certainement une description.

Au premier plan, de grandeur naturelle. onze dames en riches atours ; sans doute le tribunal qui jugera cette école de prouesses. Plusieurs d'entre elles tiennent entre leurs mains les insignes destinés à ceux qui vont combattre : l'une a un casque, l'autre une pièce d'armure, d'autres portent des écussons, des écharpes brodées de leurs mains, des lances où flottent des banderoles avec des devises amoureuses.

Bientôt le bruit des fanfares retentira, les seigneurs arriveront. Ils recevront les couleurs de leurs belles. Ils entreront en lice. Plus d'un mordra la poussière ! Quel sera l'heureux vainqueur? Le cœur de chacune

d'elles doit battre déjà follement. Comme l'a dit un poète du XIIIe siècle :

> Servants d'amour regardez doucement,
> Aux echaffauts, anges du paradis.
> Lors jouterez fort et joyeusement
> Et vous serés honorés et cheris.

Déjà, sur les côtés, deux chevaux caparaçonnés, tenus en bride par ces belles damoiselles, piaffent d'impatience, tandis que, sur une estrade couverte d'un tapis rouge orné d'animaux fantastiques, a pris place, entre deux suivantes, une majestueuse souveraine portant au front le bandeau royal. Derrière, une tribune à cinq arceaux gothiques desquels émergent d'autres têtes de femmes qui regardent curieusement ce qui se passe. Au sommet, une inscription gothique se détachant sur un fond de verdure et de fleurettes.

Cette belle tapisserie, offerte au public par les soins de Me Paul Chevallier, a été acquise par M. Chabrière, régent de la Banque.

12 *mai.* — Le triage des objets les plus précieux de la collection Ch. Timbal a beaucoup nui à cette vente. On savait que le Louvre avait prélevé le dessus du panier. Le tableau de la *Vierge et l'Enfant Jésus*, les sculptures sur bois des primitifs, et, parmi elles, *la Flagellation* et *la Nativité*, du XIIIe siècle, sont maintenant installés, avec les beaux objets en ivoire, en nacre et en métaux précieux, dans une salle qui fait suite aux galeries où était autrefois le musée dit *des Souverains*, dans l'aile du palais connue sous le nom de « la Colonnade. »

Aussi, c'est avec une certaine indifférence que les amateurs, qui payent maintenant des sommes folles la

haute curiosité, ont accueilli cette nouvelle. Cependant, les restes du festin étaient encore excellents.

Louis-Charles Timbal, élève de Flandrin, avec qui il avait travaillé à la décoration de Saint-Germain-des-Prés, était tout à la fois un peintre, un érudit d'un goût judicieux et un collectionneur qui ne s'attachait qu'aux belles œuvres d'une indiscutable valeur. Il avait été aussi critique d'art. De nombreux Salons ont été signés par lui; mais sa prose était froide, étriquée et d'une politesse féroce, a dit Jules Claretie.

La collection formée par ce délicat et ce lettré était connue de tous, ayant figuré dans plusieurs expositions. Elle avait été reproduite en détail, à l'aide de nombreux dessins publiés par *l'Art pour tous*.

Lorsque Timbal mourut, la première réunion de curiosités qu'il avait formée jadis était depuis longtemps dispersée. En proie au découragement le plus vif, il avait cédé, après la guerre, presque tous ses bronzes italiens de la Renaissance à M. Gustave Dreyfus, un amateur très connu dans le monde des arts ; mais, entraîné par ses goûts d'artiste, le peintre ne tarda pas à réunir les éléments d'une seconde collection que vinrent désagréger en partie des dons nombreux faits à Cluny et au Louvre dans un élan généreux.

Comme nous l'avons dit plus haut, une importante cession au dernier de ces deux musées fit passer à sa mort, dans les galeries de l'État, la plupart des autres objets recherchés en dernier lieu avec tant de peines et d'efforts persévérants.

Néanmoins, quelques amis fidèles ont suivi avec soin la dispersion de ces fragments de collection à l'Hôtel des ventes. Mais les marchands effarés, hésitants, craignant de *prendre des loups*, comme ils disent dans leur langue verte, ne savaient trop de quel côté se diriger.

Nous allons donner au courant de la plume les plus intéressantes adjudications.

Une reliure de missel, merveilleusement belle, achetée 2,100 fr. par M. Gavet. Quelques mots de description seulement. L'un des plats montrait la Vierge, assise avec l'enfant Jésus sur ses genoux. Ce groupe doré se détachait au milieu de plaques d'émaux champlevés, de cabochons en cristal de roche et de pierres précieuses entourées d'ornements travaillés au grènetis.

Une châsse avec transept et toiture oblongue, surmontée d'une crête en cuivre gravé, doré et découpé à jour. Sujets religieux : la Vierge, l'enfant Jésus, saint Pierre et saint Paul. Au-dessus des figures, des cabochons en verre de diverses couleurs. — A M. Bourgeois, 2,500 francs.

Bas-relief attribué à Mino da Fiesole : la Vierge, assise sur un siège à X, tenant l'Enfant assis sur son genou droit. — M. Duruflé, 1,100 francs.

Terre cuite par Jean de Bologne : groupe de quatre figures, sur socle en marbre blanc et noir, *Triomphe de Ferdinand Ier* — M. Galichon, 2,550 francs.

Toute une remarquable suite de bronzes italiens du XVIe siècle vers lesquels se tournent en ce moment tous les amateurs :

Saint Jérôme, agenouillé, tenant une croix de la main gauche. Patine florentine, 450 francs.

Saint Sébastien. Bronze noir : 1,500 francs.

La *Vierge et l'Enfant Jésus* : 220 francs.

Une *Tête de femme* avec une très curieuse coiffure : 600 francs.

Un *Adolescent* nu, debout, les bras croisés au-dessus de la tête : 890 francs.

Buste de Cicéron : 315 francs.

La *Mise au tombeau.* Bas-relief attribué à Riccio : 1,140 francs, à Mannheim.

Une plaquette en bronze doré : la *Vierge dans sa gloire :* 175 francs, à Leclanché.

Prix de quelques dessins :

La *Mise au tombeau,* dessin de Raphaël. C'est un monument historique ayant passé par les collections de Julienne, sir Thomas Lawrence, Guillaume II et Galichon. Splendide dessin à la plume, ombré au bistre ; le corps du Christ est soutenu par la Vierge et saint Joseph d'Arimathie ; à droite, la Madeleine agenouillée ; à gauche, un saint personnage ; dans le fond, le calvaire indiqué par quelques traits.

Féral avait demandé 1,200 francs. M. Galichon a donné 6,200 francs pour l'œuvre du divin maître. C'est qu'ils sont rares, les dessins de Raphaël ! Comptons-les : Venise en possède 105, dont 3 fort douteux, Paris 47, dont 23 exposés sous verre au Louvre ; Lille, 40 ; Florence, 43 ; Rome, 5 ; Milan, 6 ; Naples, 5 ; Pérouse, 3 ; Berlin, 5 ; Dresde, 10 ; Munich, 4 ; Dusseldorf, 9 ; l'Angleterre, 50 ; La Haye, 50 ; Vienne, très peu ; Montpellier en a un très curieux, dessiné des deux côtés, et contenant des vers de la main de Raphaël. Il vient de la collection Alfieri. Chez les amateurs, nous en connaissons quelques-uns, mais très peu de réellement indiscutables.

Un très beau dessin à la pierre d'Italie de Bernardino Luini : la *Vierge,* vue de trois quarts, les yeux baissés, la bouche souriante, les cheveux ondulés, le front couvert par un voile léger. — A M. Galichon, 2,320 francs.

M. Kœchlin a payé 600 francs un *Religieux dans un paysage,* de Salvator Rosa, et M. Bonnat 1,100 francs un dessin à la plume de Bartolomeo : la *Vierge agenouillée.*

La vente a produit 93,310 francs. Le Louvre avait

déjà donné 100,000 francs à la succession. Les héritiers n'ont pas à se plaindre, — mais ils se plaignent toujours. C'est la règle.

Un peu d'autographes maintenant.

Eugène Charavay a fait, le vendredi 12 mai, une vente avec quelques belles pièces.

Un volume relié en maroquin rouge contenait trente-deux lettres de *Stéphanie Ducrest de Saint-Aubin, dame de Genlis*, adressées par elle à Bernardin de Saint-Pierre. Correspondance inédite qui mériterait d'être publiée.

Très curieuse, cette comtesse de Genlis! Comme Mme de Maintenon, elle avait la passion de l'éducation. Institutrice de M. de Valois, devenu Louis-Philippe, pour lui apprendre les langues vivantes, elle le forçait à jardiner en allemand, à dîner en anglais, à souper en italien, et, pour qu'il devînt un homme fort, elle exigeait qu'il couchât sur un lit de bois, bravât le soleil, la pluie et le froid, et fît de longues courses avec des semelles de plomb.

Mais revenons à sa correspondance, de 1786 à 1791, avec l'auteur des *Harmonies de la nature*.

Le 15 octobre 1786, elle lui parle de J.-J. Rousseau. Pas bien tendre à son égard! Elle croit ses ouvrages infiniment dangereux.

« Les détails licencieux de son roman me révoltent. Les hor-
» ribles *Confessions* m'ont fait frémir. »

A l'âge de dix-huit ans, elle a vu Rousseau et causé avec lui. Cet entretien lui avait laissé, paraît-il, le plus pénible souvenir :

« Tandis qu'il parlait, je le regardais d'un air hagard et stupé-
» fait et je frémissais jusqu'au fond de l'âme. Cette impression fut
» affreuse, elle a été ineffaçable. »

Plus loin, relation d'une autre entrevue beaucoup plus tard avec Rousseau. Changement complet. Elle finit même par lui rendre justice et par apprécier son caractère et ses ouvrages.

« J'aimais sa simplicité et sa vivacité, douce et spirituelle. J'ai-
» mais surtout la manière dont il parlait de ses ennemis. J'aurais
» tendrement aimé sa personne, s'il ne m'eût pas parlé de ses
» *Confessions,* »

En 1787, la comtesse de Genlis envoie à Bernardin de Saint-Pierre un médaillon en ivoire, exécuté par elle-même, et répond ainsi à une allusion malicieuse faite par lui sur son caractère.

« Ce n'est pas que je sois toujours sans aiguillon. Il y a dans
» ma *composition,* suivant l'expression d'Addison, beaucoup de la
» *colombe* et un peu du *serpent.*

La même année 1787, elle écrit à Bernardin de Saint-Pierre qui lui a envoyé son chef-d'œuvre. Cette lettre des plus curieuses est à citer tout entière.

Paul et Virginie! J'aime cette histoire à la folie, avec passion; je ne saurais dire à quel excès. Je l'ai lue toute entière; le jour même de l'envoy j'y passais une partie de la nuit. Le lendemain je fus au Raincy voir M. le duc d'Orléans. Il y avait un monde énorme et je répétais à chaque personne : « lisés *Paul et Virginie* ». Je ne pouvais dire autre chose. Je n'ai pas eu l'honneur de vous remercier plus tôt parce que ma mère a été dangereusement malade. Elle est mieux, quoique son état soit toujours inquiétant. M. le duc d'Orléans m'a chargé de vous remercier de sa part, pardonnés moi, Monsieur, de ne l'avoir pas fait plus tôt. Mon frère m'a dit qu'il aurait l'honneur de vous écrire, pour vous remercier comme il le doit. On m'a dit que M. de Warville n'était pas à Paris, ce qui fait que je ne lui ait point encore envoyé votre ouvrage.

Mais reparlons de *Paul et Virginie.* Que ce site étranger y fait bien! quelles délicieuses descriptions! quel intérêt dans les plus petits détails! c'est un morceau véritablement original et pour lequel j'aurai toujours une prédilection toute particulière. Cepen-

dant, il y a une petite chose que j'y désaprouve, ce sont quelques sentiments de défiance que vous avez donnés à cet aimable Paul. *On se* cache de moi, on veut donc me tromper? Qui sera confiant, qui jouira de la douceur de compter ce qu'il aime, si ce n'est l'heureux élève de la nature dans l'âge de l'innocence? Si ce n'est Paul qui ne connait de l'univers que le rocher qui l'a vu naître et quatre ou cinq êtres vertueux et sensibles qu'il aime et dont il est chéri?... et c'est lui qui prend de l'ombrage; c'est lui qui craint que Virginie ne se laisse séduire par le monde.

Je n'aime pas non plus ces mouvements ardents et tumultueux que vous avés donnés à Virginie quoique les détails de cette peinture soient charmants, selon moi, c'est à Paul et non à Virginie qu'il eut fallu donner ces mouvemens et cette agitation des sens. Une jeune fille chaste, innocente et modeste n'a jamais rien éprouvé de pareil : innocence et tranquillité des sens sont chés les femmes deux choses inséparables, et je ne veux point du tout soutenir en disant cela qu'elles sont incapables de partager ce qu'elles inspirent; *elles partagent* et ne *désirent* point, quand leur imagination n'est point gatée; ceci ne m'est pas facile à exprimer, mais il y aurait de quoi faire un livre, ce n'est qu'une femme qui le peut écrire et les détails s'y opposent, ainsi ce livre ne sera point fait, c'est dommage, car on n'a là dessus que des idées bien fausses et c'est cependant une des choses où l'on doit admirer le plus la sagesse et la prévoyance de la nature.

La deuxième histoire de ce dernier volume me paraît un poème fort agréable, mais rien n'est pour moi comparable à *Paul et Virginie.*

Adieu, monsieur, recevés tous mes remerciemens, je suis bien fachée qu'il y ait autant d'opposition entre nos caractères, car assurément rien ne me convient mieux que votre esprit et vos sentimens. Je n'ai ni vos talens, ni votre expérience, mais j'ose croire que j'ay certainement le mérite de savoir vous aprécier et en vous lisant on pourrait se contenter d'un tel mérite et même s'en énorgueillir.

Bellechasse, ce jeudi au soir.

Mme de Genlis était vive. En 1787, elle se brouille avec son ami Bernardin de Saint-Pierre. Elle lui adresse alors des reproches très durs sur un incident qui nous échappe :

« Je ne puis vous cacher que je ne reconnais dans ce procédé

ni la plus simple notion des convenances, ni l'apparence de l'amitié ou seulement de l'intérêt. »

Mais, à quelque temps de là, elle fait amende honorable, l'appelle *son cousin* et lui adresse une longue et piquante dissertation sur la philosophie et l'amitié.

Doit-on s'étonner maintenant que ces lettres, les unes tristes, les autres gaies, toutes scellées des armes de la comtesse de Genlis, se soient vendues en bloc 3,500 fr.?

Une charmante épître de *Marie-Josèphe de Saxe*, fille d'Auguste III de Pologne et de Marie-Josèphe d'Autriche, dauphine de France, mère de Louis XVI, écrite de Fontainebleau, 22 octobre 1750, à une amie, et dans laquelle elle lui reproche de ne pas donner de ses nouvelles à sa famille :

« Croyez vous peut être que quand on a fait un enfant, on oublie tout le monde. Si c'est votre idée vous vous trompez furieusemeut, car je suis depuis mes couches tout comme j'étais auparavant et de faire un enfant ne m'a point du tout changé le cœur.

Vendue 40 francs.

Adjugée à 325 francs, une très rare lettre, rédigée en français, par *Beethoven* à M. Pacini, éditeur de musique à Paris. Le grand compositeur allemand, un peu gêné, écrit de Vienne, le 5 avril 1823, pour lui offrir quarante et une de ses compositions, moyennant la modeste somme de 400 fr.

Une intéressante correspondance de *Pauline Bonaparte*, princesse Borghèse, duchesse de Guastalla, avec Napoléon Ier, Marie-Louise, sa mère Lætitia Bonaparte, le cardinal Fesch, son oncle, et M. Michelot, son intendant. Vendue 240 francs.

Six lettres du révérend Père jésuite *Guillaume*

Daubenton, le confesseur célèbre de Philippe V. — 700 francs.

Un manuscrit autographe de *Descartes*, copie faite de sa main d'une lettre de Cl. Saumaise à André Rivet, avec une réplique de Constantin Huyghens, au sujet d'une querelle littéraire qui eut alors un immense retentissement, — 200 francs.

Un précieux exemplaire de l'*Histoire naturelle*, de Pline le jeune, imprimée à Venise en 1496. Ayant appartenu à Érasme, dont il porte quatre fois la signature, ce livre lui avait été offert par Froben. — Plus de quinze cents *scholies* ou notes marginales écrites de la main d'Érasme, la plupart en latin, beaucoup en grec et plusieurs en syriaque sont des documents précieux pour l'histoire.

Les fleurs de lis permettent de croire que cet ouvrage a appartenu à Louis XII, dont il porte du reste les insignes, et qu'il a été donné par le roi à Froben, qui en a ensuite disposé en faveur d'Érasme, son ami.

En tête du volume, qui a été vendu 500 francs, se trouvait ajoutée une belle lettre autographe en latin, signée d'Erasme, adressée à Brunoni Averbach, et datée de Louvain, 16 novembre.

Marie Stuart, l'infortunée reine d'Ecosse, décapitée en 1587, écrit à l'archevêque de Glasgow, son ambassadeur auprès du Roi Très Chrétien, Scheffield, le 9 juillet 1574.

Elle lui donne des nouvelles de sa santé et le prie de lui envoyer des tourterelles, des perdrix rouges et des poules de Barbarie.

Elle désire voir s'il lui sera possible de les faire élever dans son pays ; puis elle ajoute :

« Je prandrais plesir de nourrir en casge comme je fays de tous

les petits oiseaux que je puis trouver, ce sont des passe temps de prisonnière et memes pour ce qu'il n'y en a point en ce pays.

1,000 francs, la lettre de la pauvre Marie!

Un *devis de trois tableaux qui ce doivent faire* dans la chapelle des fonts de l'église de Saint-Eustache, signé par *Pierre Mignard*, *J.-B. Colbert et les Marguilliers*. Mignard s'engage à commencer les trois tableaux immédiatement et à les terminer pour le jour de la Pentecôte 1667, moyennant la somme de quatre mille livres. Vendu 205 francs.

Citons pour finir :

Un dossier de 53 lettres (1733-1755) de *Marie Elisabeth*, gouvernante des Pays-Bas, archiduchesse d'Autriche, sœur de l'empereur Charles VI, adressées au comte Jules Visconti, conseiller d'État, envoyé de l'empereur dans les Pays-Bas.— Acheté 3,000 francs pour le prince d'Orange.

Enfin 340 lettres du prince *Eugène de Savoie* au comte Jules Visconti, accompagnées des minutes et des réponses, presque toutes relatives à la guerre de succession au trône de Pologne. Correspondance du plus haut intérêt pour l'histoire politique de l'Europe au XVIIIe siècle. — Vendues 1,625 francs au même amateur.

13 *mai*. *Collection Th. Leroy*. Me Paul Chevallier, commisseur-priseur; Georges Petit, expert. Produit, 93,310 francs.

Trente tableaux seulement, mais le dessus du panier. M. Th. Leroy est un homme d'un goût des plus délicats. Vous serez certainement de mon avis, lorsque j'aurai relevé seulement les noms et les prix.

Quatre beaux et bons Corot :

Un *Paysage* de 1840, première manière du maître. 1,220 fr.

Une *Danse de nymphes* dans une clairière, sujet très aimé de ce sylvain qui affectionnait tant les hamadryades. 2,350 francs.

Le *Passeur*, dans un splendide effet de soleil couchant. Toile très violemment brossée. 7,650 francs.

Le *Pêcheur napolitain* dans l'eau jusqu'à mi-jambes, peinture vigoureuse. 5,000 francs.

Continuons :

Le *Torrent*, de Courbet. 215 francs. Pas à sa valeur.

Trois Daubigny très fins : l'*Étang*, un morceau de choix ; 13,000 francs. Les *Chevaux de labour* au repos ; 840 francs. Les *Bords de la Seine* par un temps d'orage avec un ciel très vrai ; 2,000 francs.

Trois Eugène Delacroix, dont un hors ligne :

La *Fiancée d'Abydos*, sujet tiré du livre de lord Byron, chant II, strophe XIII.

« Sors de ton fourreau maintenant, glaive de mon père, jamais tu ne vis de combat plus inégal ! Adieu Zuleska.

Vivement disputée. Vendue 15,500 francs. Un beau prix ! Que dirait M. Ingres s'il voyait que l'on paye si cher les œuvres de l'homme « aux tendances dangereuses » qu'il refusait d'admettre à l'école des Beaux-Arts.

Paysage du Maroc. 2,150 francs.

Tigre et serpent, daté de 1862. Prêt à s'élancer, tendu sur ses pattes, un tigre menace, de sa gueule ou-

verte, un serpent enroulé autour d'un arbre. Peinture pleine d'énergie. 13,500 francs.

Cinq Diaz, éclatants de couleur :

La *Petite futaie*, souvenir de Fontainebleau. 4,500 fr.

Hêtres : trois gros arbres vivement colorés par un rayon de soleil. Provenant de sa vente après décès. 830 francs.

Le *Concert*, mis précieusement sous verre. Une jeune femme, entourée de dames et de seigneurs, chante en s'accompagnant sur la guitare. 680 francs.

Cheval près d'un marais, d'une tonalité vigoureuse. 3,600 francs.

Les *Dénicheurs*, gracieuse étude. 1,650 francs.

Un beau Fromentin, *Grand Canal à Venise*. Du vrai Venise, ce qui est rare, chaque peintre accommodant à sa fantaisie la reine de l'Adriatique. 2,900 francs.

Un Philippe Rousseau de 1842. Très curieux petit tableau; ce serait à douter de l'auteur, si ce n'était pas signé. Peint dans la manière de Jan Steen, il représente une nature morte. Une perdrix rouge, un gros chou vert, une cafetière en fer-blanc posée sur le rebord d'une fenêtre. Avec cela une épaisse couche de vernis qui rend tout à fait flamand ce petit tableautin. 400 francs seulement. Allons! on se trompe quelquefois à l'Hôtel Drouot.

Th. Rousseau, *Lisière d'un bois*. Un soleil couchant éclairant un beau paysage d'automne. 4,150 francs.

Ce Rousseau, il était étonnant! Il écrit un jour de Paris à son ami François Millet à Barbizon. La lettre ne lui parvient pas. Très étonné, il fait des recherches à la grande poste, on retrouve une lettre avec une enveloppe illustrée par un paysage à la plume : une avenue bordée de maisons rustiques.

— Eh bien! dit Rousseau triomphant au fonctionnaire, est-ce que l'adresse n'y est pas? Comment, vous ne reconnaissez pas l'unique rue de Barbizon?

Et pour finir la vente Leroy :

Un *Paysage* de Troyon, de sa première manière. 2,220 francs.

Le Madrigal de Worms. 1,555 francs. A cette époque, en 1867, Worms aimait les lyres, les trépieds, les harpes et les meubles du premier Empire. Il n'était pas encore allé en Espagne. Aujourd'hui, c'est un fier Castillan.

Dans une vente qui vient d'avoir lieu, des amateurs se sont arraché certaines pièces de cinq francs *à la mèche*.

On désigne ainsi des pièces au millésime de 1852 et à l'effigie de Napoléon III, ornées des célèbres et légendaires rouflaquettes aux courbes distinguées.

XXVI

Opinion de René François sur la musique. — Les musiciens du XVIIe siècle reparaissant dans une vision. — Les anciens instruments de M. Savoye. — Le piano à queue de Marie-Louise. — Le piano de Gluck, de Rousseau et de Grétry. — Clavecin *d'amour* et clavecin *angélique*. — Les ossements dont on fait des flûtes. — La *sacqueboutte* de Gargantua. — Tout n'est pas rose dans le métier d'expert. — Jules Romain ne pouvant discerner une copie d'un original de son maître. — Le Raphaël du comte de Lestang-Parade. — Fleurs d'expertises — Les *trompe-l'œil* de Daret. — *Otez-moi tous ces magots-là!*

Paris, 22 mai.

Ils sont rares, les jours où les musiciens (qui ne s'occupent guère de curiosités) se décident à monter l'escalier de l'Hôtel Drouot.

Les collections d'instruments de musique se font peu et se défont encore moins. C'est cependant un régal d'amateur et même de simple désœuvré d'aller, lorsqu'il y a une vente, admirer les formes étranges des serpents et des trompettes marines, la grâce exquise des mandores et des cistres, les peintures souvent parfaites des harpes et des anciens clavecins. Tous ces instruments, délaissés aujourd'hui, ont jeté jadis des accords harmonieux. Ils font revivre, pour ceux qui les contemplent, un monde disparu. Ils sont l'expression élégante du plaisir charmant de la musique si bien décrit au temps jadis par René François, prédicateur du Roy, dans

l'*Essai des Merveilles de la nature et de ses plus nobles artifices :*

« Quelle étrange puissance de sçavoir si doucement » enchanter nos esprits, que sans dire mot la musique » persuade et nous entraîne, distillant et coulant par » l'aureille ses charmes qui desrobent l'âme à l'âme » elle-même et l'attachent par les aureilles sans qu'elle » se mette en devoir de se défendre et riant de sa cap- » tivité. Pendant qu'elle parle des doigts, qu'elle fait » haranguer une chorde d'un luth et commander qu'un » bois creusé dégoise mille chansons, cette sirène se » rend maîtresse de nos esprits qui se font ses esprits. » Qui le croirait que chaque son eust son partage, sa » puissance et domaine à part. »

L'nn de nos amis, passionné de musique, a longtemps cherché à reconstituer chez lui, comme dans les tableaux de Palamède, un orchestre des instruments anciens du XVIIe siècle. C'était là un rêve. Il a dû y renoncer. Il aurait bien trouvé les instruments, mais les instrumentistes lui auraient fait absolument défaut; il reconnut vite qu'il ne fallait pas songer à donner suite à son projet.

Quels grands artistes nous avions alors! Voyez-les reparaître dans une vision rapide, groupez-les dans un ensemble: Blavet, l'habile virtuose jouant de la flûte; Livet, faisant résonner le cor; Flesle, pinçant de la harpe; Destouches, soufflant dans sa musette; Monard, touchant du clavecin; Toldini avec son hautbois; et avec son luth, Lenclos, le père de Ninon, le violiste préféré de Louis XIII.

Voilà des artistes qui, malgré tous les progrès de notre époque, s'ils pouvaient revenir se faire entendre une fois encore, émerveilleraient certainement les habitués des concerts du Conservatoire.

La collection formée par M. Savoye, employé chez M. Pleyel, a été vendue le 15 mai par MM. Gand et Bernardel. Elle comprenait beaucoup de pièces curieuses, et quelques souvenirs historiques.

L'un d'eux, le piano à queue de l'impératrice Marie-Louise, fabriqué par Broodmann, a trouvé amateur à 910 francs. Ce bon instrument, d'une origine bien authentique, était placé dans un meuble d'acajou enrichi de bronzes ciselés et dorés, couvert des initiales M. L. et de la couronne impériale.

Le second, plus intéressant encore, était un modeste petit piano, daté de 1769, mais dont l'histoire, accompagnée de documents indiscutables, mérite bien une place dans ce livre. Fabriqué à Londres par Joannès Zumpe, il avait successivement appartenu au chevalier Gluck, à Jean-Jacques Rousseau, à Gretry et à Nicolo.

Il a été vendu seulement 185 francs.

Nous espérons que ce souvenir précieux est allé au Musée du Conservatoire de musique.

Voici maintenant toute une suite de cette épinette, qui, passant par la virginale, devint un clavicord, se transforma peu à peu en clavecin et finit par disparaître devant la concurrence acharnée du piano d'acajou.

Il sera néanmoins toujours aristocratique, ce clavecin dont jouait si bien en France, d'abord au XVIe siècle, la demoiselle Jacquet, mariée ensuite à Marin de La Guerre et ensuite, au XVIIe siècle, le professeur et célèbre virtuose Hardelle.

Il y en avait alors de toutes sortes pour exprimer les sentiments les plus variés : le *clavecin royal*, majestueux, supérieur à tous ; le *clavecin d'amour*, aux sons séducteurs ; le *clavecin angélique*, donnant un avant-goût des joies célestes ; le *clavecin organisé*, faisant marcher un petit orgue ; voire même le *clavecin*

électrique produisant des étincelles dans l'obscurité.

Que sont-ils devenus ? Où sont les neiges d'antan?

Du Sommerard le père, le fondateur de Cluny, possédait une merveilleuse épinette du XVIe siècle, couverte de ciselures d'une délicatesse exquise. Mais, dans ce temps-là, personne ne réparait encore ces précieux débris de l'ancien temps. Aussi, faute de mieux, il avait fait disposer le mécanisme d'un piano dans son épinette qu'il appelait, en la montrant aux dames, le piano de Henri II.

Tous les clavecins de la vente Savoye heureusement n'avaient pas été ainsi modernisés. L'habile Blanchet, qui en agrandit tant sous le règne de Louis XVI, n'avait pas commis le sacrilège d'y toucher.

Ils étaient, presque tous, tels que les luthiers du temps les avaient produits. De pays divers, ils appartenaient à tous les luthiers en vogue à l'époqne, comme on en pourra juger par cette courte nomenclature des pièces principales.

Clavecin enrichi de dorure, d'ivoire et de fine marqueterie, fait en 1579 à Venise par *Antonius Baffo Venetus*. Très bon état : 1,030 francs.

Clavecin de 1682, d'un charmant modèle du Florentin Antonio Migliai. Bois de cèdre avec des peintures du temps sur le couvercle : 1,850 francs.

Clavecin aux sculptures dorées sur fond rouge, réparé en 1610, par Vincentini Pratensis : 620 francs.

Clavecin anglais du XVIIIe siècle signé, Longman et Broderip, avec cinq claviers : 1er, Unisson ; 2e, deuxième unisson ; 3e, octave ; 4e, imitation du luth ; 5e, imitation de la harpe : 350 francs.

Clavecin primitif du XVIe siècle, connu alors sous le nom de *virginale*, signé Samuel Biderman Agusta. Il tenait dans un coffre de dame. Sur la face et sur les côtés, des encadrements sur parchemin. Sur le couvercle, une

pelote de velours encadrée de galons d'or. A l'intérieur, une enluminure de l'époque : Noé sortant de l'arche avec sa famille et les animaux qu'il avait recueillis : 515 fr.

Les savants, ignorant des choses de la musique, avaient d'ailleurs dans cette vente Savoye de quoi stimuler leurs études d'antiquaires : des clochetons étrusques, des grelots grecs, des fragments d'instruments trouvés en Italie dans des fouilles, voire même des flûtes faites par les peuplades primitives, non avec ce fameux bois humain, que nous possédons tous, mais sans aucun respect, avec les ossements troués de nos ancêtres. Ils ne prévoyaient certainement pas égayer ainsi leurs descendants.

Aprocryphes souvent, usées toujours et frustes quelquefois, ces antiquités préhistoriques ne sont pas du tout mon fait. Je préfère à ce genre de curiosité les instruments du bon vieux temps que Rabelais prône dans *Gargantua* pour l'éducation de la jeunesse :

« Au reguard des instruments de musique, il apprint
« jouer du luc, de la flute d'alemant à neuf trous, de
« la viole et de la sacqueboutte.

Que d'inventions étranges, en partie disparues, pour produire des sons ! Le bois, la pierre, le verre, le fer, l'ivoire, le cuivre ont été mis partout à contribution. On pouvait trouver, dans la collection Savoye, enjolivés d'ornements gracieux, des violons de la Corée, des hautbois des Abruzzes, des tambours africains en faïence, des flûtes de Pan du Sénégal, des bobs de Madagascar, des guitares turques, des cloches japonaises, des cymbales et des castagnettes chinoises, des tam-tams indiens, des harmonicas à lames de cristal, des carillons mécaniques, des cornemuses italiennes, des vielles organisées, des musettes en ivoire, des flûtes traversières, des galoubets provençaux, des flaviols et des tambourins du

Roussillon, des mandolines italiennes, des mandores napolitaines et des buccins de pays inconnus aux têtes de serpent en bois sculpté, se tordant dans des contorsions d'épileptiques.

Voyez-vous tous ces instruments marchant ensemble? Quelle épouvantable cacophonie! Le charivari des frères Dawenport renfermés dans leur mystérieuse armoire ne paraîtrait à côté de cela qu'un ensemble parfaitement orchestré.

Continuons notre revue : voici une amusante pochette des maîtres à danser du siècle dernier; un olifant d'ivoire qui nous ramène à l'appel réitéré de Roland dans les gorges de Roncevaux, vendu 175 francs; un métronome authentique de Jean Maëlzel, payé 16 fr.; une basse de viole de 1692 ayant appartenu à *Guillaume, maître de la chapelle du roy*, sans doute Guillaume du Manoir, virtuose célèbre de la communauté des ménestriers de Paris. Mais nous eussions voulu, pour la satisfaction de notre amour-propre, trouver dans cette réunion musicale quelques violons de nos maîtres français : les Boquet, les Pierret et les Castagnary, dont les œuvres pouvaient lutter, dans le temps, avec celles trop prônées peut-être des meilleurs luthiers de Crémone.

Quelques instruments cependant n'étaient pas à dédaigner : un joli petit cor de chasse de page Louis XV en argent, au pavillon doré : 245 francs; une musette de la même époque, en ivoire et soie brochée avec son soufflet de pareille étoffe : 365 francs; un très remarquable théorbe français en vernis Martin : 500 francs; un violon en faïence française avec blason : 330 francs (ce n'était pas celui décrit par Champfleury dans son charmant ouvrage); une harpe éolienne de Michelot, 1780, avec mécanisme pour changer le diapason suivant l'intensité du vent : 300 francs.

La série des orgues mécaniques françaises et italiennes contenait des pièces rares. Un orgue allemand de quatre pieds de haut, un monument fait vers le milieu du siècle passé, couvert de marqueterie, tout prêt à moudre ses airs de jadis, a été très disputé jusqu'à 1,000 francs. Peut-être le retrouverons-nous, un jour, entouré d'un assez mauvais voisinage dans l'une des fêtes des environs de Paris.

Me Paul Chevallier a fait là une petite vacation qui s'est encore élevée à 17,367. Le successeur de Pillet est décidément une bonne acquisition. Comme son prédécesseur, il sait adjuger à temps, bien différent de quelques-uns de ses confrères qui ne savent trancher les enchères qu'après avoir épuisé toutes les ressources de leurs sollicitations pour en élever le montant.

Tout n'est pas rose dans le métier d'expert, surtout lorsqu'il s'agit de tableaux, si l'on songe à tout ce qu'il faut savoir. C'est une tâche des plus difficiles. Supposez-le aussi fort que vous le voudrez, vous admettrez bien néanmoins qu'il lui arrivera de se tromper quelquefois. Personne n'est infaillible, car les papes sont trop intelligents pour ne pas douter quelquefois du pouvoir surnaturel que les conciles leur ont généreusement octroyé.

Et cependant, l'histoire des erreurs des experts ferait, à elle seule, un livre intéressant. Gersaint, le maître du genre, s'est trompé quelquefois et Charles Paillet bien souvent; témoin son amende honorable dans les acquisitions de la ville de Montpellier en 1842. Mariette laissa subsister, dans la vente de Charles Coypel, en 1753, les fausses attributions de ce dernier, malgré les avis qui lui furent donnés de tous les côtés. Les catalogues de Roussel, de Pierre Remy, de Lebrun, contiennent un arsenal de bévues.

Pauvre expert ! Abusé bien souvent par les pseudo-traditions des familles, tiraillé par des héritiers se figurant posséder des richesses, paralysé par des catalogues pompeux, préparés à l'avance, il navigue sans cesse au milieu d'écueils sur lesquels il se heurte quelquefois.

Et cependant, que de services il rend ! Pour le vendeur, l'expert est la garantie que sa propriété ne sera pas lâchée à un prix ridicule. Pour le public, il doit être l'assurance d'une attribution consciencieuse en raison de la réputation et du caractère dont il se revêt. Car il n'y a pas de brevet d'expert, pas de concours, pas d'examen, pas de diplôme décerné. On prend cette qualité à ses risques et périls. Aussi, gare la critique !

L'expert de La Neuville simplifia un jour son rôle. Chargé, en 1825, de rédiger le catalogue de Casimir Périer, il le fit précéder d'une préface le mettant complètement à couvert. C'était simple et prudent, court et énergique :

« Nous ne ferons pour ce catalogue, disait-il, » aucun de ces éloges vieux et inutiles dont on a fait » si souvent abus. Les connaisseurs et les amateurs ne » forment ni leur jugement ni leur goût d'après l'opi- » nion qu'on cherche à leur imposer. Nous nous conten- » terons de prévenir que cette vente se compose de » bons et beaux tableaux et nous respecterons les » attributions de l'amateur. »

Il faut bien le reconnaître : discerner à travers cette patine jaune que le temps dépose sur les anciennes toiles si un tableau est un original ou si ce n'est qu'une copie ; ce point éclairci, trouver l'école à laquelle il appartient et le maître qui en est l'auteur ; n'avoir jamais la mémoire en défaut ; être toujours prêt, lorsqu'on vous consulte, à mettre un nom sur un tableau sans signature et sans monogramme, c'est une tâche très épineuse. On peut bien concéder quelques défaillances à

celui qui en est chargé. Avouons-le, il n'est pas possible de se prononcer, dans tous les cas, d'une manière absolue.

On connaît l'anecdote du portrait de Léon X, par Raphaël, copié par André del Sarto avec une telle perfection que Jules Romain, qui avait pourtant travaillé aux draperies, ne put le reconnaître. Il fallut que Vasari lui montrât les marques mises pour ne pas confondre la copie avec l'original.

Croyez-vous à cette énorme quantité de tableaux attribués aux maîtres qui encombrent tous les musées et toutes les galeries de l'Europe et que la vie entière de ces peintres n'aurait pas suffi à ébaucher?

Gherardi copiait Jules Romain.

Buonvicino, dit le Moretto, a fait d'admirables portraits pris pour des Titien.

Les fils du Bassan passèrent leur vie à reproduire avec patience les tableaux de leur père.

Ercolino de Castel était le Sosie de son maître Guido Reni.

Murillo a eu, de son vivant, à Séville de nombreux contrefacteurs.

Soyez-en bien convaincus, chaque maître célèbre a eu plus ou moins jadis sa pléiade de copistes, de faussaires ou d'imitateurs habiles.

Mais, quoi qu'il en soit, ce qui vient d'arriver à Féral n'en est pas moins fâcheux. Il est aujourd'hui un des rares experts qui aient conquis des chevrons dans la carrière, et je compte raconter sa vie quelque jour. Sa probité et sa droiture ne sauraient être mises en doute. S'il se trompe, je le crois, c'est de bonne foi.

Le 20 mai, a eu lieu la vente du comte de Lestang-Parade, un amateur d'Aix en Provence. Cette collection avait une réputation plus haute que son mérite. A

part une dizaine de bonnes toiles, tout le reste était fort médiocre.

Un *portrait de Marc-Antoine*, depuis cent ans dans la famille, était attribué à Raphaël. Féral avait cru devoir accepter la responsabilité de cette attribution.

Dans ce tableau, le maître est représenté en buste, les cheveux blonds cachés sous une toque. Son vêtement à larges manches laisse voir, suivant l'habitude de l'époque, une chemise blanche, à petits plis.

Malgré son séjour centenaire chez les Parade, le Sanzio était fort discuté. A la vente, aucun millionnaire ne voulut échanger son argent pour la couleur du maître des maîtres. La famille, conservant ses robustes illusions, dut pousser le tableau pour son compte jusqu'à neuf mille francs et le reprendre pour lui faire recommencer chez elle peut-être un nouveau bail d'un second siècle.

On a prétendu qu'un tableau de *Fruits*, donné par Féral à Hedia se trouvait signé du monogromme A. B., qui est celui d'Abraham Van Beyeren; qu'un *Intérieur rustique*, attribué à Zorg, portait en toutes lettres : Wyntrack; et qu'enfin deux pendants, sujets tirés de l'*Enfant prodigue*, indiqués de François Breydel, étaient signés dans la pâte : J. Verbeeck.

On a fait grand bruit autour de ces erreurs, faciles à réparer. Une revue artistique les a longuement détaillées sous le titre : *Fleurs d'expertise*. Il en a surgi une polémique très ardente. Des attaques personnelles ont éclaté dans les journaux quotidiens. Bref, il est sorti de tout cela un procès qui ne tardera pas à se dénouer.

Nous ne pouvons que déplorer cet incident. Il y a des deux côtés des gens honorables qui devraient s'estimer et que nous estimons.

Dans cette même collection Lestang-Parade se trou-

vait encore, de l'époque de Clouet, un bon petit portrait de femme blonde, en robe de velours noir avec crevés aux manches. Cette œuvre paraissait plutôt de l'école allemande que de l'école française. Elle a été payée 6,000 francs.

Il y avait, en outre, quatre très originales figures de maritornes, de grandeur naturelle, découpées sur bois et peintes pour servir de trompe-l'œil. L'une des caméristes, debout, tenait un bougeoir à la main, une autre un balai; deux autres, assises, pelaient des pommes. Le tout, paraît-il, était échelonné avec art sur le palier d'un faux escalier. Voyez vous d'ici les visiteurs entrant dans la maison, se trompant sans cesse, adressant la parole successivement à ces planches muettes. C'était sans doute fort amusant. Celui qui avait jadis commandé ce travail à Daret devait être très gai, comme le Portugais de Berthelier dans *le Jour et la Nuit*. — On a vendu ces quatre panneaux 600 francs.

Un triptyque de Simone Martini, aux fonds dorés et pointillés, très bien conservé, a valu 3,860 francs.

Parlons du Terburg intitulé : *le Concert*. Une jeune femme blonde, au jupon de satin blanc, au corsage de soie rose, joue de la basse de viole, tandis qu'une femme âgée placée au second plan l'accompagne au clavecin. Bien laide, la vieille ! Il restait peu de chose de ce tableau très fin et d'une belle époque. Ce n'était là que la ruine splendide d'un chef-d'œuvre. Acheté cependant 11,650 francs.

Le *Marchand de drogues*. Coiffé d'un bonnet rouge garni de fourrures, orné de plumes de coq, le marchand d'orviétan tient une boîte remplie de flacons. Ce tableau, vendu 3,000 francs, était signé de ce réaliste, David Téniers, qui peint si franchement toutes les physionomies et dont la prodigieuse fécondité couvrit d'innombrables tableaux. Il a dit, lui-même, qu'il ne faudrait

pas moins qu'une galerie de deux lieues de longueur pour les réunir tous. Ses œuvres furent cependant bannies de Versailles par le grand roi qui dit sèchement un jour, en les voyant : « *Otez-moi tous ces magots.* » Mais elles reçurent comme compensation l'hospitalité du duc d'Orléans, de la comtesse de Verrue et du prince de Conti. — Ce qui était bien quelque chose.

Charles Mannheim s'était chargé des objets d'art de la vente Lestang-Parade. Comme, de ce côté, il n'y avait rien valant la peine de donner de l'ouvrage aux ouvriers compositeurs de ce livre, nous nous bornerons à dire que le montant de tous les numéros forme un total de 75,193 francs.

Comme toujours, suivant l'usage, après la vente, il y a eu de nombreux *revidages* entre marchands.

XXVII

Vente annuelle de bienfaisance des artistes peintres et sculpteurs. — Un acte de vandalisme. — Baudry demandant à la céramique la conservation de ses peintures. — *Dupin rassis* et *Dupin mollet*.

Paris, 24 mai.

L'Association des artistes peintres et sculpteurs aura bientôt près de quarante années d'existence. Elle a su rallier à elle les représentants les plus illustres de l'art français, la presque totalité des artistes qui exposent et un très grand nombre d'amateurs éclairés qui lui ont apporté leur sympathie et leur concours désintéressé.

Son but est de prêter un appui fraternel et honorable à ceux d'entre eux qu'atteignent le malheur, les infirmités et la vieillesse.

Le 7 décembre 1844, date de sa fondation, elle se composait de dix-huit membres, dont quelques-uns font encore partie du comité dirigeant, et possédait avec les 500 francs de première mise déposés sur le bureau par le baron Taylor, un actif de 710 francs, — pas plus.

Nous sommes loin de cette époque.

Grâce aux dons, aux legs, aux fêtes, aux cotisations, aux loteries, aux expositions et aux ventes publiques, l'Association possède maintenant un million et demi.

Les dix-huit fondateurs sont devenus une légion. Ils ont produit plus de six mille sociétaires.

En 1881, 944,660 francs de secours pris sur ses revenus seulement ont été distribués. Et cependant le sacrifice à faire n'est pas élevé. Six francs par an pour les simples sociétaires et douze francs pour les membres du Comité.

Forte de son succès passé, au commencement de l'année dernière, sur l'initiative de M. du Sommerard, l'Association a été reconnue par un décret du 8 août 1881 comme établissement d'utilité publique, ce qui assure sa stabilité définitive.

Chaque année, une vente de bienfaisance est organisée; M. Boussaton, ancien commissaire-priseur, est délégué à cet effet : il s'en occupe avec ardeur. Il fait appel au bon vouloir de tous. Il voit ceux-ci, il stimule ceux-là. Les dons arrivent en abondance et la moisson faite, la vente est annoncée. Cette année, la date choisie est le jeudi 25. L'exposition particulière a eu lieu hier. L'exposition publique aura lieu aujourd'hui (1).

Je ne puis en offrir qu'un compte rendu à la vapeur, le temps, du reste, m'ayant manqué pour regarder longtemps avant d'écrire. Ce sera néanmoins un petit Salon, et je suis ainsi consolé de n'avoir pu faire le mien, cette année.

Entrons dans la salle n° 8 pour en faire rapidement le tour.

Arrêtons-nous d'abord devant cette *Bretonne* (2), une paysanne de Douarnenez, de Jules Breton, tableau honnête et d'une poésie calme ; et devant cette *Pêcheuse*, d'Eugène Feyen, une Cancalaise au teint bruni, se ren-

(1) La vente, faite en deux vacations, a produit 40,682 francs.
(2) Vendue, 6,000 fr.

dant à la mer et montrant, sous son jupon court, ses jambes nerveuses et hâlées.

Goûtons un instant le *Paysage des Alpes* (1) de Gustave Doré, cet énergique artiste, apte à tout, qui combat sans cesse et qui n'a qu'un défaut, celui d'avoir trop d'idées.

Ces rochers alpestres ont bien une couleur un peu fantastique; mais ces glaciers roses, dorés par un ciel radieux, ont un charme pénétrant.

Approchons-nous de ce tableau; il est de Gérome. Sur un fond gris se détache en pleine lumière une *Femme fellah* (2) tout enveloppée de voiles bleus qui donnent une note harmonieuse à cette étude. Bien modelée, la figure d'ébène de cette fille du peuple, une descendante des Sésotris peut-être.

Regardons ce Français, un *Ruisseau dans les Vosges*, paysage d'une large facture, dans lequel chante une cascade argentée.

L'Hiver, personnifié, par Alexis Mazerolles, dans un amour transi, perdu dans les bois, les ailes repliées et soufflant dans ses doigts.

Cette tête de vieux marquis, *Personnage Louis XVI*, dit le livret, est de M. Georges Brillouin, l'un des membres les plus actifs du comité. Ces *Asperges* sont sorties, non d'Argenteuil, mais de la palette d'Eugène Claude, ce Chevet du pinceau. Cette *Étude d'Évêque* (3) très vigoureusement brossée, fait partie des *Récits mérovingiens* de Jean-Paul Laurens. Ce *Paysage*, où la nature est si bien sentie et si bien rendue, est signé Beauverie.

Allons plus loin.

(1) Vendu, 410 fr.
(2) Vendue, 1,720 fr.
(3) Vendue, 520 fr.

M. Bouguereau a envoyé une étude un peu léchée : *Une tête d'enfant* (1) levant les yeux vers le ciel.

M. Landelle, la *Récolte des Roses* (2). Bien belle, la jeune fille qui les serre contre son sein, mais trop de roses.

M. Pasini, un très bon tableau, un paysage avec un joli effet de ciel bleu.

M. Georges Clairin, une étude de *Rochers au Maroc*, d'un ton gris un peu rosé, avec un groupe d'Arabes blottis dans une anfractuosité. C'est terne et froid. Je l'avoue, j'aime mieux le peintre lorsqu'il idéalise *Froufrou*.

G. de Bellée, *le Givre*. Un tableau très fin. Alexandre Defaux, *l'Ile de la Grande-Jatte*, près d'Asnières, bien brossée.

M. Émile Lévy, *Vénus à la ceinture*, une jolie étude de nu, comme il sait en faire.

Je préfère cependant la *Romaine* (3) de M. Émile Adan. qui me paraît un tableau tout à fait gracieux. Sur un fond crème, une femme blonde, vêtue d'une robe blanche, chante en s'accompagnant d'une guitare. Cela se passe du temps de l'Empire. Le peintre aurait dû indiquer l'air roucoulé par la belle.

Souvent un peu trop vert, malgré son grand talent, M. Camille Bernier l'est une fois de plus dans son *Abreuvoir* (4) des bords de l'Aven.

Toujours amusant, par exemple, l'auteur de *Autour de la Lampe*, E. Duez, avec ses Parisiennes croquées sur le vif. La *Plage de Trouville*, dessin à la plume, rehaussé de couleur, met en relief, sur la grande plage

(1) Vendu, 1,720 fr.
(2) Vendu, 720 fr.
(3) Vendue, 410 fr.
(4) Vendu, 500 fr.

déserte des Roches-Noires, deux gentilles baigneuses qui paraissent bien occupées à se raconter tous les cancans du jour.

Goûtons sérieusement l'*Intérieur à Écouen* (1) de M. Ed. Frère. Une pauvre jeune femme travaille à la couture dans une mansarde, tandis qu'elle surveille près d'elle son enfant endormi dans un berceau. C'est bon, honnête et respectueux. Cela console de toutes les drôlesses et de toutes les courtisanes sortant de leur bain parfumé du Salon de cette année.

Il y a des gens qui regardent dédaigneusement les œuvres sur fond d'or de M. Lobrichon. Ils les classent dans la catégorie des boîtes de bonbons. Je ne suis pas de ceux-là. Ce peintre a un grand talent. Il me rappelle Claude Gillot, le maître de Watteau. Cette fois, il a peint un jeune enfant rieur, tenant un hanneton sur son poing! Cela s'appelle *le Printemps* (2) de la vie, sans doute. Cela aussi pourrait s'appeler *Fantaisie décorative*, comme son tableau du Salon. Il aurait dû y joindre aussi la même légende :

Sans souci de demain, sans regret de la veille,
L'enfant joue et s'endort; pour jouer, se réveille.

Sur la cimaise, un bon élève de Luminais qui a beaucoup de succès cette année avec le *Sommeil de Fra Angelico* (3), M. Albert Maignan, nous montre Primavera avec une tête très fine, des cheveux clairs, une bouche petite, délicieusement tracée au carmin. Ce profil de femme d'un dessin irréprochable s'enlève sur un fond jaune. C'est fin, charmant, exquis.

Le Bal public (4) de Jean Béraud est figuré dans

(1) Vendu, 1,550 fr.
(2) Vendu, 1,120 fr.
(3) Vendu, 1,200 fr.
(4) Vendu, 1,190 fr

une toile très vraie, très nature, très étudiée. Est-ce Asnières ou feu Mabille? Les jolies filles d'Ève que nous connaissons ont l'air de bien s'amuser. Nous voudrions bien savoir ce que leur disent les jeunes gommeux qui dansent ou causent si gaiement avec elles. Il y a dans cette œuvre bien vraie, bien réaliste, quelque chose qui prouve que l'auteur est quelqu'un.

M. JULES LEFÈVRE a fait cadeau à l'Association d'une *Diane* (1) avec un petit croissant sur la tête. Ses chairs sont peintes dans la manière d'Holbein. M. JAPY, lui, a mis des souvenirs de Corot dans ce sous-bois intitulé *l'Automne*. M. Japy est cependant d'ordinaire très personnel dans sa facture. Je suis l'un des admirateurs de M. L. SARGENT. Son tableau de cette année, *El Jaleo!* a la vigueur d'un Goya. Son *Marin du siège*, fièrement campé en sentinelle avancée, sur un repli de terrain, près d'un bastion, prouve toute l'énergie ordinaire de ce très remarquable artiste. C'est un consciencieux dans ce temps où chacun court après un succès rapide.

M. LUMINAIS a quitté un instant ses Gaulois. Son *Cavalier passant un bras de mer* (2), tenant un cheval en laisse, est un truand du XVe siècle. C'est comme toujours une bonne toile.

Voici maintenant : Un adorable éventail de MAURICE LELOIR, *Marquis courtisant une bergère* (3), aquarelle spirituelle qui attire et captive. Un bouquet de roses de MADELEINE LEMAIRE. Un dessin à la plume de WORMS : *Chasseur andalou* chargeant son fusil. Un autre, aussi à la plume de LOUIS LELOIR : une *Tourelle de château et une lettre ornée*. Un crayon rouge de JAMES BERTRAND ; *Diogène*, avec sa lanterne, cherchant un homme. Un

(1) Vendue, 1,600 fr
(2) Vendu, 1,060 fr.
(3) Vendu, 1,050 fr.

fusain d'ALLONGÉ. Deux eaux-fortes de CHARLES JACQUE, épreuves avant toutes lettres : le *Porcher et son troupeau* et la *Gardeuse de vaches*. Une aquarelle de la princesse MATHILDE, pas un chef-d'œuvre cette *tête d'Italienne*. Un dessin au crayon noir, rehaussé de blanc, d'ED. DETAILLE, clairon prêt à entrer en campagne : *Militaire* (1), dit bourgeoisement le livret. Une étude, de PAUL BAUDRY, avec cette mention « pour la vente de la Société : » *la Cour de cassation*, crayon noir, souvenir d'une grande toile. Si j'avais à choisir, je préférerais de beaucoup ce croquis-là à la *Vérité* du Salon de cette année.

Citons encore *Deux Tirailleurs*, de BERNE-BELLECOUR, couchés, à l'affût, épiant l'ennemi, prêts à tirer ; le portrait en bronze de M. Schnetz, par CHAPU, le sculpteur.

Quand nous aurons ajouté que la direction des beaux-arts, voulant participer à cette bonne œuvre, a fait remettre au comité trois bustes en biscuit de Sèvres : *Lavoisier*, *Viala* et *la Vierge*, il ne nous restera plus, pour clore cet article, qu'à souhaiter à la deuxième vente de bienfaisance un grand succès qui fera tomber dans la caisse de *l'Association des artistes* une très grosse somme,

Il s'agit, une fois de plus, de venir en aide à de nombreuses infortunes. Un achat doublé d'une bonne action, c'est bien tentant, messieurs les amateurs de tableaux. Vous y serez tous, n'est-ce pas ?

Ils l'ont échappé belle les deux François I[er] du Louvre : le Bonnington et le Clouet.

Trois mauvais drôles, au moment de la fermeture des galeries, se sont avisés de saisir des pinceaux, de les

(1) Vendu, 1,310 fr.

tremper dans un vase contenant de la couleur bleue, et de badigeonner, à grands coups, les deux tableaux.

Heureusement un gardien les avait aperçus d'une salle voisine. Se diriger vers eux, les arrêter, les mettre provisoirement en lieu sûr, appeler ses camarades et faire conduire au poste les coupables, fut pour lui l'affaire d'un instant.

Ce n'est pas de la gaminerie, c'est du vandalisme.

Le gardien Jacquet a bien mérité des arts en sauvant d'une destruction inévitable ces chefs-d'œuvre que l'on pourra réparer encore. Pour l'avenir, nous clouons les noms des coupables au pilori sur les pages de ce livre. Ils s'appellent :

GEORGES MALBEC.
LOUIS DURAND,
HENRI FREDET.

C'est ne pas quitter le Louvre que de parler de Baudry.

Les admirables peintures du foyer de l'Opéra disparaissent peu à peu sous la fumée du gaz.

Paul Baudry, pour défendre son œuvre, s'est adressé à M. Legrain, l'un des plus habiles collaborateurs du céramiste Deck. Il l'a chargé de reproduire sur la faïence, sous sa direction et d'après ses esquisses, un premier panneau de trois mètres sur deux.

Le travail est terminé. On peut en juger chez Deck, où il est exposé.

La commission de l'Opéra va décider s'il n'y a pas lieu de demander au ministère des beaux-arts un crédit pour transformer ainsi ce merveilleux plafond qui s'en va.

L'idée est bonne.

L'un de nos grands libraires a retrouvé récemment,

chez un petit employé du palais qui les tenait de son père, des notes d'audience prises par Dupin aîné pour sa plaidoierie dans le procès intenté au *Journal des Débats* en 1829. L'article incriminé se terminait par ces mots célèbres: *Malheureuse France! malheureux roi!*

En face de chaque argument du procureur du roi se trouve écrite à la hâte une courte réponse rude et incisive. Ces notes, très curieuses pour l'histoire de l'époque, sont allées tout de suite à un grand prix dans la collection d'un amateur de livres qui aime à les orner de choses inédites. Il compte les placer dans son exemplaire des *Orateurs*, à côté de ce portrait mordant et plein de verve que Timon-Cormenin a tracé de l'ancien président de la Chambre des députés servant tous les gouvernements qui ont bien voulu se servir de lui et professant hautement la doctrine de l'*indépendance du cœur :* « Le caméléon qui change de couleur, à mesure » qu'on le regarde, l'oiseau qui fait mille crochets et » qui s'échappe dans l'air, le disque de la lune qui se » dérobe sous l'œil au bout du télescope, la nacelle qui, » sur une mer agitée, monte, descend, et reparaît au » sommet des vagues ; une ombre qui passe, une mouche » qui vole, une roue qui tourne, un éclair qui brille, un » son qui fuit, toutes ces comparaisons ne donnent » qu'une imparfaite idée de la rapidité des sensations » et de la mobilité d'esprit de M. Dupin. »

Nous engageons, en outre, cet amateur, pour compléter son volume, à placer en regard du portrait les distiques suivants que l'on fit jadis sur ce diseur de bons mots, et que nous empruntons à la petite presse de l'époque:

DUPIN PEINT EN VERS.

Tout pouvoir à son tour peut dire : « Il est des nôtres. »
Aux proscrits *Dupin dur*, *Dupin mollet* aux autres.
Pour reprendre son siège, il n'est point indécis,
A soixante-quinze ans, c'est bien *Dupin rassis*.

Dupin, voulant rester au palais de justice,
Se vendra désormais comme *Dupin d'épice.*
Jamais ses auditeurs, plus ou moins ébahis,
Depuis son dernier speech ne crieront : *Dupin, bis !*
D'un citoyen, d'un homme, il n'est qu'un faux semblant
Il fut gris, il fut rouge, il serait *Dupin blanc!*
D'accord avec le diable, il a tant travaillé
Qu'il pourrait bien un jour être *Dupin grillé.*
Il me semble qu'on l'a par trop cher acheté,
Car, voyez, c'est *Dupin dernière qualité!*
Oui, l'Empereur, l'autre matin
S'est fort trompé, sans aucun doute.
Croyant avoir l'*ami Dupin*
Il n'avait qu'une vieille *croûte.*

XXVIII

Un commissaire-priseur aimant les tableaux : M. Delbergue-Cormont. — Sa vente. — Les dessins de Debucourt. — Portrait *présumé* de Louis XVII. — Adalbert de Beaumont. — Le *soleil de minuit* au cap Nord. — Faïences persanes. — Deck et Avisseau de Tours. — Le Système et le Krach. — Les tapisseries de M. Bontoux.

Paris, 4 juin.

Quel est ce livret cartonné de gris, encadré d'or? Sur sa couverture se lit en grosses lettres :

COLLECTION DE M. D. C.

31 mai 1882

Cela est rare de soigner ainsi ces brochures éphémères. L'idée nouvelle est excellente. Relié d'avance, ce catalogue, — et il en vaut la peine, — restera ainsi sûrement sur les rayons de toutes les bibliothèques; c'est celui de M. Delbergue-Cormont, un vaillant commissaire-priseur, qui fut longtemps sur la brèche. Il a chargé ses amis Delestre, Georges et Clément, de réaliser les œuvres des vieux maîtres : Lancret, Mallet, Saint-Aubin, Oudry, Cochin, Freudenberg, Boilly et Antoine Borel, recueillies par lui avec constance pendant de longues années d'exercice. Aimant la peinture, retenu à l'hôtel par ses devoirs professionnels, il était, du reste,

à la première place pour acheter les toiles et les dessins qui défilaient devant lui. Il pouvait les trier sur son bureau comme sur un volet ; et, sans cesse à l'affût des belles occasions, choisir pendant les ventes le bon moment des hésitations ou des heures de fatigue des amateurs.

Après avoir joui longtemps de ses tableaux, comme ils avaient leur destinée, ainsi que les livres d'Horace, il les vend ! Autrefois, on ne se séparait de ses collections qu'avec la vie. Aujourd'hui, on en voit très peu mourir ainsi de leur belle mort. Il en est d'elles maintenant comme des fragments de verre colorés qui servent à animer les kaléidoscopes ; chaque secousse les détruit, chaque mouvement les fait renaître.

La collection de M. Delbergue se composait de 32 dessins et aquarelles et de 28 tableaux, pour la plupart de dimensions modestes, comme il convient à un amateur qui n'a que l'espace restreint d'un cabinet et ne dispose pas d'un palais. Peu et bien : telle était la devise de cet amateur. Aussi avait-il su réunir certaines œuvres d'élite qui permettent de classer très haut cette galerie dans l'estime des délicats. Nous parlerons seulement de celles-là.

Parmi elles se voyait, aux trois crayons, le portrait d'une jeune fille éveillée et mutine exécuté par ce maître de la grâce féminine, François Boucher. En haut, il avait tracé de sa main, cette note que nous transcrivons sans y rien modifier.

Madame de Pris, fille de M. de Pleneufe estent jeune lorce que j'ay peint tout la famille de M. Depleneufe.

Très rares les autographes de Boucher ; mais il était décidément plus habile à tenir un pinceau qu'une plume. Acheté 895 francs.

Ils ne sont pas communs non plus les dessins de

Debucourt avant le Directoire et l'Empire, ont dit les deux frères de Goncourt, surtout lorsqu'ils sont bien purs et assez signés pour ne pas être confondus avec des Greuze et des Fragonard.

Rien d'extraordinaire, alors, que l'on ait payé 3,050 fr. une aquarelle gouachée avec verve, et malheureusement inachevée, représentant *les Travaux pour la Fédération au Champ-de-Mars*, montrant les Parisiens allant en compagnie joyeuse dresser les buttes pour la fête. On sait qu'ils finirent par appeler ces promenades où ils s'amusaient beaucoup les *Journées des Brouettes*. Chaque section était tenue d'envoyer des travailleurs. Précédés d'un tambour, commandés par un officier, les citoyens, sous la conduite de deux grenadiers de la garde civique, marchaient à peu près en ordre, avec leurs outils sur l'épaule; mais, arrivés au Champ-de-Mars, la troupe se débandait, et chacun de courir, de s'amuser, de se faire brouetter ou de se laisser traîner dans un tombereau. Ce sont ces scènes très gaies que Debucourt a représentées.

Comment, petit-maître à l'esprit si délié, artiste au burin fin et si délicat, Debucourt a-t-il été oublié et dédaigné pendant la première moitié de ce siècle? La biographie de Didot n'inscrit pas son nom, le dictionnaire de Bouillet ne le nomme pas ; Larousse, en son supplément, lui consacre à peine quelques lignes. Il n'est question de lui que depuis quelque temps. Jal, dans son *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*, a fait un peu connaître sa vie, et MM. Roger de Portalis et Henri Beraldi, dans leur ouvrage sur les graveurs du XVIIIe siècle, lui ont enfin rendu, avec MM. de Goncourt dans l'*Art au* XVIIIe *siècle*, la justice qui lui était due.

Philippe Debucourt naquit dans le quartier de la place Maubert, et fut baptisé à Saint-Nicolas du Char-

donnet le 13 février 1755. Son père, simple huissier à cheval au Châtelet, avait détaché la première des deux dernières syllabes de son nom. Il signait de Bucourt. Son fils l'imita quelquefois ; mais il n'était pas noble.

Fort jeune, il entra à l'atelier de Vien où travaillait Louis David. Il eut quelques succès, exposa des tableaux de genre aux salons de 1781, 1783 et 1785, et, dès le 28 juillet 1781, fut reçu à l'Académie royale de peinture et de sculpture, ce qui démontre qu'il n'était pas considéré à cette époque déjà comme le premier venu.

Ce fut en 1789, sur les essais arrivant d'Angleterre, qu'il prit goût à la gravure, à celle qui imite le lavis en couleur, et qui s'exécute au moyen de plusieurs planches. « Ces gravures sont tirées, a dit M. Duplessis, avec » une habileté dont le secret semble se perdre aujour» d'hui ; le graveur obtient des demi-teintes qui amènent » naturellement les transitions entre les différents » tons. »

En 1782, Debucourt s'était marié, en premières noces, avec Marie-Élisabeth-Sophie Mouchy, âgée de dix-neuf ans, fille de Philippe Mouchy, sculpteur du roi, et d'Élisabeth-Rosalie Pigalle, la fille du grand statuaire.

Comme on le voit, l'habile graveur comptait, pour alliés dans sa famille, de grands artistes du XVIIIe siècle.

Vers 1803, Debucourt devint veuf et perdit presque en même temps son fils unique. Il se remaria et vint habiter Passy, puis, peu de temps après. La Chapelle-Saint-Denis. Il exposa au salon de 1804, et pour la dernière fois en 1824.

Enfin, après avoir tenu le crayon jusqu'à la dernière heure, il mourut à Belleville, chez son neveu, le graveur Jazet, le 22 septembre 1832, à l'âge de 77 ans.

A Bordeaux, le 28 février 1882, à la vente Lelong, sa gravure principale en couleur, œuvre curieuse et

spirituelle : *la Promenade publique*, d'un ton très doux, d'une bonne conservation, en belles marges et avant le titre, mise sur table à 500 francs, a été adjugée 1,850 francs à un libraire bordelais, M. Charles Lefebvre.

En 1876, à la vente Herzog, elle avait valu 1,200 fr. A celle de M. de Behague, en 1877, 900 francs, et en 1878, à celle de M. Roth, 985 francs. L'année dernière, à la vente Muhlbacher, on l'a adjugée 1,380 francs.

Il y a vingt-cinq ans, une belle épreuve ne coûtait que 300 francs. Nous avons marché depuis ! Collectionneurs pauvres qui, les premiers, en pionniers intelligents, avez su apprécier et trouver les belles choses, qu'allez-vous devenir ?

M. Delbergue-Cormont possédait encore *la Partie de campagne* de Debucourt, à la plume et lavée en couleur, provenant de la vente Van den Zande. Ce beau dessin a été payé 1,405 francs.

Un dessin à la plume, lavé à l'encre de Chine par Duplessis-Bertaux, et gravé dans les *Tableaux de la Révolution française*, a été adjugé 180 francs. Il vaut bien quelques lignes :

Le comité révolutionnaire siège. On amène une famille de ci-devant. Plusieurs sans-culotte accusent ces malheureux. Dans un coin, des patriotes armés boivent, fument et jouent aux cartes. Sur la porte d'entrée, on lit :

Ici on se tutoye. Fermez la porte, s'il vous plaît.

Le choix des tableaux de cette collection était bon, comme nous l'avons déjà dit. M. Delbergue entourait ses trésors des plus grands soins. Il fallait voir de quel regard d'amoureux il les contemplait lorsqu'il se promenait au milieu de sa galerie.

Deux spirituels de Marne, fort regardés par les amis qui allaient lui rendre visite, ont fait deux heureux : la *Foire au village*, 1,400 fr.; la *Fête de campagne*, 1,120 francs.

On devait trouver Honoré Fragonard dans cette réunion intelligente. Il y était, en effet, et représenté par un joli tableau intitulé l'*Amour*. Le petit dieu, en embuscade dans un buisson de roses, un doigt sur la bouche, recommande le silence, tandis que des colombes planent au-dessus de sa tête. Impossible de ne pas deviner aisément l'allusion. L'acheteur qui a obtenu cette charmante composition pour 4,350 francs n'a pas fait une mauvaise affaire. Nous lui adressons, sans le connaître, nos sincères félicitations.

Un *portrait de Marie Leczinska* était attribué à Nattier. Près d'une colonne cannelée, sur une draperie blanche, se détache la reine, de grandeur naturelle. Elle est assise dans un fauteuil fleurdelisé, la tête coiffée d'un bonnet recouvert par une pointe de dentelles et noué sous le menton. Majestueuse ainsi, Marie Leczinska, dans sa robe de velours rouge, agrémentée de rubans cramoisis et de manchettes de dentelles blanches à triple rang de volants.

Derrière cette toile se trouvait collée cette note manuscrite jaunie par le temps.

« *Je certifie que ce tableau de la reine Marie Leczinska a été donné par mesdames de France, Sophie, Adélaïde, Victoire, à Monsieur le comte de la Rivière, page de Louis XV, colonel des chevau-légers, écuyer de mains des princesses. Ce tableau n'est jamais sorti de la famille, resté en héritage à Mme la comtesse de la Rivière qui me l'a laissé en toute propriété. (Il est de Vanloo).*

SOPHIE HARDOUIN.

Ce portrait est-il une copie, faite par Nattier, de l'original de Vanloo, gravé par Tardieu ? M. Georges, un

expert des plus compétents, ne le pense pas. Nous sommes de son avis. L'auteur de la note s'est trompé sur le nom de l'auteur. Ce tableau ne doit être qu'une répétition originale de Nattier par lui-même. Cette incertitude a dû arrêter bien des amateurs parmi ceux qui ne sont pas assez sûrs d'eux, et qu'un rien effarouche. Aussi n'a-t-il trouvé preneur qu'à 2,000 francs.

Les ventes sont remplies de surprises. L'un des étonnements de celle dont nous parlons a été le *Portrait présumé de Louis XVII*, dont voici la description. Le soi-disant dauphin, coiffé d'un chapeau noir, habillé d'un petit costume de satin gorge de pigeon, à manches courtes, serré à la taille par une ceinture de soie blanche, tient un fouet à la main et traîne un chariot rempli de fleurs.

Cette toile, provenant de la collection de M. de Saint-Germain, de Caen, était signée Wertmuller à Paris, 1789, un artiste suédois connu par un portrait de Marie-Antoinette et de ses enfants, exposé au salon de 1785.

Portrait douteux, ce Louis XVII, et en tous cas facture inférieure. Mais où peut aller chez les fidèles la religion des souvenirs? Ce tableau est monté à 8,000 francs! C'est acheter cher une indécision. Une certitude aurait valu alors un zéro de plus.

Ce n'était certainement pas un grand artiste, Adalbert de Beaumont, mais bien plutôt un dessinateur habile produisant avec une grande facilité. Il était surtout une physionomie sympathique, une intelligence cultivée, un esprit observateur et un intrépide voyageur.

Né en 1810, fils du général de Beaumont, il fut de bonne heure épris du désir de l'inconnu. Il visita d'abord, avec ardeur, toute l'Europe, l'Allemagne savante, l'Italie artistique, la Suisse agreste. Il alla jusqu'aux sites

sauvages et pittoresques de la Scandinavie. Dessinant, croquant partout où il se trouvait, il rapportait de ses voyages des suites d'études d'un attrait saisissant. Il y a de lui des aquarelles qui marquent son passage dans tous les pays, depuis le vieux Pont de Florence, jusqu'au Pont des Soupirs du Grand Canal de Venise ; depuis le château de Frederiksborg dans le Danemark, jusqu'aux bords de la mer Glaciale ou du golfe de Bothnie. J'ai vu l'une de ses plus curieuses aquarelles intitulée : le *Soleil de minuit au cap nord.* Tout le monde ne va pas chez les Lapons.

Mais ce n'était là qu'une première étape dans ses pérégrinations lointaines. L'orient, qui séduit tous les voyageurs, ne tarda pas à l'attirer. Il s'y rendit à diverses reprises et se livra avec passion à une étude approfondie et sans parti pris de l'art monumental et décoratif. Pendant ses tournées, ses cartons continuèrent à se remplir de souvenirs artistiques, fixés par le pinceau sur le papier : les merveilles architecturalesde Sainte-Sophie, les dentelles des kiosques et des fontaines de Constantinople, les arabesques du tombeau des califes au Caire, les mosaïques des portes qui décorent les mosquées de Brousse et les maisons de Trébizonde.

De Beaumont recueillit aussi de précieux renseignements qu'il utilisa plus tard, et rapporta à Paris les secrets de cette poterie persane que produisait autrefois Schiraz, célèbre par ses vins et chantée par le poète Sâdi. Il avait pu étudier de près la céramique dans les anciennes constructions de Damas et du Caire où elle arrivait, jadis, par le canal du Nil à la mer Rouge, ouvert avant M. de Lesseps, pendant une partie du moyen âge.

Peut-être serait-il bon de consigner ici, avant d'aller plus loin, quelques détails sur cette fabrication, aujourd'hui en partie abandonnée, depuis que, détruite en

1750 par le farouche Mahomet-Khan, la capitale de la Perside n'est plus qu'un repaire de brigands.

C'est de la Perse que nous est venue la faïence. On le sait, les Persans, continuateurs des Assyriens, ont ensuite appris à faire ce produit aux Hollandais, établis dans le golfe persique. Leurs palais sont encore, malgré des destructions terribles, revêtus de briques émaillées dont l'assemblage forme de vastes compositions semblables à des peintures murales. Tavernier, au XVIIe siècle, Chardin au XVIIIe, ces deux hardis explorateurs, ont décrit les nombreuses fabriques qu'ils avaient rencontrées à Metchel, capitale de la Bactriane, à Yezed, à Kirman, et particulièrement à Zormandt, un bourg perdu de la Carmanie.

Lorsque de Beaumont revint à Paris, le vent soufflait du côté de la céramique. La majolique était fort estimée, Avisseau de Tours cherchait à ressusciter Bernard Palissy. Deck réussissait à merveille dans ses premiers essais de reproductions chinoises, et dans ses belles imitations de faïence italiennes; grâce à ses excellents collaborateurs, Anker, Collin, Bracquemond, Gluck, et Ehrmann, on se disputait ses créations artistiques. Il y avait là des résultats considérales. Ces succès rendirent jaloux M. de Beaumont. Désireux d'initier le public à ses découvertes, il fonda alors, avec M. Collinot, un novateur, une importante fabrique de cette poterie persane qu'il connaissait si bien et dont la nature intermédiaire participe de la faïence par sa pâte et de la porcelaine par son aspect transparent.

Il fit grand et le succès répondit vite à ses efforts. Ses carreaux émaillés furent tout de suite très estimés. Beaucoup d'architectes bien avisés voulurent, pour la décoration intérieure de leurs maisons, ces beaux revêtements si remarquables par l'éclat de la couverte, par le brillant des coloris et par la splendeur des bleus célestes et des

bleus turquoises. Nous nous souvenons tous du pavillon qu'il installa au Champ-de-Mars, en 1877, pour exhiber ses produits aussi parfaits et dans certains cas aussi beaux que ceux de la porcelaine de Chine.

A cette époque, Adalbert de Beaumont commença la publication d'un recueil de dessins pour l'art et pour l'industrie. Toujours sur la brèche, il devint le collaborateur assidu de la *Revue des Deux-Mondes*, de l'*Illustration* et du *Voyage autour du Monde* dans lequel plusieurs des ses aquarelles furent reproduites en gravures.

A plusieurs reprises, sa notoriété, son goût éclairé, son intelligence d'élite le firent choisir comme membre des jurys d'exposition.

Lorsqu'il mourut, il légua à son viel ami, Collinot, son fidèle collaborateur, la continuation de sa fabrique et tout son œuvre. Amateur éclairé des beaux-arts, il laissait une collection contenant de précieuses indications pour le peintre, l'architecte, le céramiste, en un mot pour quiconque vit pour et par l'art dans quelque forme que ce soit.

C'est celle qui a été dispersée les 2 et 3 juin. Me Paul Girard tenait le marteau du commissaire-priseur, aidé dans sa tâche par les experts Charles Georges et Henri Devynck qui avaient été chargés de dresser le catalogue et de rédiger la préface, dans laquelle nous avons trouvé quelques-uns des renseignements qui précèdent.

Lundi je pris des actions,
Mardi je gagnai des millions,
Mercredi je pris équipage,
Jeudi j'arrangeai mon ménage,
Vendredi je m'en fus au bal,
Et samedi à l'hôpital.

Les choses se passaient dans ce temps-là absolument

comme dans le nôtre; cependant nous n'avons pas vu, ainsi qu'à cette époque, un laquais monter dans le carrosse de son maître ruiné et le prendre pour valet de pied.

Qui parle donc encore aujourd'hui du krach? Il est aussi oublié que le système de Law. Paris, plus brillant que jamais, a repris son train de plaisir, sa vie sceptique et brûlée. C'est à peine si l'on se souvient de la vente de Mlle Heilbronn et des grosses pertes chiffrées de tous côtés. Il n'est plus question de Capoul aux trois quarts ruiné ni de la débâcle de M. Rouzeaux-Nilsson qui a perdu la tête. On a déjà oublié que les frères Coquelin ont été légèrement écornés et que Mme Engalli, désespérée, a dû conduire son mari chez le docteur Blanche. A Paris, comme dans la ballade, les morts vont vite. Au milieu de l'égoïsme général, les décavés de la veille sont vite oubliés, mais la roue tourne sans cesse. Qui sait? Après avoir réparé dans l'ombre et dans le silence par le travail et par l'économie les brèches de leurs fortunes, les ruinés d'hier seront peut-être les nababs de demain.

Et cependant la tempête du krach continue à déposer ses épaves sur les rives de la maison des ventes. Cette fois, c'est le mobilier de celui qui a accumulé tant de colères sur sa tête, semblable au bouc de l'Écriture chargé des péchés d'Israël. Le service de saxe, les tapisseries et les émaux cloisonnés de M. Bontoux ont été offerts en pâture au Minotaure de la rue Drouot. Le monstre a toujours faim; il a tout dévoré, il n'en a fait qu'une bouchée : une seule vacation s'élevant à 110,000 francs! Tapisseries de Beauvais sans personnages (1), sujets bibliques d'Aubusson (2), meuble orné

(1) Quatre tapisseries, avec oiseaux, vendues 14,200 francs, prix inusité jusqu'à ce jour pour des tapisseries sans personnages.

(2) Sept tapisseries Louis XVI, quelques-unes un peu rognées, 11,800 fr.

des fables de La Fontaine (1), tentures armoriées du temps de Louis XV (2), tout a été payé un prix fou, et ainsi du reste.

A qui le tour parmi les victimes du craquement financier de janvier ? Nous le saurons maintenant au commencement de la saison prochaine.

(1) Deux canapés, une ottomane et douze fauteuils bois sculpté laqué gris, vendus 27,500 fr.

(2) Deux tentures avec la devise : *libertas*, époque Louis XIV, 7,600 fr.

XXIX

La Chine est un pays charmant. — La céramique du Céleste-Empire. — L'arc-en-ciel inspirant les Chinois. — *L'ancien la Chine.* — Le vieux céladon. — M. O. du Sartel, un lettré chinois. — *Connaissez-vous Laplace ?* — Le relevé des *Nien-Hao.* — Les dynasties des empereurs. — L'art de vérifier les dates chinoises. — Le jargon des catalogues. — Un voyage de quatre mille lieues en deux heures. — Liste des principales adjudications de la vente du Sartel.

Paris, 5 juin.

La Chine! — et tout de suite l'imagination s'éveille. Dans un lointain vaporeux apparaît involontairement cet étrange pays. A travers un mirage tout un monde fantaisiste se dresse devant nous : dragons menaçants, chats hérissés de verrues, oiseaux imaginaires, monstres chimériques, poussahs dont le crâne s'élève en pain de sucre, dragons terribles allongeant les griffes, ouvrant les mâchoires et recourbant la queue,

..... en replis tortueux.

On songe tout de suite à ces légendes fantastiques qui nous ramènent aux contes des fées, à cet arbre fabuleux de *Fan-Tao* qui fleurit tous les trois mille ans et ne fournit ses pêches que trois mille ans plus tard.

Dans cette patrie du thé, des paravents et des éventails, la convention règne en souveraine. De la lumière

partout, de l'ombre nulle part. Des plans, pas de perspective. La terre est verte, le ciel est rose. Les arbres sont en burgau, les plantes en jade, les rochers en biscuit, les eaux en argent, les édifices en laque, avec des clochetons ornés de sonnettes aux quatre coins.

Oiseaux d'azur, poissons de flamme,
Insectes d'émeraude et d'or,
Monde prestigieux où l'âme
Libre du ciel prend son essor...

a dit un poète charmant.

Ils étaient bien derrière leur rempart infranchissable, ces Chinois patients et persévérants. Ils ont su, pendant quatre mille ans, se défendre contre tout envahissement et ne rien changer à leur langue monosyllabique. Ils se sont acheminés, à travers les siècles, en conservant intactes leurs mœurs et leurs habitudes, sans couper leur longue chevelure tombant en nattes derrière leurs épaules.

Et cependant ils sont ainsi, immobiles dans leur civilisation, cinq cent millions d'habitants qui n'ont jamais eu besoin de nous. Convenons-en, cette race jaune de l'extrême Orient a conservé sur les visages pâles de l'Occident, en beaucoup de points, une antique supériorité. Elle a eu, avant nous, la boussole, l'écriture, l'imprimerie et la poudre à canon. Tous les efforts de l'industrie européenne n'ont jamais pu dépasser les Chinois en bien des choses. De bonne heure, la soie a pris, grâce à leurs recherches, toutes les façons imaginables, et nos fabriques de Lyon n'ont fait ensuite que copier leurs procédés. Nous nous servions encore de grossières poteries tout à fait primitives que, depuis bien des années déjà, le Céleste-Empire connaissait le secret de la fabrication de la porcelaine.

Quelle merveille, cette porcelaine! Elle brille comme

un miroir, elle est souvent mince comme du papier, elle est toujours sonore comme une table d'harmonie! Comme ils ont su, en outre, merveilleusement l'enjoliver, ces premiers ornemanistes du monde! Pour cela, il leur a suffi de regarder la nature et d'emprunter à l'arc-en-ciel sa palette étincelante; aux ailes des papillons, leurs couleurs diaprées; aux fleurs et aux fruits, leurs formes et leurs tons harmonieux! Quels admirables coloristes! Quelle fidélité dans leurs reproductions variées des teintes les plus délicates, aux dénominations les plus subtiles: les jaunes d'anguille, les violets d'aubergine, les verts de serpent ou de feuille de camélia, les bleus du ciel après la pluie!

Aussi, comme il était recherché au XVII[e] et au XVIII[e] siècle ce produit longtemps inconnu de la collaboration indispensable du feldspath et du kaolin! La *chinoiserie* faisait fureur alors. Boucher l'avait mise à la mode. Rouen copiait sur ses assiettes les paysages du Céleste-Empire; les magots ventripotents, les mandarins vêtus de robes éclatantes et les femmes fluettes, aux pieds imperceptibles, à la chevelure rejetée en arrière et aux yeux retroussés vers les tempes. Les petits-maîtres faisaient de longues stations chez le célèbre marchand Lazare Duvaux, pour acheter tout ce qu'il recevait de l'extrême Orient. Tous voulaient, pour orner leurs cabinets, de l'*ancien la Chine*, des pagodes *plaisantes* représentant des faunes, des pots pourris *truités* et des cornets *de belle forme*, avec leur monture en bronze doré à l'or moulu. Louis XV commandait à la Compagnie des Indes un service à ses armes. M[me] de Pompadour faisait peindre comme accessoire dans son portrait par La Tour, une belle potiche des mandarins, entre les pieds d'une console. Tous les catalogues de vente du temps célébraient à l'envi les merveilles du *bleu céleste*, de l'*ancien blanc* et du *vieux céladon*. La

comtesse de Verrue, le prince de Carignan, le duc de Tallard, le comte de Fontenay, M. de Fontpertuis, passaient pour de grands connaisseurs en porcelaines. A la vente de la duchesse de Mazarin, faite le 10 décembre 1781, par le peintre Lebrun, « deux magots de couleur brune, à vêtements d'ancien céladon, de huit pouces de proportion, » étaient adjugés douze cents livres au comte de Merle, — un beau prix pour l'époque !

Je l'avoue humblement, je voulais faire preuve d'érudition sur cette céramique, écrire au moins une fois un article savant. C'était ma plus chère et ma plus douce espérance ; je m'étais mis pour cela à bûcher les bons auteurs ayant écrit sur la matière ; je voulais démontrer que les Romains avaient dû recevoir des porcelaines par les caravanes qui venaient de Tartarie, établir qu'au moyen âge les riches musulmans envoyaient des belles pièces de la Chine en cadeau.

Mais j'ai dû bien promptement renoncer à ma tâche. Comment voulez-vous s'y reconnaître? Pas deux écrivains qui soient d'accord ! Rien que des contradictions dans tous leurs livres : noms, dates, lieux de fabrication, modifiés, transformés suivant le bon plaisir de chacun. Il faut bien en convenir, du reste, ce n'est pas une chose facile de suivre les produits d'un millier de fabriques innovant peu, se copiant au contraire sans cesse depuis bientôt cinq cents ans.

Aussi, devant ce sujet aussi vaste que l'océan, j'ai pensé que le plus sage était de s'en tenir au dernier ouvrage paru, à l'*Histoire de la porcelaine de Chine*, par M. O. du Sartel, avec des sous-titres qui en indiquent l'intérêt varié : origine, fabrication, décors et marques, introductions en Europe, classement chronologique, imitations et contrefaçons.

Et, simplifiant les choses, je suis allé trouver l'auteur,

afin de puiser auprès de lui les renseignements dont j'avais besoin pour faire cette chronique. C'est avec une bonne grâce parfaite que ma demarche a été accueillie.

Issu d'une famille noble qui joua un rôle important au siècle dernier, l'auteur de l'*Histoire de la porcelaine*, après avoir perdu sa fortune et lutté longtemps contre l'adversité, se trouve maintenant à la tête d'une grande situation conquise par un travail persévérant. Il se délasse aujourd'hui de ses fatigues par les douces satisfactions des beaux-arts. Ce savant, cet écrivain distingué n'est certainement pas moins intéressant en racontant ses débuts dans la vie comme officier de marine, qu'en parlant de ses chères porcelaines.

J'ai même retenu de lui un mot que je veux citer. C'était à l'époque où, en partie ruiné, il dut se mettre courageusement au travail. Il opta pour les affaires et vint offrir ses services à un grand industriel. Pour briguer de très modestes fonctions, il expliqua qu'il avait fait beaucoup d'x et d'y, et il ajouta qu'il pensait que ce modeste bagage scientifique pouvait lui être de quelque utilité.

— « Connaissez-vous *la place?* lui demanda le chef de la maisoa.

— » Laplace? répondit-il humblement, pensant, après ce qu'il venait de dire, au grand mathématicien, je l'ai peut-être un peu perdu de vue, je m'y remettrai. »

M. du Sartel est né collectionneur comme on naît poète. Il a patiemment réuni tout d'abord des morceaux de première qualité. Mais, après le plaisir de posséder, il a voulu la satisfaction de savoir. Alors, étudiant ses pièces une à une, il a cherché à les classer, à connaître leur date, à pénétrer leurs inscriptions.

C'était l'époque de l'exposition rétrospective de

l'Extrême-Orient au Trocadéro. M. de Longperrier avait demandé à chacun des exposants une notice pour publier de cette section un catalogue général qui, entre parenthèses, n'a jamais paru. M. du Sartel se mit à l'œuvre, cherchant à s'y reconnaître au milieu de ce labyrinthe de marques. Son ardeur au travail l'entraîna plus loin qu'il ne l'avait pensé tout d'abord et le conduisit à écrire peu à peu une histoire très complète de la porcelaine de Chine. Avec une patience de bénédictin, il releva tous les *Nien-Hao* qu'il put trouver. Ces Nien-Hao, qui sont les armoiries des empereurs de leur vivant, lui donnèrent des dates certaines. Il demanda ensuite à un missionnaire revenu de Pékin la traduction de quelques-uns des ouvrages chinois de notre Bibliothèque nationale, écrivit en Chine pour éclairer certains faits restés obscurs dans son esprit, vit toutes les collections de Paris et de l'étranger et finit par mettre la dernière main à un ouvrage qui est un monument.

C'est la première fois qu'on arrive à reconstituer dans l'ordre chronologique, d'une manière précise, les inventions et les progrès de la fabrication chinoise ; car Jacquemart, dans son ouvrage, s'est borné à classer les porcelaines en familles sur les apparences extérieures du décor. A l'aide des documents qu'il avait amassés, le savant M. du Sartel fit table rase de bien des erreurs qui s'étaient perpétuées jusqu'à nos jours. Stanislas Julien estimait que l'invention de la porcelaine remontait à peu près au commencement de l'ère chrétienne. M. du Sartel apprécie qu'elle ne doit pas être antérieure à la dynastie des Souy, 581 à 618. Avant, les Chinois ne faisaient que de la poterie ou des grès. Or, ce sont pour lui des temps préhistoriques, et il les laisse dans l'obscurité.

J'ai suivi, avec lui, chacune des étapes de cette fabri-

cation. Je veux faire profiter mes lecteurs de mes observations par un résumé très rapide.

De l'année 618 à 1426 de notre ère, les qualités se sont affirmées avec plus de précision. Sous la dynastie des *Tang* (618 à 907) apparaissent les bleus cobalt sous couverte, ainsi que les décors en relief et les émaux en teinte plate posés sur un biscuit presque rugueux.

De 1426 à 1465, au commencement de la dynastie des *Ming,* vient l'époque de *Siouen-te* et de ses continuateurs. Le rouge de fer se montre et avec lui les peintures *Tien-Pé,* émaux appliqués sur biscuit et fixés à une deuxième cuisson.

De 1465 à 1567, époque de *Tching-Hoa* (1465 à 1488) et de ses successeurs, surgit la famille verte, peinture en émaux sur couverte.

De 1567 à 1644, époque de *Wan-li* (1573 à 1620) jusqu'à la dynastie des *Thsing*, reproduction des anciens *Tien-Pé,* peintures vieille famille verte et des *Outsaï*, décors famille verte proprement dite, de l'époque de *Tching-Hoa*, mais dont les bleus sont posés à l'avance sur cru et cuits au grand feu.

De 1662 à 1723, époque de *Khang-hy* et de son prédécesseur, arrivent les bleus fouettés et à la fin de son règne les roses tirés de l'or. C'est la période des belles choses, des flambés merveilleux, des pâtes à ton d'ivoire, des craquelés rappelant la peau de la truite; c'est le grand siècle en Chine, comme celui de Louis XIV en France.

De 1723 à 1796, époque de *Kieng-long*, le sentiment européen surgit; le travail devient plus délicat, la forme des vases s'assouplit, les couleurs s'adoucissent en teintes plus harmonieuses. La famille rose triomphe.

De 1796 à nos jours. Copie et décadence complète.

Formée à l'aide de ces connaissances sérieuses et profondes, la collection de M. du Sartel prenait place à côté de celle de M. Salting, de Londres, qui possède les plus beaux vases de Khang-hy. Elle n'aurait pas certainement pâli près de celle de M. Franck, donnée par lui au British Museum. Elle n'avait pas sans doute les deux vases roses de M. Grandidier, ancien conseiller d'État, ni autant de bouteilles monochromes, de flambés et de céladons que celle de M. Cernuschi, mais elle possédait une théière en forme de lettre en tout point semblable à celle qui fait l'ornement du cabinet de M. Gentien. La série de morceaux de la famille verte luttait avec les pièces de même sorte de M. Frédéric Poiret. Reconnaissons cependant la supériorité de la réunion si extraordinaire d'assiettes à revers rouge de Mme la baronne Salomon de Rothschild et des charmantes tasses coquilles d'œuf, aux délicates miniatures, possédées par M. Fournier père, l'un des doyens de la curiosité.

Toutes ces belles choses recueillies de tous côtés, à l'hôtel Drouot et chez les marchands de curiosités, poursuivies dans les vitrines des amateurs, enlevées dans de lointains voyages en Hollande, en Belgique, en Angleterre, M. du Sartel s'en est récemment séparé, et comme les belles ventes de porcelaines de Chine sont rares et qu'on les compte depuis le commencement du siècle, il a fait imprimer un beau catalogue, complément indispensable de son *Histoire de la porcelaine*. Accompagné de belles illustrations dans le texte, il restera non dans la mémoire, mais sur les rayons de toutes les bibliothèques des *lettrés* parisiens.

J'approuve fort la manière dont a été rédigé ce catalogue. C'est un progrès réel. Jacquemart avait horreur du langage ordinaire. Il faisait un abus de termes et de mots trop savants qui n'en finissaient plus.

Je hais fort, en ce qui me concerne, ce langage emprunté aux *Précieuses ridicules* qu'il employait. Il disait *chrysanthemopæonienne* pour chrysanthème et pivoine. Avec lui, les dessins étaient *chatironnés*, les décors *hiératiques*, la mosaïque *chlatrée*, les potiches *turbinées*. Les tasses avaient la forme de l'*hibiscus*, les bols se qualifiaient *subhémisphériques*, le bleu, *célanodoïde;* la bouteille s'appelait *lagène* et la coupe devenait *libatoire*.

Ces dénominations, à l'usage des raffinés, ont toutes disparu dans le catalogue de M. du Sartel; mais, à sa place, j'aurais même supprimé encore les ornements *archaïques,* les bleus *agatisés*, les bouteilles *piriformes*, les coupes *campanulées* et les cornets à *anneau médian*. Je suis pour les termes intelligibles pour tous, excepté pour les auteurs savants qui font des dictionnaires. Les catalogues d'autrefois étaient des modèles de clarté et de simplicité.

Les ventes de Chine sont rares depuis le commencement du siècle. On les compte. Avant celle de M. Barbet de Jouy, faite le 24 mars 1879, par les soins de Mannheim, où de simples assiettes dépassèrent cinq cents francs, et de toutes petites tasses plusieurs milliers de francs, nous ne connaissons que la vente de la duchesse de Montebello, qui dura près d'un mois, et celle de M. Sechan, en mars 1875, ne comprenant pas moins de 375 numéros.

L'exposition de cette collection, choisie avec autant de goût que de bonheur, a mis en émoi tout le monde de la curiosité. Elle a été un événement, une fête, un réveil pour l'émulation des amateurs.

Pendant quelques jours, en tournant doucement autour de la salle n° 8 de l'hôtel Drouot, on pouvait, contemplant ces merveilleuses porcelaines, faire sans

fatigue et sans danger, en deux heures, un voyage de quatre mille lieues, du plus haut intérêt.

Impossible de rester froid devant ces formes bizarres et ces éclatantes couleurs. Je les vois encore, ces belles potiches où sur l'azur se jouaient, à travers de folles arabesques, des enfants, des dragons, des chimères, toutes les créations de ces étranges fantaisistes.

Quelle couleur! ce cornet bleu turquoise finement truité, à décor en relief imitant les bronzes antiques. Quel éclat! cette bouteille élégante de profil, riche d'émail, couverte de rouge profond dont les reliefs laissaient entrevoir la pâte d'un beau ton d'ivoire. Bonnat n'est pas plus coloriste.

Que signaler ensuite de préférence? Tout était rare et curieux.

Une merveille! cette jarre à vin à décor bleu turquoise avec son paysage où se rencontrent deux philosophes! Véronèse n'eût pas mieux fait.—Unique, ce vase rouleau, au fond bleu fouetté imitant les ondulations des flots! — Cette théière ayant la forme d'une lettre d'écriture, composée de *Fo* et de *Cheou* (bonheur et longévité), avec son bec en argent et son anse en ivoire gravé, avait dû appartenir à quelque gros mandarin à plusieurs boutons. — Ce grand plateau, drageoir à neuf compartiments mobiles qui, réunis, forment une fleur de *nelumbo* épanouie, provenait sans doute du Palais d'Été.— Ces assiettes, décorées au marli d'un damassé blanc, avec un écu d'azur portant le chiffre D. B. en or, avaient été fabriquées certainement par ordre de la comtesse du Barry.

C'était *inouï d'inouïsme*, aurait écrit un romantique.

Qu'ajouterons-nous pour finir?

A la vente qui a duré trois jours et qui a produit 130,000 francs, cette collection superbe, estimée,

enviée, a été chaudement disputée par de nombreux amateurs.

Tout ce qui était décoratif a été acheté par Mme Delacour, M. Édouard André, M. Léon Fould, par l'habile et aimable M. Auguste Sichel, qui connait le chine à merveille et par M. Durlacher, un des plus riches marchands de Londres.

Le musée de Sèvres, restant dans son rôle, a poursuivi tout ce qui touchait à la partie scientifique. Bon nombre d'objets sont allés également dans la collection particulière de M. Lauth, le savant administrateur de notre manufacture.

Quelques pièces enfin, objets d'étude, sont rentrés joyeusement au logis. Ce n'était pas les plus séduisantes à l'œil, mais c'étaient les plus anciennes. Ne seront-elles pas de nouveau le noyau d'une nouvelle série? « Qui a bu boira, » dit un vieux proverbe. M. du Sartel, nous le croyons, n'a pas dit un dernier adieu aux satisfactions du collectionneur. Il sait trop de choses maintenant pour s'en tenir là.

LISTE DES PRIX DE LA VENTE DU SARTEL.

VASES ET BOUTEILLES.

NUMÉROS DU CATALOGUE

1. Jarre à vin. Très ancienne porcelaine grise et épaisse, à décor archaïque délimité par des filets en relief et composé de bordures à faux godrons. Sur la panse, un paysage dans lequel se rencontrent deux philosophes. Décor émaillé sur biscuit, partie bleu turquoise, partie en biscuit. Adjugée 1,120 fr. Acquéreur M. *Édouard André.*

2. Vase à vin, fond gros bleu. Décor modelé en haut re-

NUMÉROS DU CATALOGUE

lief, composé d'une collerette imitant un retz à pendeloques au-dessous de laquelle dansent quatre personnages symétriquement rangés. 825 fr. (*Duranton.*)

3. Potiche pataude. Décor sur fond bleu turquoise présentant des parties émaillées en jaune et en lilas clair. Dans un paysage, Cheou-Laou, assis au milieu des attributs de la longévité. La tête entourée d'un limbe, il reçoit la visite de saints personnages, les Pa-Chen. 410 fr.

6. Paire de potiches couvertes. Décorées de bordures mosaïques reliées par des bandes semblables divisant la panse en trois compartiments occupés par un chien de Fô jouant avec une boule. Décor peint sur cru en rouge de cuivre et en bleu alternativement clair et foncé. 815 fr. (*Legrand.*)

10. Cornet à anneau médian. Décor sur cru en blanc et en rouge de cuivre, avec parties céladon et blanc sur blanc légèrement en relief. Sujet : un personnage vêtu de la robe de toutes les castes, exécute une opération magique. Marqué du Nien-Hao : *Ta-Ming-Siouen-Tenien-Tchi* (1426-1436). 160 fr. (*Bing.*)

14. Paire de vases couverts, de forme ovoïde et panse cannelée, décorés bleu sous couverte de bordures et de quatre médaillons à personnages. Marquée du Nien-Hao : *Ta-Ning-Tching-Hoa-Nien-Tchi* (1465-1488). 350 fr. (*Legrand.*)

16. Cornet à couverte céladon bleu pâle. Décoré de dragons et de rinceaux ornementés et ciselés sur cru (*restauré*). Marqué du Nien-Hao : *Kia-Tsing* (1522-1567). 520 fr. (*Lauth*, directeur de Sèvres.)

17. Jarre à vin munie de son couvercle formant bouchon. Décorée de Fong-hoang et de pivoines en bleu sous couverte se détachant sur fond émaillé jaune impérial. 460 fr. (*Baron de Beurnonville.*)

18. Bouteille de forme bulbeuse. Décorée avec les émaux de

NUMÉROS DU CATALOGUE

la famille verte et avec du bleu cobalt posé à l'avance sur cru, de rinceaux feuillus, de deux dragons à cinq griffes et de deux Fong-hoang. Marquée au col du Nien-Hao : *Wan-li* (1573-1620). 410 fr.

21. Petit vase potiche émaillé sur biscuit, vert feuille de camélia fortement irisé. Pièce très rare, couvercle moderne (*restauré*). 355 fr. (*Bing.*)

23. Vase carré à col cylindrique. Décoré d'un fond vert piqueté à fleurs et papillons, avec médaillons réservés contenant des modèles, des paysages ou des fleurs. Marqué des mots *Ou-Lu-Tche*, gravés à la pointe dure sur émail. Composé par un compagnon de *Ou*. Le peintre Ou vivait sous l'empereur Wan-li (1573-1620). 920 fr.

26. Vase à fond noir. Décoré en émaux de la famille verte, de rochers, de pêchers à fleurs teintées vert pâle, autour desquelles voltigent des oiseaux. Marqué du Nien-Hao : *Tching-Hoa* (1465-1488). 510 francs. (*Fournier.*)

27. Bouteille sphérique à col long et étroit, munie d'une couverte brune fortement irisée et régulièrement craquelée, sur laquelle se détache un pêcher en fleurs, peint avec de la barbotine blanche et rehaussée ensuite de bleu cobalt. Très belle pièce. 900 fr. (*Bing.*)

28. Bouteille piriforme. Décorée d'un fond à écailles peintes en bleu sous couverte, semé de neuf médaillons style persan. 275 fr. (*Fournier.*)

35. Vase à col très évasé et à piédouche. Décoré en émaux de la famille verte, d'une grande richesse de ton. Sur la panse, une large collerette à lambrequins fond vert piqueté. 1,880 fr. (*Baron de Beurnonville.*)

52. Petit vase à couverte grise, craquelée. Décoré de zones et de têtes de lion en terre de boccaro, en relief. 42 fr. (*Musée de Sèvres.*)

54. Petit vase à anses, dont la couverte épaisse, transpa-

NUMÉROS DU CATALOGUE

rente et craquelée, est colorée d'un beau vert émeraude. 90 fr. (*Musée de Sèvres.*)

56. Vase losange, à couverte pourpre foncé; cette couverte, en coulant sur les parties saillantes, a accentué en blanc le décor. 440 fr. (*Bing.*)

57. Paire de vases à anses et de forme simulant chacun deux vases carrés pénétrant l'un dans l'autre suivant une section longitudinale. Ils sont à couverte craquelée, grise, marbrée de teintes verdâtres et flambée de rouge pourpre foncé; couverte *Ma-Sei-Yeau*, « poumon de cheval. » 900 fr. (*Bing.*)

59. Petit vase légèrement aplati et à anse fond bleu et gris, flambé de rouge éclatant. Variété de couverte *Tsi-Hong-Yeou*, rouge flambé. 500 fr. (*Bing.*)

60. Grande bouteille à couvercle rouge brun, jaspée de rouge sanguin. Variété de couverte *Ma-Kan-Yeou* (foie de cheval). Garniture moderne en bronze doré. 2,500 fr. (*Edouard André.*)

61. Bouteille de forme bulbeuse et à anses en porcelaine opaque, ayant quelque apparence de pâte tendre. Elle est décorée, sur couverte blanche ordinaire, d'une seconde couverte rouge pourpre *Tsi-Hong*, qui, en coulant sur les parties saillantes, les a fait transparaître en teintes moins foncées du rouge au blanc pur. 620 fr. (*Lauth, directeur de Sèvres.*)

64. Vase rouleau à médaillons bleu fouetté, ornés de dessins en or, se détachant sur un jeté de rinceaux feuillus à grandes pivoines en émaux de la famille verte, ainsi que les bordures qui encadrent le tout. 1,000 fr. (*Durlacher.*)

67. Paire de vases rouleaux, fond bleu fouetté à sujets réservés, peints avec les émaux de la famille verte. Ces sujets représentent un grand personnage entouré sur l'un des vases des emblèmes de la postérité et de la longévité, et, sur l'autre, de ceux de la richessse et des honneurs. 2,000 fr. (*Lange.*)

NUMÉROS DU CATALOGUE

68. Vase balustre à décor analogue (fêlé). 680 fr. (*Goetz.*)

69. Vase rouleau, fond bleu fouetté, à dessins or imitant les ondulations des flots, au milieu desquels se jouent des poissons rouges; hauteur, 45 centimètres. 1,000 fr. (*Durlacher.*)

70. Vase rouleau, semblable au précédent, mais où les poissons sont un peu moins grands. 1,000 fr. (*Edouard André.*)

80. Paire de potiches couvertes, décorées dans le genre japonais de Hizen, de bordures à lambrequins fond rouge lisérés de bleu. Sur la panse, des buissons fleuris, dont les troncs noir mat sont rehaussés d'or; les fleurs, de forme ornementale rappelant la pivoine ou l'œillet, sont peintes en rouge de fer ou en or. Couvercles surmontés d'un chien de Fô en biscuit. 2,050 fr. (*Wintrop.*)

90. Cornet bleu turquoise finement truité, à anneau médian, et décor en relief imité des bronzes antiques. 1,090 fr. (*Mme Jacoby.*)

91. Vase fuselé, décoré de bordures et de modèles finement peints avec les émaux de la famille verte. Le décor se détache sur un fond de bouclettes brunes. L'orifice est garni d'un large cercle en argent, dentelé et gravé (*cassé au col*). 1,900 fr. (*Musée de Sèvres.*)

92. Vase décoré en émaux de la famille verte, d'un fond vert piqueté, semé de fleurettes et d'attributs de lettré, quatre médaillons et deux grands panneaux réservés où se trouvent des paysages. 2,000 fr. (*Edouard André.*)

104. Vase à double enveloppe; celle extérieure, de forme hexagonale, est réticulée à jour et recouverte d'une glaçure jaunâtre. 140 fr. (*Cernuschi.*)

105. Vase balustre à décor émaillé en plein, vert jaune paille, lilas clair et blanc. Fond quadrillé et médaillons contenant chacun un chrysanthème ornemental. 380 fr. (*Montefroie.*)

NUMÉROS DU CATALOGUE

107. Paire de potiches couvertes, fond émaillé rouge d'or, semé de chrysanthèmes polychromes et à réserves ornées de plantes fleuries. 3,300 fr. (*M*me *Boiss.*)

108. Potiche couverte, fond émaillé rose du Barry, à décor semblable à celui des deux précédentes (*un peu brisée*). 1,500 fr. (*M*me *Boiss.*)

118. Petit vase carré, à couvercle noir, jaspé de bleu céleste, simulant une pierre dure. Il est orné de reliefs frottés d'or, ainsi que l'intérieur et le dessous du pied. Cette pièce, d'une grande rareté, porte le Nien-Hao, en cachet, *Kien-Long* (1786-1796). 880 fr. (*Bing.*)

STATUETTES, PITONGS ET OBJETS DIVERS.

145. Long pitong carré, posé dans son pied ajouré, décoré en haut-relief d'une branche de pêcher, de grues et de bordures peintes en émaux de la famille verte (*restauré*). 660 fr.

146. Sorte de presse-papier, creux, rectangulaire. Décoré, en plein sur biscuit, de rinceaux, grandes fleurs sur fond gris violacé, piqueté de noir. 250 fr. (*Fould.*)

154. Plateau en forme hexagonale, supporté par des pieds contournés. Décoré sur biscuit de peintures vieille famille verte. 450 fr. (*Durlacher.*)

158. Réservoir à eau pour encrier, composé d'un pied sur lequel s'appuie, en l'inclinant, un personnage endormi, coiffé du bonnet des lettrés. La pièce est finement décorée sur biscuit, le pot fond vert à chevaux, perles et pierres sonores, symbole de l'écriture, du talent et de la justice. Le personnage est enveloppé d'une longue robe lilas clair, semée d'ornements et du caractère de longévité émaillé en vert (*fêlé, fracturé avec des manques*). 800 fr. (*Durlacher.*)

177. Trépied couvert, à longues oreilles, bleu turquoise intense, finement truité. 220 fr. (*Cernuschi*).

179. Fontaine-applique, de forme européenne, avec émail de la famille verte. 610 fr.

NUMÉROS DU CATALOGUE

193. Deux petits crapauds en biscuit grisâtre, à petits points blancs en relief. 50 fr. (*Cernuschi.*)

194. Deux statuettes, bleu turquoise céleste et représentant deux personnages montés chacun sur un gros crapaud. 240 fr. (*Fould.*)

195. Deux petites statuettes, décorées en émaux de la famille rose, représentant l'un des Pa-chen, debout sur un rocher. 220 fr. (*Brissac.*)

197. Chat assis, à couverte flambée, simulant un pelage gris bleuâtre tacheté de brun. 200 fr. (*Edouard André.*)

204. Sceptre de mandarin. Famille rose. Orné d'un Fong-hoang. 100 fr. (*Marquis de Thuisy.*)

215. Coupe ovale, jaune impérial, ornée en relief d'une branche de magnolia fleurie et émaillée au naturel. 170 fr. (*Bing.*)

216. Bol double cul-de-poule, à couverte café au lait. Décor intérieur et extérieur de la famille verte. 150 francs. (*Grandidier.*)

225. Coupe de mariage, en forme de rhyton, représentant une tête de buffle bridé. Décoré sur biscuit gris violacé (*réparée*). 450 fr. (*Léon Fould.*)

238. Coupe campanulée à trois lobes, émaillée vert clair, bleutée à l'intérieur. Rinceaux verts sur fond noir à l'extérieur. 135 fr. (*Musée de Sèvres.*)

PLATS ET ASSIETTES.

249. Petit plat, décoré en bleu sous couverte. 140 fr. (*Fournier.*)

250. Assiette décorée sur le marli d'un fond vert à bouclettes noires et guirlandes de fleurs et fruits. 230 fr. (*Fournier.*)

251. Petit plat vert, feuille de camélia, décoré d'attributs, disposés en bordure et au centre d'un vase de fleurs, dessiné au trait, gravé et émaillé, jaune ou violet. 260 fr. (*Donné au musée de Sèvres par M. du Sartel.*)

252. Assiette décorée d'une bordure verte à réserves de

NUMÉROS
DU
CATALOGUE

fleurs et de cinq médaillons fond rouge de fer, à jeux d'enfants. Marquée du « brûle-parfums carré à quatre pieds. » 101 francs. (*Fournier.*)

254. Grand plateau drageoir de même forme que le précédent. Décoré de chrysanthèmes à fleurs jaunes ou lilas, sur fond blanc de riz. 1,450 fr. (*Joseph.*)

255. Grand plateau drageoir de même forme, à décors de fleurs et oiseaux sur fond vert. 1,000 fr. (*Joseph.*)

267. Plat à décor famille verte, bordure et rocher fleuri sur lequel est posé un faisan doré. Marqué du Nien-Hao : *Khang-Hy*. 140 fr. (*Mannheim.*)

271. Plat décoré d'une bordure bleu fouetté, à dessins or et médaillons réservés, ornés de paysages ou de buissons fleuris. Au centre, un épisode de roman, peint, ainsi que les médaillons en émaux de la famille verte (*fendu*). Marqué « à la pierre sonore et enrubannée. » 420 fr.

272. Plat semblable au précédent, sauf que le centre est occupé par un paysage. 565 fr. (*Fournier.*)

273. Petit plat, à bords légèrement campanulés et dont le décor indique une pièce fabriquée pour l'usage du palais impérial. 255 fr. (*Seutsch.*)

274. Plat semblable au précédent. 220 fr. (*Lange.*)

278. Plat, bleu turquoise truité, à décor de rinceaux feuillus, portant des chrysanthèmes ornementaux gravés dans la pâte. Marqué à la pierre sonore enrubannée. 280 fr. (*Fournier.*)

284. Plat à couvercle imitant le bronze maculé de taches d'oxyde. Il est orné, en relief, d'un anneau formé des Pa-Koua, au centre duquel se trouve le Yang et le Yin. 200 fr. (*Musée de Sèvres.*)

289. Assiette richement décorée sur le marli d'un fond mosaïque vert tendre à trois réserves de fleurs et au centre d'un jeté de tiges fleuries, sur lequel se détache, en réserve, un éventail orné d'une plante à fleurs roses et d'un faisan argenté. 345 fr. (*Fournier.*)

NUMÉROS
DU
CATALOGUE

292. Assiette décorée d'une bordure verte cailloutée, à fleurs de pêcher rouge de fer et réserves contenant un coq ou une perdrix. 110 fr. (*Grandidier*). (Égrenure.)

300. Assiette creuse, décorée sur le marli de bordures à rinceaux d'or, émaillés bleu ou rose et d'un damassé blanc. Au centre, des plantes en fleurs sur lesquelles sont posés deux chardonnerets. 420 fr. (*Édouard André.*)

301. Plat décoré d'un dentelé or le long des bords. 320 fr. (*Donné au musée de Sèvres par M. du Sartel.*)

302. Deux assiettes porcelaine coquille d'œuf, à revers rouge, l'une 490 fr., l'autre 435 fr. Décorées sur le marli de bordures à réserves de fleurs et à médaillons.

311. Assiette, famille rose. Décorée au centre du sujet dit « à la nourrice. » 230 fr. (*Edouard André.*)

312. Assiette, famille rose. Décor dit « aux bottes. » 180 fr. (*Lange.*)

315. Petit plat, famille rose, dit « repas de poissons. » 402 fr. (*Jullien.*)

317. Assiette décorée sur le marli d'ornements, et, au centre, d'armoiries à un écu d'azur à deux bars et trois étoiles d'or. 130 fr. (*Mannheim.*)

349. Grande théière ayant la forme d'un caractère d'écriture chinoise, composé de Fô et de Cheou (bonheur et longévité) en entrelacs. Au centre, un cartouche. Le déversoir a la forme d'un S. Décor sur biscuit de rinceaux vert foncé à grandes pivoines violettes sur fond jaune. L'anse est en ivoire gravé et cette monture est japonaise. 2,600 fr. (*Édouard André.*)

380. Deux tasses et soucoupes ornées à l'intérieur d'un léger décor bleu sous couverte et de fleurettes émaillées. Extérieur décoré sur biscuit d'un fond noir à fleurs de pêcher et de deux cartouches vernissés de blanc. Marquées « à la fleur de nélumbo : » l'une 255 fr., à *Gœtz;* l'autre 250, à *Sichel.*

NUMÉROS
DU
CATALOGUE

388. Tasse et soucoupe en porcelaine coquille d'œuf. Décor famille rose. 300 fr. (*Lange.*)

390. Tasse et soucoupe ornées d'un paysage peint à l'encre de Chine et rehaussé de quelques touches émaillées. 50 fr. (*Grandidier.*)

XXX

Trois ventes des Charavay. — Les autographes de femmes. — Opinion d'Armand Barbès sur les Anglais. — Le Jockey-Club expliqué par Cavour. — On demande un éditeur. — Alexandre Dumas sauvant la France aux journées de Juillet. — Une canne de vingt-cinq mille francs. — *Monsieur Nabucho de Nozor.* — Le Bellérophon et la *chimère.* — Le cordonnier Antoine Simon. — Portrait de Jean-Jacques Rousseau par La Tour. — Piron et la *rocaillomanie.* — La cote des présidents des États-Unis. — Le marquis de Sade, patron des pornographes. — Les feuilles d'automne de la calomnie. — Le comte de Tressan et Mme de Boufflers.

Paris, 10 juin.

Trois ventes d'autographes en trois jours! deux, le 25 et le 30 mai, par Étienne Charavay, ce bénédictin laïque; la dernière, par Eugène Charavay, ce digne fils de son père, le lendemain 31 mai.

Elles valent bien certainement la peine de s'y arrêter, ces ventes d'autographes. La curiosité y trouve toujours son compte. C'est souvent l'histoire vue de son côté le plus amusant et le plus vrai.

Quelle aubaine pour ceux qui savent avec intelligence enrichir d'autographes les ouvrages de leur bibliothèque! Rien n'est charmant en ouvrant un volume comme d'y trouver un mot de l'auteur sur son livre.

La première vente, faite par Me Maurice Delestre a dispersé de tous côtés, *formée par un grand seigneur*

russe (?), une collection qui s'étendait du xve siècle jusqu'à nos jours. Il y avait de tout. Les lettres de femmes y abondaient. Ce sont des autographes aujourd'hui fort à la mode : lettres de Mme de Montespan à Lauzun, de la comtese de La Fayette, de la marquise de Pompadour, de Mme de Graffigny, de la baronne de Krudener, de la comtesse de Rémusat, de la duchesse d'Abrantès, de la baronne de Staël, de la Malibran, de Harriet Smithson, la femme de Berlioz, et de bien d'autres encore, qui dorment aujourd'hui dans la tombe, livides, en proie aux vers, et que l'imagination nous fait revoir telles qu'elles étaient alors, fêtées, admirées, charmantes et spirituelles.

Parcourons rapidement ces précieux dossiers :

Un billet de *Balzac*, au baron André, nous rappelle le surnom dont les petits journaux d'alors affublaient l'auteur de la *Comédie humaine*. Vendu, 20 francs.

« Votre maigre est accepté avec reconnaissance par l'*homme gras*, puisque tel est le sobriquet que me vaut dans les journaux ma prestance. »

Comme elle est loin déjà, cette amusante fantaisie de Gautier : *de l'obésité en littérature!* où il passait en revue tous les artistes de genre de l'époque. Ils avaient tous autant de graisse que de talent :

« Voyez M. de Balzac, disait-il, le plus fécond de nos romanciers. C'est un muid plutôt qu'un homme. Trois personnes, en se donnant la main, ne peuvent parvenir à l'embrasser et il faut une he re pour en faire le tour. Il est obligé de se faire cercler comme une tonne, de peur d'éclater dans sa peau. »

Nous avons l'opinion d'*Armand Barbès*, ce Caton

révolutionnaire, sur les Anglais, qui lui étaient aussi antipathiques en 1858, qu'ils le sont aux Egyptiens en 1882.

Ces frères insulaires ont toujours été ainsi : fort insolents avec les faibles et passablement lâches avec les insolents.

36 francs.

Boieldieu raconte ses démêlés avec la danseuse, Mlle Clotilde, sa femme. Coquette et légère, elle était plutôt faite pour jouer au théâtre les rôles de Vénus et de Psyché, que pour être la compagne d'un grand homme. C'est elle qui disait : « Je n'irai pas m'abîmer la figure à sourire. » Séduit par ses charmes, Boïeldieu l'avait cependant épousée, bien inutilement, puisqu'ils n'en étaient plus à se rien refuser l'un à l'autre. L'idylle avait duré six mois. Seul, le pauvre compositeur avait pris au sérieux sa houlette de berger. Il était allé en Russie cacher ses chagrins. Il y resta longtemps ; mais il lui fallut revenir pour s'occuper de son divorce, ce qui le força à donner sa démission de maître de chapelle de l'empereur Alexandre de Russie. Dans cette lettre qui renferme bien des tristesses, Boieldieu ajoute, pour se consoler, qu'il va donner au théâtre *Jean de Paris :*

« C'est un ouvrage très gai, très brillant, sur lequel on compte beaucoup à Feydeau. J'en ai beaucoup soigné la musique ; en la composant, je me suis cru souvent à Saint-Pétersbourg. »

Jean de Paris fut représenté avec un grand succès le 4 avril 1812.

76 francs.

Curieuse épître de *Cavour*. Le futur promoteur de l'unité italienne se trouve à Paris. Il explique ce

qu'est le Jockey-Club et comment ce cercle fonctionne.

« Les Français sont en majorité au Club. On en trouve de tous les partis et presque de toutes les classes de la société. La politique est bannie. Celui qui voudrait élever une discussion de ce genre serait rappelé à l'ordre par le comité et, s'il récidivait, on l'exclurait du Club. Vous pouvez vous en convaincre en apprenant que dans le comité se trouvait le prince de la Moscowa et le marquis de La Rifaudière, qui s'est battu pour l'honneur de la duchesse de Berry, quand les carlistes voulaient encore en faire une chose problématique. Le Club contient des Italiens parmi lesquels le prince Belgiojoso, si célèbre par sa belle voix dans les salons de Paris et dans les mauvais lieux ; des Anglais, entre autres lord Seymour et lord Yarmouth. Les principaux membres se divisent en quatre catégories : *joueurs*, *promoteurs des courses*, *amateurs des parties fines* et *farceurs*.

100 francs.

Il n'est pas toujours facile de trouver un éditeur, même avec du talent. Cela arrive aux meilleurs auteurs, témoin *Marceline Desbordes Valmore*, qui écrivit de charmantes poésies et de délicieuses romances réveillant les plus frais parfums de la jeunesse et dont Paër et Garat firent souvent la musique. Elle s'adresse à Mélanie Waldor, son amie, qui signait *Un bas bleu* dans *la Patrie*, et lui parle, sans doute, de son livre *Jeunes Têtes* et *Jeunes Cœurs*.

Paris, 2 août 1851.

« Ma chère amie, dans ce grand ouragan qui pousse nos petites barques, je ne sais plus guère où je vas. M. Dumont n'imprime plus. Charpentier frissonne à la vue d'un manuscrit, et ces deux-là composaient pour moi la compagnie des éditeurs. En avez-vous un qui serait abordable. »

25 francs.

Ailleurs, le grand et bon *Dumas 1er*, emporté comme

toujours au delà de la vérité par son imagination féconde, raconte à son amie, Mélanie Waldor, qu'il a fait, *à lui tout seul*, la révolution de Juillet et qu'il est appelé désormais aux plus hautes destinées.

2 août 1830.

« Je me suis battu comme tu sais que je peux me battre. Le général de Lafayette m'a embrassé à l'Hôtel-de-Ville et m'a chargé d'une mission extrêmement importante. J'ai été obligé de partir à l'instant. Je n'ai reçu qu'une égratignure à la main. Ma position est maintenant belle et bonne. »

Ton ALEX.

61 francs.

Très galant, le grave *Gohier*, membre du Directoire, l'ancien collègue de Barras et de Sieyès, dans son épître à Mélanie Waldor, écrite à l'époque où, retiré du monde, vivant en sage, il cultivait à la fois son jardin et les muses. Elle se termine par ces vers :

J'aime à vous lire et j'aime à vous entendre !
Waldor, plaignez un vieillard malheureux,
Quand il n'a qu'un seul cœur, de l'avoir aussi tendre.

20 francs ce poulet parfumé du vieux conventionnel sur le retour.

Tous, nous sommes sensibles à la critique ; les compositeurs de musique comme les autres. *Hérold* n'y échappait pas. Il le prouve dans sa lettre à M. Bohain, directeur de l'ancien *Figaro* en 1829. Elle est dirigée contre un *Monsieur de l'orchestre* de l'époque :

« Je n'ai pu procurer à l'un des rédacteurs de votre journal l'autorisation d'assister à la répétition générale de mon opéra, *la Belle au bois dormant*. Il a publié sur moi des articles malveillants. Je me trouve en conséquence forcé de suspendre mon abonnement

au *Figaro*, ne voulant pas procurer moi-même à mes amis, quand ils me visitent, la lecture des choses fâcheuses qu'on imprime à mon adresse. »

60 francs.

Un billet de *Jules Janin*, remerciant un ami de l'envoi d'une canne, nous ramène à Balzac.

« J'ai bien peur qu'en me voyant avec votre canne on ne me prenne pour M. de Balzac, dont le jonc vaut, à ce qu'il dit, vingt-cinq mille francs. »

25 francs.

Alfred de Vigny raille ainsi, avec un esprit charmant, les travers de l'insecte humain.

En ce siècle qu'on dit siècle d'égalité,
Et que j'appelle, moi, siècle de vanité,
Chacun, pour y pouvoir trouver la particule,
Travaille sur son nom et le désarticule ;
Et le vainqueur de Tyr, s'il existait encor,
Signerait, j'en suis sûr, Nabucho de Nozor.

Pour 6 francs, ces six jolis vers.

A citer, une très importante lettre de *Joseph de Maistre*, l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, adressée, en 1815, au prince Dolgorouki, au moment où Napoléon venait de partir pour son exil sur le rocher de Sainte-Hélène. Pas bien tendre pour le colosse, l'illustre écrivain. C'est le *coup de pied* du philosophe; mais il pèsera peu sur la croupe du vieux lion mort.

Paris, 12-24 octobre 1815.

« Je pense que l'on peut parler maintenant de *Buonaparte*, comme s'il était mort. Ses vices nous ont sauvé de ses talents. Malheureusement en montant sur le *Bellérophon* qui, pour la première fois, a vaincu la *Chimère*, il n'est pas mort tout entier ; son esprit nous

reste. Cet esprit est un mixte composé de son propre venin et de celui de ses prédécesseurs, et ce venin subtil se glisse de tout coté. Heureusement que la Providence protège la France. Le vieux livre *Gesta Dei per Francos* peut être augmenté de siècle en siècle. Rien de grand ne se fait dans notre Europe sans les Français. Ils ont été à cette époque ridicules, fous, atroces, tant qu'il vous plaira, mais ils n'en ont pas moins été choisis pour être les instruments de l'une des plus grandes révolutions qui se soient faites dans le monde et je ne puis douter qu'un jour (qui n'est pas loin peut-être), ils indemniseront le monde de tout le mal qu'ils lui ont fait.

Adjugée 1,000 francs.

Femme trop sensible, mais pleine de cœur, Marie Garcia, la *Malibran*, devenue plus tard Mme de Bériot. Elle se met à la disposition d'une artiste pour une représentation à son bénéfice. On n'est pas plus aimable. C'est le dévouement qui parle :

« Ne craignez pas de me fatiguer ni d'abuser de mes forces. Ordonnez, je suis à vos ordres. J'apprendrai dix rôles à la fois, si vous voulez, en anglais, français, chinois, italien, allemand, enfin pourvu qu'en le faisant, j'aye l'assurance de vous être utile et agréable. »

105 francs.

Bernardin de Saint-Pierre essayait quelquefois du système de Molière. Le 14 juin 1789, il complimente en ces termes une dame sur sa romance de *Paul et Virginie :*

« Mon premier soin a été de la lire à ma domestique, bonne femme de campagne, toute simple, qui a fondu en larmes. Je vous prie de me permettre de faire imprimer cette romance, dont tout le monde me demande des copies. J'en emploierai le bénéfice à faire habiller, à l'entrée de l'hyver, de pauvres enfants, en mémoire de Paul et Virginie et de la vôtre.

65 francs.

Le cordonnier *Simon,* décapité avec Robespierre, en 1794, signe le bulletin de la santé du petit prisonnier du Temple, sur une pièce imprimée avec l'en-tête de la Commune de Paris, et contresignée des commissaires *Riollot*, *Massé*, *Dericquehem* et *Lasnier*.

Paris, 19 novembre 1792.

« Louis a passé la nuit assez tranquillement, ayant moins toussé que la précédente, de l'avis du citoyen Monier, médecin. Il a pris ce matin du petit-lait et le continuera quelques jours. Ensuite il prendra quelques légers purgatifs, ce qui n'annonce qu'une légère ndisposition. »

740 francs pour ce très rare document historique.

Et pour finir, de précieux documents pouvant servir aux lettrés à faire d'importantes publications.

Du *comte Jean de Schouvalow*, l'un des nombreux amants de l'impératrice Élisabeth de Russie, treize lettres en français à son ami Voltaire, auquel il adresse des matériaux pour une *Histoire de Pierre le Grand.* — Correspondance vendue 4,000 francs.

Trois lettres du *maréchal Ducroc* à Bourienne, sur les préliminaires de la bataille d'Austerlitz. — 2,000 francs.

Un manuscrit inédit de *Mérimée*, la *Bataille*, nouvelle faite par l'auteur à l'âge de vingt et un ans. — 1,000 francs.

Le *Meunier d'Angibault*, roman en cinq journées, publié en 1845, manuscrit de *George Sand*, avec ses ratures et ses corrections : 2,000 francs, et celui du troisième volume d'*Isidora,* paru en 1847 : 200 francs.

Vingt lettres du *comte de Pontécoulant*, sur la

défense de la Belgique par les Français en 1814. — 1,900 francs.

Une symphonie autographe et inédite de 32 pages de *Rossini*, avec la copie des parties d'orchestre, prête par conséquent à être exécutée. — 500 francs.

L'inventaire de la *succession de la duchesse d'Orléans*, Élisabeth-Charlotte de Bavière, mère du Régent et belle-sœur les Louis XIV. Tout ce que renfermaient ses appartements au Palais-Royal, à Versailles et à Saint-Cloud, figure dans cet inventaire. La garde-robe, l'argenterie, les bijoux, les voitures, les chevaux, les médailles, les meubles, sont tour à tour prisés. Le libraire Lebreton inventorie, pour sa part, la bibliothèque en un catalogue de 59 pages. Il l'estime à 7,833 livres, 5 sous.

Conclusion : en additionnant les colonnes du prix dans chaque page, on arrive au total de 39,813 francs pour la vente du 25 mai.

Cinq jours après, le 30 mai, Mᵉ Maurice Delestre, armé de son marteau d'ivoire, monte à sa tribune, et Étienne Charavay s'assoit de nouveau à sa petite table avec ses dossiers gris, que tous les amateurs connaissent. Dans l'intérieur de ces chemises se trouve l'autographe, et sur chacun, portant le numéro du catalogue, le sommaire coupé dans le catalogue et collé avec soin.

Cette fois il s'agit des cabinets des défunts B. Fillon et L. Pottier, le libraire.

Réunion moins importante que la précédente. Peu de gros prix, à part quelques pièces d'un très grand intérêt anecdotique. C'est ainsi que le commissaire-priseur a adjugé, 600 francs, une très belle lettre de

Jean-Jacques Rousseau à la marquise de Créqui, où se trouvait ce curieux passage :

Montmorency, 13 octobre 1758.

« Quoi, madame, vous pouviez me soupçonner d'avoir perdu le souvenir de vos bontés ! C'étoit ne rendre justice ni à vous ni à moi ; les témoignages de votre estime ne s'oublient pas, et je n'ai pas un cœur fait pour les oublier... Je comprends, par le commencement de votre lettre, que vous voilà tout à fait dans la dévotion. Je ne sais pas s'il faut vous en féliciter ou vous en plaindre ; la dévotion est un état très doux ; mais il faut des dispositions pour le goûter. Je ne vous crois pas l'âme assez tendre pour être dévote avec extase, et vous devez vous ennuyer pendant l'oraison. Pour moi, j'aimerois encore mieux être dévot que philosophe ; mais je m'en tiens à croire en Dieu et à trouver dans l'espoir d'une autre vie ma seule consolation dans celle-ci. Il est vrai, madame, que l'amitié me fait payer chèrement ses charmes, et je vois que vous n'en avez pas eu meilleur marché. Ne nous plaignons en cela que de nous-mêmes. *Nous sommes justement punis des attachements exclusifs, qui nous rendent aveugles, injustes et bornent l'univers, pour nous, aux personnes que nous aimons. Toutes les préférences de l'amitié sont des vols faits au genre humain, à la patrie. Les hommes sont tous nos frères, ils doivent tous être nos amis.* »

C'est la thèse un peu paradoxale et tout à fait décourageante que soutient M. Renan dans la première partie de ses *Souvenirs de jeunesse*, publiés récemment par la *Revue des Deux-Mondes*.

Plus loin, Jean-Jacques remercie le peintre La Tour de l'envoi de son portrait. Il en avait reçu un déjà, remis au maréchal de Luxembourg. La lettre est fort élégamment tournée :

« Ce mouvement de votre amitié, de votre générosité, de vos rares talents, occupe une place digne de la main dont il est sorti. J'en destine au second une plus humble, mais dont le même seulement a fait choix. Il ne me quittera point, monsieur, cet admirable portrait qui me rend en quelque façon l'original respectable. Il sera sous mes yeux chaque jour de ma vie, il parlera sans cesse à mon

cœur : ils sera transmis, après moi, dans ma famille, et ce qui me flatte le plus dans cette idée est qu'on s'y souviendra toujours de notre amitié. »

Très belle lettre vendue 410 francs. Il serait intéressant de savoir ce qu'est devenu ce superbe portrait? Nous ouvrons une enquête à ce sujet. Avis aux lecteurs qui pourraient nous renseigner.

Le peintre *Louis David* fait appel à la justice du comité de Salut public. Il proteste énergiquement contre son arrestation.

Paris, 27 messidor an III.

« Citoyens représentants, lisez ma défense ; les scellés apposés sur mes papiers viennent d'être levés ; jugez-moi... Je ne suis coupable que d'avoir aimé cette liberté, l'objet de nos vœux et de vos efforts, avec toute la passion d'un cœur formé pour elle. *Je n'ai jamais accusé, dénoncé ni fait arrêter personne.* Mes ennemis les plus acharnés n'ont pu citer contre moi un seul fait de cette nature, et leur ardeur de nuire s'est épuisée sur des suppositions et des conjectures auxquelles ils n'ont trouvé d'autre base que la chaleur de mon patriotisme et l'exaltation de mes opinions.

» Ma santé s'altère, mes forces dépérissent ; je sens s'évanouir dans la douleur cette faible portion du talent que je reçus et que jei voulus consacrer à la gloire de mon pays. Ne me condamnez pas à cette perte cruelle. Ne me forcez pas à me survivre à moi-même. »

Il fut mis en liberté, le 24 octobre 1795, grâce aux actives démarches de ses amis et à la supplique adressée au comité de Salut public par ses élèves *Gautherot*, *Gérard*, *Tannay*, *Genty*, *La Neuville*, *Mulard*, *Dubois*, *Godefroy*, *Harriet*, *Boduin*, *Lafontaine*, *Lemaire*, *Léger*, *Berton* et *Devillers*, qui formaient à cette époque tout son atelier et dont il est curieux de retrouver les noms et les signatures au bas de cette requête jointe à la lettre de David.

Ces deux documents ont obtenu 185 francs.

Boutade pleine de verve contre le mauvais goût du jour par le gai Piron. Il s'en prend d'abord aux orfèvres, ciseleurs, sculpteurs en bois, auxquels il reproche l'absurdité de leurs conceptions décoratives et de leur style rocaille, semblable à un serpent qui se replie sans qu'on puisse l'atteindre. Passant ensuite aux architectes, il les invite à

« vouloir bien examiner quelquefois le vieux Louvre, les Tuileries ou autres maisons royales et à ne pas donner si souvent lieu de croire qu'ils ne les ont jamais vues. Nous les prions de nous faire grâce de ces mauvaises formes à pans coupés qu'ils semblent être convenus de donner à tous les avant-corps de bâtiments. Nous les assurons, dans l'intégrité de nos consciences, que tous les angles obtus ou aigus, lorsqu'on n'y est pas absolument forcé, sont absolument mauvais en architecture, et qu'il n'y a que l'angle droit qui puisse y faire bon effet. Ils y perdront leur salons octogones, mais le salon quarré n'est-il pas aussi beau ? »

Que dirait donc aujourd'hui du style de l'époque l'auteur de *la Métromanie ?*

Toujours spirituel ce que *Voltaire* écrit. Il s'entretient avec le prince Galitzin de la guerre entreprise par la grande Catherine contre les Turcs.

Ferney, 19 juin 1773.

« Je suis possesseur d'un tas de boue, grand comme la patte d'un ciron, sur ce misérable globe. Il y a des papistes, des calvinistes, des piétistes, quelques sociniens et même un jésuite; tout cela est ensemble dans la plus grande concorde, du moins jusqu'à présent. Il en est ainsi dans votre vaste empire, sous les auspices de Catherine. On goûte ce bonheur en Angleterre, en Hollande, en Brandebourg, en Prusse et dans plusieurs villes de l'Allemagne. Pourquoi donc pas dans toute la terre ?

Vendue 220 francs.

Pour la première fois, toute la série des présidents des États-Unis, depuis Washington, a été présentée au

public. L'Amérique fournissant des documents aux collectionneurs ! C'est nouveau ; mais ce n'est qu'un commencement. Les présidents ne sont pas cependant encore cotés à un prix très élevé. Voici les cours actuels :

1788, *Georges Washington,* 45 francs.
1797, *John Adams*, 32 francs.
1801, *Thomas Jefferson*, 25 francs.
1809, *James Madison,* 28 francs.
1817, *James Monroë,* 10 francs.
1825, *John-Quincy Adams*, 25 francs.
1829, *Andrew Jackson*, 20 francs.
1837, *Martin van Buren,* 16 francs.
1841, *William-Henri Harrison*, 17 francs.
1841, *John Tyler*, 16 francs.
1850, *Millard Fillmore*, 22 francs.
1853, *Franklin Pierce*, 22 francs.
1857, *James Buchanan*, 27 francs.
1861, *Abraham Lincoln*, 57 francs.
1877, *Ulysse Grant*, 25 francs.

Parlons maintenant d'un recueil de pièces manuscrites ou imprimées relatives au mariage de Louis XV avec Marie Leczinska, formé par *Nicolas Menin*, conseiller du Parlement et de plus collectionneur émérite du temps ; rien ne manque dans cet assemblage patient et curieux : satires, relations, discours, mandements, chansons, correspondances, gravures et pièces de vers, et bien des feuilles volantes dont se trouve peut-être dans ce recueil l'unique exemplaire connu. Rareté insigne payée 1,300 francs.

Un manuscrit de Bernardin de Saint-Pierre,le plan de

l'Amazone qu'il n'exécuta jamais. Cet ouvrage devait débuter par un affreux tableau des horreurs de la Révolution française. — 300 francs.

Même prix, le brouillon des *Entretiens des deux philosophes*, par *Camille Desmoulins*. Sosthènes et Néarque discutent ensemble les graves questions de la philosophie, de la morale et des miracles.

Ordre d'arrestation du nommé *d'André Chenier* (sic), signé par les membres du Comité de la sûreté générale : Élie Lacoste, Jagot, Vadier, Dubarrau et Louis du Bas-Rhin avec cette mention.

« La renommée a publié depuis le commencement de la Révolution sa conduite incivique. »

210 francs.

Plus haut cotées, deux lettres des deux frères *Robespierre*.

La première, de *Maximilien*, portant aussi les signatures de *Carnot*, *Collot d'Herbois* et *Billaut-Varennes*. — Vendue 310 francs.

La seconde, de *Robespierre jeune*, adressée, de Nice, au Comité de sureté générale, le 6 germinal an II ; de mémoire d'amateur, la plus belle lettre connue de ce conventionnel.

Attaqué par Bernard de Saintes, le frère de Maximilien dévoile, à son tour, la conduite de son collègue dans le cours de sa mission :

« Avilissant la représention nationale par sa tenue indécente et ses propos obcènes. Moi, j'ai fait adorer la Révolution, respecter et aimer la représentation du peuple. »

Fort discutable, cette opinion qu'avait M. *Augustin-Bon* sur son compte.

La dernière vente de la saison a été faite par Eugène Charavay, assisté de Me Georges Bouland. Elle ne comprenait rien de bien saillant.

Nous y trouvons cependant *Béranger*, refusant, en 1848, des électeurs de la Seine, la candidature à l'Assemblée constituante. Toujours admirable de naturel et de bonhomie, le chansonnier :

Passy, 30 mars.

« Chers concitoyens, que l'ivresse du triomphe ne vous abuse pas ! Vous pouvez avoir besoin encore qu'on relève votre courage, qu'on ranime vos espérances ; vous regretteriez alors d'avoir étouffé, sous les honneurs, le peu de voix qu'il me reste. Laissez-moi donc achever de mourir comme j'ai vécu, et ne transformez pas en législateur votre ami, le bon et vieux chansonnier. »

50 francs.

Rarement on aime son métier. La *Malibran* s'en plaint amèrement. Accablée de travail, préférant sans doute composer des chansons, des romances et des nocturnes, la cantatrice s'écrie, s'adressant à son frère :

« Plaignez-moi et priez le bon Dieu qu'il me délivre bientôt de ce *chien* de théâtre qui pourtant est mon pain. »

Et pourtant cette Malibran, elle était bien fêtée au Théâtre-Italien ! Avec sa fougue, sa passion, sa voix superbe, ses gammes foudroyantes, qu'elle improvisait en descendant de l'*ut* aigu au *fa* au-dessous de la portée, elle était l'âme de ces splendides soirées !

On se lasse de tout, paraît-il, même des plus beaux triomphes. Les applaudissements écœurent après avoir enivré.

Même prix que la lettre de Béranger.

Un dossier pour la biographie du gentil marquis *de*

Sade, le patron de tous les pornographes passés, présents et futurs.

Des lettres de lui, de *Mme de Montreuil*, sa belle-mère, de *Mme de Sade*, sa femme, de l'*abbé* et du *commandeur de Sade*, ses oncles, et d'*Albaret*, son secrétaire.

Il donnait de la besogne à sa famille, ce cher marquis, l'auteur candide de *Justine*, par suite de ses démêlés avec dame justice, depuis la célèbre orgie de Marseille, auprès de laquelle l'affaire de la rue de Suresnes ne serait qu'une virginale plaisanterie.

Vendu 710 francs.

Quelle piquante publication à faire à l'aide de ce dossier !

De *George Sand* une appréciation remplie d'amertume et de dédain pour les mensonges du passé et les erreurs du présent dont sa vie est entourée :

« La vérité n'en vivra pas moins au jour et à l'heure où elle doit vivre. Quant à moi, personnellement, je ne me soucie guère plus que des feuilles qui tombent des arbres de mon jardin en automne. Ces feuilles-là n'écrasent personne, et ceux qui les fouleraient avec colère, au lieu de marcher tranquillement dessus, auraient bien de la colère de reste et bien du temps à perdre. »

100 francs.

Enfin, dans un volume, relié en maroquin rouge, vingt-une lettres du *comte de Tressan*, littérateur aimable du XVIIIe siècle, en même temps que lieutenant général. L'auteur du roman de *Jehan de Saintré*, commandant d'une partie de la Lorraine, était en relation avec tous les beaux esprits de la cour du roi Stanislas. Sa correspondance, datée de Toul, de Bitche et de Nancy, adressée à M. de Vaux, lecteur du roi de Pologne, chez la marquise de Boufflers, s'étend de 1754 à 1760.

Il était fort épris de Mme de Boufflers, une ambitieuse

beauté, qu'on appelait la *Minerve savante* et qui aimait fort à se produire, ce qui a fait dire d'elle par Mlle Lespinasse : « Elle s'est faite victime de la considération. » A force de courir après, elle en perd. » Elle était alors le principal ornement de cette cour de Pologne où elle joua un si grand rôle. Le comte de Tressan termine ainsi l'une des lettres qu'il adresse de Nancy :

« Je me meurs, je péris d'ennui ici ! Il m'est impossible d'y tenir quand Mme de Boufffers n'y est pas. Le roi n'y cause pas plus avec moy qu'avec le dernier imbécile de la cour. »

Dossier curieux. Vendu 1,950 francs.

Nous resterons maintenant jusqu'à la saison prochaine sans voir les Charavay. La première session est close. Les vacances autographiques commencent.

XXXI

Les portraits de femme. — Le rouge de Hyacinthe Rigaud. — Une miniature de Mme de Sévigné et sa lettre d'*outre-tombe*. — Couleurs préférées par nos maîtres contemporains pour le fond de leurs portraits. — Galerie de La Béraudière, ingénues et courtisanes, actrices et duchesses, bas bleus et pécheresses, reines et chanteuses. — *Trop ou rien:* c'est le sort des peintres. — Le suicide ou l'hôpital, dernière ressource de ceux qui n'en ont plus. — Projet de fondation d'une *Légion d'honneur* pour les légionnaires de l'art. — La vente de la Société *Arti et amicitiæ*. — Une salle du Louvre en 1982.

Paris, 20 juin.

C'est toujours une chose séduisante qu'un portrait de femme qui nous regarde, nous sourit et nous fait mystérieusement les doux yeux dans son cadre, aux heures de la solitude et de l'ennui. Mais il faut être un grand artiste pour faire apparaître, douce et belle, une vision féminine. Tout doit être imprégné de celle dont les traits vont être fixés sur la toile : les chiffons charmants qui l'entourent et les bijoux qui la parent. Modeler les chairs pour les rendre vivantes, rendre la grâce insouciante dans l'attitude, jeter de la lumière dans les cheveux et de l'intelligence dans le regard, c'est là une tâche délicate et difficile. Beaucoup et des plus forts, y ont échoué. Ils n'ont pu saisir ces impressions fugitives, mobiles comme l'onde. Les magiciens du pinceau et de la couleur ont seuls réussi en ce genre. Ils étaient tous des poètes ; ils avaient des types préférés, comme

Racine créant Phèdre; Dante, Béatrix; Shakspeare, Desdemone; Victor Hugo, Doña Sol et Marion Delorme. — Raphaël a peint la Fornarina; Léonard de Vinci, sa Joconde; Reynolds, Nelly O'Brien; Rubens a jeté des lis et des roses sur le corps charmant de Marguerite Brandt; Mignard a immortalisé le charme provocant des déesses à talons rouges de l'époque. Son portrait de Mme de Maintenon est un pur chef-d'œuvre. Les portraits de Drouais et de Mme Lebrun sont des modèles de grâce aimable et séduisante.

Le grand Rigaud, la gloire de l'école française, lui, qui savait si bien conformer la composition de ses figures au caractère de ses personnages, était rebelle à ce genre de travail. Il disait :

— Je n'aime pas à peindre les femmes. Si je les représente telles qu'elles sont, elles ne se trouvent pas assez belles. Si je les flatte trop, elles ne seront pas ressemblantes.

Une belle marquise lui arriva un jour le visage fardé à l'excès. Comme Rigaud lui peignait les joues, dans un robuste empâtement, tout en projetant des ombres.

— Il me semble, lui dit-elle, que vous n'employez pas d'assez belles couleurs, quand vous en êtes à la figure. Où achetez-vous donc votre rouge?

— Je crois, madame, répondit l'artiste, que nous nous fournissons au même endroit.

Horace Walpole avait réuni à Strawberry-Hill des merveilles dans toutes les branches de l'art. Le catalogue de vente de cet amateur anglais renferme la description d'une ravissante miniature de Mme de Sévigné, placée sur le couvercle d'une fort belle tabatière blanche et ronde aux fines ciselures. Cette boîte lui avait été donnée par sa fidèle amie, Mme du Deffant,

en 1776; elle contenait dans l'intérieur, soigneusement pliée, une épitre charmante ainsi conçue :

DES CHAMPS-ÉLYSÉES

Point de succession de temps.

Point de date.

Je connais votre folle passion pour moi, votre enthousiasme pour mes lettres, votre admiration pour les lieux que j'ai habités. J'ai appris le culte que vous m'avez rendu. J'en suis si pénétrée que j'ai sollicité et obtenu la permission de mes souverains de venir vous trouver pour ne vous quitter jamais. J'abandonne sans regret ces lieux fortunés. Je vous préfère à tous ses habitants: jouissez du plaisir de me voir. Ne vous plaignez point que ce ne soit qu'une peinture ; c'est la seule existence que puissent avoir les ombres. J'ai été maîtresse de choisir l'âge où je voulais reparaître. J'ai pris celui de vingt-cinq ans, pour m'assurer d'être toujours pour vous un objet agréable. Ne craignez aucun changement : c'est un singulier avantage des ombres ; quoique légères, elles sont immuables. J'ai pris la plus petite figure qu'il m'a été possible pour n'être jamais séparée de vous. Je veux vous accompagner partout, sur terre, sur mer, à la ville, aux champs. Mais ce que j'exige de vous, c'est de me mener incessamment en France, de me faire revoir ma patrie, la ville de Paris et de choisir pour votre habitation le faubourg Saint-Germain : c'était là qu'habitaient mes meilleures amies; c'est le séjour des vôtres. Vous me ferez faire connaissance avec elles ; je serai bien aise de juger si elles sont dignes de vous et d'être les rivales de

RABUTIN DE SÉVIGNÉ.

Cette fantaisie de la grande épistolière est bien, n'est-ce pas, tout ce que l'on peut écrire de plus spirituel sur le souvenir par le portrait? Après cela, il n'y a plus rien à dire sur ce sujet.

J'en étais là de mes réflexions lorsque j'ai trouvé sur ma table de travail une carte séduisante pour aller voir l'exposition des portraits de l'école française du Comte *** (lisez de La Béraudière).

J'allais partir! prendre enfin mes vacances. Mot magique! Faire comme tant d'autres, gens pratiques, qui prennent à cette époque de l'année le chemin de fer pour filer dehors. Mais, quand on aime les arts, comment résister aux séductions d'une vente de l'école française représentée par Lancret, Watteau, Largillière, d'une vente où Lawrence, Van Loo, Danloux, Duplessis doivent faire les frais avec des portraits qui vous montent à la tête, vous éblouissent et vous grisent.

J'étais à Paris; j'y suis resté.

Je n'ai pas voulu perdre une occasion aussi rare de revoir ces œuvres dont les costumes sont restés gracieux, malgré tous les changements capricieux de la mode. C'est qu'ils savaient peindre un portrait, les maîtres de ce temps-là! Il était toujours conçu avec intelligence. La femme, enveloppée d'accessoires bien choisis, avait une pose charmante bien en situation : la bourgeoise figurée dans sa bourgeoisie, la financière représentée dans sa somptuosité, la duchesse, avec sa robe de brocart, dans son milieu aristocratique.

Nous n'avons plus de peintres capables de comprendre ainsi le portrait. Maintenant, la manière d'exprimer la beauté varie peu. Le modèle, les mains rêveuses et croisées, entouré d'une pelisse ou d'un châle, se détache régulièrement sur un fond neutre ou brillant. Chacun a ses préférences, mais tous veulent peindre avec le moins de couleur possible : Henner adopte un fond bleu; de Saint-Pierre et Jules Goupil, le brun; Carolus Duran, le rouge; Jacquet, le gris; Dubuffe, un violacé vineux; Bonnat, la terre de Sienne; Sain, ce favori des femmes, le vague; Fantin-Latour, la note argentée; Hébert a toujours eu un faible pour le vert. L'habilité ne leur manque pas; tous sont très habiles; mais, comme l'a

dit un habile critique, ce sont des peintres d'un rang très élevé dans les régions moyennes du talent.

Revenons à la collection qui nous occupe. M. de La Béraudière, que je n'ai pas l'honneur de connaître, est le neveu du célèbre collectionneur qui a fait déjà bien des fois des spéculations heureuses. Lui est un homme prévoyant. On dit qu'il a voulu payer son loyer dix ans d'avance. A coup sûr, c'est un homme de goût pour avoir su se former ainsi une galerie de femmes célèbres par le rang, le talent et la beauté. Dans une préface du prince Lubomirski, un écrivain de mérite, la collection est présentée avec art au public.

Comme ces beaux portraits, dont quelques-uns sont de vrais trésors, devaient bien orner le salon de M. de La Béraudière ! Avec quel regret il a dû quitter ces belles personnes, brillantes de beauté, de jeunesse et de grâce, reines altières, Phrynés triomphantes, Agnès tremblantes ou Célimènes lassées de séduire. Regardons-les une dernière fois, nous aussi, avec cette mélancolie que fait revivre tristement le passé. Faisons-les défiler une à une, anges, démons ou courtisanes, avec notre plume en guise de baguette, comme un cicerone dans un musée de cire.

Mlle Dugazon, par Pierre Danloux, dit le catalogue de M. Féral. N'est-ce pas plutôt de Duplessis ?

La charmante cantatrice porte une robe de taffetas blanc découvrant un peu une superbe gorge. Une dentelle se mêle à ses cheveux relevés. Sous la robe galamment ornée de nœuds semble battre le cœur, et avec cela une profondeur dans le regard, une physionomie si expressive et si intelligente que je renonce à la traduire.

Bien que déjà sur le retour, la Dugazon me séduit et

me charme malgré moi quand je la regarde. Que d'amoureux elle a traînés derrière son char ! C'était elle qui répondait un jour, hautaine et fière, à un jeune homme lui offrant son cœur et tout ce qu'il possédait : vingt cinq louis :

— Jeune homme, gardez votre hommage et vos vingt-cinq louis. Si vous me plaisiez, je vous en donnerais cent.

Cette fois, il n'a fallu mettre que cinquante louis pour emporter chez soi Mlle Dugazon.

Mlle Lenormand d'Étiolles, fille de la marquise de Pompadour, par Hubert Drouais.

Blonde, svelte et pâle, une rose au côté, un costume d'une teinte riante, orné de fourrures blanches. Toilette charmante pour l'innocence et la beauté. Sous une coiffure poudrée où des perles ont été jetées comme des gouttes de rosée, le plus joli minois aux chairs veloutées que l'on puisse voir. La gamme générale est bleue, de ce bleu que Musset détestait tant et qui, mélangé de rose, forme un ensemble d'une tonalité très agréable. — Aussi a-t-on apprécié 5,700 francs cette œuvre.

*Famille Lenormant de C****, par Nicolas Lancret, signé : *L. invenit et pinxit.*

C'est bien lui qui a peint toute cette lignée. Il a reproduit ce qu'il a vu. Tandis que l'artiste travaillait, au milieu d'un gai paysage éclairé par le soleil, les dames pinçaient de la harpe, les seigneurs devisaient ensemble et un joueur de guitare faisait prendre patience à toute la famille. — On a payé 5,000 francs ce tableau.

Par Nicolas de Largillière, la *Duchesse de Montbazon*, merveilleusement belle et toute couverte de dentelles

frissonnantes ! Ce fut une opulente beauté, suivant les mémoires du temps. Malheureusement l'âme n'était pas aussi belle que le corps. Elle ne se piquait pas précisément de fidélité, la charmante duchesse. Elle chassait de race ! Largillière a enveloppé cette Vénus de Milo d'un magnifique costume rouge, de ce rouge qui colore et rehausse tout d'un ton si franc, et que Reynold affectionnait vivement ! Vendu 3,200 francs. Pour rien le portrait de Mme de Montbazon ! C'est une vraie mascotte de l'avoir eu à ce prix là.

La *Marquise d'Humières*, par Michel Van Loo.

Un œillet à la main, elle ramène autour de sa robe de velours bleu une draperie gorge de pigeon.

Par Carle Van Loo, *Mme de Graffigny*, l'amie de Voltaire et l'auteur de *la Fille d'Aristide* tombée sous les sifflets. Ce qui faisait dire à l'abbé de Voisenon au sujet de cette chute :

— Elle me lut sa pièce, je la trouvai mauvaise ; elle me trouva méchant. La pièce fut jouée ; le public mourut d'ennui, et l'auteur de chagrin.

Assise sur un banc de jardin, dans une toilette exquise, Mme de Graffigny tient, déployé sur un genou, non les *Lettres Péruviennes*, mais le plan de son château en construction dont les tourelles s'élèvent derrière elle et

.... dont les créneaux touchent le ciel.

Très séduisante ainsi. Pleine de grâce et d'esprit. Le peintre a merveilleusement saisi la pensée qui passe dans ses yeux : *Exegi monumentum*. Le tout dans une bordure du temps de la plus remarquable sculpture, payé 820 francs.

Mme d'Esparbès de Lussan, par François de Troy. — 750 francs.

Coiffure poudrée avec des fleurs naturelles dans les cheveux. Le cou et les bras nus, elle est prête à partir pour le bal. Ses yeux sont animés déjà par le plaisir du bal éblouissant. A mettre au-dessous ces vers de Hugo :

Quel plaisir de bondir éperdue dans la foule,
De sentir par le bal ses sens multipliés,
Et de ne pas savoir si dans la nue on roule,
Si l'on chasse en fuyant la terre, ou si l'on foule
Un flot tournoyant sous ses pieds !

La *Comtesse de Rieux*, par Robert Tournières.

Elle cueille des fleurs dans une corbeille. De sa robe de velours écarlate (les femmes ont toujours aimé la pourpre comme les cardinaux) émergent ses épaules blanches comme du marbre. Une draperie de soie bleue, brodée d'or, voile le reste... C'est dommage.

Mlle Clairon, par Antoine Vestier, signé *Vestier fecit*, 1771. — 800 francs.

La célèbre pécheresse, qui traduisait les passions des autres avec tant de sensibilité, et qui les éprouvait si bien pour son propre compte, n'a pas recherché ici les effets de la toilette pour poser devant son peintre. Elle est dans un délicieux négligé du matin, les cheveux simplement relevés et poudrés. Charmante ainsi sans apprêt. A inscrire au bas, comme plus haut, ce sonnet dont j'ignore l'auteur :

L'âge mûr est venu qui ne t'a rien ôté.
Même en ton négligé, la plus jeune beauté,
Sous ses plus beaux habits, te cède la couronne.
Oh ! que la rose s'ouvre étalant ses couleurs.
Les boutons sont charmants, mais j'aime mieux les fleurs.
Le soleil à midi plus qu'au matin rayonne.

Marie-Antoinette, par Mme Vigée-Lebrun. — 1,205 fr.

Ce portrait, d'une extrême ressemblance, a figuré à l'exposition des Alsaciens-Lorrains.

La reine, vêtue suivant la mode adoptée sous les bocages de Trianon, porte une robe rouge décolletée et ornée de fourrures. Les yeux, d'un bleu transparent, ont une expression intraduisible. Altière et fière, elle a le front un peu haut. Sur ses cheveux rouges, — ce qui est très exact, — un léger nuage de poudre est tombé pour les rendre blonds.

La Fille de Sedaine, par M[me] Vigée-Lebrun. Un portrait qui, n'en déplaise à Féral, pourrait bien être un Danloux.

Belle et charmante dans sa robe chaste aux miroitements de satin, les cheveux poudrés et relevés suivant la mode du temps, et avec cela une candeur virginale, un frais minois,

> Et ce charme inconnu, cette fraîche auréole
> Que couronne un front de quinze ans !

Vendu 400 francs dans le temps par l'habile miniaturiste Coblence, ce portrait, la perle de la galerie, a été fort disputé jusqu'à 9,100 francs. Heureux acquéreur! plus heureux certainement que l'auteur du *Philosophe sans le savoir* et de *la Gageure imprévue*. Après avoir régné un moment, sans aucun rival, sur l'Opéra, l'Opéra-Comique et la Comédie-Française, pauvre Sedaine! il ne laissa guère à ses enfants que son nom pour toute fortune.

Et dire que ces vingt et un numéros ne se sont élevés qu'à 44,235! Lacroix en avait offert 60,000 francs avant la vente.

Pendez-vous, amateurs qui lirez ces lignes. Vous étiez absents ce jour-là. Peut-être cependant retrou-

verez-vous encore quelques-uns de ces portraits chez leur propriétaire.

Nous sommes loin du temps où un concierge répondait à un visiteur qui demandait :

— M. Delacroix peintre ?

— Nous n'avons pas d'ouvriers dans la maison.

La vie de bohème est maintenant surannée. Le rapin a fait son temps. Schaunard a des rentes et joue à la Bourse. Marcel demeure avenue de Villiers et s'intéresse aux panoramas.

Les temps sont changés. Il faut réussir ou mourir, usé par le travail et la misère. Or, tous les artistes ne peuvent avoir pignon sur rue. Beaucoup, poursuivis impitoyablement par le malheur, voient, avant l'hôtel, arriver la vieillesse, et la dernière ressource de ceux qui n'en ont plus est de choisir entre un pistolet et un lit d'hôpital. Combien nous en pourrions citer dont les rêves ont fini de la sorte !

Notre société civilisée ne devra bientôt plus assister à de semblables tristesses. Fondée en 1880, la *Société de l'art et de l'amitié* se propose d'aider, de soutenir et d'honorer à la fin de leur carrière les ouvriers de la pensée qui ont droit comme les autres à leur part de bonheur ici-bas.

Dans ce but utile et généreux, une réunion de lettrés, de savants et d'illustrations de tous genres, a résolu de chercher, par des ventes, le capital nécessaire pour édifier une villa de retraite ouverte à tous les artistes que des infirmités prématurées obligeraient à suspendre leurs travaux.

Ce ne sera ni un lieu d'exil ni un hôpital, les artistes sont trop fiers pour accepter la charité, mais un prytanée peuplé de gens d'esprit et de talent. Là, dans une tranquillité parfaite, les déshérités de la fortune, moyen-

nant une légère pension, pourront, avec une entière indépendance, se livrer au travail, entourés du respect de tous. — Il s'agit de leur créer, en un mot, une véritable assurance contre toutes les éventualités fâcheuses qui entourent une carrière où trop souvent l'idéal fait perdre de vue les réalités de la vie.

Œuvre de reconnaissance envers ceux qui travaillent à la gloire du pays par leur savoir et par leur génie, ce lieu de repos, une fois construit, deviendra la Légion d'honneur de l'art recevant ses légionnaires.

L'idée de cette fondation a été accueillie avec enthousiasme. M. Alex.-Norbert Vuy, initiateur de l'œuvre et son directeur, a su grouper autour de lui, sans distinction d'opinion, les noms les plus sympathiques et les plus distingués de Paris par le rang, le talent et la fortune. Ce n'est pas une petite chapelle, à l'esprit étroit et aux agissements mesquins, comme bien des sociétés artistiques — Meissonier, Gérome, Ch. Garnier et le duc de La Rochefoucauld sont à la tête de la société *Arti et Amicitiæ*. A côté d'eux, comme fondateurs et comme conseillers du comité : Paul Abadie, L. Bonnat, Caro, H. Chapu, Henri Delaborde, Paul Dubois, Ed. Laboulaye, Bastien Lepage. Falguière, J. Franceschi, J.-J. Henner, Gust. Jacquet, Eugène Lambert, J.-P. Laurens, E. Luminais, Antonin Mercié, Van Marcke, de Nittis, de Vasselot, A. Vollon, Marquiset, député, W. Busnach, Alfred Arago, Paul de Rémusat, sénateur, et Bardoux, ancien ministre.

Déjà les souscriptions et les dons s'élèvent au chiffre de 176,765 francs. Cette année, comme la précédente, une vente a été organisée; chacun des sociétaires s'est empressé d'exécuter généreusement ses obligations. Les dons magnifiques d'œuvres d'art ont afflué.

La salle 8 de l'hôtel Drouot a été pendant quatre

jours, du 27 au 31 mai, transformée en une salle du Louvre en 1982. Jugez-en plus loin, par quelques-uns des numéros vivement disputés, présentés par M. Georges Petit et adjugés par Mᵉ Chevallier.

Ce qui a fait le succès de cette vente, ce sont les petites toiles des chefs de l'école. Le public en devient de plus en plus friand. Avec toute la bonne volonté du monde, on ne peut abattre les murs de sa maison pour y faire entrer les tableaux gigantesques. Puis, ce n'est pas la proportion du cadre, mais le talent du peintre qui fait la grande peinture. Les maîtres, lorsqu'ils tiennent une brosse, trouvent toujours assez de place pour montrer qu'ils possèdent du génie.

Albert Aublet. *Jeune femme;* 425 francs.

Pierre Bergeret. *Nature morte*, hauteur 0^{m},40, largeur 0^{m},32; 325 francs.

Benjamin Constant. *Une place à Tanger,* haut. 0^{m},48, larg. 0^{m},39; 1,010 francs.

Léon Bonnat. *Jeune Italienne,* h. 0^{m},50, larg. 0^{m},31; 9,600 francs.

Antonio Casanova y Estorach. *Un coup d'État*, haut. 0^{m},40, larg. 0^{m},32; 3,125 francs.

Georges Clairin. *Venise* (aquarelle); 300 francs.

Pierre-Auguste Cot. *Le premier baiser*, haut. 0^{m},55, larg. 0^{m},45; 1,650 francs.

Pascal Dagnan-Bouveret. *La jeune tricoteuse;* 4,000 francs.

Karl Daubigny. *Paysage,* haut. 0^{m},30, larg. 0^{m},58; 510 francs.

Jules Degrave. *Silence*, haut. 0^{m},40, larg. 0^{m},32; 850 francs.

Edouard Detaille. *Aquarelle*, 3,900 francs.

Luis-Ricardo Falero. *La sorcière en retard*, hauteur 0^{m},41, largeur 0^{m},75; 450 francs.

Gabriel Ferrier. *Bethsabée*, haut. 0^{m},46, larg. 0^{m},33; 900 francs.

Firmin Girard. *Les pivoines*, haut. 0^{m},21, larg. 0^{m},14; 1,700 francs.

Léon Gérome. *Un duo*, h. 0^{m},32, l. 0^{m},41; 10,000 fr.

Jean-Richard Goubie. *Cheval blanc*, haut. 0^{m},22, larg. 0^{m},27; 700 francs.

Louis-Adolphe Gros. *Un gentilhomme du temps de Henri III*, haut. 0^{m},40, larg. 0^{m},22; 325 francs.

Gustave Jacquet. *Une aquarelle;* 710 francs.

José-Jimenez Aranda. *Un savant*, haut. 0^{m},32, larg. 0^{m},23; 1,325 francs.

Daniel Ridgeway. *Une laveuse* (aquarelle); 1,000 fr.

Maurice Leloir. *Le violoneux* (aquarelle); 1,280 fr.

Timoléon Lobrichon. *Le jour des confitures*, hauteur 0^{m},34, largeur 0^{m},24; 720 francs.

Luigi Loir. *Un coin de Paris*, haut. 0^{m},36, larg. 0^{m},55; 505 francs.

Evariste Luminais. *Brunehaut*, h. 0^{m},41, larg. 0^{m},31; 950 francs.

Adrien Marie. *Le galant jardinier*, haut. 0^{m},28, larg. 0^{m},30; 420 francs.

Jean-Charles Meissonier. *Sans beaucoup de soucis;* 2,800 francs.

Luc-Olivier Merson. *L'arrivée à Bethléem* (esquisse); 850 francs.

Fernand Pelez. *La première cigarette*, haut. 0^{m},17, larg. 0^{m},21; 855 francs.

Jean Pokitonoff. *Etude;* 1,500 francs.

Jean-François Raffaelli. *Rencontre le soir*, hauteur 0^{m},26, largeur 0^{m},21; 550 francs.

Emile Van Marcke. *Un marais*, h. 0^{m},51, larg. 0^{m},71; 8,100 francs.

Jules Chaplaine, le sculpteur — bon pour un médaillon; 400 francs.

PAUL DUBOIS. *Amphitrite* (bas-relief en bronze), haut. $0^{m},39$, larg. $0^{m},29$; 200 francs.

JULES-PIERRE ROULLEAU. *Hébé* (groupe en bronze); 1,600 francs.

LANZIROTTI. *Les lilas* (buste en marbre); 400 francs.

MEISSONIER, l'un des présidents de l'institution, a eu comme toujours et partout les honneurs de la séance. Son aquarelle, intitulée *Valentin*, a été achetée 21,500 francs. Noblesse oblige. Il ne pouvait faire qu'un beau cadeau.

La recette a été belle : 125,036 francs.

Ajoutez quelques fêtes organisées par la presse, une tombola avec une représentation théâtrale, une grande loterie autorisée par le gouvernement, puisque le vent souffle de ce côté, et bientôt la société devra se réunir pour discuter le choix du terrain, les plans et les devis des constructeurs. Nous voyons déjà arriver le moment où, travaillant à leur chevalet sous ce toit hospitalier, et se reposant sous de verdoyants ombrages, les peintres de la Société pourront s'écrier dans leur reconnaissance, comme le Tityre des Bucoliques : *Amicitia*

nobis hæc otia fecit.

XXXII

La petite curiosité et les petits amateurs. — Tout est bon pour la collection lorsqu'on a le feu sacré. — Les prospectus, les pamphlets, les papiers peints, les chapeaux, les boutons, les cannes, les perruques, les chaussons, les pipes et les fautes d'orthographe.— La *palmaressomanie*. — Les lauriers des élèves Gambetta, Clémenceau, Jules Verne et Jules Vallès.

Paris, 30 juin.

La physiologie de l'amateur n'est plus à faire. Elle a été écrite depuis longtemps déjà avec talent par Walter Scott dans l'*Antiquaire*, par Balzac dans le *Cousin Pons*, par Champfleury dans l'*Hôtel des commissaires-priseurs*, par Henri Rochefort dans les *Petits mystères de l'Hôtel des Ventes*, et tout récemment M. Edmond Bonaffé, un savant très compétent dans cette matière, et, ce qui ne gâte rien, un homme d'infiniment d'esprit, a tracé une *Physiologie du curieux*, où l'on retrouve, avec la touche mordante, toute la saveur de La Bruyère.

Mais la *collectionomanie* se présente sous des aspects bien divers. Si vous me le permettez, ce sera le sujet de ce chapitre.

Il me semble, en effet, qu'il y a encore quelque chose à dire sur certains collectionneurs qui ne veulent rien laisser perdre des défroques que le temps en s'enfuyant dépose sur la rive.

Ils ont le feu sacré, ils fouillent, ils furettent, ils ouvrent tous les tiroirs, groupent les objets les plus inattendus, les classent, les étudient, les numérotent, les étiquètent et forment ainsi, avec des spécialités souvent vulgaires, un ensemble des plus curieux et toujours des plus utiles.

Ce ne sont pas des fous bizarres ou des antédiluviens à visière verte. Non, s'ils s'attachent aux petits côtés de la curiosité, c'est que souvent ils manquent des ressources suffisantes pour satisfaire leurs goûts. Ils n'ont qu'une patience inépuisable et ils tiennent à la dépenser.

L'un réunit des prospectus. Il a tous les catalogues illustrés du *Louvre* et du *Bon-Marché.* Sa plus chère satisfaction est de penser qu'il laissera, après lui, pour l'histoire des modes de notre pays, un recueil des plus précieux.

L'autre groupe des dédicaces. Il n'achète que ces livres-là dans les ventes. Bien curieux surtout ses *envois*, dans les rapprochements des noms et des personnes, lorsqu'ils ont un peu vieilli, avec le revirement des choses d'ici-bas !

Celui-ci n'a que des complaintes sur les grands criminels et des pamphlets où passent tous les grands hommes par suite des mouvements de la politique. Il a d'abord acheté des mazarinades. Il en a huit cents. Il est passé ensuite à la Révolution et à la Restauration. C'est par milliers qu'il a dû compter les satires. Aujourd'hui, il est débordé. Il lui faudrait passer sa vie sur le boulevard Montmartre pour se tenir au courant de ce qui paraît tous les jours.

Celui-là, avec un fol entêtement, ne veut que des papiers peints de toutes les nations et de toutes les époques. C'est une puissance en son genre. Les grands fabricants lui font inutilement la cour. Même présentés

par ses meilleurs amis, il refuse de les recevoir. Il ne veut pas qu'on copie ses modèles et il ne les montre qu'à quelques rares initiés qui le comprennent. Il se réserve pour l'Exposition de l'Union centrale. Ce sera, dit-il, une révélation. On y verra : le *papier d'idylle* de la fin du XVIIIe siècle, des corbeilles de fleurs et des sujets Watteau ; le *papier austère* de la Révolution, des toges, des faisceaux consulaires, des mots sévères dans les cartouches ; la Loi, la Justice, le Droit ; le *papier belliqueux* du Consulat et de l'Empire, les mameluks, les Pyramides et le prince Poniatowski ; le *papier sensible* de la Restauration avec Paul et Virginie, les paysages de Vernet et les tarentelles de Léopold Robert ; le *papier gothique* du règne de Louis-Philippe, le romantisme, Quasimodo et *Notre-Dame de Paris*, et la légende du Petit caporal ; le *papier neo-grec* du second Empire, des colonnades, des bouquets de fleurs, des rayures et des teintes plates ; le *papier tapageur* de notre époque, velours de Gènes et soieries brillantes. Tout un siècle raconté par des rouleaux. L'apothéose par le papier peint !

L'un de ces maniaques a eu l'idée de recueillir pour son herbier les plantes et les herbes qui poussent entre les interstices de nos pavés et sur nos murs. Il en a recueilli trois cents espèces.

Les chapeaux n'ont pas eu que les honneurs des conférences du peintre Vibert. Un amateur aveuglément passionné en possède un assortiment de toutes les formes et de toutes les époques, depuis le caudebec de Boileau jusqu'au bolivar de la Restauration. Il a même le chapeau du Petit caporal donné au peintre Gros. Très curieuses à voir, ces vitrines où se profilent les bonnets et les mortiers du temps de Louis XII, le chapel fourré d'hermine du XIVe siècle, le tricorne, les chapeaux des cardinaux, le chapeau polichinelle du Direc-

toire, et, pour les femmes, le chapeau de la *Belle-Poule*, coiffure gigantesque, représentant un vaisseau avec ses agrès, et la capote cabriolet des merveilleuses du Directoire. Il aura trop à faire avec les modes actuelles, s'il cherche à les suivre pas à pas ; la femme est une créature charmante, qui se déguise toute l'année et ne se repose même pas en carnaval. Elle invente successivement : chapeaux Gainsborough, Devonshire, mistress Hobbard, capotes Riccoboni, panaches Lesdiguières, calèches à la Genlis et bavolet Louis-Philippe, sans oublier les paniers de cerises de Montmorency ou de chasselas de Fontainebleau, si fort à la mode cet été. Il sera bien malheureux s'il veut arriver aux fantaisies variées de notre affreux tuyau de poêle, que nous sommes impuissants à remplacer. A toutes ces petites choses il attache une grande importance. Un farceur lui ayant dit un jour qu'il lui manquait le *Chapeau d'un horloger* et le *Chapeau de paille d'Italie*, il a cessé de le voir.

Les boutons ont aussi leurs historiographes. A Gand, en 1845, on en a exposé 35,000. Le compositeur Clapisson, avec une série de sifflets, en avait réuni huit mille espèces, depuis les boutons étincelants du temps du grand roi jusqu'aux fantaisies bizarres des boutons d'incroyables. A l'une des dernières expositions du Musée décoratif, tout Paris a pu voir une salle entière remplie de vitrines avec des boutons du siècle dernier, possédés par le baron Pérignon. Toute l'histoire du bouton depuis le XVIIe siècle jusqu'à la Restauration était là : les uns inspirés par les tasses de Wedgwood ou par les grisailles de Sauvage, les autres empruntés aux émaux de Limoges ou aux gouaches galantes des petits-maîtres ; — boutons *patriotiques*, peints sur verre avec la prise de la Bastille ; boutons de *joueurs*, avec la dame de pique et la dame de carreau ; boutons

Buffon, montés sur soie avec herbes, coquilles ou insectes ; boutons *zodiaque*, avec les signes à la sépia ; boutons en nacre, en ivoire, en cailloux du Rhin, en marcassite, en fer damasquiné d'or, en topazes du Brésil. Ma foi, il y en avait de charmants ! C'était même très agréable à l'œil, et il est fort regrettable que le catalogue en préparation à cette époque n'ait pas encore paru.

Lors de la vente du prince Demidoff, à San-Donato, en 1880, le catalogue comprenait toute une série de cannes à pommes d'or, à faire tressaillir d'aise les marchands du Palais-Royal ou du passage des Panoramas, les unes en écaille, les autres en jonc, en baleine ou en bois des îles, beaucoup avec des devises, presque toutes enrichies de rubis, de turquoises et d'opales. Plusieurs ont atteint et même dépassé le billet de 1,000 francs.

Il y a quelque part des vitrines remplies de grandes fraises du XVIe siècle, de canons du XVIIe et de vertugadins du XVIIIe, et je me suis laissé dire que M. Deguerle, le censeur du lycée Louis-le-Grand, avait un musée de perruques. Il ne possédait certainement pas la perruque blonde sous laquelle Messaline courait la nuit dans les rues de Rome, ni celles de M. de Sartines, le lieutenant général de police, assorties pour toutes les occasions, perruques *pour le négligé*, perruques à *bonnes fortunes* et perruques *inexorables* pour interroger les criminels. Mais il avait, paraît-il, remué ciel et terre, et il avait fini par se procurer de bien curieux échantillons de ces édifices capillaires, véritables crinières de lions : perruques *in-folio*, perruques à *nid de pie*, perruques à la *comète*, à la *minute*, à la *cabriolet* et à la *rhinocéros*.

Il y a un amateur de noyaux de cerise sculptés. Il en possède un ciselé par Properce Rossi de Bologne, repré-

sentant une scène d'intérieur : un seigneur, une grande dame, des chaises, une table, avec service complet, fourchettes, couteaux, assiettes et chandeliers. — Pour le voir, on le met sous un microscope. Le propriétaire se pâme lorsqu'il l'exhibe. — C'est du grand art, dit-il.

Frédéric le Grand réunit quinze cents tabatières. Feuillet de Conches parle d'un amateur d'Angers qui possédait un cabinet d'œufs de tous les ovipares du monde, depuis l'alligator jusqu'au serpent à sonnettes. Je ne sais s'il existe encore, cet amateur anglais qui avait recueilli une centaine de cordes des pendus les plus célèbres, qu'il allait chercher sur le lieu même de l'exécution ; j'en doute, car c'est là une collection difficile à défendre et destinée à disparaître peu à peu dans la poche des visiteurs superstitieux.

J'ai lu également quelque part qu'un amateur de bons vins gardait, précieusement étiquetés, avec leur date, en manière d'éphémérides, les bouchons des bons vins qu'il avait bus. C'était la reconnaissance de l'estomac. Malheur à ceux qui lui faisaient boire de la piquette. Ils étaient voués aux gémonies de son musée.

Qu'aurait dit ce gastronome de son original confrère qui n'aimait que la faïence? Répudiant la nature, il avait mis sur son dressoir des légumes en relief, des melons, des bottes d'asperges, des choux verts, puis des plats de noix, de fraises et de cerises. Le moyen était économique pour garnir sa table de primeurs en tout temps.

M. Larenaudès de Caffin groupa tous les chaussons des premiers sujets de l'Opéra, portant le nom de l'étoile dans un cartouche doré. Un autre aime la chaussure qui a si bien inspiré le bibliophile Jacob au point de lui faire écrire son histoire. Celui-là a eu un vrai triomphe à l'exposition du Costume, faite au Palais de l'Industrie, avec ses bottes molles à entonnoirs du temps

de Louis XIII, ses souliers à poulaine de Geoffroy Plantagenet, ses cothurnes antiques, ses patins du XVIe siècle, ses mules parfumées de la Renaissance, ses souliers à talon rouge des belles précieuses, ses escarpins de merveilleuses et ses gros houseaux des postillons de l'Empire. La série était complète, hormis la pantoufle de Cendrillon.

Ce collectionneur est actuellement à la recherche du soulier de Marie-Antoinette, ramassé au pied même de l'échafaud. Il fut vendu très cher par le comte Horace de Viel-Castel à l'impératrice, qui eut la naïvité de croire à la version du vieillard, ayant fait, lui-même, en 93, cette trouvaille et venant en personne lui en raconter les détails.

Il y a aussi des farceurs dans le genre, et, à ce titre, il doit avoir sa place dans cette galerie, ce bohème Eugène Simon, tué par le noctambulisme et la misère, qui traînait toujours sous son bras le recueil mystérieux de ses bonnes fortunes. Un beau jour, il le vendit trois cents francs à un Anglais enthousiaste. Le lendemain, il racontait à l'heure de l'absinthe à qui voulait l'entendre la manière de s'y prendre. A chaque fois qu'il rencontrait un ami, il tirait gravement de sa poche une paire de ciseaux et un pot de colle. Puis il coupait séance tenante à l'ami ahuri une mèche de sa chevelure, l'arrangeait avec art sur l'un des feuillets et il écrivait au bas : *Cheveux de Mlle Caroline F..., du Théâtre des Menus-Plaisirs !*

Tout est bon pour les collectionneurs : M. de Watteville a toutes les pipes, depuis le calumet de paix du sauvage de l'Océanie jusqu'au narghileh du sérail, au bouquin enrichi de diamants.

L'amiral Jaurès possède une très curieuse série de mouchettes. M. Lafitte, ancien tailleur devenu un amateur fervent et distingué, en a exposé, en 1880, une

centaine de paires avec plateaux, à l'Union centrale, aux Champs-Élysées.

Tout y passe : les bas, les jarretières espagnoles à devise, les gants avec leurs variétés et les longues mitaines du siècle dernier, sans oublier les têtes de factures illustrées, les cartes d'adresse enjolivées, les affiches de spectacle, les billets de concert ou de théâtre, surtout lorsqu'ils ont des vignettes signées de Saint-Aubin, de Marillier, de Choffard et même de Tony Johannot.

Harlem possède des serres de dahlias et de tulipes. On joue sur ces fleurs. Elles ont une cote comme celle de la Bourse. Chez nous, nous avons dans certains intérieurs les panoplies de sauvagerie, véritables petits musées ethnographiques, et les recueils de timbres-poste des lycéens. Je ne parlerai pas des autographes, c'est de la haute curiosité, mais d'un certain portefeuille de fautes d'orthographe commises par nos grands écrivains et recueillies par l'un de nos meilleurs correcteurs d'imprimerie, qui a eu soin de consérver précieusement ces fantaisies grammaticales à chaque fois qu'il en trouvait sur les copies. Voilà, reconnaissez-le, une série bizarre que l'or serait impuissant à former. Allez donc demander à Victor Hugo d'y participer?

Mais il y a une nouvelle passion que je viens de rencontrer et que je tiens à signaler : — la *Palmaressomanie!*

Un mien ami recueille tous les catalogues de distribution de prix. Il en a des montagnes, classées avec soin, par année et par département. Le but qu'il poursuit est de savoir comment débutent dans la vie les hommes qui arrivent plus tard à la renommée.

Si vous lui parlez, par exemple, de deux orateurs politiques très en vue : Gambetta et Clémenceau, vite, il ira à sa bibliothèque, prendre sur les rayons les pal-

marès de Nantes et de Cahors pour les mettre sous vos yeux.

Feuilletons avec lui ces archives historiques et suivons d'abord Gambetta.

Ouvrons l'année 1852 : le futur dictateur était en quatrième. Pas de grands succès cette année-là ! Pas un seul prix, rien que des accessits : le deuxième de thème latin, d'anglais et de version latine, le troisième d'histoire et seulement le quatrième de version grecque.

1853 moins bon encore : ce n'était alors qu'un élève ordinaire commençant ses premières humanités. A cette époque de bifurcation, il avait opté pour les lettres. Nous n'avons que trois nominations seulement à relever : le deuxième accessit d'excellence et de narration française et le quatrième de version latine.

Continuons. Le jeune Léon est en seconde en 1854. Il n'est pas encore un phénix, mais il travaille mieux. On pose même sur son front pas mal de couronnes : le premier prix de narration française, de version latine et de version grecque, le deuxième prix d'excellence. Plus quelques nominations, le premier accessit d'histoire et de thème grec et le deuxième de cosmographie.

Arrivé à la rhétorique en 1855, il tient son rang parmi ses camarades et recueille à peu près le même nombre de lauriers : le premier prix d'histoire (où il devait tenir une si grande place), le deuxième prix d'excellence et de version latine. Il remporte, en outre, le premier accessit de version grecque ; mais il a seulement, triste présage ! — le troisième accessit de discours français.

Voici 1856, sa dernière année au lycée de Cahors. Il est en philosophie. C'est un grand et décidément un excellent élève, qui cueille presque tous les seconds

prix : excellence, dissertation française et latine, version latine.

Ajoutons, et nous aurons fini, que, la même année, le jeune Léon Gambetta, au concours général entre les cinq lycées de l'académie de Toulouse, se distingue entre tous ses condisciples par le premier accessit de dissertation française.

Pas bien fort à ses débuts, l'élève Georges Clémenceau, de Mouilleron en Vendée !

Suivons-le pas à pas dans toutes ses classes !

En 1853, il est en cinquième au lycée de Nantes. Résultats médiocres : quatrième accessit de thème latin et deuxième accessit de récitation classique et débit. Ce concours, à jour dit, résumait comme on le sait, toutes les leçons apprises pendant le dernier semestre. Il vient d'être supprimé.

Que faisait-il donc en quatrième ? Le palmarès nantais reste muet à son endroit.

En troisième, succès peu éclatants. Cependant, deuxième accessit de langue anglaise, préparation sans doute au voyage de New-York, effectué plus tard, et, pour la seconde fois, deuxième accessit de débit.

Deux troisièmes accessits seulement en seconde, pas plus ! L'un en chimie, l'autre encore dans sa faculté favorite : la récitation classique.

Classe de rhétorique en 1857. Enfin un prix ! Clémenceau couronné comme un César ! — Le second prix d'histoire naturelle. — « Il sera médecin, » a dû dire ce jour-là sa famille.

La même année, le futur *leader* de la gauche obtient seulement le cinquième accessit de discours français. A noter, en outre, le premier accessit de langue anglaise et le deuxième de débit, nomination qui persiste à chaque classe, indice d'une des brillantes

qualités du futur orateur : débit facile, clair, précis et rapide.

Arrive 1858, la dernière année de son séjour au bahut nantais. Les goûts, la tournure d'esprit de l'élève Clémenceau, qui fait alors sa logique, paraissent le porter plutôt du côté des lettres et de la langue de Cicéron que vers les sciences. Rien ne fait prévoir la carrière médicale qu'il devait embrasser bientôt. Il remporte le premier prix de version latine et de dissertation française et le deuxième accessit d'excellence. A la fin de l'année, il figure parmi les bacheliers.

Mais voici encore des noms connus dans ces palmarès nantais :

Jules Verne, élève de rhétorique, en 1845. Il n'obtient que le quatrième accessit de discours français et remporte seulement l'année suivante, dans la classe de philosophie, le cinquième accessit de dissertation française. C'est fort peu pour un écrivain qui pourrait bien s'asseoir un beau jour dans l'un des quarante fauteuils.

Jules Vallez (*sic*). Celui-là a été meilleur élève qu'il n'a voulu en convenir dans ses livres l'*Enfant* et le *Bachelier*. Il ne se souvient peut-être plus lui-même des succès qu'il a remportés à Nantes en quittant le collège du Puy. Je vais les lui rappeler. Ce sera sans doute une révélation pour lui, si ces lignes lui tombent sous les yeux :

1846. — *Troisième :* 2e prix de vers latins. — 2e accessit de thème latin.

1847. — *Seconde :* 1er prix d'excellence. — 1er prix de thème latin. — 1er prix de vers latins. — 1er prix de thème grec. — 2e prix de récitation classique.

1848. — *Rhétorique :* excellence, 1er prix. — Dis-

cours latin, 2e prix. — Discours français, 1er accessit. — Vers latins, 1er prix.

Vous me demanderez peut-être maintenant à quelle conclusion a pu arriver ce collectionneur enragé de palmarès.

Probablement à celle-ci, que les succès de collège n'empêchent pas, comme le soutiennent les amis du paradoxe, de devenir quelqu'un plus tard dans la vie sérieuse, et, pour vous en convaincre absolument, nous reprendrons quelque jour les catalogues de mon ami.

XXXIII

La porcelaine de Saint-Cloud. — Aussi belle que celle de Chine d'après Martin Lister. — MM. Chicaneau. — Décor et marques de leur fabrique. — Précieux types de la collection Leroux. — Les continuateurs de Pierre Chicaneau. — Note historique de Voltaire sur les débuts de la porcelaine.

Paris, 5 juillet.

On a beaucoup écrit depuis quelque temps sur les porcelaines de France, d'Angleterre et d'Allemagne.

Les fabriques de Meissen, de Sèvres, de Chelsea et de Chantilly ont donné lieu à des études intéressantes, et le public a recherché tous les matériaux pouvant servir à l'histoire de ces différentes manufactures.

Comment se fait-il que la première en date, celle qui a eu l'honneur de fabriquer les premières pièces de porcelaine tendre, celle qui représente le mieux dans son élégante décoration le goût et l'art français, la fabrique de Saint-Cloud, ait vu si longtemps ses produits négligés et rester presque inconnus des amateurs et des savants ; car M. Brongniart lui-même, le féroce ennemi de la pâte tendre de Sèvres dont il fit vendre au tombereau les pièces non décorées, en ignorait l'existence.

Nous ne prétendons pas faire ici de la technologie ; nous laisserons de côté les quatre ordres de porcelaine de M. Jacquemart et nous ne parlerons ni du kaolin ni du petun-tsee. Nous ne disserterons pas non plus sur la porcelaine tendre naturelle et sur la porcelaine tendre

artificielle. Nous laisserons cette entreprise à de plus doctes et plus experts que nous, et nous nous contenterons de parler en simple amateur, au point de vue artistique et historique, d'une charmante porcelaine à laquelle on n'a pas, selon nous, rendu la justice qu'elle mérite.

Nos aïeux avaient meilleur goût; car, à la fin du XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe, les produits de l'usine de Saint-Cloud étaient déjà très renommés, très appréciés, et le docteur Martin Lister, voyageant en France en 1698 pour s'instruire dans les arts et les industries françaises, ne manqua point d'aller visiter la manufacture de Chicaneau, dont il parle de la manière suivante :

« J'ai vu la poterie de Saint-Cloud et j'en suis très content; car je l'avoue, je n'ai pu trouver aucune différence entre les articles faits dans cet établissement et la plus belle porcelaine de Chine que j'aie vue. Cependant les peintures en étaient beaucoup mieux exécutées, nos ouvriers étant bien meilleurs artistes que les Chinois; mais l'émail de cette porcelaine n'est nullement inférieur à celui des porcelaines chinoises en blancheur, en égalité de surface et en absence de tout défaut.

» On vend à Saint-Cloud ces poteries à un prix très élevé; on demande plusieurs écus pour une seule tasse à chocolat. On a vendu des services de thé à raison de 400 livres le service. »

Lister ajoute que M. Morin, propriétaire de cet établissement, exploitait depuis plus de vingt-cinq ans le secret de la fabrication de cette pâte ; mais qu'il n'avait réussi que depuis trois ans à l'amener à ce degré de perfection. Ce qui fait remonter à 1695 la découverte en France de la porcelaine tendre, par conséquent à une époque antérieure de quinze années à celle de la fabri-

cation à Meissen, par Jean-Frédéric Boettcher, de la porcelaine dure.

« Deux ans plus tard, le 3 septembre 1700, madame la duchesse de Bourgogne (nous dit le *Mercure de France*), ayant passé par Saint-Cloud et tourné le long de la rivière, pour aller chez madame la duchesse de Guiche, fit arrêter son carrosse à la porte de la maison où MM. Chicaneau ont établi *depuis quelques années* une manufacture de porcelaines fines, qui sans contredit n'a point de semblable dans toute l'Europe. Cette princesse prit plaisir à voir faire sur le tour des pièces d'un beau profil. Leurs Altesses Royales, Monsieur et Madame, font souvent l'honneur à MM. Chicaneau d'aller voir leur manufacture. Ils reçoivent aussi de fréquentes visites de princes, de seigneurs, d'ambassadeurs et de toutes sortes de curieux qui viennent chaque jour admirer la beauté des ouvrages qui s'y fabriquent et dont il se fait un grand débit pour les pays étrangers. Ils ont établi leurs magasins pour la vente de leurs porcelaines à Paris, au coin de la rue Coquillière et des Petits-Champs, proche la place des Victoires. »

Il semble résulter une contradiction de cette seconde énonciation, car Martin Lister indique comme propriétaire le sieur Morin, et le *Mercure* nomme Chicaneau : nous croyons que c'est la bonne version, et que Morin devait être le chimiste de l'établissement.

La vogue dont parle le *Mercure* de 1700 devait se continuer longtemps; car, dans le journal de Duvaux, le célèbre marchand attitré de la cour, publié par M. Courajod et qui embrasse une période d'une douzaine d'années, de 1748 à 1759; il est fait mention plusieurs fois de la porcelaine de Saint-Cloud.

« Du 12 septembre 1750. — Vendu à M. le comte du Luc, huit tasses et soucoupes, pot à sucre de Saint-Cloud et un grand cabaret de la Chine. 42 livres.

» Du 4 juin 1755. — Vendu à Mgr le Garde des Sceaux, une toilette de bois d'acajou massif avec un tiroir, les garnitures de Saint-Cloud. 120 livres.

» Du 9 juillet 1755. — Vendu à Mme la marquise de Pompadour, huit gobelets et soucoupes de Saint-Cloud et six coquetiers pour la laiterie. 58 livres. »

Le comte du Luc dont il est question est probablement celui dont le cabinet fut vendu après décès, les 22 et 23 septembre 1777, et qui, ne renfermant que 53 numéros, monta à la somme de 38,805 livres 9 sous, somme relativement importante pour une vente comprenant aussi peu d'objets. — Si les acheteurs ne sont pas en plus grand nombre dans le journal de Duvaux, on voit du moins que ce sont personnes de goût et de qualité.

Voici encore un autre document que nous citerons entier :

« Il y a quinze ou vingt ans que l'on a commencé en France à tenter d'imiter la porcelaine de la Chine ; les premières épreuves qui furent faites à Rouen réussirent assez bien, et l'on a depuis si heureusement perfectionné ces essais dans les manufactures de Passy et de Saint-Cloud, près Paris, qu'il ne manque presque plus aux porcelaines françaises, pour égaler celles de la Chine, que d'être apportées de cinq ou six milles lieues loin et de passer pour étrangères dans l'esprit d'une nation accoutumée à ne faire cas que de ce qu'elle ne possède point, et à mépriser ce qu'elle trouve au milieu d'elle.

» En effet, pour la finesse du grain de la matière, pour la beauté de la forme des vases, pour l'exactitude du dessin et pour l'éclat des couleurs, surtout du bleu, il faut avouer que les porcelaines de Quangsi (*sic*) ne sont pas plus parfaites que celles de France ; une seule chose

manque à ces dernières, c'est l'œil du blanc, qui est encore un peu louche, ou quelquefois trop matte (*sic*). »

(Article PORCELAINES. *Dictionnaire universel du Commerce*, ouvrage posthume du Sieur Jacques Savary des Brulons, inspecteur général des manufactures pour le Roy, à la douane de Paris. Edition de 1748. Il résulte de l'approbation que le manuscrit était antérieur à 1723.)

Nous glisserons rapidement sur l'histoire de l'établissement, en ne citant que quelques dates et quelques noms essentiels.

Le premier fabricant et inventeur de la porcelaine tendre est Pierre Chicaneau, qui n'avait rien de commun avec le Chicaneau des *Plaideurs* de Racine. Dès l'origine de la fabrique, la marque est un soleil, en bleu, au grand feu, adoptée comme une flatterie à l'adresse du roi-soleil et de sa devise : *Nec pluribus impar*.

Le 12 avril 1713. Lettres patentes du roi accordant « à Mme Barbe Coudray, veuve de Pierre Chicaneau, Jean-Baptiste-Pierre et Geneviève Chicaneau, tant conjointement que séparément, leurs hoirs et ayants cause de faire dans le bourg de Saint-Cloud et dans telles villes et autres lieux de nostre royaume que bon leur semblera, excepté néanmoins la ville et faubourg de Rouen, un ou plusieurs établissements de la manufacture de porcelaine fine de toutes couleurs, espèces, façons et grandeurs, etc., etc. »

Avant d'obtenir pour elle et ses enfants le privilège royal, la veuve de Pierre Chicaneau avait épousé Henri Trou, huissier de l'antichambre du duc d'Orléans ; mais celui-ci n'avait pu paraître dans les actes officiels, parce qu'il n'appartenait pas à la corporation des faïenciers, et il se fit recevoir le 1er septembre 1706.

Chef de la fabrique, Trou fit mettre sur les produits son chiffre si connu :

+
S. C.
T.

Puis, en 1722, arrêt qui, en rappelant une première prorogation de dix années accordée le 15 mars 1715, par le roi Louis XIV, aux entrepreneurs de la manufacture de Saint-Cloud, octroyait une nouvelle prorogation de vingt ans, nommément à Jean-Baptiste Chicaneau, Marie Moreau, veuve Pierre Chicaneau, Henri et Gabriel Trou, enfants du second lit de Barbe Coudrey, et, à partir de cette époque, la manufacture se divise. Trou dirige Saint-Cloud, et Marie Moreau ouvre une autre usine dans le faubourg Saint-Honoré. Les porcelaines marquées

C. M.
+

sont probablement de cette seconde fabrique.

On voit, par ce qui précède, que la fabrique de 1695 existe encore en 1757. D'autres documents seront peut-être retrouvés plus tard, qui serviront à établir la filiation et la transmission de l'établissement et il ne nous reste plus qu'à définir le caractère de décoration de la porcelaine et les différentes formes de fabrication qu'elle a employées.

Et d'abord, depuis l'origine jusqu'à la fin, la fabrique a conservé fidèlement le type primitif de son ornementation ; type charmant d'ailleurs et résumant, dans des arrangements d'un goût irréprochable, le style décoratif de l'époque de Louis XIV, qui précède la régence. Un de nos amis, M. L. Leroux, un de ces amateurs modestes et désintéressés dont l'espèce devient de plus en plus rare chaque jour, collectionneur fervent de céra-

mique et possesseur de très belles pièces de Nevers et de Rouen, a eu l'heureuse idée d'apprécier depuis longtemps ces gracieuses productions, dont il a réuni près de cent pièces; avec une bonne grâce charmante, il a bien voulu mettre sa collection à notre disposition, ce qui nous a permis d'étudier à notre aise les pièces qui nous ont paru dignes d'être présentées comme des spécimens remarquables de la fabrication.

Le décor de Saint-Cloud se compose de lambrequins suspendus à des nœuds de rubans, de vases entourés d'arabesques, de rinceaux délicats rappelant le décor rouennais que M. Potier appelle *décor de ferronnerie*. — M. Leroux possède de ce décor une potiche et deux fiasques qui l'accompagnent. La potiche a 21 centimètres de hauteur. La décoration est divisée en huit panneaux, séparés par une nervure en relief. Elle offre un vase supporté par une console sur laquelle sont placés deux cygnes affrontés au-dessus d'un léger lambrequin. — Sur les bouteilles, la même décoration avec des mascarons et des trophées. Ce sont les seules pièces sur lesquelles le masque humain se soit présenté à nous. — Nous avons remarqué encore chez lui le plus petit pot que nous connaissions de cette fabrique. Il n'a que 3 centimètres de hauteur. Ce petit monument délicat est revêtu d'une minutieuse ornementation.

Son bougeoir en forme de cône avec son éteignoir est, à notre avis, une pièce des plus rares dans son ensemble.

La fabrique de Saint-Cloud n'a produit que des pièces de petites proportions; des tasses, des cafetières, des huiliers, des coquetiers, des sucriers, des salières rondes et en carré long, rarement des vases et des potiches, surtout des pots à poudres et à pommade formant des garnitures de toilette.

Les pièces à décor polychromes sont très rares; nous

n'en connaissons que trois : un petit pot à crème appartenant à Mme Jubinal, un autre appartenant à M. le baron Davillier et un grand cache-pot à M. Dupont-Auberville.

M. Gasnault avait réuni un certain nombre de pièces de Saint-Cloud qui font partie maintenant du musée céramique de Limoges. M. Gustave Gouellain de Rouen en possède aussi quelques-unes, ainsi que M. le baron Davillier et M. le comte Lair, qui a un charmant sucrier en forme de vase.

Le succès de la fabrique des Chicaneau devait naturellement stimuler la copie. Aussi, presque toutes les fabriques de pâte tendre du XVIIIe siècle ont-elles reproduit le décor de Saint-Cloud. Quelques-unes ont même copié les pièces, en les signant de leurs marques de fabrique, et nous en avons souvent rencontré avec la marque de Chantilly, de Meissen et de Lille.

Le musée de Sèvres et celui de Rouen peuvent aussi en montrer des échantillons. Quant au décor chinois, il est très rare, et nous n'en avons vu que deux pièces, un sucrier et une soucoupe dans la collection de M. L. Leroux. Constatons-le, ces pièces sont loin d'avoir le mérite et le charme du décor habituel de la fabrique.

Chicaneau a eu de nombreux imitateurs. Il avait donné l'élan. On le suivit.

En 1725, le sieur *Ciquaire-Ciroux*, ancien transfuge de Saint-Cloud, se mit, sous la protection du prince de Condé, à imiter à Chantilly la porcelaine coréenne dont il avait eu les modèles sous les yeux dans la collection de son protecteur.

1735. — *François Bardin* fonda à Mennecy une fabrique sur la propriété du duc de Villeroy, au lieu dit des Petites-Maisons.

1740. — Les frères *Dubois*, quittant Chantilly sous

la protection de M. de Fulvi et avec l'argent de M. Orry, s'installèrent à Vincennes.

1748. — *Peterynck* acheta à Fouquez son établissement de Tournai et se mit à fabriquer de la porcelaine.

1751. — *Jacques Chapelle* fonda à Sceaux une manufacture de faïences et de porcelaines, placée sous la protection du duc de Penthièvre.

1753. — Le 19 août, un arrêt du roi accorda à *Éloi Brichard* le privilège de la fabrication de la porcelaine à Vincennes, avec le titre de *Manufacture royale de porcelaines de Vincennes.*

Répétons, en terminant, ce que nous disions en commençant : notre patriotisme doit être fier de constater que les débuts de la porcelaine aient été faits chez nous. Saint-Cloud est le berceau de cette découverte. La pâte tendre des Chicaneau a été le point de départ des essais tentés plus tard à Meissen. L'Allemagne n'a fait que nous suivre dans la voie que nous lui avions ouverte. Aussi Voltaire avait-il raison de dire dans son *Siècle de Louis XIV*, en parlant de cette fabrication : « On a commencé à faire de la porcelaine à Saint-Cloud avant qu'on n'en fît dans le reste de l'Europe. »

XXXIV

Nouvelle vente Courbet. — Souvenirs sur le maître d'Ornans. — L'habitude de *la brosse.* — Corot, le *chicard* du Parnasse. — Les *allégories* de l'Opéra. — Un fusil à vent pour jambe de bois. — La grande colère de Dumas fils contre Courbet. — Reprenez votre croix d'honneur! — *Bonjour, monsieur Courbet.* — Franz Halz et Rembrandt copiés par Courbet. — La contrefaçon suisse. — Tableaux vendus et prix obtenus. — *La varice* et les avaricieux. — Heureux acquéreurs.

Paris, 18 juillet.

Quelle raison impérieuse commandait de faire cette vente à une époque aussi mal choisie de l'année.

La saison était close. Paris, enchanté de soleil, se promenait dans les champs. Ivre de liberté, il était déjà parti pour les eaux ou en voyage.

C'était risquer, dans une entreprise hardie, un échec sur le nom d'un maître.

Un règlement d'héritage, impossible à reculer, en avait décidé ainsi. Le père de Courbet était mort, il fallait arriver à un partage dans la famille.

Voilà pourquoi, après avoir été exposés à l'école des beaux-arts, quelques-uns des tableaux et des dessins sont arrivés se ranger en bataille à la salle 8 de l'hôtel Drouot, pour passer sous le marteau de Mᵉ Chevallier, revenu exprès de Londres où il assistait à la vente Hamilton.

Le peintre d'Ornans ! il y a toujours quelques épisodes

à raconter sur lui quand ce nom se trouve au bout de notre plume. J'ai déjà parlé de lui longuement dans mon premier volume. J'y reviens encore. Les anecdotes sont la menue monnaie des biographies.

En exil, il menait une vie très simple à la Tour-de-Peiz. De ce dur calcaire jurassien, rien ne put l'efféminer. Il n'avait pas de domestique, il faisait lui-même sa soupe et son ménage. Aujourd'hui les peintres qui jettent en entrant leur pardessus fourré aux larbins des Mirlitons, ne comprennent plus cela. On raconte qu'un jour, en hébergeant un ami, celui-ci trouva le matin une bottine cirée devant sa porte. Le maître peintre cirait tranquillement l'autre. — « L'habitude de la brosse, » lui dit-il en riant.

Les anecdotes sur lui abondent, du reste. Rien qu'avec elles on écrirait un livre. Il avait, à propos de ses confrères illustres, de ces mots qui lui appartenaient bien.

— Cet homme, disait-il, en parlant de Corot, cet homme qui fait danser des nymphes dans des paysages ennuyeux, c'est le *chicard du Parnasse.*

— Des Greuze, faisait-il un jour en haussant les épaules devant M. de Nieuwerkerke, c'est rien du tout à faire, les Greuze ! Je vous en ferai tant que vous le voudrez des Greuze, *monsieur le comte.*

Courbet, dans cette sortie humoristique, copiait David qui proposait de brûler tous les Boucher et tous les Fragonard, comme étant des peintures de courtisans faites pour des courtisanes.

— L'Opéra ne sera beau, disait-il encore, que lorsqu'on ôtera toutes *les allégories* dont il est badigeonné, pour me faire peindre au fronton la Tragédie et la Musique.

Voici un épisode peu connu raconté par M. Léon Seché dans sa spirituelle chronique hebdomadaire du *Phare de la Loire.*

Les alliés avaient voulu abattre la colonne en 1815,

et n'avaient pu. Courbet, plus fort qu'eux, trouva le moyen de la jeter par terre. Le jour où elle tomba, il était avec Jules Vallès, place Vendôme, dans un état de surexcitation qui frisait la folie.

— Tenez, Vallès, dit le directeur des beaux-arts de la Commune avec un rude accent franc-comtois, vous voyez ce vieux grognard qui regarde l'entrée de la colonne. Regardez-le en face. Vous croyez peut-être que c'est l'invalide à la tête de bois; pas du tout. Cette jambe de bois est un fusil à vent, et la vieille bête est capable de nous tirer dessus quand la colonne va tomber.

Et quand tout fut fini, il poussa un gros soupir de satisfaction, puissant comme un soufflet de forge.

Très certainement, Courbet fut un moment dévoyé, et c'est pour cela que le conseil de guerre se montra si indulgent pour lui. Nous ne chercherons pas à le réhabiliter au point de vue politique. Il eut tort; mais il ne méritait pas la philippique violente de Dumas fils, lors de sa mort. L'ami du réaliste Vollon a écrit ces lignes qu'il regrettera quelque jour :

« La République a des générations spontanées, des » éclosions subites de phénomènes imprévus, inanaly- » sables, éphémères, gigantesques, ombres chinoises » colossales qui viennent gesticuler, pousser un cri et » mourir sur un fond rougi par le feu et le sang. De » quel accouplement fabuleux d'une limace et d'un » paon, de quelles antithèses génésiaques, de quel suin- » tement sébacé peut avoir été généré, par exemple, » cette chose qu'on appelle Gustave Courbet? Sous quelle » cloche, à l'aide de quel fumier, par suite de quelle » mixture de vin, de bière, de mucus corrosif et d'œdème » flatulent a pu pousser cette courge sonore et poilue, » ce ventre esthétique, incarnation du Moi imbécile et » impuissant ! — Ne dirait-on pas une farce de Dieu,

» si Dieu que ce non-être a voulu détruire était capable
» de faire et pouvait se mêler de cela ?

Courbet, un monstre hideux ! allons donc ! C'est de la colère et de la passion politique éclatant tout d'un coup, comme le jour où Veuillot a écrit : Carpeaux fait puer le marbre, et Courbet fait puer le châssis.

Le calme s'est fait autour de sa mémoire. Le temps l'a réconcilié avec l'opinion. Jugeons-le avec impartialité en lui tenant compte de sa sincérité, ce trait essentiel de son caractère. Aussi bien, aujourd'hui tous ses ridicules, toutes ses théories étranges doivent être oubliées.

Il ne s'était pas jeté dans la Commune pour acquérir un nom ? — Il était célèbre. Pour chercher la fortune ? — Il avait bien au delà de ses besoins.

Ne le prenons donc pas au sérieux lorsqu'il joue au fantoche politique, et non plus lorsqu'il se gobe. Appréciions-le seulement au point de vue artistique. Courbet a sa place marquée dans notre histoire de l'art. Ne voulant être l'ombre pâle d'aucun autre, il s'était dit : « Tu n'imiteras pas ! dût cette conduite retarder l'heure de tes succès. Tu iras devant toi méprisant les plus violentes protestations. » Et, ne voulant pas arriver coûte que coûte, ne s'occupant ni de la mode qui faisait le succès des uns, ni des clairons du journalisme qui vantait les mérites des autres, il se mit à travailler à l'écart. Il fut lui, c'est-à-dire un grand et fécond artiste, avec une manière spéciale, un tempérament robuste et des élans spontanés. Il eut ces grandes pensées qui émanent toujours du cœur, comme l'a dit Vauvenargues. Élève de la simple nature, réprouvant le poncif, le peintre de l'*Enterrement d'Ornans* protesta contre toutes les traditions classiques. L'idéal n'était pas du tout son fait. *C'est réel :* tel était son mot ordinaire.

Courbet ne peignait que ce qu'il voyait, et il arrivait ainsi, malgré lui, à la poésie, par la seule puissance

du vrai. Pascal, bien avant lui du reste, avait dit : « La peinture doit attirer l'admiration par la ressem- » blance des choses dont on n'admire pas les origi- » naux. »

Il eut un beau mouvement d'humeur, ce paysan du Danube, à la tenue débraillée, mais au profil assyrien, aux rudesses triviales, mais aux réalités puissantes, lorsqu'il refusa la croix que venait d'accepter le peintre Yvon et que lui offrait également M. Richard, ministre des beaux-arts de l'Empire dernier. Cela nous remet en mémoire les vers tintamaresques, en rimes couronnées, que fit sur ce sujet l'un de nos amis, Paul Nogent, alors sur les bancs du collège.

Comme devant Richard, chaque bonapartiste,
Artiste,
Pour obtenir la croix lâchement se courbait,
Ce Courbet,
Lutteur qu'une fierté digne, romaine, épique,
Mène et pique
Dit : je fais fi, de par mon maître Delacroix,
De la croix !
Je ne veux pas qu'en ton râtelier monarchique,
Mon art chique
Le vil foin que ta main distribue au riche art,
O Richard !
Beaucoup, par le chemin pur où s'empresse Yvon,
En presse y vont,
Mais devant les présents que l'impérial coffre
Offre,
Hippocrate, j'ai seul, de ton austérité,
Hérité.

« Comme on s'est moqué, dit Jules Claretie, du titre extraordinairement prétentieux d'un des meilleurs tableaux du maître : *Bonjour, monsieur Courbet !* Aujourd'hui, les vanités du réaliste se sont évanouies devant la réalité de la mort, et lorsqu'on a accroché au Louvre le tableau que Mlle Courbet a donné au musée,

c'est Velasquez lui-même, le maître des *Borrachos* et des *Filandières* qui, la nuit, à l'heure où les maîtres conversent entre eux dans la grande galerie pleine d'ombre, accueille le nouveau venu par la scie d'atelier d'autrefois, la gouaillerie du temps jadis, devenue maintenant un salut de la postérité :

— *Bonjour, monsieur Courbet !*

Revenons à la vente du 28 juin.

Les tableaux de cette vente étaient bien des vrais Courbet, et, à ce propos, rappelons pour l'avenir une lettre d'un marchand d'objets d'art à Genève, adressée le 16 juin 1874 au rédacteur en chef du journal la *République française :*

« Votre journal, dit-il, ayant imprimé qu'il s'est fondé à Genève une fabrique de faux Courbet, je voue prie de vouloir bien annoncer que ma maison n'a aucun rapport avec cette officine. D'ailleurs, on ne fabrique pas seulement à Genève de faux Courbet, mais on y fait aussi des contrefaçons de Corot, de Daubigny, de Rousseau, voire même de Henri Regnault et de Calame.

» Paul Pia. »

Avis aux acquéreurs futurs. Ils seront forcés d'y regarder de très près désormais.

Quoique limitée, cette vente témoignait cependant, une fois de plus, par quelques œuvres seulement de la puissance de l'artiste dans les aspects les plus variés. Etudes de lutteurs enlacés, carnations bitumées de baigneuses, types de mendiants déguenillés, silhouettes de grands arbres, rochers moussus, éclat du soleil sur les chemins poudreux, lumière tamisée par le feuillage, ciel couvert par des nuages, — tout, sous ce pinceau puissant, apparaissait reproduit tel qu'il est.

Courbet, toujours un peu dramatique, aimait les violences, les tourmentes, les tragédies de la nature. Par-

tout où il passait, son talent, ainsi que la diane qui réveille les cœurs endormis, éclatait comme une fanfare.

Chose rare ! à côté de ces œuvres originales, se trouvaient deux copies de ses maîtres préférés : Franz Hals et Rembrandt. Deux copies par Courbet, cela ne se voit pas tous les jours ! surtout quand l'une d'elles a provoqué ce paradoxe insensé :

— J'ai copié un Rembrandt. C'est mieux que lui. J'ai peint dans la pâte, lui mettait des glacis. Il faisait ce qu'il pouvait.

On rencontrait aussi dans cette vente des dessins fins et originaux recueillis dans les cartons du maître. Œuvres inédites, conduisant à la parfaite connaissance du peintre, et faites dans une courte séance, à part, les *Femmes dans les blés*, présentées au public à l'Exposition particulière du pont de l'Alma.

La vente qui nous occupe n'ayant été citée nulle part, il y a quelque intérêt pour l'avenir à en conserver trace. Voyons donc maintenant le résultat détaillé de l'adjudication faite devant quelques amis fidèles et un très petit nombre d'artistes encore à Paris.

Voici quelques-uns des prix atteints par les enchères :

Les *Lutteurs*. Le catalogue de 1867 dit que, sous cette toile, on retrouverait en grattant, la *Nuit de Walpurgis*, tableau allégorique résumant le Faust de Gœthe, un des premiers essais de l'artiste. Ces lutteurs peints en pleine pâte sont bien vrais ! Les voici aux prises, face contre face, poitrine contre poitrine, leur respiration devient haletante ; ils se tordent, ils s'enlacent, ils s'étreignent à s'étouffer, vont se quitter et se reprendre avec furie. Quelle belle passe, quelle attaque plus alerte que l'adresse elle-même ! Quelle défense plus souple que l'agilité ! Un dernier coup d'épaule va faire tomber bientôt le récalcitrant.

Très beau de mouvement, ce tableau a été acheté 5,800 francs par M. Cusenier qui déjà l'année dernière, à la première vente de Courbet, avait fait de nombreuses acquisitions.

Il ne sait pas sans doute que Nadar, l'auteur d'un charmant livre : *Quand j'étais étudiant*, s'écria un jour devant ces lutteurs dont les veines gonflées faisaient saillie comme dans ceux de Falguière :

— Décidément, Molière avait raison : Peste soit de la *varice* et des avaricieux.

Au même fidèle et fervent amateur du maître d'Ornans les œuvres suivantes :

L'*Aumône d'un mendiant à Ornans*, toile de $2^m,10$ de haut sur $1^m,75$ de large. Ce morceau est un absolu chef-d'œuvre. — 9,000 francs.

Les *Rochers de Monthiers*. Vigoureusement rendus, ces rochers recouverts de mousses et de lichens. Signés et sans date. Haut. $0^m,95$, larg. $1^m,30$. 2,650 francs.

Bord du Lac. Étude signée. Haut. $0^m,95$, larg. $1^m,20$. 1,630 francs.

Au même encore :

Vigneronne de Montreux. Haut. 1 mèt., larg. $0^m,21$. 1,600 francs.

Un portrait de femme. Signé et daté de 1859. 560 francs.

Étude de Tête de femme. Signé G. Courbet. Haut. $0^m,47$, larg. $0^m,35$.

Adjugées à Mlle Courbet, qui les reprenait à la succession de son père, comme souvenirs de son frère, les dix toiles dont voici la nomenclature :

Le Cheval dérobé, courses de Fontainebleau, exposé au Salon de 1861, sous le titre : *Le Piqueur*. Haut. $1^m,95$, larg. $2^m,30$. 3,400 francs.

Baigneuse vue de dos. H. 1m,28, larg. 0m,97. Signée à droite : 68, Gustave Courbet. Ce tableau merveilleux, réservé pour des expositions particulières, vaut la *Vague* et les *Vanneuses* du Musée de Nantes. Ce n'est point une nymphe mythologique, mais une madone aux splendeurs charnues, pourvue de larges développements. C'est vécu. Le modelé des bras, la fraîcheur et l'éclat de l'épiderme, les ombres transparentes et légères du torse ont la séduction enchanteresse du vrai qui seul est beau.

Diderot l'a dit : c'est la chair qui est difficile à rendre.
» C'est ce blanc onctueux égal sans être pâle ni mat ;
» c'est le mélange de rouge et de bleu qui transperce
» imperceptiblement ; c'est le sang, c'est la vie qui font
» le désespoir du coloriste. Celui qui a acquis le senti-
» ment de la chair a fait un grand pas ; le reste n'est rien
» en comparaison. Mille peintres sont morts sans avoir
» senti la chair ; mille autres mourront sans l'avoir
» sentie. »

Courbet, a dit de son côté, son ami et histographe M. Castagnary, a fait des femmes de toutes les couleurs, rousses, blondes et brunes ; dans toutes les positions, debout, assises, couchées ; sous tous les noms : baigneuses, dormeuses, paresseuses ; dans toutes les lumières : soleil des plages, verdure des bois, pénombre des boudoirs. Mais cette femme-là, la *Baigneuse vue de dos*, est l'un de ses chefs-d'œuvre. Il le savait bien, du reste ; car, en la montrant dans son atelier, il disait avec orgueil :

— C'est du *sur-Velasquez.*

Aussi a-t-elle été vendue 14,000 francs, et ce n'est pas le prix qu'elle vaut.

Portrait de Rembrandt, copie faite au Musée de Munich. Haut. 0m,87, larg. 0m,73. 4,810 francs.

Portrait de M. T. Marlet, en 1851. Haut. 0m,45, larg. 0m,37. 680 francs.

Le château de Chillon. Signé, en 1874. Haut. 0m,65, larg. 0m,81. 1,320 francs.

Un autre *Château de Chillon*, fait en 1873. Paysage vert, frais, éclatant de couleur. Haut. 0m,86, larg. 1m,21. 1,960 francs.

Une Tempête sur le lac, rendue par le couteau à palette avec un rare bonheur. Haut. 0m,55, larg. 0m,45. 745 francs.

Une *Marine*. Haut. 0m,33, larg. 0m,46. 980 francs.

Autre *Marine*, non signée. Haut. 0m,33, larg. 0m,34. 500 francs.

La *Mort de Petit Pierre à Ornans*. Signée à gauche. Haut. 1 mèt., larg. 1m,40. 1,050 francs.

Quelques-unes des toiles qui précèdent iront sans doute dans nos musées. Aux dons nombreux que Mlle Courbet a déjà faits, elle vient d'ajouter encore dernièrement, pour à la ville de Paris, l'esquisse des *Pompiers se rendant à un incendie*.

M. Bernheim, un marchand bien avisé, a acheté, avec la certitude de faire un beau profit :

Chasseurs à cheval retrouvant la piste, épisode de chasse à courre, sans date ni signature. Haut. 1m,10, larg. 0m,91. Exposés en 1867. 1,600 fr.

Le *Veau*, signé à droite, 73. Haut. 0m,88, larg. 1m,16. 2,520 francs. Bonne inspiration, cette acquisition à ce prix !

La *Sorcière*, d'après Franz Hals, copiée sur le tableau original de la galerie Suermondt. Haut. 0m,85, larg. 0m,69. Signé. 2,000 francs.

Avant l'orage, sur le lac. Haut. 0m,30, larg. 0m,31. 400 francs.

M. Hecht, l'aimable négociant de la rue du Château-d'Eau, l'ami de Manet, très féru de l'école impression-

niste, a fait pour son compte ou pour celui d'autrui quelques bons achats :

Le *Naufrage dans la neige*, étude dans les montagnes du Jura. Signé et daté en 1860. Haut. 1m,38, larg. 2 mèt. 1,740 francs.

*Portrait de Mme ****. Haut. 1m,74, larg. 1m,08. 1,210 francs.

M. Barbedienne, un bronzier qui sera plus celèbre encore au XXe siècle qu'au XIXe, s'est offert pour 1,530 fr. *Chailly-sur-Clarence*. Haut. 0m,95, larg. 1m,20 et pour 820 francs, *Emilius, eheval du haras de Saintes*, une belle étude.

C'est à M. Blondon que l'*Homme au casque*, haut. 0m,56, larg. 0m,46, a été adjugé, 1,020 francs ; — à M. de Bray, la *Dent de Jaman*, signée. 1,680 francs ; — à M. Cahen d'Anvers, *Châtaigniers en automne* (parc des Crêtes). Signé. 1,150 francs ; — à M. Diot, *Pommes rouges et blanches* (avec la mention Sainte-Pélagie). 1,300 francs ; — à M. Delaunay (le peintre ou l'acteur ?) Le *Retour au pays*. Signé. 860 francs ; — à M. Landau, le *Fossoyeur*. Signé G. C. 515 francs. Haut. 0m,30, larg. 0m,40 ; — au prince Zurbo, *Psyché*, étude de 82 sur 65. Signée. 1,260 francs.

Ont acheté encore :

M. Kœnigswarter, *Soleil couchant*, marine signée. Haut. 0m,39, larg. 0m,53. 750 francs ; et *Femme endormie*, haut. 0m,70 sur 0m,94, une splendide étude. 2,020 fr.

M. Gugenheim, le *Cèdre d'Hauteville*, haut. 0m,81, larg. 1m,10 ; 2,405 francs ; et une *Académie d'homme*, étude magnifique, 0m,70 sur 0m,36. 525 franes.

Parmi les acquéreurs de dessins, M. Brenot, un homme de goût, un spirituel amateur a su choisir trois petits crayons noirs : *Jeune femme lisant*, 210 francs. *Portrait de Mme Urbain Cuenot*, 250 francs. *Étude de chêne* (*les Vendanges*), 160 francs.

M. Templier est devenu l'heureux possesseur du crayon noir intitulé : les *Femmes dans les blés*. Signé à droite, G. Courbet, 1855. Dessin exposé en 1867, au Pont de l'Alma, et tout récemment aux Beaux-Arts, sous le numéro 141. Il ne l'a payé que 660 francs. Ce n'est pas cher.

M. Haro, l'expert, a voulu garder le souvenir de cette vente faite par son confrère Durand-Ruel, en achetant 320 francs le beau dessin : le *Jeune homme assis* qui révélait des qualités de premier ordre.

La vente a produit 81,280 francs pour cinquante numéros. C'est un total peu élevé, a-t-on dit. Tel n'est pas notre avis, car beaucoup de toiles n'étaient que des esquisses.

A la sortie, le baron Kœnigswarter, complimenté par l'un de ses amis, un financier, aussi riche que lui, sur son heureuse acquisition de la *Femme endormie*, lui a répondu : « Il vous était facile de faire comme moi. On » ne vend pas du Courbet tous les jours, comme de la » rente à la corbeille des agents de change. »

Et maintenant, allons aux champs ou à la mer. La première session de l'hôtel des ventes est terminée. La séance est levée jusqu'à l'automne.

XXXV

Le *Louvre* et le *Bon-Marché* font la curiosité. — Une rafle de tapisseries. — L'exposition spéciale. — La curiosité mise en actions. — Un syndicat de grands banquiers. — L'entrepôt des objets d'art. — Le comptoir des faïences. — Armand Van Heddeghem.

Paris, 4 septembre

Cela devait finir ainsi. Tout le monde s'en mêle. Ce ne sont plus les amateurs qui, sans patente et sans boutique, deviennent des marchands. Le *Louvre* et le *Bon-Marché* font la curiosité.

Déjà, chaque année, dans leurs vastes magasins, agrandis avec une rapidité prodigieuse, avait lieu, au commencement de l'hiver, une grande exposition de tapis de prière recueillis un peu partout, à Koula, à Bagdad, à Smyrne, à Soumack et à Chamaki. Sous la lumière tamisée par un vitrage dépoli, les moquettes anglaises aux reflets chatoyants se mêlaient aux classiques portières de Caramanie, les Daghestans aux tons noirs se déroulaient au milieu des Aubusson veloutés, les classiques tapis de Yordes se confondaient pêle-mêle dans un monceau qui s'effaçait en un clin d'œil sous la main fiévreuse des acheteurs.

Dans cet immense capharnaüm, plus grand que tous les bazars de l'Orient, la foule ignorante se pressait ce jour-là autour des rayons de la Chine, de la Perse et du Japon où l'ancien et le moderne se trouvaient

confondus. Plus loin, sur des chevalets flânaient les tableaux de quelques peintres faméliques, cherchant des débouchés immédiats. De longues galeries en enfilade exhibaient, suivant les séductions du catalogue, des sacs égyptiens, des *lots* importants de broderies de Janina sur toile et sur soie, des velours antiques de Scutari, des moustiquaires de l'île de Rodes, et des voiles tissés d'or arrachés aux sultanes du Bosphore.

C'était un début, mais on pouvait encore croire que cette excursion dans la domaine des objets d'art n'irait pas plus loin.

Non, l'élan au contraire était donné. Ces marchands du Temple tâtent sans cesse le pouls de cette déesse capricieuse qui s'appelle la mode! Ils savent passer habilement des manches plates aux manches à gigot, des manches pagodes aux manches collantes, des paniers aux fourreaux, des fourreaux à la crinoline pour revenir rapidement aux robes droites.

L'essaï des objets d'art avait réussi. Le public était accouru en foule. Le résultat, dépassant les espérances, ne pouvait que mettre en goût les maisons parisiennes; mais l'Orient était épuisé. Il fallait trouver autre chose. Pendant toute l'année de 1882, les acheteurs de ces grands établissements reçurent l'ordre de faire, par des démarches réitérées, une rafle générale à l'étranger, en province, à l'hôtel Drouot, de toutes les tapisseries des Gobelins et de Beauvais qu'ils pourraient rencontrer.

Aujourd'hui, c'est un fait acquis. Comme au théâtre, il y a eu une première où on s'est disputé les places; un million de prospectus ont appelé le public à l'*exposition spéciale*, et nous avons assisté à la grande mise en vente des affaires exceptionnelles en tapisseries.

Voici, à des conditions modérées, des sujets religieux sur fond d'or, les Parques avec Atropos, les batailles de

Daniel ou l'histoire d'Ulysse et de Calypso. Voilà des scènes champêtres, des tapisseries gothiques où tous les personnages parlent, et leurs discours s'échappent comme une fusée de leurs bouches. Plus loin des bergerades de Boucher, la guerre de Troie, les présents d'Artaxercès, des tapisseries racontant les hauts faits d'armes des tournois, les luttes épiques et les grandes chevauchées des chevaliers de la Table ronde. Venez, messieurs, dit le livret, vous trouverez le plus vaste assortiment. Nous ne sommes pas hors de prix comme à la *Croix de ma mère*, inabordables comme du *Passé*, impossibles dans nos prétentions comme dans la rue de Buffaut; venez, vous trouverez de tout. Nous laissons entrer, mais nous empêchons de sortir sans acheter. Aimez-vous les verdures? On en a mis partout.

Et il y a comme cela, cinq à six cents tentures à prix variés, pour toutes les bourses, depuis le premier jusqu'au cinquième étage; on les vend au mètre carré suivant l'âge, la provenance et l'état de conservation. Elles pendent tristement, accrochées au milieu des soieries de Lyon, des damas des Indes, des cretonnes, des reps multicolores et des mousselines brodées. Très étonnées, sans doute, après avoir quitté leurs aristocratiques demeures, de se trouver en pareille compagnie.

Triste! triste! Ces épaves du vieux temps, quand le premier moment d'engouement sera passé, on les vendra à la porte, en fin de saison, à vil prix, sans pitié, comme tous les rossignols qui ont cessé de plaire et dont la mode ne veut plus.

Mais ce n'est pas tout. Élevez vos cœurs, collectionneurs ardents. Le bruit court qu'un grand syndicat de banquiers est organisé pour procéder à des affaires sur une grande échelle. Déjà, dit-on, des achats importants ont été faits pour leur compte en France et à l'étranger.

Le programme est arrêté. On ira séduire les petites villes sans budget, les églises sans ressource, les châtelains dans leurs terres. On enlèvera à coups de billets de Banque les dernières merveilles oubliées. Tout sera cherché. Tout sera bientôt connu.

Apprêtez-vous, infatigables chercheurs du passé, à de nouveaux sacrifices. N'a-t-on pas parlé d'une société riche et puissante pour centraliser le commerce de la curiosité? Elle devait s'organiser par actions au capital de dix millions et choisir un vaste immeuble bien placé, au centre de Paris, comme le Crédit Lyonnais, sur le boulevard des Italiens. Le projet pour l'exploitation de l'affaire, longuement étudiée, a même été imprimé et distribué pour lancer la nouvelle entreprise.

Voyez tout de suite quel progrès! Nous avions l'entrepôt des vins, nous aurons l'entrepôt de la curiosité; nous avons la halle aux grains, nous aurons les docks des bibelots.

On fera la hausse sur les émaux et sur les Palissy comme sur les blés, les farines et les alcools. Il y aura le cours de l'argenterie, le bulletin de la dinanderie, la mercuriale des tapisseries, la cote officielle des faïences et le marché en banque des vieilles armures. Les ventes à terme seront autorisées et les reports auront leurs capitalistes attitrés.

Soyez-en bien convaincus, ceux qui spéculent sur tout sans regarder le produit, arriveront vite des quatre points cardinaux. Les accapareurs ne manqueront pas. Ils achèteront tous les vieux Rouen comme on achète les récoltes de toute une contrée. Une fois la rafle opérée, il faudra bon gré mal gré, collectionneurs, mes amis, ne trouvant plus sur le marché les objets de votre convoitise, que vous acceptiez les nouveaux prix fixés ou que vous renonciez à votre douce et chère passion.

Voudrez-vous un beau bronze de la Renaissance, une commode d'André Boule, un régulateur de Lepaute, vous ne serez plus obligés d'aviser longuement à l'avance de vos désirs Guenot, Stettiner, Miallet et Beurdeley, et d'attendre qu'ils vous préviennent d'une occasion favorable. Vous irez à l'*Art ancien*, aux rayons des bronzes florentins, aux galeries des meubles, à la section des pendules. Tout ce que vous aurez désiré sera là, immédiatement, sous vos yeux, à votre disposition, rangé en bataille avec des prix fixes, et garanti sur facture. Vous n'aurez plus que l'embarras du choix.

Si vous êtes en quête d'un émail de Léonard Limosin, d'un plat de Palissy de rare qualité, d'une faïence italienne de maestro Giorgio, point ne sera besoin de visiter les magasins du quai Conti ou du quai Voltaire, de monter les étages de la Chaussée-d'Antin. Vite, cocher, à la Compagnie nouvelle de l'art ancien ! Vous irez directement au comptoir des faïences ou à celui des émaux. Vous aurez tout de suite un échantillon de première classe que vous pourrez rendre quelques jours après, si vous lui trouvez quelques défauts.

Non, la curiosité ne saurait se manifester ainsi. Elle n'a pas ces tendances mercantiles. Elle n'est pas pour le gros public, enrichi de la veille par un héritage ou par un coup heureux à la Bourse, et qui ne sait pas le premier mot de l'art décoratif. C'est une sainte et digne passion. Elle s'adresse à une clientèle instruite et veut du travail, des recherches persévérantes, autrement elle disparaîtra vite sous l'indifférence et le dégoût des esprit cultivés qui ont formé jusqu'ici un intelligent aréopage. La foule les a souvent raillés. Ils l'ont laissée faire avec indifférence. Aujourd'hui, les grands magasins peuvent séduire la femme au milieu de cet air tout saturé de parfums ; mais les vrais collectionneurs n'iront pas chercher leurs trouvailles à la rue de Ba-

laissera un monument précieux, son *Cabinet de l'amateur;* Odiot, le fervent adorateur du XVe siècle; Chabrières, l'un des régents de la Banque de France, qui a su trouver les plus beaux bahuts lyonnais; Gavet, un chercheur qui révèle à chaque exposition de mystérieuses et désespérantes trouvailles; Foulc, l'heureux possesseur de la plus belle collection connue de livres d'ornements; Maillet du Boulay, le savant conservateur du musée de Rouen : Leroux, le collectionneur éclectique du XVIe et du XVIIe siècle; Burat, un agent de change érudit, bien au courant de la cote du bibelot; Paul Recappé, l'avocat devenu le premier de tous les marchands du monde, qui ferait à lui seul, si la fantaisie lui en prenait, une exposition rétrospective à remplir le palais de l'Industrie; Barre, l'expert toujours aimable, étincelant de verve et d'esprit, comme la fusée qui serpente, éclate et éblouit, et bien d'autres qu'il n'est pas possible de rappeler ici faute de place.

Van Heddeghem avait un vif sentiment de la forme. Il ne cherchait pas les détails de l'exécution. Il lui fallait en toutes choses de beaux modèles; leur état l'inquiétait peu, pourvu que le style fût irréprochable. Il ne repoussait ni les débris ni les lambeaux. Peu lui importait. C'était un artiste jusqu'aux moelles. Il cherchait l'effet décoratif — dans la tranquillité pure du profil, la ligne laissant tomber un galbe élégant. Aussi dédaignait-il tout ce qui séduit par sa préciosité les honnêtes bourgeois et les petites maîtresses.

Sa disparition est une grande perte pour nous tous, amateurs et marchands. Il a droit au témoignage public de nos regrets auxquels s'associeront tous ceux qui l'ont connu et ont pu, de près ou de loin, l'apprécier. Il est mort jeune, à cinquante ans, alors que l'avenir s'ouvrait riant devant lui. C'était un noble cœur : ami

blable à un trône et merveilleusement conservé avec ses grandes draperies de damas rouge, provoquaient des envies bien cruelles chez tous les visiteurs; mais il ne voulut jamais s'en séparer, malgré les offres bien séduisantes qui lui furent faites plus d'une fois.

— Je veux mourir dans mon lit, disait-il. Amère destinée! il est mort à la campagne, à cent lieues de Paris, séparé de toutes les choses qu'il aimait tant et dont quelques-unes, affichées sous son nom, le représentent encore à l'Exposition des arts décoratifs.

Sa maison était ouverte avec bienveillance à tous ceux qui comprenaient les arts. Dans son hospitalière demeure, Van Heddeghem, par sa courtoisie et ses relations, attirait chaque hiver un groupe de collectionneurs qui ne se déplacent pas d'ordinaire aisément, mais qui se retrouvaient avec plaisir, réunis tous chez lui dans leur passion favorite. Ses réceptions et ses dîners étaient fort suivis. Le maître de la maison, très distingué de manières et d'esprit, avait pour lui, en outre, ce qui ne gâte rien, l'affabilité qui charme et la cordialité qui séduit. Dans ces heureuses rencontres d'amateurs auxquelles nous avons assisté bien souvent, on devisait avec entraînement des choses de l'art, des expositions en cours, des ventes faites et de celles à faire, des bons coups de la curiosité, de ses mystifications et de ses déceptions profondes. Le roi bibelot régnait en souverain maître et bien de ses serviteurs très humbles étaient souvent assez malmenés. Mais ceux qui mordaient ainsi les petits camarades avaient toujours la dent saine et la plaie ne restait jamais envenimée.

On voyait là, parmi les assidus : le baron Charles Davillier, une intelligence d'élite, qui contait des histoires espagnoles; MM. Edmond Bonnaffé, le spirituel auteur de la *Physiologie du curieux;* Eugène Piot, qui

bylone, ou à la rue de Rivoli, pas plus que sur la place Clichy.

Un amateur très distingué, Armand Van Heddeghem, est mort à la Vrillière, en Saint-Julien-de-Concelles, dans la Loire-Inférieure, le 21 août, à la suite d'une longue et douloureuse maladie qui l'a emporté après une année de souffrances, sans l'avoir abattu un seul instant.

Ancien courtier maritime à Nantes, polyglotte érudit, il s'était retiré des affaires pour venir vivre à Paris, suivant ses goûts, auxquels il donnait depuis longtemps déjà tous les rares loisirs que lui laissaient les devoirs de sa charge.

Grâce à des efforts persévérants, qui n'avaient pas été stériles, il avait réussi à reconstituer, dans l'ancien hôtel qu'il habitait rue Neuve-des-Petits-Champs, un mobilier complet de l'époque de Louis XIV.

Pendant six années, il avait vécu de sa passion favorite, dans les trésors amassés par ses soins, au milieu de ses précieuses reliques du passé, auxquelles il avait consacré une partie de sa fortune.

Un appartement aux lignes grandioses enveloppait tous ces débris d'une splendeur disparue. C'était son rêve bien longtemps poursuivi qui s'était réalisé. Son grand salon rappelait Versailles, avec sa cheminée monumentale en bois doré, sa tapisserie de Saint-Germain de la série des *châteaux de France*, son gigantesque canapé recouvert de tapisserie au point, ses vieux meubles en marqueterie, son régulateur d'ébène, son grand portrait de Largillière et sa table qui exhibait un fort beau tapis de la Savonnerie.

Ses tapisseries avec les grotesques et les équilibristes de Bérain qui ornaient sa chambre à coucher et surtout le grand lit de repos Louis XV en bois doré, sem-

du passé, il a eu des amis dans le présent. Ils conserveront son souvenir dans l'avenir.

Puissent ces lignes, si elles tombent sous les yeux de sa vieille mère, adoucir, par cet hommage sincère à sa mémoire, le cruel chagrin qu'elle vient d'éprouver !

XXXVI

Aux arts incohérents. — *Jules Lévy* et sa nouvelle école. — *Un faux nez à l'idéal.* — Le cabaret du Chat-Noir. — Un Salon abracadabrant, rue Antoine-Dubois. — Les envois des Exposants. — Plus fort que Gribouille ! — Les voyelles servant à rire. — *Le vol à l'encadreur.* — La sorcière Cailhava et le trésor de Saint-Denis. — L'alchimie moderne. — Les dix mille lettres du spirite Delaage.

Paris, 5 octobre.

M. Jules Lévy est un jeune. — Son nom a souvent retenti dans le quartier latin. Diseur, acteur, conférencier, secrétaire de l'*Obole*, auteur dramatique à ses heures, mais plus souvent courtier en librairie aux heures des autres, il a toutes les audaces, et, il faut bien en convenir, cela lui réussit.

Mû par une conviction sincère, stimulé par le besoin de faire de l'opposition ou talonné par un vif désir d'originalité, voulant travailler pour les autres ou pour lui, ne cherchons pas les motifs, ne creusons rien, peu importe; il vient d'*esbrouffer* tout Paris.

Nous avions les classiques, — disparus depuis longtemps! les romantiques, — presque ignorés aujourd'hui! les naturalistes, — bien vieillis! les impressionnistes, — usés, archi-usés! les indépendants, — des ratés! les refusés, — des têtes à perruque. Vieille rengaine que tout cela. Il faut maintenant une antithèse violente. Place à la nouvelle école extensionniste, col-

lectiviste, excursionniste! Arrière le poncif! Foin de la ligne! A bas le dessin! Mort à la forme et à la couleur! Il ne doit plus y avoir que l'idée! Salut à la muse du burlesque! Chapeau bas devant la nouvelle formule! — Vive à tout jamais l'incohérence!

M. Jules Lévy s'est dit un beau matin tout cela, à son réveil, en sortant d'un affreux cauchemar, et il a conclu par cette pensée qui ne manque pas de profondeur :

Il faut mettre un faux nez à l'idéal. — L'art sera incohérent,ou il ne sera pas.

Et sans plus tarder, il fonda tout de suite, à lui tout seul, dans son imagination, une société dont le besoin ne se faisait nullement sentir,

LA SOCIÉTÉ DES ARTS INCOHÉRENTS

Puis, pour faire passer son projet dans le domaine des faits accomplis, il alla trouver ses amis, une réunion d'artistes incompris et incompréhensibles, collaborateurs de ce petit journal, un *Tintamarre* nouveau, récemment éclos sur les hauteurs de Montmartre et rédigé entre deux bocks dans le cabaret du Chat-Noir, tenu par R. Salis, un Ramponneau moderne, peintre, impresario, littérateur et fumiste.

Heureuse jeunesse! elle est la verve, l'entrain et la folie! elle a toujours la gaieté sur les lèvres! l'esprit vif et de belle humeur! elle est toujours prête à saisir le côté comique et ridicule des choses. C'est l'âge d'or où l'insouciance écarte les rides du front!

Lévy expliqua son idée. Elle eut un succès énorme; on l'accepta tout de suite avec un vif enthousiasme. Il fut acclamé comme le roi des ribauds dans le clan des *Hydropathes*. Séance tenante, une exposition originale fut décidée. Chacun promit de l'égayer de son

esprit, de son ébauchoir ou de son crayon par mille fantaisies baroques, facétieuses, extravagantes, pour épater les odieux philistins. La nouvelle école, débarrassée des vieux préjugés, ne devait rien respecter. Tous se mirent immédiatement à l'œuvre.

Et voilà comment l'incohérence a fait son entrée dans le monde, élevant l'originalité à la hauteur de l'art.

Le moment venu, l'auteur de cette étrange invention, lança deux mille invitations ainsi conçues :

ARTS INCOHÉRENTS

(4, rue Antoine-Dubois).

M. Jules Lévy prie M. Paul du Crotoy, de la *Vie moderne*, de vouloir bien honorer de sa présence l'Exposition de peinture, sculpture et dessins qui aura lieu ehez lui, 4, rue Antoine-Dubois, le dimanche 1er octobre 1882, de une heure à cinq heures du soir.

(Invitation rigoureusement personnelle.)

Le bruit se fit autour de cette idée abracadabrante, de cette exposition privée..... de bon sens, comme on s'est plu à le reconnaître, mais largement pourvue d'esprit gaulois.

Le jour de l'ouverture, tout le Paris sceptique et gouailleur, en quête d'excentricité, accourut, impatient d'examiner ces images cocasses aux légendes bouffonnes, dont il avait bien, de ci, de là, transpiré déjà quelque chose.

Une queue formidable se déroulait dans l'escalier; un monde fou se pressait, s'écrasait, s'étouffait dans ce Salon d'un nouveau genre. Il fallait entendre les rires éclatants comme des fanfares, dominant le tumulte des visiteurs, devant cette fumisterie d'atelier de tous ces échappés de Charenton.

« La plus perdue des journées est celle où l'on n'a

pas ri, » a dit Chamfort. Ce ne sera pas le cas de la journée de dimanche.

A l'entrée de sa chambre d'étudiant, le grand prêtre du dogme nouveau, M. Jules Lévy, en sifflet d'ébène, se tenait au milieu d'une cohue turbulente, et faisait lui-même, avec un sérieux imperturbable, les honneurs du petit musée organisé par ses soins, — l'incohérence *corporisée.*

Il distribuait à tous le catalogue imprimé sous la direction du *Chat-Noir*, une œuvre de haute fantaisie : le marquis de Bièvre, multiplié par Citrouillard, n'aurait pas produit un total plus drolatique.

En banderole, au-dessus de la porte, le distique de Rabelais qu'on peut lire tous les soirs dans un cartouche au sommet du rideau du théâtre du Palais-Royal :

> Mieux est de ris que de larmes escrire,
> Pour ce que rire est le propre de l'homme,

disait au visiteur le but poursuivi.

Les choses invraisemblables et renversantes qui avaient été envoyées ne se racontent guère : amusements d'artistes, farces de rapins et fantaisies bouffonnes de cervelles fêlées, de littérateurs en délire ou de disciples de l'art joyeux !

Tous l'avaient *faite à la blague*, comme on dit en argot d'atelier. Je ne crois pas que l'art de l'abracadabrant ait été jamais poussé plus loin. Ce n'était certainement pas du Cham ou du Daumier ; mais c'était du Gribouille de la bonne époque.

Figurez-vous des cadres sans toile, des marines sans eaux, des paysages sans arbres, des couchers de lune sans lune ; des portraits officiels dont on n'avait peint que les pieds, un manchot indiqué comme maître de boxe, la fête du 14 juillet rendue par des taches multicolores sur un fond complètement noir, — le tout plus

fort que l'excentricité, plus drôle que le grotesque, plus impossible que l'invraisemblable, plus fou que l'extravagance des tableaux du Manège de l'Hippodrome.

Ombre de Cyrano de Bergerac, voile-toi la face! Sur une planche de chêne, un bas féminin noir était collé avec cette légende : *bas-relief.*

La tête de Louis Veuillot, peinte sur une écumoire en fer-blanc, regardant le public avec des yeux étonnés.

Une peinture sur une chemise brodée, ornée de dentelles et d'une coupe irréprochable venant de Léa d'Asco, portait cette mention : *Projet d'écran.*

La caricature est si bonne fille que cette aimable artiste a trop d'esprit certainement pour se fâcher contre elle.

En tous cas, voilà une tunique qui pourrait bien brûler comme celle du centaure Nessus.

Dans l'*Idylle du ramoneur* par Fraipont, on voyait une tête de ramoneur sortir d'un vrai tuyau de poêle collé au tableau. Signé : *Pinxit et fumixit.*

Deux mignons petits pieds de femme fort bien modelés, déposés sur un carreau de velours rouge, avaient reçu cette grosse inscription dédaigneuse de la glaise : *Sculpture en marbre de gruyère.* On s'approchait pour lire le sous-titre : *Ce que l'on suit et ce que l'on sent,* et, par l'odeur effrayé, on s'empressait de se rejeter brusquement en arrière.

Voyez-vous la littérature, agrémentée ainsi, suivant le cas, du parfum des feuillets préparés avec science par les éditeurs en vogue? La symphonie des fromages du *Ventre de Paris* empoisonnant le roquefort? les *Névroses* de Rollinat sentant le sang ou l'étable? les dernières pages de *Nana* exhalant une forte odeur cadavérique.

L'école naturaliste n'avait pas prévu cela : l'odeur et la couleur des choses!

Charles Clairville, l'un des auteurs de charmantes saynètes, avait peint le *doigt de la Providence.*

Qui l'aurait cru? Le poète élégiaque et plein de sentiment, François Coppée, exposait un portrait à la plume et à la minute, une binette contemporaine prise sur le vif, Barbey d'Aurevilly, avec sa fameuse redingote pincée, sanglée, plissée comme une fustanelle, et si étroite que ce représentant du dandysme disait spirituellement un jour en riant : « Si j'avalais un pain à cacheter, j'éclaterais. »

Le *convalescent* de Sta, parodie de la dernière page de *Nana*, exhibait un visage comme une éponge, rouge et boursouflé de tumeurs. « Les pustules avaient en- » vahi la figure entière, un bouton touchait l'autre. » *Horreur en relief*, commandée par le musée Dupuytren et fabriquée avec de la mie de pain, disait le catalogue. Commerson aurait mis au-dessus : « Un abcès et un grand homme finissent toujours par percer. »

Il y avait aussi la légende de saint Marin Fenayrou, triptyque destiné à la cathédrale de Chatou; auteur : Paul Lheureux, qui a écrit avec tant de verve le monologue en vers de la *Source*, l'un des meilleurs de Galipaux, cet enfant gâté du succès. Du même, le portrait d'une danseuse célèbre du corps de ballet, exécuté tout en long et en couleur sur un manche à balai.

Assez réussi, le pastiche de Puvis de Chavannes, par Henri Rivière : *l'Enfant prodigue*, *retiré dans le désert*, *apprend aux porcs à déterrer des truffes*. Et, en sous-titre: *pour l'hôtel de ville de Périgueux*.

L'envoi de M. Lanos était une vue extérieure de M. Berthol-Graivil en deux morceaux. D'un côté, la tête et le corps. Au-dessous un renvoi, et à l'autre bout de la salle, nouveau renvoi pour les jambes et les pieds.

Beaucoup de sel et beaucoup d'esprit dans *le Bombardement d'Alexandrie*, tableau en haut relief de

Colombey, l'amusant acteur du Vaudeville, qui l'avait composé avec patience de joujoux empruntés aux bazars à quatre sous. Les canons de bois de la flotte anglaise tirent à mitraille avec des livres sterling. Les fez volent en l'air; les mosquées, toupies coupées en deux, sautent; la ville s'écroule. Les invités riaient comme des coffres en s'arrêtant devant cette cacophonie de la couleur et du bon sens.

Henry Somm, un éventail avec des squelettes qui dansent sous cette devise : *Méfiez-vous de l'assassinat : il conduit au vol.* Appartenant à Mlle de Gournay, du Théâtre des Nations.

Georges Lorin, l'auteur des *Gens*, un monologue écrit et illustré par lui, paru récemment, avait envoyé un petit panneau très finement brossé. Sur la terrasse d'un café du boulevard, une table, et dessus, un verre d'absinthe, duquel s'élevait une vapeur diaphane et verdâtre enveloppant une vision féminine, lascive et gracieuse. Au bas, cette mention : *La Muse verte.*

Une malicieuse esquisse de la faiblesse humaine, par Henri Gray, le Grévin en herbe qui affectionne la gaudriole; un buste de femme se prolonge assez loin, mais s'arrêtant juste à point et portant cette légende un peu osée :

« Que de soucis de moins sur cette terre si Dieu n'avait pas été plus loin. »

Très drôles, deux portraits en une seule tête : *Daubray-Théo* en femme, et *Théo-Daubray* en homme, avec deux autographes :

Je refuse mon autorisation.

DAUBRAY.

Je ne permets rien du tout.

THÉO.

Une amusante composition de Henri Pille : *la Mort de César*, portant en exergue : *J'aime mieux l'air du roi Dagobert que celle des Césars*, et *les Cartes animées* qui rappellent les spirituels dessins de Grandville. — Le roi de Carreau, un peu volage, a partagé le lit de la dame de Cœur. Négligée par son mari, la dame de Carreau s'est vengée avec le valet de Cœur. Un duel s'en est suivi. Les Trèfles sont présents. Le roi de Carreau tombe sur son royaume blessé mortellement, tandis que la dame de Carreau pleure sur le sein de la dame de Pique.

De Louvigny, un pastel satirique : *Tranche de veau aux pistaches* ou *Rochers de Vaux en Cernay*, ad libitum. Décoration de salon ou de salle à manger.

Charles Monselet, qui voulait, en 1873, ressusciter le théâtre de la farce classique, avait mis : *l'Ascension de Notre-Seigneur*, tableau d'une grande suavité mystique, acheté, disait le livret, par Mgr. Czacki. On ne voyait plus que les pieds du Christ tout au sommet de la toile. — *Une chasse à l'Ours noir au mont Blanc*, dessin à désopiler la rate des plus austères. Toujours jeune de caractère et d'esprit, l'auteur de la *Revue sans titre !*

C'étaient des larmes devant une vue pantagruélique de Paris, par Frédéric Régamey, fabriquée à l'aide de jouets, marins, bergères et soldats de bois, sortis de leurs boîtes pour la circonstance, et plaqués sur une feuille de carton. Parmi eux, un petit ballon rouge emportait, comme nacelle, une coquille de noix.

Toujours en verve, Paul Bilhaud, un jeune écrivain plein d'avenir, qui a si bien le talent de dire spirituellement des choses insignifiantes, et qui a publié, avec une préface de Coquelin cadet, un volume de charmantes poésies, sous le titre : *Les Gens qui rient*. Il s'était fait représenter par un *Combat de nègres pen-*

dant la nuit; une grande tache noire dans un beau cadre ; puis par une *Fable express*, illustrée de sa main, qui sait mieux tenir une plume qu'un pinceau. Sujet : un jeune gommeux saluant très bas une matrone canaille et avinée, comme en fit jadis Félicien Rops. Au bas, il avait écrit :

Une femme avait des appas.
Elle désirait, mais très cher, les vendre.
Un monsieur voulut bien, mais au rabais les prendre.

MORALITÉ

? J'ai beau chercher, je n'en vois pas.

Le tableau de Ferdinandus avait un succès pyramidal. — *Un facteur rural ou le désespoir d'un honnête homme. Peinture en relief.*

Cela commençait par la semelle d'un énorme soulier ferré, incrusté dans le panneau, se continuait par une jambe se perdant à l'horizon, et finissait par un tout petit facteur, vu de dos, en raccourci, courant ventre à terre, après un train qui fuyait à l'horizon

Autour, dans le public, c'était du délire.

On chantait en chœur le refrain de Barbizon :

La peinture à l'huile,
C'est bien difficile ;
Mais c'est bien plus beau
Qu'la peinture à l'eau.

Chacun des auteurs avait dû décliner, en prose burlesque, ses titres et qualités sur le livret. Ce n'était pas la note la moins comique.

Commerson, de délirante mémoire, n'eût pas mieux fait. Jugez-en par ces néologismes et ces à peu près à faire dresser les cheveux sur la tête chauve d'un membre de l'Institut

Luigi Loir, élève des bestiaux.

Grenet-Dancourt (Ange, Gabriel), profession : réserviste, élève de l'avenir, né aux Phytes, département des Fosses nasales.

Cabriol, né au Cirque d'hiver, élève de Pirouette.

Ferdinandus, né à Stordres (Flandres).

Clairville, homme de lettres et attributs, élève des lapins.

Henri Somm, dessinateur, élève de son fils.

François Coppée, né à... (voir Vapereau), élève de la Muse.

Colombey (Charles), vaudevilliste, né à Laroque-Selane, élève — les rôles qu'on lui confie.

Monselet (Charles), élève d'un inconnu.

Larcher (Eugène), raide-acteur ou acteur-raide, au choix.

Ernst (Mme Amélie), officier d'académie, née à Nez, élève de Th. Gautier, à cause de ses grotesques

Duard (Émile), artiste — en herbe.

Ehrard (Auguste), né à Neufmois (Suisse).

Marie Helmont (artiste dramatique), née... jolie, élève de (Ah ! voilà).

Desmarets (Georges), homme du monde, né par un jour de souffrance.

Debelly (François-Joseph-Albert), rapin le jour, rimeur la nuit, le reste du temps sculpteur de chimères, élève une nombreuse famille, 43, boulevard Saint-Germain, les jours ordinaires et de fête exceptés.

Bref, de tous côtés, la foule s'esclaffait, comme disait le joyeux curé de Meudon.

A écrire cette bouffonnerie, je sens moi-même que la contagion me gagne; aussi, pour me mettre au diapason, terminons en disant qu'on riait sur toutes les voyelles suivant les gens.

Les uns éclataient avec bruit en A.

Les autres, mélancoliques et réservés, en E.

Les scandalisés en O.

Les naïfs en I répété.

Et les misanthropes du bout des lèvres en U.

Afin d'éviter les injustices, les récompenses offertes aux exposants ont été tirées au sort. C'est peut-être une grande leçon donnée à tous les jurys passés, présents et futurs.

Le soir, tous les adeptes de l'insenséisme se sont réunis dans un banquet commencé à rebours, par le dessert, et, pour compléter la fantaisie, le dîner commandé chez Brebant, boulevard Poissonnière, a été mangé chez Ledoyen, aux Champs-Élysées.

Après cela, il faut tirer le rideau. La farce est jouée.

Ceci pourrait s'appeler : conseils aux amateurs de tableaux.

Vous connaissez le vol à la *vrille*, dirigé contre les bijoutiers; le vol à la *tire*, en grand honneur chez les pick-pockets ; le vol au *bonjour*, inauguré dans les chambres d'hôtel ; le vol au *rendez-moi*, qui consiste à faire passer une pièce fausse; le vol au *poivrier*, exercé sur les ivrognes; le vol à l'*avale tout cru*, où il faut engloutir et digérer des pierres précieuses ; le vol à la *cire*, pour ceux qui travaillent chez les restaurateurs ; le vol à l'*américaine*, destiné aux naïfs provinciaux arrivant à Paris.

Mais la collection n'est pas complète.

Nous avons désormais le vol à l'*encadreur*, une création de MM. les drogueurs de la haute pègre, qui voudront bien me permettre de leur consacrer quelques ignes pour dévoiler leurs nouveaux exploits. Aussi bien, ce livre n'est qu'une série d'observations.

Cela vient de se passer ces jours derniers. Dugleré,

le célèbre maître-queux qui dirige le café Anglais, possède une galerie de tableaux.

Il venait de sortir, lorsqu'un jeune homme, ayant la tournure d'un commis, se présente chez lui de la part d'un encadreur, et demande deux tableaux à réparer.

Sa femme, sachant le soin dont il entoure ses tableaux, pense qu'il s'agit d'une petite toile représentant la *Flagellation*, de Rubens.

— Est-ce celui-là ? dit-elle à l'employé qui lui avait remis comme référence la carte de son patron, un marchand de tableaux bien connu dans la rue Laffitte.

— Justement, répondit-il, et, décrochant le Rubens qui lui est livré sans défiance, il se retire promptement, s'excusant d'être pressé et sans réclamer l'autre tableau.

Vous devez juger aisément de l'inquiétude de M. Dugleré lorsqu'il rentra et que la chose lui fut contée.

Il courut à l'adresse qu'avait laissée le filou. Là, il apprit que, la veille, un jeune homme répondant au signalement qu'il indiqua, était entré dans la boutique de l'encadreur et lui avait dit :

— Donnez-moi votre adresse pour quelqu'un qui veut faire des achats chez vous.

C'est à l'aide de ce morceau de carton, lui servant de passe-partout et remplaçant le vulgaire rossignol, que ce fripon, aidé par son audace, a pu accomplir son tour d'escroquerie.

Le lendemain, voulant se débarrasser du produit de son larcin, le voleur se présenta chez un marchand de tableaux de la rue de Châteaudun.

Il commit heureusement la faute de demander un prix ridiculement bas. Mis en éveil, l'acheteur retint le tableau sous prétexte de l'examiner et renvoya le vendeur au lendemain.

La nuit fit réfléchir notre homme et il jugea prudent de ne plus reparaître. Prévenu par la voie des journaux, le marchand fit reporter son Rubens à M. Dugleré, faisant mentir une fois de plus le proverbe qu'on devrait modifier ainsi : « Tout n'est pas bien qui finit bien. »

Espérons que ce cambrioleur ne fera pas école dans la grande truanderie parisienne. Dans tous les cas, vous voilà prévenus, amateurs, mes amis.

Nous avons encore la course aux documents recherchés dans les parchemins des vieilles chartes et les fouilles aux dossiers, aux greniers, aux casiers des études de notaire ; mais nous n'avions plus depuis longtemps les sibylles, les devineresses, les chercheurs de trésors. — Disparus? Non. Ils reparaissent. Ils manquaient. Ils ne manquent plus.

La singulière histoire que celle de cette vieille dame Cailhava, nièce de l'auteur dramatique qui vivait au siècle dernier ! Elle a prétendu qu'elle retrouverait, enfouis par les bénédictins dans les caveaux de Saint-Denis, les fantastiques trésors de la cathédrale, cachés par eux au moment de la Révolution.

M. Duvaux et M. Paul Mantz ont autorisé les recherches après avoir pris certaines précautions indiquées par l'architecte et fait déposer une caution minime à la caisse des Dépôts et consignations, afin d'éviter une mystification.

Les fouilles, depuis le 20 septembre, sont commencées dans le sous-sol de la crypte, près des tombes royales.

La chercheuse, qui a pris naturellement tous les travaux à sa charge, guide elle-même les pionniers à l'aide d'un instrument en bois semblable à une béquille de poupée dans laquelle se trouve caché un petit tube contenant une composition quelconque.

Ce bâton mystérieux qu'elle tient à la main se penche de lui-même, comme l'aimant auprès du fer, vers l'endroit où se trouvent de l'or, de l'argent ou du platine. Ce talisman est, paraît-il, infaillible.

La voyez-vous, la sorcière moderne, conduisant sa baguette magique à travers les décombres dans la basilique de Saint-Denis, pour savoir où se cachent les croix ciselées, les patènes d'or massif, les encensoirs en haut relief et les crosses d'évêque enrichies de pierreries !

On aurait pu croire qu'il ne reviendrait jamais le temps des philtres, des breuvages, des évocations, des sacrifices humains, des alchimistes, des tables tournantes, des voyages sur un manche de balai et des catéchumènes des choses cabalistiques.

Il n'en est rien. Les temps n'ont pas changé. Aujourd'hui l'argent lui-même, timide d'ordinaire, mais crédule toujours, va à ces sortes de découvertes ; comme pour les galions de Vigo, l'idée de Mme Cailhava trouvera des actionnaires, si on en fait une émission.

Malheureusement nous avons la conviction absolue qu'on n'aura encore rien extrait des profondeurs du sol, lorsque ce livre sera achevé d'imprimer.

Il va nous falloir laisser la curiosité de nos lecteurs en suspens, et mettre, comme les romanciers, la suite de notre récit à notre prochain volume.

Le spirite Delaage, ancien employé du ministère de la marine, était un vrai type de collectionneur. Il possédait une garde-robe vendue quarante sous. Il avait avec cela trois cannes et deux parapluies, mais il laisse dix mille lettres. Le notaire Persil, aidé de son clerc, a mis cinq heures à dépouiller sommairement cette correspondance.

Voilà de la besogne toute prête pour l'un des Charavay.

Avis à ceux qui veulent se monter une garde-robe à peu de frais !

Le 7 novembre, au dépôt de la rue des Écoles, se fera une très intéressante vente de linge, de bijoux et de vêtements. Seulement, le tout, voilà le hic — provient de la Morgue.

XXXVII

Un chapitre nécrologique. — Les morts vont vite. — Un prix de Rome pendant vingt-quatre heures. — Les frontons du sculpteur Guillaume Grootaers. — Fortuné Parenteau léguant ses collections au musée de Nantes. — Hyrvoix, le *Sauvageot nantais.* — Les achats de J. Charvet à la vente Mylius, de Gênes. — Le libraire Charles Fatou. — L'expert Adolphe Labitte, mort au champ d'honneur. — Le salon éclectique de l'ingénieur Georges Leclanché.

Paris, 10 octobre.

Un spirituel sceptique a écrit un jour ces deux vers :

Un lion mort ne vaut pas
Un moucheron qui respire.

Ne pensons pas comme lui. Les morts ont, au contraire, droit à tous les respects. Les anciens les embaumaient pour les conserver éternellement. Nous leur dressons des statues qui les rendent immortels. Si, comme le poète Gilbert, ils ont laissé leur place vide autour du grand banquet de la vie, ne restons pas assis au milieu de la foule avide; levons-nous pour les ensevelir avec tous les honneurs que mérite leur mémoire. Ils ne sauraient être oubliés ! L'avenir doit connaître ceux qui ont marqué par quelque chose leur passage ici-bas.

Jean qui rit tenait ma plume au précédent chapitre. Je vais maintenant écrire des pages encadrées

de noir. Jean qui pleure est chagrin, cette fois, et fera de son mieux. Cette tâche ne lui sera pas plus désagréable que l'autre, soyez en persudés, car :

Ma foi, quand je songe aux vivants,
Je trouve les morts bien aimables.

Les arts ont perdu au commencement du mois l'un de leurs plus dignes représentants, le statuaire Guillaume Grootaers, de Nantes, depuis longtemps malade du diabète, enlevé en quelques heures à la tendresse des siens. C'était un des bons sculpteurs religieux de notre époque si peu féconde en esprits, tournés du côté idéal des choses.

Élève de David d'Angers, de Pradier et de Duret, il avait fait ses études à l'École des beaux-arts et concouru pour le grand prix qui mène à Rome. Désigné le *premier* par la section de sculpture, pour son beau morceau de la *Mort de Démosthène*, il ne fut porté que pour le second grand prix au scrutin définitif; — victime de la vengence de David qui, ne pouvant pardonner à son élève de l'avoir quitté, rallia contre lui, en faveur de Georges Diébolt, les autres sections de l'Institut.

Ce fut pour l'artiste une déception amère, et, pour tous les juges désintéressés, une injustice flagrante.

Grootaers, fils de statuaire de mérite, revint brusquement s'établir à Nantes. Dans sa nature simple et candide, il croyait au succès de l'art en province. Homme loyal et profondément honnête, artiste désintéressé, à la main et au cœur toujours ouverts, il n'a vécu que de déceptions et d'illusions jusqu'à la fin de ses jours. Ses vieux camarades, les Hébert, les Millet, les Guillaume, en possession de cette gloire qu'il avait rêvée, l'avaient engagé bien souvent à revenir à Paris. Mais il aimait sa vieille cité bretonne. Il voulait tra-

vailler pour elle avec dévouement, l'embellir de ses mains et la doter de ses œuvres. Saint-Nicolas, qu'il a orné de statues et de bas-reliefs bien étudiés, la bibliothèque et le musée d'histoire naturelle, dont il a exécuté les frontons, gardent les traces impérissables de son talent, où le goût de l'antique se fait sentir dans les draperies pleines de noblesse.

Toujours prêt à se dévouer pour sa ville natale, il accepta, en 1872, de faire un travail considérable pour une cavalcade destinée à fournir quelques fonds pour la rançon du pays. Ce cher et vénéré maître se mit pendant trois semaines, sans prendre aucun repos, à exécuter un groupe colossal pour le char de la France en deuil. Cet effort surhumain lui coûta la vie; car il fut pris ensuite des premiers symptômes de la maladie qui devait le terrasser dix ans plus tard.

J'ai là sous les yeux, écrit de sa main, le programme qu'il s'est attaché à remplir pour ses deux frontons triangulaires du Muséum et de la bibliothèque de Nantes, les deux œuvres les plus importantes de sa vie.

Celui de la bibliothèque est ainsi indiqué :

« La ville de Nantes, appuyée sur le livre de la Science,
» protège et encourage l'Etude. »

Et celui du Muséum porte :

« L'Histoire naturelle au centre. A sa droite, le Règne
» animal : des génies voyageurs lui présentent les ani-
» maux du désert. A sa gauche, le Règne végétal : deux
» génies lui apportent des plantes; plus loin, le génie
» minéralogiste casse les échantillons d'un rocher. »

Il avait fallu à Grootaers plusieurs années de labeur pour exécuter ces travaux. J'ai conservé de cette époque bien des croquis précieux faits sur modèles vivants, premières pensées qui témoignent des réflexions et des

études de l'artiste pour mener à bien l'œuvre dont il voulait doter sa ville.

Que de fois nous sommes montés ensemble dans les échafaudages installés sur la façade de ces monuments exécutés par l'architecte Bourgerel, son ami de vieille date, médaille d'honneur du Salon et correspondant de la docte assemblée qui s'appelle l'Institut de France !

Grootaers était fier de son travail. Il me disait souvent, tout en sculptant, le maillet et le ciseau à la main :

— Voyez-vous, mon cher ami, je n'ai pas à me plaindre. Il n'est pas donné à tous les statuaires de sculpter des frontons. Quels sont donc ceux de Paris après le Panthéon, la Madeleine et la colonnade du Louvre ?

Mais ces travaux ne lui rapportèrent que de la gloire. Il me confia un jour qu'il avait, tout compte fait, à supporter des frais considérables, et qu'il ne lui resterait rien pour lui. J'étais alors du conseil municipal de Nantes, où je ne m'occupais guère que de beaux-arts. Il me fut facile d'intéresser quelques amis à la cause de Grootaers dans la circonstance. Nous fîmes une campagne ardente dont il est facile de trouver trace dans les procès-verbaux du temps, et nos efforts arrivèrent à être couronnés de succès. Malgré le contrat qui le liait, il obtint, en raison de la valeur de l'œuvre, une faible mais honorable indemnité, et on lui promit en outre la décoration comme compensation.

Il n'avait rien sollicité ; mais, il faut bien le reconnaître, c'était pour lui le couronnement de sa carrière. Arsène Leloup, alors maire, gendre d'un sculpteur et très ami des artistes, s'exécuta volontiers et fit une demande officielle, sur l'instigation du groupe qui avait défendu les intérêts de l'artiste au conseil.

Que se passa-t-il ? Il est difficile de le savoir. M. Doniol, alors préfet, avait une situation délicate au

milieu de la rivalité des partis : la municipalité était républicaine ; la députation du département ne l'était pas.

L'administrateur préféra peut-être plaire à la seconde qu'à la première, et Grootaers fut sacrifié pour contrecarrer un désir exprimé par Leloup, autour duquel régnait une animosité très vive. Les députés avec lesquels, bien qu'indifférent en politique, il se trouvait en relations continuelles, le bernèrent de promesses, l'accablèrent de compliments et d'espérances, tandis qu'ils faisaient jeter la demande municipale, au ministère des beaux-arts, dans le carton des refusés.

Ce fut une seconde et grande déception pour lui.

Modeste et d'un commerce agréable, doux, affable et simple comme La Fontaine, il ne se supposait pas d'ennemis. On aurait pu dire le *bon Grootaers*, comme on a dit le *bon Nodier*. Sa vieille maison de la rue Saint-Vincent était le rendez-vous de tous les artistes et de tous les littérateurs de passage dans sa ville. Paul Baudry, Élie Delaunay, Auguste Toulmouche, Charles Monselet, Aimé Millet, Hébert, Falguière, Préault, Carpeaux, l'architecte Joyau et bien d'autres trouvaient là, lorsqu'ils traversaient Nantes, un petit coin de Paris perdu dans la province. Ces jours-là, on buvait « le vin du sculpteur, » un vieux flacon de vin d'Anjou couvert de poussière que Grootaers allait chercher lui-même derrière les fagots, et qui servait pour « le coup du milieu. »

Excellent Grootaers ! je le vois encore avec son air franc, ouvert, son front haut et large, sa figure calme, réfléchie, sympathique, ses cheveux argentés, sa belle barbe blanche qui descendait sur une vareuse d'atelier en flanelle blanche aussi, qu'il ne quittait jamais chez lui, même pour les convives du plus haut rang. On aurait dit voir la tête de Michel-Ange.

C'était le type absolu de l'artiste. Il y avait dans cette

nature si élevée des côtés d'une délicatesse suprême. Personne ne savait comme lui conter avec finesse ses souvenirs de jeunesse chez Pradier, où il avait travaillé à sa *Sapho;* et chez David d'Angers, qui l'employait quelquefois pour ses médaillons et lui avait laissé exéter en grande partie sa statue de Gutenberg.

Il avait été le camarade d'atelier de jeunes gens pleins de talent, tous arrivés plus tard à la célébrité, quelques-uns même à l'Institut. Lui seul était resté en chemin, oublié dans sa province. Mais il n'en ressentait aucune amertume. Au contraire, il se félicitait tous les jours du succès des autres, et je l'ai bien souvent entendu dire avec sa spirituelle bonhomie : « Je ne serai jamais oublié, je suis l'ami de Guillaume. »

Il n'avait pas toujours été riche comme à la fin de ses jours, où une expropriation heureuse et une vente inespérée de terrains oubliés à Pornichet lui avaient permis de ne plus faire de l'art qu'une occupation de ses loisirs. Aussi il aimait à raconter comment, fou de musique, il allait souvent *en solitaire*, dans la claque de l'Opéra, pour entendre les grands opéras que montait alors le docteur Véron. Il avait été mêlé à la tourmente littéraire de l'époque romantique, et plus tard, chez lui, il recueillait Louis Blanc et le dérobait à toutes les recherches lors des événements du 15 mai 1848.

N'étant pas prix de Rome, Grootaers, arrivé à la fin de ses études à Paris, avait néanmoins voulu faire un voyage d'Italie pour étudier de près les chefs-d'œuvre du Vatican dont il comprenait l'imposante grandeur.

Un jour qu'il se trouvait au musée de Naples où, très épris de l'antique, il dessinait beaucoup, le gardien vint le prévenir de replier ses cartons en toute hâte et de se retirer, parce que la princesse Olga et sa suite arrivaient et qu'il avait ordre de faire évacuer toutes les salles

Très ennuyé de ce contretemps, et désireux aussi de connaître la belle Russe, qui ressemblait, dit-on, à la Vénus de Milo, le jeune artiste supplia le gardien d'oublier pour lui sa consigne. C'était un brave homme, au fond très accommodant ; il lui répondit :

— Allons, puisque vous y tenez tant, vous pouvez rester. Lorsque la cour viendra, je vous présenterai comme cicérone.

Grootaers, enchanté du tour que prenaient les choses, accepta ses nouvelles fonctions avec reconnaissance. Il paraît même qu'il entra si complètement dans son rôle que la princesse Olga quelque peu surprise de sa verve et de son érudition, lui en témoigna tout son étonnement.

Notre sculpteur dut reconnaître alors la ruse qu'il avait inventée pour ne pas perdre une journée de travail et avoir l'honneur de voir et de parler à une auguste princesse.

Olga, loin d'être blessée du stratagème, en fut ravie et charmée. Elle lui demanda à voir ses cartons et lui dit ensuite :

— La Russie n'est pas riche en artistes de talent. Vous êtes un garçon d'esprit. Je vois que vous dessinez bien. Vous n'avez pas encore un nom connu en France. Voulez-vous venir vous en faire un à la cour de mon père? Je vous promets ma protection.

Le sculpteur s'inclina humblement et déclina l'offre brillante qui lui était faite.

— Il fait trop froid en Russie, disait-il en racontant cette aventure. J'avais peur d'y geler mon corps et mon talent; puis, j'aime trop mon pays pour le quitter.

A son retour d'Italie, les cartons remplis de précieuses études, mais la bourse à peu près vide, il dut s'arrêter à Orléans avec son ami Félix Thomas, alors

plein de jeunesse et de talent, qui rentrait lui aussi, élève de l'Ecole polytechnique, dans sa ville natale. Là, ne pouvant payer de coche, ne voulant pas solliciter de subsides de leurs parents ou de leurs amis, ils achetèrent pour rien une mauvaise barque vermoulue, trouée comme un panier, descendirent la Loire et gagnèrent Nantes, à bout de bras et à petites journées, dormant à la belle étoile, sur la paille des gerbiers, vivant comme ils pouvaient avec quelques sous de pain et de fromage, évitant les chiens, les paysans et surtout les gendarmes, qui les auraient arrêtés comme vagabonds.

Je l'ai entendu raconter une bien charmante histoire.

Étant à Ploërmel, dans le fond de la Bretagne, à surveiller un travail important, il fut conduit en promenade dans une pauvre bourgade des environs. Les excursionnistes avaient eu soin de se munir de vivres, car ils savaient par expérience qu'une auberge était chose inconnue dans cet endroit perdu au milieu des bois.

Nos voyageurs arrivent sur la place du pays, devant l'église. La voiture s'arrête, et, apercevant un groupe autour d'un calvaire, ils mettent pied à terre. Là, très étonnés, ils voient deux anges en granit, un peu informes, couchés à terre et le recteur, la soutane retroussée, agenouillé près d'eux, un ciseau de sculpteur à la main, s'escrimant de tout son cœur pour donner à ces deux blocs des formes éthérées.

Grootaers s'avance vers le vaillant prêtre, son confrère, qui lui rappelle Fra Angelico. Celui-ci arrête son travail et s'empresse de lui faire les honneurs de son œuvre.

— Vous allez venir au presbytère, ajouta-t-il s'adressant aux voyageurs. Vous ne trouverez pas de gîte ail-

leurs à dix lieues à la ronde, et je suis trop heureux de partager, en votre compagnie, dans mon modeste intérieur mon lard et mon cidre, avec vous.

Ce prêtre était un vieillard à l'air doux, bon et intelligent.

On accepte, après l'avoir félicité sur ses goûts artistiques. La conversation s'engage.

— Messieurs, dit-il, ce petit pays est pauvre. C'est moi qui suis le plus riche. Aussi le pasteur ne demande rien à ses ouailles; mes paroissiens n'ont pas assez d'argent pour leurs dépenses de mariage ou de baptême, et lorsqu'ils perdent quelqu'un des leurs, les malheureux! ils ont trop de chagrin pour que je leur fasse payer mes prières. Dans ce moment, mes fidèles ne peuvent faire venir un sculpteur pour remplacer les deux anges brisés qui manquent au calvaire. J'ai étudié un peu dans les livres et, à l'aide des fragments qui restaient, je me suis mis à la besogne.

Grootaers dont l'intelligence était d'un homme, mais dont le cœur était d'une femme, fut ravi et touché d'une si douce et si intelligente bonté, d'un langage si simple qui rappelait celui de l'évêque Myriel des *Misérables* de Victor Hugo, lorsqu'il est volé par Jean Valjean.

On se rend à la cure, et grâce au renfort culinaire apporté par les touristes, le déjeuner fut copieux, ce jour-là, chez le pauvre recteur, heureux de se retrouver avec des esprits cultivés. Il raconta les histoires du pays et montra à ses hôtes des albums d'insectes peints avec un rare talent.

Grootaers n'en revenait pas de rencontrer ainsi une si fine nature au milieu de paysans grossiers. Tout à coup il lui dit, après le repas :

— Monsieur le recteur, vos anges sont presque terminés, dites-vous; mais j'ai remarqué qu'ils n'ont pas d'yeux. Voudriez-vous me dire pourquoi?

— Ah ! c'est bien simple ; c'est que faire des yeux c'est trop difficile pour moi, et je m'abstiens.

— Pourquoi serait-ce plus difficile que le reste, monsieur le recteur, je ne le crois pas.

— Eh bien ! mon cher monsieur, je voudrais bien vous en voir faire, vous.

— Mais je veux bien essayer, donnez-moi vos outils.

Et voilà l'artiste incognito qui, à sa grande surprise, enfourche l'ange comme une vieille connaissance et se met en train de lui confectionner tout de suite un œil irréprochable.

Le recteur était derrière lui, ébahi d'abord de son audace; puis à mesure que l'œuvre avançait poussant des petits cris d'admiration et levant les mains au ciel.

Enfin l'œil fini, le sculpteur s'arrête et lui dit en souriant :

— Vous le voyez, c'est très facile.

Puis il remet ciseau et masse dans les mains du pauvre prêtre émerveillé qui lui répond :

— Ah ! cher monsieur, de grâce faites-lui l'autre œil.

— Non, monsieur le curé, les autres n'y voient pas. Celui-ci sera borgne. Il sera le roi, comme dans le royaume des aveugles.

Alors il apprit au recteur qu'il était sculpteur, et l'incident finit au milieu d'un éclat de rire général.

Grootaers promit de revenir achever les statues. Il voulait revoir cette âme candide, qui avait toutes les vertus du catholicisme primitif, à l'époque où les évêques étaient d'or et les crosses de bois. Mais il ne put malheureusement le faire et il le regretta bien souvent.

Les anges sont restés bien certainement aveugles

L'hôtel qu'il avait fait construire en dernier lieu, rue Anizon, avec des bas-reliefs incrustés dans la façade,

était entièrement meublé de choses anciennes. A ce titre, Grootaers a sa place marquée dans ce livre. Il avait réuni peu à peu, grâce à ses goûts artistiques, de très beaux bahuts bretons, des tableaux de maîtres, des gravures rares, des bois sculptés et des livres précieux sur l'art au siècle dernier.

On mangeait chez lui dans du strasbourg, on buvait dans du vieux venise, les vins étincelaient dans des flacons de bohême doré; sur la nappe, en ancienne toile de Hollande, quelques pièces d'argenterie du vieux paris égayaient les yeux des convives; le dessert était offert dans du chine de la compagnie des Indes, et le moka fumant se prenait dans des tasses de porcelaine de Saxe aux paysages coloriés.

Lorsque la conversation s'animait, on *bêchait* bien un peu le « bourgeois, » pour lequel Grootaers avait une vive antipathie : mais il est si doux de dire un peu de mal des autres dans une ville où, l'industrie régnant en souveraine, le goût des arts est l'apanage du petit nombre.

La mort a réellement frappé à coups redoublés dans l'Ouest. Après Grootaers, Fortuné Parenteau; puis le perruquier Hyrvoix, oncle du gardien fidèle de la vie de Napoléon III.

Le premier, homme érudit, président de la Société archéologique de Nantes, a rendu le dernier soupir à Pouzauges (Vendée), le 10 septembre, dans sa soixante-neuvième année. C'était l'un des plus intrépides antiquaires de notre époque. Il faut saluer, quand on les rencontre, ces hommes qui ont rendu de grands services à la science et à l'histoire. Personne n'a su fouiller comme lui les dolmens et les tumulus des côtes de la Bretagne et leur arracher leurs derniers secrets. Sa collection de bracelets gaulois, de bagues, de fibules

carlovingiennes et d'agrafes mérovingiennes, en or, en argent, en ivoire, en électrum, était admirable. Ses haches en jadéite, en serpentine, en diorite, en silex blond ou rubané, ses polissoirs en granit, faisaient sa gloire. Rien ne pouvait ralentir son enthousiasme. Il portait à sa passion favorite une application de tous les instants; que de fois, après une heureuse découverte scientifique, il s'est écrié devant moi avec une joie d'enfant, en me montrant l'une de ces belles reliques historiques qu'il venait de trouver :

« Comme ces grands antiquaires se sont trompés ! »

Parenteau n'était pas assez riche pour acheter un palais afin d'y abriter ses richesses; aussi eut-il l'idée, peu de temps avant sa fin, pour leur assurer une belle retraite, de laisser à sa ville et d'offrir au musée de l'Oratoire, dont il avait, comme conservateur, dressé jadis le catalogue, tous ces fragments ramassés çà et là, tous ces charmants bijoux, toutes ces lampes, toutes ces amphores, toutes ces torques et toutes ces armes. L'idée était grande et belle; et il a pu, avant de mourir, s'assurer que son histoire artistique, amassée à grands frais, ne serait pas vendue après lui.

Quand mourut un antiquaire d'une grande science, le comte de Caylus, il choisit pour sa sépulture le plus beau vase de sa collection; et il se composa ce distique que, lui seul, il pouvait inscrire sur son tombeau :

Ci-git un antiquaire acariâtre et brusque.
Ah ! qu'il est bien placé dans cette cruche étrusque.

Bien que, sous le rapport du caractère, Parenteau, trop souvent emporté malgré lui par sa passion, fût le

digne confrère du comte de Caylus, nous mettrions, nous, sur sa tombe, cette épitaphe :

C'était un noble cœur et un esprit distingué. Je vous souhaite sa science.

Hyrvoix, ancien Figaro nantais, né coiffeur et mort antiquaire, a bien droit à quelques lignes de souvenir.

De bonne heure, il avait compris d'intuition les objets d'art à une époque où on ne les ramassait guère. Quand un homme est mordu au cœur de cette belle passion, il est incurable pour le reste de ses jours. Tout jeune, il s'était déjà formé une petite collection qui était sa joie.

Il ne possédait cependant qu'une instruction insuffisante ; un peu de français et pas du tout de latin. Au début, il disait : *Une petite claquette*, en parlant de ces petits livres qu'on appelle des plaquettes, et une *belle platine*, en montrant ses médailles.

Les poètes, comme Jasmin le coiffeur, ou comme Sedaine le tailleur de pierres, peuvent rimer partout; apprenez donc la numismatique et l'archéologie en faisant la barbe et en donnant des coups de fer toute la journée ! Mais Hyrvoix voulait savoir; sa volonté était tenace. Le rasoir d'une main, un bibelot dans sa poche, il avait à peu près tout appris *avec ses dents*, comme disait Bernard Palissy.

A force de patience, il était arrivé à lire, comme un élève de l'École des Chartes, la légende de ses monnaies, de ses jetons des maires de Nantes, et de ses grands médaillons de Pisanello, de Warin et de Dupré.

Dans toute la région, on le consultait comme un oracle sur les objets douteux. Plus vieux que le siècle, Hyrvoix

avait vu surgir toutes les contrefaçons. Ce Sauvageot nantais était la terreur des faussaires dont il révélait sans pitié toutes les supercheries. Malheur à qui cherchait à tromper! Son coup d'œil, pour les faïences surtout, était remarquable.

Sur la fin de sa vie, son bonheur était de chercher pour les autres. Il n'achetait plus, il faisait acheter. C'est lui qui avait fait trouver à Benjamin Fillon ses meilleurs objets. La collection Leroux lui est redevable de ses plus beaux spécimens de vieille argenterie française.

A Nantes, où j'ai longtemps vécu, il arrivait souvent chez moi me prévenir lorsqu'il avait découvert une bonne chose, et il ne manquait jamais de me dire, c'était un cliché : « Je me suis repenti souvent d'avoir hésité. Venez vite. *L'occasion est presque chauve.* Il faut la saisir par ses rares cheveux. »

Que vont devenir ses Debucourt, ses Cochin, ses Vernet, ses Nini et ses deux admirables portraits au crayon rouge et noir, faits par le garde des plans et tableaux du roy : Jacques André Portail, à l'époque où il vint, en 1729, organiser à Nantes, sa ville natale, les fêtes ordonnées en l'honneur de la naissance du dauphin ?

Pauvre Hyrvoix ! il les aimait, ces deux chefs-d'œuvre, et il les montrait avec tant d'orgueil ! ceux-là, leur sort était assuré : « Après moi, disait-il, ils iront à Niort, dans le musée de la ville où je suis né, en 1798. »

Excellent homme ! dors en paix dans la tombe. Il te sera certainement beaucoup pardonné là-haut, car tu as bien aimé les bibelots.

La mort a continué son œuvre impitoyable, en frappant J. Charvet d'une congestion cérébrale, sur le seuil de son château de la Source, au Pecq. Il était né à Mâcon, le 24 novembre 1821, comme l'indique l'entou-

rage de son portrait gravé en tête de son ouvrage : *les Sceaux matrices de M. Dongé.*

Charvet, ancien mercier de Mâcon, s'était élevé très vite par son intelligence et son activité, aux premiers rangs parmi les marchands d'antiquité. Toujours prêt à partir immédiatement et à faire cent lieues pour voir un objet d'art, il portait constamment 50,000 francs sur lui, pour pouvoir, suivant son expression, *boucler le vendeur* instantanément, s'il rencontrait chez lui un objet à son goût.

Ses derniers grands achats datent de la vente Mylius, de Gênes, en novembre 1879, où il avait acheté 100,000 fr. avec faculté de la rendre, une statue de *Mercure adolescent*, bronze de l'ancienne collection de Cosme Ier de Médicis, qui orna pendant plusieurs siècles le cortile du palais Montalvo à Florence, et qui avait été acquis par M. Mylius des filles du dernier marquis de ce nom. A la même vente, il s'était fait adjuger, à un très haut prix, deux grands vases de bronze : *une Fête bachique* et *le Sacrifice d'Iphigénie*, œuvres de la Renaissance, qui avaient donné lieu à des discussions passionnées, en 1880, à l'exposition du métal, faite par l'Union centrale.

La statue est, dit-on, rentrée dans la famille Mylius; mais nous verrons sans doute reparaître l'un des deux vases à la vente qui aura lieu cet hiver.

Charvet laisse, en outre, une splendide collection de verres antiques comme aucun musée n'en possède et une série d'instruments d'astronomie et de mathématiques du XVIe siècle, qui n'ont de rivaux que ceux possédés par celui qui a tout et de tout, le célèbre Spitzer, autour duquel il s'est fait récemment tant de bruit au sujet de la loterie des quatorze millions.

Les morts vont vite, comme dit, dans la ballade, le

funèbre amant de Lénore! — Nous avons peine à les suivre. Charles Fatou, l'un de nos meilleurs libraires, l'associé de Damescène Morgand depuis 1875, a été fauché, lui aussi, le 16 juin, à peine âgé de quarante-trois ans. Encore une physionomie bien parisienne qui s'en va! Actif, intelligent, honnête, il sera regretté de tous les amis des livres qui venaient le consulter dans son étroite officine du passage des Panoramas, où il avait été pendant longtemps le collaborateur dévoué d'Ed. Caen. Que de fois, comme jadis M. Thiers chez M. Mannheim père, dans sa boutique de la rue de la Paix, nous avons vu, réunie chez lui, l'élite des bibliophiles de Paris.

Le baron James de Rothschild, pour se délasser des questions ardues des affaires, venait faire à trois heures, dans sa librairie, une station quotidienne et causer des livres, qu'il aimait mieux que la finance.

Fatou est un libraire dont le nom restera. Il prendra rang dans l'avenir à côté de Chaix, Didot, Charpentier, Garnier, Hachette, Pagnerre, Lemerre, Michel Levy et Auguste Fontaine, mort en février, et que Paul Lacroix a appelé le novateur du luxe et de l'industrie des beaux livres,

A ceux qui, les catalogues en mains, le consultaient pour former leur bibliothèque, il disait plus souvent: N'achetez pas cela — que — Prenez ce livre. Son calme dans les ventes, où il arrivait avec les plus grosses commissions, était remarquable. Mais cette tranquillité n'était qu'apparente. Il concentrait ses émotions. Bien que taillé comme un Hercule, cette vie fiévreuse l'usait comme la lame use le fourreau.

Depuis longtemps atteint d'un emphysème aux poumons, il luttait avec énergie contre l'envahissement rapide du mal. Se traînant à peine, il voulut rester jusqu'au dernier jour à la vente Rochebilière, afin d'acheter

le fameux Molière de 1682, sans les cartons, qui lui fut adjugé au prix de 15,600 francs. Puis, ce dernier triomphe obtenu, pâle, défait, dévoré par la fièvre, il rentra chez lui et se mit au lit pour ne plus se relever.

Dans le cimetière où il dort de son dernier sommeil, on peut lui mettre cette épitaphe :

Il ne se reposa que dans la tombe

Trois jours après mourait à son tour Adolphe Labitte, né à Paris le 1er janvier 1832. Il avait juste un demi-siècle, mais, à cet âge, on est jeune encore. Il était le petit-fils de ce Gervais-Michel Gérôme qui, en 1792, après avoir été professeur au collège Louis-le-Grand, fermé par ordre de l'autorité, fonda l'une des premières librairies classiques.

Élevé au collège Saint-Louis, il eut pour condisciples MM. Georges Duplessis, sous-directeur du cabinet des médailles, Léon Techener et Eugène Potier, comme lui fils de libraires. Fidèles amitiés qui ne se sont jamais démenties.

Peu de temps après son mariage, le 25 août 1863, avec Mlle Marie Homolle, fille du docteur bien connu, son père, Henri Labitte, lui laissa la direction de sa maison, rue de Lille.

Grâce à l'égalité de son caractère, à son esprit bienveillant, à ses manières affables, il sut vite conquérir l'estime universelle. La Bibliothèque nationale le choisit pour son libraire et lui en donna le titre.

Connu de tous, on venait sans cesse lui apporter de belles choses pour les lui vendre ou les lui faire estimer. Que de fois il a vu se dérouler devant lui en action la fable de La Fontaine :

Un ignorant hérita
D'un manuscrit qu'il porta

Chez son voisin, le libraire :
— Je crois, dit-il, qu'il est bon,
Mais le moindre ducaton
Ferait bien mieux mon affaire.

Ses jugements avaient force de loi auprès des amateurs auxquels il disait souvent : — L'amour des livres vient par les yeux. Plus on voit les beaux livres, plus on les aime.

Labitte ne se borna pas à son rôle d'expert : il fit aussi œuvre d'éditeur et publia le *Manuel de l'amateur d'illustrations*, de Sieurin, en 1875 ; l'*Œuvre de Moreau le Jeune*, de Mahérault, en 1880, et les *Elzeviers* d'A. Willems (1880).

D'une rare dureté pour lui-même, depuis trois ans il luttait contre les plus cruelles douleurs, ne voulant pas alarmer les siens. C'était vraiment peine de le voir remplir ses fonctions, pâle, épuisé, la voix éteinte, cotant les livres et soutenant les enchères. Que de fois, le regardant tristement, nous nous sommes dit : « Nous ne le verrons pas demain à son poste, près de son ami Maurice Delestre. » — Et, le lendemain, il était assis à sa table, continuant sa vente, tenant tête à la maladie avec un courage poussé jusqu'à la témérité.

Cette existence si laborieuse devait avoir une fin prématurée.

Brisé de souffrances, il désira néanmoins assister à la dernière vente Didot, qu'il avait la gloire de diriger et dont il voulait léguer le souvenir à ses descendants. Il tint bon dans les commencements ; mais, le lendemain de la seconde séance, il succomba en pleine possession de lui-même.

On peut dire qu'il est mort avec honneur sur son champ de bataille ordinaire.

Sa disparition laisse un grand vide. Je crains fort que,

d'ici longtemps, les bibliophiles ne retrouvent sa complaisance inépuisable et son érudition profonde.

Son élève et successeur, M. Ém. Paul, a cependant toutes mes sympathies. Depuis de longues années son concours intelligent et dévoué est apprécié par tous dans les ventes.

Ces jours derniers, quelques instants avant d'exhaler son dernier soupir, le comte Clément de Ris, conservateur du musée de Versailles, expliquait à l'un de ses visiteurs l'un de ses dessins, quand il est tombé foudroyé d'un coup subit et inattendu.

Il s'appelait de son premier nom Athanase-Louis Torteret; mais il avait été adopté à sa majorité par le comte Clément de Ris.

Il entra peu de temps après à la Conservation des musées nationaux pour passer, plus tard, dans ce grand château désert de Versailles.

Ce fut d'abord un romantique échevelé, puis il se livra aux études artistiques et dissémina de nombreux articles dans le *Moniteur*, dans la *Gazette des Beaux-Arts* et dans l'*Artiste*, d'Arsène Houssaye, où il fit le Salon de 1847 à 1853.

Vers la fin de ses jours, il mit un peu d'eau classique dans son vin romantique, devint un collectionneur passionné et publia, chez Plon, en 1877, un livre dont il est bon de rappeler ici le titre : — *Les Amateurs d'autrefois.*

Les travaux qu'il a fait paraître sont remplis d'esprit, d'observations fines et de rencontres inattendues, mais ne paraissent pas toujours d'une rigoureuse exactitude historique.

Finissons-en avec la camarde. Nous craignons qu'elle ne frappe encore, si nous nous attardons davantage.

Après une longue et cruelle maladie, l'ingénieur Georges Leclanché, le meilleur ami de Rochefort, a vu sonner enfin l'heure de la délivrance. Il avait quarante ans. C'était à la fois un savant et un artiste : il aimait les sciences et il adorait les arts — deux choses qui se regardent d'ordinaire avec une vive anthipathie.

Héritier des convictions républicaines de son père, Leclanché ne se départit jamais de cette ligne de conduite; mais il comprenait la liberté aussi bien pour les autres que pour lui-même, et toute discussion avec lui sur les choses ou sur les personnes était empreinte de la plus grande courtoisie. Toutes les opinions étaient représentées dans son salon, sur ce terrain neutre de l'art qui permet de fusionner avec ceux que l'on combattrait ardemment ailleurs. On rencontrait chez lui, Roussel, Recappé, Edmond Bonaffé, Léonce Leroux, Eugène Piot, Odiot, Castellani, Gavet, Henri Rochefort, Olivier Pain, Frédéric Cournet et Bardini de Florence.

Comme savant, il laisse une pile qui porte son nom et dont les applications sont nombreuses. Ne travaillant que sur elle-même d'une façon inappréciable, lorsque son courant n'est pas fermé, elle est une source permanente d'électricité sans cesse à la disposition de celui qui en a besoin. Cette invention a rendu de grands services à la médecine et à l'industrie. Elle avait fait riche Leclanché ; aussi avait-il acheté rue de Laval, nº 9, un charmant hôtel construit dans le temps à grands frais par un amateur de peinture très connu.

Après avoir dépensé plus de trente mille francs à l'ornement de sa façade, ce propriétaire généreux renonça subitement à y demeurer, à la suite d'un terrible accident dont fut victime sa femme, brûlée vive, au moment où mettant la dernière main à sa toilette, elle s'apprêtait à partir pour le bal. Depuis, Couteaux, le célèbre marchand de tableaux, avait habité cet

hôtel. Otto Mundler, le critique dont les ouvrages sur l'art sont fort appréciés, y résida à son tour. — Leclanché vient d'y mourir.

Comme artiste, il laisse, pour l'honneur de sa mémoire, un musée superbe, empruntant au XVe siècle quelques beaux objets. Sa veuve, qui avait reçu de lui une excellente éducation artistique, veut le conserver pour ses enfants, auxquels elle saura, mieux que personne, faire apprécier en temps voulu les beautés des œuvres des peintres et des sculpteurs représentés dans cette collection choisie.

Nous connaissions tous ses peintures de Boticelli, ses sculptures de Donatello, ses plats de Pesaro, à reflets métalliques, et surtout son beau devant de coffre d'un style admirable, par Filippo Lippi. On n'en saurait trop louer l'architecture, l'ornementation, la poésie et l'arrangement. Ce superbe morceau avait passionné Leclanché dans l'un de ses nombreux voyages. Il l'avait payé 60,000 francs à Florence; mais, une fois l'acquisition faite, il eut à vaincre les plus sérieuses difficultés pour le faire sortir d'Italie.

Ses tapisseries faisaient l'admiration des visiteurs de l'Exposition universelle de 1878. Je les vois encore ces belles tentures, dont l'une porte la date de 1498. Elles paraissaient inspirées des *Triomphes* de Pétrarque, qui sont comme autant d'apothéoses de la femme aimée. On aurait pu, je crois, suivre ces chants lugubres avec les tiercets du poète sous les yeux.

XXXVIII

On ferme! — Rentrée des amateurs. — Le tour de l'Hôtel des ventes. — Les affiches. — La façade. — Les limiers de la curiosité. — *Au marteau!* messieurs les commissaires priseurs! — Henri Giffard. — Le mobilier national déshonoré. — La fin d'un théâtre.

Paris, 9 novembre

Salut! ami lecteur, je reviens aujourd'hui sur la brèche. L'été de Véronèse et l'automne de Rembrandt nous ont fait leurs adieux jusqu'à l'année prochaine. Une voix mystérieuse a crié dans les bois attristés: « On ferme! » Et tous les collectionneurs, renonçant à leurs idylles champêtres, sont rentrés à Paris, où les feuilles jaunies tombant de tous côtés sur l'asphalte des boulevards semblent les cartes de visite de l'hiver. Le voici donc enfin arrivé, ce printemps des amateurs où les ventes refleurissent pour lui. « Novembre est le mois de mai de » la curiosité, a dit M. Edmond Bonaffé, dans une charmante causerie; six mois durant l'amateur sommeille. » Il habite les villes d'eaux, la campagne. Il est chenille et chrysalide. En novembre, le papillon sort de » sa coque, plus brillant que jamais, les ailes poudrées » d'or et le ventre bourré de billets de banque. »

Depuis quinze jours, je me suis borné à tourner, rêveur et indifférent, autour de cette vaste officine des ventes mobilières sans avoir en aucune façon l'idée de me diriger vers la porte et de gravir le grand escalier,

Que voulez-vons? J'avais beau interroger les affiches, cette comédie humaine de Balzac vivante, collée sur les murailles, rien ne m'invitait à pénétrer dans cet hôtel où je suis resté pendant de si longues heures cette année pour observer, à votre intention, les péripéties des combats que se livraient les acheteurs, surexcités par les appels des experts et des commissaires-priseurs.

Ne pouvant, cette fois, nous occuper beaucoup de l'intérieur, si vous le voulez bien, nous ferons d'abord à petits pas une promenade extérieure. Aussi bien, vous n'y perdrez rien. L'aspect du dehors, que je n'ai pas encore décrit, vaut assurément le spectacle du dedans.

Isolé comme un dé énorme qui serait tombé là par hasard, l'hôtel a quatre façades qui regardent les rues Rossini, Drouot, Chauchat et Grange-Batelière. Dans cette dernière, pour le moment, les murs sont presque intacts, à part la déclaration du gouvernement lue au Sénat par M. Tirard et à la Chambre des députés par M. Duclerc, président du conseil. Cela n'a qu'un médiocre intérêt pour vous, n'est-ce pas? Passons ; sans même nous arrêter à cette ordonnance de police défendant, sous peine d'amende, aux gens mélancoliques d'exprimer en aucune manière leur étonnement le long des murs.

Tournons le pan coupé. Nous voici rue Chauchat. — Au-dessous de l'inscription en lettres de bronze :

VENTES PAR AUTORITÉ DE JUSTICE,

un cadre grillé — vide ! Tant mieux. Je préfère y trouver des constellations de pains à cacheter que ces affiches blafardes, tristes exemples des malheurs d'ici-bas. A côté, une lettre de faire part pour assister à un convoi funèbre — singulier procédé de distribution

Publicité de la mort faite à peu de frais ! Plus loin, dans une grande bordure en bois, des ventes de chevaux de selle, de chasse ou de voiture, rue de Ponthieu, à l'établissement Chéri, créé en 1849, ou au Tattersall français, rue Beaujon, aux Champs-Élysées. L'hippodrome du pont de l'Alma, dont la saison est close, liquide également sa cavalerie. C'est le moment ou jamais, pour ceux qui veulent faire admirer dans l'allée de Longchamps leur élégance et leur habileté équestre, de se payer, pour rien, un cheval patiemment dressé en haute école.

Rue Rossini, dans le pan coupé, un avertissement qu'il faut lire, parce qu'il témoigne une fois de plus que nous n'avons rien à envier à nos voisins sous le rapport des pick-pockets; le nom est anglais, mais l'individu est trop souvent parisien, comme vous allez une fois de plus vous en convaincre aisément.

Avis de se tenir en garde contre certains individus n'étant pourvus d'aucune autorisation et ne portant pas la médaille de commissionnaire, stationnant aux abords de l'hôtel des ventes et s'y introduisant même pour offrir leurs services aux personnes ayant des objets à emporter. Ces individus qui, pour inspirer confiance, se disent attachés à cet établissement, font journellement des dupes, soit en abandonnant les objets dans la rue, lorsque la commission leur a été payée d'avance, soit en ne portant pas les objets à destination lorsqu'on néglige de les accompagner.

Les commissionnaires attachés à l'hôtel des ventes mobilières sont revêtus de l'uniforme à collet rouge, avec casquette portant les initiales C. P. Ils sont, en outre, désignés par un numéro d'ordre placé au collet de la veste et du gilet d'une façon apparente.

Hâtons notre marche. Voici d'abord rue Rossini, les

petites affiches à la main pour les fonds de commerce, les petits mobiliers, les magasins de quincaillerie, de brosserie, de faïencerie et de chapellerie en liquidation, toutes choses dont la terminaison est gaie, mais sur lesquelles je demande, en ma qualité de curieux d'art, à n'avoir pas à m'appesantir.

Ensuite, deux grands placards : l'un bleu, annonçant la vente des défroques d'un théâtre qui serviront à monter la garde-robe des comédiens attendus avec impatience à Fontenay-le-Comte ou à Brive-la-Gaillarde pour l'ouverture de la saison ; l'autre, jaune, mentionnant un stock de 1,200 paires de chaussures en cuir, de quoi garnir les pieds de tout un bataillon de lignards.

Peu de mouvement devant la grande porte. A peine quelques tapissières, là où, aux beaux jours de l'hiver, les livraisons et les réceptions se succèdent avec rapidité et font ressembler ce petit coin au carrefour célèbre *des écrasés*, situé, non loin de là, au commencement de la rue du Faubourg-Montmartre.

Continuons à dresser notre inventaire. La charité et l'étude ont bien droit à une petite place sur ces vastes murailles. Ici, un appel à la bienfaisance par le maire du neuvième arrondissement ; là, l'avis d'ouverture des cours publics de la Société philotechnique, et, comme une dernière épave de l'épouvantable crise financière de janvier, l'annonce de la vente du mobilier de l'Anglo-universal Bank. L'infortunée ! Plus que des actionnaires récalcitrants ! Elle ouvre la marche de ces sociétés de crédit dont la prospérité n'était qu'éphémère, et qui pourraient bien, dans l'avenir, tomber, les unes après les autres, comme des capucins de carte.

Pour l'amateur en quête de découvertes, l'intérêt ne s'accroît guère. Tout ce bariolage multicolore, sur lequel se détachent des ventes de vins rouges et blancs, mêlées à celles de livres anciens et modernes ; des ventes

d'étoffes, de broderies, confondues avec celles de cheminées en marbre; des ventes de tapisseries, d'estampes et d'objets d'art se serrant contre celles d'articles de ménage et de coupons de soieries, tout cela trahit la gêne de quelques marchands désireux de réaliser pour faire face aux échéances pressées.

Au lieu de contempler, sur la façade de la rue Drouot, les quelques restes d'affiches tenaces soulevés par les grands vents, et le drapeau tricolore, noirci par le temps, qui flotte tristement au-dessus de la porte, portons nos regards sur le sommet du monument, à l'endroit de la frise. Là, dans de grands médaillons que j'avoue avoir contemplés hier pour la première fois, se détachent en relief des livres, des coffrets, des lyres, des bahuts et des vases étrusques qui forment comme les attributs et les métopes du monument.

Cela est laid, j'en conviens; mais c'est ce qu'il y a, de ce côté, de plus intéressant pour le moment.

Les ventes importantes vont cependant bientôt commencer. Déjà quelques égarés, parmi les amateurs, se glissent, en se dissimulant, dans la galerie du bas, appelée « Mazas. » Ce sont les plus fins limiers de la curiosité, cherchant d'heureuses rencontres dans les champs exploités par les brocanteurs de bas étage. Qui sait? cela arrive quelquefois: le bibliophile Jacob a découvert une fortune dans le double fond d'une armoire, en rédigeant le catalogue de la bibliothèque de M. de Soleinne. On raconte aussi qu'un vieux maniaque avait laissé soixante pantalons qui, suivant son testament, devaient être vendus aux enchères publiques les uns après les autres, avec le profit de tout ce que l'on y pourrait découvrir; or chacun des acquéreurs trouva dans la ceinture une somme de mille francs en or.

Cela est encore du domaine de la réalité; mais je

plains les fureteurs, dont je parle plus haut, qui s'aventurent dans les catacombes de Mazas avec l'espérance d'y récolter un objet d'art. Je n'y crois pas plus qu'aux trésors mystérieux des contes de fées.

Quoi qu'il en soit, une activité fiévreuse règne déjà dans les couloirs du premier étage, comme au palais Bourbon dans la salle des pas perdus avant l'ouverture de la séance. On se dispute les salles et les jours de vente; les catalogues se rédigent dans l'ombre et le silence. Toute la fine fleur de la curiosité, revenue de Trouville, de Vichy ou des voyages de vacances dans les Alpes et les Pyrénées, s'apprête à assister aux premières qui se préparent. Saison bénie des experts et des commissaires-priseurs, ta clientèle ordinaire te salue!

Comme nous le disions en commençant, l'hôtel est la seconde patrie des collectionneurs; ils en avaient la nostalgie, ils sont revenus. Je les vois tous déjà à leur poste : critiques d'art, peintres en renom, artistes célèbres, financiers respectés par le krach, grands connaisseurs, marchands débineurs, acheteurs timides qui font pousser par le commissionnaire, et compères habiles qui cherchent à entraîner la foule des badauds.

Au marteau! messieurs les commissaires-priseurs. Amateurs, à vos postes! et garde à vous! L'Hôtel Drouot va mettre sous vos yeux les produits les plus rares du génie et les productions les plus vulgaires de l'industrie. Il faudra savoir trier; car acheter est un art difficile : il exige un mélange de prudence et de hardiesse. Enseigner et définir une telle science, rédiger un code à ce sujet, établir des règles là où règne en souveraine la fantaisie, où triomphe bien souvent l'imprévu, me paraît une entreprise impossible. Nous aurons la sagesse de nous abstenir, et nous nous bornerons à vous sou-

haiter, à tous, des choix intelligents dans cette lutte avec le hasard.

On a déjà vendu les meubles et les livres de ce malheureux savant, Henri Giffard qui, poursuivi toute sa vie du désir de résoudre le problème de la navigation aérienne à vapeur, n'arriva qu'à construire les ballons captifs des expositions universelles de 1867 et 1878. Les publications scientifiques ont été disputées avec acharnement. La collection du *Cosmos*, journal scientifique hebdomadaire rédigé par l'abbé Moigno, a valu un prix considérable, et *le Pilori*, l'une des dernières feuilles satiriques de l'Empire, illustré par Pilotell, s'est vendu 700 francs.

4 novembre. — M. Georges, expert, Me Maciet, commissaire-priseur. Deux belles gouaches de Charlier, représentant de gracieuses compositions mythologiques. Adjugées ensemble, 4,060 francs.

6 novembre. — Vente C. G. Deux portraits, deux contrastes :

Par Drolling, la Dugazon en satin blanc dans le costume de *la Meunière*.

Par le baron Gérard, Mme de Staël en buste, de trois quarts.

L'actrice : 1,500 francs;

La grande dame : 100 francs.

La visite à l'exposition de l'Union centrale des arts décoratifs, au palais des Champs-Élysées, est absolument navrante.

Souillés, tués, massacrés, remis à neuf, restaurés avec le plus mauvais goût, quelques-uns des beaux meubles : commodes, gaines, consoles, pendules, vases

de Sèvres montés provenant des châteaux de Fontainebleau, de Versailles et de l'ancien Saint-Cloud !

Perdu, déshonoré sous la dorure infâme,

le mobilier prêté par les ministères. Encore nous ne savons pas tout. Dans quel état est le reste ? Le ministère de la guerre et celui des affaires étrangères ont refusé de laisser rien sortir de chez eux.

Il faut aviser au plus vite. Propriété de l'État, ce mobilier appartient à tous, et nous avons le droit d'exiger qu'il soit respecté par quelques-uns et confié à des mains intelligentes. Il s'agit, du reste, de la gloire et de l'honneur de notre industrie nationale.

A ce sujet, un journal, *le Courrier de l'art*, a déjà tinté un glas funèbre dans ses colonnes. Nous nous accrochons, nous, à la cloche d'alarme. On nous entendra mieux ainsi.

Le *Théâtre Déjazet*. Encore un petit théâtre qui disparaît (1) ! Il avait jadis remplacé les *Folies nouvelles* illustrées par les pantomimes du pierrot inimitable Paul Legrand. Sous l'Empire, il était devenu l'Eldorado de la jeunesse dorée en verve et en belle humeur. Comme à l'époque des *Porcherons*, elle eût rossé le guet, s'il était survenu, certains soirs de première un peu trop turbulente. C'est là que la première pièce de Victorien Sardou fut jouée par Virginie Déjazet et qu'elle eut ses derniers succès, la charmante Frétillon, la soubrette délurée, la muse badine des fins soupers et des galantes rencontres. Pauvre chère grande artiste, toute sa vie, elle se laissa prendre son cœur, son talent, sa fortune ; mais ce furent ses dernières folies de vouloir

(1) Ce théâtre a été rouvert par un nouveau directeur depuis que ces lignes ont été écrites.

acheter, en 1869, ces anciennes *Folies nouvelles*, afin de les transformer pour son fils Eugène Déjazet. Son rêve avait toujours été de l'installer dans le fauteuil d'un directeur de théâtre. Ainsi a fait récemment Sarah Bernhardt pour son fils Maurice, en prenant l'Ambigu des mains de Chabrillat.

Comme c'est déjà loin, tout cela ! Ils ont depuis longtemps des fils argentés dans les cheveux, ceux qui firent les beaux jours du théâtre du boulevard du Temple.

« Il n'existe plus, dit le *vieux Parisien* du *Figaro*.
» On va le démolir, comme on démolit tant de choses ;
» de la poussière, des gravats, des plâtras... et plus
» rien. Tout est fini. On a vendu le mobilier aux en-
» chères, les vieux fauteuils boiteux, les stalles brisées,
» les rebords de velours fané où s'étaient appuyés tant
» de bras blancs et de coudes roses, les canapés des
» vieilles pièces, montrant leur crin poudreux — ces
» entrailles des meubles, — les lustres aux cristaux
» cassés, fêlés ; les candélabres oxydés, les décors, ces
» pauvres vieux décors, gris de poussière, avec leurs
» vieilles affiches pendantes comme des haillons, tout,
» on a tout vendu, les appareils à gaz et jusqu'aux
» bustes des poètes classiques que l'immortel M. Bal-
» lande avait fait placer là contre les murailles des cou-
» loirs, à l'endroit où l'on ne voyait autrefois que les
» photographies court vêtues des petites actrices de la
» maison ! Adjugés, les bustes ! Adjugés, les *acces-*
» *soires !* Adjugés, les strapontins, les tabourets, les
» chaises, les pupitres des musiciens, la chaise du
» pompier, le bureau du directeur ! Et c'en est fait :
» les fossoyeurs peuvent venir. »

XXXIX

Encore la fermière des jeux de Monaco! — La rivière de diamants et le collier de perles de Mme Marie Blanc. — Vertus des pierres précieuses. — La manie de l'achat. — Le facteur de clavecins Tomasini. — Le Paris entomologiste. — Une vente de coléoptères. — La logomachie scientifique.

Paris, 12 novembre.

Savez-vous quel a été le total des interminables adjudications de Mme Marie Blanc de Monaco, qui ont occupé tout l'hiver une ou plusieurs salles de l'hôtel Drouot? — *Trois millions huit cent mille francs!* Le chiffre est colossal. Jamais coups de marteau aussi réitérés et aussi élevés ne s'étaient donnés sur un seul nom. Charles Georges et l'actif et intelligent Arthur Bloche, les deux experts, chargés de ce treizième travail d'Hercule, conduit avec un rare bonheur, se sont partagé la jolie petite somme de 114,000 francs comme honoraires.

Et cependant la vente s'est faite au milieu des plus grandes inquiétudes. Les diamants furent adjugés le jour même où le krach éclatait sur Paris. Ce qui n'empêcha pas la rivière de diamants d'être achetée 285,000 francs par un syndicat de joailliers formé entre M. Achard et MM. Clément et Oulman. Elle avait été vendue par ce dernier 400,000 francs, avec quatre ans de crédit, à la veuve du fermier de Monaco, qui achetait chaque année beaucoup plus qu'elle n'avait de revenu. Cette archi-millionnaire, qui a laissé quatre-vingt mil-

lions, était toujours gênée. Engagée dans de grandes spéculations pour fonder des villes d'eaux, il lui fallait de larges termes pour se décider. Malgré cela, les solliciteurs ne manquaient pas.

Le célèbre collier à sept rangs de perles fines, plus beau certainement que celui de Lollia Paulina, la femme de Caligula, dont parle Pline, était un joyau royal composé par trois maisons. Le premier rang était d'abord venu d'Allemagne. Puis MM. Clément et Oulman, et enfin M. Boucheron, fournirent successivement les autres rangs, triés également avec soin sans *bouton*, *tonneau*, ni *peau piquée*, comme on dit dans le commerce des pierres précieuses. Le tout avait coûté 440,000 francs.

Cette vente restera célèbre dans les fastes de l'histoire des joailliers.

Les sept rangs se vendirent en deux lots : l'un de cinq, 240,000 francs, et l'autre de deux, 180,000 francs, et formèrent d'abord un total de 420,000 francs.

Ensuite, suivant l'usage, l'expert M. Arthur Bloche remit, sur la base obtenue, le tout en vente à la disposition de tous.

M. Golschmidt ouvrit le feu. La belle Mme Bernard-Daki, la femme d'un ancien chambellan de Russie, se mit à faire la contre-partie des enchères. Mais, sur les confins de 435,000 francs, l'une et l'autre, trouvant le prix sérieux, désertèrent le champ de bataille. M. Arthur Bloche et M. Sarlin, un riche capitaliste de Marseille, entrèrent en lice, luttèrent quelque temps. Le marteau tomba pour le second sur le prix de 551,000 francs. Un beau coup de marteau ! Mais il n'atteint pas encore celui de 586,000 francs pour le tableau de *la Conception* de Murillo ! Le gouvernement eut alors à payer, pour sa part de frais, 30,000 francs, et le vendeur près de 59,000 francs !

Par bonté, par faiblesse, et aussi un peu par manie, Mme Blanc ne savait pas résister à ceux qui venaient la tenter. Ses nuits passaient à examiner tout ce qu'on lui apportait. On faisait queue chez elle comme le font, avec leurs cartons, à la porte des commissionnaires de la rue des Petites-Écuries, les petits fabricants des industries parisiennes. Petits et grands marchands attendaient leur tour avec patience. Venus les mains pleines, ils s'en allaient presque toujours les mains vides.

Les pierres précieuses séduisaient surtout Mme Blanc. Comme le comte Branicki et comme le duc de Brunswick, elle ne savait pas résister aux éclats chatoyants d'un brillant ou aux reflets séducteurs d'une émeraude. Elle connaissait très bien les diamants et savait en discuter comme un lapidaire la rareté, la beauté, la couleur et les prix avec une rare habileté. Peut-être croyait-elle aux vertus mystérieuses et infaillibles des gemmes, comme dans le bon vieux temps des naïves croyances, où l'agate fortifiait la vue, l'onyx donnait la santé, l'émeraude augmentait les richesses, l'œil-de-chat protégeait contre les envieux, le saphir empêchait de tomber dans la misère, l'escarboucle détournait les regards des méchants, la topaze faisait aimer et la turquoise chassait les épouvantements du cerveau. On serait tenté de le croire, en songeant à tout ce que Mme Blanc conservait chez elle de pierres fines sans les porter jamais.

A l'époque de la fermeture de l'Exposition universelle, quelqu'un de son entourage réussit à la convaincre qu'il y avait un coup à faire en achetant une partie des chinoiseries invendues. C'était l'époque où, après avoir réalisé de gros bénéfices, les habitants du Céleste-Empire, s'apprêtant à plier bagage, pouvaient donner, sans perte, leurs produits bariolés à cinquante pour cent de rabais.

Mme Blanc se laissa conduire à la section chinoise, obtint des concessions énormes sur les prix marqués, et, croyant faire une excellente opération, elle acheta d'un seul coup pour trois cent mille francs de meubles, de bronzes et de porcelaines dont on demandait plus d'un million pendant la période la plus animée de l'Exposition.

A un moment donné, ses acquisitions sans cesse répétées avaient rempli ses appartements comme un orage fait déborder le Paillon desséché de Nice. C'était l'envahissement de l'encombrement. Il fallut aviser au plus vite pour pouvoir prendre livraison de ce qui restait encore à recevoir. Mme Blanc acheta alors un ancien couvent abandonné depuis longtemps, rue de Navarre. Là, elle entassa jusqu'à sa mort tous ses achats. Le dortoir offrait l'hospitalité aux tapisseries, la chapelle était exclusivement réservée aux meubles chinois et japonais.

Tout cependant n'a pas été vendu. Le prince Radziwil, son gendre, a conservé pour un million d'objets d'art triés avec soin et destinés à orner son château d'Ermenonville, aujourd'hui entièrement terminé. Toutes les belles pièces venant de M. de Salverte et du marquis de Girardin ont été gardées par lui.

M. Edmond Blanc, très amateur des choses de l'extrême Orient, a également retenu pour 200,000 francs d'objets d'art parmi les meilleurs dans la série des soieries, des ivoires, des cristaux de roche et des japonneries.

Le prince Roland Bonaparte n'a pas hésité. Il a préféré n'avoir que des billets de banque.

Très charitable, Mme Blanc avait vingt-six domestiques. Jamais aucune personne à son service n'a été congédiée par elle. Si elle eût continué à vivre, elle serait arrivée à créer chez elle les Invalides de domesticité.

Ceux qui imploraient sa pitié ne s'adressaient jamais en vain à sa bourse toujours ouverte. On raconte qu'elle envoya 6,000 francs à un graveur illustrateur d'une nouvelle Bible qui ne trouvait pas l'emploi de son œuvre. Pour une modeste tapisserie à la main qu'une jeune fille lui adressa en lui exprimant la misère de sa famille et en faisant appel à son bon cœur, un don généreux de 1,500 francs fut expédié immédiatement par lettre chargée. D'autres exemples pourraient encore être cités, mais ils nous entraîneraient trop loin. Disons seulement que les brillants magasins entourant le casino de Monte-Carlo, presque toujours tenus par des décavés de la roulette, étaient montés de ses propres deniers et le plus souvent alimentés, par elle, d'objets d'art, sans aucun retour en espèces.

Voulait-elle, par cette bienfaisance inépuisable, clarifier la source terrible de ruines et de deuils qui alimentait son coffre-fort ?

N'approfondissons pas.

Les collections d'instruments de musique se font et se défont comme les autres. En 1881, nous avons eu à l'hôtel Drouot la vente Arrigoni, de Milan ; cette année, celle de M. Savoye, qui renfermait quelques spécimens très remarquables. Mais beaucoup d'amateurs hésitaient à aborder cette branche de la curiosité, dans la crainte d'introduire chez eux un meuble artistique peut-être, mais absolument hors d'usage. Il n'en sera plus ainsi désormais. Ce sera sans doute une bonne fortune pour nos lecteurs d'apprendre qu'il y a un *facteur de clavecins* tout comme nous avons des facteurs de pianos. Il s'agit d'un véritable artiste, modeste et trop peu connu peut-être, sur lequel on nous saura gré de revenir et de dire quelques mots de plus, dans l'intérêt de tous. *Tomasini* — c'est son nom — vient de s'installer, 149,

rue Oberkampf, pour se livrer à la réparation de tous les vieux instruments. Il a déjà fait ses preuves : M. Chouquet, le savant directeur du musée du Conservatoire, a pu, grâce à lui, rétablir, en leur état primitif, quelques-uns des chefs-d'œuvre de sa galerie musicale.

L'élan est peut-être donné. Qui sait ? tout se modifie ici-bas ; la mode des épinettes va peut-être refleurir. Pourquoi pas, après tout ? Les musiciens disent le plus grand bien du clavecin. Les amateurs aimeront à compléter la couleur locale de leur ameublement ancien par un instrument qui ne sera pas aussi disparate que le piano à queue d'Érard à côté des fauteuils Louis XIV, des tentures en vieille soierie, des bergerades de Boucher et des bahuts de Riesener ou d'André Boule. On dit que déjà les dilettanti cherchent des clavecins de tous les côtés. M. Taskin, de l'Opéra-Comique, en a retrouvé un signé de son ancêtre, le célèbre Pascal Taskin, fournisseur ordinaire de Marie-Antoinette. Il s'est adressé à Tomasini, le priant de rétablir toutes les cordes métalliques qui manquaient ainsi que beaucoup d'accessoires, et le clavecin, rendu à la vie et à la voix, a repris son antique splendeur. Vous pouvez en juger : Il est exposé au rez-de-chaussée du Palais de l'Industrie et il est l'un des étonnements des visiteurs de l'Exposition de l'Union Centrale. Lorsqu'on entend à certaines heures les gavottes de Couperain, les menuets de Lulli ou les airs de Rameau, joués par un habile virtuose, la foule arrive de tous côtés pour écouter ces accords nouveaux, fins et mélodieux.

Tomasini n'est pas le premier facteur venu. Il a étudié très longtemps, à Milan, la construction délicate des anciens instruments à cordes : les épinettes et les virginales. On lui doit beaucoup, car il a sauvé de la destruction plus d'une de ces charmantes choses. C'est

un vrai luthier du XVIIe siècle, et, s'il y avait encore une corporation des ménestriers de Paris, c'est lui qui serait, à coup sûr, leur fournisseur attitré.

Lundi, 7 novembre. — Grande fête scientifique à l'hôtel. Me Émile Maciet, commissaire-priseur, assisté de M. Henri Deyrolle, naturaliste, procède à la vente des insectes coléoptères exotiques et européens, composant les collections de M. Desbrochers des Loges.

La salle no 7 est presque pleine; le tout Paris entomologiste est là. Je ne l'aurais pas cru si nombreux.

Des membres de l'Institut, enfermés gravement dans leur redingote, ruban rouge à la boutonnière; des correspondants de sociétés savantes, les poches bourrées de livres et de revues; des amateurs, enfoncés dans leur cravate blanche, le nez orné des lunettes d'or traditionnelles; des professeurs, pantalon trop court et cheveux trop longs, se pressent, curieux et attentifs, autour de la table des enchères.

Là sont exposées à tous les regards savants les multiples variétés du genre coléoptère : les Clavicornes, aux antennes en forme de massue; les Hydrophilus, dont les pattes postérieures semblent des rames minuscules; les Trigonotomides, au menton légèrement échancré; les Diphucéphalides, dont la languette est cornée, et mille autres aussi harmonieusement dénommées.

Tous ces insectes, huchés sur des longues épingles, sont classés, rangés, étiquetés, dans de jolis cartons bruns à filets verts.

Pauvres victimes des manies humaines, inoffensives bêtes à bon Dieu, charançons parasites, hannetons turbulents, cantharides aphrodisiaques, qu'avez-vous fait à l'homme pour qu'il vous torture ainsi?

Jadis, c'était l'empereur Domitien qui, pour se dis-

traire, vous empalait tout vifs avec un poinçon ; à présent, ce sont les collectionneurs, ces autres tyrans, qui vous piquent amoureusement sur les murs de leur cabinet.

Mais vous vous vengerez, n'est-ce pas ? Vous, charançons, vous continuerez à dévaster nos greniers ; vous, cantharides, à aiguillonner nos désirs et vous, hannetons, à voltiger dans la tête de ceux qui chercheraient à vous persécuter.

Attention ! la parole est à M. Henri Deyrolle, l'expert.

— Nous allons vendre, dit-il, un lot composé de Colydiides, de Curculionides, de Lamellicornes, de Staphiliniens, de Nitidulaires, d'Hydrocanthares et de Chrysomélides.

J'en passe, et des meilleurs. O la science ! l'art d'être inintelligible ! — Avec elle, les hannetons deviennent des mélolonthes ; les charançons, des calandres, et les bêtes à bon Dieu, des coccinelles !

Les cartons passent de main en main et s'adjugent ; les enchères ne sont pas très animées cependant. Rien à signaler, si ce n'est une lutte assez chaude entre deux amateurs, l'un chauve, l'autre myope, qui se disputent avec acharnement un lot de Trichoptérigiens.

Homère ! que n'ai-je ta lyre ? La victoire reste enfin au monsieur chauve qui sort aussitôt, l'air vainqueur, fier comme Artaban, et portant entre ses bras sa conquête comme un trophée.

Et c'est tout.

Ah çà ! messieurs les entomologistes, disciples d'Aristote, continuateurs de Cuvier, émules de Réaumur, commenceriez-vous à manquer d'enthousiasme ? Votre foi se refroidirait-elle, par hasard ?

Non, j'y suis, vous vous réservez pour la vente qui aura lieu les 21 et 22 décembre : une collection superbe, « formée uniquement, dit le catalogue que l'on distribue

dès aujourd'hui, par M. Javet, membre de la Société entomologique de France et d'autres sociétés savantes, qui y consacra quarante ans et qui renferme 70,000 coléoptères européens et 20,000 exotiques. »

Quelle aubaine! Ces jours-là, j'en suis sûr, nous verrons de belles batailles.

Pour aujourd'hui, on arrive tant bien que mal à 728 francs.

— Misère! dit l'expert navré.

Moi, simple profane, je trouve ça déjà très suffisant. Et vous?

10 novembre. — Les Hollandais finiraient-ils par nous apporter quelques bonnes choses du Zuyderzée? — Je suis resté longtemps sans y croire. Me serais-je trompé?

A la vente Salomon se trouvait un brûle-parfums Louis XVI, de la forme d'un trépied antique en bronze doré, surmonté d'une coupe en métal bleui, dans une riche monture ciselée. Il a été adjugé 13,000 francs, quoiqu'il fût très contesté comme authenticité par les gens qui font autorité en pareil cas.

XL

L'Art de la mode. — Dessins originaux vendus à vil prix. — Dessinateurs et vignettistes du XIXe siècle. — Les *Racleuses de foin* de René Vauquelin. — Le lard dans une souricière. — Le collier de perles de la vente Oppenheim. — L'écrin de Mme Du Barry. — Les créanciers du duc de Tarente. — Les portraits de la famille Macdonald.

Paris, 20 novembre.

La revue mensuelle de l'élégance, *l'Art de la mode*, qui avait pour rédacteur en chef la spirituelle *Étincelle* du *Figaro*, a cessé de vivre avant d'avoir seulement deux années d'existence (1).

J'ai sous les yeux cette publication, imprimée d'abord chez Claye, ensuite chez Tolmer. Je tourne en ce moment les feuillets et je regarde les belles gravures noires et en couleur qui illustrent ce recueil autour duquel s'était groupée toute une pléiade d'auteurs en renom et d'artistes de talent. Et cependant, née au mois d'août 1880, *la Mode* a tiré son dernier numéro au mois de janvier 1882, après avoir lutté, sans succès, mais courageusement, dix-huit mois contre l'indifférence absolue du public.

Ne pas réussir avec ces lettrés fins et délicats qui s'appellent Henri Meilhac, Théodore de Banville, Fran-

(1) *L'Art de la mode* vient de reparaître en décembre 1882.

çois Coppée, Victorien Sardou, Aurélien Scholl, Ludovic Halévy, Gustave Gœtschy et Fourcaud; échouer avec des dessinateurs comme Grévin, Stévens, Henri Pille, Toulmouche, Rochegross, de Nittis, Leloir et Sarah Bernhardt, c'est-à-dire avec le dessus du panier de l'esprit et du crayon, c'est profondément triste.

Est-ce que l'on n'aimerait plus les arts dans notre belle France, si brillante, si grande, surtout de ce côté? C'est réellement à en douter.

Il a fallu liquider. Les dernières épaves de la revue sont venues, comme tant d'autres, s'échouer à l'hôtel Drouot. Le 10 novembre, à la salle 4, devant une cinquantaine de personnes seulement, c'est-à-dire devant l'oubli le plus complet, Me Berthelin, assisté de M. Gandouin, fait passer, de mains en mains, une grande partie des dessins originaux, qui ont servi à illustrer les numéros.

Triste vente! Prix pitoyables pour l'art et les artistes!

N'est-ce pas le cas de dire, puisque l'occasion s'en présente pour la première fois, quelques mots de cette phalange de dessinateurs modernes qui se forme à la fin du XIXe siècle et que la gloire de leurs devanciers du XVIIIe stimule et pousse chaque jour vers de nouveaux progrès?

Aussi bien, ne sera-ce pas les venger de l'oubli dans lequel on vient de les laisser à l'hôtel? D'un autre côté, il sera peut-être curieux de retrouver ici, à l'autre siècle, ce que nous pouvions penser de nos contemporains, alors que plusieurs peut-être, devenus à cette époque des illustrateurs remarquables, auront reçu, avec le temps, la consécration de leur véritable mérite.

Je regrette de ne pas pouvoir profiter de l'occasion pour m'occuper d'autres dessinateurs de grand talent qui ne collaboraient pas à *l'Art de la mode,* mais leur tour viendra prochainement. Mon ami Georges Char-

pentier prépare de tous les dessins importants de la *Vie moderne* une vente qui fera sensation dans le monde artistique. Je pourrai alors compléter cette étude en parlant des Jeanniot, Desmoulin, Giraldon, Adrien Marie, Mars, Dien, Luigi Loir, Georges Lorin, Paul Robert, du Paty, Gerbault et bien d'autres encore qui tous jeunes, ont l'avenir pour eux.

Je parcours maintenant très rapidement le catalogue de la vente et je cite quelques-uns des prix les plus ridiculement bas obtenus par l'expert. C'est une page d'histoire artistique qui aura, je le crois, quelque attrait plus tard.

ALB. BERTRAND. — Élève de Pils. Peintre et sculpteur. Grand amateur d'escrime. A fait de fort beaux dessins d'académie. Aime beaucoup les études de bals, de caboulots, de musettes de Paris.

La *Fête de l'inauguration de l'hôtel de ville de Paris*, 61 francs. — *Vue du château de Chenonceaux*, 28 francs. — *La maison Chevreux-Aubertot*, 20 francs.

MAURICE BLUM. — Talent calme, égal, un peu monotone. Rien de transcendant. Dessine bien cependant. Adopte surtout les sujets du XVIIIe siècle.

Jockey avant la course, 10 francs.

BRUN. — Comme peintre, voit juste. A fait de très jolies marines de Marseille. Coloré et puissant. Comme dessinateur, habile et très consciencieux. Nature très artistique, hésitante cependant dans les choses un peu grandes.

Visite à bord, 28 francs.

NORBERT GŒUNEUTTE. — Un peintre qui ne manque pas d'avenir, mais dont le dessin est pourtant quelquefois un peu lâché. On dit qu'il se révélera complètement

cette année dans son tableau du *Havre.* — En tous cas, note personnelle très agréable.

La *Promenade au bois*, 100 francs. — *Pas encore coiffée*, 5 francs. L'expert avait demandé 60 francs !

BIGOT. — A quelques progrès à faire pour arriver à bien dessiner. Se sauve par l'audace et par un certain chic. Possède un je ne sais quoi qui étonne et séduit.

Plage de Trouville et ballon du Louvre, 18 francs. — *Le marché aux fleurs*, 10 francs. — *Au Luxembourg.* Expert : 20 francs ; public, 4 francs !

JUNDT. — Alsacien alsaciennisant. Peinture vague et un peu de convention, mais d'un joli sentiment. Ses dessins sont dans le même esprit. C'est un talent, mais peu varié.

L'Ange de Noël, légende, 35 francs. — *La partie de canot*, 20 francs. — *L'Apparition*, 29 francs.

LOUISE MENIL. — Une grande habileté de main. Une connaissance parfaite des plissés, retroussés, chiffonnés, froncés, creusés, bouillonnés et autres accessoires de la toilette des femmes. Seulement, ce n'est plus de l'art, c'est de la gravure de modes.

Portrait de Mlle Massin, 9 francs. *Toilette de ville.* Prix demandé : 15 francs; vendue : 3 francs. Dans les mêmes prix, des croquis, des fantaisies diverses, des costumes de dames et des compositions pour culs-de-lampe.

GUILLEMARD. — Fait de l'eau-forte un peu lâchée.
Environs de Dieppe (inédit), 7 francs.

MESPLÈS. — Sait dessiner ; mais son crayon manque un peu d'esprit. A de l'imagination. Le libraire Bellin lui a demandé d'illustrer, cette année, la *Pipe cassée* de Vadé, poème héroïco-tragi-poissardo-comique.

Feyghine. L'expert avait fixé 25 francs. Vendu 3 fr. Même résultat à peu près pour les portraits de *Judic*, *Granier*, *Lody*, *Réjane* et la princesse *Alexandrewna*. — *Les Ombrelles*, 2 francs ! *Les Éventails*, 3 francs !

PIERRE MOREL. — Ancien pensionnaire du théâtre de la Porte-Saint-Martin. Le plus brillant élève de Henry Somm, ce graveur si apprécié dans ses pointes sèches. *Le Calendrier théâtral* de Morel est un succès.

Le Pitre, *Au café*, *Ombres chinoises* : 5 francs. — *Le Garde-chasse*, 2 francs.

EDMOND MORIN. — Chroniqueur du Paris de notre époque. Mort à 58 ans, au mois d'août de cette année. Travaillant sans relâche, d'une fécondité extraordinaire, il connaissait admirablement son monde. Rien n'était fait de chic, tout était posé. Il avait une verve endiablée. Personne mieux que lui n'a reproduit avec esprit les élégances de la vie mondaine : les duchesses et les cocottes, les joueurs et les casinos, les cancans des théâtres et les sermons de la Madeleine. Bien qu'il demeurât tout en haut du boulevard Saint-Michel, en face du Luxembourg, et qu'il sortît peu, il savait reproduire admirablement les scènes des grands boulevards, comme s'il les étudiait en flâneur toute la journée. Marcellin, de *la Vie parisienne*, avait fait un coup de maître en se l'attachant pendant de longues années comme son principal collaborateur. Morin a contribué beaucoup à la fortune de ce journal.

La Vie moderne, *le Monde illustré*, *l'Illustration*, *le Magasin pittoresque*, *l'Univers illustré*, *le Tour du monde*, *le Musée universel*, *la Gazette des beaux-arts* se disputaient ses dessins, souvent faits avec une incroyable facilité, mais toujours charmants. Les livres que Morin a illustrés sont nombreux, et tous les bibliophiles connaissent son chef-d'œuvre : *Monsieur*,

Madame et Bébé, de Gustave Droz. Il n'est pas possible d'être plus spirituel et plus parisien.

Et cependant, *la Grande loge du Gymnase* n'a obtenu à cette vente que 41 francs, et divers croquis, sous la désignation de la *Naissance des perles*, n'ont valu que 40, 41 et 35 francs.

De Nittis. — Un des plus brillants peintres modernes. Il va peut-être trop depuis quelque temps du côté des impressionnistes. Il devrait s'en tenir à sa *Vue de Trafalgar-square*, qui est un pur chef-d'œuvre.

Deux aquarelles : *Jeune femme dans l'avenue du bois de Boulogne*, 67 francs.

Paillet. — Peu connu encore. Dessine bien pour le moment. A juger plus tard. *Monsieur, madame et les bébés*, 28 francs.

Henri Pille. Beaucoup de talent. Un campagnard né à Paris et qui ne l'a jamais quitté. Grande mémoire. Ne consulte jamais aucun ouvrage d'histoire et fait le plus souvent du dessin historique. Toujours prêt à prendre un croquis n'importe comment, partout où il se trouve. Il n'a pour cela qu'à plonger la main dans ses poches bourrées de pastilles d'aquarelle. Pas besoin d'eau, la salive suffit. En résumé, l'un de nos meilleurs dessinateurs.

Fakir en prière, 26 francs. — *Le Fakir et le Perroquet*, 25 francs. — *Un Tambour de la Mascotte*, 80 francs. — *Souvenir de l'Inde*, 41 francs. — *Lettre ornée de figures*, 32 francs. — *Le Sous-Lieutenant, souvenir de garnison*, 120 francs. — *La Châtelaine*, 50 francs. — *Lettre ornée*, 22 francs. — *Frontispice de la Mode* avec costumes de toutes les époques, 100 francs. — Un *autre frontispice*, 155 francs.

Rochegross. — Très habile, très fin, mais raille un peu trop les lois de la perspective.

Le Baiser, 24 francs. *Le Chat*, 10 francs.

Gaultier Saint-Elme. — Encore peu connu. A une note personnelle très agréable. Dessin léger et facile. Copie beaucoup les tableaux de maître et les reproduit bien, avec leur sentiment particulier.

Le Guet-apens, 16 francs. — *Le Portrait*, d'après Carolus Duran, 6 francs. — *Portrait de Mme de Peyronny* (Étincelle), 19 francs. — *Aux Champs-Élysées*, d'après de Nittis, 10 francs — *La Coupe des cheveux*, 29 francs. — *Intérieur de serre*, 29 francs.

Blanche Pierson. — La catalogue indique : Pierron. Nous pensons néanmoins qu'il s'agit de la charmante actrice du Vaudeville, collectionneuse raffinée et peintre qu'il faut maintenant prendre au sérieux. Travaillant assidûment l'hiver dans son atelier du boulevard Haussmann et l'été dans sa petite maison de Pourville, près de Dieppe, l'élève de Chaplin, expose à tous les salons des œuvres qui sont chaque fois en progrès très réel. Ce n'est plus de la peinture d'amateur ayant droit à toutes les indulgences mondaines, mais de la peinture d'artiste sur laquelle la critique s'arrête et dont elle commence à s'occuper volontiers.

*Mme *** à Nice*, aquarelle, 10 francs.

René Vauquelin. — Élève de Cabanel. A son retour d'Algérie, il paraissait vouloir adopter, comme spécialité, les types du pays et les vues d'Orient. Il n'en est rien.

Avec *les Racleuses de foin*, dessin exposé au Salon de 1881, et vendu 250 francs, il a eu les honneurs de la séance et le plus beau coup de marteau de Me Berthelin.

16 novembre. — Toujours en vogue, les premières éditions des romantiques. Dans une vente du libraire Detaille, Saint-Jorrès, son confrère, a acheté *Fortunio*,

de Th. Gautier (Paris, Desessart, 1838), 1 volume in-8°, broché, couverture imprimée, édition originale, 235 fr. — Le libraire Conquet a pris *Mademoiselle de Maupin*, édition rarissime (1835), 2 volumes in-8°, brochés, couverture imprimée, déchirure au tome second : 830 francs. — M. de Janzé, à la même vente, s'est payé pour 760 francs la collection complète de la *Gazette des Beaux-Arts* (1859 à 1877); en tout, 43 volumes avec les tables.

17 novembre. — Le Paris artiste, collectionneur et mondain, envahit depuis trois jours la salle n° 1, qui a pris un petit air de fête.

Il s'agit des brillants, des pierres de couleur et des perles fines qui ont cessé de plaire à Mme Oppenheim et qu'elle vend avec l'aide de deux commissaires-priseurs, MMes Appert et Chevallier, et de deux experts, M. Charles Mannheim et M. Lemoine.

Tous les joailliers sont accourus.

La foule est bigarrée : le comte de Bazenghen, le prince Zurbo, MM. Benedetti, Waldteuffel, Moravitz, de La Charme, Cooper, Talazac, de l'opéra-comique Baron, des Variétés, et un très grand nombre de jolies actrices et de délicieuses demi-mondaines aux yeux brillants comme des escarboucles, aux dents blanches et aux ongles roses. Elles savent trop bien, toutes, que les diamants sur une femme sont comme du lard dans une souricière.

Voici quelques-unes des enchères ; elles auraient été certainement plus élevées si une crise terrible ne sévissait pas sur le commerce de la joaillerie par suite d'un stock de pierres supérieur aux besoins.

Un superbe collier à cinq rangs de 300 perles est adjugé au prix de 155,000 francs. L'expert avait demandé 220,000 francs.

Trois parures en brillants, rubis, perles et turquoises, mises en trois lots aux enchères, produisent 24,850 fr., et le tout réuni en un seul est poussé jusqu'à 44,100 francs par M. Dumoret, un riche orfèvre de la rue de la Paix.

Une ceinture ornée d'un gros diamant entouré de brillants, de turquoises et de roses. 15,425 francs.

Une paire de solitaires. 10,100 francs.

Une paire de perles poire. 7,900 francs.

Cinq chatons en brillants. 6,200 francs.

Un grand soleil en émaux de couleurs ; au centre, un gros brillant ; les rayons composés de 334 brillants, d'un saphir et de roses. 15,610 francs.

Mme Oppenheim, lorsqu'elle mettait toutes ces pierreries, devait étinceler comme une constellation. Cependant, comme toutes les femmes qui aiment les bijoux, elle devait éprouver autant de plaisir à les regarder, à les classer, à les montrer, qu'à les porter.

Cet écrin était en résumé fort beau. Il a produit 470,000 francs ; mais valait-il la grande parure dont la Du Barry se paraît les jours de réception. Elle ne comprenait pas moins de 4,480 diamants jetés partout sur sa robe, comme des gouttes de rosée écloses au matin sur les buissons. Il y en avait de tous les côtés sur la pièce de corps, sur les tailles de devant, sur les épaulettes, sur la ceinture et sur le trousse-queue ou nœud de derrière.

Louis XV avait donné un million de diamants ; mais le joaillier qui eut à fournir le reste réclama trois cent mille livres.

19 novembre. — Encore une tristesse de plus à enregistrer dans les fastes de l'officine des ventes ! — Le duc de Tarente, chambellan de Napoléon III, ancien membre du Corps législatif, serviteur dévoué de l'empire, est mort l'année dernière, ruiné et criblé de dettes.

Ses créanciers se sont abattus sur sa succession, mise immédiatement sous séquestre. Usant de leur droit, ils ont réclamé du tribunal les dernières épaves de cette fortune et,

Sans respect pour une race ancienne,

sans pitié pour des souvenirs qui datent déjà de près d'un siècle, ils ont exigé que les portraits de famille, ne jouissant d'aucun privilège, passassent sous le marteau du commissaire-priseur.

Puisse ce fait sans précédent dans les annales de l'hôtel Drouot n'avoir jamais de seconde édition ! Rien ne serait, en effet, plus navrant, pour les survivants d'une grande maison, que de voir s'étaler en des mains étrangères les portraits de leurs ancêtres. C'est quelquefois tout un passé de gloire, de vertu et d'honneur qui est écrit sur ces toiles ; c'est, dans tous les cas, l'histoire, l'état civil même de la famille, et nous estimons qu'à ce titre elles doivent, comme les lettres et les parchemins, être respectées, quoi qu'il advienne et d'où qu'elles viennent.

Le duc était fils de Macdonald, un des héros du premier Empire, et de M[lle] Ernestine de Bourgoing, sa troisième et dernière épouse. Charles X et la dauphine, duchesse d'Angoulême, l'avaient tenu sur les fonts baptismaux. On ne pouvait commencer la vie sous de plus heureux auspices ; mais hélas ! la fortune est capricieuse et les destins sont changeants !

Dans cette vente qui vient de se faire figuraient aussi des armes ayant appartenu à Macdonald, parmi lesquelles deux sabres d'honneur, dont l'un lui avait été donné par Napoléon I[er], le soir même de Wagram, en même temps que son bâton de maréchal.

Pauvre grand soldat ! héros de tant de journées fameuses, quand tu franchissais le Wahal glacé, sous le

feu des batteries anglaises, lorsque tu combattais à Jemmapes, à Leipzig, à Lutzen, à Bautzen; quand, à Wagram, tu décidais la victoire, tu n'aurais jamais pu le croire, si on t'avait prédit que les armes dont tu faisais un si noble usage s'étaleraient un jour sur les comptoirs d'une salle de vente, et, comme dernier champ de bataille, ne verraient plus que le feu des enchères.

Dire que ces souvenirs de notre gloire nationale pouvaient devenir, pour quelques pièces d'or, la propriété d'un Prussien ou figurer dans l'étalage d'un brocanteur interlope! Heureusement, il n'en a rien été : les sabres d'honneur ont été rendus à la famille, et le reste a été pieusement racheté par elle.

Un tromblon a été adjugé 380 francs à M. de Massa, le membre bien connu du cercle des Mirlitons, auteur de maintes revues intimes et du *Service en campagne*, un petit rien joué dernièrement à la Comédie-Française.

M. de Couëssin a payé 600 francs un grand tableau représentant le maréchal, et un portrait du duc de Tarente tout enfant, peint par Horace Vernet, a été acheté par M. de Bourgoing, l'un des neveux du compagnon d'armes de Bonaparte.

Tout est bien qui finit bien.

XLI

La vieille argenterie française. — La chocolatière en or et la terrine de la collection du baron Jérôme Pichon. — Les maîtres orfèvres. — Les quatre poinçons du *vieux Paris*. — Vente Senoutzen de Lille. — Mort de Beurdeley père. — Les bijoux de Mme Guérard de Saint-Geniès.

Paris, 30 novembre.

L'argenterie française ancienne est tout ce qu'il y a de plus rare. Les édits de Louis XIV, la Révolution de 93, et surtout la panique de 1848, ont fait disparaître les plus belles pièces d'orfèvrerie dans le creuset de la Monnaie. A Paris, ce qui reste de beau en ce genre est revenu en grande partie de l'étranger. Les trouvailles en province ne comportent plus guère que des objets très ordinaires, sauvés des secousses politiques ou conservés précieusement par la petite bourgeoisie de l'époque.

Depuis la vente du baron Jérôme Pichon, rien de bon, de vrai, d'extraordinaire n'a passé à l'Hôtel sous le marteau, et votre serviteur se croit quelque peu autorisé à l'affirmer, puisqu'il fait de l'argenterie sa spécialité et qu'il cherche vainement à enrichir sa collection. A cette vente, qui eut lieu en 1878 par les soins de Pillet et de Mannheim, 131 numéros, choisis avec soin par le grand maître de l'orfèvrerie, donnèrent la somme totale de 241,234 francs. Une chocolatière en or de 1708 atteignit 18,375 francs, y compris les frais, et une terrine

de 1729, la plus belle chose connue en argenterie, valut, dans les mêmes conditions, 42,000 francs. Ces deux objets furent acquis par son secrétaire pour le prince Demidoff. Ils partirent pour Florence, d'où ils sont revenus chez nous lors de la vente de San-Donato, en 1881.

Cette collection est délicate à faire. Le goût et la science de l'ornement ne suffisent pas. Il faut, pour arriver à s'y connaître un peu, avoir étudié patiemment les beaux modèles du genre, dessinés et publiés au siècle dernier par Forty, Masson, Germain, Eisen, Meissonnier et Roëttiers ; avoir vu les œuvres principales des orfèvres célèbres ; avoir bien dans l'œil le faire des Jacques Ballin, Nicolas Besnier, Thomas Germain, Lehendrick, François Joubert et Auguste, le dernier de la série, celui qui exécuta la couronne du sacre de Louis XVI.

Cependant, l'argenterie ancienne ne manque pas. Au contraire, elle fourmille. Il y en a chez tous les marchands autant qu'on en désire. Mais il s'agit de pièces *ad usum ignorantis*, plus ou moins bien arrangées avec patience par les contrefacteurs. Ils savent habilement tirer parti des plats et des timbales anciennes, ou fabriquer, à l'aide du surmoulage, des objets usés ensuite dans leurs parties les plus saillantes, afin qu'ils ne trahissent pas leur jeune âge. N'insistons pas. Nous pourrions troubler certaines consciences en allant plus loin dans la divulgation de procédés que nous connaissons de longue date.

Heureusement les faussaires, peu érudits d'ordinaire, ou trop paresseux pour étudier dans les livres, ne connaissent pas la clef guidant d'une façon presque infaillible les amateurs d'argenterie : ceux-ci, négligeant les pièces de province, presque toujours gauches et mal faites, s'en tiennent toujours à la fabrication dont Paris

était le centre le plus estimé en Europe au XVIIe et au XVIIIe siècle. Pour eux, le *vieux Paris* est facile à reconnaître, ainsi que sa date et son auteur. Chaque morceau d'argenterie doit toujours porter des poinçons sur lesquels nous nous étendrons peu, puisque notre excellent ami et maître, le baron Jérôme Pichon, doit prochainement faire paraître sur ce sujet un ouvrage précieux dont les fonds ont été votés par la Société des bibliophiles français dans l'une de ses dernières séances. Nous nous bornerons à indiquer très sommairement des règles générales. Ces poinçons indispensables à connaître sont au nombre de quatre :

1° Poinçon du *Régisseur du droit de marque*, établi en 1672. C'est toujours un A avec une couronne royale fermée. La forme de cette lettre varie suivant chaque fermier en exercice.

2° Poinçon de la *Maison commune*, servant à établir le titre de l'argent, et frappé par l'un des gardes de la corporation des orfèvres. Surmonté d'une couronne ouverte, il se compose d'une lettre majuscule romaine représentant, excepté le J et le V, une lettre de l'alphabet changeant chaque année et revenant, par conséquent, tous les vingt-trois ans. La première lettre, A, fut insculpée à la Cour des monnaies le 5 février 1506.

3° Poinçon du *Maître orfèvre* ayant fait la pièce et accompagné de ses initiales. Il est toujours accompagné d'une fleur de lis, de deux points et de certaines autres dispositions spéciales.

4° Poinçon de *Décharge*, équivalant à la quittance définitive de tous les droits; toujours minuscule, il se compose d'attributs divers. Il était mis par le fermier en exercice, lorsque la pièce achevée allait être offerte aux acheteurs.

Notez, en outre, que l'endroit précis où devaient être,

sur chaque pièce, appliqués les poinçons avait été indiqué, suivant la nature des objets, par des édits particuliers, et vous verrez qu'il n'est pas si aisé de tromper ceux qui, ayant fait des études spéciales sur la matière, connaissent toutes ces variétés de signes, savent la place qu'ils doivent occuper et, avant de faire aucun achat, s'assurent tout d'abord s'ils correspondent bien ensemble chronologiquement.

Aussi, c'est avec quelque surprise que nous avons vu annoncer, par un catalogue sommaire, sans indication de décor, sans détails de poinçon, sans relevé d'aucune date, la vente de la collection peu connue jusqu'ici de M. Senoutzen, orfèvre de Lille, — soupières, cafetières, écuelles, salières, coupes, timbales, plats, plateaux, vases, seaux, réchauds, couverts, boîtes à épices et saucières : environ cent numéros. Examinés par nous avec le plus grand soin, ils nous ont convaincu de nouveau que les pièces indiscutables n'étaient pas devenues plus faciles à rencontrer et qu'avec la meilleure foi du monde, M. Senoutzen s'était trompé très souvent dans ses choix, ce qui avait engagé l'expert, M. Alibert, à gratifier la couverture du catalogue de cette apostille bien connue qui compromet au moins, lorsqu'elle ne coule pas toujours, une vente à l'avance:

L'Exposition mettant les acquéreurs à même de se rendre compte de l'état et de la nature des objets, il ne sera admis aucune réclamation une fois l'adjudication prononcée.

Nous n'avons pas assisté à l'adjudication. Notre situation personnelle nous inspirait dans la circonstance une réserve absolue. Néanmoins, nous avons voulu savoir si elle avait réussi et nous avons fait prier M. Berthelin de nous donner les prix et les noms des acquéreurs. Il n'y avait rien d'excessif dans notre pré-

tention, puisque, de par la loi, les enchères doivent être publiques. Cette demande n'ayant pas paru de son goût, nous n'avons pas jugé à propos de pousser plus loin nos investigations. Il nous est revenu seulement que, dans le nombre des objets, un service de fabrication moderne sortant de chez Odiot, pesant 18 kilogr. 562 grammes et se composant d'une corbeille de milieu, deux pieds de compotier, quatre pieds d'assiettes, avait été vendu 3,405 francs. L'acquéreur, que nous ne connaissons pas, peut être rassuré, s'il lit ces lignes : ces objets-là sont bien vrais, bien authentiques.

29 novembre. — Mort de l'un des vétérans du commerce de la curiosité, Louis-Auguste Beurdeley, qui depuis de longues années avait installé ses magasins au premier étage du pavillon de Hanovre, dans l'ancienne demeure de ce vert-galant octogénaire qui s'appelait le duc de Richelieu.

Chef de la plus ancienne maison de Paris, M. Beurdeley avait 75 ans. C'était une autorité auprès des amateurs. Bien que souffrant depuis longtemps, il visitait très régulièrement l'Hôtel Drouot, lors des grandes ventes, il y a encore quelques années. Il fut de la génération et l'ami intime de Roussel, le célèbre et loyal expert avec lequel il avait fait les premiers pas dans la carrière.

Plusieurs de nos musées ont reçu de M. Beurdeley des dons précieux pour l'histoire du travail. Il laisse une collection de modèles, réunie à une époque où on ne les recherchait pas comme aujourd'hui, documents très rares qui ont éclairé toute sa vie artistique et lui ont permis de ne commettre jamais une faute de style dans toutes ses reproductions.

Homme de goût, piocheur infatigable, il s'était appliqué surtout à reproduire les meilleurs modèles de l'ameu-

blement, les chefs-d'œuvre de Boule et de Riesener que possède le Mobilier national, les chiffonnières, les tables serties de bronzes ajourés, les commodes et les secrétaires en marqueterie de bois de couleur, tout ce qu'il pouvait rencontrer et acheter un peu partout de cet aimable et gracieux mobilier du siècle passé.

Beurdeley a vaillamment défendu la cause de l'art français dans toutes nos expositions. Il n'a jamais reculé devant aucun frais pour révéler à chaque fois dans sa fabrication des progrès nouveaux. Sa grande torchère, son panneau baromètre et thermomètre de l'Exposition universelle de 1878 sont des compositions inspirées par les meilleurs dessins des décorateurs du XVIIIe siècle.

Mais, comme nous le disions plus haut, le plus souvent il n'a pas créé, mais réédité. Son vieux neuf est fort beau. Il réussissait à merveille ces adorables meubles en bois de rose, dans lesquels les cuivres dorés à l'or moulu, donnant leur note décorative, s'accrochent et se relèvent en gracieuses guirlandes. Pour arriver à cette perfection, il avait su fonder dans ses ateliers de la rue Daubancourt une école très remarquable de ciseleurs, d'une habileté telle qu'ils ont reproduit à s'y méprendre bien souvent les hardiesses de Caffieri, de Cressent et toutes les finesses des plus belles œuvres de Gouthière.

Son fils, Alfred Beurdeley, son collaborateur depuis longtemps déjà, directeur même de la maison depuis quelques années, sera, nous en sommes convaincu, son digne successeur. Il possède de l'art un sentiment profond qui repose sur de sérieuses études. Ce n'est pas lui qui se livrera, en amalgamant toutes les époques, aux créations mondaines de la fantaisie la plus ignorante. Il sait que nos devanciers étaient et sont encore nos maîtres, et c'est, par le goût, un contemporain de la

bonne époque du Régent, du duc d'Aumont et de Marie-Antoinette.

Place aux dames ! tel est le mot d'ordre. — Depuis quelques jours, elles sont les reines de l'hôtel.

Chaudement emmitouflées dans d'épaisses fourrures, la voilette discrètement baissée sur le nez, rouges des premiers froids, légères comme des gazelles, turbulentes ainsi qu'un essaim d'abeilles, elles vont, viennent, cherchent, examinent, furettent, rôdent dans les couloirs, grimpent les escaliers, se glissent dans les salles. — C'est une véritable prise de possession.

Qu'est-ce donc qui les attire ? Suivons quelqu'une de ces jolies visiteuses, nous le saurons sans doute.

En effet, nous voici dans la salle n° 1, et c'est là que gît le mystère. Me Paul Couturier vend le magnifique et luxueux écrin de Mme Guérard de Saint-Geniès, célébrité mondaine du second Empire, commensale de la cour, habituée de l'Opéra et des Italiens, morte subitement l'année dernière.

Rivières, colliers, diadèmes, bracelets, broches, pendants d'oreilles, bagues, parures, médaillons, épingles et châtelaines passent tour à tour sous les yeux émerveillés de la toute gracieuse assistance.

C'est comme un éblouissement.

Les reflets verts de l'émeraude se marient aux tons violets de l'améthyste ; le jaune d'or des topazes se confond avec le bleu céleste des saphirs ; les rubis rouge transparent se mêlent aux onyx multicolores ; les émaux miroitent, les perles brillent et les diamants étincellent.

Que de convoitises dans les regards féminins ! que de désirs ! Et tout à l'heure que de jalousies, que de déceptions !

L'animation est des plus grandes : toutes ces dames poussent à qui mieux mieux.

Elles sont là, debout, fiévreuses, frémissantes, couvrant l'enchère d'une voix assurée, souriant d'un œil à l'incorruptible Me Couturier, et de l'autre foudroyant leurs audacieuses rivales.

Une rivière composée de vingt-quatre chatons, gros brillants montés à griffes, divisée en douze lots, s'est vendue 31,475 francs ; un diadème en brillants et roses, représentant des gerbes de blé et de fleurs sur lesquelles se promène un lézard, 6,460 francs ; une grande et belle plaque formant pendentif, composée de six grandes émeraudes, a été adjugée 4,000 francs ; une paire de boucles d'oreilles formées de deux très gros brillants solitaires, 7,250 francs ; un beau bracelet en or mat et repercé, enrichi de cinq barrettes, garnies chacune de six brillants et de cinq appliques composées chacune d'une perle blanche bouton, entourée de sept brillants, a atteint le chiffre respectable de 5,900 fr. (1). Tout s'est vendu dans ces proportions : aussi le total de 193,137 francs a-t-il été facilement obtenu au cours des trois vacations.

Ah ! mesdames, que de folies ! Non seulement vous avez dû vider vos bourses, briser vos tirelires, ouvrir les cachettes mystérieuses où étaient enfouies vos économies, mais encore entamer vos avances et, qui sait ? emprunter peut-être à vos femmes de chambre. C'est honteux. Que vont dire vos maîtres et seigneurs ? Bah ! pensez-vous, ils gronderont un peu d'abord, puis, nous

(1) Et pour les curieux de 1982 qui voudront savoir le prix des meubles de notre époque, disons leur, cent ans d'avance, s'ils retrouvent ces quelques feuilles, qu'un ameublement de chambre à coucher en bois d'acajou, orné de filets de cuivre, composé d'un lit à colonnettes détachées, une commode, une toilette duchesse avec psyché, un petit bureau cylindre bonheur du jour, une armoire à glace et une table de nuit, s'est vendu 2,550 francs.

voyant plus belles et mieux parées, ils pardonneront — et payeront, ce qui est l'essentiel.

Que vous nous connaissez bien, ô séduisantes filles d'Ève !

XLII

Un chapitre sur la pluie et le beau temps. — L'année de la pluie. — Une pluie de ventes. — *Petites pluies gâtent les grands chemins.* — Le vieux pont de Cassel produisant des vieux meubles. — Horsin-Déon, peintre, restaurateur et expert. — Plan-catalogue du musée du Louvre.

Paris, 1er décembre.

Pluie sans cesse ! pluie toujours ! Nous avons eu un printemps mouillé, un été aquatique, un automne diluvien et l'hiver s'annonce par des cataractes. L'année 1882 pourra s'appeler *l'année de la pluie*,

Il a tant plu
Qu'on ne sait plus
Dans quel mois il a le plus
Plu.

Je lui en veux, à cette année qui s'achève et pendant laquelle tous les éléments conjurés, au physique comme au moral, ont été déchaînés. Elle a commencé par la tempête du krach, qui a bouleversé tant de fortunes et d'espérances; elle a continué par la bourrasque égyptienne; elle a piétiné tout le temps dans la boue, en plein gâchis politique. Pour rafraîchir et calmer la fièvre qui nous a dévorés, l'hydraulicien céleste n'a cessé de tenir ses robinets ouverts. Nous avons vécu sous une douche perpétuelle pour la grande joie des marchands de paragons.

Au moment où je trace ces lignes, la pluie tombe à verse ; le sol se convertit en marécage ; il fait un temps à ne pas mettre un chroniqueur dehors, et cependant, je devais, en sortant, aller puiser rue Drouot les éléments nécessaires pour écrire ce chapitre.

Depuis quelques jours, en effet, il tombe, drue et serrée, une pluie de ventes sur l'hôtel; les salles ne désemplissent pas : les Hollandais règnent sans relâche en souverains maîtres; des collections nouvelles arrivent chaque jour d'Espagne, d'Italie et d'Allemagne, et plus que jamais les experts et les vendeurs font à leur gré la pluie et le beau temps dans le temple de la curiosité.

Quant aux amateurs, candides et sans défiance, oisifs et fortunés, ils ne savent plus s'abstenir : ils se laissent faire et suivent le torrent, achetant tout ce qu'on leur présente, égrenant le contenu de leur bourse en achats sans valeur, oubliant qu'ils ne formeront jamais ainsi une belle collection. Ils devraient bien savoir cependant que, suivant le proverbe, « ce sont les petites pluies qui gâtent les grands chemins. »

Cette pluie qui fouette les vitres de mon cabinet de travail est profondément détestable. Elle ne nous quitte pas et nous condamne à un refrain monotone. Si, en sortant de chez moi, je rencontre un ami, la première parole qu'il m'adresse, c'est : « Ah ! l'affreux temps ! » J'entre chez mon coiffeur ; à peine assis, l'artiste capillaire se penche et murmure à mon oreille : « Il ne fait pas bien beau aujourd'hui. » Le cocher qui me conduit ne me parle que des pourboires insuffisants qu'il récolte, vu les intempéries de la saison. Le garçon, en me servant mon café, se désole parce que les clients n'ont plus soif par une humidité pareille. Le débitant de tabac déclare qu'il ne vend plus de cigares, et que chacun reste à fumer la pipe dans son intérieur. Mes fournisseurs ordinaires trouvent que la température ne fait pas

marcher les affaires qui vont à vau l'eau. Au théâtre, on se plaint; les recettes baissent, aucune pièce ne peut lutter contre le mauvais temps. Ma marchande de journaux elle-même me salue du même refrain : plus que jamais les journaux *bouillonnent* comme les torrents qui s'engouffrent sous les trottoirs du boulevard

Pluie sans cesse ! pluie toujours !

Pluie d'août accompagnée d'un gros vent de sud! Semblable à la douche du hammam, l'ondée tombe comme un I formant un angle droit avec la terre.

Pluie de septembre ! vent de nord-ouest. On commence déjà à frissonner; l'élément humide vous arrive en diagonale. On lutte contre lui, le parapluie incliné; on patauge, on s'embourbe, on cherche en vain un automédon complaisant qui veuille bien vous recueillir. Des groupes nombreux se précipitent sur les omnibus ; la foule s'engouffre dans des passages trop étroits ou se réfugie sous les porches.

Pluie de novembre, poussée par le vent d'ouest; c'est l'époque de l'équinoxe. Le *New York Herald* a câblogrammé une tempête. Elle arrive; la voici ! La pluie, poussée violemment, ne peut même plus tomber; elle finit parallèlement à la terre. On reste calfeutré chez soi à regarder avec pitié les malheureux que la lutte *for the life* oblige à passer sous nos fenêtres.

Pluie sans cesse ! pluie toujours !

Aller à l'hôtel, j'y renonce; du reste, il est trop tard. Mes lecteurs indulgents se contenteront cette fois d'une poignée de nouvelles glanées de droite et de gauche, et j'éviterai ainsi la fluxion de poitrine qui vous guette, avec l'averse, au détour du chemin.

« Je m'en vais vous entretenir aujourd'hui de ce qui » s'appelle la pluie et le beau temps, c'est-à-dire de » choses indifférentes, » écrit quelque part Mme de Sévigné.

Je procéderai, moi aussi, cette fois, comme la grande épistolière. Je ferai de mon mieux, non pas pour avoir autant d'esprit qu'elle, ce qui serait difficile, mais pour varier mes alinéas de façon à ne pas être monotone et ennuyeux comme la pluie.

Voilà qui va faire tressaillir les fibres des adorateurs du vieux bois. Le pont reliant Mayence à Cassel, construit avant l'ère chrétienne, déclaré hors d'usage, vient d'être démoli.

Un adjudicataire s'est rendu propriétaire de ces précieux débris. Il fait annoncer dans tous les journaux qu'il revend les poutrelles au détail. Des trous de vers authentiques, cela vaut cher pour la contrefaçon. A combien de buffets, de dressoirs, de coffres, de bahuts et de tables qui se dédoublent, va donner le jour cette vieille démolition ! Prenez garde désormais, amateurs, mes amis, aux crédences Henri II, aux meubles Jean Goujon, aux caquetoires et aux chayères des barons farouches du moyen âge. Regardez tout avec soin, en vous souvenant du vieux pont de Cassel.

Horsin-Déon, un honnête homme, un artiste, maître en son genre, connaisseur parmi les connaisseurs, vient de s'éteindre.

Il fut successivement peintre, restaurateur de tableaux, expert et écrivain. Il était né à Sens, en 1812, dans cette Bourgogne qu'il aimait, et où il est retourné mourir.

C'était un prédestiné. Quand il était tout enfant, son père, amateur distingué, toujours à la recherche de quelque objet curieux, de quelque pièce rare, mettait le cheval à la carriole et l'emmenait chaque dimanche à la découverte dans les châteaux et les fermes des environs.

Dans une de ces pérégrinations artistiques, ils trouvèrent une splendide garniture de cheminée en porcelaine de Sèvres offerte par Louis XV à un personnage célèbre. Cette garniture, qu'ils payèrent 200 francs, fut revendue depuis, en Angleterre, la somme considérable de 60,000 francs.

Le goût de la curiosité mène à l'amour de l'art. — Le jeune Horsin-Déon, poussé par la vocation, en raison du milieu dans lequel il avait été élevé, se fit peintre. Langlois, un vieil artiste qui avait connu Fragonard et Chardin, lui donna ses premières leçons. Il passa ensuite à l'atelier Rioult, où il se lia avec Théophile Gautier et Charles Blanc. Cette période de sa vie ne paraît pas en avoir été la plus brillante. Il exposa cependant; mais trop artiste pour s'illusionner sur sa propre valeur, il renonça vite à créer lui-même, et se consacra exclusivement à la restauration.

C'est alors qu'il alla apprendre en Belgique les principes de cet art qu'il a qualifié dans son livre : *De la conservation et de la restauration des tableaux*, « le plus ingrat de tous. »

« Dans cette partie de l'art, dit-il, il faut une entente » parfaite de la couleur et de l'harmonie. Il faut renoncer » à toute individualité, s'oublier complètement pour se » rendre l'esclave du maître que l'on doit retoucher et » s'identifier avec lui. Il faut que le peintre-restaura- » teur, quand il aura acquis la partie mécanique de l'art, » s'applique à la connaissance des différents procédés » qui distinguent les diverses écoles, ainsi que ceux qui » sont propres à chaque maître en particulier, afin que » ses retouches se marient avec celles des œuvres en » réparation. »

Il sut mettre ses principes en application. Admirateur passionné des maîtres, vivant dans leur intimité, les étudiant sans cesse, il parvint à découvrir leurs se-

crets : la préparation de leur toile, leurs pâtes, leurs glacis, leurs procédés. Aussi imitait-il la touche de chacun dans la perfection !

Bien des tableaux qu'on croyait perdus sont maintenant en sûreté, grâce à lui, dans les musées ou dans des collections particulières.

En 1849, on mit au concours la place de *peintre restaurateur des tableaux et musées nationaux.* Ce fut lui qui l'obtint. Deux ans plus tard, en 1851, sur les instances de plusieurs de ses amis, il publia chez Hector Bossange l'ouvrage que nous avons cité plus haut, composé, paraît-il, de fragments et extraits d'un travail fait pour un étranger distingué qu'il avait accompagné pendant quelques mois dans des excursions artistiques.

Ce livre tout spécial, dédié par l'auteur à M. G. Doazan, comme un hommage d'estime et d'affection, a été beaucoup traduit et souvent imité. Il renferme les éléments de l'art du restaurateur, l'historique de la partie mécanique de la peinture depuis sa renaissance jusqu'à nos jours ; une classification de toutes les écoles ; des recherches et des notices sur quelques grands maîtres. C'est une œuvre consciencieuse, savante et tout à fait remarquable.

Enfin — quatrième incarnation — en 1859, Horsin-Déon devint expert. Là encore il se montra supérieur, digne émule des Paillet et des Pérignon. De 1859 à 1870, il fit peut-être cinq cents ventes, entre autres celles du duc de Morny, du maréchal Soult, de M. Boittelle, le prédécesseur de M. Piétri à la préfecture de la Seine, et du duc de Persigny.

A ce propos, il nous revient un détail intéressant. Antérieurement à cette époque, au cours d'un voyage qu'il fit en Italie, il acheta la collection du cardinal Fesch, qu'il revendit ensuite en France.

Telle fut la carrière, bien remplie, comme on le voit, de cet artiste laborieux et modeste qui, s'il n'a jamais brillé au premier rang, n'a pas moins conquis dans le monde des arts une honorable et bien légitime réputation.

Plan-catalogue du musée du Louvre. — Tel est le titre d'un livre nouveau qui vient de paraître.

Ce livret, très élégant et très commode, ne ressemble en rien à ses aînés pour la plupart volumineux, embarrassants et sans aucune utilité pratique.

L'auteur, qui dissimule trop modestement sous les initiales P. R. sa personnalité d'érudit et de lettré, laissant de côté les appréciations critiques, a voulu simplement faciliter à tous les visites au musée du Louvre.

C'est le fil d'Ariane ; à l'aide de ce guide, rien n'est, en effet, plus aisé que de se diriger à travers ce labyrinthe : on sait, dès que l'on entre dans une salle, quelles sont les œuvres importantes qui s'y trouvent et l'on peut aller tout droit, sans perdre son temps en recherches fatigantes, à la toile qui intéresse, au tableau qu'on veut voir.

La disposition en est très simple.

Sur chaque page est tracé le plan par terre d'une salle. Ici sont indiquées les portes ; là les fenêtres. On place devant soi le feuillet du volume correspondant à la salle où l'on est, dans le sens où l'on se trouve, et, sans qu'il soit nécessaire de s'approcher à chaque instant des murs pour lire les indications contenues dans les cartouches ou sur les bordures, on n'a, pour être renseigné, qu'à consulter son livre et à lever les yeux.

Le soin avec lequel ce petit volume a été fait, l'idée ingénieuse qui a présidé à sa confection, assurent son succès.

Je le signale et je le recommande à tous les visiteurs du Louvre, à ceux qui, ne disposant que de peu de temps, veulent en une seule visite parcourir cet admirable musée, comme à ceux qui, le fréquentant assidûment, n'en connaissent pas pourtant, j'en suis convaincu, l'exacte disposition.

C'est un *stud-book* pratique.

XLIII

Les tapisseries du couvent des dominicains de Tolède. — Le cours des sculptures italiennes. — Meubles anciens de M. Pecquereau. — L'hôtel Arthur Meyer, rue de Milan. — Bibelots de fantaisie. — Sept panneaux de Georges Clairin. — Le nettoyage des ateliers de Plassan et de Philippe Rousseau. — Les modèles de Chardin.

Paris, 19 décembre.

Continuons à pointer exactement, jour pour jour, en historien fidèle, les éphémérides de la curiosité :

2 décembre. — Quatre tapisseries du xv[e] siècle, racontant des scènes allégoriques de la vie du Christ, ont été offertes au public. Pendant des siècles, elles avaient, paraît-il, recouvert les murs nus, tristes et froids du grand couvent des *Dominicos Reales* de Tolède, et depuis quelque temps elles étaient arrivées à Paris pour être vendues par un habile spéculateur.

A l'Exposition, chacun leur reconnaissait quelque valeur artistique, mais s'écriait :

— Ah! si elles étaient moins grandes.

Songez donc! la tapisserie du *Calvaire* n'avait pas moins de neuf mètres de long sur quatre de haut, et celle de la *Cène* huit mètres sur près de cinq.

Où trouver une surface semblable? Un musée seul pouvait utiliser de telles dimensions et se charger de cet achat.

Aujourd'hui, à cinq heures, devant les sommités de la curiosité, l'adjudication annoncée commença.

Il avait été stipulé que les quatre tapisseries seraient passées en vente par lots de deux, sur la mise à prix de 25,000 francs.

Lorsque l'aimable expert, M. Arthur Bloche, après avoir vendu une jolie série de montres, de bracelets, de calices ciselés et de drageoirs en or, annonça qu'il allait procéder à la vente des tapisseries, une vive émotion se produisit dans l'assistance.

Conticuere omnes intentique ora tenebant.

Allait-on retirer les tapisseries faute de surenchère? La mise à prix, au contraire, serait-elle largement dépassée?

— A vingt-cinq mille francs!

Pendant quelques minutes, le crieur et Me Berthelin interrogèrent le public inutilement. Personne ne bronchait.

Tout à coup, du fond du magasin où s'entassaient les retardataires, une voix bien connue répondit enfin :

— 25,100 francs!

C'était M. Brame, l'expert en tableaux, un marchand très oseur, qui achetait les deux premières tapisseries.

Quant aux deux autres, la mise à prix n'ayant pas été couverte, le combat finit faute de combattants.

8 décembre. — Il paraît qu'il y a des amateurs pour les œuvres des statuaires italiens, puisqu'ils reviennent à la charge demander de l'argent aux habitués de l'hôtel Drouot. Nouvelle vente par Me Quevremont et M. Gandouin. Bornons-nous à enregistrer, sans commentaire, le cours de ces marbres et le nom des maî-

tres, pour le cas où ils deviendraient célèbres dans l'avenir.

ANTOINE ARGENTI. — Trois statues, grandeur nature : *Flore*, 1,850 francs. — *Baigneuse*, 1,000 francs. — *Cher Souvenir*, 1,000 francs.

AMBROISE BORGHI. — *Au bal masqué*, statue, 1,450 fr. — *Me connais-tu, maintenant?* 1,450 francs.

LOUIS DUBINI. — *Aguylan, le nègre de Garibaldi*, buste marbre et bronze, 750 francs.

PIERRE GUARNERIO. — *Prière forcée*, statue, 1,000 fr.

CONSTANTIN PANDIANI. — *Sollicitude maternelle*, groupe de hauteur naturelle, 4,355 francs.

ALEXANDRE RUGA. — *Mariucella*, buste, costume de la campagne romaine, 520 francs.

QUIRIN TEMPRA. — *Première ambassade*, statue, 920 francs. — *Joie maternelle*, petit groupe, 900 fr.

En tout, 63 numéros : 47,000 francs.

11 décembre. — Ils se sont vendus bien cher les meubles en bois sculpté de M. Pecquereau. Il s'agissait des modèles que cet ébéniste estimé, après en avoir tiré de nombreux exemplaires dans ses ateliers du Chemin-Vert, avait exposés dernièrement dans une salle à part aux Arts décoratifs.

Vous pouvez aisément vous en convaincre par le relevé suivant des prix, accompagné de la description puisée, sans y rien changer, dans le catalogue dressé par Charles Mannheim.

ÉPOQUE LOUIS XIV

NUMÉROS DU CATALOGUE

1. Une armoire fermant à deux portes, en bois de chêne sculpté, à moulures ornées et panneaux à motifs d'or-

NUMÉROS DU CATALOGUE

nements feuillagés sur les portes vitrées en partie. 2,450 francs.

3. Armoire à deux portes pleines et à fronton en chêne sculpté, à rosaces, coquilles et feuillages. 2,000 fr.

4. Armoire à portes pleines et à fronton en chêne sculpté, à moulures garnies d'ornements et à deux médaillons ovales sur les portes. 2,500.

6 Grand buffet à deux corps à fronton cintré et angles arrondis, en bois de chêne sculpté à moulures et divers motifs d'ornements à médaillons entrelacés, coquilles et rosaces dans le goût de Bérain. 2,650 fr.

7. Régulateur en bois de chêne sculpté à ornements fleuronnés. 1,390 francs.

11. Console en chêne sculpté à motifs de mascarons, fleurs et coquilles dans le goût de Bérain, dessus en marbre veiné. Cette pièce est accompagnée d'un trumeau de glace. 4,590 francs.

20. Console de forme carrée à quatre pieds reliés par un entrejambe en forme d'X, en chêne sculpté, avec motif découpé à jour faisant lambrequin 1,020 francs.

56 à 60. Six fauteuils sculptés à ornements et formes variées. 1,750 francs.

90. Un petit fauteuil d'enfant. 2,075 francs.

93. Écran en bois de noyer sculpté à volutes et coquilles et découpé à jour, avec feuilles en tapisserie à fleurs et oiseaux entourant une figure de danseur au centre. 600 francs.

ÉPOQUE LOUIS XV

5. Armoire à fronton rocaille en bois de chêne sculpté, à moulures contournées et à guirlandes de fleurs. 2,205 francs.

26. Cheminée en bois de noyer, à moulures contournées et à motifs sculptés, accompagnée d'un trumeau en chêne

NUMÉROS
DU
CATALOGUE

sculpté, à motifs d'ornements avec mascarons à la partie supérieure. 1,050 francs.

61. Trois fauteuils à contours en bois sculpté, motifs rocaille. 1,005 francs.

ÉPOQUE LOUIS XVI

91. Un fauteuil d'enfant en bois sculpté. 600 francs.

En tout, 197 numéros, — ci : 69,015 francs.

Samedi, 17 décembre. — Paris mondain, Paris curieux, Paris artiste, délaissant la rue Drouot, ont pour cette semaine élu domicile rue de Milan. L'hôtel Meyer fait concurrence à l'hôtel Bullion.

Songez donc ! la demeure, j'allais dire le buen-retiro d'un Parisien, d'un boulevardier, d'un journaliste ! Qui ne voudrait profiter de l'occasion d'y pénétrer, les portes étant, pour une fois, à tous largement ouvertes.

Toujours à la remorque de l'actualité, allant où va la foule, muni du catalogue si plein de séductions dressé par les soins de M. Arthur Bloche, expert et collaborateur du *Gaulois*, où il signe chaque matin un spirituel *Carnet de l'amateur*, je me suis dirigé vers cet hôtel, que M. Arthur Meyer doit prochainement quitter pour venir s'installer boulevard des Italiens, au bureau même de son journal.

Après avoir traversé une cour, qui ne rappelle en rien celledu Carrousel, et gravi quelques marches de pierre formant le perron, je passe dans le vestibule.

Je ne vois rien du tout d'abord : il semble que je sois à tâtons ; il fait aussi noir que dans les Catacombes.

Maison mystérieuse et propre aux tragédies,

comme dit don César de Bazan.

Pas de fenêtres, ou du moins des tentures les masquent. D'épais tapis amortissent le bruit des pas, de lourdes portières étouffent le son des voix. On ne parle pas, du reste : on chuchote. Par-ci, par-là, des lampes, des lanternes, des bougies, fichées à l'extrémité de grands bras de fer, sont allumées et projettent sur les murs des lueurs blafardes et sépulcrales. Chaque pièce semble être transformée en chapelle ardente. Visiteurs et visiteuses, pareils à des ombres, défilent silencieux et mornes. Cela tient du fantastique.

Mais l'ordonnateur, l'huissier, veux-je dire, fait avancer la foule à pas lents. Je me joins au cortège.

Il me semble tout d'abord découvrir dans l'antichambre quelques meubles gothiques, des armoires, des coffres, des stalles, une portière en tapisserie de Flandre représentant Alexandre et Cléopâtre sous une tente, et plusieurs lanternes dont une en fer poli, surmontée d'une couronne style Louis XIII.

Suivons les curieux. — Me voici maintenant dans une autre pièce qui m'a l'air d'un second vestibule, moins grand que le précédent, mais tout aussi privé de lumière. — Au plafond sont accrochées des faïences de toutes les époques. On dirait des planètes suspendues à la voûte céleste. Que ne sont-elles aussi lumineuses?

Je traverse successivement le fumoir, entièrement tendu de cette étoffe rouge appelée Andrinople, si fort à la mode depuis quelques années, puis la salle à manger, décorée de sept panneaux de Clairin, datés de 1877 ; ensuite le billard, dont le plafond a la forme d'un dôme ; et enfin le petit salon, qui, par ses entassements d'étoffes, de coussins orientaux, ses fouillis de bibelots persans, ses tapis de Caramanie, ses portières bariolées du Daghestan, me fait l'effet d'un de ces bazars turcs de la rue de Rivoli. Il n'y manque que le parfum et la

fumée des pastilles du sérail et des odaliques sans corset !

Ma promenade se continue par le grand salon, tout encombré de meubles anciens et nouveaux, exotiques et indigènes, et j'arrive enfin à la chambre à coucher. Là, on se croirait à Pékin ou à Yeddo. — Le lit, très bas, en bois de fer orné d'incrustations de burgau, les tentures, les paravents, les sièges, les glaces, les bronzes, les flambeaux, les chenets, les lanternes, tout est chinois ou japonais. — Un habitant du Céleste-Empire à la longue queue promène ses deux grandes nattes et sa robe bleu de ciel et regarde avec étonnement. Cet arrangement parisien d'objets venus de son pays le déconcerte.

Deux belles demi-mondaines passent. —Noté au passage, comme Grévin, leurs réflexions, pratiques, mais pas artistiques :

— Ma chère, où donc se trouve le cabinet de toilette. Il n'y en a pas?

— C'est sans doute pour cela qu'on *lave* tout, ici.

En somme, cette exposition, qui ne comporte pas moins de sept cents objets, ne paraît à personne exceptionnellement intéressante. — Beaucoup de brimborions, de futilités ; l'article de Pékin, qui ressemble tant à l'article de Paris, domine. — On sent que les caprices de la fantaisie, plutôt que les recherches artistiques, ont présidé aux soins de l'ameublement dans cette demeure, où devaient entrer plus d'amis que de rayons de soleil.

Il nous faut cependant signaler quelques choses intéressantes qui tranchent vigoureusement sur cet ensemble un peu banal.

D'abord les tableaux.

Les panneaux de Clairin sont fort beaux. Quatre sont consacrés aux Saisons ; deux représentent des oiseaux

dans des feuillages et le dernier, le plus grand de tous, est une composition appelée : *la Dernière Kermesse*, où, comme dit le catalogue, une foule de personnages contemporains et connus, affublés de travestissements élégants, se coudoient, s'intriguent et donnent libre cours à leurs rires et à leurs plaisanteries.

Deux jolis dessins au crayon, de Detaille, une aquarelle de Madeleine Lemaire : *Élégante dans son boudoir; le Sommeil*, d'Émile Lévy; *la Mare sous bois*, avec figures, autre aquarelle, de Théodore Rousseau, un peu noire, mais pleine d'un charme pénétrant; une belle *Tête de chef arabe*, de Fortuny, comptent également parmi les rares attraits de cette exhibition.

A noter encore quelques-unes des miniatures qui encadrent la glace du petit salon, une collection assez complète de montres, une statuette en bronze de Bourgeois : *le Charmeur de serpents*, une grande statue chinoise en Satzuma représentant un chef assis sur un rocher et tenant à la main un livre ouvert. Cette statue, qui date des époques primitives, est très curieuse et fort bien conservée; un grand tam-tam, forme baril, sur trépied et surmonté d'un coq en émail cloisonné du Japon, qui, du Champ-de-Mars où il était exposé en 1878, était passé au château de Beauregard, chez Mme Honoré de Balzac, et que M. Arthur Meyer avait racheté l'année dernière à la vente qui a suivi le décès de la veuve de l'illustre romancier.

Et c'est à peu près tout. Ne pouvant consigner ici toutes les enchères de cette vente qui n'a pas duré moins de trois jours et qui a eu lieu dans une grande salle en bois édifiée et décorée pour la circonstance par Belloir, nous vous donnerons pour finir les prix atteints par quelques-uns des tableaux, les seuls objets vraiment remarquables.

Les panneaux de Clairin ont été adjugés 6,300 fr. —

La Tête de chef arabe, de Fortuny, 2,550 fr. — *La Cachette improvisée*, d'Heullant, 2,000 fr. — *Une Halte à l'auberge*, de Henry Leys, 3,000 fr. — *Un port en Égypte*, de Pasini, 2,600 fr. — *Une Tête de jeune femme*, de Gervex, 1,200 fr. — *La Mare*, de Théodore Rousseau, 2,500 fr. — *La Rixe après la Sérénade*, de Worms, 3,700 fr.

Maintenant retournons à l'hôtel Drouot !

18 décembre. — Philippe Rousseau et Plassan, ces deux vieux amis, veulent changer d'accessoires, l'un pour ses natures mortes, l'autre pour ses tableaux de genre. Ils se sont réunis pour envoyer à l'Hôtel le matériel des décors ordinaires de leurs tableaux et ils ont prié M. Jules Chaine, leur expert, de faire passer le tout en vente publique.

Il est facile de retrouver, dans cette exposition, bien des objets fixés sur la toile par Ph. Rousseau pour la composition de ces natures mortes, qui faisaient si fort enrager Burger.

— Il n'y a point de natures mortes, prétendait-il, puisqu'on y met des fleurs qui vivent et qui respirent. Les Anglais ne sont pas tombés dans ce vocable inexact. Ils disent avec juste raison *vie tranquille*. Nature morte ! ces deux mots liés ne peuvent que hurler : *Omnia mutantur, nil interit.*

Mortes, vivantes ou tranquilles, ce ne sont pas moins des choses intéressantes qui se trouvent dans la salle 5. Ces objets si bien rendus ont assuré la gloire de Philippe Rousseau. Voyez, il me semble que la nappe de guipure, les plats de porcelaine, les verres de Venise, la boîte à épices et le casque en vieux plaqué, qui gisent pêle-mêle sur cette table, ont figuré dans le tableau du *Rat des villes et du Rat des champs*, exposé en 1845 — l'un des premiers succès du maître.

Le seau à rafraîchir, l'écuelle en étain, les potiches italiennes, la lévrière en faïence, la grande soupière de Pont-aux-Choux, transformés par le pinceau étincelant du maître, n'ont-ils pas été reproduits dans *le Déjeuner*, qui fit sensation au Salon de 1857 ?

Ces cuivres rouges qui étincellent, ce bougeoir, cette vasque, cette bouilloire à réchaud, cette buire avec sujets de chasse et ces autres accessoires, marmite, lanterne estampée, broc en étain, moulin à café en bois, table en noyer massif, n'étaient-ils pas dans *la Cuisine* de 1861 ?

Et tous ces numéros indiqués sur le catalogue lui-même : moulin à café dit de Chardin, fontaine dite de Chardin, cafetière dite de Chardin, ne les avez-vous pas déjà rencontrés groupés dans ce beau désordre, effet puissant de l'art, qui a produit le chef-d'œuvre de Philippe Rousseau : *Chardin et ses modèles*, l'un des étonnements de l'Exposition de 1867 ?

Pour faire *O ma tendre Musette* (1877), Ph. Rousseau n'avait qu'à puiser dans cet arsenal de pochettes, vielles, musettes, violes d'amour, tambourins et tambours de basque qu'il vend aujourd'hui.

Ne pourrait-on en dire autant en regardant ce mannequin pudiquement recouvert d'une belle robe de de soie à ramages ? Dans son immobilité absolue, cette femme paraît examiner curieusement le public ; ses articulations dociles gardent la pose raide qu'on lui a donnée. N'est-ce pas là le véritable modèle de *l'Atelier* Plassan : la femme à demi-vêtue qui, dans ce tableau, retenant ses vêtements roulant par terre, regarde de près une peinture ?

Ces vieilles étoffes ont servi à donner un ton ou à trouver une draperie. Ces gants longs en dentelle, ces corsages de brocart, ces robes de satin à reflets mordorés, ces cols de guipure habillaient les femmes de

Plassan, qui posaient dans son atelier les marquises ou les Merveilleuses. Ces bottes à entonnoir, ces habits, ces gilets, ces culottes de velours au ton changeant transfiguraient tour à tour, en roué de la Régence ou en postillon de Longjumeau, les modèles hommes venus en blouse et la pipe à la bouche, travailler chez le maître.

Ce ne sont là, évidemment, que le résidu, le nettoyage de deux ateliers. Aussi personne, dans la presse, n'a parlé de cette exposition, et très peu, parmi les amateurs, l'ont remarquée. Eh bien ! croyez-moi, tout cela était bon, vrai, artistique, pur de style, distingué de forme, juste de ton, et valait mieux que la plupart des objets brillants et trompeurs qui encombrent tous les jours les salles de l'hôtel et dont se gavent les amateurs inexpérimentés et les marchands qui, sans rien savoir, débutent dans la carrière avec une bonne faillite en perspective.

XLIV

Rentrée en scène d'Étienne Charavay. — Un autographe de l'empereur de Chine. — Les *deux réverbères* de Fanny. — Déjazet *tendre* pour tous, excepté pour les journalistes. — Nouvelle vente d'autographes de Benjamin Fillon. — Papes, réformateurs et réformés. — Conseils paternels de Grégoire XIII à Charles IX. — Portrait de M. Suisse par G. Courbet. — C. Pata, l'*alter ego* du maître d'Ornans. — Ventes en préparation. — Adieux au défunt 1882.

Paris, 31 décembre.

20 décembre. — Rentrée d'Étienne Charavay, qui a procédé à la première vente de la saison avec son acolyte ordinaire, Me Maurice Delestre.

Le goût des autographes est toujours aussi vif. Les habitués se sont retrouvés, après une longue absence, aussi fanatiques que les Chinois, la nation autographophile par excellence, dont Feuillet de Conches ne parle qu'avec vénération. Ici, c'est une passion douce ; là-bas c'est une frénésie nationale qui date des temps les plus reculés et va se développant de plus en plus.

Un voyageur peu suspect (et il y en a beaucoup qui le sont, suivant le proverbe : « A beau mentir qui vient de loin »), raconte qu'un petit billet de l'empereur Kang-hi a été payé récemment, à Pékin, l'équivalent de mille francs de notre monnaie. Mais il faut bien le constater, c'était l'un de ces précieux papiers qu'à son lever le Fils du Ciel fait passer par ses gardes aux

courtisans venus pour s'informer de ses nouvelles. Il contenait ces simples mots :

Moi, je me porte bien.

Je crois que ces cinq mots signés de Molière seraient payés un peu plus cher chez nous.

Mais voyons quelques-uns des meilleurs autographes que Charavay a tirés précieusement de son grand portefeuille ministériel :

Une lettre d'*Albert de Saxe-Cobourg*, le *prince-époux* de la reine Victoria, datée de Florence le 27 janvier 1839 : — 400 francs.

Beaumarchais, — le portrait de Fanny? — 200 fr.

Ses grands yeux noirs sont semblables à des réverbères ardents qui, placés sur le front d'une voiture, percent au loin de leurs foyers l'obscurité de la nuit, aveuglent, éblouissent tout ce qu'ils rencontrent et vous mettent hors d'état de rien voir autre chose pendant plusieurs moments.

Alexandre Berthier, prince de Wagram, à Clarke. Il prophétise l'avenir de Bonaparte en ces termes :

Milan, 23 prairial an IV.

Le général réunit toutes les qualités d'un grand homme : excellent militaire et très bon négociateur; je vous assure que c'est un homme qui marquera dans l'histoire.

Vendue 550 francs.

Bossuet à son neveu, alors abbé à Rome :

Paris, 3 juin 1697.

On prendra demain une décision finale sur le livre de M. de Cambrai. Il se tourmente à donner des explications plus mauvaises que le texte. Les évêques sont d'avis de condamner ce livre qui fait trop de mal pour être souffert.

Il s'agit évidemment de la fameuse dispute du *quié-*

tisme dans laquelle Fénelon, âme rêveuse et sensible, avait pris fait et cause pour Mme Guyon, une illuminée, qui, supprimant les châtiments et les récompenses, n'admettait plus que la vie contemplative.

Vendue 500 francs.

Marie-Louise de Savoie, reine d'Espagne, femme de Philippe V, à Mme de Maintenon. Il s'agit d'un emprunt qui n'a pas réussi :

Madrid, 2 février 1708.

Puisque le Roy mon grand-père n'a pas jugé à propos d'engager les pierreries du Roy et les miennes, je crois qu'il vaut mieux nous les renvoyer afin que les Espagnols voient quelles n'ont point été vendues.

Achetée 300 francs. — Toujours aux expédients la cour d'Espagne, alors comme aujourd'hui.

Napoléon, décret signé *Np*, avec deux lignes autographes. Le cardinal Fesch demandait, par exception, l'admission en France de dix lustres fabriqués en Italie. Napoléon avait d'abord apposé sa signature au bas du document; puis, après réflexion, il la biffa et écrivit au-dessous ces mots :

Impossible, il faut faire travailler les ouvriers de Paris.

Adjugé 100 francs.

Un autographe du *duc de Reichstadt*, contenant ces quatre vers un peu mirlitonesques datés de 1819 :

On se lasse en effet de lui parler sans fruit;
Le découragement refroidit la tendresse.
Il garde son défaut et voilà le produit
De sa distraction ou bien de sa paresse.

On a payé ces lignes, d'une écriture très rare, la somme énorme de 520 francs !

Les dossiers sont toujours fort recherchés.

Trente-deux lettres de *Voltaire*, dont vingt-huit autographes, à Helvétius, qu'il appelle *son cher confrère en Apollon et son maître en tout le reste*, ont valu 1,000 francs.

Neuf lettres du prince *Henri de Prusse*, père du grand Frédéric : — 1,000 francs.

Vingt-huit lettres du poète *Ducis*. Fait ignoré jusqu'ici : il était le correspondant d'un prince allemand, auquel il envoyait des nouvelles politiques et littéraires. Cette révélation, intéressante pour ceux qui voudraient un jour écrire sa biographie, a été vivement disputée jusqu'à 2,050 francs.

Trente et une lettres inédites du général *Drouot*, que Napoléon avait surnommé *le Sage*. C'est l'histoire d'une partie de sa vie et de toutes ses campagnes : — 1,000 fr.

Dix lettres d'amour de *Déjazet* à ? — un ami. Dans l'une de ces missives, Virginie Frétillon parle d'un article du *Charivari*, où on l'accuse d'être la maîtresse du duc d'Orléans. Après une virulente appréciation « des odieux journalistes qui l'ont attaquée, » elle s'écrie :

Enfin, je vous le répète, tout est fini et jusqu'à présent je ne vois que moi de victime, car ce qui est écrit est écrit et de plus imprimé! Heureusement, messieurs les journalistes sont à peu près appréciés ce qu'ils valent, et vu leur esprit et la liberté de la presse, ils sont si dégoûtants qu'en vérité le trop n'est plus croyable.

Bien mal traités, les folliculaires de l'époque, dont il serait aisé de retrouver les noms. Déjazet montre là une bien grande ingratitude. Elle fut l'enfant gâtée de la presse.

En tous cas, les autographes sont souvent de terribles indiscrets.

21 décembre 1882. — Elle est bien curieuse toute cette série de bulles de papes, d'épîtres de cardinaux, de mandements d'évêques, de sermons de réformateurs et de protestations de réformés, recueillie par Benjamin Fillon et qu'Étienne Charavay, pour la vendre, a classée, cataloguée et même autographiée en partie.

On peut y suivre pas à pas la lutte ardente du protestantisme qui s'éveille contre le catholicisme qui se disloque. Ce catalogue nous fait connaître bien des choses nouvelles et, à tous les titres, les documents qu'il renferme sont des plus précieux. C'est la vie ecclésiastique, pendant plusieurs siècles, étudiée dans ses dessous, avec ses passions, ses haines, ses doctrines, ses schismes, ses dévouements et ses règlements. C'est aussi l'histoire des papes, et il n'y en a pas eu de plus agitée que celle des successeurs de saint Pierre; les uns, honnêtes, paternels, aux mains pures, à la politique prudente et sage, soutenant les faibles et brisant la puissance des despotes; les autres, mauvais, corrompus, répandant le sang, frappant sans merci leurs adversaires, déposant les rois qui les gênaient et traçant des bornes à la science et à la pensée.

On avait souvent nié l'existence de la lettre adressée à Charles IX par Grégoire XIII, à l'occasion des préparatifs de la Saint-Barthélemy. Elle est là, tout entière de sa main (1), impossible à contester, avec sa reproduction héliographique, à côté de la minute authentique, dans le dossier gris de Charavay.

(1) Cette pièce est une rareté autographique, en dehors de son importance historique. Les souverains pontifes ne signaient que de leurs initiales, quelquefois même ils ne signaient pas du tout. Plus tard, ils signèrent en tête selon la méthode latine, comme dans cette lettre. Elle a été vendue 2,000 francs.

Le roi hésitait à ordonner les massacres. Verser du sang lui répugnait. Le cardinal de Lorraine, qui poursuivait les catholiques de sa haine, avertit Grégroire XIII d'avoir à frapper un grand coup sur cet esprit faible. Pour lever les derniers scrupules de Charles IX, le pape lui écrivit.

Greg. P. P. XIII.

Très cher fils en Notre-Seigneur, salut et bénédiction apostolique.

Nous nous reconnaissons tant d'obligations envers Notre-Seigneur Dieu de provoquer l'accroissement de la Sainte Ligue contre les infidèles que, pour mieux faire connaître à Votre Majesté combien la chose est importante, j'ai voulu lui envoyer mon présent légat *a latere*. Nous la prions, en toute affection et charité, qu'Elle veuille se souvenir de son nom de Très Chrétien et de l'exemple de ses prédécesseurs qui, par leur dévouement au service du Christ, ont acquis le susdit nom. Qu'elle veuille aussi se souvenir que cette guerre est une guerre de Dieu, qui se fait pour la gloire de son nom.

Il ne convient donc pas que Votre Majesté en reste en dehors, et, pour beaucoup de raisons. Elle doit être, au contraire, l'instigatrice de ceux qui, avec l'aide de Dieu, ont ôté du monde ces tristes hérésiarques, lesquels ont, depuis tant d'années, inquiété Votre Majesté et tout son royaume; ce qui lui permettra d'avoir peu de difficulté à ramener le royaume à sa première candeur et à la pureté de la sainte foi catholique, et je la prie de faire toute diligence afin que je sois averti par elle de ce qui en arrivera. Que Dieu, Notre Seigneur, conserve Votre Majesté et lui donne tout contentement.

A notre très cher fils en Dieu, Charles, roi très chrétien des Français.

On comprend qu'après cette lettre Charles IX, fanatisé, posté, l'heure venue à un balcon du Louvre, ait, comme l'affirme Brantôme « de son harquebus tiré tout plain de coups sur les huguenots qui traversaient la rivière. » Arnaud Amalric faisait mieux encore. Il disait : « Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens. »

Il y aurait à relever des choses bien intéressantes

encore dans cette longue nomenclature de papes réunis, comme les personnages d'un musée de cire. — Bornons-nous à indiquer quelques-uns des prix, suivant l'importance du document.

Innocent III, le promoteur de la guerre d'extermination contre les Albigeois, par le fer et par le feu. 33 francs.

Sixte IV, qui fit construire au Vatican la chapelle Sixtine. Deux pièces. 40 francs.

Jules II, sous lequel Bramante commença la construction de Saint-Pierre, 16 et 210 francs.

Léon X, Giovanni de Médicis, le second fils de Laurent le Magnifique. Quatre pièces, 27, 40, 240 et 300 francs.

Clément VII; il refusa énergiquement de casser le mariage de Henri VIII avec Catherine d'Aragon. 15 et 135 francs.

Paul III, qui chargea Michel-Ange de la direction des travaux de Saint-Pierre. 160 francs.

Jules III, qui excommunia le roi de France Henri II. 150 francs.

Pie IV, le fondateur de l'imprimerie Vaticane, dont Paul Manuce eut la direction. 10 et 60 francs.

Pie V, le grand inquisiteur dont la flotte remporta la victoire de Lépante. 500 francs.

Grégoire XIII, dont nous avons déjà parlé, fondateur du calendrier grégorien. 31 francs.

Sixte V, l'ancien gardeur de pourceaux. 30 et 1,000 francs.

Grégoire XIV, qui frappa d'excommunication Henri IV et donna le bonnet rouge aux cardinaux.

Clément VIII, l'admirateur du Tasse. Il voulut le faire couronner triomphalement. 75 et 500 francs.

Paul V. C'est par lui que fut sanctifié Charles Borromée. 160 francs.

Grégoire XIV. Il canonisa sainte Thérèse, Ignace de Loyola et François Xavier. 400 francs.

Urbain VIII, dont la sagesse décréta la suppression, en 1630, l'ordre des jésuitesses. 13 francs.

Alexandre VIII, qui fit rendre l'Avignonnais par Louis XIV. 100 francs.

Clément XI, l'auteur de la bulle *Unigenitus* en 1713. 5 francs.

Clément XII, le canonisateur de Vincent de Paul. 20 francs.

Benoît XIV, à qui Voltaire dédia sa tragédie de *Mahomet*. 45 et 80 francs.

Clément XIV, qui abolit l'ordre des jésuites. 15 et 1,000 francs.

Pie VI, le prisonnnier de Bonaparte en 1799. 20 fr.

Pie VII, le signataire du concordat. Il vint sacrer Napoléon Ier à Paris et fut, en 1809, son interné à Fontainebleau. 10, 50 et 500 francs.

Grégoire XVI, le défenseur énergique des droits du saint-siège contre les libéraux italiens. 5 et 60 francs.

Pie IX, qui publia le *Syllabus* et proclama le dogme de l'infaillibilité. 11 et 21 francs.

Comme on ne refera plus cette galerie aujourd'hui dispersée, il est bon d'en laisser trace ici.

Quelle publication importante on eût pu faire avec cet ensemble de renseignements uniques !

Sous ce titre de *Grandeur et décadence de la Pa-*

pauté. Je vois d'ici le titre de quelques-uns des chapitres : Attributions spirituelles et temporelles. — Aspects différents de la question. — Les papes subissant l'influence des milieux. — La papauté se transformant sans cesse sous l'action du temps. — Concessions tardives, etc., etc.

Mais ce livre ne sera pas écrit. Fillon seul aurait pu s'en charger à l'aide de ses autographes, avec preuves à l'appui. — Ce devait être son projet en réunissant cette collection.

21 décembre. — Collection de M. F. C. : initiales faciles à compléter en regardant le catalogue, indiquant, à côté de peintures intéressantes de Vollon, Robert Fleury, Hannoteau et Feyen-Perrin, quelques bons tableaux du maître peintre d'Ornans, plusieurs copies de ses élèves, et quelques-unes de leurs œuvres originales.

Chacun sait que, sur la fin de sa vie, Courbet, pour suffire aux commandes qui arrivaient de tous côtés, dut produire beaucoup et vite. Il avait autour de lui des élèves auxquels il avait divulgué le secret de la finesse de ses tons, tout en leur apprenant la manière de se servir comme lui du couteau à palette.

L'un de ces collaborateurs dévoués fut C. Pata. Il arriva à si bien comprendre son maître, à épouser si parfaitement son faire, sa couleur grasse, sa franchise éclatante et brutale, ses empâtements dominants, que Courbet fit de lui son aide de prédilection. L'élève ne voulut pas quitter le maître lorsqu'il partit pour l'exil. Ce fut son meilleur compagnon à la Tour de Peilz. Aussi, à tous les points de vue, Pata aura une place dans l'histoire de Courbet à côté du maître.

Quatre Courbet figuraient dans cette vente d'un membre de sa famille, dirigée par M. Haro comme expert.

A tout seigneur tout honneur.

D'abord le *portrait de M. Suisse*, ancien modèle qui fonda de ses deniers une académie où étudièrent bien des peintres de ce temps. Ce tableau a figuré à l'Exposition particulière des œuvres de Courbet en 1867 et à celle rétrospective de l'École des beaux-arts sous le nº 43. Il est signé à gauche. M. Suisse est vu de trois quarts. De grosses lunettes paraissent devant ses yeux. ses cheveux sont grisonnants et son cou s'enferme dans une cravate noire. La figure pleine de caractère, bien modelée, est peinte en pleine pâte avec une science admirable du métier. Vendu 1,080 francs.

La Ferme des Poncets près du fort de Joux (Pontarlier). Signée à gauche, G. Courbet, et datée 1864. On dirait l'effet d'une fenêtre ouverte sur la campagne. Des prés, une vallée, un ciel gris frappent les regards. Vivacité des lumières, transparence des ombres, profondeur des lointains, rien n'y manque. Nous reprocherons seulement à ce tableau, exposé sous le nº 85 à l'École des beaux-arts, d'avoir une tonalité un peu uniforme où domine trop la note verte. Achetée 1,220 fr. par M. Barbedienne.

Les bords de la Charente au fort Bertaud, avec le sous-titre *Baigneuses*. Ce tableau devrait plutôt s'intituler : *Étude d'un gros chêne* au bord de l'eau. Les baigneuses ne sont qu'un accessoire insignifiant. Toile ayant fait partie de l'Exposition particulière de 1867. nº 87 de l'Exposition des beaux-arts. Achetée 1,000 fr. par Ernest Courbet.

Le grand Mont, sur le lac de Genève. Paysage suave et très poétique, d'une gamme harmonieuse, signé à droite et daté. Provenant de la collection de Mlle Courbet. Vendu 1,060 francs à Ernest Courbet.

De C. Pata, le principal auxiliaire de Courbet, dont

nous avons parlé plus haut, venaient ensuite de nombreux paysages : vues prises à Corbeil, à Étretat, à Arbois, à Ornans, à Vevey, au plateau de Châtillon, au Val de Travers, au château de Mont-sous-Vaudrey et dans tout le Valais suisse. A signaler surtout un tableau historique, la maison habitée par G. Courbet pendant son exil à la Tour de Peilz où il est mort le 31 décembre 1877. Au premier plan, Courbet, entouré de quelques amis, travaille à son chevalet.

Encore de Pata, l'ami dévoué, une reproduction de *la Femme au perroquet* autour de laquelle se fit tant de tapage. (Hauteur 1 mèt., largeur 1 mèt. 45). Exécutée par Courbet pour le compte de M. de Nieuwerkerke, qui la refusa au moment de la livraison, la trouvant trop naturaliste, cette toile fut sur le point de remporter la grande médaille d'honneur au salon de 1866.

Toujours du même fidèle Pata, !a *Mort de Virginie* d'après James Bertrand, achetée 340 francs par M. Haro.

A la même vente, M. Lemerre, l'éditeur du passage Choiseul, a acheté 120 francs *les Chênes de Kertregonnec* d'Alexandre Segé — M. Debray, 200 francs, *le Pêcheur napolitain* de Robert Fleury (1875) — et le peintre Japy, 465 francs, *Poissons et crevettes* de son confrère, Antoine Vollon.

Me Paul Chevallier a tiré 10,245 francs de ces quelques toiles.

22 Décembre. — Salle 8. Exposition de six tapisseries de haute lice, signées du monogramme E. L., qui est, dit le livret, celui de Everard Leyniers, directeur à Bruxelles, en 1625, d'un atelier de tisserands flamands.

Ce sont les différentes péripéties d'une chasse à

courre : *le Départ*, *le Lancer*, *la Poursuite*, *le Cerf à l'eau*, *la Mort du Cerf* et *le Retour*.

Ces compositions, animées de nombreux personnages : valets, piqueurs, veneurs, gentilhommes et grandes dames, ont grand air dans leurs bordures à fleurs élégamment enguirlandées.

Jusque-là nous sommes d'accord avec le catalogue; mais, où nous cessons de l'être, c'est lorqu'il nous parle comme fond de paysage du parc, des bois, de la chapelle et surtout en perspective du manoir royal de Laeken. Ce château ne fut construit qu'à la fin du XVIIIe siècle par les architectes Montoyer et Payen, d'après les dessins de l'archiduc Albert de Saxe-Teschen.

Notre désaccord continue au sujet du titre de ces différents tableaux cynégétiques : *les Chasses de Maximilien le Taciturne*. Ce taciturne-là est bien peu connu ! Mettons Guillaume le Taciturne ou mieux, si on tient à un Maximilien, admettons que ce soit l'empereur d'Allemagne Maximilien (1), grand chasseur et grand capitaine, qui eut avec tous les rois de France toutes sortes de déceptions matrimoniales. Il dut convoler avec Anne de Bretagne, ensuite marier son fils avec Claude de France, fille de Louis XII et enfin faire épouser sa fille Marguerite par Charles VIII, alors dauphin. Aucune de ces combinaisons ne réussit.

Tissées en soie et laine ronde d'Espagne, bien conservées pour leur âge, ces tapisseries séduiront peu d'amateurs par leur ton feuille morte. Est-ce le temps qui a produit cet effet ? Est-ce la palette du tisserand qui n'était pas assez variée ? Nous ne saurions le dire, pas plus que vérifier, comme l'assure le livret, si elles sont bien d'une finesse égale à trente-deux portées, soit 384 fils pour 12 lices. Cela est trop fort pour nous. Il fau-

(1) Diderot a dit de lui : Son règne est fameux par la découverte du nouveau monde, découverte si fatale à ses habitants.

drait avoir tenu toute sa vie une navette au lieu d'une plume.

Vous le voyez, l'hôtel Drouot n'a pas chômé pendant le dernier trimestre, en attendant les ventes décidées pendant l'été, préparées pendant l'automne, et qui doivent avoir lieu dans le commencement de 1883.

Novembre et décembre, à part ce que nous avons décrit, ont servi à vendre des fourrures pour se réchauffer des frimas et des bijoux pour les cadeaux du premier de l'an, à liquider les cessations de commerce, et les collections des petits amateurs désireux de marcher désormais plus en grand.

Ces deux mois d'ouverture ont surtout resplendi des opérations commerciales montées par les trafiquants hollandais : les Salomon, les Hamburger frères, les Kalf et Souget, les Bremer et Reus, et le doyen de tous, Boas Berg d'Amsterdam. Nous nous sommes abstenu d'en parler ; car il est assez difficile de rendre compte de ces ventes qui n'ont ni expert ni catalogue. Il faudrait pour cela rester de longues heures à voir le défilé insipide des bijoux, des montres, des éventails, des dentelles, des glaces étriquées, des cornets de vieille porcelaine de Chine, des grands lustres en cuivre massifs et lourds, et des horloges hollandaises dans leur gaine de marqueterie à fleurs.

Mais si, dans les derniers mois de l'année 1882 qui s'achève, nous n'avons pas vu de grandes enchères, il n'en sera pas de même dans celle qui va s'ouvrir. Nous y trouverons de larges compensations. Du manche de leur marteau d'ivoire, Me Paul Chevallier et quelques-uns de ses confrères ont bien voulu soulever un petit coin du voile de l'avenir.

En janvier, on vendra des tableaux, études, dessins et aquarelles de feu Biard, un peintre bien démodé

aujourd'hui, qui eut son heure de célébrité avec son *Désert* des Tuileries et son *Duquesne délivrant les prisonniers* de l'Élysée.

L'administration des hôpitaux a le projet de faire passer sous le marteau les esquisses de ce pauvre fou, qui a nom André Gill.

Il est aussi question de la vente des dessins anciens et modernes de Marmontel, le maître illustre entre tous qui sait charmer et instruire à la fois. Il n'est pas seulement l'un des professeurs hors ligne du Conservatoire, resté toujours jeune et actif, ardent et convaincu malgré les ans, l'écrivain fécond et attrayant des *Virtuoses contemporaines*, mais encore l'un de nos amateurs les plus fervents, au goût fin et délicat.

Février dispersera les porcelaines de l'extrême Orient appartenant à M. Marquis, le fabricant de chocolat du passage des Panoramas, un homme de goût qui ne s'est pas borné à faire d'excellents produits, mais qui a su former une collection célèbre, par ses pièces hors ligne, dans le monde entier.

La première condition pour qu'une vente réussisse, c'est que le public soit bien convaincu que tout doit être sérieusement vendu : telle sera la collection Van Heddeghem dont nous avons parlé déjà et que Charles Mannheim classe et prépare en ce moment pour la fin du même mois.

En mars viendra devant les acquéreurs la collection Joseph Jitta, échevin d'Amsterdam, le Lesseps néerlandais, promoteur du canal d'Amsterdam à la mer. Ce sera une réunion intéressante d'objets du XVIe et du XVIIe siècle, de bijoux, de grès de Flandres, de sculptures et d'ivoires.

Puis, l'atelier du professeur Henri Lehmann, de l'Institut, membre du Conseil supérieur des beaux-arts. Cette vente posthume consacrera la renommée du peintre qui

a signé à l'École de droit cette belle page : *le Droit prime la Force*, et qui fut le portraitiste de Ponsard, d'Alphonse Karr et de la princesse Beljiojoso. Le catalogue comprendra tout ce qui constituait l'ornement de son atelier : esquisses, études, dessins, tableaux, livres et objets d'art. Il sera rédigé par MM. Haro, Mannheim, Clément et Wieweg, un ami du peintre.

Aux termes de son testament bien pensé, la somme obtenue sera affectée à servir une pension à l'un des meilleurs élèves de l'École des beaux-arts, pour lui permettre de compléter ses études.

Avant la vente, une exposition publique aura lieu à la salle Melpomène.

Vers le milieu de mars se fera la vente de J. Charvet, dont MM. Mannheim et Hoffman sont les experts. On y trouvera des ivoires gothiques, des émaux byzantins et de Limoges, des monnaies et des médailles, et une très curieuse série de sceaux du moyen âge.

En avril, à deux reprises, nous aurons cinq jours de vente pour les objets d'art laissés par M. Beurdeley père et amassés par lui pendant un demi-siècle.

Étienne Charavay prépare aussi de son côté les catalogues Baylé et Alfred Bovet, suivis de la série des chefs de gouvernement de M. Dubrunfaut, et de celle des hommes de guerre et de la Vendée contre-révolutionnaire que possédait Benjamin Fillon.

A la fin de l'hiver passera sur table la galerie princière de tableaux de M. Narischkine, le richissime amateur qui luttait à l'occasion si vaillamment pour les choses qu'il désirait, contre les millions de lord Hertford, du prince Demidoff et de MM. de Rothschild.

Saluons donc, pleins d'espérance, la nouvelle année qui commence au moment où je trace ces dernières lignes. Que dans les salles de l'hôtel retentissent les plus brillantes enchères, que les collectionneurs fassent

à bon marché d'heureuses trouvailles et que tous, amateurs grands et petits, commissaires-priseurs en activité ou en disponibilité, experts en relief ou inconnus, marchands arrivés ou débutants, voient sans effort la réalisation de toutes leurs espérances. Quant à nous, écrivain dévoué aux fastes de la curiosité, nous voici pour la seconde fois au bout de notre carrière. Il nous faut maintenant laisser au compositeur et au metteur en pages le soin d'achever notre œuvre. Nos amis nous retrouveront, je l'espère, en 1884, racontant de notre mieux les grandes ventes de l'année 1883, ainsi que nous venons de le faire pour la défunte 1882, qui va s'engloutir avec les autres dans la fosse des siècles.

Le moment est enfin venu de prendre congé de nos aimables lecteurs. Nous nous lasserions, du reste, en continuant, eux de nous lire, et nous d'écrire. Arrêtons-nous donc à cette page pour mettre, comme clôture définitive et sans remise, au bas de notre manuscrit, ces mots qu'un auteur trace toujours avec une vive et sincère satisfaction :

FIN DE L'ANNÉE 1882.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

PAUL EUDEL

L'HOTEL DROUOT
EN 1881
Avec une Préface par J. CLARETIE

L'HOTEL DROUOT
EN 1882
Avec une Préface par M. Armand SILVESTRE

L'HOTEL DROUOT
EN 1883
AVEC LE PORTRAIT DE L'AUTEUR

Et une Préface par Charles MONSELET

L'HOTEL DROUOT
EN 1883-1884
Avec une Préface par CHAMPFLEURY

Chaque volume se vend séparément. **5** *francs*

LA VENTE HAMILTON
AVEC 27 DESSINS HORS TEXTE

Un volume in-8° jésus. Prix : 7 fr. 50

Paris. — Imp. Vve P. LAROUSSE et Cie, rue Montparnasse, 19.



